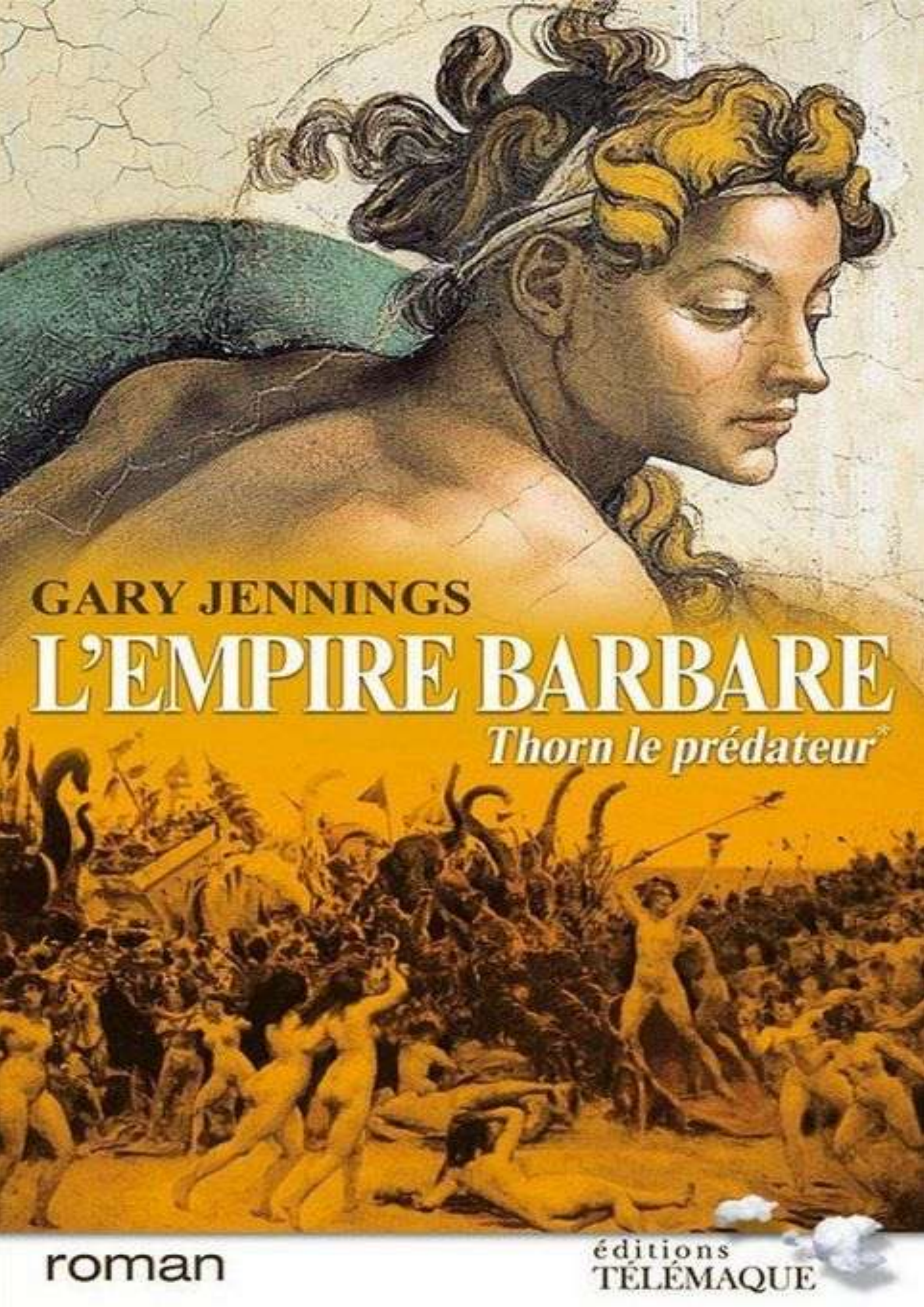


GARY JENNINGS

L'EMPIRE BARBARE

*Thorn le prédateur**

roman

éditions TÉLÉMAQUE

Gary Jennings

L'EMPIRE BARBARE

Tome 1

Thorn le prédateur

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Thierry Chevrier

[Rev.2, **/03/12]

Éditions SW Télémaque

Titre original :
Raptor

© Gary Jennings, 1992
Carte d'après Jim Kemp et Anita Karl
© Éditions SW Télémaque, 2010, pour la traduction française
ISBN 978-2-7533-0107-8

Pour Joyce

Nous revenons toujours
À nos premières amours[1]

Raptor[2] (du latin *raptare* : ravir, enlever)
Oiseau de proie, tel que l'aigle ou le vautour, caractérisé par son appétit carnivore, ses exceptionnelles capacités de vol, et son extrême acuité visuelle.
Webster's

Mortel, tu as toi-même misé ton destin
Non sur la Sécurité mais sur la Chance.
Ne te réjouis pas trop vite lorsqu'elle te mène
Vers de grandes victoires ; ne te plains jamais non plus
Si elle te conduit dans la plus triste adversité.
Rappelle-toi, mortel, que si la Chance
Devait devenir prévisible,
Elle ne serait plus
La Chance.
Boèce, an 524 de Notre Seigneur

[1] En français dans le texte. (Toutes les notes sont du traducteur.)
[2] Titre original de ce livre.

NOTE DU TRADUCTEUR

Bien que le récit de Thorn débute, à la façon traditionnelle des Goths, par l'habituelle formule « Lisez ces runes ! », il a été presque entièrement rédigé en latin courant. Thorn s'est simplement contenté de distiller de-ci de-là un nom, un mot, une phrase dans la « Vieille Langue » gotique ou un idiome différent. L'alphabet romain de l'époque ne permettant pas de restituer certains sons, comme le « kh » gotique, par exemple, Thorn utilisa alors l'alphabet gotique, en partie dérivé lui-même des runes antiques. J'ai choisi de retranscrire ces mots dans l'alphabet romain contemporain de façon à permettre au lecteur, je l'espère, d'en percevoir la prononciation d'origine. Le Cirque de Baume, vallée dans laquelle Thorn a passé son enfance, sera ainsi parfois désigné sous le nom de *Balsan Hrinkhen*.

J'ai choisi d'organiser son récit, rédigé continûment et quasi sans pause, en parties et en chapitres, de la manière qui m'a semblé la plus appropriée. Afin d'en faciliter la lecture, j'ai ajouté la ponctuation utile et séparé le texte en paragraphes, conventions que les manuscrits de l'époque ne respectaient que rarement, et assez aléatoirement. J'ai aussi pris une importante liberté. La plupart du temps, lorsque Thorn employait le mot latin *barbarus* ou son équivalent gotique *gasts,* j'ai choisi d'utiliser le terme d'« étranger ». Au temps de Thorn en effet, presque toutes les nations, tribus ou clans désignaient leurs voisins du nom de « barbares », sans que le terme possédât alors (sauf volonté délibérée d'insulter) la connotation de rudesse sauvage qu'il a pu acquérir aujourd'hui. C'est pourquoi il m'a semblé qu'en règle générale ici, le terme plus neutre d'« étranger » correspondait mieux au contexte.

Au moment où Thorn vint au monde, au cinquième siècle de l'ère chrétienne, les frontières de l'Europe étaient continuellement remises en cause par les migrations de diverses

nations, les guerres qui les opposaient, ou la prééminence que pouvait acquérir l'une sur l'autre, au gré de leurs victoires. Mais le lecteur doit juste se souvenir que les Goths (le plus puissant des peuples germaniques) étaient alors partagés entre Wisigoths, implantés dans l'ouest de l'Europe, et Ostrogoths, installés plus à l'est. L'Empire romain était géographiquement divisé sur le même modèle, avec deux parties, l'une occidentale et l'autre orientale, dirigées par deux empereurs distincts. Celui de l'Est avait pour capitale la « Nouvelle Rome », Constantinople.

Rien n'indique la date précise à laquelle Thorn a débuté sa narration, mais il l'a achevée en 526. Nombre de villes, villages et autres sites qu'il mentionne existent encore, sous des appellations plus modernes. Beaucoup d'autres ont en revanche totalement disparu. Par respect pour la cohérence interne du récit, j'ai intégralement conservé les noms de lieux tels que Thorn les avait connus. Le lecteur les retrouvera tous sur des cartes, avec les noms actuels de ceux qui se sont perpétués.

J'ai moi-même tenu, par curiosité, à me rendre dans le premier endroit que mentionne le texte – le fameux *Balsan Hrinkhen* –, lequel appartenait alors, s'il faut en croire Thorn, au Royaume des Burgondes, situé entre Vesontio et Lugdunum, actuelles villes françaises de Besançon et de Lyon. J'y ai bel et bien retrouvé le Cirque de Baume, dans la campagne jurassienne, à peu de distance de la frontière helvétique. Aussi fascinant que cela puisse paraître, j'y ai découvert presque intacts, en dépit des quinze siècles écoulés, l'étroite vallée encaissée abritant les cascades, le dédale de cavernes, le minuscule village et les deux abbayes mentionnés dans le texte, presque conformes à la description qu'en donne Thorn. Plus étonnant encore, peut-être, l'endroit porte toujours, à l'heure actuelle, le nom de Cirque de Baume.

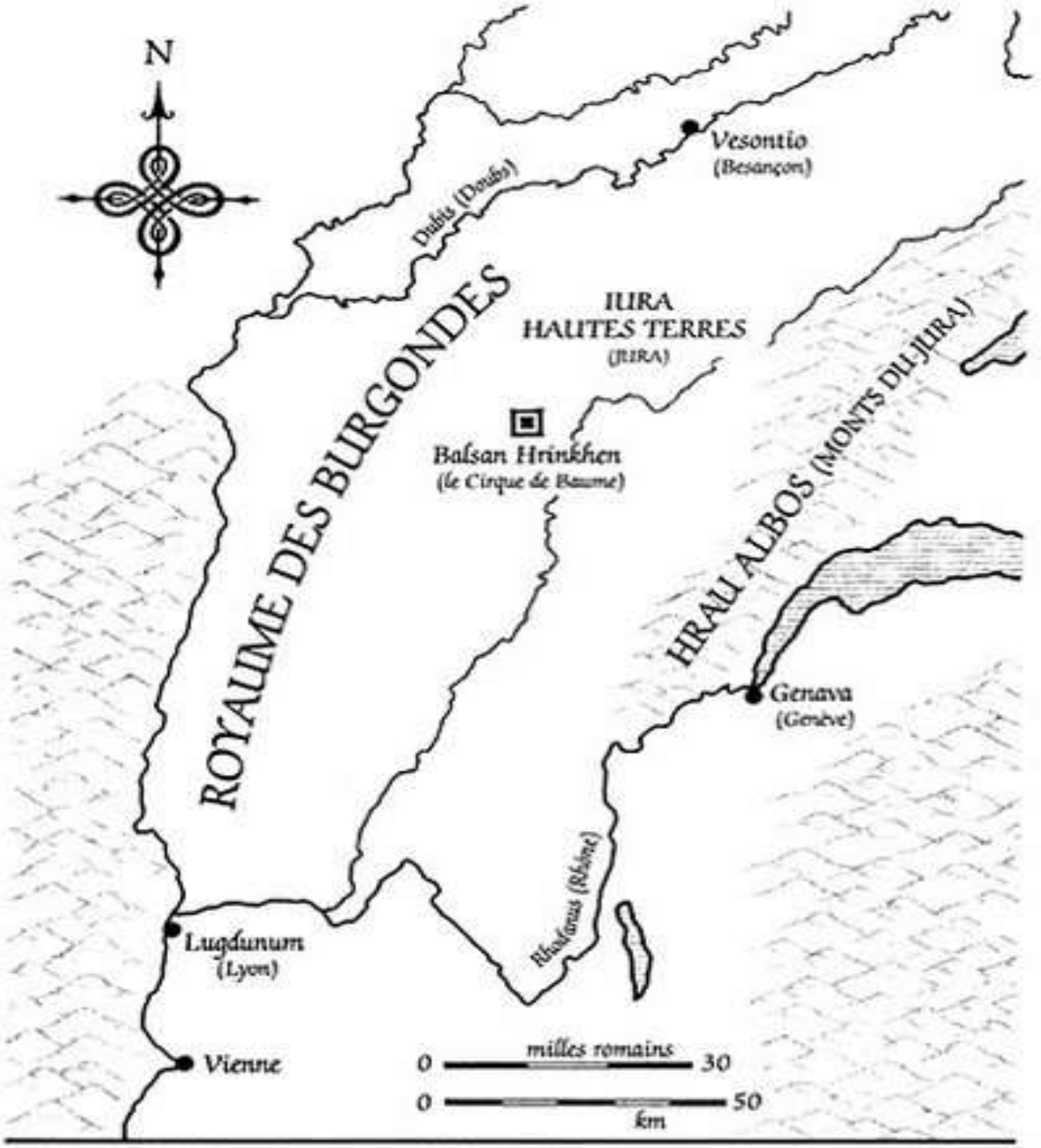
Il abrite effectivement toujours ce rapace qu'admirait tant Thorn, le *juika-bloth,* littéralement l'oiseau « Je combats jusqu'au sang ». Il est connu ailleurs en France sous le nom d'aigle brunâtre, mais les natifs du Cirque de Baume l'appellent Aigle Jean-Blanc, nom sans doute dérivé par corruption du terme originel en gotique *juika-bloth*. On attache une grande

valeur à cet oiseau car, comme le relate Thorn, il est le principal prédateur des serpents, entre autres de la venimeuse vipère. Connaissant la nature extraordinaire et paradoxale de Thorn, je fus fort intéressé d'apprendre que les habitants du Cirque de Baume hésitent encore sur le point de savoir si, chez cet oiseau, le plus impitoyable est le mâle ou la femelle.

G-J.[3]

[3] Il s'agit ici de Gary Jennings, « traducteur » du récit de Thorn.

LE CIRQUE DE BAUME



BALSAN HRINKHEN
(le Cirque de Baume)

1

Lisez ces runes ! Elles ont été tracées par Thorn le Mannamavi, et non sous la dictée d'un maître, mais selon ses propres mots.

Prêtez-moi l'oreille, vous qui êtes vivant, et qui avez découvert ces pages rédigées par mes soins au temps où moi aussi, j'étais vivant. C'est l'histoire authentique d'une époque révolue. Peut-être auront-elles traîné si longtemps dans la poussière qu'à votre époque, ces jours anciens ne seront plus évoqués que par les chants de vos ménestrels. Cependant, *akh !* tout ménestrel imprime sa marque dans l'histoire qu'il conte, lorsqu'il la censure ou l'embellit dans le but de captiver ses auditeurs, de flatter son patron, son maître ou son dieu, ou au contraire, pour diffamer leurs ennemis, au risque d'obscurcir la vérité sous les voiles de la fausseté, de l'éloge moralisateur, ou de mythes imaginaires. C'est pour que l'on connaisse les événements de mon temps dans leur stricte réalité que j'ai voulu les relater ici sans poésie ni partialité, sans la crainte de quelconques représailles.

Je ferais d'ailleurs mieux de commencer par vous conter quelque chose de très intime me concernant, une vérité que très peu de gens, même à mon époque, ont jamais soupçonnée. Vous qui lisez ces pages, que vous soyez un homme, une femme, ou même un eunuque, devez d'abord comprendre que j'étais radicalement différent de vous. Faute de quoi l'essentiel de ce que je vous dirai ensuite risque de vous sembler totalement incompréhensible. J'ai longtemps cherché, croyez-moi, une manière adéquate d'expliquer l'étrange particularité de ma nature. Je craignais d'induire un mouvement d'horreur et de répulsion, de provoquer le rire ou le mépris. Mais tergiverser ne servirait à rien. Aussi, afin que vous compreniez ce qui me différencie de tous les autres êtres vivants, je ne vois pas

meilleur moyen que de vous relater comment j'ai été amené à le découvrir moi-même.

*

Cela s'est produit durant mon enfance, dans la grande vallée arrondie appelée le *Balsan Hrinkhen*. Je devais avoir environ douze ans, et j'officiais comme garçon de cuisine dans notre monastère, dont le maître-queux était alors un certain Frère Pierre. C'était un Burgonde, qui s'était auparavant appelé, dans le monde extérieur, Guillaume le Voleur. Un homme entre deux âges, assez corpulent, à la respiration bruyante et à la face si rougeaude que sa tonsure d'un blanc cadavérique semblait posée telle une casquette en tissu sur sa grisonnante tignasse rousse. Ce moine ne nous ayant ralliés que depuis peu, il n'occupait qu'un poste subalterne au sein du personnel du monastère Saint-Damien le Martyr, et s'était vu désigné comme cuistot, car c'était la tâche la moins prisée parmi les autres moines. Il savait pertinemment que ceux-ci ne risquaient pas de s'aventurer dans sa cuisine pendant qu'il s'y trouvait à l'ouvrage, à moins qu'ils ne fussent contraints d'y exécuter quelque odieuse tâche ménagère. Aussi ne craignait-il guère d'être surpris ou interrompu en pleine action lorsqu'il souleva l'arrière de mon sarrau et se mit à me caresser les fesses en disant, dans le rude accent burgonde avec lequel il maniait la Vieille Langue :

— *Akh,* tu as un charmant petit cul, mon bonhomme. Et pour être honnête, ta frimousse n'est pas vilaine non plus, les rares fois où il lui arrive d'être propre.

Cette façon de me toucher ainsi avec une telle familiarité me stupéfia, mais ses mots me blessèrent encore bien davantage. Ma tâche d'aide-cuistot m'amenait bien sûr à me salir le visage, que ce soit à cause de la suie ou des cendres de l'âtre. Cependant, étant peut-être, à part l'abbé, le seul moine à me dévêtir totalement lorsque j'allais me baigner dans les cascades de la vallée, ce que je faisais très souvent, j'étais sans doute l'un des plus propres, bien plus en tout cas que Frère Pierre et la plupart de ses congénères.

— Enfin, tu as au moins ça de propre, continua-t-il, toujours occupé à me flatter sans vergogne le derrière. Viens là. Je vais te montrer quelque chose. Mon précédent garçon de cuisine, Térence, avait beaucoup appris de moi. Tiens, bonhomme, regarde un peu ça.

Je me retournai pour découvrir qu'il avait soulevé la lourde toile de sa robe. Ce qu'il me montrait ne m'était pas inconnu. Étant chargé entre autres d'aller vider deux fois l'an les baquets remplis d'urine des latrines, la pisse vieille de six mois constituant le meilleur engrais naturel pour les vignes et autres arbres fruitiers, il m'était déjà arrivé de voir les autres frères en train d'uriner, tandis que je m'occupais à cette tâche. Mais jamais il est vrai je n'avais vu le tube urinaire d'un homme ainsi dressé, gros, raide, rouge et protubérant comme l'était le sien en cet instant. J'appris bien plus tard que l'on désigne en latin le membre viril ainsi érigé du nom de *fascinum,* qui a donné le verbe « fasciner ».

Pierre saisit alors dans la cuisine le pot de graisse d'oie, et murmura :

— D'abord, un peu d'huile sainte…

Et il en enduisit copieusement son membre dressé, le faisant apparaître encore plus brillant et rougeoyant, comme littéralement chauffé au rouge. Abasourdi d'effroi, noyé de mille questions sans réponse, je laissai Pierre me pousser en position penchée sur le massif madrier servant aux cuisiniers de table à découper, où je me trouvai bientôt allongé, écrasé sur l'estomac.

— Mais enfin, que faites-vous, Frère ? demandai-je, alors qu'il rejetait au-dessus de ma tête l'arrière de mon sarrau, tout en me tâtant des mains les fesses dans l'intention évidente de les écarter.

— Tiens-toi tranquille, mon garçon. Je vais t'enseigner une nouvelle façon de te livrer à tes dévotions. Fais comme si tu te trouvais agenouillé sur le prie-Dieu.

Tandis que ses mains virevoltaient fébrilement, l'une d'elles glissa un peu plus profond à l'intérieur de mon entrejambe, et Pierre fut positivement saisi d'y découvrir ce qu'il sentit soudain.

— Par ma foi, me voilà voué à la damnation !

Et ce fut le cas, je puis en attester. L'homme en question est mort depuis longtemps, et si le Dieu qu'il prétendait servir a une once de justice, c'est bien en enfer qu'il doit croupir depuis.

— Voyez-moi donc ce charmant petit imposteur, fit-il avec un gros rire, collant soudain sa bouche contre mon oreille. Mon Dieu, la bonne surprise ! Me voici délivré de l'odieux péché de sodomie…

Plus bas, d'une main tremblante, il guida son *fascinum* vers l'endroit qu'il venait de repérer.

— Se pourrait-il qu'aucun autre moine n'ait jamais soupçonné avant moi la présence en nos murs d'une petite sœur ? Serais-je le premier à l'avoir découvert ? Ma foi, ça m'en a tout l'air ! Par Dieu, elle possède même encore sa membrane ! Nul n'avait encore prélevé l'amande de ce fruit !

En dépit de la lubrification de la graisse d'oie, sa pénétration me causa une douleur perçante, et je poussai un cri de protestation.

— Chuuut… Tais-toi ! pantela-t-il.

Il se trouvait à présent étendu de tout son long sur moi, son bas-ventre venant battre rythmiquement l'arrière de mes cuisses, tandis que son gros engin glissait d'avant en arrière en moi.

— Tu es là en train d'apprendre… une nouvelle manière de… prendre l'hostie…

Je songeai en moi-même que je préférais largement l'ancienne.

— *Hoc est enim corpus meum*[4]… psalmodiait Pierre, entre deux poussées. *Caro corpore Christi*[5]… aa-aah ! Prends ! Maa-aa-ange !

Tout son corps fut alors secoué d'un frisson foudroyant. Je sentis le jaillissement chaud à l'intérieur de mes chairs, et crus un instant qu'il venait, de la façon la plus obscène qui soit, de pisser en moi. Mais mon corps ne recracha aucun liquide lorsqu'il se retira. Ce ne fut qu'une fois debout que je commençai à sentir suinter une certaine humidité de l'intérieur

---

[4] Ceci est assurément mon corps.

[5] Cher corps du Christ.

de mes cuisses. Tout en m'essuyant à l'aide d'un chiffon, je vis que cette perte, en plus d'un léger filet de sang qui était le mien, ressemblait à une substance visqueuse, d'un blanc de perle, comme si Frère Pierre avait vraiment déposé une partie du pain sacré de l'eucharistie à l'intérieur de mes chairs, où il se serait en quelque sorte dissous. Je n'avais aucune raison objective de mettre en doute l'assertion selon laquelle je venais d'être initié à une nouvelle façon de prendre la Sainte Communion, aussi fus-je quelque peu troublé lorsqu'il m'enjoignit de garder la chose secrète.

— Fais bien attention, dit-il d'un ton sévère, dès qu'il eut retrouvé son souffle, essuyé son tube redevenu aussi flasque qu'à l'ordinaire, et réarrangé sa robe de manière plus décente. Mon garçon – je continuerai à t'appeler ainsi –, tu t'es procuré par des moyens frauduleux une place bien douillette parmi les moines d'ici, à Saint-Damien. Je suppose que tu souhaites conserver cette situation… ignorée de tous, et que tu n'as pas envie d'être renvoyé.

Il marqua une pause, et j'acquiesçai de la tête.

— Très bien. Je garderai donc le silence sur le secret de ton imposture, *à condition*… (et il leva alors un index impérieux) que tu ne dises pas un mot, de ton côté, de nos dévotions privées. Nous continuerons dorénavant à les pratiquer ensemble, mais jamais elles ne devront être évoquées en dehors de cette cuisine. Nous sommes bien d'accord, jeune Thorn ? C'est mon silence contre le tien.

Je n'avais aucune idée précise de ce que j'étais en train d'acheter de mon silence et de ma complaisance, mais Frère Pierre parut satisfait lorsque je lui murmurai que je n'avais jamais discuté avec quiconque de mes prières personnelles. Et fidèle à ma parole, je ne divulguai à aucun moine, ni à l'abbé, ce qui se déroulait dans la cuisine deux ou trois fois la semaine à l'heure de midi, dès que Pierre avait fini de faire cuire la collation de la mi-journée – notre seul repas chaud quotidien –, juste avant que lui et moi n'allions porter leur nourriture aux moines assis à leurs tables.

Après m'être fait empaler à une ou deux nouvelles reprises, je cessai de trouver l'opération douloureuse. Et au bout de

quelques fois supplémentaires cela ne m'apparut plus que comme une ennuyeuse corvée, à tout prendre supportable. Puis vint un temps où nous réalisâmes, Pierre et moi, que ce dernier n'avait plus besoin de faire usage de la graisse d'oie pour faciliter son intromission. Il s'exclama la première fois avec délices :

— *Akh,* cette chère petite grotte se lubrifie d'elle-même ! Elle m'invite littéralement !

Ce fut tout ce qu'il remarqua : que je devenais de moi-même moite à la simple pensée que j'allais me faire encorner. Je supposai de mon côté que c'était tout simplement la façon qu'avait trouvée mon corps d'éviter de trop souffrir du désagrément engendré par la situation. Mais je me rendis aussi compte que ces dévotions entraînaient chez moi un tout autre phénomène, qui me donna un nouveau motif de perplexité et d'incrédulité. En effet, ces « communions » provoquaient désormais chez moi une excitation du même membre qu'utilisait Frère Pierre, le faisant s'ériger et durcir comme le sien. Je ressentais en outre une sensation nouvelle : une sorte d'urgence douloureuse non pas au sens physique du terme, mais une exigence aussi impérieuse que la faim par exemple, bien qu'il ne s'agisse pas ici de nourriture.

Mais Pierre ne se rendit jamais compte de rien. Il s'acquittait de l'acte de façon immuable, me courbant presque allongé sur la table à découper, et s'empressant de m'enfourner par l'arrière. Jamais il ne risqua un œil ni même une main plus loin dans mon intimité, et jamais il ne découvrit qu'elle pouvait receler autre chose que l'orifice oblong niché entre mes cuisses. Durant tout un printemps et la quasi-totalité d'un été, je partageai, disons plutôt que j'endurai, ces dévotions. Lorsqu'à la fin de l'été en question, nous fûmes surpris en pleine action, Pierre et moi, par l'abbé en personne.

Dom Clément déboula sans prévenir dans la cuisine juste avant l'heure du repas, et tomba sur Pierre à califourchon sur moi, en train de me pomper allègrement l'arrière-train. Il hurla aussitôt : « *Liufs Guth ! »*, ce qui dans la Vieille Langue signifie « Mon Dieu », tandis que Pierre se retirait d'un bond. L'abbé gémit dans la foulée : « *Invisan unsar heiva-gudei ! »,* qui

voulait dire : « À l'intérieur même de notre sainte maison ! ». Et sur ces entrefaites, il rugit littéralement : « *Kalkinassus Sodomiza !* », termes qui à l'époque ne me dirent pas grand-chose, bien que je me rappelasse avoir entendu Pierre utiliser l'un de ces mots. Éberlué de constater à quel point l'abbé semblait outré de nous trouver en train d'effectuer nos dévotions, je demeurai où je me trouvais, le sarrau relevé sur mon arrière-train.

— *Ne, ne,* beugla Frère Pierre, terrorisé. *Nist, Nonnus Clément, nist Sodomiza ! Ni allis !*[6]

— *Im ik blinda, niu ?*[7] demanda rudement l'abbé.

— *Ne,* Dom Clément, hennit Pierre. Et justement, comme vous ne l'êtes pas, je vous adjure de regarder ce que je vous indique. Il n'y avait rien de sodomitique là-dedans, *Nonnus*. *Akh,* j'avais tort, c'est sûr. J'ai honteusement succombé à la tentation, je l'avoue, mais donnez-vous juste la peine de regarder, *Nonnus* Clément, la chose perfide qui, cachée depuis si longtemps, a fini par me tenter.

L'abbé l'écrasa d'un regard courroucé, mais opérant autour de moi un mouvement tournant, il sortit de mon champ visuel, et je n'eus aucun mal à deviner ce que Pierre lui indiquait du doigt, lorsque Dom Clément manqua presque de s'étrangler d'un nouveau « *Liufs Guth ! »*.

— *Ja,* plaida Pierre, ajoutant pieusement : Et je rends grâce au bon Dieu que ce soit moi, humble nouvel arrivant qui ne suis qu'un simple *pedisequus*[8]*,* à avoir été le premier séduit par le fruit interdit de ce faux garçon, lequel est en fait une secrète Ève aussi tentatrice que put jadis l'être le serpent. Je remercie le *liufs Guth* qu'elle n'ait pas pris au piège de ses charmes l'un de vos moines plus dignes que moi, ou même…

— *Slavaith !*[9] glapit l'abbé, rabaissant d'un geste ma robe pour cacher mon intimité, car un certain nombre de frères, alertés par les éclats de voix, s'étaient groupés à la porte de la cuisine et y jetaient des regards inquisiteurs.

---

[6] Non, non, il ne s'agit pas de sodomie, Père Clément, pas du tout !

[7] Je suis aveugle, peut-être ?

[8] Valet, esclave.

[9] Silence !

— Vous, Frère Pierre, filez au dortoir et demeurez-y sur votre paillasse. Je m'occuperai de vous plus tard. Frère Babylas, Frère Stéphane, entrez ici, et veuillez porter ces plateaux et pichets jusqu'aux tables du réfectoire.

Il se tourna vers moi.

— Thorn, mon fils, euh… mon enfant… venez avec moi.

Les appartements de Dom Clément consistaient en une pièce unique. Bien que séparée du dortoir réservé aux moines, elle était tout aussi froide et austère. L'abbé semblait assez embarrassé quant à ce qu'il allait bien pouvoir me dire, aussi s'absorba-t-il préventivement dans une fervente prière, dans l'attente sans doute de quelque salutaire inspiration. Puis il se releva sur ses genoux décharnés, et me fit signe de me relever moi aussi. Il me questionna un petit moment, avant de m'annoncer ce qu'il allait devoir faire de moi, à présent que mon « secret » se trouvait dévoilé. Cette décision nous rendit tous deux fort mélancoliques, car notre lien mutuel était profond.

*

Dès le lendemain, sous la conduite personnelle de Dom Clément, qui m'aida à transporter mes quelques effets personnels, je fus emmenée[10], à l'autre bout de la vallée, au couvent qui faisait le pendant de Saint-Damien, l'abbaye Sainte-Pélagie la Pénitente. Cet établissement était peuplé de nonnes, vierges ou veuves, qui toutes avaient dédié leurs jours à une vie de cénobites.

Dom Clément me présenta à la vieille abbesse, Mère Aethera. Elle fut totalement stupéfaite, car elle m'avait souvent vue, quand je travaillais durant la journée aux champs de Saint-Damien. L'abbé dut lui demander de nous faire conduire dans une chambre privée, où il me fit pencher comme l'avait si souvent exigé Frère Pierre, détournant chastement les yeux

[10] En anglais, les adjectifs ne prennent pas la marque du masculin ou du féminin. Pour la traduction en français, nous avons pris le parti d'attribuer à Thorn le sexe qu'il assume et qui lui est reconnu à ce moment-là dans le récit (masculin ou féminin), et d'accorder l'adjectif en conséquence.

tandis qu'il relevait les pans de ma robe de bure, exposant mes parties intimes à l'œil de l'abbesse. Elle émit alors une exclamation d'épouvante – le sempiternel « *Liufs Guth !* » – et d'un geste sec, recouvrit aussitôt mon arrière-train. Elle et l'abbé s'engagèrent alors dans une conversation animée en latin, mais à voix suffisamment basse pour que je ne puisse l'entendre. L'entrevue se ponctua par mon admission au couvent avec le même statut que celui dont j'avais joui au monastère : celui d'oblate, avec l'attribution d'homme-à-tout-faire… ou plutôt en l'occurrence, maintenant, de femme-à-tout-faire.

Je reparlerai ultérieurement du temps que je passai à Sainte-Pélagie. Contentons-nous simplement de dire pour l'instant que je travaillais, priais et m'instruisais au couvent depuis de nombreuses semaines déjà, lorsque je fus accostée, par une chaude journée de la fin de l'automne, par l'équivalent de Frère Pierre dans ce couvent.

Cette fois cependant, ce n'est pas un ventripotent moine burgonde qui glissa une main sous l'arrière de ma robe et commença à me caresser les fesses, tout en faisant une douce remarque sur la beauté particulière de mes traits. Sœur Deidamia avait beau être burgonde, elle aussi, c'était une jolie et attirante jeune nonne, âgée de quelques années de plus que moi tout au plus, que je n'avais jusque-là admirée que de loin. Je ne me formalisai nullement lorsque, tandis qu'elle me caressait, Deidamia laissa comme par inadvertance tramer sa main un peu plus bas, où un doigt délicat glissa dans l'oblongue ouverture naguère utilisée par Pierre. Et tout comme lui, elle s'exclama ravie :

— Oo-ooh, serais-tu en manque d'affection, petite sœur ? Tu es toute chaude, humide et comme palpitante d'impatience, de ce côté-là.

Nous nous trouvions à l'étable du couvent, où je venais de rentrer du pré les quatre vaches pour les traire, et Sœur Deidamia transportait un seau à lait. Je ne cherchai pas à savoir si on l'avait envoyée là pour m'aider à la traite, car elle semblait ne s'être munie du seau que pour justifier sa visite, bonne occasion pour m'accoster en privé.

Elle s'était à présent tranquillement postée devant moi et esquissa non sans hésitation le geste de soulever l'avant de ma robe en me disant, comme si elle m'en demandait la permission :

— Je n'ai jamais vu une autre femme entièrement nue…

Je répondis, d'une voix légèrement enrouée :

— Moi non plus.

Avec une feinte coquetterie, elle glissa, relevant imperceptiblement mon vêtement :

— Tu me montres, toi d'abord.

J'ai expliqué l'effet déconcertant qu'avaient pu provoquer chez moi les attentions de Frère Pierre. Vous n'en serez pas surpris, la délicate pression intime de la main de Deidamia n'avait pas tardé à produire le même effet d'engorgement et d'érection, et je me sentais légèrement embarrassée, bien que ne sachant pas exactement pourquoi, de lui laisser s'en rendre compte *de visu*. Mais avant que j'aie eu le temps d'objecter quoi que ce soit, elle souleva entièrement mon vêtement.

— *Gudisks Himins !* souffla-t-elle, tandis que ses yeux s'agrandissaient.

Ce qui signifie dans la Vieille Langue : « Juste ciel ! » Et je me dis que j'avais eu raison d'être réticente à me laisser ainsi découvrir, à voir la façon dont je semblais avoir choqué la jeune fille. C'était bien le cas en effet, mais pour une raison dont j'étais loin de me douter.

— Oh, *vái !* J'ai toujours pensé qu'il me manquait quelque chose en tant que femme. C'est sûr, à présent.

— Pardon ? fis-je, désorientée.

— J'avais espéré que nous pourrions… toi et moi… nous faire plaisir comme j'ai vu Sœur Agnès et Sœur Thaïs le faire ensemble. La nuit, je veux dire. Je les ai espionnées. Elles s'embrassent sur les lèvres, font courir leurs mains sur leurs corps, et elles gémissent, rient et sanglotent comme si elles se procuraient une joie immense. Je me suis longtemps demandé ce qui pouvait leur procurer ce plaisir. Mais je n'ai jamais pu voir. Elles ne se déshabillent jamais entièrement.

— Sœur Thaïs est bien plus jolie que moi, essayai-je d'articuler, en dépit de ma gorge nouée. Pourquoi n'as-tu pas essayé de l'approcher elle, plutôt que moi ?

Je faisais tout mon possible pour tenter de récupérer mon empire sur moi-même, mais c'était difficile. Deidamia maintenait ma robe soulevée, et me dévorait des yeux. L'air ambiant rafraîchissait ma peau nue, mais je sentais la chaleur se concentrer à l'endroit qu'elle regardait fixement.

— Oh, *vái !* s'exclama-t-elle de nouveau. Me permettre cette impudence vis-à-vis de Sœur Thaïs ? Non, c'est impossible… Elle est plus âgée… et a reçu l'autorisation de porter le voile… alors que je ne suis encore pour ma part qu'une novice inexpérimentée. En tout cas, maintenant que je te vois, je comprends mieux ce qu'elles doivent faire la nuit, elle et Sœur Agnès. Si toutes les femmes sont dotées de cet instrument-là…

— Pourquoi, ce n'est pas ton cas ? demandai-je, enrouée.

— *Ni allis,* répondit-elle, très triste. Pas étonnant que je me sois sentie si inférieure.

— Laisse-moi voir, demandai-je.

C'était son tour, à présent, de se montrer réticente. Mais je lui rappelai :

— Tu m'as dit moi d'abord, grande sœur, et qu'après ce serait mon tour. Tu dois tenir ta parole, maintenant.

Elle laissa donc retomber ma robe et, les doigts frémissants, défit la corde qui retenait la sienne fermée. Si à cet instant l'extension particulière de mon anatomie n'avait pas encore atteint son maximum, ce fut alors le cas.

— Comme tu peux le voir, fit-elle d'un petit ton timide, je suis au moins normale à *cet endroit-là*. Tiens, sens. (Elle prit ma main et la guida.) Chaude, moite et ouverte comme tu l'es toi aussi, Sœur Thorn. Je peux même, si j'y glisse un concombre ou une saucisse, en ressentir un certain plaisir. Mais là, je n'ai que ce petit bouton. Il se redresse, un peu comme le tien, tu sens ? Et quand je joue avec, ça me donne aussi du plaisir. Mais il est ridicule, pas plus gros que le grain de beauté sur la joue de Mère Aethera. Rien à voir avec le tien. On le voit à peine !

Et elle ravala un sanglot.

— Bon d'accord, tentai-je pour la consoler, mais moi, je n'ai pas autour cette toison que tu possèdes. Et je n'ai pas ces choses-là, non plus.

J'indiquais ses seins roses, eux aussi érigés d'un air mutin.

— *Akh,* fit-elle écartant l'objection, parce que tu n'es encore qu'une enfant, Thorn. Je parierais que tu n'as pas encore eu tes premières règles. Tu ne tarderas pas à t'épanouir et à devenir femme.

— C'est-à-dire ?

— Tes seins vont se développer. Et les règles, tu les reconnaîtras quand elles t'arriveront. Mais tu as déjà cela (elle le toucha et me fit violemment sursauter), qu'à l'évidence je n'ai pas. Comme je m'en doutais un peu, je ne suis pas une vraie femme.

— J'aimerais bien, proposai-je, le frotter contre le tien, si tu penses que ça peut te procurer du plaisir, comme aux deux autres sœurs.

— Tu ferais cela ? fit-elle pleine d'espoir. Peut-être pourrais-je prendre du plaisir, à défaut de pouvoir en donner. Tiens. Il y a de la paille fraîche, par là. Allongeons-nous dessus. C'est ainsi que font Thaïs et Agnès.

Nous nous y étendîmes donc, et après avoir maladroitement essayé diverses positions, nous parvînmes à rapprocher nos corps nus l'un de l'autre jusqu'à les mettre en contact, et j'entamai le frottement dont j'avais parlé.

— Oo-ooh, fit-elle, défaillant un peu comme l'avait fait Pierre. C'est… c'est extraordinairement bon…

— Oui, fis-je faiblement.

— Laisse-le… fais-le entrer.

— *Ja*.

Je n'eus pas à opérer de manipulation particulière. Cela se fit tout seul. Deidamia commença à émettre des sons incohérents, son corps se mit à bouger contre le mien, ses mains m'étreignirent fébrilement un peu partout. Puis il sembla se produire en moi comme en elle, en nous deux, une sorte de contraction progressive, comme une course, et soudain, un genre de douce explosion. Deidamia et moi criâmes en même temps avec ravissement quand cela arriva, et ces délicieuses

sensations se prolongèrent d'un état de paix et de radieuse félicité presque aussi agréable. Bien que mon excroissance ait vu son urgente envie satisfaite, et qu'elle eut progressivement repris une taille normale, je ne sortis pas de Deidamia. L'intérieur de son intimité, je ne sais comment, continuait de m'aspirer doucement, me gardant enfouie en elle. Ces mêmes convulsions, je les ressentais en même temps dans mes profondeurs, bien que je n'eusse, moi, rien à garder prisonnier.

Quand nous eûmes toutes deux intensément joui de cette tranquillité, ce fut Deidamia qui s'exprima, d'une voix tremblante :

— Ooh… *thags. Thags izvis, leitils svistar*[11]. C'était merveilleux à ne pas le croire.

— *Ne, ne… thags izvis,* Svistar Deidamia. C'était merveilleux pour moi aussi. Je suis si heureuse que tu aies accepté de le faire avec moi.

— *Liufs Guth !* fit-elle soudain, dans un petit rire. Je suis bien plus humide là-dedans que je ne l'ai jamais été. (Elle opéra une petite comparaison tactile de nos deux moiteurs.) Tu es loin d'être aussi mouillée que moi, je t'assure ! Qu'est-ce donc qui coule de moi, tout d'un coup ?

Je répondis, d'une voix mal assurée :

— Il me semble, grande sœur, que ce doit être un fluide similaire au pain de l'eucharistie, mais juste liquéfié. D'après ce que l'on m'a expliqué, ce que nous venons de faire à l'instant est simplement une manière plus intime de recevoir la Sainte Communion.

— Vraiment ? Mais c'est merveilleux ! Bien plus agréable que le pain rassis et le vin amer. Pas étonnant que les Sœurs Thaïs et Agnès s'y adonnent aussi souvent. Elles sont incroyablement dévotes. Et cette jolie substance est issue de toi, petite sœur ? (Son visage perdit d'un seul coup son éclat.) Tiens, tu vois ? Moi, je ne peux pas le faire. Je suis déficiente. Car enfin, le plaisir a dû être au moins du double pour toi…

---

[11] Merci à toi, petite sœur. (On trouvera également la formule *Thags izei* pour « merci à vous ».)

Pour éviter qu'elle ne se remette à se lamenter au sujet de ses manques, je changeai de sujet.

— Si cette façon de communier te plaît tant, Sœur Deidamia, pourquoi ne prends-tu pas tout simplement un homme, *niu ?* Crois-moi, ils sont dotés d'un instrument beaucoup plus…

— *Akh, ne !* m'interrompit-elle. J'ignorais jusqu'à présent l'apparence du corps d'une femme, ayant été la seule fille dans la famille, et ayant perdu ma mère très jeune. De plus, je n'ai jamais eu de petites camarades de jeu. Mais des frères, j'en avais, et je les ai vus plus d'une fois dévêtus ! Oh, là, là ! Crois-moi, Sœur Thorn, les hommes sont affreux. Tout poilus, enflés, rugueux comme des aurochs sauvages. Il est vrai certes qu'ils sont de ce côté-là, d'une taille substantielle. Mais leur… chose est grossière, épouvantable. Et dessous, cet horrible sac de cuir tout plissé qui se balance, lourd, hideux… Pouah !

— C'est tout à fait ça, renchéris-je. J'ai vu cela aussi sur des hommes, et je me suis demandé si j'en aurais un également.

— Ça ? Jamais, *thags Guth,* m'assura-t-elle. Une petite touffe de poils là en bas, *ja,* de délectables seins ici en haut, mais en aucun cas cet abominable sac de pierres. (Elle poursuivit, avec animation.) Un eunuque, tu sais, ne possède pas non plus ce genre de sac, pas plus que nous les filles.

— Je ne le savais pas, fis-je. Qu'est-ce donc que cela, un eunuque ?

— Un homme dont on a coupé les pierres, en général dans son enfance.

— *Liufs Guth !* m'exclamai-je. Coupées ? Mais dans quel but ?

— Afin qu'il ne puisse plus agir, à cet égard, en tout cas, comme un homme. Certains subissent volontairement cette mutilation, déjà parvenus à l'âge d'homme. Le grand théologien Origène, dit-on, s'était châtré lui-même afin de ne pas être distrait, lorsqu'il enseignait à des femmes ou à des nonnes, par leur féminité. De nombreux esclaves sont émasculés par leur maître, afin qu'ils puissent servir les filles de la famille sans menacer leur chasteté.

— Pourquoi ? Une femme ne coucherait jamais avec un eunuque ?

— Bien sûr que non. Pour quoi faire ? Mais moi, même si je me trouvais entourée de serviteurs mâles, des hommes bien réels et vigoureux, jamais, au grand jamais je n'irais coucher avec l'un d'eux. Même si j'arrivais à réprimer ma nausée à la simple idée de le faire, je ne le pourrais véritablement pas. En couchant avec toi, petite sœur, je prends la Sainte Communion. Avec un homme, ce serait profaner ma chasteté, or j'ai dédié ma virginité à Dieu et à lui seul, afin d'être autorisée à porter le voile quand j'aurai mes quarante ans. Non, ça c'est sûr, jamais je ne coucherai avec un homme.

— Dans ce cas je me réjouis d'être une femme, fis-je. Sans cela je ne t'aurais même jamais rencontrée.

— Sans parler de coucher avec moi, ajouta-t-elle, souriant d'un air béat. Et ça, il faut que nous le refassions souvent, Sœur Thorn.

Nous le fîmes, sans nous priver, nous enseignant mutuellement bien des manières variées de pratiquer nos dévotions, et il y aurait beaucoup à vous raconter à ce sujet… mais cela aussi, je le réserve pour plus tard. Deidamia et moi nous étions tellement entichées l'une de l'autre que nous finîmes par négliger les plus élémentaires précautions. Un jour, alors que l'hiver venait de commencer, nous étions dans de tels transports d'extase que nous ne vîmes pas s'approcher une certaine Sœur Elissa, particulièrement indiscrète et fouineuse. Nous ne vîmes rien, et la laissâmes sans doute nous regarder, la mâchoire pendante, un certain temps, jusqu'à ce qu'elle aille alerter l'abbesse, qui nous surprit encore enlacées sans la moindre équivoque.

— Vous voyez ça, *Nonna* ? dit Elissa d'un ton jubilatoire.

— *Liufs Guth !* hurla Mère Aethera. *Kalkinassus !*

J'avais appris à cette époque que ce terme voulait dire la fornication, laquelle est un péché mortel. Je me hâtai de rabattre sur moi ma robe, et me recroquevillai d'angoisse. Mais Deidamia s'enroula calmement dans la sienne en déclarant :

— Il ne s'agissait en aucun cas de *kalkinassus*, *Nonna* Aethera. Peut-être avons-nous tort de prendre ainsi la Sainte Communion durant nos heures de travail, mais…

— La Sainte Communion ?

— … mais nous n'avons nullement péché. La chasteté n'est pas en péril lorsqu'une femme couche avec une autre. Je suis vierge comme au premier jour, de même que l'est notre petite Sœur Thorn.

— *Slaváith !* tonna Mère Aethera. Comment oses-tu parler de la sorte ? Lui, vierge ?

— Lui ? répéta Deidamia, éberluée.

— J'ai déjà eu affaire à l'impudence de cet imposteur, ajouta l'abbesse d'un ton glacial. Mais vous avez l'air de fort bien le connaître aussi, ma fille. Auriez-vous l'aplomb de nier que cette chose est un attribut masculin, par hasard ?

Elle montra l'objet dont elle parlait, mais sans me toucher de la main ; elle attrapa un bâton et l'utilisa pour soulever l'ourlet de mon sarrau. Les trois femmes regardèrent mes parties intimes, avec des expressions variées, et seul Dieu sait quelle expression je pouvais avoir, moi.

— Le doute n'est pas permis, c'est bien un mâle, minauda Sœur Elissa.

Deidamia chancela.

— Mais… mais Thorn n'a pas de… euh…

— Il en a largement assez pour être indubitablement un homme ! aboya l'abbesse. Et pour faire de vous, sœur trop crédule, une sordide fornicatrice.

— Oh *vái,* bien pire encore, *Nonna* Aethera ! gémit la pauvre Deidamia, avec un accent de sincère désespoir. Je suis aussi devenue anthropophage ! Trompée par cet imposteur, j'ai dévoré de la chair d'enfants humains !

Les deux autres femmes la dévisagèrent d'un air de stupeur choquée. Cependant, avant que Deidamia ait pu développer, elle tomba évanouie sur le sol. Je comprenais fort bien ce qu'elle avait voulu dire, mais toute tremblante que je fusse, j'avais gardé assez de sens commun pour ne pas me lancer dans une quelconque explication. Au bout de quelques secondes, Elissa parla :

— Si ce… cette personne… est un homme, *Nonna* Aethera, comment a-t-il pu arriver jusque chez nous, à Sainte-Pélagie, *niu ?*

— On se le demande ! glapit l'abbesse, courroucée.

De nouveau, avec mes quelques affaires jetées à la diable dans un sac, je fus traînée sur toute la longueur de la vallée, et ramenée au monastère Saint-Damien. L'abbesse m'y fit claquemurer sous la garde d'un moine dans un bâtiment annexe, afin que je ne puisse pas entendre ce qu'elle avait à dire à l'abbé. Mais le moine en question avait d'autres tâches à accomplir, aussi me glissai-je dehors, je me tapis dans l'encoignure d'une fenêtre des appartements de l'abbé, et je tendis l'oreille. Ils parlaient fort, et cette fois, loin de s'exprimer prudemment en latin, ils conversaient dans la Vieille Langue.

— … avoir le *culot* de m'amener cet individu, rugissait l'abbesse, en le faisant passer pour une fille ?

— C'est *vous* qui l'avez pris pour une fille, rétorqua l'abbé, sur un ton un peu moins strident. Vous avez vu exactement ce que j'ai vu, et vous êtes une femme, que je sache ! Puis-je être blâmé parce que je respecte mon vœu de célibat, *niu ?* Parce que je suis un prêtre qui n'a jamais engendré de neveu ? Ou parce que les seules femmes que j'ai vues dévêtues étaient soit couchées et malades, soit sur leur lit de mort ?

— Bon, quoi qu'il en soit, nous sommes à présent tous deux fixés à son sujet, n'est-ce pas ? Vous savez je suppose comme moi ce qu'il convient de faire, Clément. Envoyez un moine chercher ce… cette chose.

Je courus me réfugier dans l'annexe, et dans la confuse consternation que je ressentais, une seule pensée dominait toutes les autres : bien que, durant l'année écoulée, divers qualificatifs m'aient été attribués, c'était la première fois qu'on me décrivait comme une « chose ».

C'est ainsi que je fus banni des deux abbayes, et que l'on m'ordonna de quitter la vallée du *Balsan Hrinkhen,* pour ne plus y revenir. Je me trouvais exilé pour mes péchés, m'expliqua Dom Clément lors de l'entretien privé que nous eûmes avant mon départ définitif, bien qu'il admît qu'il ne parvenait pas à les qualifier d'une appellation religieuse acceptable. On me permit de partir avec mes effets personnels, mais l'abbé me mit en garde contre toute tentation d'emporter quelque chose qui appartînt à l'une des deux abbayes… Toutefois il me glissa

gentiment dans la main une pièce, rien moins qu'un *solidus* d'argent.

Il finit aussi par me dire ce que j'étais, bien que désolé d'avoir à me le révéler. J'étais, dit-il, le genre de créature que l'on nomme dans la Vieille Langue un *mannamavi*, un « homme-femme »… ce qui se nomme en latin *androgynus,* et en grec *arsenothélus*. Je n'étais ni un garçon ni une fille, mais les deux à la fois, et donc aucun des deux. Je crois que je cessai dès cet instant d'être un enfant. Cette révélation me fit considérablement vieillir.

Contrairement à l'admonition de l'abbé, je pris avec moi en quittant le monastère deux choses qui n'étaient point ma stricte propriété, je dirai lesquelles tout à l'heure. Mais rien qui valût sur le long terme, la certitude – et je n'en réalisai pas sur le coup toute la valeur – que durant ma vie entière, je ne serais jamais plus victime de mon amour pour un autre être humain. Puisque je n'étais véritablement pas un homme, je serais à jamais incapable d'aimer vraiment une femme, quelle qu'elle soit. N'étant pas non plus une femme, il me serait impossible de tomber amoureux d'un homme, de la même façon. J'étais à jamais délié des liens qui emprisonnent, des tendresses qui affaiblissent, des dégradantes tyrannies de l'amour.

*

J'étais Thorn le *Mannamavi,* et aucun homme, aucune femme dans toute la Création ne serait plus rien d'autre à mes yeux qu'une proie.

2

J'ai dit que je devais « sans doute » avoir douze ans lorsque Frère Pierre releva pour la première fois mon sarrau. Je ne saurais être plus précis sur mon âge, car j'ignore où et quand je suis né. Pour un être appelé plus tard à voyager aussi loin, à traverser tant de pays, à rencontrer tant de peuples… destiné à vivre tant d'événements reconnus aujourd'hui comme ayant changé le cours de l'histoire… un être qui serait un jour le bras droit de l'homme le plus puissant du monde… mon destin débuta d'une manière fort humble, voire ignominieuse.

Le seul fait dont je sois certain, concernant mes origines, est qu'en l'an 1208 de la fondation de Rome, au cours du règne éphémère de l'empereur Avitus, en l'an 455 ou 456 de Notre Seigneur, soit un ou deux ans après la naissance de celui qui allait devenir le plus grand homme de notre époque, le nourrisson que j'étais fut découvert au point du jour sur le seuil boueux du monastère Saint-Damien le Martyr. Je n'étais alors âgé que de quelques jours, de quelques semaines ou de quelques mois, je ne sais pas exactement. On n'avait laissé auprès de moi aucun message, et le seul élément permettant de m'identifier était un caractère tracé à la craie sur la grossière toile de chanvre paysanne dont j'étais langé : la lettre þ.

L'alphabet runique de la Vieille Langue s'appelle le *futhark,* car c'est le mot que forment ses six premières lettres : le F, le U, et ainsi de suite, comme le font le A, le B et le C dans l'alphabet romain. Le troisième caractère du futhark est le þ qui se prononce *thorn,* car il représente le son *th*. Cette marque sur mes langes, si tant est qu'elle ait signifié quelque chose, aurait pu être l'initiale d'un prénom tel que Thrasimond, ou Théodebert. Ce qui aurait fait de moi un Burgonde, un Franc, un Gépide, voire un Thuringien, un Suève ou un Vandale, ou bien le rejeton d'une des autres races germaniques. Mais sachant que seuls les Ostrogoths et les Wisigoths utilisaient

encore de temps à autre les anciens caractères runiques, l'abbé d'alors conclut que je devais être de souche gothe. Et plutôt que de m'attribuer un prénom germanique commençant par *th,* ce qui l'aurait contraint à le choisir soit masculin, soit féminin, il se contenta de me baptiser de cette simple lettre gotique : Thorn.

On pourrait en inférer que je me mis à nourrir pour le restant de mes jours un profond ressentiment à l'encontre de ma mère, qui qu'elle ait été. Ne m'avait-elle pas ainsi abandonné à la merci d'étrangers ? Jamais pourtant je ne l'ai méprisée ni condamnée. Au contraire, je lui voue une reconnaissance éternelle. Sans elle en effet, je n'aurais sans doute pas survécu.

Il aurait suffi qu'à ma naissance, elle informe de ma difformité des gens de son entourage pour que l'on s'imagine que j'avais été conçu un dimanche, ou au cours d'une fête religieuse, les rapports sexuels ces jours-là étant bien connus pour engendrer les conséquences les plus funestes. Peut-être aurait-on pensé que j'étais le fruit du commerce charnel avec un *skohl,* l'un des démons sylvestres que nous avait légués la Vieille Religion, ou encore que ma mère avait été la victime d'un *insandjis,* d'un Envoi. Entendez par là un sort, une malédiction jetée par l'*haliuruns* des Goths, vieille sorcière restée fidèle aux croyances ancestrales et apte à user des redoutables runes d'Halja, l'antique déesse des abysses infernaux. C'est du reste sans doute du nom de cette dernière que nous autres chrétiens du Nord avons tiré le mot « hell », de préférence au terme latin de « Géhenne » issu de la langue des Juifs, encore plus méprisés chez nous que les païens.

Ce n'était que lorsque la population d'un village était gravement décimée par la guerre, une épidémie, une famine ou autre calamité que l'on consentait à épargner les enfants mal formés, nés infirmes, malingres ou faibles d'esprit. On les laissait au moins vivre un moment, pour voir s'ils pourraient être éduqués de manière à se rendre dans une certaine mesure utiles. Et si les parents de l'enfant éprouvaient une trop grande honte à l'élever et le nourrir, les anciens du village allaient jusqu'à cotiser pour que l'enfant handicapé soit « assis sur les genoux » d'un couple sans progéniture et désireux de l'adopter.

Quoi qu'il en fût, à l'époque où je naquis, la paix régnait sur les terres burgondes, depuis que ce belliqueux trublion de Khan Attila avait trouvé la mort et que ses rapaces Huns avaient fui à l'est, vers la Sarmatie d'où ils étaient venus. Or dans toute région jouissant de ce genre de paix et de prospérité, l'enfant né difforme ou affligé d'une quelconque insuffisance – quand il ne s'agissait pas simplement d'une fillette de famille pauvre – était déclaré « mort-né » et sommairement exécuté, à moins qu'on le laissât périr d'inanition ou qu'on ne l'abandonnât aux prédateurs en pleine nature, pour le plus grand profit de la race.

Ma mère avait dû réaliser très tôt, sinon dès le premier regard, que l'être qu'elle venait de mettre au monde était largement inférieur à la plus vile femelle, et plus monstrueux encore que le fruit d'un *skohl*. Qu'elle ait alors décidé de défier la coutume propre à toute personne civilisée consistant à éliminer les enfants mal formés est donc plutôt à mettre à son crédit. Ayant été le bénéficiaire de ce geste de défi, c'est du moins ainsi que je vois les choses, en songeant qu'elle aurait pu me jeter sur un tas d'ordures ou m'abandonner dans les bois aux crocs des loups. Son cœur de mère avait été assez tendre pour préférer laisser les frères de Saint-Damien déterminer ma destinée.

L'abbé de l'époque et l'infirmier du monastère avaient assurément dû démailloter le nourrisson, et n'avaient pu manquer de constater à leur tour quelle singulière créature j'étais : d'où, sans doute, ce nom ambigu dont on m'avait baptisé. Vraisemblablement mû par un instinct de curiosité, l'abbé, comme l'avait fait ma mère, décida de me laisser la vie. Mieux, il m'accorda, à charge pour moi de parvenir à l'âge adulte, le statut de la masculinité, ce qui dénote de sa part d'une réelle compassion à mon égard. En effet, l'individu mâle bénéficie en ces terres chrétiennes de droits et privilèges auxquels nulle femme, même bien née, ne pourra jamais prétendre.

C'est ainsi que je fus accepté dans le monastère tel un oblat parmi d'autres, confié par des parents désireux de le voir grandir dans les ordres, et l'on recruta une femme du village pour me servir de nourrice jusqu'à ce que j'eusse l'âge d'être

sevré. Bien que cela semble difficile à admettre, aucune de ces trois personnes, pourtant instruites de la vérité à mon sujet, n'en toucha jamais mot à quiconque, que ce fût au monastère ou en dehors. Lorsque j'atteignis quatre ans, une épidémie de peste frappa le royaume burgonde. Le mal fit périr à la fois l'abbé, l'infirmier et la femme qui m'avait nourri. Je n'ai donc conservé d'eux qu'un très vague souvenir.

L'évêque de Lyon, Patiens, nomma au monastère de Saint-Damien le Martyr un nouvel abbé. Dom Clément, issu du séminaire de Condat, me prit naturellement pour le jeune garçon que je semblais et croyais être moi-même. Les autres moines continuèrent à faire de même, ainsi que les gens du village épargnés par la peste. Aussi personne, dans le petit monde où je vivais, ne remarqua ni ne suspecta jamais mon équivoque nature ; pas même moi, au cours des huit années qui suivirent. Jusqu'à ce que le libidineux Frère Pierre ne découvrît accidentellement le pot aux roses, à son intense jubilation.

Si la vie au monastère n'était pas des plus faciles, elle n'était pas pour autant insupportable. Saint-Damien n'adhérait pas, en effet, aux règles d'abstinence et de strict ascétisme prônées par les antiques communautés de cénobites d'Afrique, d'Égypte ou de Palestine. La rigueur de notre climat plus septentrional et l'exigence physique des tâches que nous accomplissions impliquaient que nous soyons mieux nourris ; l'hiver, il nous fallait du vin pour nous réchauffer, et l'été, de la bière ou de l'ale pour nous rafraîchir. Les terres de l'abbaye produisant ces denrées en grande quantité, ni notre abbé ni notre évêque n'avaient jugé utile de nous en priver. De même, notre travail était si rude que pour la plupart, nous éprouvions au moins une fois par semaine le besoin de nous débarrasser de notre sueur et de la crasse. Tous hélas, ne se pliaient pas aux mêmes règles d'hygiène. Les frères qui, ne se lavant que rarement, dégageaient le reste du temps une entêtante odeur de bouc, affirmaient cérémonieusement s'en tenir au dicton de saint Jérôme, lequel stipule que « la propreté de la peau masque la saleté de l'âme ».

Si tous les frères se conformaient assez scrupuleusement aux deux principaux préceptes de la vie monacale dont le premier,

l'Obéissance, est fondé sur le second, l'Humilité, ils avaient en revanche le plus grand mal à respecter le troisième : l'Amour du Silence. Les tâches variées auxquelles ils s'adonnaient requérant une communication abondante, ils n'étaient point enclins au mutisme, même si l'on décourageait toute conversation superflue après vêpres.

Certains ordres monastiques ajoutent à ces exigences le vœu de pauvreté ; à Saint-Damien toutefois, cette condition allait simplement de soi, et on la considérait moins comme une vertu que comme une absence de vice. Lors de son admission au monastère, le néophyte devait se débarrasser de tous les biens qu'il avait pu posséder, y compris de ses propres vêtements. Cela fait, ses effets personnels se réduisaient alors à deux robes de bure à capuche, l'une portée la journée, l'autre après le travail, un léger manteau l'été, un lourd pardessus de laine pour l'hiver, des sandales d'intérieur, des chaussures de travail ou des bottes, deux paires de chausses montant jusqu'à la poitrine, et une ceinture de corde qu'il n'ôtait qu'en s'allongeant sur sa paillasse, la nuit venue.

Certaines autres communautés monastiques font le vœu de célibat, comme dans les couvents de religieuses. À Saint-Damien, cette qualité, tout comme la pauvreté, était également tenue pour acquise. Ce n'est qu'à une date relativement récente, soixante-dix ans environ avant la rédaction de ces lignes, que l'Église a imposé le célibat. Mais cette exigence ne concernait alors que les évêques, les prêtres et les diacres. Aussi, un homme entré dans les ordres pouvait se marier tant qu'il n'était encore qu'un jeune clerc de rang subalterne tel que par exemple un lecteur, un exorciste ou un concierge, et procréer ensuite pendant qu'il progressait dans l'obtention des échelons menant d'acolyte à sous-diacre ; ce n'est qu'une fois atteint le grade de diacre qu'il devrait se séparer de son épouse et de sa famille. Est-il besoin de le préciser, nombre de clercs de tous rangs avaient délibérément choisi d'ignorer et la tradition du célibat, et le précepte de saint Augustin selon lequel « Dieu hait la copulation ». Ils entretenaient donc, toute leur vie durant, des femmes et des concubines par cohortes, et avaient engendré d'innombrables « neveux » et « nièces ».

La plupart des moines de Saint-Damien étaient originaires des régions burgondes environnantes ; mais nous avions aussi de nombreux Francs et des Vandales, quelques Suèves, et plusieurs représentants d'autres nations germaniques. Tous, dès leur entrée au monastère, abandonnaient leur nom de la Vieille Langue pour adopter les prénoms de saints, de prophètes, de martyrs ou de vénérables évêques latins ou grecs du passé. Ainsi, tel homme qui s'était appelé Kniva-l'Œil-en-dedans devenait Frère Commode, et Avilf-les-Gros-Bras se muait en Frère Addian.

Comme je l'ai dit, chaque moine avait une tâche à accomplir ou un labeur journalier à fournir, Dom Clément faisant de son mieux pour attribuer à chacun l'emploi le plus proche de celui qu'il avait exercé à l'extérieur. Ainsi notre infirmier, Frère Hormisdas, avait été jusqu'alors le médecin attitré d'une noble maison de Vesontio[12].

Frère Stéphane, ex-intendant d'une riche propriété, était désormais le *cellarius,* en charge de toutes nos réserves et provisions.

Les moines possédant une maîtrise suffisante du latin devenaient précepteurs ou copistes en manuscrits et codices au *scriptorium* de l'abbaye, la tâche d'enlumineur desdits ouvrages étant réservée à ceux ayant fait montre d'un certain talent artistique. Les frères sachant lire et écrire la Vieille Langue se retrouvaient en charge du *chartularium* (le cartulaire), dans lequel on mettait à jour les registres de Saint-Damien, mais aussi ceux des mariages, des naissances et des décès, ainsi que les hypothèques foncières et autres donations de terres opérées entre résidents laïcs de la vallée. Frère Paul, adepte étonnamment doué de la pratique et l'écriture des deux langues, était le secrétaire particulier de Dom Clément, et il gravait à la vitesse de la parole sur des tablettes de cire toute la correspondance que lui dictait l'abbé, calligraphiant ensuite soigneusement ses missives sur vélin. Les terres de l'abbaye comprenaient des prés, des jardins potagers, des granges et divers enclos emplis de volailles, de cochons ou de vaches

[12] Besançon

laitières, confiés aux moines qui avaient été d'anciens fermiers. Mais le monastère jouissait également, dans la vallée comme à l'extérieur de celle-ci, de vastes étendues de champs cultivés, de vignes, de vergers ainsi que de pâtures pour moutons et bovins. Contrairement à la plupart des autres monastères, Saint-Damien ne possédait pas d'esclaves, mais employait les paysans locaux pour cultiver ses terres et prendre soin de ses troupeaux.

Même le plus obtus de nos frères, un pauvre bougre dont la tonsure surmontait une tête presque conique, s'était vu confier quelques tâches simples dont il s'acquittait avec une grande fierté, fort satisfait de lui-même. Auparavant nommé Nethla Iohannes sans doute en raison de la forme de son crâne – ce nom signifiant « L'Aiguille, Fils de Jean » –, il avait choisi de se doter du patronyme encore plus ridicule de Joseph. J'ai dit « ridicule », parce que nul moine, clerc, monastère ou église ne s'est jamais donné le nom de Saint-Joseph, ce personnage étant universellement considéré comme le saint patron des cocus. Les dimanches et autres jours de fêtes religieuses, notre bon Frère Joseph avait pour tâche d'agiter les *sacra ligna,* de lourdes crécelles de bois dont le cliquetis conviait les fidèles aux offices religieux célébrés dans notre chapelle. Les autres jours, notre homme jouait les épouvantails au milieu des meules de foin, à remuer ses instruments pour chasser les charognards.

Durant mes premières années, les travaux que l'on me confia n'étaient guère moins serviles, mais ils présentaient au moins l'avantage d'être suffisamment nombreux et variés pour n'être point trop ennuyeux. Tantôt, assigné au *scriptorium,* j'étais chargé de l'ultime polissage des feuilles de vélin encore fraîches à l'aide d'une fourrure de taupe dont les poils ont la faculté de s'incliner doucement en tous sens, puis d'en abraser le grain à la poudre de pierre ponce, jusqu'à ce que leur surface accroche suffisamment la plume de cygne des précepteurs. Dans la plupart des cas, j'avais moi-même pris au collet les taupes en question, extrait de l'écorce du chêne les larves de guêpes dont on tirait leur encre, et subi les douloureux pincements et coups de bec des cygnes que je m'échinais à plumer.

Une autre de mes tâches consistait à glaner dans les champs les feuilles du piment royal avec lesquelles le frère infirmier

concoctait un thé aux vertus médicinales, ou à ramasser l'inflorescence cotonneuse des chardons dont le frère tailleur bourrait les matelas. Nos oies et nos cygnes produisaient une ample quantité de duvet, mais un tel luxe eût été inimaginable dans le dortoir d'un monastère. Un autre jour, je pouvais être chargé de lâcher une à une des poules caquetant et battant effroyablement des ailes dans la cheminée de l'abbaye afin d'en ôter la suie, que je recueillais ensuite pour aller la porter au frère teinturier. Il la ferait alors bouillir, mêlée à de la bière, pour en tirer la jolie teinture brune qui colorait la robe des moines.

En grandissant, je me vis confier des tâches à responsabilité de plus en plus élevée. Frère Sébastien, affecté à la laiterie, que je regardais remplir de crème deux paniers pendus de part et d'autre du dos de notre vieille jument de trait, m'affirma solennellement un jour : « La crème, Thorn, est fille du lait et mère du beurre. » Après quoi il me jucha sur le dos de la bête, et me fit la secouer d'un trot précipité et cahotant autour de la basse-cour, jusqu'à ce que comme par magie, la crème se fût muée en beurre.

Le jour où le charpentier, Frère Lucas, tomba d'un toit et se fractura le bras, le frère infirmier Hormisdas me déclara : « La consoude *(symphytum officinale)* est renommée pour son effet apaisant et cicatrisant. » Là-dessus, il m'envoya dans les champs trouver et arracher de quoi remplir de cette plante quelques paniers *bustellus*[13]. Lorsque je les lui rapportai, il avait allongé le bras de Frère Lucas dans une sorte de gouttière de bois incurvée. Hormisdas me pria de l'aider à broyer les racines de consoude en une pulpe visqueuse, et en enduisit le membre blessé. À la tombée du jour, la pâte avait durci, prenant l'aspect du gypse. On ôta la gaine qui l'enserrait, le patient garda autour du bras cet enduit rigide jusqu'à la complète solidification du membre brisé, et le charpentier eut tôt fait de retrouver ses entières capacités.

[13] Paniers d'un boisseau, ancienne mesure de capacité utilisée pour les matières sèches, équivalant à 12 litres

J'avais toujours rêvé d'être appelé auprès de Commode, notre frère vigneron, afin de patauger dans le pressoir en compagnie de ses moines assistants, tous pieds nus mais lourdement vêtus afin que leur sueur ne vînt pas corrompre le jus extrait. Cet exercice me semblait plus distrayant que physiquement pénible. Mais je n'eus jamais l'occasion d'essayer ; je n'étais pas assez lourd, par rapport à la place que j'aurais occupée dans la cuve. J'étais en revanche tout à fait à même d'actionner le soufflet de cuir de Frère Adrien, lorsqu'il forgeait des lames de faucilles, de faux et de serpettes, des mors pour les chevaux des environs, ainsi que les fers garnissant les sabots de ceux amenés à travailler sur des sols pierreux. Rien ne me réjouissait davantage que d'être chargé de remplacer un berger malade, empêché pour quelque autre raison ou trop ivre pour garder ses bêtes, car j'appréciais au plus haut point être livré à moi-même dans les verts pâturages, sans compter que veiller sur un troupeau ne vous brise pas le dos. Chaque fois, j'emportais pour mon usage personnel une besace garnie d'un quignon de pain, d'un morceau de fromage et d'un oignon, et à l'intention des moutons, une boîte de pommade de genêts destinée à oindre d'éventuelles coupures, éraflures ou piqûres d'insectes. Je me munissais aussi d'une houlette, afin de pouvoir plus aisément attraper ceux ayant besoin d'un traitement.

Hormis lorsque j'étais envoyé à l'extérieur, mon travail comme celui de tout moine devait être planifié de manière à respecter la nécessité de suivre les offices religieux, notre emploi du temps quotidien de l'année étant rigoureusement minuté. Nous nous levions dans le noir chaque matin, avant même le chant du coq, pour la prière des Vigiles. Après quoi (du moins pour la plupart d'entre nous), nous faisions notre toilette, suivie à l'aube du service des matines. Une fois avalée la frugale collation de pain et d'eau tenant lieu de petit déjeuner, nous nous rendions à la première heure du matin à l'office de la prime. Trois heures plus tard, en milieu de matinée, avait lieu celui de la tierce. En fin de matinée, à la cinquième heure, nous avions droit à notre seul repas chaud et copieux de la journée, le *prandium,* suivi à midi de l'office de la sexte. Après cela, à moins qu'un travail ne nous soit réclamé, nous avions droit à la

sieste, le repos de la *sexta*. En milieu d'après-midi, nous participions à la neuvième heure à la célébration de la none, et à la tombée du jour aux vêpres ; après quoi tous les travailleurs, à l'exception des frères s'occupant du bétail, avaient loisir de se consacrer à leurs occupations personnelles, qu'il s'agisse de lecture, de raccommodage, de leur toilette ou de je ne sais quoi d'autre. Cependant, à tout moment de la journée ou presque, si un frère se trouvait temporairement inoccupé, on pouvait le trouver à genoux marmottant pour lui-même en silence, dans un muet mouvement de lèvres, d'imperceptibles dévotions, prélevant des cailloux sur une pile pour les envoyer sur une autre – petits pour les *Avé,* plus gros pour les *Notre Père* et les *Gloria* – afin d'atteindre le nombre quotidien de prières imposées, chacune ponctuée d'un signe de croix hâtivement tracé sur le front.

À côté de ces offices journaliers, nous devions chaque semaine avoir chanté les cent cinquante psaumes, plus les cantiques affectés à cette période. Les moines cultivés devaient lire deux heures par jour, et même trois durant le Carême. Venaient bien entendu s'y greffer tout au long de l'année les messes dominicales en commun, celles des diverses fêtes religieuses, celles du baptême pascal et d'autres encore, assez fréquentes, célébrant mariages ou décès. Soixante jours par an, nous jeûnions. En tant qu'oblat et postulant, je devais ajouter à ces nombreuses obligations des moments d'instruction religieuse, ainsi que d'éducation séculière.

Tout cela était fort profitable. Dès mes premières années, je pris ainsi l'habitude de travailler dur et d'étudier avec le plus grand sérieux, et l'on ne me laissa que rarement l'occasion de fureter au-delà des falaises rocheuses qui enserrent le Cirque de Baume. N'ayant pas expérimenté d'autre vie que celle-là, j'aurais pu m'en satisfaire à jamais, et n'en connaître aucune autre. Je me suis parfois reproché plus tard, lorsque le vin ou l'amour m'avaient adouci l'âme, d'avoir aussi durement agi à l'égard de Frère Pierre. Sans ce misérable en effet, je serais resté enfermé entre quatre murs, dans quelque cloître ou chapelle du monastère Saint-Damien, et le secret de ma nature aurait continué d'en être un y compris pour moi, caché sous la bure

d'un moine, d'un acolyte, d'un diacre, d'un prêtre, d'un abbé, voire d'un évêque.

J'avais en effet acquis dans le domaine des Saintes Écritures catholiques, de la doctrine, des canons de l'Église et de sa liturgie, des connaissances plus étendues que la plupart des postulants de mon niveau. Tout cela parce que Dom Clément, dès son arrivée au poste d'abbé de Saint-Damien, avait pris un intérêt particulier à mon instruction, s'impliquant personnellement dans celle-ci. Comme tout le monde, il me pensait de souche gothe, et à l'évidence persuadé que cette ascendance avait dû, dès ma naissance, imprimer en moi les croyances de ces ignares de Goths – entendez par là leurs mauvaises croyances, ou leur incroyance. Il avait tenu à prendre sur son temps pour expurger avec soin ces scories de mon esprit, afin d'y substituer les fermes et sains principes du catholicisme.

Sur l'Église : « C'est notre Mère, aux enfants innombrables. C'est d'elle que nous sommes nés, son lait nous a nourris, son esprit nous a donné vie. Parler de toute autre femme qu'elle serait indécent. »

Sur les autres femmes : « Si d'aventure un moine était amené à faire traverser un ruisseau y compris à sa propre mère ou sœur, il aura soin de l'envelopper soigneusement au préalable d'un manteau ou d'une cape, car le simple toucher de la peau d'une femme brûle comme le feu. »

Me concernant : « Comme un homme blessé, jeune Thorn, ta vie a été sauvée par le sacrement du baptême. Mais tu vivras le restant de tes jours dans une longue et précaire convalescence. Ce n'est qu'en mourant entre les bras de notre Mère l'Église que tu accéderas à la guérison définitive. »

Et chaque fois que l'abbé venait s'asseoir près de moi, il s'arrangeait pour me susurrer, un brin de dégoût dans la voix, quelque chose du genre : « Les Goths, mon fils, sont des étrangers… Des hommes aux noms de loup et aux âmes de loup… Tout être intègre doit les fuir et les exécrer. »

— Mais *Nonnus* Clément, lui répondis-je alors, c'est à des étrangers que notre Seigneur Jésus s'est d'abord révélé, après sa

glorieuse nativité… N'était-il pas un enfant de Galilée, alors que les Rois Mages arrivaient de la lointaine Perse ?

— Euh, eh bien…, bredouilla l'abbé, il y a étrangers et étrangers. Les Goths, eux, sont des étrangers barbares. Des sauvages. Des bêtes. Et comme l'indique à l'évidence le nom de leur tribu, les Goths sont les terribles Gog et Magog, ces forces malfaisantes dont la venue a été annoncée de la manière la plus inquiétante dans les Livres d'Ézéchiel et de l'Apocalypse.

— Dans ce cas, dis-je songeur, les Goths sont des êtres aussi détestables que les païens. Ou même que les Juifs.

— *Ne, ne,* Thorn. Les Goths sont encore bien plus répréhensibles, car ce sont des hérétiques… des Ariens. Un Arien est quelqu'un à qui on a montré la lumière divine, et qui a préféré une dégoûtante hérésie à la foi catholique. Saint Ambroise l'a affirmé, ces hérétiques sont encore plus blasphématoires que l'Antéchrist, plus même que le Diable en personne. *Akh,* Thorn, mon fils, si les Ostrogoths et les Wisigoths n'étaient que des étrangers, et seulement des sauvages, on pourrait encore les tolérer… mais en tant qu'Ariens, ils doivent être haïs.

Pas plus Dom Clément que qui que ce soit d'autre n'aurait alors pu prévoir que durant le temps de ma propre vie, le monde qui nous entourait serait dirigé par le premier chef depuis Constantin universellement proclamé « le Grand », qu'il serait le premier depuis Alexandre à mériter un tel titre, et que moi, Thorn, je me tiendrais à ce moment-là à ses côtés.

3

Ce que je reçus d'éducation profane à Saint-Damien me fut inculqué dès mes plus jeunes années par un moine gépide, Frère Méthode, qui s'exprimait dans la Vieille Langue. Comme tous les jeunes gens, je ne me privais pas de lui poser les questions les plus folles, et le moine devait faire appel à beaucoup de patience pour répondre à toutes mes requêtes.

« Tout est possible à Dieu », était-il en train de me réciter en gotique : *Allata áuk mahteigs ist fram Gutha*. Je l'interrompis alors :

— Si tout est possible à Dieu, Frère Méthode, et s'il fait tout pour le bien de l'humanité, alors pourquoi a-t-il laissé subsister les punaises, *niu ?*

— Hum, eh bien… Un philosophe a naguère émis l'hypothèse que Dieu avait créé les punaises pour nous empêcher de trop dormir. (Il haussa les épaules.) Peut-être Dieu avait-il décidé à l'origine que les punaises ne tourmenteraient que les païens, et…

Je l'interrompis à nouveau :

— Pourquoi les incroyants sont-ils appelés des païens, Frère Méthode ? Frère Hilarion, qui m'apprend à parler correctement le latin, dit que le mot *paganus* ne désigne rien d'autre qu'un simple campagnard.

— C'est exact, concéda le moine dans un soupir, et il prit une profonde inspiration. La campagne est pour notre Mère l'Église plus difficile à débarrasser de ses croyances néfastes que les villes, aussi la Vieille Religion a-t-elle persisté plus longtemps parmi les gens des campagnes. D'où il s'ensuit que le mot « païen », désignant un vulgaire paysan, en est venu à incarner celui qui est encore englué dans l'ignorance et la superstition. Ces bouseux sont aussi le plus souvent coupables d'hérésie, et…

Je le coupai derechef :

— Frère Hilarion dit que le mot *haeresis* signifie simplement « choix ».

— *Akh !* grogna le moine, grinçant légèrement des dents. Eh bien, maintenant, c'est devenu un choix démoniaque, tu peux m'en croire. Un terme littéralement *souillé*.

Je repris de nouveau :

— Si Jésus était vivant aujourd'hui, Frère Méthode, serait-il évêque ?

— Le Seigneur Jésus ? (Méthode dessina le signe de croix sur son front.) *Ne, ne, ni allis !* Jésus serait… ou plutôt, il est… quelqu'un d'infiniment plus grand que n'importe quel évêque. La pierre de touche de notre foi, comme l'appelle saint Paul. (Frère Méthode consulta la Bible en gotique qu'il tenait sur les genoux.) *Ja,* ici même, saint Paul dit aux Éphésiens, au sujet du dessein divin : *« Af apaústuleis jah praúfeteis… »*

— Comment savez-vous, Frère Méthode, ce que dit saint Paul ? Je n'ai entendu aucune parole sortir du livre.

— *Akh ! liufs Guth !* gronda le moine, presque secoué de convulsions. Le livre n'affirme évidemment rien à voix haute, mon enfant… Il prononce ces mots par l'intermédiaire de signes tracés à l'encre. Je lis ce qu'ils signifient. Ce que saint Paul a dit.

— Alors il faudrait que vous m'appreniez à lire, Frère Méthode, afin que je puisse à mon tour entendre les mots de Paul, et de tous les autres saints et prophètes.

Ainsi débuta mon éducation séculière. Frère Méthode, peut-être juste par mesure d'autodéfense, entreprit de m'apprendre à lire la Vieille Langue, et je persuadai Frère Hilarion de m'enseigner à lire le latin. À ce jour, ce sont les deux seules langues que je puis me vanter de maîtriser à peu près correctement. Je n'ai appris du grec que ce qu'il faut pour soutenir une simple conversation, et ne possède des autres idiomes que de vagues notions. Mais à vrai dire, y a-t-il déjà eu de par le vaste monde une seule personne possédant à fond toutes les langues existantes, hormis peut-être la nymphe païenne Écho ?

Pour m'apprendre à lire le latin, Frère Hilarion se servit de la Vulgate, Bible traduite du grec par saint Jérôme d'après la Septante dans un latin clair et compréhensible, même pour un

débutant. Apprendre à lire le gotique fut en revanche une affaire bien plus complexe, car pour me l'enseigner, Frère Méthode utilisa la traduction faite de la Bible par l'évêque Wulfila. Avant son arrivée, le seul langage écrit utilisé par les Goths était les runes antiques, que Wulfila avait estimées inaptes à retranscrire les Saintes Écritures. Aussi inventa-t-il un alphabet entièrement nouveau pour la langue gotique, empruntant certaines de ses lettres au *futhark* des Goths, quelques-unes au grec et d'autres au latin, et cet alphabet a été largement utilisé depuis parmi la majeure partie des nations germaniques.

Dès que j'eus une certaine maîtrise de l'art de la lecture, je découvris dans le *scriptorium* des livres moins difficiles et plus intéressants, le *Biuhtjos jah Anabusteis af Gutam,* compilation des « Lois et coutumes des Goths », et le *Saggwasteis af Gut-Thiudam,* anthologie de « Chants épiques des peuples goths » ainsi que de nombreux autres, en gotique ou en latin, relatifs à mes ancêtres et parents, tel le *De Origine Actibusque Getanum* d'Ablatius, qui retraçait l'histoire des Goths depuis leurs premiers contacts avec l'Empire romain.

En citant ces ouvrages, j'ai employé l'imparfait, car j'ai de bonnes raisons de penser que ceux de ma génération et moi-même auront sans doute été les derniers à avoir pu les lire. Alors que j'entamais leur découverte, l'Église avait déjà depuis longtemps commencé à froncer les sourcils devant tous les livres écrits par des Goths, traitant d'eux, ou simplement rédigés dans leur langue, que ce soit en *futhark* ou dans l'alphabet concocté par Wulfila.

Cette désapprobation de l'Église était bien entendu fondée sur le fait que les Ostrogoths, comme les Wisigoths, partageaient la même foi arienne détestée. Au fil des ans, les prêches catholiques à leur encontre se sont faits plus sévères, et l'on n'a cessé de les bannir de plus en plus impitoyablement, de les brûler même, jusqu'à effacer littéralement toute trace de leur existence. Quand je mourrai, il ne subsistera plus, je le crains, un seul fragment écrit de l'histoire et de l'héritage des Goths, et leur nom ira s'ajouter à la longue liste des peuples frappés d'extinction, indignes même du simple souvenir.

Dom Clément avait beau être résolument hostile à l'arianisme, comme tout bon ecclésiastique catholique, il possédait ce que beaucoup d'hommes d'Église n'ont pas : un profond attachement pour la sainteté des livres. C'est pour cette raison qu'il avait laissé subsister ces différents ouvrages traitant des Wisigoths et des Ostrogoths dans le *scriptorium* de Saint-Damien. Durant les années où il avait été enseignant au séminaire, Dom Clément avait acquis une considérable bibliothèque personnelle, et il avait apporté avec lui à l'abbaye un plein chariot de codices et de parchemins manuscrits. Il n'avait ensuite cessé d'accumuler pour nous de plus en plus d'ouvrages, jusqu'à constituer une bibliothèque qui eût fait l'envie d'un riche collectionneur.

Bien entendu, l'instruction religieuse et l'éducation séculière d'un postulant tel que moi auraient dû se cantonner à l'étude d'œuvres pieuses auxquelles notre Mère l'Église n'aurait rien trouvé à redire. Mais comme Dom Clément ne m'avait jamais interdit d'ouvrir un livre trouvé dans le *scriptorium*, je ne me fis pas faute, à côté d'ouvrages en latin des Pères de l'Église – Salluste pour l'histoire, Cicéron pour l'art oratoire, Lucain pour la rhétorique –, d'en lire d'autres qu'elle désapprouvait formellement. Ainsi, en sus des comédies de Térence, agréées pour leur capacité à « élever l'esprit », je lus celles de Plaute et les satires de Perse, jugées trop « misanthropes ».

Ma curiosité vorace eut pour effet de me garnir l'esprit d'un mélange confus de croyances et de philosophies contradictoires. Je lus même des œuvres qui non seulement réfutaient les cartes de Sénèque et de Strabon, pourtant validées par l'Église, mais allaient jusqu'à défier l'évidence de nos sens. Ces livres niaient que la Terre, conformément au témoignage de tous les voyageurs l'ayant parcourue, fût une étendue de terres et de mers illimitée à l'est comme à l'ouest, bordée au nord par les glaces éternelles et au sud par des zones surchauffées. Ils la décrivaient comme une boule ronde, de telle sorte qu'un voyageur qui eût progressé vers l'Est plus loin que quiconque ne l'avait jamais fait eût fini par rentrer chez lui en y arrivant par l'Ouest.

Théorie plus stupéfiante encore, certains de ces écrits prétendaient que notre Terre n'était pas située au centre de la Création, avec un soleil passant au-dessus et en dessous pour nous procurer le jour et la nuit. Le philosophe Philolaos de Crotone affirmait par exemple solennellement, près de quatre cents ans avant Jésus-Christ, que le soleil est une étoile *fixe,* tandis que la sphère appelée Terre tourne à la fois sur elle-même et *autour* du soleil en une année. Et Manilius, un contemporain du Christ, avançait quant à lui que la Terre est ronde tel un œuf de tortue, vu l'ombre qu'elle projette sur le disque lunaire durant les éclipses, et la progressive disparition de la coque et des mâts d'un bateau sur l'horizon, à mesure qu'il s'éloigne.

N'ayant alors jamais vu d'éclipse ni de port, pas plus qu'un navire ou la mer, j'interrogeai l'un de mes tuteurs, Frère Hilarion, sur ces phénomènes ; étaient-ils bien réels, et cela prouvait-il que la Terre était une sphère ?

« *Gerrae !* » me grogna-t-il en latin, avant de répéter dans la Vieille Langue : « *Balgs-daddja !* », qui signifie plus ou moins : « Sornettes ! »

— Ainsi vous avez déjà observé une éclipse, mon frère ? demandai-je. Et un bateau s'éloignant d'un port ?

— Je n'ai nul *besoin* de voir des choses pareilles ! rétorqua-t-il. La simple idée d'une Terre ronde contredit la Sainte Écriture, cela me suffit amplement. Imaginer une Terre différente de ce que nous voyons et savons est une idée païenne. Rappelle-toi bien, Thorn, que ces notions ont été avancées par les Anciens, lesquels étaient loin de posséder l'éducation et la sagesse que nous autres chrétiens détenons aujourd'hui. Je pourrais aussi te faire remarquer que si un quelconque philosophe, en notre siècle éclairé, osait émettre de telles théories, il se verrait aussitôt accusé d'hérésie.

Et de conclure, frappé d'une crainte révérencielle :

— Ainsi que toute personne prêtant foi à ce type de croyances.

Avant même que je n'aie dû quitter Saint-Damien, j'avais l'impression d'être aussi bardé d'érudition que n'importe quel noble âgé de vingt ans. Et je l'étais sans doute, tant il est vrai

que les jeunes gens de cet âge, quel que soit leur niveau social, ne sont pas surchargés de savoir et de sagesse, en dépit du coût et de la qualité de leur éducation. Comme eux, j'étais gorgé à satiété de faits arides, d'arguments récités aussi machinalement qu'un perroquet et de certitudes catégoriques. Plein d'une pompeuse stupidité. Sur tous les sujets qu'il m'avait été donné de retenir, j'étais capable de discourir à perdre haleine, aussi bien dans la Vieille Langue que dans un latin fort acceptable, de ma voix ridiculement flûtée d'enfant de douze ans : « Vous trouverez dans les Écritures, mes frères, quasiment toutes les figures de rhétorique existantes. Voyez ainsi, par exemple, la façon dont le psaume quarante-trois illustre à merveille l'usage de l'anaphore, ou répétition délibérée : *Tu nous as fait évoluer… tu nous as fait renoncer… tu as trahi ton peuple… tu nous as fait honte…* Le psaume soixante-dix quant à lui, est une parfaite occurrence de l'éthopée, cette peinture des mœurs et des passions humaines… » Mon sens précoce de la pose et de l'affectation faisait certes la joie de mes précepteurs, mais force est de reconnaître qu'ensuite, au cours de ma vie, ce talent pour la rhétorique s'avéra aussi inutile pour moi que pour quiconque.

De la même façon, je devais plus tard me rendre compte que la plupart des éléments que l'on m'avait enseignés étaient faux, que nombre des principes que j'avais acquis étaient sans fondement, et que l'essentiel des arguments que l'on m'avait présentés étaient spécieux. Inversement, aucun moine ne m'avait jamais instruit de ce qu'un enfant eût pu retenir avec profit. Par exemple, l'on n'avait cessé de me marteler que toute activité sexuelle est par essence un péché sordide et malfaisant, et qu'il n'y fallait jamais accorder une seule pensée, sans parler du fait de s'y adonner. Mais nul n'avait songé à m'expliquer ce dont je devais *précisément* me défier, d'où ma sotte ignorance lorsque je fis la connaissance de Frère Pierre, et plus tard de Sœur Deidamia.

Quoi qu'il en soit, bien que l'éducation que l'on m'inculqua n'ait été que rebut, et qu'on ait totalement négligé une grande partie de celle-ci, je n'en appris pas moins à lire, à écrire et à compter. Ces capacités, jointes à la tolérance avec laquelle Dom Clément m'avait laissé explorer le *scriptorium*, me permirent

durant ce temps passé à Saint-Damien d'ingérer nombre d'informations et d'opinions ne faisant pas partie du *curriculum* autorisé. Et ce que j'acquis ainsi par moi-même me permit en retour, le moment venu, de me poser des questions et de remettre en cause – mentalement tout au moins, car j'osai rarement l'exprimer à voix haute – nombre des postulats dont m'avaient si pieusement nourri mes professeurs. Je fus amené ensuite, au fil du temps, à apprendre bien davantage par mes propres moyens, jusqu'à me débarrasser définitivement du poids mort de toutes les faussetés, pathétiques de désinformation, que ces tuteurs avaient été incités à m'enseigner.

De fait, environ un an avant mon départ de Saint-Damien, l'éducation précoce que j'avais reçue me permit d'avoir mes premiers aperçus indirects du monde qui s'étendait au-delà de l'abbaye, de la vallée et des hautes terres environnantes, et plus largement même au-delà de la nation burgonde. Notre frère Paul, l'habile scribe qui avait tenu auprès de Dom Clément le rôle de secrétaire particulier, affligé d'un abcès, fut bientôt cloué à son lit de douleur. Malgré nos prières et les soins que lui administra notre moine infirmier, Frère Paul ne cessa de souffrir, puis se mit à décliner peu à peu et finit par rendre son dernier soupir.

Dom Clément me fit alors l'honneur inattendu de m'élever à sa place au poste d'*exceptor,* c'est-à-dire qu'il ajouta cette tâche aux nombreux devoirs qui m'incombaient déjà. J'étais, il est vrai, capable de lire et d'écrire à la fois la Vieille Langue et le latin, ce dont nul précepteur travaillant au *scriptorium* ou au *chartularium* ne pouvait se targuer, ce qui eut pour effet de limiter d'autant les médisances et messes basses des moines, déçus que l'on m'ait ainsi accordé la primauté. Inutile de préciser que je n'étais en aucune façon aussi rapide ni habile que Frère Paul à graver dans la cire ce qu'articulait l'abbé, avant de le retranscrire sur vélin. Mais Dom Clément tint compte de mon inexpérience. Il s'astreignit à dicter plus lentement et plus distinctement qu'auparavant, et me fit rédiger au préalable des brouillons de ses dictées, afin d'en corriger les défauts avant de les mettre au propre.

L'essentiel de la correspondance de Dom Clément traitait d'obscurs points de détail de la doctrine de l'Église, ou d'interprétations de mystères des Saintes Écritures. Il faut bien l'avouer, toutes les façons d'agir de l'Église n'eurent pas de quoi m'inspirer une admiration juvénile. Dans une lettre de l'évêque Patiens, je trouvai assez discutable le passage où il rappelait inutilement à Dom Clément ces paroles du Christ, tirées de l'évangile selon saint Jean : « Les pauvres sont toujours de votre côté. »

« Et c'est une chance pour les chrétiens que nous sommes », écrivait l'évêque. « En donnant l'aumône aux pauvres, nous élevons d'autant nos âmes, et nous préparons une récompense dans l'au-delà. En même temps, prendre ainsi soin des nécessiteux procure à nos femmes une occupation sans laquelle elles risqueraient de rester oisives. Comme nous avons coutume de le dire aux riches familles qui nous ouvrent avec hospitalité leurs portes lorsque nous voyageons : "Quoi que tu offres à ton prochain, tu t'en gratifies par avance dans les cieux." Par la grâce de tels prêches, un riche citoyen qui eût peut-être offert un aqueduc à sa cité nous dotera d'autant plus volontiers d'une église flambant neuve. Il est bien connu en effet, que les puissants ont toujours les plus graves péchés à se faire pardonner, et nous sommes pour notre part toujours prêts à prodiguer nos meilleures prières pour le pardon des fautes d'un riche et généreux possédant. C'est beaucoup plus profitable, cela va sans dire, que la dîme prélevée sur le commun des mortels. »

Je fus même tenté, une fois, d'afficher ouvertement ma désapprobation devant mon propre abbé, à qui je vouais pourtant autant d'amour que de respect, lorsqu'il me dicta une lettre destinée à être envoyée à un jeune diplômé du séminaire de Condat, où il avait lui-même enseigné naguère. À ce jeune homme, qui venait d'être ordonné prêtre, Dom Clément suggérait quelques bons conseils quant à la manière de s'adresser à ses fidèles : « Il s'agit dans vos prêches de rester à la portée des plus simples, en leur donnant le lait qu'ils peuvent ingurgiter, sans pour autant ennuyer les plus fins, auxquels on réservera une viande plus consistante. Gardez-vous bien cependant de vous exprimer trop clairement ; à cette fin, noyez

bien ce lait et cette viande dans la sauce. Si les laïcs étaient en mesure d'accéder sans aide à la Parole de Dieu, et capables soudain de prier sans intermédiaire, à quoi servirait la bénédiction du prêtre ? Que deviendrait son autorité ? Que subsisterait-il au final de la prêtrise elle-même ? »

Comme je l'ai dit, je finis par acquérir quelques édifiants aperçus du monde extérieur, bien avant de m'y trouver projeté.

4

Je ne voudrais pas donner l'impression que les treize années passées au *Balsan Hrinkhen* aient été exclusivement dévolues à un dur labeur et à une étude assidue. Notre vallée était aussi vaste qu'agréable, et je trouvai souvent l'occasion de me dégager de mes tâches et studieuses astreintes pour aller jouir en liberté des beautés du Cirque de Baume. J'aurais d'ailleurs eu autant de choses précieuses à apprendre de ces folles échappées au grand air que de tous mes professeurs, avec leurs rouleaux et codices, au sein du monastère.

Je devrais peut-être, pour ceux qui n'ont jamais eu l'occasion de le contempler, décrire sommairement à quoi ressemblait le *Balsan Hrinkhen*. Sa vallée mesure environ quatre milles romains[14] de long et de large. Elle est presque entièrement encerclée d'une falaise rocheuse verticale en forme de fer à cheval géant, plissée telle une tenture suspendue. Sa hauteur atteint son apogée, soit près de trente fois la taille d'un homme, au creux de l'arc rocheux. Le long des deux côtés, elle diminue graduellement – ou semble en réalité le faire, car le sol s'y élève en même temps – jusqu'à son ouverture, où la vallée se déverse dans le paysage alentour : l'immense plateau ondulant appelé dans la Vieille Langue le *Iupa,* les hautes terres. La seule route sortant du *Balsan Hrinkhen* émerge en cet endroit, vers lequel elle monte en pente douce. Parvenue aux hautes terres, elle se divise en deux branches : l'une se dirige au nord-est vers Vesontio, l'autre au sud-ouest, vers Lugdunum et le puissant fleuve Rhodanus[15]. Entre ces deux villes, plusieurs cours d'eau de moindre importance strient le plateau, lui-même parsemé de nombreux autres villages, et à l'occasion d'une petite ville.

---

[14] Le mille romain valait mille pas, soit 1 482 m. La vallée du Cirque de Baume mesurait donc environ 6 km d'envergure.

[15] Le Rhône.

Une minuscule bourgade se nichait au cœur du Cirque de Baume, guère plus vaste à elle seule que les bâtiments de l'une ou l'autre des deux abbayes. Elle se composait de modestes masures aux murs de torchis, celles des paysans cultivant leurs propres terres ou celles de Saint-Damien, ainsi que d'échoppes de quelques artisans : un potier, un corroyeur, un charron, et d'autres encore. Le village ne disposait d'aucun des équipements publics communs aux lieux civilisés, telle une place du marché, car il n'y avait que très peu d'achats et de vente de fourrage ou de quoi que ce fût. Tout ce dont la communauté avait besoin et qu'elle ne pouvait produire par elle-même parvenait en chariot des villes plus peuplées du *Iupa*.

Notre seule source d'eau ne provenait pas, contrairement au reste du plateau, d'une banale rivière, mais d'un ruisseau se frayant un mystérieux passage à travers la falaise rocheuse, et nul n'avait pu deviner où il prenait sa source. En haut de cette falaise dressée au creux de ce que j'ai appelé le « fer à cheval » s'ouvrait une vaste grotte, ample et sombre, d'où surgissait le cours d'eau en question. Des lèvres moussues de la caverne, le ruisseau se déversait ensuite dans une série de bassins superposés. Après avoir serpenté au pied de la falaise sur la déclivité de la vallée, il venait nourrir un étang assez profond, calme et placide, à l'extrémité duquel avait grandi le hameau.

La meilleure partie de son cours cependant, était celle durant laquelle il sautait du rebord de la caverne avant d'aller étinceler de ses joyeuses éclaboussures sur l'échelonnement des terrasses rocheuses éparses. Autour des bassins cristallins d'eau pure, les accotements en pente douce étaient couverts d'un fin limon arraché aux profondeurs rocheuses d'où il était venu. Trop exigus et difficiles d'accès pour être mis en culture par les paysans, ceux-ci étaient donc demeurés à l'état sauvage et s'étaient garnis de fleurs, d'une herbe grasse et odorante et de buissons multicolores. C'était de ce fait à la belle saison un lieu idyllique et enchanteur pour la baignade ou le jeu, la flânerie ou le rêve.

Plus d'une fois, je me suis aventuré dans la caverne d'où sortait cette eau, y pénétrant sans doute plus loin qu'avait pu le faire aucun des jeunes gens peu curieux et timorés de l'endroit.

Je choisissais toujours l'instant du jour où la lumière s'y projetait le plus loin, ce qui n'était jamais bien profond, tant nous étions habitués, au Cirque de Baume, à voir le soleil « se coucher tôt » derrière la crête occidentale des falaises. Même quand je m'y faufilais à l'instant le plus propice, lorsque les vertes mousses de l'entrée et les vignes vierges qui pendaient de son arche s'embrasaient aux rayons du soleil, la luminosité ne portait pas au-delà de vingt pas. Je me frayais alors un chemin à tâtons dans l'obscurité grandissante, et avançais aussi loin que possible afin de ne point utiliser trop vite ma torche, que je n'enflammais qu'au dernier moment. J'en emportais toujours au moins une avec moi : une mince tige de sapin enroulée dans une bande de lin enduite de cire, et dans ma pochette de ceinture, le silex, le fer et l'amadou nécessaires pour l'allumer. Ce genre de torche brûle aussi longtemps qu'une bougie, et éclaire bien davantage.

Si le niveau de l'eau avait un jour recouvert l'intégralité du sol de la grotte, ce n'était alors plus le cas. On pouvait aisément cheminer des deux côtés de celle-ci. Bien sûr, la roche était sous le pas excessivement glissante, entre les flaques projetées çà et là par le cours d'eau et les gouttelettes qui suintaient du dôme de la caverne. Heureusement, la seule paire de bottes que je possédais était taillée dans la peau non tannée des pattes d'une vache, le poil tourné vers l'extérieur. Les sabots en avaient été ôtés, mais on avait conservé les ergots sur les côtés du talon, leur assurant ainsi une bonne adhérence, même sur ce sol périlleux.

Je ne parvins jamais à atteindre la source du ruisseau, même lorsque je m'étais muni, en une ou deux occasions, d'un sac rempli de torches de sapin. Mais je remontai jusque fort loin dans différentes directions. Je découvris ainsi très tôt que le tunnel à travers lequel courait l'eau, qui émergeait dans la caverne ouverte en haut de la falaise, faisait en réalité partie d'un réseau de nombreux conduits connectés entre eux. Au début, je n'osai trop m'aventurer dans l'une de ces galeries périphériques, redoutant d'y voir apparaître un *skohl* caché là depuis les origines de la Vieille Religion, ou même l'un de ces monstres dont un chrétien aurait pu à bon droit s'effrayer, tel

un démon malfaisant ou un succube assoiffé de stupre. Même si aucune de ces créatures ne traînait dans les environs, je craignais de finir par me perdre dans l'insondable dédale rocheux de ces sombres souterrains. Mais lorsqu'au bout d'un moment, je finis par me sentir mieux dans ces profondeurs, je me lançai à la découverte de tout ce que je pus trouver, même quand ce n'étaient que d'étroits boyaux dans lesquels je devais progresser sur les genoux et les coudes, voire en rampant sur le ventre. Les habitants les plus effrayants que j'y rencontrai furent de pâles lézards dépourvus d'yeux, et des grappes de chauves-souris accrochées la tête en bas au plafond de la grotte, qui ne se réveillaient que pour s'ébrouer en froufroutant et pousser de petits cris perçants, m'aspergeant de leurs excréments. Les galeries se divisaient souvent, leurs ramifications se subdivisant elles-mêmes par la suite, mais je parvins toujours à y retrouver mon chemin, grâce à la trace fuligineuse déposée par ma torche sur leur paroi supérieure.

Si je ne puis prétendre avoir découvert la source du cours d'eau, je peux en revanche affirmer que j'ai trouvé des choses plus merveilleuses encore, et je me demande si quelqu'un d'autre a jamais porté les yeux sur elles. Les tunnels ne se contentaient pas de se diviser et de s'entremêler comme le Labyrinthe des temps anciens, ils débouchaient souvent sur des salles intérieures bien plus vastes que la caverne située au bord de la falaise, si immenses que la clarté de ma torche ne parvenait pas à en éclairer le plafond. Ces gigantesques salles étaient meublées de façon merveilleuse : des tabourets, des bancs, des pinacles, des flèches de pierre avaient littéralement poussé du sol rocheux, et la matière qui les constituait semblait par moments avoir été mélangée. Des plafonds pendaient de grandioses draperies dont l'aspect rappelait souvent la glace, mais faites de cette même roche fondue. Sur une dentelle particulièrement exquise de cette substance en apparence fondue puis congelée, j'écrivis avec la fumée de ma torche l'initiale de mon nom : Þ, juste pour montrer que moi, Thorn, j'avais été là. Mais ayant réalisé que cela gâchait la beauté du site, je l'effaçai du pan de mon sarrau.

Cependant, en dépit des choses mystérieuses et extraordinaires que je découvris dans les profondeurs, la plus exceptionnelle de toutes, je la trouvai à l'air libre, sur l'un des rebords de la cascade qui m'était si familière. Ce n'était qu'un rocher assez ordinaire, juste au bord de l'un des bassins, dont la forme pointue rappelait une gigantesque lame de hache posée au tranchant tourné vers le ciel. Comme toutes les pierres alentour, de la mousse couvrait sa surface… mais pas entièrement. Je remarquai en effet une entaille en forme de V creusée dans sa partie la plus effilée, comme si cette hache rocheuse avait été frappée avec force contre quelque chose de plus dur, et que le tranchant en avait été ébréché. Mais cette roche n'avait jamais été une hache. La cannelure semblait avoir été creusée comme par la lime d'un forgeron, une bonne lime qui ne s'émoussait pas rapidement, car l'entaille était aussi large et profonde que mon petit doigt. Il n'y avait dans celle-ci aucune trace de mousse, et sa surface intérieure était doucement polie, tel un vélin frotté à la fourrure de taupe. Par qui cette indentation avait-elle été creusée, de quelle façon et dans quel but, toutes ces questions demeuraient pour moi autant de mystères. Je ne tardai cependant pas à découvrir le fin mot de l'énigme, et à réaliser alors tout ce que ce phénomène pouvait avoir de merveilleux.

Mais je reviendrai sur ce sujet en temps voulu. Pour l'instant, je préfère poursuivre ma description du *Balsan Hrinkhen*. Comme je l'ai dit, la vallée abritait des pâtures à vaches et à moutons, bien que plus réduites que celles du *Iupa* supérieur. Le village était entouré de petits jardins potagers propres et nets, et plus loin de petits champs variés, vergers aux fruits divers, vignes, champs de houblon et même oliveraies, la protection des hautes falaises du Cirque de Baume permettant aux oliviers de s'épanouir bien au nord de leurs terres natives de Méditerranée. Au milieu des parcelles cultivées, certaines, laissées en jachère pour la saison, étaient couvertes d'herbes folles.

Partout, des hommes, des femmes et des enfants travaillaient dur. Un nouveau venu arrivant dans le *Balsan Hrinkhen* aurait été bien en peine de différencier, parmi ces

adultes au travail, les simples paysans des frères du monastère Saint-Damien, car tous portaient le même sarrau de grosse toile, muni d'une capuche permettant de s'abriter du soleil comme de la pluie. La tenue des moines et des religieuses était en effet délibérément conçue pour être la plus humble possible.

Moines et paysans au travail étaient donc non seulement tout à fait semblables, mais tout aussi silencieux, hormis quelques bergers et chevriers jouant de la musique en soufflant dans des tiges de roseau. Je suis d'ailleurs convaincu que le dieu païen Pan avait inventé ses fameuses flûtes exactement pour le même usage qu'en faisaient ces bergers : combattre l'ennui. Quand je flânais parmi eux, les moines me saluaient ou m'adressaient un petit mot, mais les paysans, hommes ou femmes, ne semblaient pas plus me voir que le reste, concentrés sur leur tâche immédiate, le regard aussi vide que celui de leurs vaches. Non qu'ils fussent spécialement inamicaux ou distants ; c'était là leur torpeur habituelle.

Un jour que je passais auprès d'un couple de paysans âgés en train de mélanger à la fourche du crottin de moutons à la terre de leurs oliviers, je demandai soudain à voix haute pourquoi les alignements bien nets de leur oliveraie étaient interrompus par une immense clairière. Le vieil homme se contenta de pousser un grognement et se remit à la tâche, mais sa compagne fit une pause pour me l'expliquer :

— Tu as vu ce qui pousse au milieu, mon garçon ?

— Oui. Ce sont deux arbres, fis-je. Au vaste ombrage.

— *Ja,* et l'un d'eux est un chêne. Les oliviers ne font pas bon ménage avec cet arbre. Si tu les plantes trop près, ils périssent.

— Pourtant, l'arbre situé à côté de lui, un tilleul je crois, ne semble pas en souffrir.

— *Akh*, tu verras toujours un tilleul pousser à côté d'un chêne, mon garçon. Tout cela depuis qu'un homme et une femme de l'ancien temps, selon la Vieille Religion, ont un jour demandé aux dieux d'alors la faveur de les laisser mourir en même temps. Ceux-ci, émus et compatissants, accédèrent à leur vœu, et firent encore mieux. Quand ce couple âgé mourut, ils revinrent à la vie sous la forme d'un chêne et d'un tilleul,

amoureusement plantés l'un à côté de l'autre. Cette idylle entre les deux arbres, tu le vois, s'est perpétuée.

— Ne vas-tu pas cesser de bavasser, vieille bique ? gronda son époux. Allez, au travail !

La femme murmura alors pour elle-même, sans s'adresser à moi :

— Oh *vái*, c'était le bon temps, jadis.

Et elle se remit à pousser sur sa fourche.

Ces paysans avaient beau travailler dur, ils prenaient tout de même par moments le temps de souffler. Le soir, les hommes s'assemblaient pour jouer aux dés, vite enivrés de vin, d'ale ou des deux à la fois. Tout en lançant leurs trois petits cubes en os, ils invoquaient d'une voix rauque l'aide de Jupiter, d'Halja, de Nerthus, Dus, Vénus ou autres démons ou divinités. Il leur était bien entendu assez difficile d'invoquer des saints chrétiens pour une activité telle que les paris. Mais le jeu de dés était apparemment plus ancien que le christianisme lui-même, la combinaison la plus forte (les trois six) étant appelée « le lancer de Vénus ».

Outre ce penchant des paysans pour les jeux de hasard, un certain nombre d'autres pratiques auxquelles ils s'adonnaient me semblaient fort éloignées des admonitions et interdictions de l'Église. L'été, ils participaient sans retenue à de tapageuses célébrations de la fête païenne d'Isis et Osiris, se gavant comme des goinfres, buvant comme des trous et dansant follement, sans compter d'autres turpitudes entraînant neuf mois plus tard nombre de naissances de petits paysans. De même, bien qu'il fût normal de baptiser le nouveau-né, de se marier chrétiennement pour un couple, ou d'accorder au mourant l'extrême-onction, dans toutes ces occasions, les paysans accordaient une tout autre sorte de bénédiction. Que ce fût au-dessus de la tête du nourrisson, de la jeune épouse ou de la tombe, un ancien du village faisait tournoyer un rudimentaire marteau fait d'une pierre sommairement reliée par des lanières à un gros bâton. Je n'eus aucune peine, grâce à mes lectures dans la Vieille Langue, à reconnaître dans cet objet le marteau de l'ancien dieu Thor. Parfois aussi, sur le mur de la maison du nouveau-né, du domicile où devait vivre la jeune mariée, ou dans la terre

meuble dont on recouvrait la tombe fraîche, l'on traçait la croix aux quatre gammas tels autant de bras recourbés en angle, que certains appellent la « croix repliée », laquelle est censée représenter le tournoiement du marteau de Thor.

*

Au hasard de mes errances, je fus bientôt devenu familier avec chaque arbre, plante, oiseau ou animal vivant dans le *Balsan Hrinkhen*. De toutes les créatures sauvages qui fréquentaient l'endroit, seule la venimeuse vipère était à éviter, voire à tuer dans l'instant si possible. Même l'espiègle pivert à tête rouge, de jour, était inoffensif. Je suivais souvent ses pépiements d'un arbre à l'autre. On racontait en effet que cet oiseau avait le don de vous conduire à un trésor caché, bien que la chose ne me soit jamais arrivée. Mais je prenais bien garde de ne pas m'allonger pour un petit somme dans les parages d'un pivert, ce dernier ayant également la sinistre réputation de creuser un trou dans la tête du dormeur et d'y insérer des asticots, ce qui avait le don de le rendre fou au réveil. Des autres volatiles, les blanches cigognes qui s'invitaient chaque printemps s'avéraient si bruyantes qu'elles en étaient presque insupportables, conversant entre elles en faisant cliqueter leur bec, et produisant le tapage d'une foule dansant en sabots. Mais leur présence était une bénédiction, car elles étaient réputées porter chance à la maisonnée sur la cheminée de laquelle elles élisaient domicile.

Une fois, tandis que je me promenais tranquillement, je tombai sur un loup adulte, et une autre sur un renard. Mais je n'eus jamais à les fuir, car chaque fois, il s'agissait d'une faible bête titubante, suivie de près par un fermier armé d'une pioche, avec laquelle il s'empressait de l'assommer pour en tirer la peau. D'ordinaire, ce type de prédateurs n'entraient dans le Cirque de Baume que de nuit, et ne hantaient que ses parties les plus éloignées des habitations. Mais les gens du coin laissaient ici et là des morceaux de viande crue recouverte d'une poudre de buglosse officinale pilée ayant pour effet d'étourdir et de brouiller la vue des animaux qui l'absorbaient, et les pauvres

bêtes finissaient par errer pitoyablement de leur pas chancelant en plein jour, s'offrant ainsi en victimes sans défense.

Le paysan qui tua le loup m'expliqua, tout en le dépeçant :

— Si tu tombes un jour sur un lynx dans cet état, mon garçon, ne le tue pas. L'animal ressemble à un gros chat, mais issu en réalité du croisement d'un renard et d'un loup, il possède des vertus magiques. Il te faudra alors le soigner, lui faisant boire du vin doux, et récupérer son urine dans de petites bouteilles. Tu iras les enterrer quinze jours, et en allant les déterrer tu les retrouveras emplies de pierres de lynx, des gemmes aussi belles et précieuses que des escarboucles.

Je n'eus aucunement l'occasion d'expérimenter la chose, n'ayant jamais rencontré de lynx. Mais en escaladant un arbre un après-midi, je tombai sur un tout autre prédateur, nullement étourdi celui-là. Comme tous les jeunes garçons de mon âge, j'adorais grimper aux arbres, surtout les hêtres et les érables, dont les branches poussent très bas sur le tronc. D'autres, comme le pin parasol, s'élèvent droits comme des piliers, et projettent leurs premières branches très haut. Mais j'avais inventé un moyen de les escalader tout de même. J'ôtais la corde entourant mon sarrau, nouais ses deux extrémités en boucle, et enfilais mes deux pieds dans celles-ci. M'appuyant sur cette corde accrochée aux aspérités du tronc, je parvenais alors à me propulser vers le haut, le tronc bien serré entre mes bras, presque aussi aisément que si j'avais gravi les barreaux d'une échelle.

C'est ce que j'avais résolu de faire cet après-midi-là, m'étant mis en tête d'atteindre un nid de torcol fourmilier que j'avais repéré. Émerveillé de la ressemblance de cet oiseau avec le serpent quand ils levaient la tête en la tortillant doucement, je n'avais jamais observé leurs petits, et j'étais curieux d'en voir un. Mais un carcajou avait décidé de quitter son terrier durant la nuit pour se lancer également dans une investigation des lieux, et nous nous retrouvâmes nez à nez, très loin du sol, l'animal grondant et montrant les dents à quelques centimètres de mon visage. Je n'avais jamais entendu dire que le carcajou attaquait l'homme, mais en ces circonstances particulières, il

pouvait fort bien oublier ses scrupules. J'abandonnai donc *illico* mon projet, et me laissai prudemment glisser le long du tronc.

Je demeurai au pied de l'arbre, et nous nous dévorâmes un long moment des yeux. J'avais décidé de tuer l'animal, pour deux raisons. D'abord pour sa jolie fourrure brune, bordée d'une élégante raie jaune clair. Et puis j'en étais sûr, ce vaurien était certainement celui qui avait si souvent subtilisé les taupes prises à mes pièges. Mais je ne possédais pas d'arme, et nul doute que si je quittais le tronc pour aller en quérir une, l'animal en profiterait pour s'éclipser. Il me vint alors une idée. Je me dévêtis de mon sarrau, ôtai mes hautes chausses, et bourrai le tout de feuilles du taillis qui s'étendait au bas de l'arbre. J'appuyai ensuite ce flasque simulacre de ma personne contre le tronc, me glissai hors de vue du carcajou, et courus de toute la vitesse de mes jambes, nu comme un ver, jusqu'à l'abbaye. Nombre de moines en train de travailler aux champs ouvrirent des yeux exorbités en me voyant ainsi filer devant eux, et Frère Vitalis, qui balayait le dortoir lorsque j'y fis irruption, poussa un hurlement scandalisé, lâcha son balai et prit aussitôt la fuite, sans doute pour aller informer l'abbé que le jeune Thorn, ayant probablement dû ingérer de la poudre de buglosse, avait totalement perdu la tête.

Je tirai de sous ma paillasse la fronde en cuir que je m'étais fabriquée, passai mon sarrau de rechange, et rebroussai chemin à la même vitesse vers mon arbre. Je ne doutais pas que le carcajou s'y trouvât toujours perché, les yeux fixés sur ma représentation fantoche. N'étant pas aussi doué que David, je dus m'y reprendre à quatre ou cinq fois avant de frapper d'une pierre l'animal, assez fort pour le faire basculer de sa branche. Il tomba en battant l'air de ses membres, et heurta le sol d'un son sourd. Je l'y cueillis dès son arrivée, lui broyant le crâne à l'aide d'une épaisse branche d'arbre. La bête pesait allègrement mon propre poids, mais je parvins à la traîner jusqu'à l'abbaye, où Frère Polycarpe m'aida à la dépecer, et Frère Ignace, le couturier, à coudre sa fourrure en guise de doublure dans mon manteau d'hiver.

Il est une autre bête sauvage que personne ne craignait, ne détestait, ni ne cherchait à tuer pour s'approprier sa peau.

C'était un petit aigle brun qui ne nichait pas dans les arbres, mais sur les saillies de nos falaises. D'autres rapaces tels les faucons et les vautours vivaient dans le Cirque de Baume, mais ils étaient unanimement méprisés. Les premiers pour leurs raids sur la volaille, les seconds par dégoût de ce dont ils se nourrissaient, et l'aspect repoussant de ces charognards. Le petit aigle au contraire était très apprécié, ses proies favorites étant les serpents, particulièrement la svelte vipère d'un noir verdâtre, dont la morsure est le plus redoutable poison du continent.

Qu'il fût assez adroit pour éviter les crochets de la vipère, ou bien immunisé à son venin, j'avais fréquemment assisté à leur lutte battante et enragée, et c'était toujours l'aigle qui en émergeait victorieux. La vipère n'est en général ni très grande ni très lourde, mais j'ai déjà vu l'un de ces aigles vaincre un spécimen aussi grand que ma propre taille et dont le poids devait être six fois plus élevé que celui de l'oiseau. La vipère une fois tuée étant bien trop lourde pour être transportée dans son entier, l'aigle s'arrangeait ensuite pour découper son cadavre, à l'aide du bec et des serres, en morceaux de taille convenable, afin de les emporter un à un vers son nid haut perché. Rempli d'admiration, je baptisai cet oiseau le *juika-bloth,* ce qui signifie dans la Vieille Langue : « je combats jusqu'au sang ». Les gens de la vallée, qui ne l'avaient jamais appelé autrement qu'*aquila,* mot latin qui signifie l'aigle, trouvèrent mon appellation à leur goût. Dès lors, ils l'adoptèrent.

Cela ne devait pas demeurer mon seul lien avec cet oiseau. Durant ma dernière année à Saint-Damien, le *juika-bloth* résolut pour moi le mystère de cette profonde gorge polie creusée au tranchant du rocher, près des bassins de la cascade. Un beau jour au crépuscule, je me trouvais par hasard en train de me baigner dans le bassin proche de l'entaille, et faisais mollement la planche à sa surface, quand soudain, dans la tranquillité de l'eau sans une ride et le silence qui régnait momentanément sur les lieux, je vis un *juika-bloth* surgir de la falaise située au-dessus de la caverne, et plonger droit sur le rocher. Il se mit alors à faire aller et venir son bec d'avant en arrière dans la cannelure, et d'un côté à l'autre, l'aiguisant

littéralement, comme un guerrier aurait affûté son épée. Je fus aussi surpris que transporté par ce spectacle, qui me frappa aussi, je l'admets, d'une crainte mêlée d'admiration. Combien de générations successives de cet aigle devaient avoir agi de même, et depuis combien de siècles, pour parvenir à creuser une telle gorge dans la roche ! Je regardai l'animal en silence jusqu'à ce qu'il fut satisfait de son arme, l'estimant prête pour son prochain combat, et qu'il s'envolât d'un battement d'ailes.

Ce que je fis le jour suivant, je le considère aujourd'hui comme un acte impardonnable. Mais je n'étais alors qu'un enfant, inconscient du fait qu'un oiseau puisse attacher à sa liberté le même prix que l'être humain. Je revins aux cascades un peu plus tôt dans l'après-midi, muni de mon manteau d'hiver et d'un solide panier à couvercle. Parvenu près du rocher, j'enduisis la cannelure d'une glu à base de sève de houx, sans doute la substance la plus collante qui existe. Elle ne retiendrait cependant un robuste *juika-bloth* qu'un instant, aussi disposai-je ensuite au pied du rocher une boucle de lanière de peau, plus large que le nœud coulant que je plaçais dans le terrier des taupes, et la dissimulai sous les feuilles mortes. Puis, tenant à la main l'extrémité de cette longue corde, j'allai me dissimuler profondément derrière un buisson voisin, et attendis en silence.

De nouveau, au crépuscule, un aigle surgit. Était-ce le même que celui de la veille ? Je n'aurais su le dire ; mais il fit la même chose, frottant son bec dans cette gorge. Soudain, il poussa un cri de rage et battit fiévreusement des ailes, un peu à la façon dont je bougeais les bras lorsque je nageais en arrière, poussant de ses serres tout son corps vers l'arrière pour fuir l'emprise du rocher. M'étant prestement relevé, je tirai à moi la lanière de peau, et lui emprisonnai étroitement tout l'arrière du corps, au-dessus de la queue. D'un bond, je le couvris de ma peau de mouton. Le souvenir des quelques minutes qui suivirent demeure dans ma mémoire comme une tache sombre, et ce dut en être une dans la réalité, car le *juika-bloth* n'était qu'entravé, et non ligoté à cet instant. Ses ailes, son bec et ses serres étaient en état de combattre, et il le fit, déchirant mon manteau, tailladant mes bras qui l'enserraient désespérément de

profondes entailles sanglantes. Des touffes de laine et de duvet voltigèrent tout autour de nous. Mais je réussis à l'immobiliser à l'intérieur du manteau, et serrant fort le ballot dans mes bras, je gagnai tant bien que mal l'endroit où j'avais laissé le panier, y jetai l'aigle et refermai sur lui le loquet du couvercle.

Je tins l'oiseau en captivité, et gardai la chose secrète, car en ce lieu et à cette époque, nul n'eût compris pourquoi je tenais ainsi prisonnier, tout en prenant la peine de le nourrir, un oiseau qui ne me donnait rien en échange. Je logeai mon aigle dans une vaste cage à poules inutilisée dissimulée dans le pigeonnier, où personne d'autre que moi ne se rendait jamais, et le nourris de lézards, de crapauds, de souris et de tout ce que je pus prendre au piège.

À l'époque, je n'avais même jamais entendu le mot de « fauconnerie », et ignorais bien entendu tout de cette discipline et de cet art, à moins d'avoir hérité de mes ancêtres Goths quelque instinct secret pour la chose. Et ce n'est pas totalement impossible, car sans l'aide de personne, je réussis à l'apprivoiser et à le dresser. Je commençai par tailler les ailes de l'oiseau suffisamment pour qu'il ne puisse pas s'envoler beaucoup plus loin qu'un poulet, et la première fois que je le sortis véritablement, je le liai au bout d'une corde. Au terme de moult tâtonnements et erreurs, peut-être aussi grâce à l'instinct, je finis par comprendre que l'aigle pouvait être tenu sagement perché sur mon épaule pourvu que ses yeux soient couverts, aussi lui confectionnai-je un petit capuchon de cuir. J'attrapai et tuai un inoffensif orvet, et m'en servis d'appât. En distribuant avec parcimonie de petits morceaux de viande en guise de récompense, j'appris à mon aigle à fondre sur le leurre dès que je lui criais « *Sláit !* », c'est-à-dire « Tue ! », et à revenir sur mon épaule aussitôt que je l'appelais : « *Juika-bloth !* » Je dus retrouver beaucoup d'autres serpents, car il les déchiqueta les uns après les autres.

Quand les ailes de l'oiseau eurent entièrement repoussé, nous en étions là. Aussi un jour, dans un champ, je lançai mon serpent le plus loin que je pus. Puis, non sans une secrète prière, je libérai l'oiseau de sa longe et le laissai s'envoler librement, lui criant immédiatement : « *Sláit !* » L'oiseau aurait pu choisir de

revenir sans hésiter à sa vie sauvage antérieure, mais il y renonça. Il avait à l'évidence accepté de me considérer comme son compagnon, son protecteur, et le pourvoyeur de sa subsistance. Obéissant, l'aigle fondit d'un large tournoiement sur le serpent, le déchira et joua joyeusement avec lui, jusqu'à ce que je crie : « *Juika-bloth !* » et qu'il revienne se percher sur mon épaule.

Cette admirable bête continua désormais de me suivre et de me servir, ainsi que je le raconterai plus tard. Tout ce que je dirai avant d'en finir, c'est que lui et moi avions quelque chose en commun. Durant tout le temps où nous fûmes compagnons, jamais je n'eus l'occasion de le voir convoler avec un de ses semblables, et il me fut donc impossible de savoir si mon *juika-bloth* était mâle ou femelle.

5

À l'époque où je me réjouissais avec suffisance d'avoir bénéficié, au monastère Saint-Damien, d'une éducation dépassant largement celle de mon âge, j'avais encore bien entendu énormément de choses à apprendre. En particulier au sujet de la religion chrétienne, dans laquelle j'avais pourtant vécu immergé depuis mes tout premiers jours.

Sur deux sujets spécifiques, j'étais encore aussi ignorant que le paysan le plus crédule. Je ne savais point, en premier lieu, que le christianisme était loin d'être aussi universellement répandu qu'auraient aimé le croire les plus fervents catholiques. J'ignorais également que celui-ci n'avait en réalité pas grand-chose du solide édifice rigide et inflexible que se plaisaient à décrire les prêtres. Mes instructeurs, si tant est qu'ils aient eu conscience de ces vérités désagréables à entendre, s'étaient bien gardés de m'en divulguer une seule. Cependant, n'ayant jamais pu vaincre l'insatiable curiosité que déploraient tant mes tuteurs, je continuai à m'interroger sur les choses et à les scruter avec attention, plutôt qu'à les accepter benoîtement, comme on aurait aimé que je le fisse.

Parmi les moments où j'eus de sérieux doutes sur notre religion, l'un d'eux m'est tout particulièrement resté en mémoire. C'était à l'occasion d'une messe dominicale, pendant l'hiver. En plus d'être notre abbé, Dom Clément était le prêtre de tous les paroissiens de la vallée, dont notre chapelle était la seule église. C'était un bâtiment assez vaste, au plancher de bois, sans autres meubles que la chaire placée sur le devant, ni décorations d'aucune sorte. Naturellement, les fidèles étaient disposés en fonction de leur sexe et de leur niveau social, à des places réservées à chacun. J'étais pour ma part proche de la chaire en compagnie de nos moines, d'éventuels membres du clergé venus nous rendre visite et de tout invité laïc d'un rang suffisamment élevé. Les paysans locaux se tenaient à droite de

la pièce, les femmes à gauche. Enfin, tenus à part, se trouvaient cantonnés dans un coin de la chapelle les pécheurs mis en pénitence.

Dom Clément attendit que tout le monde fut en place pour faire son entrée, portant sur sa brune robe de bure l'étole de lin sacerdotale d'un blanc immaculé, symbole de sa pureté. Les fidèles le saluèrent d'un *« Alléluia ! »*, et il leur répondit en chantant le psaume « Saint, saint, saint est le Seigneur ». Ses ouailles enchaînèrent d'un « *Kirie eleison* » et se signèrent le front. C'est alors que Dom Clément prit place derrière le pupitre de la chaire, y déposa sa bible et annonça que sa lecture liturgique du jour serait le Psaume 83 (« Ô Dieu, qui te sera loyal ? »), fulminant plaidoyer à l'encontre des malfaisants Édomites, Ammonites et autres Amalécites.

Il en donna lecture dans la Vieille Langue, d'une voix puissante et lente, mais sans le tirer de sa bible. Il le lut sur un rouleau de parchemin rédigé en alphabet gotique, d'une écriture si ample et large que cela lui conférait une longueur impressionnante. Les artistes de notre *scriptorium* l'avaient enluminé d'images illustrant les sujets abordés dans la lecture, mais celles-ci se trouvaient dessinées à l'envers dans le texte. De sorte qu'à mesure que Dom Clément lisait, laissant pendre devant le pupitre la partie du manuscrit déjà parcourue, elles apparaissaient à l'endroit aux yeux de l'assemblée située face à lui. Presque tous les assistants, excepté les pénitents, s'approchèrent du pupitre poliment et à tour de rôle, sans se bousculer, afin d'examiner les illustrations. Aucun paysan ne possédant de bible et étant même capable d'en lire une – la plupart étaient trop balourds pour comprendre ne serait-ce que la lecture à voix haute qu'en faisait le prêtre –, ces images leur permettaient du moins de se faire une vague idée de ce qui leur était raconté. Dès que Dom Clément eut fini de lire le psaume, il enchaîna avec l'homélie qu'il en avait tirée, et je fus plus surpris qu'impressionné par sa solennité lorsqu'il entama :

— Le nom tribal des Édomites vient du verbe latin *edere* qui signifie « dévorer ». Nous pouvons donc en déduire qu'ils se rendaient coupables du péché de gourmandise. Celui des Ammonites provient du démon païen à tête de bélier Jupiter

Ammon, ce qui montre qu'ils étaient un peuple d'idolâtres. Celui des Amalécites est tiré du verbe latin *amare*, « aimer passionnément », d'où il ressort qu'ils s'adonnaient au péché de luxure…

Son homélie achevée, Dom Clément pria successivement, toujours dans la Vieille Langue, pour la Sainte Église catholique, pour notre évêque Patiens, pour les deux co-rois régnants de notre Burgondie, pour les reines et leurs familles, pour le peuple du royaume, pour la future récolte du *Balsan Hrinkhen,* pour les veuves, les orphelins, et tous ceux qui se trouvaient détenus ou en pénitence quelque part. Il conclut en latin : « *Exaudi nos, Deus, in omni oratione atque deprecatione nostra…* »[16]

Et la congrégation lui répondit : « *Domine exaudi et miserere* »[17]. Puis elle retomba dans le silence, tandis que les moines exorcistes faisaient sortir de la pièce les pénitents chargés de péchés et que les clercs portiers barricadaient le portail pour leur interdire l'accès. Alors débuta la procession de l'oblation. Les diacres et les acolytes apportèrent dans la chapelle trois récipients de bronze, tous recouverts d'un voile de fine toile en « oie d'été » : le calice pour le vin et l'eau, la patène portant la Fraction – des fragments d'hostie disposés de façon à représenter un corps humain – et le ciboire en forme de clocher dans lequel étaient conservées les hosties consacrées restantes.

Après la prière de l'eucharistie, la Fraction fut partagée entre Dom Clément, ses assistants, les autres moines et moi-même, ainsi qu'entre les invités dûment baptisés que le monastère accueillait ce dimanche. Puis Dom Clément, trempant son pain dans le calice, procéda au *commixtio* et prononça la bénédiction. Les fidèles reçurent alors le reste des hosties contenues dans le ciboire. Les hommes la prirent à main nue, les femmes la recueillirent sur une étoffe de lin prévue à cet effet. Tandis que chaque communiant avalait l'hostie et buvait une gorgée du calice, les autres officiants chantaient le Trecanum : « *Gustate et videte… !* »[18]

---

[16] « Écoute-nous, Dieu, dans toutes nos prières et nos supplications… »

[17] « Seigneur, exauce-nous et prends pitié »

[18] « Sentez et voyez… ! »

Quand tous furent servis, Dom Clément récita l'action de grâces, mais avant de prononcer la formule de départ, il tint à intercaler un message qui ne figurait pas dans la liturgie. C'est qu'il était de tradition, chez les fidèles, de n'ingurgiter qu'une part de l'hostie qu'on leur avait remise, et d'emporter le reste chez eux, afin d'en reprendre à la fin de chacune des prières dites en famille dans la semaine. Et Dom Clément tenait chaque dimanche à mettre en garde ses communiants afin qu'ils ne laissent point traîner négligemment ces hosties à leur domicile, où un rat, une souris « ou pire, une personne non baptisée par la Sainte Église catholique », eût pu accidentellement en manger, sacrilège atroce. Après quoi, il donna congé à ses ouailles par cette formule : « *Benedicat et exaudiat nos, Deus. Misse acta est. In pace.* »[19]

Bien que j'eusse maintes fois entendu cet avertissement relatif à la conservation des hosties, je n'avais jamais songé à me demander pourquoi il aurait pu y avoir, parmi la communauté de la vallée, des gens autres que de bons chrétiens catholiques. Je l'ai déjà dit, il m'était souvent arrivé de voir des paysans agir d'une façon qui ne me semblait pas vraiment, voire pas du tout, en accord avec les us et coutumes de la religion chrétienne. J'avais également remarqué que nombre de paysans du *Balsan Hrinkhen* n'assistaient pas aux messes, même lors des grandes fêtes religieuses. Il y a bien sûr dans toutes les communautés humaines certains énergumènes « en proie aux démons », autrement dit des fous, auxquels on interdit d'entrer dans l'église. J'avais pensé que la plupart de ceux qui négligeaient les offices devaient être de fieffés rustres, simplement impies ou trop fainéants pour se déplacer. Mais j'appris dès le lendemain que certains étaient coupables d'une perversité bien plus répréhensible encore.

À l'heure convenue, muni de mes tablettes de cire, j'avais rejoint Dom Clément dans ses appartements et m'étais assis pour me livrer à mon travail *d'exceptor,* qui consistait à rédiger sa correspondance. Comme chaque lundi, l'abbé me demanda si

[19] « Que Dieu nous bénisse et nous exauce. La messe est dite. Allez en paix. »

j'avais des questions à lui poser sur son prêche de la veille. Je lui répondis par l'affirmative, tâchant de ne point apparaître trop outrecuidant ou irrespectueux :

— Ces tribus d'Hébreux que vous avez citées dans le psaume, *Nonnus* Clément… vous avez expliqué aux fidèles la manière dont leurs noms dérivaient du latin ou d'un vieux démon romain, n'est-ce pas ? Mais il est évident que ces peuples de l'Ancien Testament ont dû se dénommer bien avant que les Romains ne viennent occuper la Terre sainte, et ne lui imposent leur langue et leurs dieux païens…

— Un point pour toi, jeune Thorn, convint l'abbé en souriant. Tu m'as l'air de devenir un jeune homme plein de maturité.

— Mais alors… dans ce cas… comment avez-vous pu leur affirmer ce que vous saviez être une contre-vérité ?

— Pour mieux convaincre l'assemblée du péché de ces ennemis de notre Seigneur, répliqua-t-il. (Il avait cessé de sourire, mais parlait sans colère.) Je suis sûr que Dieu saura me pardonner ce petit mensonge, mon garçon, même si tu ne le fais pas. La plupart de mes ouailles sont des gens plutôt frustes. Pour conforter la foi chez ces âmes rustiques, notre Mère l'Église autorise occasionnellement ses ministres à faciliter la propagation de la vérité au moyen de pieux artifices…

Je pris le temps de réfléchir à sa réponse, puis demandai :

— Est-ce pour la même raison que l'Église a placé la naissance du Christ à la même date que celle du démon Mithra ?

Les sourcils de l'abbé se froncèrent.

— Je crains de t'avoir accordé un peu trop de liberté dans le choix de tes lectures, mon garçon. Ta question est celle d'un païen enragé, non celle d'un bon chrétien désireux de croire aux enseignements de l'Église. Or, l'un de ceux-ci affirme : « *S'il devait en être ainsi, cela sera. S'il en est ainsi, c'est que cela devait être.* »

Je murmurai humblement : « Je suis confus, *Nonnus* Clément. »

— Quoi que tu aies lu ou entendu sur Mithra, ajouta-t-il plus gentiment, efface-le de ton esprit. Le culte de Mithra était de toute façon voué à disparaître avant même que d'être supplanté par le christianisme. Cette croyance n'aurait jamais pu survivre,

parce qu'elle en excluait les femmes. Or toute religion, si elle veut s'étendre et prospérer, doit séduire avant tout les plus promptes à payer la dîme, les plus faciles à influencer, les plus aisées à duper… je veux parler des femmes, bien entendu.

Toujours aussi contrit, j'opinai du menton, puis attendis un moment avant de poursuivre :

— Un autre détail, *Nonnus* Clément. L'avertissement que vous réitérez chaque dimanche, afin qu'on ne laisse point manger le pain consacré par des non-catholiques. Parlez-vous là de chrétiens regrettablement dévoyés, ou tout simplement animés d'une foi un peu tiède ?

Il me jeta un regard long et pesant, comme s'il sondait les profondeurs de mon âme, et me répondit finalement :

— Ces gens ne sont pas des chrétiens catholiques. Ce sont des Ariens.

Il m'avait dit cela très calmement, mais je fus choqué au-delà de toute expression. Rappelez-vous qu'on m'avait enseigné durant toute ma jeunesse à haïr et à condamner l'arianisme des Goths. Et j'avais appris à développer un mépris et une hostilité tenace, non pas tant à l'égard des Goths eux-mêmes – dans la mesure où j'en étais probablement un – qu'envers leur odieuse religion. Et voici que l'on m'informait brutalement que des Ariens bien réels, des êtres de chair et de sang, vivaient à quelques stades[20] à peine de l'endroit où Dom Clément et moi étions en train de converser. Il se rendit clairement compte de ma stupéfaction, car il poursuivit :

— Je pense, Thorn, que tu es désormais assez grand pour le savoir. Les Burgondes, tout comme les Goths, sont pour l'essentiel convertis à l'arianisme. Il en est ainsi des deux frères qui nous gouvernent comme co-rois, Gondioc à Lyon et Chilpéric à Genève, des princes de leur famille, des nobles membres de leur cour, ainsi que de la majorité de leurs sujets. Ici même, dans notre *Balsan Hrinkhen,* j'estime qu'un bon quart des villageois et des paysans de la vallée sont Ariens, et qu'un autre quart sont encore des païens non régénérés. Parmi eux, la plupart de ceux qui cultivent les terres de Saint-Damien,

[20] Un stade équivaut à 125 pas, soit 185,25 mètres.

élèvent notre bétail, et versent à notre abbaye une partie de leurs récoltes.

— Et vous les autorisez à être Ariens ? Vous laissez des Ariens travailler côte à côte avec nos frères chrétiens ?

Dom Clément soupira.

— Le fait est que notre communauté monastique et notre congrégation de chrétiens fervents constituent une sorte d'avant-poste en terre étrangère. Nous n'existons en fait, que parce que les Ariens et autres païens qui nous entourent tolèrent notre présence. Envisage tout cela sous l'angle de la raison, Thorn. Les dirigeants de ce royaume sont tous deux ariens. Leurs administrateurs, soldats et collecteurs d'impôts le sont également. À Lyon, en plus de la basilique Saint-Just de notre évêque, il en existe une autre, bien plus imposante, à la cathèdre de laquelle est assis un évêque arien.

— Parce qu'eux aussi ont des évêques ? murmurai-je, abasourdi.

— Par bonheur pour nous, les Ariens n'ont jamais surveillé avec une grande vigilance les divergences d'avec ce qu'ils considèrent comme la vraie croyance, alors que nous sommes d'une grande intransigeance envers ce que nous savons être la foi légitime. Ils ne sont pas prêts non plus à faire montre, comme nous, d'un ardent prosélytisme, et ne combattent que mollement les hérétiques. C'est uniquement grâce à l'indulgente permissivité des Ariens quant aux croyances des autres que nous pouvons, nous les catholiques, vivre ici, y travailler et y répandre nos préceptes.

— J'ai du mal à réaliser tout cela d'un seul coup, balbutiai-je. Des Ariens répandus partout autour de nous…

— Il n'en a pas toujours été ainsi. Il y a encore quarante ans de cela, les Burgondes étaient juste des païens, d'ignorantes victimes de la superstition qui révéraient le pléthorique panthéon des dieux du paganisme. Ils ont été convertis par des missionnaires ariens venus du pays Ostrogoth, plus à l'est.

J'avais peut-être été foudroyé, mais ma curiosité habituelle n'avait pas disparu pour autant.

— Excusez-moi, *Nonnus* Clément, m'enhardis-je. Si les Ariens sont si nombreux aux alentours, et nous chrétiens si

minoritaires, est-il vaguement possible que le dieu des Ariens soit digne d'une quelconque crédibilité… ?

— *Akh, ne !* m'interrompit l'abbé, levant les mains avec horreur. Pas un mot de plus, mon garçon ! Ne te mets jamais à spéculer sur la légitimité des Ariens, de leurs croyances ou de quoi que ce soit les concernant. Les conciles de notre Église les ont déclarés malfaisants, c'est amplement suffisant.

— Serait-ce une faute de ma part, *Nonnus,* que de vouloir en apprendre davantage sur mes ennemis, dans le but de mieux les combattre ?

— Peut-être pas une faute, mon fils. Mais nul ne peut bien agir si c'est le diable qui le pousse à le faire. Laissons donc là cet odieux sujet. Allons, prends ta tablette.

Je me penchai docilement sur ma tâche d'*exceptor,* mais je n'étais pas pour autant disposé à abandonner aussi facilement cet « odieux sujet » que Dom Clément avait si abruptement installé dans mon esprit. Quand l'abbé me libéra, je me rendis à l'activité qui m'était assignée ensuite ce même jour, le cours d'éthique de Frère Côme.

Mais avant même qu'il n'ait entamé ses arides lectures, je lui demandai si cela ne le dérangeait point que nous soyons si peu de chrétiens, noyés dans une population essentiellement arienne.

« Oh *vái* », dit-il d'un ton où perçait la moquerie. Et il m'assena mon second choc de la journée.

— Avec toutes les lectures clandestines que tu t'autorises, tu n'as pas encore réalisé que les Ariens étaient eux aussi des chrétiens ?

— Des chrétiens ?! Eux ? Les Ariens ?

— C'est du moins ce qu'ils prétendent. Et ils l'étaient véritablement, à l'origine, lorsque l'évêque arien Wulfila a converti les Goths à…

— Le Wulfila qui a écrit la Bible en gotique ? Il était Arien ?

— *Ja,* mais à l'époque, quand il a su détourner les Goths de leurs vieilles croyances païennes germaniques, il n'y avait rien de mal à cela. Ce n'est que plus tard que la doctrine arienne fut officiellement condamnée comme une hérésie, et le catholicisme érigé en seule vérité chrétienne.

Je dus quelque peu vaciller sur mes jambes, car Côme me jeta alors un regard inquiet et m'invita gentiment à m'asseoir, ajoutant avec sollicitude :

— Tu sembles un peu secoué par ces révélations, jeune Thorn.

Et comme Frère Côme pouvait à bon droit se prévaloir de brillantes connaissances en matière d'histoire ecclésiastique, il ne se fit pas prier pour m'expliquer ce qui suit :

— Vers la fin du siècle dernier, la chrétienté se trouvait déplorablement fragmentée par divers schismes en une bonne douzaine de sectes disparates. Les disputes entre évêques étaient nombreuses et complexes, mais pour simplifier, tout tournait plus ou moins autour de la controverse entre les deux évêques les plus influents de l'époque, Arius et Athanase.

— Je sais déjà que les chrétiens… enfin, ceux que *nous* sommes, suivent les enseignements d'Athanase.

— C'est cela, en effet. L'affirmation de l'évêque Athanase selon laquelle le Fils de Dieu, Jésus-Christ, est consubstantiel à Dieu le Père. Arius prétendait quant à lui que le Fils est seulement semblable au Père. Jésus ayant subi la tentation comme n'importe quel homme, connu des souffrances proprement humaines et étant décédé comme les autres… il ne pouvait être, selon lui, l'égal du Père immuable, lequel ne saurait être sujet à la tentation ni aux souffrances, encore moins à la mort. Il devait donc avoir été créé par le Père, comme tout homme.

— Ma foi…, fis-je hésitant, n'ayant encore jamais réfléchi à ce genre de distinction.

— Toujours est-il que Constantin, alors à la tête des empires d'Orient et d'Occident, considéra l'adoption du christianisme comme un moyen de cimenter son empire, empêchant sa désintégration. N'étant pas un théologien capable d'appréhender à sa juste mesure le profond fossé séparant les deux croyances, il organisa à Nicée un concile afin de déterminer laquelle devrait prévaloir.

— Franchement, Frère Côme, je ne distingue pas clairement en quoi elles diffèrent fondamentalement.

— Allons, allons ! fit-il, impatienté. Arius, sous l'évidente inspiration de Satan, assurait que le Christ était une création de Dieu le Père. Inférieur au Père. En fait, un simple messager du Père. Mais s'il en était ainsi, vois-tu, alors Dieu pourrait à tout moment renvoyer sur Terre un autre rédempteur tout à fait semblable ! Si l'hypothèse d'un nouveau messie était ne serait-ce qu'envisageable, les prêtres chrétiens n'auraient plus la possibilité de prêcher une vérité à la fois unique et incontestable. C'est pourquoi la scandaleuse assertion d'Arius révolta tout naturellement la majorité des prêtres chrétiens de ce temps : elle aurait tout simplement aboli leur raison d'être.

— Je vois…, articulai-je, tout en pensant en mon for intérieur que j'aurais aimé que Dieu puisse envoyer ici-bas un autre Fils de mon vivant.

— Le concile de Nicée[21] rejeta la thèse arienne, mais ne la condamna pas encore avec la puissance nécessaire. Constantin lui-même eut donc tendance, durant le reste de son règne, à incliner du côté de l'arianisme. Et force est de constater que l'Église d'Orient, qui s'intitule elle-même Église orthodoxe, penche toujours vers un certain nombre des enseignements ariens. Tandis que nous, chrétiens d'Occident, considérons à juste titre que le péché est un vice, et son seul remède la discipline, les insipides chrétiens d'Orient l'envisagent simplement comme de l'ignorance, qu'il faudrait corriger par l'éducation.

— Et quand l'arianisme fut-il finalement condamné ?

— Une cinquantaine d'années après la mort d'Arius, lors d'un synode réuni à Aquilée. L'évêque saint Ambroise, qui le dirigeait, eut l'heureuse inspiration d'y renforcer la présence d'évêques de l'obédience d'Athanase. Seuls deux évêques ariens s'y rendirent, et ils furent cette fois véritablement vilipendés, mortifiés puis excommuniés, se trouvant ainsi spectaculairement exclus de l'épiscopat chrétien. L'arianisme était vaincu. L'Église catholique ne devait plus, dès lors, subir la souillure de cette hérésie.

— Comment, dans ce cas, les Goths sont-ils devenus Ariens ?

---

[21] En 325.

— Peu de temps avant que l'arianisme soit frappé d'anathème, l'évêque arien Wulfila partit arpenter en missionnaire les terres sauvages où les Wisigoths vivaient dans leurs tanières de loups. Il les convertit, eux-mêmes convertirent leurs frères et voisins Ostrogoths, qui convertirent à leur tour les Burgondes, ainsi que d'autres peuples étrangers.

— Mais enfin, Frère Côme, on avait sûrement envoyé dans le même temps des missionnaires catholiques dans ces terres étrangères.

— *Akh, ja*. Mais tu dois te souvenir que ces peuples germaniques n'ont que l'intelligence de brutes épaisses. Ils ne peuvent tout simplement pas concevoir que deux entités divines, telles que le Fils et le Père, constituent une seule et même substance. Cette vision requiert l'exercice de la foi, non de la raison. Elle fait appel au cœur, non à l'esprit. L'ignorance est mère de la dévotion. Mais le *credo* arien, stipulant que le Fils est juste semblable au Père, celui-là, les étrangers peuvent le comprendre dans leurs épaisses cervelles, sans avoir à employer leurs cœurs de brutes.

— Pourtant, vous les avez qualifiés de chrétiens.

Côme ouvrit les mains :

— Juste parce qu'ils suivent indéniablement les admonitions du Christ, l'amour du prochain et ainsi de suite. Mais ils n'adorent pas le Christ comme ils le devraient : ils ne révèrent que Dieu. Je pourrais donc tout aussi bien les appeler des Juifs. Peu importe. Parmi leurs absurdes principes, il y a celui que deux formes de dévotion peuvent coexister. C'est pourquoi ils tolèrent stupidement l'incursion d'autres religions, telle que la nôtre, Thorn, et pourquoi la nôtre finira inévitablement par vaincre la leur.

*

Il pourrait sembler étrange, comme je le ressentis à l'époque, que je fusse le seul de notre communauté catholique à oser questionner, contester, voire remettre en cause les préceptes, les lois, restrictions et autres croyances qui régissaient notre vie. Avec le recul, je m'explique mieux la diabolique curiosité qui

m'animait, et ma rébellion naissante contre mon éducation. Je crois maintenant y déceler l'émergence de l'aspect féminin de ma nature. J'ai pu constater au cours de ma vie que la plupart des femmes, surtout si elles possèdent un minimum d'intelligence et d'éducation, ressemblent assez à ce que j'ai pu être étant jeune : sujettes à l'incertitude, enclines au doute, portées naturellement à la suspicion.

J'aurais pu continuer ainsi, indéfiniment, à méditer sur les livres et les manuscrits, questionnant ceux qui m'instruisaient tout en observant avec attention mes semblables, afin de tenter d'éclaircir mes doutes quant à cette religion supposée être un don de Dieu. J'aurais pu chercher à donner un sens aux nombreuses incohérences que j'y avais relevées, sans me cantonner aux apparences, mais en développant une appréhension plus personnelle des faits. C'est hélas à cette époque que le libidineux Frère Pierre entreprit d'user de moi comme d'une femelle esclave.

J'avais beau être fier du savoir que j'avais acquis, et dans une certaine mesure de ma sagesse quant à la perception du monde, je fus totalement pris de court par cette agression physique, que je ne pouvais comprendre. Je savais, car Frère Pierre avait été clair à ce sujet, que ce que nous faisions devait demeurer discret et insoupçonné. Je dus donc bien réaliser, même si ce n'était que de manière inconsciente, ce que notre comportement pouvait avoir de grossier, de répréhensible. Cependant, en dépit même de cette indépendance et de l'esprit de contradiction qui me caractérisaient, j'avais été éduqué dans un tel respect de l'autorité, qui impose la soumission à l'être plus âgé ou de rang supérieur, que pas un seul instant il ne me vint la pensée de repousser les avances de Pierre.

Je crois aussi que mon dégoût fut tel, dès le premier assaut subi, que je ressentis une honte secrète à l'idée de m'en ouvrir à Dom Clément ou à qui que ce soit d'autre, tant je craignais qu'ils ressentent à leur tour la répulsion que m'avait inspirée cette souillure intime. De plus, Pierre m'avait accusé de n'être qu'un imposteur parmi eux – ce qu'il avait découvert entre mes jambes ne confirmait que trop clairement cette assertion –, aussi avais-je intérêt à tenir compte de sa menace, lorsqu'il

affirmait que je risquais tout simplement la disgrâce et l'expulsion définitive de Saint-Damien. Et c'est ce qui m'arriva lorsque finalement ce sordide commerce fut effectivement découvert, mais il me fallut d'abord en passer par la compassion à la fois attristée et inquisitrice de Dom Clément :

— Tout ceci, Thorn, mon fils… euh, ma fille, est pour moi un cas fort difficile à trancher. Toute suspicion de péché à l'encontre d'une femme, ou confession volontaire d'un péché commis par icelle, concerne en principe Aethera, la supérieure de Sainte-Pélagie, ou l'une de ses diaconesses. Mais je dois pourtant te le demander, et je te prie de me l'avouer en toute confiance : étais-tu vierge, Thorn, avant que ne débute cette horrible saleté ?

Bien qu'aussi rouge que lui sans doute, je tentai néanmoins de répondre de manière cohérente :

— Eh bien c'est… cela m'est bien difficile de le dire, *Nonnus* Clément. Ce n'est qu'à l'instant que vous venez de vous adresser à moi comme à une femme, et je suis si… bouleversé de réaliser que c'est effectivement ce que je suis que… Écoutez, Frère Pierre me l'a bien affirmé lui aussi, mais je ne pouvais le croire… Ne m'étant jamais considéré comme une femme, *Nonnus* Clément, comment aurais-je pu me poser la question de ma virginité ?

Dom Clément regarda dans le lointain, et me dit d'un air atone :

— Alors fais-moi la grâce de nous simplifier les choses à tous deux, Thorn. Confesse-moi que tu n'étais pas vierge.

— Si c'est ce que vous souhaitez, *Nonnus*… Mais je suis incapable de savoir au juste si…

— S'il te plaît. Dis-le, simplement.

— Eh bien soit, *Nonnus*. Je n'étais pas vierge.

Il exhala un soupir d'intense soulagement.

— J'accepte ton aveu, Thorn. Car vois-tu, si tu l'avais été, que tu avais sciemment laissé Pierre abuser de toi et que cela me soit parvenu aux oreilles, j'aurais été contraint de te condamner à cent coups de fouet de punition.

Je déglutis bruyamment, et acquiesçai en silence.

— Une autre question, à présent. As-tu éprouvé du plaisir à commettre ce péché ?

— Là encore, *Nonnus* Clément… je ne sais trop que vous répondre. Quel genre de plaisir peut-on prendre à ce genre de péché ? Je serais bien en peine de vous dire, en réalité, si j'en ai ressenti ou pas.

L'abbé toussa et rougit encore un peu plus.

— Je ne suis pas à proprement parler intime avec le péché de la chair, mais je tiens de source fiable que si tu l'avais expérimenté, tu saurais à coup sûr reconnaître le plaisir. Son intensité est une mesure tangible de la gravité du péché. Et plus irrépressible est l'envie d'y céder à nouveau, plus certaine est l'influence du diable.

Pour la première fois de l'entretien, je lui répliquai d'une voix ferme :

— C'est Frère Pierre qui a pris l'initiative de cet acte, et lui encore qui a insisté pour le réitérer. Pour ma part, ajoutai-je, tout ce que je connais du plaisir, *Nonnus*… c'est celui que je ressens lorsque je vais me baigner aux cascades… ou que je regarde un aigle de combat prendre son envol…

L'abbé m'enveloppa d'un regard encore plus troublé, se pencha pour me dévisager avec une extrême attention, et me demanda :

— Aurais-tu par hasard vu des augures dans l'écoulement de ces eaux ? Ou dans ces vols d'oiseaux ?

— Vous voulez dire des signes ? Non, je n'ai jamais vu de présages dans quoi que ce soit, *Nonnus* Clément. Je n'ai d'ailleurs jamais cherché à en voir.

— C'est une très bonne chose, dit-il, de nouveau visiblement soulagé. Cette affaire est déjà suffisamment délicate. Aie à présent la bonté, Thorn, de demeurer à l'écart le restant de la journée, et de dormir cette nuit dans le foin de l'étable. Demain matin après les vêpres, je te conduirai à la chapelle pour y recevoir l'absolution.

— *Ja, Nonnus*. Mais si je puis me permettre… Vous avez bien dit que je risquais le fouet, n'est-ce pas ? Qu'en est-il en ce cas de Frère Pierre, *niu ?*

— *Akh, ja,* il sera puni lui aussi, n'aie crainte. Pas aussi sévèrement que si tu avais été vierge, certes. Mais il sera interdit de sortie, et astreint à une lourde peine de comput.

Je me rendis docilement à l'étable, comme on me l'avait instamment demandé, mais j'étais miné d'un ressentiment assez peu chrétien à l'idée que Frère Pierre ne dût subir qu'une punition si légère. Le comput est un tableau qui selon les mouvements du soleil et de la lune, permet de calculer la date de Pâques, ainsi que toutes les autres fêtes religieuses durant environ un tiers de l'année. Cette étude est loin d'être une sinécure, certes. Mais je ne pouvais me faire à l'idée que cette peine consistant simplement à rester cloué à sa paillasse, au dortoir, à délibérer sur les complexités mystiques du comput, fût ce qu'il avait vraiment mérité.

Ma tristesse ne risquait pas non plus d'être allégée par la constatation que jamais je ne pourrais emmener mon aigle de sang au couvent. Je pouvais toujours en référer à Frère Polycarpe, le sympathique garçon d'étable. Je lui indiquai que mon oiseau était enfermé dans une cage en haut du pigeonnier, et il me promit d'aller le nourrir et de lui donner de l'eau jusqu'à ce que, *Guth wiljis*[22], je puisse d'une manière ou d'une autre revenir le chercher.

*

Le lendemain matin, après avoir reçu l'absolution, je suivis, toujours aussi humblement, Dom Clément qui me remit entre les mains d'Aethera, mère supérieure de Sainte-Pélagie. Peut-être pensez-vous que j'acceptais avec une excessive soumission cette disgrâce, assortie de mon éviction. Lorsque j'y resonge, j'en perçois la cause. Là aussi me semble-t-il, je subissais l'influence de la partie féminine de mon individu. Je ne pouvais m'empêcher de m'accuser de ce qui était arrivé, de croire que sans le vouloir, j'avais peut-être même *provoqué* les répugnantes attentions de Frère Pierre à mon égard ; aussi n'avais-je pas à me plaindre des conséquences de mes actes. C'est là un sentiment typiquement féminin. Jamais un homme n'irait spontanément s'accuser d'une telle faute.

[22] Dieu aidant.

Et cependant, j'étais en même temps un homme. Et comme tout mâle qui se respecte, je bouillais d'envie de ne pas laisser les choses en l'état, d'en attribuer la responsabilité à quelqu'un d'autre, de veiller à ce que le coupable fût proprement châtié. Ce contraste intérieur entre mes deux composantes était déjà pour moi si complexe à gérer que je pouvais difficilement espérer l'expliquer à autrui. Voilà pourquoi j'acceptai avec une telle docilité mon humiliante expulsion du monastère Saint-Damien, où Frère Pierre était pourtant autorisé à rester. C'est aussi la raison pour laquelle je décidai de ne pas protester, bien décidé à en tirer une revanche personnelle. Laissez-moi maintenant vous dévoiler un peu plus en détail mon séjour au couvent Sainte-Pélagie la Pénitente.

6

Ne nions pas les faits, apprendre que je n'étais pas le garçon que j'avais cru être jusqu'alors, mais la plus vile des jeunes filles, constituait à cet instant le pire choc de ma vie. C'était un bouleversement intense que de me voir arraché aux confortables habitudes du monastère et de ses environs, et d'être ainsi privé de la compagnie virile des moines pour plonger dans ce que je pensais être la douce et vaine jacasserie de veuves et de vierges ingénues, aussi limitées que peu instruites. Et pourtant, cette perspective ne m'effrayait pas tant que cela.

Il y avait à cela plusieurs raisons. J'avais été passablement désorienté, perturbé, voire rebuté par divers événements vécus au cours de la dernière année passée à Saint-Damien. D'abord, on m'avait révélé qu'il existait aux environs des Ariens, et j'avais compris que ceux-ci n'étaient pas des sous-hommes sauvages, mais de simples adeptes d'une branche alternative du christianisme ; j'avais réalisé que le paganisme s'étendait sur l'intégralité du territoire de la chrétienté ; enfin, choc ultime, Frère Pierre avait abusé de moi. C'est donc presque avec soulagement que je quittai le théâtre d'aussi étranges et désagréables découvertes.

J'étais, il est vrai, un tout jeune homme, nanti de cet optimisme, de cette capacité à oublier qui est le propre de la jeunesse. Après avoir, et de façon intrépide, exploré les cavernes situées derrière les cascades, capturé et apprivoisé un *juika-bloth,* puis assumé avec aisance la tâche nouvelle pour moi d'*exceptor* de l'abbé, j'envisageais désormais ce bannissement à Sainte-Pélagie comme la promesse d'une aventure supplémentaire.

La découverte de mon nouveau sexe, puisque j'étais désormais devenu une fille, augurait en outre d'intéressantes expériences.

Loin de moi l'idée, cependant, d'imaginer autre chose que de modestes découvertes. Je n'étais pas sans savoir que les femmes comme les jeunes filles du couvent demeuraient soigneusement cloîtrées. Hormis les dimanches et autres fêtes religieuses à l'occasion desquelles elles traversaient la vallée pour venir assister à la messe et communier à la chapelle de Saint-Damien, elles n'étaient pas autorisées à quitter leur domaine. Que ce soient les paysans des environs qui leur fournissaient les provisions de bouche et autres nécessités, ou les moines apportant de Saint-Damien les outils, la bière ou les articles de cuir que les nonnes ne pouvaient se fabriquer, personne ne franchissait la grille de la cour principale du couvent.

La discipline intérieure était tout aussi stricte. Toute infraction à ces règles entraînait un châtiment drastique. Je réalisai bien vite que l'esprit d'une pensionnaire du couvent n'avait guère plus le loisir de vagabonder que son corps. Je ne me souviens plus de la première question que je soulevai lors d'une séance de catéchisme de Mère Aethera, je suis juste certaine qu'elle était totalement inoffensive, mais je n'ai pas oublié comment elle me coursa en me soufflетant à travers la moitié de la classe. En permanence, environ une sur trois des jeunes filles dont je faisais partie avait la joue boursouflée et du plus beau rouge, suite à une calotte magistralement décochée par l'épais battoir de l'abbesse. Les plus âgées nous rappelaient alors sans états d'âme que ces châtiments, de par le vigoureux massage facial administré à notre épiderme, ne pouvaient faire que des merveilles pour notre teint. Dame, à vrai dire, nous ne songions guère à nous plaindre, car lorsque Mère Aethera levait la main sur nous, c'est qu'elle n'avait rien trouvé de plus douloureux pour nous frapper. Car dès qu'elle en avait l'opportunité, elle ne manquait pas d'user de tous les outils à sa disposition, tels une solide verge en bois de bouleau, ou un nerf de bœuf qui nous fouettait de son sifflement strident.

Les autres aspects de la vie au couvent, hélas, ne compensaient guère ces misères. Nous avions certes des cellules individuelles, y compris chacune des novices, au lieu de la promiscuité du dortoir. Et il faut bien l'admettre, nous disposions d'une nourriture décente, en quantité largement

suffisante, comme c'était de coutume dans notre fertile *Balsan Hrinkhen*. Nous n'avions donc aucun danger de dépérir, si ce n'est intellectuellement, et j'étais apparemment la seule pensionnaire à en souffrir. Sainte-Pélagie ne possédait en effet pas de *scriptorium*, et les seuls parchemins existants étaient donc jalousement conservés par l'abbesse, qui pour rien au monde ne les aurait partagés avec qui que ce soit. Elle était d'ailleurs la seule à savoir lire, y compris parmi les sœurs les plus âgées qui avaient longtemps vécu à l'extérieur avant de venir s'emmurer ici.

Notre seul enseignement devait être issu des lectures, sermons et autres admonestations que nous prodiguaient ou la mère supérieure, ou l'une des vénérables nonnes chargées de notre instruction.

Concernant l'importance de la virginité : « La race humaine a sombré dans l'asservissement à cause des méfaits d'Ève, initialement vierge, mais a été rachetée par la pureté de Marie, demeurée totalement immaculée. D'où il découle l'évidente supériorité d'une intégrale conservation de votre virginité. Voyez-vous, mes sœurs, cette vertu est telle qu'elle a le pouvoir d'amender les péchés des autres. » Sur ses avantages dans la vie pratique : « Même un bon mariage, a dit saint Ambroise, conduit au plus abject esclavage. Imaginez-vous donc ce que donnerait un mauvais ? »

Enfin, quant à la solennité qui sied à la virginité : « Le silence est la plus belle robe que peut arborer une vierge, et sa plus solide armure. Parler, même pour répandre le bien, est un fâcheux accroc à sa digne conduite. Rire est bien pire encore. »

Bien qu'on m'ait fermement fait comprendre que toute mon éducation, à partir de maintenant, ne découlerait que des prêches de ces nonnes, j'avais pour ma part autre chose à apprendre d'urgence, un savoir que je ne pourrais acquérir de cette source. Je devais apprendre ce qu'était une fille.

Je n'eus aucun mal à m'habituer à certaines exigences basiques de la féminité. La manière idoine de soulager sa vessie, par exemple. Du fait que les latrines n'étaient pas, contrairement à nos chambres, individuelles mais communes, il me fallut adapter quelque peu ma conduite. Je calquai donc ma

façon de faire sur celle de mes congénères, relevant ma robe avant de m'accroupir. Mais la maîtrise de certaines autres pratiques spécifiquement féminines requit de ma part davantage de concentration, et il fallut m'instruire en observant mes sœurs novices, parfois étonnées de mes questions fumeuses, dans la mesure où elles ignoraient tout de mon passé de garçon. Jamais je n'aurais risqué, naturellement, le ridicule d'une telle confession.

— Tu marches à trop grands pas, objecta un jour Sœur Tilde, une jeune Alamane qui travaillait à la laiterie du couvent. Où donc as-tu été élevée, Sœur Thorn ? Dans un marécage, où il te fallait sauter de pierre en pierre ?

Et une autre fois, comme je pourchassais un cochon enfui de l'enclos :

— Mais tu cours comme un véritable garçon, Sœur Thorn ! Où as-tu vu que l'on bondissait de la sorte ?

Je cessai à l'instant de bondir, et fortement contrariée, lui répliquai d'un ton acerbe :

— Eh bien, va ! Tu t'en occuperas toi-même, de ta satanée bestiole !

Et avec mauvaise humeur, je lançai une pierre sur la pauvre bête.

— Ton geste est également typiquement masculin : non mais regardez-moi ce large moulinet du bras ! On dirait que tu as été élevée parmi les frères, à te voir imiter si bien les garçons.

Elle jeta à son tour une pierre au cochon, et se mit en devoir de lui courir après. Je pris bonne note de la manière dont elle s'y prenait. Une fille lance d'un étroit mouvement du bras, un peu restreint et gauche, et elle court comme si elle avait plus ou moins les genoux attachés. Je procédai donc ainsi désormais.

Lors des rares occasions où nous n'étions pas, nous autres novices, accaparées par nos incessantes obligations religieuses, cours ou autres tâches qui nous étaient assignées, lors de celles, encore plus rares, où nous étions à la fois libres et débarrassées de la surveillance de nos aînées, les filles s'amusaient parfois à jouer aux « dames de la ville ». Elles se coiffaient de mille façons, ornaient leur chevelure de peignes et d'aiguilles en os, imitant à ravir, selon elles, les volutes sophistiquées de ce

qu'elles s'imaginaient être « le style citadin ». D'un mélange de suie et de cire, elles soulignaient leurs sourcils et s'allongeaient les cils. Elles empourpraient leurs paupières à l'aide de baies écrasées, ou les nimbaient de vert au jus des fruits du nerprun, aussi appelé aulne noir. Elles se peignaient les lèvres en rouge et coloraient leurs joues au suc de framboise, à moins que la main de Mère Aethera ne s'en soit déjà chargée.

Elles rembourraient la partie supérieure de leur sarrau ou de leur robe à l'aide d'étoupe dévidée du fuseau de leurs quenouilles, afin de s'octroyer une poitrine plus plantureuse. Elles se drapaient et s'entortillaient dans les bandes de tissu qu'elles parvenaient à dénicher, proclamant ensuite qu'elles arboraient des tuniques dernier cri ou de somptueuses dalmatiques de soie incrustées d'or. Elles ornaient leur cou de cerceaux de broderie, laissaient pendre à leurs oreilles des noisettes et des grappes de baies lacées en boucle, entouraient leurs coudes et leurs poignets de tresses de mèche à bougie, tout en rêvant qu'elles portaient des bracelets et des boucles d'oreilles de perles ou de pierres précieuses.

J'étudiai avec attention ces jeux bruyants et m'y mêlai bientôt, tâchant de copier au mieux leurs petits artifices. Souvent, les autres filles insistaient pour prendre en charge ma parure, car étant selon leurs dires la plus jolie d'entre elles, je méritais de le devenir encore davantage. Sœur Tilde, de loin la plus directe, déclarait, un brin de nostalgie dans la voix : « Tes boucles blondes luisent comme de l'or, Thorn, tes immenses yeux gris illuminent ton visage, et ta bouche est un régal à contempler… » Ce que j'appris là en termes de maquillage, de coiffure et d'artifices de beauté devait m'être par la suite très utile, même si je parvins à pousser ces techniques à un degré d'art et de subtilité infiniment plus achevé.

Les jeunes filles ne s'en rendaient probablement pas compte, mais tandis qu'elles jouaient aux « dames de la ville », je m'ingéniais à copier également leurs gestes, leurs mimiques, leurs poses. Telle cette lenteur délibérée avec laquelle une femme plie son bras, de manière à éviter de faire enfler le biceps comme le ferait un homme, lequel accomplit ce mouvement avec plus de brusquerie et de tension. Également, leur façon

élégante et gracieuse d'élever le bras tout en effaçant l'épaule légèrement vers l'arrière, ce qui a pour effet de gonfler la poitrine de manière fort sensuelle. Cet art, quand elles remuent les mains, de conserver toujours joints l'annulaire et le majeur, afin de donner à leurs mains la fluidité et l'élasticité du saule. Cette façon qu'elles ont, en relevant la tête, de la garder légèrement penchée, afin d'inscrire le cou et la gorge dans une ligne harmonieuse. Cet art de ne jamais vous fixer directement dans les yeux, mais de vous envelopper d'un regard subtilement oblique ou, selon les circonstances, de vous toiser avec hauteur, la narine relevée, ou de vous lancer une œillade de feinte timidité de sous l'ombre de leurs longs cils…

Puisque je devais désormais être une femme, je me mis en tête de devenir un jour la plus raffinée d'entre elles. Mais même les plus magnifiques, comme j'allais bientôt l'apprendre, souffrent à certains égards des mêmes afflictions que la plus pitoyable des souillons. Il s'agit de maux physiques inconnus des hommes, mais qui concernent toutes les femmes. Un jour que Sœur Tilde et moi-même avions été chargées de récurer le plancher des chambres, des bruits étranges nous parvinrent de l'une d'entre elles. Nous nous coulâmes à la porte et y glissâmes un œil. C'était la cellule de Sœur Leoda, une novice à peu près du même âge que nous, et nous la vîmes se tordre sur sa paillasse, gémissant, poussant de faibles plaintes, le bas de sa robe tout trempé de sang.

— *Gudisks Himins,* murmurai-je saisie d'horreur. Leoda a dû se blesser d'une façon ou d'une autre.

— *Ne,* fit Tilde impavide. Elle a tout bonnement ses règles. Ce qu'on appelle la menstruation. Mère Aethera l'aura dispensée de ses tâches du jour.

— Mais cette jeune fille souffre ! Et elle saigne ! Nous devons lui venir en aide !

— Il n'est rien que nous puissions faire, Sœur Thorn. Ce qui se passe est tout à fait normal. Toutes, nous devons l'endurer quelques jours par mois.

— Mais ça ne t'arrive pas, à toi, fis-je remarquer. En tout cas, pas que je sache. Et à moi, certainement pas non plus.

— Nous y passerons aussi, quand notre tour viendra. Nous sommes issues de peuples nordiques. Sœur Leoda est de Massilia[23], loin vers le sud. Les filles des climats chauds sont mûres beaucoup plus jeunes.

— C'est donc cela, la maturité ? m'exclamai-je, épouvantée.

Je jetai sur Leoda un nouveau regard consterné. Celle-ci ne nous prêtait du reste aucune attention, totalement absorbée par sa propre douleur.

— Être mûre, c'est cela, en effet. La malédiction que nous avons héritée d'Ève. Lorsqu'une fille devient femme, dès qu'elle atteint l'âge de concevoir et de porter un enfant, elle subit ses premières règles. Elles reviennent ensuite chaque mois, à moins qu'elle ne tombe enceinte. Cette affliction se résorbe au bout de quelques jours, et ne cesse de se répéter chaque mois, durant toute sa vie de femme, jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus enfanter. Alors, ses pertes sanguines se tarissent, aux alentours de la quarantaine.

— *Liufs Guth !* murmurai-je. Je tendrais à croire qu'une femme souhaite ardemment tomber enceinte, si cela peut lui procurer un tel sursis.

— *Akh, ne,* ne parle pas ainsi ! Réjouis-toi au contraire que nous autres, à Sainte-Pélagie, ayons renoncé aux hommes, au mariage et à la maternité. Les règles ont beau être une calamité, elles ne sont rien comparées aux tortures de l'enfantement. Souviens-toi de ce qu'a annoncé à Ève Notre Seigneur : « Tu enfanteras dans la douleur. » *Ne, ne,* Sœur Thorn, sois heureuse de demeurer à jamais vierge.

— Si tu le dis, soupirai-je. Je ne vais pas pour cela aspirer à toute force à la maturité, mais je m'y résignerai le moment venu.

Bien que je dusse fournir de permanents et coûteux efforts pour apprendre à me conduire en fille, je fus heureuse de constater que je commençais sans difficulté à ressentir les choses à leur façon. J'ai déjà raconté comment, avant même de prendre conscience de ma particularité physique, j'avais déjà manifesté certains traits féminins, tels que l'incertitude, le

[23] Marseille.

doute, la tendance à la suspicion, et ce sens éminemment anti-masculin de la culpabilité.

Dès que j'eus intégré ma féminité, il s'avéra que toutes mes émotions se mirent pour ainsi dire à remonter à fleur de peau, et qu'elles devinrent plus faciles à exprimer, comme à influencer. Alors que jeune garçon, j'avais simplement admiré la mâle endurance du Christ sur sa croix, j'envisageais maintenant avec un sentiment presque maternel la souffrance qu'il avait dû supporter, et je laissais sans honte rouler des larmes sur mes joues. Voilà que je devenais également d'une humeur plus changeante. Comme mes sœurs novices, je pouvais prendre plaisir à des choses aussi frivoles que m'habiller ou me sentir heureuse. À leur exemple, je pouvais me renfrogner à telle ou telle offense réelle ou supposée, puis me mettre à bouder.

J'en vins à réaliser que comme elles, j'étais devenue assez sensible aux odeurs, qu'elles soient agréables ou nauséabondes, et tout au long de ma vie ultérieure, j'eus l'occasion de découvrir à quel point les parfums et l'encens pouvaient influer profondément sur mon humeur, mes émotions et dispositions. Comme mes sœurs, j'étais capable de deviner lorsque l'une d'elles était sujette à son indisposition mensuelle, rien qu'à l'expression de son visage, ainsi qu'à l'odeur de sang qu'elle exhalait. Une fois rendue au monde extérieur, rien ne m'empêcherait plus de distinguer cela chez une femme, qu'elle se dissimule sous un voile ou derrière un nuage de parfum. À l'instar de mes consœurs, je savais camoufler sous un masque d'impassibilité mes sentiments les plus impétueux et les plus profonds, ce que nul homme n'a jamais su réussir aussi bien. Comprenez par là que si ce masque était capable de demeurer impénétrable à un homme, il restait transparent pour n'importe quelle femme. Comme chacune de mes sœurs, j'étais en mesure de discerner si telle autre était heureuse, triste, franche ou portée à la fourberie.

De plus, mon comportement s'était transformé. Autant l'homme que j'avais été avait pu naguère se glorifier de sa force virile et de son sang-froid, autant la femme que j'étais devenue appréciait à présent sa finesse de toucher et sa capacité d'empathie. Je pouvais tirer la même fierté à réaliser un bel

ouvrage de couture ou à réconforter une jeune sœur démoralisée que celle que j'avais pu prendre à étrangler d'une seule main un carcajou sauvage. Ce que j'avais auparavant envisagé exclusivement en termes de substance ou de fonction, je l'appréhendais à présent beaucoup plus finement, appréciant en chaque chose différents degrés de palpabilité, mais aussi de couleurs, de motifs, de texture, voire de sons pouvant s'en dégager. J'avais jusqu'alors considéré un arbre comme un objet solide susceptible d'être escaladé. J'y distinguais désormais un ensemble complexe de détails : la robuste écorce du bas, les extrémités tendres et souples, ces feuilles jamais de la même forme teintées d'un vert changeant, et toujours, ce bruit que produisait dans son ensemble l'arbre lui-même, du murmure le plus ténu à la complainte grinçante et furieuse qu'il pousse dans la tempête. Lorsque les nonnes de Sainte-Pélagie chantaient un cantique, le plus balourd des hommes aurait sans peine remarqué la douceur et l'harmonie infiniment supérieures de leurs voix sur celles des moines de Saint-Damien ; pour ma part, j'étais en mesure de sentir la tendresse émanant de la voix de Sœur Ursula même lorsqu'elle rouspétait, ou de détecter la rancœur dans celle d'Aethera, même lorsqu'elle affectait la plus parfaite onctuosité.

Est-ce dû au fait que durant les innombrables générations qui se sont succédé depuis Ève, les femmes ont essentiellement été chargées de réaliser de délicats ouvrages d'intérieur ? Toujours est-il qu'incontestablement, leurs filles naissent à présent dotées d'un raffinement des sens et de qualités bien particulières. À moins qu'au contraire, ce ne soient leurs subtils talents innés qui ne trouvent à s'accomplir que dans les travaux de minutie et de patience. À la vérité, je ne saurais trancher cette question. J'étais en tout cas heureuse, et cela s'est confirmé par la suite, d'être douée, ainsi que toutes les femmes, de tels attributs de sensibilité et de discernement.

Je n'ai jamais dédaigné pour autant ces facultés et autres compétences inhérentes à la moitié masculine de ma nature, qui n'en restent pas moins, pour moins délicates qu'elles soient, fort appréciables et utiles. Ainsi, la part d'indépendance garçonne qui bouillait en moi ne tarda pas à me faire trouver

l'atmosphère de Sainte-Pélagie aussi oppressante qu'inhibitrice, et je fis en sorte de passer le plus de temps possible à l'extérieur, me portant volontaire pour accomplir les tâches que les nonnes fuyaient telle la peste, comme par exemple s'occuper des cochons et du bétail.

J'avais mes raisons secrètes, des raisons de jeune garçon, pour passer tout ce temps à la basse-cour et parmi les bâtiments de ferme. Ces mêmes raisons me poussèrent fréquemment, la nuit venue, à m'évader hors des limites du couvent. Si j'y parvins avec tant de facilité, c'est parce que nos aînées n'avaient jamais imaginé qu'une fille oserait entreprendre de telles escapades, l'obscurité étant, dans leur esprit, peuplée de redoutables démons. Néanmoins, je pris toujours soin d'attendre que Mère Aethera ait achevé son appel nominal d'avant la nuit, et lorsque chacune s'était retirée dans sa cellule, je me glissais hors de la mienne, escaladais les murs d'enceinte et m'enfuyais de l'abbaye.

Hormis le désir de m'affranchir de l'austère discipline du couvent et de prendre un bon bain dans les folles eaux des cascades, ce qui me poussait ainsi vers l'extérieur dès que je le pouvais, c'était l'envie de m'occuper de mon *juika-bloth* et de poursuivre son dressage.

J'avais désormais acquis, à Sainte-Pélagie, le statut de « la fille chargée de toutes les tâches d'extérieur salissantes ». Aussi, je profitai de la première occasion pour m'éclipser à la faveur de la nuit, et filant à travers le *Balsan Hrinkhen* jusqu'à Saint-Damien, je montai discrètement au pigeonnier pour y délivrer mon oiseau, et rentrai au couvent avec la même prestesse. Durant une partie du trajet, le *juika-bloth* sembla apprécier d'être transporté sur mon épaule, bien que légèrement secoué par le rythme de mon allure. Tout le restant du chemin, il voleta devant moi, comme pour encourager ma course à perdre haleine. Rentrée à la basse-cour du couvent, je cachai l'aigle de sang dans le grenier à foin de l'étable, l'installai confortablement dans une cage en osier tressée par mes soins, et lui offris, afin qu'il se sentît chez lui, un copieux repas de souris vivantes, capturées et conservées à cet effet.

Dès lors, je m'arrangeai pour que la présence de l'oiseau à Sainte-Pélagie restât ignorée de tous, tout en lui assurant de façon régulière la nourriture et la boisson nécessaires, ainsi que, généralement la nuit, la possibilité de voler librement. De temps à autre, il arrivait qu'un serpent de lait se glissât à la dérobée dans l'étable dans l'espoir de se désaltérer d'un seau de lait abandonné. Je l'attrapais et le gardais captif jusqu'à ce que l'occasion me fut donnée d'entraîner mon *juika-bloth* à plonger à mon ordre sur cette proie, aussitôt que je lui criais : « *Sláit !* » Dès que je fus rassurée quant à sa totale obéissance, et que j'eus vérifié qu'il n'avait rien oublié de ce que je lui avais enseigné, j'entrepris de lui inculquer un nouveau tour que j'avais imaginé.

Mais c'est à peu près à cette époque que, dans les effluves d'une belle journée d'automne, je tressaillis soudainement sous la caresse intime d'une petite main féminine, et que je pus entendre une douce voix gémir : « Ooh-oooh… » C'est à cet instant que Sœur Deidamia fit irruption dans ma vie.

7

J'ai déjà conté ma première rencontre avec Deidamia à Sainte-Pélagie, ainsi que la dernière. Il y en eut bien d'autres entre deux, durant lesquelles, je l'ai dit, nous nous enseignâmes mutuellement un grand nombre de choses. Du fait que Deidamia ne cessait de se lamenter de ne pas être une femme « entière et bien développée », ayant constaté que le « petit bouton » situé entre ses jambes ne produisait pas de liquide à l'instar du mien, j'étais sans cesse en train d'essayer de la consoler, quitte à tenter de remédier à ce manque qui la taraudait tant.

Dans cette intention, j'avançai un jour, circonspecte :

— J'ai un jour entendu un homme… parlant de son, euh, de son objet… dire que sa taille pouvait être allongée, bien que le sien fut déjà respectable.

— Tu en es vraiment sûre ? s'exclama Deidamia, pleine d'espoir. Et tu crois que mon bouton pourrait en bénéficier, lui aussi ? Comment cet homme disait-il s'y prendre, pour cela ?

— Eh bien… dans son cas… il suffisait qu'une femme le prît dans sa bouche de temps en temps, et euh… le masse vigoureusement, des lèvres et de la langue.

— Et ça le faisait grandir ?

— À ce qu'il prétendait.

— Il a vraiment dit qu'il avait grandi ?

— Désolée, sœurette, mais je ne connais rien des détails de la chose.

J'étais surtout décidée à demeurer très prudente en l'occurrence, afin que Deidamia ne puisse deviner que loin d'avoir seulement entendu parler de cette pratique, je l'avais moi-même expérimentée. J'étais sûre, au souvenir du dégoût que cela m'avait toujours inspiré, de l'en écœurer aussitôt à son tour.

Elle avança d'une voix timide, mais les yeux brillants de convoitise :

— Penses-tu que… ?

— Pourquoi pas ? Cela ne coûte rien d'essayer.

— Et ça ne te dérangerait pas de… faire toi-même cette chose ?

— Pas du tout, répondis-je.

Et je le pensais. Ce qui m'avait paru si répugnant quand Frère Pierre l'avait obtenu de moi par la contrainte, semblait ici autrement attrayant, sur le corps de la belle Deidamia. Penchant ma tête contre elle, j'ajoutai :

— Cela pourrait même te procurer une nouvelle sorte de plaisir.

Je savais ce que j'avançais, et la chose ne manqua pas de se produire à l'instant même. À peine avais-je posé la bouche sur le petit bouton sensible, que tout son corps se mit à frémir et à tressaillir.

— *Akh,* mon Dieu ! s'extasia-t-elle. *Akh, meins Guth !*

C'était pour moi un plaisir intense, également, que de lui procurer tant de joie. Elle gigotait si fort qu'au bout d'un instant, je dus caler fermement ses hanches entre mes mains, afin de maintenir ma bouche plaquée où il fallait. Enfin, après un long, long moment, elle gémit faiblement, le souffle court : « *Ganohs…* assez ! *Ganohs, leitils svistar… »* Je me relevai, m'étendis à nouveau auprès d'elle, et elle se laissa choir contre moi un instant. Dès qu'elle eut retrouvé son souffle, elle s'excusa :

— Quelle grosse égoïste je fais ! Tout cela pour moi, et rien pour toi.

— *Ne, ne,* j'ai adoré, tu sais…

— Ma pauvre, tu dois être épuisée, non ?

— Moi ? Pas totalement, à vrai dire…, fis-je, l'air épanoui et coquin.

— *Akh, ja,* je vois ! glissa-t-elle en souriant. Attends, ne bouge pas, Sœur Thorn. Reste comme tu es, que je puisse monter sur toi… là. Maintenant, je vais laisser mes profondeurs encore chaudes et reconnaissantes envelopper ton précieux et

patient engin à toi… voilà… pour lui donner lentement la sainte communion… comme ça…

C'était peut-être la troisième ou la quatrième fois que je prodiguais à Deidamia mon attention particulière à son petit bouton, quand elle m'arrêta avant d'être trop excitée pour se contrôler. Elle me tira gentiment les cheveux pour me faire relever ma tête de son intimité et suggéra :

— Dis-moi, Sœur Thorn… Si nous… si tu te mettais à l'envers… tout en continuant cela ?

— Tu préférerais ainsi ? Que je me mette tête-bêche par rapport à toi ?

— *Akh,* rien n'est préférable à ce que tu me fais, ma tendre sœur !

Puis elle rougit et ajouta :

— Je pense que tu as le droit de ressentir le même plaisir que celui que tu me donnes.

Quand nos deux bouches accordèrent en même temps leur mutuelle caresse, nous atteignîmes ensemble un paroxysme de convulsions auprès desquelles les précédents spasmes de Deidamia semblaient en comparaison misérables. Et lorsque enfin nous redescendîmes lentement des hauteurs, je ne pus que palpiter en haletant, tandis que de son côté, Deidamia avalait, puis se léchait les lèvres, puis aspirait de nouveau, et ainsi de suite. Je suppose que je dus émettre une sorte de grognement en forme de question, car elle me sourit, et d'une voix encore mal assurée, me confia :

— Voilà… À présent, j'ai vraiment goûté à la sainte communion…

Humblement, je m'excusai auprès d'elle :

— Je suis désolée si c'était… quelque peu désagréable…

— *Ne, ne.* Cela m'a fait penser à… attends un peu… à ce lait épais qui coule des noisettes écrasées. Chaud, avec un petit goût de sel en plus. Et pour sûr, c'est meilleur que le pain desséché de l'Eucharistie.

— Je m'en réjouis.

— Et moi, je me réjouis que cela me soit venu de toi. Sais-tu que pour peu qu'une femme agisse de la sorte avec un homme, elle se rendrait coupable d'anthropophagie ? S'il faut en croire le

vénérable théologien Tertullien, le jus d'un homme, lorsqu'il se libère à l'intérieur d'une femme afin de lui faire un enfant, est en fait déjà un bébé au moment où il est expulsé. Si donc une femme faisait ce que nous avons fait avec un homme, Sœur Thorn, elle commettrait un crime hideux, celui de dévorer un petit être humain.

Une autre fois, Deidamia me suggéra :

— Si lécher et sucer peut contribuer à augmenter la taille d'un organe, petite sœur, je ne saurais trop te conseiller d'essayer sur tes seins.

— Et pourquoi donc ? demandai-je.

— Pour les faire gonfler un peu, pardi. Plus vite tu joueras avec eux, et plus vite ils s'épanouiront. Ils seront magnifiques, parvenus à maturité.

— Pourquoi devrais-je vouloir qu'il en soit ainsi ?

— Thorn, ma sœur, entreprit-elle avec patience. Les seins, avec un joli visage et une chevelure luxuriante, constituent chez une femme les traits les plus attractifs. Regarde les miens. Ne sont-ils pas beaux, *niu ?*

— Aucun doute là-dessus, sœurette. Mais hormis qu'ils constituent des jouets fort agréables, à quoi peuvent-ils donc servir ?

— Oh, à rien, c'est vrai… pour une nonne. Mais pour n'importe quelle autre femme, ils ont la même fonction que les mamelles d'une vache. C'est grâce à eux que la mère va pouvoir allaiter ses enfants.

— J'ai souvent sucé tes seins, Sœur Deidamia. Je n'ai jamais eu de lait.

— Oh, *vái !* Ne sois pas sacrilège ! Tu sais bien que je suis vierge. Et de toutes celles qui n'ont jamais existé, la seule à avoir produit du vrai lait, c'est la Vierge Marie.

— Ah ! Voilà pourquoi l'on prétend qu'elle aurait éparpillé son lait, créant ainsi la Voie lactée qui tapisse la voûte nocturne. Je n'avais jamais pensé que c'était du lait provenant de ses seins…

— Et ce n'est pas tout, confia Deidamia, baissant la voix. C'est grâce au lait de Marie, qu'Aethera est devenue la Mère supérieure du couvent.

— Quoi ?

— Grâce à notre abbesse, Sainte-Pélagie détient une relique véritable, et reconnue.

— La belle affaire ! Quelle abbaye n'en a pas ? Saint-Damien possède bien un orteil du martyr du même nom. Et un morceau de la Vraie Croix, de surcroît, ramené de la Terre sainte par Hélène la bienheureuse.

— *Akh !* Des morceaux de la Vraie Croix, tout comme de vrais clous, il y en a un peu partout dans la Chrétienté. Ce qu'a ramené à Sainte-Pélagie Mère Aethera est autrement plus rare. Elle possède une fiole de cristal contenant une goutte, mais une seule, du lait authentique de la Vierge Marie.

— Vraiment ? Et où se trouve-t-elle ? Je ne l'ai jamais vue. Comment a-t-elle pu se la procurer, d'abord ?

— Tu penses bien que je l'ignore. Peut-être un pèlerin la lui a-t-il offerte, ou bien l'a-t-elle récupérée lors d'un pèlerinage effectué par elle-même. Mais elle la conserve attachée par une lanière autour de son cou, nichée en sécurité sur sa propre poitrine. Elle ne la montre qu'aux novices les plus âgées d'entre nous, celles ayant les seins déjà formés, et seulement à Noël, lorsqu'elle nous enseigne l'histoire de la Nativité.

*

En échange de la confidence que venait de me faire Deidamia, je lui en fis une, à mon tour. Je lui présentai mon *juika-bloth,* et lui expliquai comment je l'entraînais en secret.

— Le nom que tu lui donnes signifie « je combats jusqu'au sang », fit remarquer Deidamia. Et tu lui enseignes à attaquer un œuf ?

— Sa proie naturelle est le serpent ; dès qu'il en voit un, il fond sur lui sans hésiter. Mais il se délecte également des œufs de ces reptiles. Il n'a bien sûr pas besoin de les attaquer en force, puisqu'ils gisent au sol sans défense, et ne peuvent s'enfuir.

— Mais celui que tu tiens n'est pas celui d'un serpent ! C'est un banal œuf de poule. Il est bien plus gros, et ne lui ressemble donc en rien.

— Ma chère Deidamia, j'ai mieux à faire que de dénicher de véritables œufs de serpent ! Je travaille avec ce que je trouve. Je vais enduire celui-ci d'un peu de saindoux pour qu'il luise comme un véritable œuf de serpent, un peu gélatineux d'aspect. Et je le poserai dans cette sorte de nid confectionné par mes soins avec de la mousse rouge.

— D'accord, mais il demeure beaucoup trop gros.

— Il n'en sera que plus visible pour mon *juika-bloth*. Comme je te l'ai dit, je l'entraîne à attaquer cet œuf ; je veux qu'il plonge du haut du ciel, et le déchire à l'aide de son bec et de ses serres. D'habitude, cet oiseau se contente de se poser près de l'endroit où gît l'œuf, et de lui donner quelques coups de bec pour l'ouvrir.

— Intéressant, fit Deidamia, sans paraître le moins du monde intéressée. Tu t'ingénies donc à dresser un oiseau à agir contre sa propre nature !

— Oui, c'est du moins ce que j'espère. Voyons un peu ce qu'il a appris.

J'ôtai le capuchon couvrant la tête de l'aigle et le lançai dans les airs, où il s'éleva en larges spirales, loin au-dessus de nous. Je disposai alors mon nid de mousse rouge sur le sol, et le garnis de ma brillante imitation d'un œuf de serpent. Je le pointai du doigt, et criai à l'oiseau : « *Sláit !* » Il plana encore quelques instants, le temps de focaliser son regard sur sa proie, puis replia ses ailes, et fondit vers le sol telle une lance. Bec et serres en avant, il frappa l'œuf avec une telle violence qu'il le désintégra presque, projetant tout autour de petits éclats jaunes plus ou moins gélatineux et des débris de coquille. Je laissai l'oiseau picorer la pâtée gluante éparse sur le sol, puis appelai : « *Juika-bloth !* », et il revint promptement se percher sur mon épaule.

— Impressionnant, concéda Deidamia, pas plus impressionnée que cela. Mais dis-moi, tout cela m'a furieusement l'air d'un passe-temps pour garçon. Crois-tu que tout cela convienne vraiment à une jeune novice ?

— Je ne vois pas pourquoi les hommes et les jeunes gens se garderaient les jeux les plus excitants, ne nous laissant que les plus délicats.

— Mais c'est que nous le sommes, délicates ! Pour ma part, je préfère laisser aux hommes ce genre d'occupations exténuantes.

Elle bâilla alors avec un ennui consommé, avant de me sourire d'un air espiègle.

— Allez va, tu peux bien continuer de jouer à ce que tu veux, petite sœur… Je n'y vois strictement aucun inconvénient !

En revanche, la sinistre Sœur Aethera, dignement épaulée par cette revêche bique cancanière de Sœur Elissa, eut de quoi trouver à ma conduite de sérieux inconvénients puisque, comme je l'ai relaté, elles tombèrent un jour toutes deux sur Deidamia et moi, nous prenant en flagrant délit.

L'abbesse en furie ne me soumit point, comme avait pu le faire Dom Clément, à un interrogatoire empreint de compassion ; elle ne m'accorda pas non plus l'absolution, et n'attendit même pas le lendemain pour me traîner de Sainte-Pélagie jusqu'à Saint-Damien. Je ne peux que lui exprimer ma reconnaissance d'avoir procédé à mon exclusion le jour même, car il est certain que si Mère Aethera avait pris le temps de peser consciencieusement la gravité de mon crime, elle aurait alors certainement trouvé approprié de dérouler son terrible nerf de bœuf, et les coups ainsi délivrés auraient fort bien pu me tuer. Je n'en étais pas moins triste qu'elle ait pu ainsi me chasser. Sœur Deidamia avait été transportée jusqu'à sa cellule toujours évanouie, aussi n'eus-je même pas la possibilité de la revoir une dernière fois, pour implorer son pardon et lui dire adieu.

*

J'ai déjà également raconté comment Dom Clément, avant qu'il ne me congédie définitivement du *Balsan Hrinkhen,* m'avait informé ce même jour du genre de créature perverse et paradoxale que j'étais en réalité. Mais je me suis très peu étendu sur cette déconcertante révélation. Le fait est qu'avant même que Dom Clément ne me convoquât dans ses quartiers pour ce qui devait être notre ultime conversation, il était allé s'absorber un long moment au *chartularium,* enfoui dans l'étude des archives de l'abbaye.

— Thorn, mon enfant…, entama-t-il, d'un air sans doute aussi lugubre que le mien. Comme tu le sais, l'abbé et l'infirmier qui t'ont examiné pour la première fois, quand ils t'ont trouvé abandonné au seuil du monastère, étaient tous deux décédés lorsque je suis entré en fonctions ici. Et ni moi ni Frère Hormisdas, qui a succédé au précédent infirmier, n'avons jamais eu la moindre raison de t'examiner à nouveau. Mais j'ai retrouvé dans les archives un rapport dans lequel ce prédécesseur – un certain Chrysogène – explique ce qu'il a découvert lorsqu'il t'a démailloté pour la première fois. J'aurais évidemment dû songer à le rechercher plus tôt ; mais il est rare qu'on établisse un rapport à l'arrivée d'un nouvel oblat, et plus rare encore qu'un tel document soit conservé dans nos archives. Il va de soi que si celui-ci l'a été, c'est justement dû à l'exception particulière que constitue ton cas. Et le compte-rendu de Chrysogène ne se limite pas à te décrire tel qu'il t'a trouvé, mais précise en outre ce que ce bon frère t'a fait, en sa qualité de médecin.

— On m'a fait quelque chose ? demandai-je, presque agressif. Voulez-vous me dire que c'est ce Chrysogène qui m'a *fait* tel que je suis, *niu ?*

— *Ne, ne,* Thorn. Un *mannamavi,* un androgyne, si tu préfères, tu en as été un dès ta naissance. Seulement, d'après ce que j'ai pu saisir de ces pages, ce frère a gentiment tenté une petite opération de chirurgie sur toi. J'entends par là qu'il a procédé à quelques ajustements mineurs de tes, euh… parties intimes. Et son intervention t'a permis, pour autant que je puisse en juger, d'éviter une vie de souffrances et d'inconfort, voire une difformité proche de l'infirmité.

— Je ne comprends pas, *Nonnus*.

— Moi non plus. Pas entièrement, en tout cas. Ou le Frère Chrysogène était grec de naissance, ou bien il a délibérément choisi la discrétion, car son rapport a été établi en grec. Je peux en capter quelques bribes, par exemple le mot « cordon », mais leur sens médical exact m'échappe.

— Frère Hormisdas ne pourrait-il vous les expliquer ?

L'abbé eut l'air gêné.

— J'aimerais mieux l'éviter. Hormisdas est indéniablement un médecin consciencieux. Il pourrait souhaiter te garder ici. Comme sujet d'étude… ou d'expérimentation… voire d'exhibition. Qui sait ? On a déjà vu certains monastères accroître leur notoriété, et par là même leur fortune, rien qu'en attirant les pèlerins par la promesse de… ce qui pourrait s'apparenter à un signe miraculeux.

— En somme, je suis un monstre ! résumai-je, abrupt.

— Quoi qu'il en soit, je préfère t'épargner cette indignité, mon enfant. Nous ne demanderons pas à Frère Hormisdas de traduire ce rapport. Que ma tentative d'interprétation te suffise. Frère Chrysogène précise qu'il a pratiqué une « légère incision » qui lui a permis d'extraire la « bande de sustentation » qui maintenait ton, euh… organe principal anormalement courbé. Comme je te l'ai dit, Thorn, tu as tout lieu d'être reconnaissant envers ce brave homme.

— C'est tout ce qu'il a écrit à mon sujet ?

— Pas tout, non. Il poursuit en certifiant que bien que tu sois muni de… l'équipement externe de l'homme comme de la femme, tu ne pourras jamais avoir d'enfant. Tu ne pourras ni en faire, ni en porter.

— Je suis bien heureux de l'apprendre, marmonnai-je. Cela m'évitera de reproduire un être tel que moi sur cette terre.

— Mais cela t'imposera une contrainte nouvelle, Thorn. Et une lourde. Tout comme les gens mangent pour assurer leur survie, ils ne se marient que dans le but de perpétuer la race humaine. C'est la seule raison pour laquelle notre Mère l'Église tolère les relations sexuelles. Comme tu ne peux avoir d'enfants, tout contact charnel avec une autre personne constituerait pour toi un péché mortel. Et ce, bien sûr, quel que soit son sexe. L'innocence juvénile qui a pu caractériser ton comportement antérieur t'absout rétrospectivement de toutes les fautes que tu as pu commettre jusqu'ici. Mais à partir de ce jour, instruit de ta situation réelle, tu dois résolument t'en tenir à un célibat total.

Tentant de plaider ma cause comme l'eût fait une femme, j'avançai :

— Mais Dieu doit avoir eu une raison de faire de moi un *mannamavi* ! N'est-ce pas, *Nonnus* Clément ? Quelle était son intention à mon égard ? Que suis-je censé faire de ma vie ?

— Ma foi… Il me semble que la Mishnah des Juifs contient certaines règles régissant la vie sociale et religieuse des *mannamavi*. Malheureusement, nos propres écritures ont omis de traiter le sujet. Malgré tout… laisse-moi te suggérer quelque chose. Ton travail en tant qu'*exceptor* à mon service a mis en lumière des dispositions prometteuses, Thorn, lorsque nous pensions tous que tu étais un homme. Il va sans dire qu'un *exceptor* ou un scribe de sexe féminin ne saurait se concevoir. Mais si je puis me permettre, il te suffirait, pourvu que ce soit en un endroit suffisamment éloigné d'ici, de te présenter à n'importe quel abbé ou évêque en te faisant passer pour un homme, et tu trouverais auprès de lui un emploi très satisfaisant en tant qu'*exceptor*. Il faudrait bien entendu que tu te voues au célibat éternel, que tu évites de révéler le moindre aspect de ta… féminité, et que tu restes attentif à ne jamais t'exposer nu, par exemple aux latrines communes…

— Ainsi, lorsque je mourrai, glissai-je amer, je ne laisserai pas d'autre trace que mes retranscriptions de paroles d'autrui. Et tout au long de cette morne vie, je devrai faire une croix sur chacun des appétits humains ordinaires, en reniant une moitié entière de la nature que Dieu m'a donnée.

L'abbé fronça les sourcils et trancha d'une voix sévère :

— Tout ce qui est possible à un chrétien doit être obligatoire. Il est possible à un chrétien d'être parfait ; il est donc obligatoire qu'il s'efforce de l'être. Moralement, spirituellement, et même physiquement. S'il persiste dans l'imperfection, qu'il soit un homme, une femme, ou même un monstre, comme tu t'es toi-même qualifié tout à l'heure, cela constituera une imperfection volontaire, donc répréhensible, et par conséquent condamnable.

Je le couvai d'un regard noir, frappé d'horreur, et articulai finalement :

— Vous acceptez de croire à l'immaculée conception, *Nonnus* Clément. Vous croyez en la résurrection des morts. Vous croyez aussi que les anges ne sont ni mâles, ni femelles. Et dès qu'il s'agit de moi, vous me trouvez à la fois anormal et blâmable ?

— *Slaváith,* Thorn ! Tu bascules dans le blasphème. Comment oses-tu te comparer aux anges du Seigneur ?

Il lutta pour surmonter son accès de rage, et un instant après, prononça plus calmement, mais d'une voix frémissante :

— Ne nous séparons pas sur une note aussi amère, mon enfant. Nous sommes amis depuis trop longtemps. Je t'ai donné le conseil le plus amical que je pouvais. À présent, en gage de mon amitié, garde ce *solidus* d'argent. Il te permettra de te payer le gîte et le couvert pendant au moins un mois. Prends bien garde à toi, et éloigne-toi le plus possible de ces lieux, où tu es connu, avant de te lancer dans une nouvelle vie. Libre à toi d'opter pour celle que je t'ai conseillée, ou d'en choisir une autre. Je prierai pour que Dieu te protège, et ne t'abandonne jamais. *Vade in pace. Huarbodáu mith gawaírthja.* Que la paix soit sur ton chemin !

*

Ainsi pris-je congé de Dom Clément. Tous deux avions le cœur lourd, et jamais je ne le revis. Je ne quittai pas pour autant sur-le-champ le *Balsan Hrinkhen,* comme on m'en avait sommé, car j'avais auparavant quelques affaires à régler. La première fut d'aller récupérer mon *juika-bloth* dans son grenier à foin de Sainte-Pélagie. Cette même nuit, je me glissai donc par effraction dans l'abbaye, comme je l'avais déjà si souvent fait. Connaissant les lieux par cœur, je n'eus même pas besoin d'allumer une chandelle pour grimper à l'échelle menant au grenier. Je tâtonnais dans la paille en direction de la cage en osier quand une voix féminine cria : « Qui est là ? », et mes cheveux se dressèrent sur ma tête.

Mais je reconnus cette voix, et ma chevelure dut reprendre sa forme antérieure.

— C'est moi… Thorn. Est-ce toi, Sœur Tilde ?

— *Ja.* C'est vraiment toi, Sœur Thorn ? Ou plutôt… Frère Thorn, n'est-ce pas, à présent ? Oh, *vái,* s'il te plaît, mon frère, ne me viole pas !

— Chut ! petite sœur. Baisse la voix. Jamais je n'ai violé quiconque, et jamais je ne le ferai… Encore moins une amie proche. Mais que fais-tu donc là, à cette heure-ci ?

— Je suis venue voir si ton oiseau avait de quoi boire et de quoi manger. Alors c'est bien vrai, Thorn, ce que l'on nous a raconté ? Que tu as toujours été un… garçon ? Pourquoi t'es-tu fait passer parmi nous pour une… ?

— Chut ! intimai-je de nouveau. C'est une longue histoire, que je ne saisis même pas encore totalement moi-même. Mais toi, comment as-tu su que mon oiseau se trouvait là ?

— C'est Sœur Deidamia qui me l'a dit. Pendant qu'elle pouvait encore parler. Elle m'a demandé de m'en occuper. Tu es venu le reprendre ?

— *Ja*. C'est vraiment gentil à vous d'avoir pensé à son bien-être. Mais que veux-tu dire, Tilde, par : « pendant qu'elle pouvait encore parler » ?

Elle émit un gémissement et répondit :

— Je pense que quelque chose s'est définitivement brisé en elle. Mère Aethera l'a fouettée avec la dernière férocité de son horrible nerf de bœuf, à plusieurs reprises au cours de la journée. Dès qu'elle reprenait conscience, les coups pleuvaient de nouveau.

— Mais c'est atroce ! m'écriai-je, grinçant des dents. La vieille truie s'est aperçue qu'elle avait laissé passer l'occasion de s'en prendre à moi. Elle est en train de faire payer Deidamia pour nous deux…

Tilde renifla et ajouta :

— Je doute qu'aucun homme ne s'intéresse désormais à Deidamia. Elle n'est plus très jolie, à présent qu'Aethera l'a défigurée. Elle s'est acharnée sur elle à coups de *flagrum,* avec une violence aveugle.

— Très bien. Je vais faire en sorte qu'elle ait de quoi réfléchir, demain, face à Deidamia. Écoute-moi, Tilde. Je vais laisser mon oiseau ici le temps d'aller faire un tour chez Aethera. Toi, tu vas faire le guet et m'attendre.

— *Gudisks Himins !* Tu parles à présent comme un garçon, de façon bien intrépide. Jamais une nonne dévouée n'oserait pénétrer nuitamment dans les quartiers de…

— Tu l'as dit toi-même, je ne suis plus cette sœur disciplinée. Mais n'aie aucune crainte. Simplement, si quelqu'un approche pendant que je rendrai visite à Sœur Aethera, pousse un bref sifflement d'alerte et cours te mettre en sécurité. Allez, fais cela pour moi, au nom de Deidamia.

— Je puis difficilement faire quelque chose pour toi, vu que tu es un garçon. Et même pour Deidamia, je ne puis m'associer à un crime odieux ! Que comptes-tu faire ? Attenter à la vie de Mère Aethera ?

— *Ne, ne,* juste apprendre à cette diabolique fille d'Halja qu'elle ferait mieux de prendre pour modèle une autre femme. Une femme qui depuis toujours, s'est illustrée par sa tendresse et son amour pour les autres.

Tilde accepta de me suivre jusqu'au trou donnant sur les appartements d'Aethera, d'où nous entendîmes résonner un puissant et sonore ronflement, celui d'une vraie femme de paysan. Je m'y introduisis, et mes yeux s'étant depuis longtemps habitués à l'obscurité, pus approcher sans difficulté de sa paillasse. Malgré l'intolérable vacarme qu'elle émettait, l'abbesse dormait du sommeil du juste, ayant apparemment la conscience en repos de qui n'a rien à se reprocher. Avec une infinie précaution, je tâtonnai aux alentours de sa gorge, jusqu'à repérer la petite mais lourde fiole de cristal. Elle était fixée par un épais anneau de cuivre à une lanière de cuir tressée pendue librement à son cou, mais le nœud qui l'y reliait était aussi rigide que serré.

Tilde n'ayant donné aucun signe d'alerte, et n'entendant personne aux alentours, j'en déduisis que j'avais le temps. J'entrepris donc de ramollir le nœud en l'humidifiant copieusement de salive, et le triturai de mes doigts insistants jusqu'à ce que la peau de la lanière, gonflée d'humidité, commence à se détendre. Lorsqu'il eut atteint le degré de souplesse suffisant, je parvins à défaire ce nœud de mes doigts fins et habiles. Je remarquai qu'il était d'une extrême complexité, sans doute une invention personnelle de l'abbesse. Je fis glisser la fiole le long de la lanière, et la laissai tomber dans le rabat de mon surcot. Puis, je m'ingéniai à reconstituer le nœud tel que je l'avais trouvé.

Je me coulai par l'ouverture et rejoignis Tilde, mais attendis d'être parvenu avec elle dans le grenier pour lui révéler ce que j'avais fait. Elle hurla presque :

— Tu as volé la sainte relique ? Le lait pris du sein de la Vierge ?

— Silence. Personne ne le saura jamais, à part toi. Demain matin, le nœud aura séché, et se sera resserré comme avant. Quand Mère Aethera va se réveiller et constater l'absence de son bien le plus précieux, voyant que le nœud n'a pas été touché, elle conclura que la fiole a disparu d'elle-même, hors de toute intervention humaine. J'espère qu'elle croira que Marie est venue la lui reprendre. Elle comprendra peut-être qu'elle est ainsi châtiée, et qu'il faut qu'elle change d'attitude. Cela pourrait éviter à Sœur Deidamia des tourments supplémentaires.

— Je l'espère, souffla Tilde. Que vas-tu faire de cette relique ?

— Je ne sais pas. Je ne possède que peu de choses, tu sais. Elle pourrait me servir.

— Je l'espère, répéta Tilde, et elle me sembla sincère.

Je me penchai prestement et déposai un baiser sur son petit nez retroussé. Elle se dégagea aussi violemment que si elle avait craint de ma part le prélude à un viol, mais juste après, éclata d'un rire soulagé, et nous nous quittâmes bons amis.

*

J'ai dit plus haut que j'avais quitté le *Balsan Hrinkhen* avec deux objets qui ne m'appartenaient pas. Je les avais désormais avec moi : le *juika-bloth* que j'avais capturé et la fiole reliquaire savamment dérobée. Pourtant, je ne sortis pas tout de suite de la vallée. Il me restait une ultime tâche à accomplir. Tandis qu'il faisait encore nuit, je m'introduisis dans le potager jouxtant la cuisine de Saint-Damien, y prélevai quelques navets d'hiver qui devaient me permettre de combattre la faim et la soif, et les emportai avec moi dans les branches hautes d'un arbre surplombant l'une des extrémités du jardin. Je l'escaladai laborieusement, encombré que j'étais de mon oiseau dans sa

cage ; mais pas question de le laisser chasser avant que je ne lui en donne l'ordre.

Lorsque Mère Aethera m'avait ramené à Saint-Damien, en demandant à un des moines de me garder dans un bâtiment annexe, je m'étais enquis auprès de lui de la tâche désormais assignée à Frère Pierre, l'ancien cuisinier. Il me l'avait dit. Pierre était désormais et sans doute à demeure le misérable ouvrier chargé d'épandre le fumier – entendez par là les excréments humains, déjections animales et déchets de volaille – avec lequel on fertilisait les terres de l'abbaye qui en avaient besoin. Je savais bien de ce fait, que tôt ou tard, Frère Pierre viendrait nourrir le potager. J'avais décidé de l'attendre, prêt à endurer s'il le fallait de longues journées de froid et autant de nuits glaciales si besoin. Jusqu'à ce qu'il arrive.

Finalement je n'eus à rester perché grelottant que la fin de cette nuit-là, plus la journée et la nuit suivantes. Au cours de cette dernière, je descendis refaire provision de navets, et déterrai en outre quelques vers pour mon *juika-bloth* ; dire qu'il s'en régala serait peut-être exagéré, mais il les mangea. Le matin venu, dès qu'eut retenti le chant des matines souhaitant au soleil la bienvenue, et après le bref moment que consacraient les moines à prendre leur petit déjeuner, je vis sortir des différentes portes de l'abbaye les moines chargés des travaux champêtres.

Pierre déboucha d'une des deux portes que j'avais en ligne de mire. Il entra dans une remise, ressortit armé d'une fourche et portant un seau lourdement chargé de fumure, qu'il charria droit vers le potager séparant mon arbre de la cuisine. Il posa au sol le lourd seau d'excréments, qui fumait légèrement dans le soleil du matin, et à l'aide de sa fourche, commença paresseusement de répartir la masse infecte parmi les allées de légumes.

J'attendais le moment opportun, celui où je serais perché à la verticale juste au-dessus de lui. Silencieux et déterminé, je tendis le bras vers la cage du *juika-bloth* et enroulai mon poignet derrière ses pattes, provoquant un réflexe qui le fit sauter sur mon bras. Je le sortis de sa cage, dégageai sa tête du capuchon qui la couvrait, et patientai quelques instants. Pierre,

échauffé par l'effort fourni, avait baissé la cagoule de sa bure. Comme il travaillait penché vers l'avant, l'oiseau et moi ne distinguions que l'arrière de son crâne. J'attendis qu'il se relève pour s'étirer. À présent, sa tonsure pâle, un peu grasse de sueur, luisait dans la masse grise et rousse de ses cheveux touffus, assez semblable à l'œuf gluant dans ce nid de mousse rouge que j'avais entraîné mon aigle à attaquer, les semaines précédentes. Je pointai le doigt sur lui, et chuchotai à mon *juika-bloth* cet ordre comminatoire : « *Sláit !* »

Mon bras sursauta tandis que l'oiseau prenait voracement son envol, et la branche sur laquelle j'étais assis en trembla. Le bruissement de ses feuilles dut parvenir aux oreilles de Pierre, à moins que ce ne fût le froufroutement des ailes du *juika-bloth* en train de prendre de l'altitude, car je le vis tourner la tête fiévreusement dans toutes les directions. Mais il ne leva pas les yeux, conservant la cruelle ressemblance avec l'œuf dans son nid, et l'aigle fondit sur lui depuis les hauteurs.

Il dégringola, les ailerons rigides, droit sur lui, à une vitesse folle. Mais l'ombre du rapace, projetée par le bas soleil du matin, fonçait plus vite encore, ayant une bien plus longue distance à couvrir. La petite tache sombre tomba abruptement de la falaise ouest, ondula à toute allure sur les champs intermédiaires, se rua furieusement vers le jardin qui s'étendait sous mes yeux. Le *juika-bloth,* l'ombre et la cible se heurtèrent en une fraction de seconde.

L'aigle frappa la tête de Pierre d'un son mat et sourd, et enfonça les serres dans la bordure de ses cheveux… Sans doute aussi dans son cuir chevelu, au cri d'outre-tombe que poussa aussitôt le gros moine. Mais il ne hurla pas longtemps. Le *juika-bloth* plongea immédiatement son solide bec recourbé dans le crâne monacal, percutant sa tonsure en plein centre, et sous ses coups, l'œuf blanchâtre devint vite plus rouge que la mousse alentour. Pierre tomba silencieusement entre les hautes feuilles de deux rangs de choux frisés. L'aigle continuait d'élever et d'abattre son bec, avec frénésie, furieux de la résistance de cette coquille anormalement osseuse.

Deux autres moines, alertés par le bref hurlement, pointèrent la tête à un angle du monastère et scrutèrent le

jardin potager, mais ils ne purent voir Pierre, enfoui dans les feuilles de chou. J'appelai calmement : « *Juika-bloth !* », et l'aigle voleta docilement vers le haut, le bec resserré sur un filet de matière grise qui s'étira depuis la tête fracassée de Pierre, puis finit par se rompre et traîna dans la trajectoire de l'oiseau, lorsque celui-ci, les plumes de sa tête couvertes de sang, revint se percher sur la branche voisine.

— *Akh !* laissa tomber l'un des moines, sans doute le cri d'un lapin ou d'un campagnol frappé par cet aigle, là-bas.

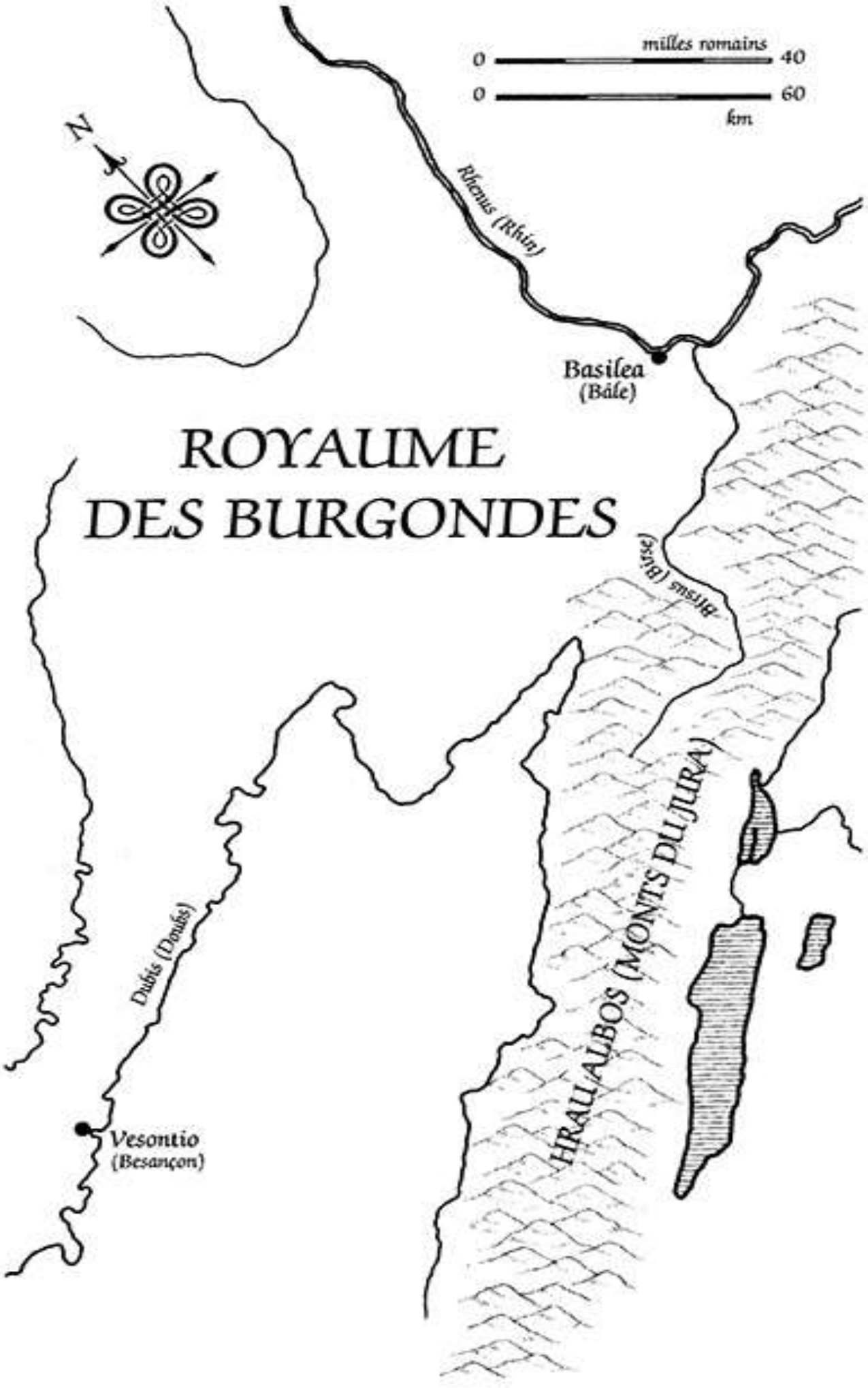
Et ils retournèrent s'absorber à leurs tâches.

Je pris le *juika-bloth* sur mon épaule, encore en train d'avaler à petites saccades le long filet baveux de substance grise, plaçai la cage sous un bras et descendis de l'arbre. Cette prison d'osier ne me serait plus utile désormais, mais soucieux de ne laisser aucune trace de mon passage, je la dissimulai assez loin de là, dans un dense buisson bas où j'avais entreposé auparavant le ballot de mes maigres affaires, que je pris soin de récupérer en même temps.

Je pouvais partir, maintenant. J'étais à la fois Adam et Ève, chassés du Paradis terrestre. Présumé Goth par ma naissance, j'avais toujours constitué, aux yeux de l'Église catholique, un objet de suspicion. Désormais, en tant que *mannamavi,* j'étais pour elle une abomination. En plus de mes doutes, de mes actions criminelles et des fautes inhérentes à ma nature, j'avais deux nuits plus tôt délibérément volé une relique sacrée, et le jour même tué tel un rapace, par l'intermédiaire de mon *juika-bloth*. De ces deux péchés que sont le vol et le meurtre, lequel en moi tenait d'Adam, et lequel tenait d'Ève ?

Peu importait. Il était temps pour moi de partir, et c'est ce que j'allais faire. J'allais devenir un Goth, et je serais un Arien, pourvu que ceux-là se montrent prêts à accueillir plus charitablement un *mannamavi* que leurs ennemis catholiques. C'est pourquoi, m'étant traîné en haut du Cirque de Baume jusqu'aux hautes terres du *Iupa,* je pris à l'intersection sur la gauche, en direction du nord-est, vers ces lieux que les civilisés disaient « barbares » où étaient censées vivre, à moins qu'ils ne s'y terrent tels des sauvages, les tribus d'Ostrogoths, dans les sombres repaires de leurs forêts interdites.

WYRD


milles romains
0
40
0
60
km
N
Rhenus (Rhin)
Basilea
(Bâle)
ROYAUME
DES BURGONDES
Birsus (Birse)
HRAU/ALBOS (MONTS DU JURA)
Dubis (Doubs)
Vesontio
(Besançon)

8

J'émergeai du Cirque de Baume dans un monde dont la destinée et l'identité étaient aussi incertaines que les miennes. Il y avait déjà longtemps, bien sûr, que tous les chroniqueurs et ménestrels décrivaient et chantaient plaintivement le désordre dans lequel était tombé l'Empire romain, naguère si puissant, discipliné et inébranlable. Non qu'il soit besoin, pour le savoir, d'écouter des chansons ou de lire des livres. Même un être de condition aussi humble que la mienne, cloîtré dans un monastère au fond d'une vallée isolée, avait pu se rendre compte de la faiblesse et de la division de l'Empire.

L'homme qui occupait à Rome le trône impérial lorsque je fus trouvé sur le seuil de Saint-Damien, l'empereur Avitus, n'avait régné qu'un temps très court avant d'être déposé et exilé. Depuis lors, rien que pendant ma courte vie, trois autres hommes s'étaient déjà succédé à son poste.

Il faut que vous le sachiez, lorsque nous autres citoyens de l'Empire romain d'Occident localisions l'empereur et la cour impériale « à Rome », c'était un peu comme ces chrétiens qui situent leurs chers défunts « au ciel ». Car si nul ne connaît précisément la situation de ses chers disparus, tout le monde savait, chez nous, que l'empereur n'était évidemment pas à Rome. Certes, le Sénat romain s'y réunissait encore, et l'évêque de Rome continuait de là-bas de diriger l'essentiel de la chrétienté. Mais nul empereur n'y régnait plus. Depuis près de cinquante ans, tant par lâcheté que pour des raisons de sécurité, les empereurs s'étaient retirés avec leur cour dans la cité de Ravenne, au nord de l'Italie, entourée de marécages donc plus facile à défendre.

En réalité, le chancelant siège impérial « de Rome » était bien à l'image de ce qu'était devenu depuis longtemps déjà l'Empire romain d'Occident. Comme je l'ai dit, ce n'est qu'à la

mort d'Attila, survenue un peu avant ma naissance[24], que les Huns s'étaient retirés d'Europe pour se réfugier dans les lointaines solitudes de la Sarmatie, d'où ils avaient surgi un siècle plus tôt. Mais leur venue avait laissé des traces durables puisqu'en avançant, ils avaient repoussé devant eux plusieurs peuples germaniques, les forçant à quitter leurs domaines traditionnels pour en envahir d'autres où ils s'étaient solidement fixés. Les Goths avaient été déracinés de leur fief entourant la mer Noire et désormais, une moitié d'entre eux, les Ostrogoths, occupaient la Mésie, tandis que leurs homologues, les Wisigoths, tenaient les provinces d'Aquitaine et d'Hispanie. Un autre grand peuple germanique de l'époque, les Vandales, avait quitté les terres d'Europe pour s'établir le long du littoral de Libye. Les Burgondes contrôlaient la région où j'étais né, les Francs régnant quant à eux sur la partie nord de l'ancienne Gaule. Bien que ces terres fussent encore nominalement romaines, ostensiblement vassales de l'Empire, Rome suspectait leurs occupants « barbares » d'être de virtuels belligérants, susceptibles de se soulever à tout moment.

La seule force habilitée en principe à assurer l'unité de l'Empire, l'Église chrétienne, était trop souvent déchirée par des rivalités et jalousies internes. Les chrétiens d'Occident étaient brouillés avec ceux d'Orient. Dans le même temps, chacun des évêques des cinq grands sièges épiscopaux de la chrétienté – Rome, Constantinople, Alexandrie, Antioche et Jérusalem – cherchait par tous les moyens à se faire reconnaître comme seul souverain des chrétiens, à décrocher le titre respecté de « pape » et à asseoir l'autorité effective de sa seule juridiction. Pour compliquer encore les choses, bien que le christianisme fut depuis deux siècles la religion officielle de l'Empire, de multiples sectes hérétiques et autres cultes païens s'étaient développés. Les populations germaniques de l'Empire avaient soit gardé la Vieille Religion, celle d'Odin et des autres dieux scandinaves, soit opté pour la branche jugée « hérétique » de l'Église arienne. Nombre de Romains conservaient en outre l'ancienne foi en Jupiter et son cortège de dieux associés, tandis

[24] Au printemps 453.

que les militaires ne juraient que par le culte perse de Mithra, jugé plus « viril ».

Tel était le monde tourmenté et aux abois dans lequel je pénétrais, moi qui l'étais tout autant. J'étais loin de me douter que mes pas me conduiraient aux pieds de la personne qui restaurerait la paix et l'unité, la loi et l'ordre dans l'Empire romain d'Europe. Comment aurais-je pu le savoir ? L'Empire lui-même ignorait encore l'existence de cet homme car Théodoric, que tous appelleraient plus tard Théodoric le Grand, n'était encore, comme Thorn le *mannamavi,* qu'un enfant.

À la vérité, il devait être bien plus candide que je ne l'avais été à son âge, tout au moins en termes de vertu et d'innocence. En effet, j'avais connu au cours des derniers mois les nombreux plaisirs, les occasionnelles angoisses et hélas, les pénibles conséquences d'une vie sexuelle d'adulte, qui plus est vécue des deux bords à la fois. Je dois toutefois insister sur un point. Comme l'avait prévu de longue date le médecin Chrysogène, je ne fus effectivement affecté d'aucune des contraintes pesant d'ordinaire sur les deux sexes : je n'eus pas à subir les règles mensuelles qui affligent les femmes, et jamais je ne portai d'enfant. Pour autant que je sache, jamais non plus je ne fus père. Je me trouvai ainsi, et c'était une chance, totalement exempté des charges et responsabilités de famille incombant à la plupart des hommes et des femmes.

Akh, je le confesse, il est arrivé à ma partie féminine, en des moments incertains, inconfortables ou particulièrement terribles de ma vie, d'aspirer à un peu plus de sécurité et de tranquillité. Mais ces flottements furent toujours brefs, et jamais je n'ai pu me résoudre à ce que la plupart des gens considèrent comme la « normalité ». Avec le recul, j'aurais tendance à m'en réjouir. Si je m'étais cantonné aux limites ordinaires de la moralité ou si j'avais choisi un sexe, l'assumant pour le restant de mes jours, ma vie aurait certes été bien plus simple et vierge d'imperfections. Mais comme elle aurait manqué de piment et d'aventure ! Je me suis souvent demandé ce que peuvent ressentir, lorsqu'ils se penchent sur leur passé, les gens normaux, policés et vertueux. Qu'ont-ils vraiment fait qui soit digne d'intérêt ? Quels sont les souvenirs susceptibles

de faire naître en eux un sourire rétrospectif, un accès de chagrin, une sensation de fierté, un sanglot de regret, voire un sentiment de honte de ce qu'ils ont pu faire ?

Mon apparence a toujours été le reflet de mon appartenance sexuelle. Ambiguë. Durant ma vie d'adulte, j'ai été aussi souvent qualifié de « beau garçon » ou de « bel homme » que complimentée comme une jolie femme. J'en ai connu de plus grandes que moi, mais aussi des hommes plus petits. Mes cheveux ondulés sont restés mi-longs, ce qui sied à l'homme comme à la femme. Ma voix n'a pas mué à l'adolescence, faisant de moi tantôt un homme à la voix douce, tantôt une femme au timbre rauque, un peu provocant. Lorsque je cheminais seul, je demeurais un homme. Mais même ainsi, je conservais un côté équivoque. Parce que j'étais blond aux yeux gris, les peuples hâlés du Sud me prenaient pour un Scandinave. Mais la finesse de mes traits et mon visage imberbe m'ont toujours fait passer, auprès des peuples germaniques, pour un Romain.

Je n'ai jamais eu ni barbe ni poils sur le torse, excepté un peu de duvet sous les aisselles, et jamais je n'ai développé non plus de véritable poitrine. Mes attributs mammaires étaient comparables à des pectoraux d'homme. Quelle qu'ait été leur douceur, je pouvais aussi aisément les aplatir sous un habit serré que les mettre en valeur à l'aide d'un strophion[25] pour accroître leur volume. Leurs aréoles rose pâle et leurs mamelons étaient un peu plus développés que ceux d'un homme et plus érectiles sans doute, lorsqu'on les stimulait, mais jamais les femmes me croyant un homme ne les trouvèrent désagréablement efféminés. Du reste, après Deidamia, nulle femme qui m'ait vu dévêtu ne m'a jamais pris pour une consœur.

Mon écusson pubien était bien dessiné, légèrement plus sombre que la teinte de mes cheveux, et ni aussi diffus que celui d'un homme, ni aussi net et triangulaire que celui d'une femme ; mais hormis certains médecins, nul ne prête attention à cette différence. De même, mon nombril, contrairement à

[25] Écharpe que l'on attachait juste sous la poitrine, par-dessus le vêtement, pour soutenir les seins.

celui des hommes, n'était pas à hauteur de la taille, ni aussi bas que celui des femmes. Là encore, rares sont ceux qui sont conscients de ces détails. Mon organe viril était de taille suffisante pour qu'en veillant à ma posture lorsque j'étais nu, je puisse en dissimuler aisément l'absence de testicules. Je pouvais tout aussi bien l'escamoter totalement, en le fixant sur mon ventre à l'aide d'une bande bien serrée, dès que je devenais une femme.

On pourrait croire que je m'adaptai très jeune à ma nature particulière. Tel ne fut pas le cas. Comme on le verra, je mis du temps à l'admettre, et la normalisation de mes rapports avec autrui fut l'aboutissement d'une longue série de rencontres, sexuelles ou pas, avec divers hommes et femmes. J'acquis de certaines une simple expérience, et si quelques-unes me procurèrent de réelles émotions, d'autres furent franchement embarrassantes ou réellement douloureuses. En fait, je mis de longues années à m'accepter tel que j'étais. Souvent, je me demandais : « Dois-je chausser les socques de la comédie, ou les cothurnes de la tragédie ? » Longtemps, je supportai mal la présence de certains animaux tels que les chevaux, les juments, et *a fortiori* les mules. *Akh,* même la vue d'une certaine fleur me mettait mal à l'aise.

Le lys, en particulier, me faisait horreur. On le sait, quelles que soient leur beauté et leur senteur aromatique, les plantes n'exhibent jamais, au cœur de leurs pétales, que leurs organes sexuels. Or le lys, avec son spadice charnu émergeant de cette spathe en forme de vulve, me semblait être une vivante caricature de mes propres organes.

Je ne commençai à accepter ma nature duelle qu'après avoir lu et entendu nombre d'histoires et de vieux chants païens que je n'aurais jamais pu découvrir au monastère. J'appris ainsi que je n'étais en aucun cas le premier de mon espèce ; que le terme en gotique de *mannamavi,* comme celui d'androgyne, en grec, n'avaient pas été inventés juste « au cas où » quelqu'un comme moi viendrait à naître. Comme l'a écrit Pline : « Quand la nature folâtre, elle peut n'importe quoi. » S'il fallait en croire les histoires païennes, elle avait déjà produit bien d'autres monstres avant moi.

Ces légendes faisaient par exemple état d'un ancien, Tirésias, qui était passé de l'état d'homme à celui de femme, avant de redevenir un homme. Ovide, quant à lui, faisait référence au dieu secondaire Hermaphrodite, fils d'Hermès et d'Aphrodite, autrement dit de Mercure et de Vénus. Ce garçon, qui avait refusé les avances d'une nymphe éprise de lui, subit sa vengeance : elle demanda aux autres dieux de faire en sorte qu'ils ne soient plus jamais dissociés l'un de l'autre. Un jour qu'Hermaphrodite et elle se baignaient dans le même lac, ceux-ci exécutèrent son vœu et ils ne formèrent plus qu'un seul être, muni des deux sexes. Le sort ainsi jeté resta associé au lac en question, situé quelque part en Lycie, de sorte que depuis lors, tout homme qui s'y baigne ressort moitié femme, et toute femme moitié homme. Je me demandai comment j'en serais ressorti, moi, si j'avais pu trouver ce lac. Mais jamais je n'ai eu l'occasion de connaître cette lointaine région de l'Empire d'Orient.

Il y avait aussi le dieu mineur Agdistis, né comme moi *mannamavi*. Mais les autres dieux lui avaient coupé l'organe mâle, et il avait survécu sous la forme de la déesse Cybèle. Parmi les mortels de l'ancien temps, d'autres que Tirésias avaient changé de sexe au cours de leur vie. Quoique n'étant pas androgyne lui-même, Néron, l'un des premiers empereurs romains, avait pris le même plaisir à coucher avec des hommes qu'avec des femmes. Aussi, lorsqu'il résolut publiquement de « prendre en mariage » l'un de ses amants, un des convives de la cérémonie fit remarquer, caustique, que « le monde aurait été bien heureux si le père de Néron avait eu une telle femme ».

Non content d'en savoir un peu plus sur ces personnes équivoques ou au sexe inconstant qui avaient vécu avant moi, j'en vins également à croire que d'autres *mannamavi* tels que moi pouvaient fort bien continuer de naître, de temps à autre, parmi l'espèce humaine. Il semblait par exemple qu'il en eût subsisté quelques-uns parmi les rejetons du peuple scythe. Ces Scythes de jadis étaient réputés gros et gras, indolents, et ils ne manifestaient à l'égard du plaisir sexuel qu'une indifférence notoire, ce qui avait causé, disait-on, leur dégénérescence et le déclin de leur race. Leurs descendants n'en avaient pas moins

conservé le mot « enarios », qui signifie « homme-femme » : voilà qui se référait probablement, me disais-je, à mon cas.

Ce que j'appris à travers mes lectures contribua en tout cas à estomper quelque peu ce lourd sentiment de solitude que je ressentais : je n'étais pas insupportablement unique. Si des êtres semblables à moi existaient de par le monde, il n'était pas impossible que je puisse un beau jour en rencontrer un. J'envisageai même de me transporter jusqu'en Afrique, en ces terres torrides de Libye ou d'Égypte où vivent de curieux animaux tels que le tigre-cheval ou l'oiseau-chameau… Peut-être existait-il en ces lieux des sortes d'hommes composites, eux aussi, qui m'eussent plus ou moins ressemblé ? Mais je n'y suis jamais allé, et ne puis par conséquent rien en dire.

Au reste, je me suis un peu écarté du fil de ma chronique.

9

La seconde fois que je fus renvoyé, cette fois définitivement, de Saint-Damien, j'en sortis, comme lorsque j'avais été banni à Sainte-Pélagie, empli à la fois d'excitation et d'appréhension quant aux aventures que j'allais devoir vivre à l'extérieur du *Balsan Hrinkhen*. Jamais je ne m'étais encore éloigné au-delà des plus proches fermes et villages du plateau, encore était-ce rarement et jamais seul. Cela n'était arrivé qu'une seule fois, lorsqu'un frère m'avait emmené dans un des chariots du monastère pour l'aider à charger quelques marchandises et du fourrage pour les bêtes. Achevant l'ascension du Cirque de Baume et sur le point d'entrer dans le vaste plateau ondulé du *Iupa*, tandis que je progressais, chaudement couvert de mon manteau en peau de chèvre doublé de mouton, je me sentis, face à l'hiver qui se fait si noir quand le soir tombe, presque nu et sans défense face à l'avenir. Au monastère, tout avait été prévisible. Mais ici, j'étais sur la route : une route sans murs, ouverte à tous les vents, sans protection ni limites. Une route où rien ne serait jamais écrit de ce qui pouvait survenir d'un lieu à un autre, et d'un jour sur l'autre.

Les deux ou trois premiers villages qui se présentèrent sur le chemin m'étaient connus. J'y fus donc identifié comme « celui du monastère », et bien que les villageois aient regardé mon *juika-bloth* avec surprise et curiosité, ils crurent sans doute que je venais en mission depuis Saint-Damien. Mais au-delà, pénétrant en territoire inconnu, j'avais de sérieuses raisons de craindre que l'on ne me prît par erreur pour un esclave en fuite et que l'on cherchât à s'assurer de moi.

Je n'avais évidemment aucun certificat d'affranchissement. N'étant pas esclave, je ne pouvais en avoir reçu. Or, il n'existe aucun autre moyen à la vérité, de prouver que l'on est vraiment une personne libre. Bien sûr, un homme ou une femme adulte n'a en général pas besoin de produire une telle preuve, à moins

de porter les cicatrices et callosités consécutives au port du collier de fer et des chaînes, ou de correspondre au signalement d'un véritable esclave en fuite. Mais un jeune tel que moi, surpris à vagabonder à travers la campagne, pouvait fort bien se faire accoster puis appréhender par n'importe qui et être saisi comme esclave. Peu importeraient ses protestations d'innocence, ses vociférations ou même ses plausibles explications. La parole d'un adulte prévaut toujours, face à une cour de justice.

Les garçons sont des proies de choix : même encore bambins, ils valent bien ce que coûtera leur entretien jusqu'à l'âge adulte, car ils seront alors en mesure de travailler. J'étais déjà de toute façon en âge de le faire, et que je fusse garçon ou fille, j'étais potentiellement utile ou désirable. La tenue que je portais était, en ces contrées rurales, commune aux deux sexes. Et eussé-je trimballé avec moi un panneau proclamant haut et fort ce que j'étais, j'aurais affronté le même danger : en garçon, d'être soumis sur-le-champ à de lourdes corvées ; en fille, d'être chargée de tâches plus légères, mais conviée en sus à partager la couche de mon « nouveau maître ».

Aussi, dès que je détectais le pas d'un vagabond, d'un cavalier ou d'un conducteur de chariot, je me jetais sur le côté et m'allongeais dans un buisson ou derrière une haie, le temps de le laisser s'éloigner. Lorsque je parvenais aux abords d'un nouveau village, je le contournais à bonne distance. Je m'interdisais de demander à quiconque le gîte ou le couvert. Même par le temps le plus sombre ou le plus neigeux, je trouvai toujours à me loger assez confortablement dans une charrette ou un grenier à foin aux alentours des fermes, ayant soin de me réveiller assez tôt pour prendre le large avant que le fermier ne survienne pour entamer les travaux champêtres. Pour me nourrir, je me débrouillais. Je n'avais à disposition qu'une fronde, et il était rare qu'elle me procurât un lapin ou un oiseau comestible. Mon rapace était bien meilleur chasseur, mais jamais je ne fus assez affamé pour partager avec lui la moindre de ses prises, que ce soient des serpents, des souris ou autres.

Il n'y avait pas grand-chose à prélever sur les champs en jachère d'hiver à l'exception d'un occasionnel navet, en général

surveillé de près ou congelé. Aussi, je le confesse, lorsque je n'avais pas d'autre solution, je chapardais des œufs dans les basses-cours, emportant ici ou là un poulet entier. C'est un de ces approvisionnements qui valut à mon voyage son premier arrêt brutal.

Dans une de ces fermes, au petit matin, tandis que mon *juika-bloth* était parti à la recherche de son propre petit déjeuner, j'entrai furtivement dans le poulailler. J'étais en train de chiper sous les poules quelques-uns de leurs œufs encore chauds, si adroitement que celles-ci ne protestaient que d'un faible gloussement endormi, lorsqu'une lourde main m'agrippa l'épaule, m'attira brusquement à la lumière du jour, et me jeta sur le sol dur comme pierre. Le paysan, d'impressionnante carrure, le visage aussi rubicond que ses yeux injectés de sang et sa barbe rousse, me lança de toute sa hauteur un regard féroce, brandit un solide bâton et grogna d'un ton farouche :

— *Sai ! Gafaífah thanna aiweno faihugairns thiufs !*

Sa phrase expliquait assez pourquoi il s'était levé bien avant l'heure habituelle : « Enfin ! Voilà que je le tiens, ce satané petit voleur ! » Il semblait évident, hélas, que son poulailler avait été régulièrement visité avant moi par quelqu'un d'autre. Le précédent pillard était probablement un renard ou une fouine, mais je n'eus pas le temps d'émettre cette suggestion, car il commençait à me détailler le sort qu'il allait me faire subir : il me battrait jusqu'au sang avant de m'enchaîner comme esclave. Il ponctua sa harangue en m'assenant un coup de bâton dans les côtes, avant que je puisse appeler : « *juika-bloth !* » Je me redressai sur mes jambes et pris un deuxième coup, en pleine face celui-ci, avant que mon oiseau ne surgisse de là où il se trouvait.

Lorsque ses ailes battirent entre mon assaillant et moi, qu'il se posa sur mon épaule et se mit à regarder curieusement le fermier, les yeux de ce dernier s'écarquillèrent, et son gourdin s'immobilisa au-dessus de lui. Le *juika-bloth* ne manifestait bien sûr aucune hostilité envers l'homme, mais un rapace n'a pas besoin de vous couver d'un regard bien féroce pour avoir l'air menaçant. Mon rustique vis-à-vis recula en murmurant, l'air incrédule, « *Unhulta skohl…* », mais je ne lui laissai pas le

temps de reprendre ses esprits, et m'enfuis de toute la vitesse de mes jambes. J'en décrochai même les serres de mon aigle, qui dut voleter à ma poursuite pour me rattraper. Cela acheva sans doute d'impressionner le fermier, car il renonça à me prendre en chasse. Je parie qu'il passa le restant de sa vie à ébahir ses concitoyens en leur racontant comment un jour, au beau milieu de sa basse-cour, il avait affronté un « démon crotté » et son malfaisant esprit ailé.

Ce n'est que parvenu bien loin de la ferme, à l'abri d'un épais bosquet, que je songeai à éponger le sang qui me coulait sur le visage. Là seulement, mes côtes commencèrent à me faire souffrir. La douleur était infernale, et y ayant senti de l'humidité, j'en déduisis que je devais avoir saigné. Mais ce n'était pas le cas. J'avais calfeutré les œufs, au moment de les escamoter, dans mon sarrau au-dessus de ma ceinture, et le bâton du paysan les avait écrasés. Cela formait une coquette bouillie à l'intérieur de mes vêtements, mais je m'ingéniai à rassembler assez de ce gélatineux désastre pour soulager ma faim. Mes côtes me lancèrent durant plusieurs jours, mais si certaines avaient été cassées, elles guérirent toutes seules.

Mon visage tuméfié, devenu presque noir et bleu, me fit souffrir plus longtemps. Mais l'épanchement sanguin du début, quoique abondant, n'avait coulé que d'une petite coupure, et il ne tarda pas à se résorber. Il m'en resta une légère cicatrice, un peu plus pâle que ma peau, coupant en deux mon sourcil gauche. Quand je fus plus tard devenu un homme, mes camarades l'attribuèrent tout naturellement à quelque mémorable et valeureux combat. Lorsque j'étais une femme, on jugeait ce détail comme un ajout singulier à ma beauté.

Peu après cet incident, la route me conduisit en bordure d'une rivière, le Doubs, et pour la première fois depuis longtemps, je pus me laver. Je dus briser la glace du bord pour atteindre l'eau mais le contact de ce froid mordant apaisa la douleur de mes côtes et réduisit la boursouflure de mon visage. La rivière fournit par ailleurs à mon alimentation du poisson, et je pus mettre un terme à mes pillages dans les basses-cours. Le Doubs était bordé de nombreuses vignes ; bien sûr, par ces temps hivernaux, elles ne portaient aucune grappe, mais elles

n'en furent pas moins utiles. Je prélevai quelques-unes des ficelles qui les maintenaient fixées à leurs pieux, je les liai bout à bout et me confectionnai une ligne de pêche, tandis que j'improvisais des filets avec les branches épineuses de buissons d'aubépine.

Cette dernière plante étant très résistante, et n'ayant pas de couteau sur moi, je dus apprendre à mon *juika-bloth* à m'en tailler des tronçons à l'aide de son formidable bec. Il me fallut, avant qu'il y parvienne, l'implorer et l'encourager un certain temps. Je dus me montrer patient, accepter ses échecs, mais au terme de laborieux essais, il finit par comprendre ce que je désirais. Dès qu'il eut saisi l'idée, il se mit à découper tant de ces morceaux épineux que je me retrouvai bientôt avec une quantité largement supérieure à ce dont j'avais besoin. Mon oiseau me fournit également l'appât, que je prélevai sur une de ses souris. Pour lui exprimer ma gratitude, je lui fis cadeau de mon premier poisson, un omble de rivière. Durant plusieurs jours encore, chaque fois que le *juika-bloth* revenait de l'une de ses expéditions de chasse, il me rapportait un plein bec de petites tiges d'aubépine. Peut-être pensait-il que je comptais m'en construire un nid épineux.

Dès lors, aussi longtemps que je longeai le Doubs, je pus attraper par intervalles de quoi me faire cuire un ombre, une truite ou une loche. Ma première ligne et mes filets artisanaux n'étaient pas assez solides pour retenir de plus gros poissons telle la perche, bien plus imposante et puissante. Une ou deux fois par jour, une barge acheminant du sel ou des grumes vers le carrefour commercial que constituait Lugdunum passait près de moi, sur la rivière, et je devais alors me dissimuler comme je l'avais fait pour les piétons rencontrés en chemin. Les occupants de ces embarcations auraient été, eux aussi, trop contents de me capturer sur la berge pour m'utiliser à bord comme travailleur de force. Aussi pêchais-je exclusivement la nuit, ce qui était en fait plus aisé, la lueur de la torche allumée sur la rive contribuant à attirer vers moi les poissons.

Au fil de ma progression au nord-est, les terres s'élevaient peu à peu, mais c'était si imperceptible que je ne m'en rendis compte qu'en voyant le Doubs s'encaisser entre des berges de

plus en plus abruptes. Je parvins enfin à l'endroit où l'un de ses méandres entoure presque totalement la colline sur laquelle est bâtie la cité de Vesontio, dégageant une péninsule dont la partie resserrée est aussi la plus élevée. Juste derrière ce méandre se dresse, sur une hauteur équivalente, la basilique de Saint-Ferjeux, que je distinguai de très loin, lorsque j'enveloppai pour la première fois du regard Vesontio. Sur les quelques kilomètres précédant l'entrée, la route est pavée de quatre rangées parallèles de pierres rondes, afin que les véhicules à roues ne s'y embourbent pas à la saison des pluies. Les intervalles non pavés permettent d'épargner les sabots des animaux de trait, chevaux, mules ou bœufs. Le trafic important de piétons, de cavaliers et de chariots divers qui circulaient sur cette voie me permit de quitter les abords de la rivière pour me noyer dans la masse. Même *juika-bloth* perché sur mon épaule n'attira pas outre mesure l'attention. Il y avait en effet parmi les passants un certain nombre de marchands gardant dans des cages en osier des rossignols et autres oiseaux chanteurs, et l'on dut me prendre, je suppose, pour un négociant en oiseaux exotiques.

Certains ne peuvent souffrir les villes et la vie citadine, mais je ne suis point de ceux-là. Sans doute parce que la première cité que j'eus l'occasion de visiter, Vesontio, était des plus plaisantes. Perchés sur son éminence, ses habitants jouissent d'un agréable point de vue sur le vaste coude décrit par le Doubs et les collines qui l'entourent. Les berges sont bordées d'innombrables quais où abordent et d'où partent constamment des barges de marchandises, et le méandre est longé d'une large promenade pavée destinée aux estivants. Vesontio est une cité aussi propre que calme. On n'y endure ni ces fumées et autres mauvaises odeurs, ni cette pollution de l'eau par les teintures colorées, ni le fracas métallique venu des forges et ateliers des villes où l'on tisse et l'on teint l'étoffe, où le cuir est tanné, les pierres taillées, les métaux travaillés. Tous ces produits, Vesontio les importe, les payant de la vente du sel extrait des mines du voisinage et du bois parfumé qu'elle tire de ses forêts. L'autre source de revenus de la ville provient des visiteurs accourant l'été de tous les coins d'Occident. Ils viennent profiter des eaux thermales riches en minéraux alimentées par les

sources chaudes du quartier Palustre, sur l'autre rive du Doubs. Cette exploitation du thermalisme procure du reste à la ville un coquet bénéfice.

Le pont de pierre enjambant la rivière entre Vesontio et Palustre était le premier que je découvrais de ma vie, et en le voyant, je m'émerveillai que la pierre puisse ainsi flotter sur l'eau. Ce n'est qu'après un instant d'observation que je réalisai que ses épais piliers, traversant la rivière, reposaient en fait au fond de son lit. Je fis à Vesontio quantité d'autres découvertes, tel le vaste arc de triomphe qui en surplombe l'entrée. Érigé par l'empereur Marc Aurèle, il avait durement subi les affres du temps, mais je parvins encore à y distinguer les bas-reliefs commémorant les victoires impériales. Il existe aussi là-bas un amphithéâtre, si immense qu'il semblait pouvoir englober en entier le Cirque de Baume. Ce n'est évidemment pas le cas, mais ses hauts gradins de pierre contiendraient sans doute vingt fois la population de la vallée. Je ne pus admirer que de l'extérieur les fins bâtiments de marbre abritant les thermes, car il fallait payer pour en apprécier les bienfaits, mais je me rendis à Saint-Ferjeux, première église que je voyais depuis notre chapelle de Saint-Damien. Cette dernière y eût tenu plusieurs fois. Les splendides murs de la basilique étaient décorés de mosaïques ainsi que de peintures de scènes bibliques.

Cependant ce qui me frappa le plus à Vesontio, fut l'incroyable variété des vêtements de ses habitants. Non seulement ils étaient différents de l'habit des gens des campagnes, mais ceux des hommes n'avaient rien à voir avec ceux des femmes, y compris ceux des enfants ayant sensiblement mon âge. Même si dans le détail, les femmes étaient loin d'être vêtues à l'identique, elles portaient toutes des toges richement brodées descendant aux genoux, et celles qui n'allaient pas tête nue, arborant fièrement de longues tresses libres, étaient coiffées de chapeaux multicolores. Les hommes portaient un manteau de cuir mi-long sur une tunique courte, serrée à la ceinture, et des braies descendant aux genoux reliées à des jambières en cuir tressé. La majorité des hommes allaient eux aussi tête nue, mais certains portaient des casquettes de cuir aux formes les plus fantaisistes. Leur niveau social

transparaissait dans la qualité des costumes en somptueuse laine de Bétique et de Modène ou en batiste de Cambrai ainsi que dans le nombre d'ornements de valeur qu'ils arboraient. Les riches citoyens affichaient une fibule sur l'épaule droite, les femmes de la bonne société en ayant une sur chaque épaule. Les boucles de ceinture des hommes, souvent fort élaborées, le disputaient aux ornements ceignant les chevilles et les poignets de leurs épouses. La plupart de ces bijoux étaient en or, sertis de grenats, rubis ou fragments de verre taillé. Vu la rigueur hivernale, beaucoup portaient des manteaux de fourrure.

Je n'avais nullement les moyens d'acheter des vêtements susceptibles de rivaliser avec les leurs, mais fort heureusement, suffisamment de paysans arpentaient les rues de Vesontio pour que je puisse passer inaperçu dans ma peau de mouton, mon sarrau et mes chausses. Je décidai néanmoins qu'il pourrait être dans mon intérêt d'acquérir une tenue me permettant de me changer en femme si cela s'avérait nécessaire. Cependant, il était un autre instrument dont j'avais besoin avant toute chose, comme j'avais pu m'en rendre compte sur la route et au long de la rivière : un couteau.

Dès mon arrivée à Vesontio, je repérai l'échoppe d'un coutelier, mais ne m'y rendis pas immédiatement. J'attendis que vers midi, une femme vînt le remplacer. Elle était venue à l'évidence informer son mari que le *prandium* était prêt. C'est le moment que je choisis pour entrer et aller examiner la marchandise à vendre. Les meilleures lames sont celles forgées par les Goths, mais leur prix, exorbitant, est à l'avenant. J'optai donc, au sein d'un lot de moindre qualité, pour un couteau de cuisine de bonne apparence, et le marchandai avec la femme de l'artisan. Aussitôt que nous fûmes tombés d'accord sur un prix, je lui tendis mon *solidus* d'argent. Elle sursauta, me toisant soudain d'un œil soupçonneux. L'aigle perché sur mon épaule me permit alors de lui rendre un regard bien plus froid que je m'en serais cru capable. La femme s'inclina devant ma détermination, me rendit la monnaie, et je sortis en paix avec mon achat.

C'était pour cette raison que j'avais attendu que son mari s'absente. Ce dernier ne se serait peut-être pas laissé aussi

facilement impressionner par mon *juika-bloth,* et aurait peut-être alerté des gardes civils qui m'auraient interrogé, voire arrêté sur-le-champ. Un *solidus* d'argent ne vaut sans doute qu'un seizième de *solidus* d'or, ce n'en est pas moins une somme peu usuelle, pour un petit paysan miteux comme moi. J'aurais pu être pris non seulement pour un esclave en fuite, mais *a fortiori* pour un voleur.

Comme des cohortes patrouillaient dans Vesontio jour et nuit, je ne me hasardai ni à voler quelque chose à manger, ni à chercher un lieu tranquille où dormir. Mon couteau m'avait coûté la moitié du *solidus,* mais cet achat avait gonflé ma besace d'une ribambelle sonnante et trébuchante de deniers et de sesterces. Et en cette période d'hiver, les *gasts-razna* et *hospitium* qui pourvoyaient d'ordinaire au bien-être des visiteurs se trouvaient presque vides, aussi étaient-ils prêts à accorder de sérieuses réductions sur leurs tarifs. Je fis en sorte de dénicher l'une des auberges les plus modiques, une modeste hutte ne proposant qu'une chambre, tenue par une veuve quasiment aveugle, qui ne me vit sans doute pas assez nettement pour faire de commentaire sur ma tenue et sur mon étrange compagnon. J'y demeurai deux ou trois jours, dormant sur une paillasse à peine plus épaisse et confortable que le sol des berges du Doubs auxquelles je m'étais habitué, et me sustentant des grossiers gruaux que la vieille femme était encore capable de cuisiner avec le peu de vision qui lui restait. Pendant ce temps, je me mis en devoir d'explorer les humbles quartiers de la ville à la recherche d'un habit.

Les petites échoppes misérables ne manquaient pas, toutes tenues par de vieux Juifs vendant le bric-à-brac délaissé par les classes aisées. Dans l'une d'elles, après avoir longuement ergoté sur le prix avec l'obséquieux propriétaire et supporté avec patience ses serviles contorsions des poignets, je m'achetai une tunique de femme fort usée et délavée, mais encore utilisable. Et tandis que le Juif me l'empaquetait, grommelant que je venais de lui voler son dernier *nummus* de bénéfice sur la transaction, je m'arrangeai pour chiper et escamoter sous mon sarrau un foulard féminin, que j'emportai sans payer. Dans une autre boutique, j'achetai une rude tunique de cuir pour homme,

passablement éraflée et chiffonnée, et un pantalon en grosse laine de Ligurie pas encore totalement élimé, prolongé par deux « mitaines de pieds » grossièrement cousues. Là aussi, je profitai de l'empaquetage pour dérober furtivement un article, en l'occurrence une casquette de cuir. Ce n'est pas sans honte rétrospective que je repense à ces larcins, commis au détriment de marchands presque aussi pauvres que moi. Mais j'étais alors jeune, sans expérience de la vie, et je partageais l'avis général qui voulait que personne, malgré les cohortes de vigiles qui patrouillaient pour veiller à l'ordre établi, ne s'émeuve d'un vol commis à l'encontre d'un Juif.

Je consacrai le peu d'argent qui me restait après ces emplettes à l'achat d'un solide cordon de saucisses fumées, dont j'allais me nourrir longtemps. Puis, lors de ma dernière soirée à Vesontio, je testai mes deux identités afin d'apprécier leur effet sur les autres. Dans ma petite chambre de location, j'enfilai la tunique de cuir par-dessus mon sarrau, passai mes braies, chaussai mes bottes sur mes mitaines de pieds et vissai la casquette sur mon crâne. Laissant dans la pièce mon aigle, je descendis, ma peau de mouton négligemment jetée sur les épaules, vers la rue occupée par les prostituées, au bord de la rivière, et me mis à l'arpenter d'une démarche virile. Les femmes peinturlurées debout sous les porches ou assises aux appuis de fenêtres m'ouvrirent leurs manteaux afin de me donner un aperçu de leurs charmes, tout en sifflant et en roucoulant à mon adresse des « *Hiri, aggilus, du badi !* », certaines allant même jusqu'à m'agripper le bras au milieu de la rue pour m'attirer vers leurs tanières. Je les honorai d'un mâle sourire, détendu et distant à la fois, mais continuai à marcher, ravi de me savoir digne de leurs sollicitations.

Je retournai me changer dans ma chambre, ne gardant cette fois que la partie haute de ma blouse, et revêtis la tunique, nouant le foulard sur ma tête et chaussant mes sandales à la place des bottes. Posant de nouveau ma peau de mouton à la diable sur ma tenue, je redescendis dans le même quartier et m'y baladai d'un pas nonchalant, la démarche féminine et un brin chaloupée. Les prostituées qui m'avaient précédemment hélé aux cris de : « Viens, mon ange, viens faire un tour au lit

avec moi ! » me regardaient à présent passer d'un air froid, resserrant leurs manteaux sur leurs épaules, certaines ricanaient même avec mépris, me sifflant ironiquement quand elles ne grondaient pas avec férocité : « *Huarboza, horina, uh big daúr izwar !* », à savoir en substance : « Dégage, traînée, va te trouver un perchoir ailleurs ! » Comme je ne portais aucun bijou, elles me prenaient à l'évidence pour une femme de basse extraction venue leur faire concurrence. Je les gratifiai d'un chaleureux sourire de compassion et poursuivis ma promenade, très heureuse qu'elles m'aient trouvée assez jolie pour être une prostituée d'occasion.

J'eus donc confirmation que je pouvais m'habiller à ma convenance, selon le sexe de mon choix, de façon suffisamment convaincante pour tous. Ainsi donc, j'étais peut-être seul au monde, pauvre, sans amis, sans défense et à la merci d'un destin contraire, je pouvais malgré tout, comme le font certains animaux sauvages, me fondre dans l'environnement en adoptant ses couleurs, en imitant ses formes et son style, et me mêler aux autres tout en étant considéré comme un être humain normal. Je me pris même à rêver, fort de ces premiers succès, de ressembler un jour à un homme ou une femme de la plus haute classe sociale.

Pour lors cependant, sur le point de reprendre la route, je n'avais nul besoin d'apparaître comme tel ou telle. Si je décidai de garder le pantalon en y glissant le bas de mon sarrau, c'était simplement pour me tenir chaud. Tête nue, vêtu de ma grosse blouse paysanne, d'une bonne peau de mouton et mes bottes aux pieds, je redevenais un rustique paysan de sexe indéterminé. Je glissai mon couteau sous ma ceinture, fourrai mon cordon de saucisses et mes autres acquisitions dans mon baluchon de voyage, pris mon *juika-bloth* sur l'épaule, et laissai Vesontio derrière moi.

10

Cette fois, je piquai droit sur l'est, délaissant l'industrieuse rivière du Doubs, fuyant toute apparence de civilisation. Ayant longé les mines de sel excentrées et les lointaines clairières d'abattage, je pénétrai dans l'épaisseur des bois, et m'enfonçai dans une contrée sauvage, où ne s'ouvrait nulle route.

En dehors des quelques endroits du continent où sont installés depuis longtemps les hommes comme fermiers, éleveurs, vignerons, cultivateurs de vergers, mineurs ou bûcherons, presque toute l'Europe, de la Bretagne à la mer Noire, est couverte depuis la nuit des temps par des denses forêts, elle l'était encore lorsque je m'y aventurai, et elle l'est restée, pour autant que je sache. Quels que soient la taille des clairières ou des champs cultivés, leur nombre d'habitants ou la puissance de leurs villes, ces espaces défrichés ne sont que des îlots dans un océan d'arbres.

Poursuivant mon chemin dans la forêt vers l'est, je quittai les terres burgondes pour celles des Alamans. Ici, je ne pourrais espérer trouver nul poulailler à piller, nul grenier à foin dans lequel m'abriter. Les Alamans sont des nomades : jamais ils ne plantent la vigne, n'élèvent de fermes ni ne bâtissent de maisons. Comme le veut le dicton : « Ils vivent sur le dos de leurs montures. » Les Alamans n'ont pas à leur tête un roi, comme la plupart des nations, ni même deux, comme les Burgondes d'alors, puisqu'ils en ont une multitude. Ils appellent en effet « roi » le moindre chef de tribu secondaire. Ces bandes alamanes rôdent constamment dans les forêts, elles vivent en pleine nature de leur ingéniosité et de leur connaissance des bois, et j'allais devoir en faire autant.

Jusqu'à cet instant de mon voyage, l'hiver avait été supportable. Mais j'avais désormais atteint les contreforts des immenses pics formant ce que l'on nomme les Alpes. Ces montagnes moyennes que j'avais entrepris de traverser étaient

dans la Vieille Langue les *Hrau Albos,* c'est à dire les Alpes Froides, du fait de leur hiver ravageur. Cette année-là, le terme de « ravageur » était mérité, et sa rigueur ne fit que croître au fil de ma progression vers l'est. Même au beau milieu du jour, les forêts étaient sombres, blêmes et glacées, la neige recouvrait la neige, et je n'inhalais qu'un air constellé de morceaux de glace qui eussent écorché la carne d'un bœuf.

Ma seule connaissance de la vie des bois se réduisait à ce que j'avais appris par l'expérience, en rôdant dans le *Balsan Hrinkhen*. Je savais comment garder bien calés dans ma besace l'amadou et le silex, sur lesquels je veillais avec la même précaution que sur ma fiole du lait de la Vierge. J'étais capable de trouver suffisamment de bois mort pour allumer un feu, et je savais qu'on ne le lance jamais sous un arbre ou un abri rocheux couvert de neige, laquelle en fondant viendrait noyer les flammes.

J'avais réussi, à l'aide de ma fronde, à abattre ici ou là un occasionnel écureuil ou un lièvre des neiges, mais les premiers s'étaient faits rares, et les seconds se confondaient désormais avec la neige. Les ruisseaux de montagne étaient trop petits pour contenir plus que du menu fretin. Aussi étais-je plus souvent qu'à mon tour affaibli et tourmenté par la faim, mais je n'attaquais qu'exceptionnellement mon rouleau de saucisses fumées. D'une part je tenais à le faire durer le plus longtemps possible, d'autre part cela me donnait une soif inextinguible. J'avais pensé que manger de la neige calmerait cette soif, mais curieusement ce n'était pas le cas. C'est pourquoi je n'eus recours à mes saucisses que lorsque je campais au bord d'un ruisseau assez large pour qu'un peu d'eau fût accessible sous le manteau de glace.

C'est mon *juika-bloth* qui me montra comment trouver plus facilement de la nourriture. L'aigle, resté robuste, dodu et en bonne santé, n'avait jamais à voler loin ni longtemps pour dénicher une proie. Je l'observai, et remarquai qu'il se contentait d'inspecter les crevasses rocheuses, au creux desquelles il trouvait toutes sortes de serpents et de lézards en profonde hibernation, parfois agglomérés en grappes impressionnantes pour se tenir plus chaud.

Je suivis donc son exemple, et me mis à marcher avec un grand bâton que j'enfonçais sans cesse dans la neige au rythme de mon pas lourd. Grâce à cette méthode, il m'arriva parfois de dénicher une anfractuosité dans la roche abritant celle-ci un hérisson, celle-là un loir ou une tortue en sommeil. Je fus cependant comblé le jour où je tombai sur la tanière d'une marmotte. Outre que la chair de cet animal est savoureuse et grasse, ce qui aide le corps à conserver sa chaleur, son repaire est en général empli d'une bonne réserve de noisettes, de racines, de graines et de baies desséchées qu'elle amasse pour un éventuel repas si elle venait à s'éveiller ; je m'en fis une délicieuse garniture pour accompagner sa viande.

J'avais cependant la prudence de ne pas pousser l'investigation dans les grottes trop larges que je rencontrais, pour ne pas risquer de déranger un ours en pleine hibernation. Je n'étais pas du tout certain de pouvoir le tuer du premier coup de mon couteau, même engourdi dans un profond sommeil… Et je savais qu'un seul coup me serait permis. J'eus soin aussi de me méfier d'autres animaux de mon gabarit, restés éveillés et actifs malgré l'hiver. Il m'arriva de devoir me réfugier dans un arbre pour me mettre hors d'atteinte d'un élan à la ramure puissante ou d'un bison à la bosse trapue. Il me fallut y rester une nuit tout entière, lorsqu'un gigantesque aurochs, furieux de ne pouvoir m'attraper, se déchaîna en mugissant, labourant le sol de ses sabots et secouant le tronc de ses cornes effrayantes.

Certains jours, je craignis de périr de faim ou de soif. Certaines nuits, je faillis mourir gelé. Je nourrissais l'espoir de rencontrer l'une de ces troupes d'Alamans errants, qui me laisseraient me joindre à eux pour partager le fruit de leurs chasses et m'apprendraient à survivre en nomade.

Presque aussi souvent peut-être, je rêvai de mourir vraiment, pourvu que j'atteigne cet au-delà païen nommé dans la Vieille Langue « l'asile des élus » (le Walhalla) et que d'aucuns situent sur la face cachée de la lune. Les païens romains ont déformé ce nom en Avalon, et l'imaginent comme une île magique, bien à l'ouest de l'Europe, quelque part dans la Mer Océane. Quoi qu'il en soit, tous les païens, qu'ils soient germaniques ou romains, affirment que l'au-delà compte six saisons par an, et qu'aucune

n'est l'hiver. Ces saisons sont deux printemps resplendissants, deux doux étés et deux automnes dorés aux moissons abondantes. Dans mes fréquents moments de désespoir, cette croyance me donnait forcément à rêver. Cela dit, au vu de ma vie de péché, il était bien plus probable que je sois condamné à « mourir deux fois », sort des maudits dans la tradition germanique : d'abord au sein d'un enfer brûlant, puis dans la glace de « l'Enfer des Brumes ». Il m'arriva même, terrassé de vertiges dus à la faim, de croire que j'étais déjà mort deux fois, et finalement parvenu dans l'insupportable Enfer des Brumes.

Je décelai à plusieurs reprises les traces d'un passage antérieur des Alamans, mais elles étaient tout sauf récentes. Il ne s'agissait parfois que de pierres fendues, mais étudiées de plus près, elles semblaient avoir éclaté sous l'action des flammes, attestant donc qu'un feu de camp avait brûlé en cet endroit. Parfois, je débouchais dans une vaste clairière, où apparemment un grand nombre de personnes avaient durablement campé ; cependant l'épaisseur des buissons trouvés sur place indiquait que l'installation datait déjà d'un certain temps. Ici ou là, je découvris d'autres témoignages du passage des Alamans. Ce pouvait être une roche plate ou une grossière planche de bois sur laquelle on avait gravé la croix à quatre bras coudés à angle droit, qui représente le marteau de Thor en mouvement et souvent, gravées au-dessous, des runes inscrites dans un cercle, en triangle ou torturées en boucles serpentines.

Une fois, je réussis à déchiffrer en entier l'une de ces traces écrites, et je compris qu'elle disait juste : « *Moi, Wiw, j'ai gravé ces runes* », comme si son auteur n'avait eu que ce geste à faire pour passer à la postérité. Dans certains cas, je parvins à reconnaître ce que les Goths ont coutume d'appeler les runes de la reconnaissance, celles de la victoire, les runes médicinales ou celles de l'amertume. Chacune se distinguait à de légers détails spécifiques, et elles servaient respectivement à remercier quelque dieu païen de ses bienfaits ou faveurs, à lui rendre hommage suite à une victoire remportée sous son égide, à invoquer sa protection contre une blessure ou une maladie, ou à appeler sa vengeance sur un être haï ou une tribu ennemie.

Dans l'une de ces vieilles clairières, je tombai sur un grand morceau de bois, étendu à plat sur le sol, portant un long message entièrement gravé dans la plus récente langue écrite gotique. Le bois, qui avait subi les ravages des éléments, était en partie recouvert de mousse, mais les mots écrits étaient encore lisibles, et je pus donc les déchiffrer :

Passant, court est mon message
Arrête-toi et lis ces runes.
Cette dalle mortuaire couvre une belle femme.
Son nom était Juhiza.
Elle a été ma lumière et mon unique amour.
Ce qu'elle voulait, je le voulais aussi.
Ce qu'elle fuyait, je le fuyais aussi.
Elle était bonne et chaste, et loyale et discrète.
Elle marchait avec grâce et parlait doucement.
Passant, j'en ai fini.
Tu peux partir.

Je poursuivis mon chemin, comme le commandait l'épitaphe. Mais je continuai d'y songer. On n'y distinguait nulle référence à Dieu, à Jésus ou aux anges, ni l'onctuosité sentimentale d'un « repose en paix », ni même une quelconque supplique adressée aux mânes païennes, tendant à implorer leur protection sur la sépulture. Le mari en deuil, l'auteur de ce rude éloge funèbre n'était évidemment ni chrétien ni tenant d'aucune autre foi connue. Sans doute était-ce un barbare nomade, et il aurait été considéré au regard de la civilisation comme un sauvage, un étranger. Mais en laissant ici ce pur témoignage d'amour direct et sincère, sans fioritures ni affectation, il avait fait preuve d'une sensibilité profonde, d'une tendresse qui n'avait rien de barbare. J'affirme que toute femme, fut-elle chrétienne ou patricienne de Rome – et c'est ici mon âme féminine qui parle –, eût préféré, plutôt qu'une tombe de marbre grandiose ornée de plates effusions pieuses, être enterrée sous cette simple phrase : « Elle marchait avec grâce et parlait doucement. »

J'étais en route depuis de longues semaines, lorsque je fis la rencontre de mon premier être humain vivant dans les *Hrau Albos*. Cela se produisit au crépuscule d'un jour de neige, alors que j'étais efflanqué jusqu'aux os, aussi affamé qu'assoiffé, et engourdi par le froid. J'étais désespérément en train de rechercher une source où boire ma première gorgée de la journée, rêvant de trouver juste à côté la tanière d'une bête endormie, où je pourrais m'enrouler pour la nuit dans ma peau de mouton. C'est alors que mon *juika-bloth,* perché sur mon épaule, battit brièvement des ailes pour attirer mon attention. Je relevai la tête, scrutai le rideau de la neige qui tombait, et aperçus devant moi, à quelque distance, une lueur rougeoyante.

Je m'en approchai avec prudence, et ne découvris là qu'un modeste feu de camp sur lequel était penchée une silhouette. Toujours avec circonspection et dans le plus grand silence, je fis le tour de celle-ci jusqu'à me trouver dans son dos, et rampai doucement dans sa direction. Tout ce que je pus bientôt distinguer fut un être muni d'une épaisse tignasse grise réfractaire au peigne, enveloppé dans une épaisse fourrure. C'était sans doute un homme, pensai-je, mais il n'y avait aucune monture à proximité et nul autre feu en vue. Un Alaman aurait-il ainsi erré seul, à pied dans les *Hrau Albos* ? Je restai planté là à frissonner, balançant entre l'envie d'annoncer ma présence et celle de battre en retraite pour aller me mettre en sécurité, quand la forme penchée éructa soudain, sans élever le ton ni même se retourner :

— *Galithans faúr nehu. Jau anagimis hirjith and fon uh thraftsjan thusis.*

C'était la voix bourrue d'un homme, parlant la Vieille Langue avec un accent inconnu, mais je compris fort bien ce qu'elle me disait : « Tu y es presque, maintenant. Tu devrais t'approcher du feu et venir t'y réchauffer. »

Moi qui avais déployé des trésors d'ingéniosité pour me couler vers lui à pas feutrés, silencieux comme l'ombre… Quel était donc ce *skohl* des bois muni d'yeux derrière la tête ? J'aurais volontiers pris à l'instant mes jambes à mon cou, mais le crépitement chaleureux du feu était trop tentant. Je me

faufilai de biais et m'accroupis près des flammes, puis demandai d'un air penaud :

— Comment avez-vous su que j'étais là ?

— *Iésus !* grogna l'homme avec un dégoût appuyé. (C'était la première fois que j'entendais prononcer le nom du Seigneur en guise de juron.) Stupide avorton, ça va faire une semaine que tu titubes à tâtons dans mes traces.

Si j'avais affaire à un véritable *skohl* doué de pouvoirs surnaturels, il ressemblait furieusement à un mortel ordinaire, aux cheveux hirsutes et à la longue barbe. C'était un vieil homme, mais aucunement affaibli par l'âge, il était au contraire robuste, tel un vieux cuir assoupli par l'usage. Au reste, ce que je pouvais distinguer de sa peau derrière son épaisse toison avait l'air d'un vrai cuir bien tanné. Ni ternes ni chassieux, ses yeux étaient vifs et d'un bleu perçant. Il semblait avoir toutes ses dents, et celles-ci, loin d'être jaunies, étaient d'un blanc étincelant.

Il poursuivit en grommelant :

— Je me suis fait dépasser au galop par toutes les bêtes de la forêt, tant tu les effraies au fil de ta marche. *Iésus !* Comme homme des bois, tu m'as l'air d'un sacré empoté, et par ma foi, on voit bien que tu n'es qu'un débutant en la matière. J'ai fait une petite pause pour t'observer, histoire d'admirer avec quelle gaucherie tu te traînes, avec quelle maladresse tu manies la fronde et quelle constance tu manques les animaux tranquillement endormis à côté desquels tu passes. Tu ne serais même pas digne d'embrasser le cul de Diane chasseresse ! Quand j'ai vu que tu allais définitivement foutre en l'air ma zone de chasse et, parti comme tu l'étais, réveiller les ours, j'ai décidé de t'attendre et de te laisser me rejoindre. Qui es-tu, imbécile ?

Plus piteux encore qu'auparavant, je répondis :

— Je m'appelle Thorn.

Il rit, mais pas d'un rire spécialement amusé.

— Eh ben ! Tu portes bien ton nom. Une sacrée épine à mon pied[26], voilà ce que tu es. Tout juste bon à venir déranger mes affaires, et c'est tout. Que viens-tu donc faire ici, misérable

[26] En anglais, *thorn* signifie « épine ».

galopin ? Tu ne chasses que pour te nourrir, apparemment, et de la façon la plus inepte, encore. Par les cornes de cocu de saint Joseph, ma parole, sais-tu que tu aurais déjà dû crever mille fois ? Tu es si emprunté en termes de survie, mon pauvre, qu'on se demande comment tu as su attraper l'aigle que tu trimballes, *niu ?* As-tu survécu des serpents qu'il te laissait partager ? Aurais-tu faim, galapiat ?

— Et soif aussi, murmurai-je.

— Il y a derrière ces buissons un petit filet d'eau qui dégouline par là-bas, s'il te reste la force de briser la glace qui le recouvre.

Il continua de discourir tandis que je me désaltérais longuement, avec avidité et reconnaissance. J'étais quelque peu abasourdi devant la loquacité de l'individu, ainsi que par sa désinvolte impiété et son incroyable facilité à proférer les blasphèmes les plus grossiers. Je dois toutefois admettre qu'il était assez impartial quant aux dieux et autres vénérables personnages qu'il profanait au fil de ses diatribes.

— Il y a dans les bois qui nous entourent quantité d'autres rapaces que l'oiseau que tu te trimballes, sacripant. Et autrement redoutables, crois-moi. Ils te dépouilleraient de ton sac et de tes bagages, de ta besace et de tout ce qu'elle contient. Quant à ce qu'ils feraient subir ensuite à ton pauvre corps vulnérable, c'est au-delà de tout ce que tu peux imaginer. Je n'en reviens pas que tu n'aies pas encore été la proie de l'un de ces maraudeurs de fils de pute d'*haliuruns*. Si tu as faim… tiens, prends ça.

Tandis que je m'accroupissais de nouveau, il me lança par-dessus le feu quelque chose de cru, de marron et de flasque, qui m'éclaboussa de sang quand je l'attrapai.

— Du foie d'élan. Je me l'étais gardé pour me faire un petit plaisir, mais j'en ai déjà bouffé pas mal, ces temps derniers. Et par les sept douleurs de la Vierge, tu m'as tout l'air d'en manquer sérieusement, de foie. Prends-toi un bâton et fais-toi rôtir ça sur les flammes.

— *Thags izvis, fráuja,* murmurai-je, lui accordant ainsi le respectueux titre de « maître ».

— *Vái,* t'es comme qui dirait pas très causant, hein, chenapan ? Encore un trait de novice, ça. Quand t'auras vécu dans la brousse aussi longtemps que moi, et causé, blasphémé et juré sans arrêt rien que pour toi-même, t'auras la langue un peu mieux pendue que ça, crois-moi, qu'il y ait ou pas quelqu'un pour t'entendre, ne serait-ce même qu'un vautour.

Et pour causer, il causait. Il le fit sans cesser un instant, tandis que je mangeais. J'étais si avide de cette viande que je pris à peine le temps de la saisir sur les flammes et qu'aussitôt, usant davantage de mes dents que de mon couteau, je me mis à la déchiqueter et la mâcher voracement. J'élevais jusqu'au bec de mon *juika-bloth,* perché sur mon épaule, les morceaux tombés de ma bouche.

— La neige s'épaissit, commenta le vieil homme. Tant mieux. Elle nous fera une couverture d'autant plus chaude, lorsqu'elle nous recouvrira. Tu ne m'as pas encore raconté, garnement, ce que tu fabriques dans les *Hrau Albos* ! Si tu es, comme je le suppose, un esclave fugitif, pourquoi fuir vers ces forêts inhospitalières, *niu ?* Tu te trouves dans ces terres sauvages aussi peu à l'aise qu'un crocodile en plein désert. Pourquoi ne pas t'être réfugié à la ville, où tu aurais pu te fondre dans la masse ?

— Je ne suis pas un esclave, *fráuja,* fis-je la bouche pleine, dégoulinante du sang qui me coulait dans le cou. Je n'ai jamais été esclave. Jusqu'à il y a peu, j'étais encore postulant dans un monastère. Mais j'ai été… j'ai décidé que je n'avais pas la vocation pour la tonsure et pour le froc.

— Tiens donc ! lâcha-t-il, m'enveloppant d'un œil aigu. Un gars destiné à devenir moine, c'est bien ça ? Alors pourquoi te soulages-tu le cul baissé ?

Je restai devant lui bouche pendante, sifflet coupé, car je saisissais mal son allusion. Aussi réitéra-t-il tranquillement sa requête, la traduisant en termes à la fois plus vulgaires et plus clairs :

— Pourquoi t'ai-je vu à plusieurs reprises t'accroupir pour pisser comme une fille ?

La question, abrupte, me prit totalement de court. Comment aurais-je pu lui expliquer que je faisais indifféremment debout

ou assis, suivant que je me sentais à cet instant ou plus mâle, ou plus femelle ?

Je bredouillai :

— Ah, euh, c'est parce que… je me sens moins vulnérable ainsi… car si je restais debout avec mon… mon organe urinaire pendant… eh bien, au cas où je me ferais subitement attaquer…

— *Akh, balgs-daddja !* Laisse tomber ces balivernes, trancha-t-il, non sans une rude bonhomie. Ma parole, quand tu te mets à causer, tu uses de termes fort maniérés pour éviter l'indécence… (Il gloussa, singeant mon expression.) « Mon organe urinaire ! » Par la foufoune de cette traînée de déesse Cotytto ! Ce dont tu parles, c'est de ton *svans,* un point c'est tout. Écoute-moi bien gamin, je m'en tape, que tu sois un garçon ou une fille, une nymphe ou un faune, et même les deux à la fois. Je suis un vieux croûton, et ça fait un moment qu'il n'y a plus de moelle dans mon os, vu ? Serais-tu plus affolante que la Poppée de Néron et plus séduisant que le jeune Hyacinthe, tu n'aurais malgré tout rien à craindre de moi.

Je le dévisageai avec surprise. Au terme d'années vécues entre moines ou nonnes qui passaient constamment leur temps à s'interroger, à catéchiser et à poser des questions au sujet du sexe, il était pour le moins rafraîchissant de tomber sur une personne totalement désintéressée de ce côté-là.

Il ajouta :

— De même que je me soucie comme d'une guigne de savoir qui tu fuis, à quoi tu cherches à échapper et pourquoi tu le fais, sache-le bien.

Ce bon repas de viande m'avait considérablement revigoré. Je déclarai avec entrain :

— Je ne m'enfuis pas du tout, *fráuja,* fis-je. En fait, je suis en quête. Si je suis parti vers l'est, c'est pour retrouver mon peuple, parmi les Goths.

— Vraiment ? Tu veux gagner les terres de l'Est, celles des Ostrogoths ? Et qu'est-ce qui te fait croire que tu as cheminé vers l'est, *niu ?*

— Vous voulez dire que je me serais trompé ? balbutiai-je, consterné. En quittant Vesontio, je suis certain d'être parti droit vers l'est. Seulement voilà, ensuite, tout le temps que j'ai erré

dans ces maudites montagnes, d'épais nuages m'ont caché à la fois le soleil et l'étoile polaire. Pourtant, je pensais qu'en longeant constamment les Alpes hautes, situées plus au sud…

Le vieil homme secoua son épaisse crinière grise.

— T'as bien eu le vent dans le nez tout du long, pas vrai ? Eh bien c'est l'aquilon, un vent du nord-est. Bien sûr, au bout d'un moment ces montagnes s'incurveront, et tu commenceras à te diriger vers l'est. Mais pour l'instant, tu te diriges droit sur la garnison romaine de Basilea[27], là où je me rends.

— *Iésus,* murmurai-je, usant pour la première fois à mon tour du nom du Seigneur de manière profane. (Et pour la première fois également, j'omis de faire le signe de croix sur mon front en prononçant son Nom Sacré.) Mais comment diable trouve-t-on son chemin, quand à la fois le soleil et l'étoile polaire sont voilés ?

— On utilise la pierre de soleil, ou aventurine, espèce de tête de linotte.

Il tira quelque chose de ses volumineuses sacoches de fourrure et le brandit devant mon nez. Ce n'était qu'un morceau du caillou ordinaire appelé *glitmuns* en gotique et *mica* en latin, une pierre opalescente à la transparence trouble, composée de fines feuilles amalgamées.

— Cela ne t'indiquera pas où se trouve l'étoile polaire, expliqua-t-il, car on ne s'en sert que de jour. En revanche, même si l'atmosphère est sombre et le ciel nuageux, élève cette pierre devant tes yeux et inspecte les deux. Vu à travers elle, tout te semblera plus ou moins rose. Mais l'endroit où le soleil se cache t'apparaîtra en bleu pâle. Ainsi trouveras-tu sans peine ta direction.

— J'ai beaucoup à apprendre, fis-je dans un soupir.

— Si tu veux devenir un véritable homme des bois et un chasseur, *ja*.

— Mais vous *fráuja,* vous l'êtes déjà, n'est-ce pas ? Vous avez dit vivre depuis longtemps dans ces forêts. Qu'est-ce qui vous pousse vers la ville ?

---

[27] Bâle (Suisse).

— J'ai peut-être les branches un peu emmêlées, lâcha-t-il avec humeur, mais je ne suis encore ni sénile, ni fou. Je ne chasse ni par habitude ni par pure fantaisie, crois-le bien, et encore moins pour satisfaire un morbide goût du sang ou juste pour me nourrir. Si je chasse, c'est pour trouver des peaux, des fourrures. Celles que tu vois ici par exemple, sont des peaux d'ours.

Il m'indiqua un ballot sombre ficelé d'une lanière de cuir que je n'avais pas encore remarqué, soigneusement calé dans la fourche d'un arbre.

— Je les vends aux colons romains de Bâle, et d'autres endroits dont les occupants sont trop timorés ou décadents pour s'aventurer hors des murs et aller les chercher. *Iésus*, pas étonnant que l'Empire soit tombé dans un tel état. Sais-tu, galopin, que la plupart des insipides Romains d'aujourd'hui sont devenus si précieux et raffinés qu'ils ne dînent plus, désormais, que de poisson et de volaille ? Ils laissent la bonne viande rouge aux travailleurs, aux paysans et à nous autres, les étrangers non civilisés.

— Je l'ignorais. Mais je suis heureux d'être un Goth non civilisé, si cela m'autorise à manger ces viandes méprisées par ces parangons de délicatesse. Et vous *fráuja,* faites-vous partie de ces étrangers qu'on nomme les Alamans ?

Il ne répondit pas directement, mais m'expliqua :

— Voilà plusieurs années que les Alamans ont délaissé ces montagnes. Ils ont fini par limiter leurs pérégrinations aux terres de moindre altitude situées entre le Rhenus[28] et le Danuvius[29]. Comme je te l'ai dit, ces forêts élevées où nous nous trouvons sont hantées par des étrangers plutôt malfaisants.

— S'il ne s'agit point d'Alamans, qui sont-ils donc ?

— *Akh,* les Alamans sont des nomades au sang chaud, certes vifs au combat, mais qui ont des lois et s'y soumettent. Moi, garnement, ce sont des Huns dont je te parle. Des traînards isolés, des déserteurs, des proscrits et des réprouvés, la lie de

[28] Le Rhin.
[29] Le Danube.

cette sale engeance, restée en arrière alors que les autres regagnaient l'enfer d'où ils sont venus.

— La Sarmatie, je crois.

— Possible, grogna-t-il. On raconte qu'il y a longtemps, vivaient parmi les Goths certaines femmes *haliuruns* si viles et bassement méprisables qu'elles furent bannies de leurs propres tribus. Et ces sorcières errantes, au cours de leur exil, rencontrèrent des démons des solitudes et s'accouplèrent avec eux, donnant naissance à ces Huns. Par les dix-sept mamelles de Diane l'Éphésienne, je veux bien croire à cette histoire ! Seul un mélange du sang noir de sorcières avec celui des démons peut expliquer l'abominable férocité des Huns. Même si la plupart sont partis, ceux qui restent se sont organisés en bandes, avec femmes et rejetons (soit de leur race pourrie, soit enlevés à d'autres nations), et ces mégères et leurs morpions, laisse-moi te le dire, sont aussi vicieux que leurs congénères masculins. Ces meutes hantent les forêts des *Hrau Albos,* lançant de brutales razzias sur les villages des basses vallées avant de venir se retirer dans ces bois. Aucun légat de garnison romaine ne serait assez fou pour lancer à leurs trousses une légion. Les légionnaires sont en effet habitués à combattre en terrain découvert ; ils se feraient massacrer ici. Les Alamans natifs de cette région, quant à eux, sont de fiers combattants, mais ne sont pas pour autant candidats au suicide. Aussi, plutôt que d'avoir à supporter la présence de ces terribles Huns, ils ont préféré abandonner ces hauteurs qui leur appartenaient naguère.

— Mais vous, vous y êtes resté, *fráuja*. Seriez-vous donc insensible à la peur qu'inspirent universellement les Huns ?

Il renifla avec mépris.

— J'avais cinquante ans quand le Khan Etzel, surnommé Attila, est mort. Et avant qu'il ne meure, j'avais arpenté durant trente-cinq ans diverses forêts. Depuis sa disparition, ce sont *ces bois-ci* que je parcours. Je les connais mieux que n'importe quel Hun. Comparés à moi, ces charognards qui infestent désormais les *Hrau Albos* sont d'aussi piètres débutants que toi.

— Vous y reviendrez donc, après vous être rendu à Basilea ?

— Pas forcément dans le coin où nous sommes, mais *ja,* je ne resterai à la garnison que le temps nécessaire pour y négocier mes fourrures, et m'approvisionner en vivres frais. Les villes ne sont pas faites pour moi, pas plus que moi pour elles. Je partirai alors vers l'est, en direction du grand lac Brigantinus[30], car au printemps, quand la douceur fait fondre la glace des cours d'eau qui l'entourent, les premiers castors sortent de leurs terriers, et leur peau est alors de premier choix.

Je réfléchis. Ce vieil homme semblait mépriser ses semblables, c'était patent. Il était fruste de manières, parlait comme un charretier et blasphémait sans relâche, n'épargnant aucune religion. Si j'envisageais de séjourner un certain temps avec lui, je subirais inévitablement son influence et serais irrémédiablement damné. De plus, je ne pouvais espérer le moindre traitement de faveur de la part de ce vieux brigand. Pourtant, il maîtrisait à fond la magie des forêts. Et s'il avait dit vrai au sujet des dangers potentiels…

J'entamai, hésitant :

— *Fráuja,* comme nous allons tous deux dans la même direction… ne pourrions-nous voyager ensemble… afin que vous m'appreniez un peu de votre science des bois ?

Ce fut son tour de réfléchir. Il me toisa un long moment avant de lâcher :

— *Akh,* tu vas peut-être me servir à quelque chose, après tout. Peux-tu porter ce gros ballot de fourrures, là-bas ?

Pauvre vieille brute, songeai-je ; il n'est sans doute pas aussi robuste qu'il voudrait le faire croire. Une fois en route, il doit chanceler et trébucher à chaque pas, et grognon comme il est, il ne va pas arrêter de se plaindre. Je ferais peut-être mieux d'y aller sans lui et de me débrouiller seul, je n'en cheminerais que plus vite. Pourtant, je répondis :

— *Ja,* je crois que je peux le faire.

— Alors c'est entendu. À présent, assez parlé pour ce soir. Et ici, gamin, tu pourras dormir plus au chaud que les nuits précédentes.

Il préleva une de ses fourrures et me la lança.

---

[30] Lac de Constance.

Quand il s'allongea auprès des restes d'un feu désormais rougeoyant, il sortit de quelque part une écuelle de cuivre, dans laquelle il devait avoir l'habitude de manger et de boire. Puis il attrapa un galet, l'enserra dans son poing et fit en sorte de s'endormir en gardant la main suspendue au-dessus du plat métallique. Je fus sur le point de lui en demander la raison, mais je la devinai seul. Si le moindre bruit le faisait sursauter pendant la nuit, la main se détendrait, laisserait choir le galet dans l'écuelle, et le bruit métallique l'éveillerait aussitôt. Cela étant, il m'avait maintenant à ses côtés, s'il fallait repousser je ne sais quel assaillant.

Tout en m'enroulant avec force remerciements dans la fourrure qu'il m'avait prêtée, je demandai :

— *Fráuja,* si nous devons être compagnons pour un temps, comment dois-je vous appeler ?

Il n'avait jamais spécifié clairement s'il était Alaman ou pas, ni s'il était issu de quelque autre nation. De mon côté, je n'avais pu identifier son accent. Son nom ne m'en apprit guère plus sur ses origines, bien qu'il sonnât un peu comme une variante de l'ancien dieu Wotan[31].

— On m'appelle Wyrd[32], le Traqueur des Bois.

Un moment après, il dormait à poings fermés, d'une respiration lente et profonde, sans le moindre ronflement susceptible d'être entendu par un prédateur, qu'il fut rapace ou Hun en maraude de nuit.

[31] Odin.

[32] Le Wyrd, un concept mythologique nordique, correspond au Destin.

11

Nous nous éveillâmes aux premières lueurs du jour, lueurs d'un ciel couvert, mais non plus neigeux. Mon *juika-bloth* s'éleva à la recherche de son déjeuner matinal, tandis que Wyrd et moi pissions chacun derrière un arbre. Je le fis ostensiblement à la manière d'un garçon, mais il ne sembla ni le remarquer, ni même y prêter attention. Après quoi nous allâmes au ruisseau nous rafraîchir le visage dans une eau d'un froid presque douloureux.

— Je vous remercie encore, *fráuja,* de m'avoir prêté cette fourrure pour la nuit. J'ai pu dormir comme…

— La ferme, grogna-t-il, plus ronchon que jamais. Tant que je n'ai pas mangé, ma bonne humeur légendaire se fait attendre. Avant, je ne suis pas disposé à jacasser. Viens, j'ai quelques tranches de bacon émincé à partager.

— Et moi un peu de saucisse fumée, renchéris-je. Cela vous donne une soif incroyable, faisons-lui un sort tant que nous avons de l'eau à volonté.

Tandis que nous mastiquions notre rude saucisse sèche, je remarquai :

— J'ai déjà tenté d'étancher une soif impérieuse avec de la neige, et je n'arrive pas à comprendre pourquoi ce n'est pas aussi efficace que de l'eau. Après tout, la neige n'est que de l'eau qui s'est…

— *Iésus*, grogna Wyrd. Jamais je n'aurais dû te pousser à parler. Tu n'es qu'une cervelle de moineau, je te le dis. Un homme peut mourir de soif dans un massif enneigé aussi grand que les Alpes où nous sommes.

Je répliquai, un peu irrité à mon tour :

— Je m'en suis bien rendu compte ! Mais je ne vois pas pourquoi.

Il émit un soupir d'exaspération.

— Concentre-toi, gamin. Je n'explique jamais les choses deux fois. Dès qu'un homme ou une femme avale de la neige, ça lui glace tellement la bouche, la gorge et le gosier qu'ils se contractent, et ne peuvent avaler assez de cette neige pour étancher sa soif. Et s'il voulait la faire fondre au feu de bois, ramasser le combustible aggraverait encore sa soif. Préparons-nous à y aller, à présent. Je vais porter nos deux sacs. Descends-moi ces peaux d'ours, que je les fixe sur ton dos.

— Pourquoi relancez-vous le feu, demandai-je, puisque nous partons ?

— Je ne relance rien du tout, lâcha-t-il, tout en étalant une branche fraîche sur les braises restantes, et en soufflant sur celles-ci pour l'enflammer. Quand l'air est vif comme aujourd'hui et que j'ai du chemin à faire, je prends toujours avec moi une branche rougeoyante, et j'en conserve la flamme à proximité de ma bouche, histoire d'inhaler de l'air chaud. Ça aide fort bien à supporter le froid. Je t'ai dit d'aller me chercher ces peaux.

J'obtempérai, et me rendis compte que l'endroit où elles étaient posées était si haut que je dus me munir d'une branche abattue par le vent afin de déloger de la fourche le ballot, qui tomba à mes pieds dans la neige. Je me demandai comment Wyrd, qui me dépassait à peine d'un empan, avait pu faire pour le jucher à cet endroit. Je ne l'imaginais guère en train de grimper à l'arbre. Quand je soulevai le ballot, je titubai et m'écriai de nouveau : « *Iésus !* » J'ignorais combien de peaux d'ours il pouvait contenir, et le poids de chacune d'entre elles, mais elles étaient si bien compactées qu'ensemble, elles atteignaient au moins la moitié du mien. Comment diable avait-il déposé ce paquet tout là-haut ? Et comment allais-je pouvoir traîner ce fardeau sur une distance quelconque ? Quand je revins, oscillant dangereusement les bras chargés de ces peaux, vers le feu à présent recouvert de neige, Wyrd affirma, comme s'il avait prévu mes récriminations :

— Si un vieux croûton comme moi a pu trimballer ça jusqu'ici, tu peux le faire aussi. Ça te semblera moins lourd dès que je te l'aurai mis sur le dos.

Il avait planté sa branche fumante dans la neige, et déjà enroulé mes affaires dans la fourrure que j'avais utilisée comme couverture pour la nuit. Je n'osai rien dire, mais constatai d'un air piteux qu'il n'avait pas l'intention de m'en revêtir pour la journée de marche, pas plus qu'il n'avait prévu de branche fumante à mon intention. Comme s'il avait lu de nouveau en moi, Wyrd assura :

— Jouer les mules pour moi te tiendra suffisamment chaud. Tu verras.

Il entreprit de rouler ses propres possessions dans la fourrure qui lui avait servi de couche pour la nuit. Il découvrit ainsi à ma vue deux objets sur lesquels il avait dormi avec soin pour les protéger : un arc et un carquois muni de nombreuses flèches.

— Je vous ai entendu invoquer à deux reprises la déesse païenne Diane chasseresse ; j'aurais dû me douter que vous chassiez à l'aide d'un arc.

— Tu croyais peut-être que je tuais les ours et les élans à mains nues ? répliqua-t-il d'un ton dédaigneux. (Mais sa voix s'adoucit lorsqu'il ramassa et caressa son arc.) *Ja,* voici ce que j'ai de plus beau, le trésor sur lequel je peux toujours compter.

— Certains hommes, là d'où je viens, possèdent des arcs, fis-je. Mais les leurs sont plus longs, et simplement incurvés en forme de C majuscule. Jamais je n'en avais vu un comme le vôtre. Il ressemble davantage à cette rune un peu torturée que l'on appelle *sauil*.

— Oui, car chacune de ses extrémités s'incurve d'abord dans un sens, puis dans l'autre.

Il poursuivit avec fierté :

— Regarde, gamin. Là où un arc ordinaire n'est fait que de bois, et n'a que l'élasticité et la résistance de cette matière lorsqu'on la plie ou qu'on la tend, cet arc de guerre n'utilise le bois que comme composante de base.

Il en flatta légèrement les courbes extérieures.

— Vois, son dos, ici…

— Je dirais plutôt « l'avant », commentai-je.

— Silence, et regarde. La partie bombée de l'arc, que l'on appelle le dos, est dédoublée de tendons d'animaux séchés,

lesquels résistent à l'étirement. Côté opposé, la partie creuse que tu vois ici, son ventre, est renforcée de corne, substance rebelle à la compression. À la force naturelle qui pousse le bois plié à retrouver sa forme initiale s'ajoutent donc conjointement la puissance de la corne qui contribue à le tendre, et l'élasticité des tendons qui maintiennent sa courbure. Avec une telle puissance concentrée, cet arc pourrait à soixante pas transpercer de sa flèche le tronc d'un jeune sapin de bonne taille, et son efficacité redoutable permettrait d'abattre à la même distance un oiseau comme celui-ci en plein vol.

Il pointa du doigt mon *juika-bloth* en train de rentrer d'un vol gracieux, cinglant vers nous d'un piqué en glissant à travers les arbres, puis il ajouta :

— Même à deux cents pas, cette flèche, si elle touche un homme, le frappera suffisamment fort pour le tuer. Du moins s'il est vêtu d'une simple protection de cuir, et non d'une armure de métal articulée. Crois-moi, gamin, il faut près de cinq ans à un archer pour façonner un objet tel que celui-ci. D'abord, il lui faut le temps de rechercher chacune de ses composantes, le bois, la corne, les tendons et sélectionner pour chacune la meilleure qualité. Il doit ensuite les faire vieillir et les découper aux dimensions voulues, en respectant entre chaque opération des délais de séchage convenables. Il s'agit après quoi de procéder à l'assemblage avec soin, ce qui nécessitera d'en ajuster la taille jusqu'à ce que toutes les proportions soient idéalement équilibrées. Ce n'est qu'au terme de plusieurs mois d'essais probatoires qu'il pourra lui apporter enfin les ultimes réglages, afin d'amener cet arc au stade de la perfection. Tu vois, cela peut prendre cinq ans avant que l'archer puisse prononcer le mot « fini ». *Akh, ja,* gamin, si ce sont les Goths qui fabriquent les meilleures épées et les plus fins poignards, force est de constater que les plus fantastiques arcs de guerre confectionnés au monde le sont… par les Huns.

— Un Hun vous a donné cet arc ? Je croyais pourtant qu'ils n'étaient pas de vos amis.

Wyrd manqua de s'étrangler de rire.

— *Ne, ni allis*. Je le lui ai pris.

— Vous avez pris un arc à un Hun ?

Il précisa, pince-sans-rire :

— C'est ça. Mais pas avant de m'être assuré qu'il n'en aurait plus jamais l'usage.

— Je vois…, murmurai-je, avec un respect non dissimulé. Et je suppose, *fráuja* Wyrd, glissai-je avec précaution pour ne pas heurter sa susceptibilité, que vous étiez à cette époque légèrement, euh… plus jeune qu'aujourd'hui ?

— *Ja,* acquiesça-t-il, en apparence nullement affecté. C'était il y a trois ans. J'avais dû jusqu'alors me débrouiller avec un arc de chasse ordinaire, comme tu as dû en voir. Bon, nous perdons du temps. Laisse-moi te charger, ma mule. Cette neige fraîche et profonde ne va pas nous faciliter la marche. Or, je compte arriver à destination bien avant la nuit.

Il souleva avec facilité le ballot de fourrures, et tandis qu'il le fixait sur moi à l'aide de bandes de toile passées derrière mes épaules, se croisant sur ma poitrine et finissant attachées à ma taille, je parvins à demander :

— Destination ? Oouf ! Quelle est notre… oouf !… destination ?

— Une certaine grotte de ma connaissance.

Il leva bien haut son aventurine et scruta le ciel.

— Par ici. *Atgadjats !*

L'ordre signifiait « Fichons le camp ! » et c'est ce que nous fîmes. Il n'avait dû sortir sa pierre de soleil que pour m'impressionner, car il se dirigea droit face au vent de nord-est, direction dans laquelle nous avancions déjà depuis longtemps. Wyrd arpentait cette neige montant à mi-jambes au rythme d'un jeune homme, et les traces qu'il y laissait me facilitaient un peu la tâche tandis que je titubais derrière lui.

Je pensais que j'avais commis une impertinente erreur en imaginant que ce « vieux croûton » – comme Wyrd s'était vulgairement désigné lui-même – pouvait être de quelque façon que ce soit affaibli ou décrépit. Il avait dit être âgé de cinquante ans à la mort d'Attila. Ce qui faisait qu'à moins de mentir effrontément, il en avait désormais soixante-cinq, une longévité exceptionnelle, que seuls atteignaient certains citadins privilégiés ou des ecclésiastiques. Or, à soixante-deux ans, il avait je ne sais comment réussi à tuer un guerrier hun pour

s'emparer de son arc. Le vieux Wyrd n'avait peut-être plus beaucoup de « moelle dans son os », selon sa triviale expression, mais s'il avait passé l'âge de toute activité sexuelle et ce jusqu'à faire abstraction du sexe de son nouveau compagnon, il semblait bien que ce soit la seule chose qu'il n'était plus en âge de faire. Je n'avais à présent plus de doutes : Wyrd était capable de charrier un tel rouleau de fourrures bien plus aisément que moi, et ne devait avoir eu aucun mal à le soulever chaque soir à la hauteur d'une fourche élevée, voire à l'y projeter. Cette nuit cependant, nous allions pouvoir camper à l'abri dans une grotte douillette. C'était toujours bon à prendre.

Mais une longue et éprouvante route nous en séparait. Même devancé par Wyrd qui m'ouvrait la piste, je chancelais et trébuchais souvent, et fus bientôt à la recherche de mon souffle, haletant et suant. Le vieil homme avait eu raison : pas besoin de fourrure supplémentaire ni de tison pour réchauffer l'atmosphère devant ma bouche. Si froid et venteux qu'il fît, j'étais en nage. Le ballot sur mon dos allait de ma taille à au-dessus de ma tête et mon *juika-bloth* trônait perché tout en haut. Du moins y resta-t-il jusqu'à ce que je l'invite sans ménagements à voleter à nos côtés, me soulageant du même coup de cette infime surcharge.

Sans jamais ralentir sa marche ni perdre son souffle, Wyrd ne cessait de parler, ou plutôt de hurler, pour dominer le tumulte de l'aquilon alpin. Il prodiguait des commentaires ininterrompus sur le temps, sur le terrain, sur la faune et la flore locales, sur d'autres climats, obstacles de reliefs, animaux et plantes qu'il avait pu connaître, lardant sans vergogne ses propos de ses habituels blasphèmes, profanations et obscénités.

— Regarde par là, sur cette parcelle de terrain où la neige a été balayée par le vent. Tu vois ces restes de plante ratatinés, gamin ? C'est du laser, et tu seras heureux d'en trouver si tu es un jour constipé, à la recherche d'une bonne purge. Extrais un peu de sève de ce laser, et avales-en une dose. Ça te videra des pieds à la tête, c'est moi qui te le dis.

— Toujours utile… à savoir… *fráuja*…, haletai-je.

— Tu les trouves monotones, ces *Hrau Albos,* gamin ? Attends de voir les plaines marécageuses de Singidunum[33], sur la terre des Goths. Elles sont si planes et la végétation y est si basse que les principales hauteurs que puisse accrocher l'œil, c'est un paysan solitaire, pourvu qu'il se tienne debout. Ou sa chèvre. Voire son oie.

— Extrêmement… intéressant… *fráuja* Wyrd, pantelai-je.

— Maintenant, nous arrivons vers un bois de pins, gamin. Savais-tu que ces conifères, si tu les rôtis avant de les faire brûler, répandent une douce odeur aromatique, un peu similaire à celle de l'encens ? Mieux encore, tiens-toi bien : il paraît que le parfum que dégage sa combustion est un puissant stimulant de l'ardeur des désirs féminins. Certains païens l'utilisent au cours d'orgies dans leurs temples, pour exciter la volupté de leurs ferventes adeptes. *Ja,* par les quarante-neuf filles débauchées du roi Thespios, ça doit leur rendre la chatte plus incandescente que l'encens !

Sans un cri, je tombai la tête la première dans la neige, et y restai inerte, vidé de mon dernier souffle et incapable désormais de mouvoir ne serait-ce que mon propre poids, sans compter celui qui me montait au-dessus de la tête. Wyrd, qui n'avait rien remarqué, poursuivit sa randonnée pédestre, notant cependant d'un air soucieux :

— *Iésus,* je sens venir la neige au large. On ferait bien de hâter le pas…

Mais sa voix se perdit dans la bise. Je suppose qu'il finit par s'apercevoir que je n'étais plus en train de ahaner derrière lui, car au bout d'une minute ou deux, j'entendis le frou-frou moutonneux de ses pas dans la neige. Le bruit cessa, et comme ma tête était enfouie sous le ballot, je m'imaginai qu'il était debout près de moi quand il lâcha d'un ton dégoûté :

— Par Murtia, la déesse de la fainéantise, ferais-tu semblant d'être déjà fatigué ? On vient à peine de passer midi.

Dès que j'eus retrouvé assez de souffle pour parler, j'émis d'une voix étouffée :

— Je ne fais pas… semblant… *fráuja*…

---

[33] Belgrade (Serbie).

D’un pied, et sans effort apparent, il retourna le ballot, et par là même moi avec, de sorte que je me retrouvai étendu face à lui. Wyrd me regarda comme s’il avait retourné un rocher et trouvé dessous une limace boueuse. Mon *juika-bloth* décrivait des cercles autour de la scène, remuant la tête en nous regardant avec curiosité.

— Je suis épuisé, fis-je, j’ai soif, et les lanières du fardeau m’ont mis les épaules à vif. On ne pourrait pas s’arrêter un instant ?

Wyrd grogna avec dédain, mais s’assit à côté de moi.

— Pas longtemps, alors. Tes muscles vont s’ankyloser.

Allons, allons, pensai-je, c’est *lui* qui fait semblant. Il s’arrange pour forcer l’allure, ne cesse de hurler dans un incessant soliloque, joue à n’être jamais fatigué, ni hors d’haleine… Jusqu’à ce que je lui demande une halte, alors qu’il l’attend autant que moi.

Il plongea son bras dans la neige et fourragea le sol jusqu’à ce qu’il en remonte un galet arrondi.

— Tiens, gamin. Quand on repartira, suce ce caillou au fil de ta marche. Il diminuera ta sensation de soif. Avant d’y retourner, je vais t’installer deux épaisses pattes de fourrure sous les lanières d’épaules. Tu verras que d’ici quelques semaines, tu auras de belles callosités à ces endroits-là.

— On pourrait peut-être, suggérai-je, échanger les paquets en repartant.

— *Ne,* trancha-t-il d’un ton ferme. Tu as dit que tu porterais ce ballot. Il te faut apprendre, gamin, à tenir parole. C’est bien toi, je te rappelle, qui m’as demandé si tu pouvais m’accompagner. J’appréhendais à juste titre que tu retardes ma marche, mais mon bon cœur a été le plus fort et j’ai accepté. Il te faut apprendre, gamin, à faire attention à ce que tu demandes, car tu peux toujours l’obtenir. Mais une fois que tu l’as, tu dois faire en sorte, mon gars, de t’en débrouiller pour le mieux.

— *Ja, fráuja…,* marmonnai-je, un tantinet à contrecœur.

— Avec moi, tu ne seras pas constamment heureux et bien installé, mais cela te profitera grandement. Tu acquerras la connaissance des bois, par exemple, et tu endurciras ton corps

comme tes sens. *Ja,* galopin de Thorn, tu deviendras un jour (il se frappa la poitrine) aussi solide que moi !

Frottant mes épaules endolories, j'eus l'audace de répondre :

— Il ne faut pas être très fort pour dénigrer les faiblesses des autres.

Il leva les mains au ciel :

— Par Momus, le dieu des récriminations, quel petit ingrat tu fais !

Je marmonnai :

— Je n'ai jamais entendu parler d'un dieu des récriminations.

— *Ja,* un dieu grec, ce qui n'a rien d'étonnant de la part de ces gens-là. Ce râleur avait trouvé le moyen de reprocher à Zeus d'avoir placé les cornes du bœuf sur son front, au lieu de les mettre sur ses épaules, où il est le plus puissant.

Juste pour qu'il restât assis un peu plus longtemps, je prolongeai la conversation en faisant remarquer :

— Vous connaissez tellement de dieux différents, *fráuja* Wyrd, qu'il est aisé d'en déduire que vous n'êtes pas chrétien.

Il répliqua d'un ton mystérieux :

— Je l'ai été, dans le temps. J'ai eu une éducation religieuse.

— Vous n'avez sûrement pas eu un très bon prêtre. Ou chapelain. Ou pasteur. Ou quoi que ce soit de ce genre.

Wyrd grogna.

— Le mot « pasteur » signifie « berger », et les moutons sont tout juste bons à se faire tondre ! J'ai choisi de ne pas en être un.

— Le mot « cynique » vient quant à lui du grec « chien », objectai-je, désapprobateur. Et l'on nomme ainsi ceux qui ne cessent de gronder après les chevilles des hommes justes.

Il gronda, comme il fallait s'y attendre.

— Content de ta science, petit toutou ? Ce sont les cyniques eux-mêmes qui se sont donné ce nom, parce qu'un chien, lorsqu'on lui tend quelque chose à manger, le renifle et l'examine d'abord soigneusement avant de l'avaler. Maintenant debout, garnement ! On peut encore atteindre la grotte avant la nuit, si tu ne te t'écroules pas de nouveau dans la neige. *Atgadjats !*

Nous repartîmes, lui marchant devant sans contraintes et à grandes enjambées, moi me traînant derrière à pas lourds. J'étais déterminé à tenir jusqu'à l'arrivée de cette étape, où qu'elle nous conduise, sans chanceler de nouveau dans une humiliante mort subite. Entre deux embardées, je m'imposai volontairement des énigmes à résoudre, du genre de celle-ci : sachant qu'un ours pèse autant qu'un lourd cheval de bât, quel est le poids de sa peau par rapport à son poids total ? Et tant qu'on y est, combien peut peser une peau de cheval complète ? Aucune idée. Ceci m'empêcha de m'apitoyer sur ma misère et sur ma fatigue, et je réussis contre toute attente à mener à son terme cette terrible marche sans m'évanouir de nouveau. J'aurais juré qu'elle s'était éternisée quatre ans – Wyrd assura pour sa part qu'elle n'avait duré que quatre de nos heures chrétiennes – lorsqu'il annonça enfin : « Nous y sommes. »

Dans mon soulagement et ma gratitude, je faillis m'écrouler, mais fis de mon mieux pour l'éviter. Je balbutiai :

— Où est donc… la grotte ? Je ne me débarrasserai… de ce ballot… que quand je serai… à l'intérieur.

— La caverne est là-bas, déclara Wyrd, pointant du doigt la pente d'une colline couverte d'épais buissons, non loin de nous. Mais tu ferais mieux de laisser tomber ton fardeau ici même. On ne va y entrer que lorsqu'il en sera sorti.

— Il ? croassai-je d'un ton enroué.

— Ou elle, rectifia Wyrd d'un ton indifférent tout en laissant choir ses propres affaires.

Piqué par ce qui ressemblait à une sournoise référence à deux sexes interchangeables, je retrouvai assez de souffle pour crier :

— Seriez-vous en train de vous moquer de moi, vieil homme ?

— Boucle-la, fit-il sévèrement. Prends garde de le réveiller… ou de la réveiller, car ce pourrait être une femelle. Je parle de l'ours, pas de toi, môme irritable. Comment veux-tu que je sache son sexe ? Tout ce que je sais, c'est que cet abri constitue pour les ours un lieu d'hibernation bien pratique, et j'ai de bonnes raisons de croire que l'un d'eux s'y trouve actuellement endormi.

Agonisant sous ma charge, je geignis faiblement :

— Vous comptez donc… occire… un nouvel ours ?

— Bah, pas nécessairement, répondit Wyrd d'un cinglant sarcasme. Si ça se trouve, il va venir me remettre sa peau en main propre ! Par le Styx, gamin, je t'ai dit de lâcher ce ballot. Fais-le avant de t'effondrer de toi-même.

Laborieusement, je me dégageai des bandes de sustentation et laissai la balle culbuter derrière moi. Je ne fus pas tenté de m'asseoir ou de m'allonger tout de suite, car j'étais immobilisé dans une position dont je me sentais bien incapable de sortir. Je m'ébrouai et tapai du pied sur place, dans l'espoir de redresser ma colonne vertébrale, tandis que Wyrd garnissait d'une corde son arc de guerre et en réglait la tension, puis attachait son carquois dans son dos de manière à faire monter l'empennage des flèches à ras de son épaule droite.

— Vous comptez entrer là-dedans tout seul ? m'enquis-je, perturbé au dernier degré à l'idée qu'il me demande de l'accompagner.

— Y entrer ? (Il me foudroya du regard.) Je t'ai déjà dit, mauvais drôle, que je n'étais ni fou, ni faible d'esprit. Le serais-tu donc, toi, par hasard ? Un ours possède la force de douze hommes réunis, et l'intelligence de onze d'entre eux. Par Jalk le Géant Tueur, as-tu simplement déjà vu, au cours de tes errances, un ours véritable ?

Je fus heureux de pouvoir répondre, très satisfait de moi :

— Absolument. Dans une rue de Vesontio, il y avait un ménestrel qui tirait un ours par un anneau dans le nez. La bête dansait au son de sa flûte. C'était loin d'être élégant, mais…

Wyrd se fendit d'un sourire et émit un de ses petits gloussements de commisération.

— Comparer un ours de cirque déambulant un anneau dans le nez à un ours sauvage, c'est comme mettre en parallèle un bœuf de trait et un aurochs déchaîné. Reste ici, ouvre tes yeux et tâche d'en prendre de la graine.

Plissant les siens, il scruta la végétation de la pente et marmotta dans sa barbe : « Voyons, que je me souvienne… Il y en a tant, de cavernes ! Si je ne me trompe pas, celle-ci est en pente sur une dizaine de pas vers l'intérieur. *Ja,* une légère

pente sur la gauche. Cela ne me laisse pour ainsi dire qu'une étroite embrasure où tirer. Je vais me glisser sur la droite de l'entrée. »

Il me planta là, une flèche armée au cas où, et gravit avec précaution la pente par son travers, marchant recourbé – position dans laquelle je me trouvais encore – de sorte que sa tête ne dépassait pas le haut des buissons couverts de neige. N'ayant encore pu repérer l'entrée de la grotte, je ne pouvais estimer la distance qui l'en séparait, mais je le vis nettement se coucher derrière un buisson, fixer son regard sur sa cible, élever lentement son arc et viser.

J'entendis dans le lointain la vibration du départ de la flèche, puis le sifflement de sa course jusqu'à sa disparition dans l'ouverture, où qu'elle fut. Mais je fus aussitôt ébahi de la vitesse avec laquelle se succédèrent les traits. Avec l'agilité d'un jeune athlète, le vieil homme tirait une à une ses flèches de son carquois, les ajustait à son arc et elles partaient si vite que son bras droit semblait une tache floue tandis que le gauche, agrippé à l'armature de l'arc, demeurait aussi immobile que celui d'une statue. Je ne sais combien partirent mais la colline elle-même sembla bientôt s'animer comme d'une convulsion outragée, tandis qu'un rugissement effrayant s'en élevait. Même de la place sûre que j'occupais, je sursautai à ce bruit terrible, mais Wyrd se contenta de suspendre son action et calmement, ajusta une dernière flèche avant de se fixer en position d'attente.

Il lui fallut patienter un moment. La colline qui avait rugi tel un volcan entra soudainement en éruption. De l'invisible grotte jaillit un immense objet brun, un instant indistinct comme l'avait été le bras droit de Wyrd, car noyé dans un nuage de neige et une gerbe de branchettes violemment arrachées aux buissons alentour. Apparaissant soudain dans un hurlement, le grand ours contrôla une glissade et dès que la neige projetée fut un peu retombée, je pus voir qu'une flèche lui avait transpercé l'avant-bras. Il se fixa tout droit, secouant simplement sa patte blessée tout en faisant osciller sa tête massive d'avant en arrière, dardant des yeux rouges à la recherche de son bourreau, et réitérant à intervalles réguliers son terrifiant défi à la mort. Puis, bavant une écume blanche autour de ses féroces

mâchoires, il se dressa sur son arrière-train pour tenter de dominer les broussailles.

À cet instant, Wyrd visa soigneusement et tira. Bien que cette flèche n'eût touché, pour autant que je puisse voir, que le dessous de sa mâchoire inférieure, la gigantesque bête stoppa son grognement dans une sorte de bêlement désespéré. Après quoi lentement, comme une vaste colonne en train de basculer, il retomba vers l'arrière, roula sur un de ses flancs et resta inerte, les griffes seules encore agitées d'un mouvement convulsif.

Je gravis à toute allure le flanc de la colline, en suivant la dépression qu'avait creusée Wyrd dans la neige, autant que je le pouvais, du moins, le dos et les muscles encore tétanisés par l'effort de la journée. Mais quand j'atteignis l'endroit où il se trouvait toujours, caché derrière le même bosquet, il me fit signe d'arrêter.

— J'ai déjà vu le dernier spasme d'un ours, dit-il. Et ces mâchoires, même moribondes, peuvent t'arracher un pied.

Nous attendîmes donc que les derniers tremblements cessent, avant d'approcher précautionneusement la montagne de fourrure brune. Mon *juika-bloth* vint également virevolter au-dessus de nous et inspecter l'énorme carcasse allongée.

— Un mâle, celui-ci, murmura Wyrd. Nous ne trouverons pas de petits dans la grotte.

Je vis alors que Wyrd n'avait pas exagéré en décrivant la puissance d'un arc hunnique. Cette ultime flèche avait effectivement, comme je l'avais vu, percé la mâchoire inférieure de l'ours, mais elle était allée plus loin, se frayant un chemin parmi les os et les muscles à travers la tête de l'ours, jusqu'à pénétrer dans son cerveau et venir frapper à l'intérieur la formidable épaisseur de sa boîte crânienne, dont elle émergeait par l'occiput de presque un empan.

— Jamais vous ne parviendrez à récupérer cette flèche-là, commentai-je, tandis que Wyrd, agenouillé, travaillait déjà à extraire l'autre de la patte antérieure de l'ours.

— Je ne connais en effet pas de meilleur moyen de perdre une flèche, concéda-t-il. Mais tu peux aller récupérer les autres dans la grotte. Il va faire sombre à l'intérieur, aussi choisissons

d'abord l'emplacement du bivouac et dressons-y un feu de camp. Tu pourras y prélever une torche pour t'éclairer à l'intérieur du repaire. J'en ai tiré huit autres ; veille à les récupérer toutes.

— *Ja, fráuja,* acquiesçai-je, pénétré d'un véritable respect. Et vous allez nous y cuire un bon dîner de viande d'ours ?

— *Ne, ne,* répliqua-t-il. Regarde ça.

Il tira de son habit un petit couteau, opéra une découpe dans la fourrure ventrale de l'animal et fit une incision dans le cuir de sa peau. Il en sortit une considérable quantité de graisse jaune.

— Trop gras pour qu'on se donne la peine de l'écorcher maintenant.

— Quel dommage ! Vous devez être aussi affamé que moi. Mais enfin peut-être qu'une petite fesse… ?

— *Ne,* répéta-t-il. On ne peut pas découper l'animal avant que je n'aie retiré sa peau en entier. Ce ne sera pas une tâche facile ni rapide, et la nuit va bientôt tomber.

Il se leva et regarda tout autour de lui.

— Fais ce que je t'ai dit et dresse un feu. Là derrière, cela me semble le meilleur endroit.

— Vous voulez dire, *fráuja,* qu'avec ce monceau de viande rouge fraîche étendu ici, nous allons dîner de nos tranches marron de bacon séché ?

— *Ne,* réitéra-t-il pour la troisième fois, l'air soudain comme aux aguets. Je parie que le vacarme que nous avons fait a dû attirer du monde… Les animaux sont parfois curieux et… *Akh,* en voilà un !

Il avait projeté un regard au-delà de mon épaule, mais avant que je n'aie le temps de me retourner, il leva vivement son arc, saisit une flèche dans le carquois derrière lui, l'ajusta, tendit la corde et la laissa filer. Le projectile passa si près de mon oreille que je n'en ressentis pas simplement l'usuel vrombissement, mais le même ébouriffage de cheveux que lorsque mon aigle atterrissait sur mon épaule. Quand je me retournai pour de bon, la proie de Wyrd était déjà tombée, à quelque trente pas de là. C'était une sorte de chèvre, mais elle possédait des cornes plus impressionnantes que celles de ses congénères ; des bois épais,

longs, courbés vers l'arrière, élégamment plantés sur son front. Je n'avais jamais vu ce genre d'animal, et le fis observer.

— C'est un bouquetin, assura Wyrd. Ils hantent d'habitude les cimes alpines, et ne descendent à ces hauteurs qu'en plein hiver. Ils sont curieux comme des chats, par chance pour nous. Et leur viande est maigre, vu qu'ils n'hibernent pas. Plus goûteuse encore que celle du mouton. Bon, tu vas aller nous l'allumer ce feu, *niu ?*

Je m'exécutai, à l'endroit même qu'il avait indiqué, et je ne fus pas surpris de découvrir, sous la neige et une pellicule de glace, un ruisselet d'eau fraîche. Quand Wyrd commença à dépecer le bouquetin, je remarquai que la marque de fabrique de son couteau était typique des Goths, puisque celle du « serpent torsadé » était profondément gravée dans le métal. Cette lame avait tellement servi qu'il n'en restait plus qu'un petit morceau, mais il la maniait d'une main experte au dépeçage, et y mettait un soin extrême.

Je lui demandai :

— Comptez-vous garder cette peau pour la vendre également ?

Il secoua sa crinière en bataille.

— En été oui, je le ferais. Mais cette rude fourrure d'hiver ne vaut pas la peine que tu la transportes. Les ramures, en revanche, me rapporteront un bon prix. Si j'enlève la peau, c'est juste pour cuire la viande dedans.

— La cuire dans la peau ? Comment cela ?

— *Iésus !* Tu le verras bien, quand tu seras revenu avec mes flèches. Si jamais ça doit arriver un jour.

Je pris une branche allumée au feu et revins à l'endroit où l'ours avait été tué. Je ne tardai pas à y découvrir l'entrée de la caverne, assez haute pour que je puisse y entrer sans me baisser. Elle s'incurvait en effet vers la gauche, comme s'en était souvenu Wyrd, et je trouvai trois de ses flèches dans le terreau de feuilles moisies accumulé au-delà de la courbe, à l'endroit où elles avaient heurté la roche du mur ; la pointe de fer de l'une d'entre elles s'était fendue sous l'impact. Après le coude, la caverne s'arrêtait et là, dans le fond, étaient douillettement accumulées des feuilles mortes et une grande quantité de

mousse sèche, le tout amassé par cet ours ou d'autres qui y avaient dormi avant lui. Je fourrageai dans cet amas végétal, prenant bien garde de ne pas l'enflammer de ma torche, et finis par y retrouver les cinq autres flèches qui avaient manqué leur cible.

Lorsque je revins à l'emplacement de notre camp, je compris pourquoi Wyrd avait pris autant de soin à dépecer le bouquetin. Il avait laissé aux quatre extrémités de la dépouille de l'animal des poches englobant un sabot, et les avait fixées à quatre piquets plantés autour du feu. Celle-ci était donc suspendue au-dessus du feu, côté fourrure tourné vers le sol. Dès que cette dernière eut été roussie par les flammes, Wyrd se mit en devoir de remplir d'eau la peau pendante, attendant que celle-ci commence de bouillir. Il y versa alors les morceaux de la carcasse qu'il avait découpés de façon pratique, poitrine, côtes, flanc et ainsi de suite, réservant à mon *juika-bloth* les petits déchets de découpe et les entrailles de la bête, dont il se régala avec un plaisir évident.

Nous dûmes patienter le temps de la cuisson, et pendant que l'odeur délectable montant du contenu de la peau nous mettait l'eau à la bouche, nous vîmes l'eau de cuisson s'assombrir et les parcelles de viande secouées par l'ébullition passer du rouge au brun. Enfin, lorsque je fus sur le point de défaillir à la fois d'inanition et de plaisir anticipé, Wyrd brandit son couteau goth, le planta dans un morceau de viande et déclara : « C'est prêt. »

C'était cuit à la perfection, si tendre que nous n'eûmes pas à mordre dedans, et à peine à mâcher, la viande glissant d'elle-même sur les os… Nous nous en gorgeâmes avec délices. Il fut impossible, bien sûr, de tout absorber. Wyrd en garda un peu pour le lendemain, et suspendit quelques morceaux choisis au-dessus du feu pour les fumer afin qu'ils soient transportables pour être consommés plus tard. Après quoi, repus et comblés, nous nous roulâmes dans nos fourrures pour la nuit.

*

Cette même nuit, mais plus loin en Orient, dans la « Nouvelle Rome » qu'était Constantinople, un garçon presque du même âge que le mien devait selon toute vraisemblance avoir lui aussi bien mangé, avant de gagner son lit. Cet enfant était Théodoric, fils et prince héritier de Théodemir l'Amale, roi des Ostrogoths, aussi dormait-il avec toute la pompe d'un invité d'honneur dans le splendide Palais de Pourpre de Léon, empereur en titre de l'Empire romain d'Orient. Sans doute le jeune Théodoric dormit-il cette nuit-là dans les draps de soie d'une couche chaude et veloutée, après s'être délecté des plats exotiques les plus coûteux.

J'ai plus tard connu ces plaisirs, moi aussi. J'ai savouré des viandes de grand choix, participé à de délicieux banquets dans de luxueux salons. J'ai même souvent festoyé, dans les palais qu'il avait conquis en toute propriété, en compagnie de Théodoric en personne, avec de riches patriciens des deux sexes, auprès desquels s'affairait un personnel nombreux. Mais je jure que jamais de toute ma vie je n'ai autant apprécié le plaisir de manger que lors de ce repas tout simple, préparé par Wyrd de manière primitive, par une nuit morne et froide, au cœur des inhospitalières *Hrau Albos*.

12

Le lendemain matin, bien qu'à nouveau réveillé au lever du jour, je ne trouvai point Wyrd endormi à côté du feu de camp. Il était déjà occupé à dépecer la carcasse de l'ours, à l'endroit où il l'avait abattu. Je le saluai d'un timide *god dags* puis, sans qu'il me l'ait demandé, je remontai de notre campement un peu de viande de bouquetin réchauffée, et du ruisselet un peu d'eau, afin qu'il puisse déjeuner. Il marmonna des remerciements, et prit à la dérobée des morceaux de viande tout en avalant quelques gorgées d'eau, sans cesser une seconde de s'affairer à sa sanglante et grasse besogne.

Je m'occupai ensuite à rouler nos fourrures de nuit, et à y caler nos objets personnels, sans oublier la viande fumée. Je m'assurai également que ma fiole du lait de la Vierge n'avait pas été perdue ou abîmée au cours du voyage de la veille. Toutes ces tâches ne me prirent pas très longtemps, aussi entrepris-je de m'occuper de la tête du bouquetin, qui avait été mise de côté. Mon *juika-bloth* avait dégusté ses yeux et sa langue en guise de déjeuner, mais je comptais bien, pour ma part, en ôter les splendides cornes. Je trouvai un rocher adapté et l'utilisai comme marteau pour briser le crâne. Je posai ensuite chacune des cornes sur un de nos sacs et les y attachai.

Wyrd et moi achevâmes nos travaux respectifs à peu près en même temps, pas très loin de midi. Je regardai avec consternation l'immense peau qu'il portait en paquet dans ses bras, et attendis avec résignation qu'il l'ajoute au ballot que j'avais porté la veille. Mais il approuva d'un hochement de tête le fait que j'aie séparé les deux cornes sur nos fardeaux respectifs, et dit :

— Tu as assez comme cela sur ton dos, gamin. De toute façon, tu ne pourrais supporter l'odeur nauséabonde que ne va pas tarder à diffuser cette peau, dont je n'ai pu ôter convenablement la viande qui y adhère encore ; je n'ai

évidemment pas le temps de le faire, et encore moins celui de la faire sécher. J'ai l'habitude des odeurs fétides, je vais donc l'ajouter à mon fardeau.

— *Thags izvis,* fis-je avec chaleur. Et vous allez en tuer encore d'autres, *fráuja* Wyrd ?

— *Ne,* nous avons maintenant tous deux assez à transporter. D'autre part, je ne connais pas d'autres bons sites d'hibernation d'ici à Basilea, aussi hâterons-nous désormais notre marche vers la garnison. *Ja,* nous quitterons alors cet âpre climat et savourerons les charmes des luxueux bains chauds des Romains.

— Dois-je aller découper un peu de viande d'ours, pour le cas où nous en aurions besoin en route ?

— *Ne.* Dès qu'un cadavre a été raidi par la mort, sa viande devient dure et le reste, même après une longue cuisson. Laisse-la où elle est.

— C'est tout de même dommage de la laisser perdre.

— Rien dans la nature ne se perd jamais, gamin. Cette carcasse nourrira une myriade d'autres animaux, des oiseaux, des insectes… Si une meute de loups devait la découvrir en premier, cela les écartera de notre piste, même s'ils sentent l'odeur de la viande fraîche dans notre sillage. Mieux encore, si la carcasse est repérée par une bande de ces charognards de Huns, elle les retiendra sur place un bon moment.

— Il m'est arrivé de voir un loup, rétorquai-je, et il m'a semblé capable de tuer un homme sans difficulté. En revanche, je n'ai encore jamais vu de Huns. Mais je crois comprendre, *fráuja,* que vous préféreriez largement les premiers aux seconds ?

— Par le Styx des Enfers, n'importe qui dirait la même chose ! Les loups pourraient déchiqueter nos affaires, et même s'attaquer à nos chevaux, si nous en avions. Mais jamais ils ne s'en prendraient à nous. Je ne comprendrai jamais comment des animaux aussi intelligents, respectables et débrouillards que les loups ont pu récolter la réputation de sauvages mangeurs d'hommes. En revanche, je ne sais que trop d'où vient celle des Huns. À présent, gamin, *atgadjats !*

*

J'ai oublié combien de jours nous avions marché après avoir quitté cet endroit. Beaucoup, sans doute. Mais presque chaque jour, nous descendions, et presque chaque jour, le climat se faisait légèrement plus clément. Dans le même temps, même si le phénomène avait pu me paraître impossible, mon fardeau de peaux d'ours semblait s'alléger à mesure que nous progressions. Comme l'avait prédit Wyrd, la peau et les muscles de mes épaules et de mon dos s'étaient accoutumés à porter une telle charge, et dans le même temps, mes autres muscles et tendons avaient également gagné en puissance comme en endurance. Je ne vacillais plus en de dangereuses embardées, mais gardais mon pas réglé sur celui de l'infatigable Traqueur des Bois.

Il m'avait aussi enseigné à marcher discrètement, n'hésitant pas à me tancer lorsque je commettais une erreur, et j'appris à placer d'abord mon pied sur le sol avant de le charger de mon poids, de peur de faire craquer une branche ou crisser des feuilles mortes cachées sous la neige. J'appris aussi à ne pas relâcher les branches n'importe comment après les avoir séparées pour me frayer un passage, ainsi que d'autres stratagèmes de coureurs des bois. Parfois, Wyrd et moi traversions une étendue rocheuse d'où la neige avait été balayée par le vent, et lorsque le tapis neigeux reprenait un peu plus loin, nous poursuivions notre route en marchant *à reculons* jusqu'à la prochaine zone déneigée. Cela n'abuserait sans doute pas les bêtes de la forêt, disait-il, mais cela pouvait toujours retarder d'éventuels poursuivants huns lancés à nos trousses.

Il arrivait à Wyrd d'interrompre notre marche en plein après-midi, ou de la poursuivre au contraire jusque tard après la tombée de la nuit, afin que nous trouvions toujours à l'étape un ruisseau ou un petit étang gelé où nous ravitailler. Souvent aussi, il s'arrêtait sans prévenir, me stoppant du geste, posait son sac en silence, et saisissait son arc pour tirer sur une hermine ou un lièvre des neiges qui, assis immobile sur l'égale immensité blanche, m'avait totalement échappé. Il me semblait alors que Wyrd devait avoir deux ou trois sens de plus que le

commun des mortels, et je le lui fis remarquer sans lui cacher mon admiration.

— *Skeit,* grogna-t-il, ramassant sa dernière prise. C'est ton aigle qui a repéré celui-ci. Moi, je n'ai fait qu'observer ton aigle. Il préfère peut-être dîner de reptiles, mais il voit tout. Et quand je le regarde, j'en fais autant. Un bien utile compagnon, que cet aigle. Tu as la vision un tantinet paresseuse, gamin. Comme pour n'importe quel autre talent, il te faut la travailler pour la rendre plus aiguë. Quant à ton odorat, tu as simplement vécu trop longtemps entre quatre murs et sous un toit. Passe suffisamment de temps en pleine nature, et tu apprendras à discerner les différentes odeurs qu'ont la neige, la glace et l'eau.

Je dois le reconnaître, je n'ai jamais développé la capacité de Wyrd à reconnaître l'odeur de l'eau. Mais je m'évertuai à exercer ma vue, et à ma relative surprise, je m'aperçus que l'on peut, avec un peu d'entraînement, réussir à voir des choses que l'on ne parvenait pas à remarquer auparavant. Je constatai par exemple que l'on perçoit plus aisément le mouvement en fixant d'avance, et directement, la zone où on peut l'attendre – ou le craindre. En revanche, les objets de petite taille, ternes ou immobiles se repèrent plus aisément par une vision périphérique. Et je finis, comme le disait Wyrd, par « voir avec le blanc des yeux », jusqu'à distinguer un petit animal d'hiver rien qu'à sa légère différence de blanc sur la neige où il se tenait immobile comme une statue, n'attendant que notre départ pour s'animer de nouveau.

Lorsque je fus devenu capable de localiser ces petits animaux, et quand nous n'étions pas suspendus pour le repas du soir à la capture d'un gibier, Wyrd me laissait essayer le premier d'en abattre un, à l'aide de ma fronde. Il armait toujours, cependant, une flèche pour rattraper le coup au cas où je manquerais la cible… ce qui, au début, m'arriva plus souvent qu'à mon tour.

— Tout cela parce que tu manies cette arme à la façon de David, dans la Bible, déplora Wyrd d'un ton aigre. Voilà ce que c'est que d'avoir été élevé dans un monastère. Il ne fait aucun doute qu'en faisant tournoyer ainsi ta fronde au-dessus de ta tête, tu vas envoyer ta pierre à la fois vite et loin. Mais c'est au

détriment de la précision. Tu ne dois pas avoir pour but d'expédier ton caillou au-delà des Alpes, et qui plus est n'importe où. Ce que tu cherches à faire, c'est toucher quelque chose, et cette cible est généralement proche, quand il s'agit d'un petit animal, ton Goliath du moment. Tu verras, gamin, qu'il est bien plus efficace de manier l'engin perpendiculairement à toi, et sur le côté.

Obéissant, j'essayai. Et naturellement, pas encore habitué à ce mode de propulsion, je m'y pris avec une atroce maladresse.

— *Ne, ne !* fit Wyrd, d'un air dégoûté. Rien ne t'oblige à faire tournoyer ton engin comme une toupie. Deux ou trois tours sont amplement suffisants. De toute façon, tu t'y prends comme un manche, car tu envoies la pierre par le dessous. Note bien ceci, gamin. Ton bras se relève plus vite et plus fort qu'il peut s'abaisser. Aussi, fais tourner la fronde dans l'autre sens, et envoie le projectile en l'accompagnant d'un vif mouvement du bras vers le haut, en le projetant loin vers l'avant.

J'essayai ainsi et, bien que je fusse encore assez maladroit dans son exécution, la méthode de Wyrd me donna bientôt un agréable sentiment d'assurance dans le maniement de l'objet. Je m'entraînai donc patiemment, chaque fois que l'occasion s'en présentait, et avant la fin de notre voyage, c'est moi qui abattais l'essentiel de notre petit gibier.

Nous finîmes par émerger de sous la perpétuelle voûte grise du ciel des Alpes, et certains jours de soleil commencèrent d'abord par alterner, puis à s'imposer progressivement sur la grisaille. Heureusement, en ces contrées, nous traversions des forêts si denses que même dépourvues de feuilles, elles nous procuraient un abri suffisant aux rayons du soleil ; sans elles, nul doute que la réverbération nous eût vite rendus aveugles. Ici, dans cette province romaine connue sous le nom de Rhétie primaire *(Rhaetia prima)*[34], nous rejoignîmes la rivière Birsus[35], cours d'eau si étroit qu'il était gelé tout du long, comme les minces ruisselets de montagne.

---

[34] Province romaine des Alpes centrales correspondant aujourd'hui au canton des Grisons (Suisse), au Tyrol autrichien et au nord de la Lombardie (Italie).

[35] La Birse.

Nous descendîmes le cours de la rivière, et là où elle rejoint le vaste fleuve Rhenus, nous arrivâmes en vue de Basilea. Le premier bâtiment qui nous apparut était celui de la garnison, dont les hauts murs sont bâtis sur une terrasse d'où l'on domine de très haut le confluent. Wyrd m'expliqua qu'à cet endroit le Rhenus, jusque-là un cours d'eau étroit et rapide orienté vers l'ouest, fait un coude abrupt en direction du nord, et s'élargit, laissant ses eaux larges s'écouler plus sereinement. Nous arrivions donc à la limite de la zone navigable de ce fleuve, qui s'étire sur toute l'Europe du Nord pour se jeter dans l'Océan germanique[36].

Cela dit, par rapport à d'autres que j'ai visitées depuis, Basilea n'est qu'une modeste ville de garnison romaine. Mais toutes se ressemblent en ce sens qu'elles ont grandi au fil du temps. Le camp romain ceint de murs ou « fort » occupe l'endroit le plus élevé car le plus facile à défendre, et il est en général immense. Il est encerclé de remparts, de redans, de contreforts et de tours de guet, ainsi que de fossés, de douves, de rangées de pieux et autres barrières, tous ouvrages censés le prémunir contre une invasion. Tout autour de ces défenses, autour du fort, sont rassemblées les *cabanae*. Bien que ce mot signifie « baraques », ce sont néanmoins de substantielles bâtisses, divisées en blocs par des rues, des places du marché et tous autres traits les plus caractéristiques d'une ville. Nul doute qu'elles n'aient été à l'origine les rudimentaires cabanes de ces auxiliaires qui suivaient les troupes pour leur fournir ces commodités que l'armée ne leur octroyait point, telles que plats copieux, bons vins, femmes à petit prix et autres divertissements coquins, mais dès qu'une garnison commençait à devenir une ville destinée à durer, ces *cabanae* se mettaient à ressembler à une ville tout à fait conventionnelle, avec ses commerces, son activité et sa convivialité.

Au-delà de celles-ci, les faubourgs de la ville contiennent les industries répondant aux besoins des hommes de troupe et des citoyens ordinaires : les chantiers de bois, les tuileries, les enclos à bétail, les ateliers de potiers ou de maréchaux-ferrants,

[36] Mer du Nord.

la plupart tenus par des descendants de vétérans romains à la retraite qui avaient choisi leur épouse parmi la population locale. En sus de toutes ces dépendances communes aux villes de garnison, Basilea disposait aussi de docks, d'ateliers de réparation, de fabriques de chandelles et d'entrepôts alignés tout le long du Rhenus.

Le fleuve constituant la voie royale pour le trafic des marchandises et les négociants, les routes se réduisaient à deux voies étroites et mal entretenues conduisant à l'intérieur de Basilea, et c'est en suivant l'une d'entre elles que nous pénétrâmes, Wyrd et moi, dans la ville. On aurait pu s'attendre à y trouver un minimum de circulation, mais nous étions absolument les seuls à l'emprunter ce jour-là. Aucun chariot, aucun cavalier et pas un piéton n'étaient visibles. Wyrd ne cessait de bougonner son étonnement à ce sujet. En traversant les faubourgs, nous ne vîmes personne, ni travailleurs en action, ni même un oisif assis à ne rien faire. Les portails devant lesquels nous passions étaient fermés, les feux des forges et des fours à céramique éteints, et l'on n'entendait pas ce brouhaha usuel de toute communauté humaine en activité. Même les chiens étaient silencieux.

— Par le corps recuit de saint Polycarpe, récrimina Wyrd, tout ça n'est quand même pas banal !

— Regardez là-haut, *fráuja,* il semble tout de même y avoir quelques fumées montant au-dessus de ces *cabanae*.

— *Ja*. Arrive, gamin, je t'invite dans ma taverne favorite. Elle est tenue par un vieil ami à moi, qui ne coupe pas son vin. On lui demandera quelle plaie s'est abattue sur la ville.

Mais bien que la fumée indiquât clairement qu'un feu de cheminée brûlait à l'intérieur, la porte de l'auberge était close, comme toutes celles des environs. Wyrd tambourina avec rage sur le panneau, éructa quelques hideuses obscénités de son cru et hurla :

— Ouvre-moi cette foutue porte, Dylas ! Que tous les dieux te damnent, je sais que tu es là !

Ce n'est qu'après que Wyrd eut martelé copieusement le battant et ajouté quelques malédictions à son chapelet fleuri que dans un bruit subit, un volet finit par s'entrouvrir, laissant le

passage par une mince fissure à un œil rougi et larmoyant, tandis qu'une voix bourrue s'exprimant dans la Vieille Langue avec un indéfinissable accent répliquait :

— Wyrd, mon vieux compagnon, c'est toi ?

— *Ne,* tonna Wyrd d'une voix si puissante que plusieurs autres volets s'entrouvrirent à leur tour, je ne suis que le souple éphèbe Hyacinthe, venu te séduire et te débaucher ! Ôte ta barre de derrière la porte, ou par *Iésus,* je te la défonce à coups de pied !

— Je ne puis le faire, vieux camarade, il m'est interdit d'ouvrir à tout étranger.

— Comment ça, interdit ? Par tous les furoncles de Job, nous avons toi et moi contracté toutes les sortes de vérole existant en ce bas monde, et nous avons bien survécu ! Nous ne craignons pas la contamination, tout de même. Et je ne suis pas un étranger ! Je te le répète, si tu n'ouvres pas…

— Si tu pouvais ne serait-ce qu'une seule fois dans ta vie, vieux croûton, fermer un peu ta grande gueule de braillard invétéré, tu pourrais ouvrir tes oreilles. Cette porte est barrée sur ordre du légat Calidius. Toutes celles de Basilea le sont aussi, sans aucune exception. Ce n'est pas une épidémie qui nous a frappés, ce sont les Huns.

— *Iésus !* Est-ce que Calidius fait barricader les écuries dès qu'un cheval est volé, *niu ?*

— Tu ne crois pas si bien dire. Ici, en l'occurrence, seule une jument et son poulain ont été volés.

— Perdition, Pluton et pandémonium ! enragea Wyrd. Fais-moi entrer et raconte-moi ça en détail.

— Je n'ai même pas le droit de raconter ce qui s'est passé ici. Pas plus qu'aucun autre citoyen. Tous les visiteurs étrangers doivent se présenter à la garnison, Wyrd. C'est la seule porte que tu trouveras ouverte.

— Dylas, vieille fripouille ! Mais que diable se passe-t-il donc, à la fin ? Il n'y a même pas assez de Huns dans toute cette partie du monde pour monter une attaque contre une garnison romaine !

— Je ne puis t'en dire plus, vieux frère. Va à la garnison.

Nous nous y rendîmes donc, et remontâmes les rues qui menaient des *cabanae* jusqu'en haut de la colline. Wyrd passa tout le trajet à marmonner des paroles salées, et je gardai prudemment le silence. En approchant du fort qui dominait la terrasse, nous zigzaguâmes entre les haies de pieux hérissant le parcours et traversâmes les ponts-levis jetés sur les fossés, toutes défenses aisées à franchir pour un piéton isolé, mais capables de briser une charge de fantassins ou de cavaliers organisés en formations de combat. Finalement nous parvînmes au pied du grand mur, et même si, comme je l'ai dit, Basilea n'était pas une des plus considérables garnisons romaines existantes, sa taille m'impressionna. Elle devait mesurer au bas mot pas loin de quatre cents pas de côté. Le mur, quoique fait sans nul doute de pierres ou de briques, était entièrement doublé sur l'extérieur d'une épaisse couche de mottes de tourbe, afin d'amortir les éventuels assauts d'un bélier. Au-dessus de la massive porte de bois pendait une planche où étaient clouées des lettres peintes : en or le nom du vieil empereur qui avait fait construire le fort, VALENTINIEN, et en rouge le nom de la légion à laquelle appartenaient les troupes de la garnison : LEGIO XI CLAUDIA.

Cet immense portail était hermétiquement clos, comme chacune des entrées de la ville, mais de l'une des tours latérales s'éleva une voix rude, qui nous apostropha successivement en latin, puis dans la Vieille Langue :

— *Quis accedit ? Huarjis anaquimith ?*[37]

Wyrd me surprit en répondant dans les deux langues :

— *Est caecus, quisquis ? Ist jus blinda, niu* ?[38] Qui penses-tu donc que cela puisse être, Paccius ? Allons, toutou arrogant, n'as-tu pas reconnu la putain de ta mère ? Tu connais bien ma voix, *signifer*[39], comme je connais la tienne.

J'entendis la sentinelle glousser de rire, mais la même voix reprit :

---

[37] Qui va là ?

[38] Es-tu aveugle, qui que tu sois ?

[39] Dans l'armée romaine, *signifer* désigne le porte-enseigne, ou plus généralement le chef.

— Certes, je t'ai bien reconnu, vieil homme. Mais ce n'est peut-être pas le cas de la soixantaine d'archers qui te tiennent actuellement en joue de leurs flèches. Annonce-toi donc.

Wyrd frappa furieusement du pied et rugit :

— Par les vingt-quatre testicules des douze apôtres ! Je suis Wyrd, le Traqueur des Bois !

— Et ton compagnon ?

— Rien qu'un autre chien de garde dans ton genre, insolent que tu es ! C'est mon apprenti homme des bois, Thorn le Vaurien.

— Et son compagnon ?

— Quoi ? éructa Wyrd, désorienté. (Il regarda autour de moi.) *Akh,* tu veux parler de l'oiseau ! Ne me fais pas croire, Paccius, qu'un légionnaire romain ne sait pas reconnaître un aigle ? Dois-je t'annoncer aussi séparément chacun de mes orteils, qui s'allongent déjà d'envie à l'idée d'aller chatouiller ton arrière-train souillé de merde ?

— Attends ici.

Wyrd continua quelques instants de vociférer, alignant une série de nouveaux blasphèmes encore plus gratinés, mais seul le silence lui répondit. Je souhaitai ardemment qu'il se taise à son tour, compte tenu des archers qui nous tenaient en joue de traits encore plus nombreux, sans doute, que ceux qui avaient percé saint Sébastien.

Mais nous n'attendîmes pas longtemps. On entendit derrière le portail les sons mats, grincements et craquements de lourdes barres que l'on relève. Il s'entrouvrit alors avec une lenteur solennelle, juste assez pour nous donner l'accès. Nous fûmes accueillis par la sentinelle Paccius, qui comme tous les autres légionnaires encadrant l'entrée, était en tenue de combat. C'était la première fois que je voyais des soldats, sans parler de leurs armures.

Chaque soldat portait un casque de fer muni sur l'arrière d'une palette lui protégeant la nuque, et sur les côtés deux rabats articulés recouvrant ses joues, le tout étant richement orné de décorations forgées ou en relief. Son armure était formée d'innombrables bandelettes de métal imbriquées les unes dans les autres et fixées à un corselet de cuir porté en

dessous. Chaque homme portait autour du cou une écharpe empêchant sa peau d'être irritée par ce rigide équipement. Une large ceinture entourait leur taille, ornée de gros clous décoratifs. Côté gauche de celle-ci était fixée une dague gainée à lame en forme de feuille, tandis qu'un fourreau très ornementé faisait le pendant, côté droit. Tous les hommes présents venaient d'en tirer une épée courte qu'ils tenaient en main, prêts à s'en servir. Sur l'avant de la ceinture pendait une sorte de tablier constitué de rondelles de métal reliées par des courroies de cuir, dont la souplesse permettait le mouvement aussi aisément que le bas de la tunique de laine qu'ils portaient par-dessous, mais qui protégeait également leur bas-ventre de toute blessure. Tous les hommes, et parmi eux surtout le nommé Paccius, qui semblait d'un rang plus élevé, m'apparurent si forts, si tannés, si capables et si braves que je rêvai spontanément d'être moi aussi un homme, et d'avoir atteint l'âge adulte, pour pouvoir à mon tour m'engager comme légionnaire.

— *Salve, Uiridus, ambulator silvae,* fit aimablement Paccius, brandissant son poing serré pour le salut romain.

— *Salve, signifer,* grogna Wyrd, les bras trop encombrés pour lui rendre la pareille. Il t'en a fallu, du temps, dis-moi.

— J'ai dû me rendre au *legatus praesidio*[40] pour prévenir de votre arrivée. Non seulement le légat autorise ta venue, vieux Wyrd, mais il a exprimé son immense satisfaction de ta visite, et demande à te voir à l'instant.

— *Vái !* Calidius le parfumé ne tiendrait certainement pas à me recevoir dans ce piètre appareil. Tu as dû me sentir arriver, Paccius, avant même de condescendre à ouvrir le portail. Je vais me baigner. Viens, gamin.

— *Siste !* cracha Paccius, avant que Wyrd eût fait trois pas. Quand le légat dit de venir, cela veut dire tout de suite.

Wyrd le considéra d'un regard noir.

— Tu es un soldat, sous commandement de ton supérieur hiérarchique. Quant à moi, je suis un citoyen libre.

[40] Quartier général du légat.

— Le *jus belli*[41] a été proclamé. En conséquence, sous la loi martiale, tu es également tenu, en tant que citoyen, d'obéir aux ordres. Mais si nécessaire, vieil homme entêté, Calidius veut bien te *prier* de venir le rejoindre. Quand tu te seras entretenu avec lui, tu verras que je n'exagère rien.

— *Akh,* très bien, soupira Wyrd, l'air impatient. Mais d'abord, au moins, indique-nous un endroit où nous puissions déposer nos bagages.

— *Venite,* répondit Paccius, et il nous montra le chemin. Presque tous nos logements sont actuellement encombrés de civils. Calidius a ordonné qu'on héberge ici les habitants du voisinage, ainsi que tout nouvel arrivant à Basilea. En fait, tous ceux qui ne peuvent bénéficier d'un hébergement dans les *cabanae* proches de la garnison. Nous jouons même les hôtes pour un marchand d'esclaves syrien, et toute sa cohorte de charismatiques enchaînés ! Mais je vais vous trouver ce qu'il faut. Quitte à congédier le Syrien, si nécessaire.

— Mais pourquoi ce remue-ménage ? demanda Wyrd. En ville, là-bas, le *caupo*[42] Dylas, que tu connais, Paccius, m'a parlé de Huns, mais il doit être dérangé. Vous n'avez tout de même pas à craindre une attaque de Huns ?

— Une attaque, peut-être pas, mais une visite de temps à autre, oui…, répliqua le *signifer* embarrassé. Et il ne se présente qu'un seul Hun à chaque fois. Si le légat a décidé de cloîtrer l'ensemble de la population, c'est qu'il désire que ce visiteur ne communique qu'avec lui. Ainsi, nul de risquera de l'effrayer lorsqu'il va et vient, et personne ne sera non plus tenté de remonter sa piste jusqu'à son repaire.

Wyrd demeurait immobile, abasourdi.

— Tout le monde est-il devenu fou, à Basilea ? Vous avez laissé un de ces infects Huns musarder tranquillement jusqu'ici, et en ressortir indemne ? Sans même le renvoyer la tête sous son bras ?

---

[41] État de guerre.

[42] Aubergiste.

— Je t'en prie, implora Paccius d'un ton presque honteux. Laisse le légat t'expliquer. Voici ton billet d'admission auprès de lui.

Le long baraquement en planches était bordé d'une galerie extérieure abritée sous piliers, où déambulaient des soldats sans doute déchargés de service, venus prendre l'air. Le bâtiment lui-même était percé de douze portes et à côté de chacune d'entre elles, encastrée dans le sol du portique, se trouvait une petite boîte à ordures munie d'un couvercle. Paccius nous fit franchir une de ces portes, et je découvris là l'un des meilleurs logements qui m'ait été proposé de toute ma vie. Cette chambre avait beau être une simple pièce en bois brut, sans décoration d'aucune sorte, elle offrait huit paillasses, dont aucune posée au sol. Toutes étaient surélevées sur des châssis tenus par de petites… jambes, de sorte qu'il eût fallu une vermine particulièrement énergique pour s'y hisser. Au pied de chaque lit se trouvait un coffre pour que l'occupant puisse y laisser ses affaires, et celui-ci pouvait être fermé afin de le garantir des vols. Face aux lits se trouvait une alcôve munie d'une étagère sur laquelle étaient posés un savon et une aiguière d'eau, tandis que le sol était percé d'une ouverture servant de latrines, non pas dévolue aux habitants de tout le bâtiment, mais réservée aux seuls occupants de la chambre.

Quand nous entrâmes tous les trois, les lits étaient déjà tous occupés. Sur l'un d'eux était assis un homme à barbe noire, au nez crochu et à la peau sombre, vêtu d'une robe de voyage en grosse laine. Sur les autres étaient installés de jeunes garçons, âgés de cinq à dix ans, attachés par les chevilles à une même chaîne, en haillons et l'air morose.

— *Foedissimus Syrus, apage te !*[43] gronda férocement Paccius à l'homme. *Abi,* cochon de Syrien ! Prends ta marmaille et entasse-la dans la pièce voisine avec les autres. Et fais-moi le plaisir de les y rejoindre. Nos invités ont mérité une chambre individuelle, et pas à partager avec un pouilleux marchand d'esclaves et ses chapons de charismatiques.

[43] Affreux Syrien, fiche le camp !

Le Syrien, qui se nommait, comme je l'appris plus tard, Bar Nar Natquin, réussit je ne sais comment à émettre un sourire patelin et méprisant, et se tordit les mains tout en baragouinant dans un latin teinté de grec :

— Je me hâterai de t'obéir, ô centurion. Pourrais-je toutefois obtenir du centurion la permission d'emmener mes jeunes pensionnaires au bain, avant de les mettre au lit, s'il te plaît, ô centurion ?

— Tu sais pertinemment que je ne suis pas centurion, vil crapaud de lèche-bottes que tu es. Tu pourrais bien lâcher ta progéniture aux latrines, que je m'en contreficherais tout autant. *Apage te !*

Les garçons, même s'ils étaient englobés dans l'injure, dissimulaient mal des sourires de jubilation d'entendre insulter aussi rudement leur maître. Et lorsqu'ils osèrent enfin, je remarquai qu'ils étaient tous d'une exceptionnelle beauté. Comme le Syrien les poussait vers la porte, Paccius dit :

— Cet onctueux flatteur de Natquin conserve toujours ses marchandises aussi douces, propres et appétissantes que possible. Il a même essayé de m'en refiler une. Mais je gagerais que ce barbare ne s'est personnellement jamais lavé de sa vie. Uiridus, laisse tes affaires ici et fais-les ranger correctement par *ta* marmaille à toi, pendant que tu m'accompagnes chez le…

— Par toutes les foudres de Thor ! fulmina Wyrd. Tu crois pouvoir nous parler comme à ce Syrien et à ses esclaves ? Thorn est mon apprenti, et il apprend son art du *fráuja* Wyrd – du *magister* Uiridus, si tu préfères. Quel que soit le sujet dont le légat ait à m'entretenir, j'entends que Thorn y assiste avec moi. Nous irons ensemble chez Calidius.

— Misère ! Comme tu voudras, accorda le *signifer,* levant les bras en signe d'exaspération. Mais je t'en prie, allons-y sur-le-champ.

J'attachai donc mon *juika-bloth* au châlit, et suivis Wyrd et Paccius. Cette fois, il nous conduisit le long de la *via praetoria,* l'autre rue principale croisant à angle droit la *via principalis,* à l'extrémité de laquelle s'élevait le *praetorium,* la résidence du légat, de sa famille et de leur domesticité. Pendant que Paccius trottinait devant nous, j'interrogeai Wyrd à mi-voix :

— Dites-moi, *fráuja,* qu'appelle-t-on des « charismatiques » ?

— Eh bien, ce sont les garçons que nous avons vus, fit-il en lançant son pouce vers l'arrière.

— *Ja,* mais pourquoi les appelle-t-on par ce nom ?

Il se retourna pour me dévisager curieusement, l'œil en coin.

— Tu ne le sais pas ?

— Comment le saurais-je ? Je n'ai jamais entendu ce mot.

— Ça vient du grec… *khárismata,* expliqua-t-il, me couvant toujours d'un œil soupçonneux tandis que nous avancions. Tu sais quand même ce qu'est un eunuque, je suppose ?

— J'en ai entendu parler. Mais je n'en ai encore jamais rencontré.

Cette fois, il parut franchement perplexe.

— Le terme grec *khárisma* désignait à l'origine le talent particulier d'une personne. En langue moderne, un charismatique est une sorte d'eunuque, mais d'une catégorie un peu spéciale. La plus exquise, et la plus chère.

— Mais je pensais qu'un eunuque est un… enfin, un rien du tout, un être neutre. Peut-il y avoir plusieurs degrés dans l'insignifiance ?

— Un eunuque est un individu qui a perdu sa virilité par l'ablation des testicules. Un charismatique est quelqu'un à qui l'on a tout sectionné, en bas. Le *svans,* et le reste avec.

— *Iésus !* m'exclamai-je. Et pourquoi ?

Détournant le regard, Wyrd expliqua :

— Il y a des maîtres qui les réclament ainsi. Un eunuque ordinaire est un simple serviteur à qui l'on peut confier la garde des femmes du maître. Un charismatique est un jouet sexuel mis à sa disposition. Et tant qu'à faire, ceux-ci les préfèrent jeunes et beaux. Ceux que nous avons vus sont des Francs, je le parierais. La fabrique de ces charismatiques est une spécialité de la cité franque de Verodunum[44], un commerce fort juteux. Bien sûr, vu le grand nombre d'enfants qui succombent à la périlleuse opération endurée, les rares qui survivent se

[44] Verdun.

négocient à des prix extravagants. Cet abominable Syrien a sous les sabots une fortune, si je puis m'exprimer ainsi.

— *Iésus,* répétai-je.

Et nous marchâmes tous deux en silence jusqu'à ce que Paccius, bien en avant, nous fît signe de nous hâter vers l'entrée du *praetorium*. Alors, Wyrd se retourna une nouvelle fois vers moi et dit, avec ce qui ressemblait à de la contrition :

— Pardonne-moi, gamin. Quand tu m'as interrogé au sujet des enfants charismatiques, j'ai montré quelque surprise parce que… *akh,* eh bien, parce que je pensais que tu étais l'un d'entre eux.

— Je ne suis rien de la sorte ! me récriai-je, furieux. Je n'ai subi aucune mutilation de mes parties intimes !

Il haussa les épaules.

— Je t'ai demandé pardon, et ne te demanderai rien d'autre… pas même si tu es un rejeton du petit dieu Hermaphroditus. Je te l'ai déjà dit, je me soucie comme d'une guigne de ce que tu peux être. Je n'ai pas changé d'avis, et n'en varierai pas à l'avenir. Ne revenons plus sur ce sujet. Suis-moi maintenant au *praetorium,* et nous saurons enfin pourquoi l'auguste Calidius se réjouit tant de notre arrivée.

13

Paccius nous conduisit à travers un hall et différentes pièces, toutes magnifiquement meublées et décorées aux murs comme au sol de mosaïques, de couches, de tables, de draperies, de lampes et d'autres objets dont l'usage m'échappait pour l'essentiel. Je me dis que l'entretien d'un tel palais devait requérir une domesticité impressionnante, tant en serviteurs qu'en esclaves ou en soldats d'ordonnance, et cependant, nous ne rencontrâmes personne. Paccius nous entraîna à nouveau dehors, dans un jardin situé au centre du bâtiment, qu'encadrait une promenade sous colonnades. Le sol était bien sûr couvert de neige et aucune plante n'était fleurie, mais un homme arpentait pourtant nerveusement les dalles de la terrasse, tout en se tordant les mains comme je l'avais vu faire au Syrien.

Il était blanc de cheveux, des rides sillonnaient sa face glabre et tannée, mais il se tenait droit et semblait solide pour son âge. Il ne portait point l'uniforme, juste un long manteau en laine de Mantoue élégamment garni de menu-vair. Face à un tel noble, nous devions ressembler, Wyrd et moi, à deux sauvages fraîchement extraits par son *signifer* de leur misérable terrier. Dès qu'il nous aperçut, pourtant, sa sombre expression s'illumina, et il s'approcha vivement, criant :

— *Caius Uiridus ! Salve, salve !*

— *Salve, Clarissimus Calidius,* répondit Wyrd, tandis que d'une main ferme, ils se secouaient mutuellement le poignet droit.

— Je vais allumer un cierge à Mithra, déclara Calidius, pour le remercier de t'avoir envoyé ici en ces temps d'affreuse détresse, vieux guerrier.

Wyrd répliqua, sardonique :

— J'ignore ce qui pourrait bien me valoir une telle distinction de Mithra. Quel est le problème, Légat ?

Calidius fit signe à Paccius de s'éloigner, mais ne sembla pas accorder le moindre intérêt à ma présence, tandis qu'il expliquait :

— Les Huns ont enlevé une femme romaine et son fils ; ils les retiennent en otages et réclament pour les rendre une rançon exorbitante, que je ne puis leur accorder.

Wyrd se rembrunit.

— Quelle que soit la rançon que vous pourrez leur verser, n'espérez surtout pas qu'ils vous les restituent.

— En vérité, je n'escomptais pas du tout les revoir… jusqu'à ce que l'on vienne m'annoncer ton arrivée, vieux camarade.

— *Akh,* c'est effectivement un vieux camarade qui se tient désormais devant toi. Je ne suis venu ici que pour négocier quelques peaux, et…

— Oublie cela ! Tu n'auras pas besoin de marchander ou de chicaner sur leur prix avec les marchands de Basilea. Je t'achèterai moi-même tout ce que tu as apporté, quel que soit le prix que tu demanderas. Je souhaiterais que tu pourchasses ces Huns et que tu délivres cette femme et son fils.

— Calidius, je ne tue plus de Huns, de nos jours, seulement des ours. Les survivants de la famille d'un ours tué risquent moins de me poursuivre à travers le monde durant des années.

Le légat rétorqua d'un ton acerbe :

— Tu n'as pas toujours parlé ainsi. Pas plus que tu ne répondais, dans le temps, au titre prolétarien de *« caius »*.

Les mots qui suivirent me firent considérer Wyrd avec surprise, et un respect nouveau.

— Quand nous avons vaincu Attila, dans la vaste plaine des Champs Catalauniques, on s'adressait à toi comme à un décurion d'auxiliaires, et tu faisais partie des *antesignani*[45] combattant en toute première ligne. Ces quinze dernières années, tu ne t'es jamais fait prier pour tuer des Huns.

— Ni à l'époque, ni maintenant, effronté centurion ! répliqua vertement Wyrd. Simplement, je ne cherche plus à sortir de mes traces pour tuer des ennemis. À ta place, Calidius, je me soucierais moins des victimes de cet enlèvement que de ces

[45] Soldats d'élite, placés en avant des porte-enseignes.

mollassons que tu as ici sous tes ordres. Si l'un de ces charognards de Huns a pu venir arracher ici ne serait-ce qu'une bride de vos chevaux, ils méritent tout le blé et le vin que vous gardez dans vos réserves. Et désormais, chacun de tes légionnaires, chacune de tes sentinelles et le moindre de tes auxiliaires devraient en être réduits à manger honteusement l'orge et à boire le vinaigre de la disgrâce.

Le légat secoua la tête d'un air accablé.

— Nulle disgrâce n'est hélas à imputer à quiconque. Toute la faute en incombe à une femme entêtée. (Il grimaça.) Une femme qui porte bien mal son nom : Placidia. Son fils de six ans, nommé Calidius – en mon honneur, tu l'auras deviné –, possédait un poney. Celui-ci, n'ayant pas été monté durant l'hiver, avait besoin de se faire tailler les sabots. Il se trouve que le meilleur maréchal-ferrant de Basilea habite au diable vauvert, dans un quartier fort excentré des faubourgs de la ville, mais le jeune Calidius voulait absolument s'y rendre avec son poney, afin d'assister à cette opération. Aussi, bien que Placidia fut enceinte et proche de son terme, donc pas en état de paraître en public, cette femme audacieuse et un brin téméraire a insisté pour accompagner son fils. Ainsi, sans permission d'aucune sorte, elle et son fils se sont aventurés dehors, avec juste quatre esclaves pour porter la *lectica* dans laquelle ils voyageaient, et un cinquième pour conduire le poney, le tout sans escorte militaire. Alors…

— Excuse-moi, Calidius, l'interrompit Wyrd, bâillant à s'en décrocher la mâchoire. Mon apprenti et moi sommes épuisés, et aurions le plus grand besoin d'un bon bain chaud. As-tu besoin de me détailler à ce point tout cela ?

— *Quin taces !*[46] Tu as toi aussi la langue bien pendue, quand tu t'y mets, je suis bien placé pour le savoir. Et ces détails sont significatifs, car les Huns devaient se trouver en embuscade aux abords de la ville, dans l'attente d'une occasion de ce genre. Une de leurs bandes est tombée sur le petit groupe, ils ont tué les quatre porteurs et la troupe a pris le large, emportant la *lectica*.

[46] Tais-toi donc !

L'esclave survivant est revenu ici avec le poney. Et d'horribles nouvelles.

— Je suppose que tu l'as immédiatement fait tuer ?

— Je n'ai pas eu cette miséricorde, je l'avoue. Il a été confiné à vie dans le *pistrinum,* trou que les esclaves appellent « l'enfer des vivants », où il est désormais condamné à tourner la meule à grains. Une sentence à perpétuité dans de telles conditions n'est pas si cruelle, vu la faible espérance de survie qui y prévaut. L'usure des os, la chaleur suffocante, la poussière étouffante… Bref, toujours est-il que deux jours plus tard, porteur d'un drapeau blanc, un Hun qui baragouinait un peu de latin est arrivé. Il a réussi à m'expliquer que Placidia et le petit Calidius avaient été pris vivants, et qu'ils l'étaient encore. Ils le resteraient, affirmait-il, pourvu que je le laisse repartir sain et sauf, lui garantissant de pouvoir revenir me proposer les conditions préparées par ses compagnons. Je lui donnai satisfaction, et le même vil Hun revint deux jours plus tard, porteur d'une longue liste de demandes en guise de rançon. Je ne vais pas te la réciter en entier : caisses de nourriture, chevaux, selles, armes, et j'en passe… mais sache-le, ces exigences me sont impossibles à satisfaire. Je ne saurais m'y plier. J'ai temporisé, disant que j'avais besoin de peser si les otages en valaient la peine, et lui ai promis ma réponse pour dans trois jours. Ce qui veut dire que ce damné nain jaune sera de retour dès demain. Tu comprends à présent le désespoir dans lequel je me débattais, pourquoi je me suis réjoui quand j'ai su que tu étais arrivé, et pourquoi…

— Je ne vois pas du tout, non, coupa Wyrd. Pardonne-moi, Calidius, de rouvrir de vieilles blessures. Mais je me souviens que lorsque ton fils Junius est tombé aux Champs Catalauniques, tu nous as demandé à tous de ne pas nous lamenter. La mort d'un soldat, as-tu déclaré, est une chose qu'une armée doit accepter. C'était pourtant ton fils. Pourquoi maintenant, pour une femme écervelée et un enfant sans défense, dût-il porter ton prénom… ?

— Uiridus, j'avais et j'ai toujours un autre fils, le frère cadet de Junius. Il sert ici même, sous mes ordres.

— Je sais cela. *L'optio*[47] Fabius. Un fameux gaillard.

— Eh bien, Placidia l'écervelée est sa femme, ma belle-fille, et son enfant et celui qu'elle porte sont mes seuls petits-fils. S'ils survivent… Non, il faut qu'ils vivent, ce sont les derniers de ma lignée.

— Je comprends mieux, à présent…, murmura Wyrd, désormais aussi grave que le légat. Fabius a dû se précipiter à leur rescousse, courant droit vers la mort à son tour.

— Il l'aurait fait, certainement. Mais par la ruse, je l'ai fait enfermer au poste de garde avant qu'il n'apprenne l'enlèvement. Il y est toujours, aussi enragé contre moi que contre les Huns.

— Alors je le répète, je ne vois pas ce qui te désespère tant, reprit Wyrd. Je déteste avoir l'air sans cœur, mais je sais qu'un homme peut supporter la perte de sa femme – et peut-être même l'oublier –, tout au moins le genre d'épouse qu'elle semble avoir été. Fabius est encore jeune : il existe quantité d'autres femmes, dont beaucoup seront plus placides, sans doute. Quant aux enfants, c'est la chose au monde la plus aisée à produire. Ta lignée n'est point menacée, Calidius.

Le légat soupira.

— C'est mot pour mot ce que je lui ai dit. Et crois-moi, j'ai alors béni les barres de fer qui nous séparaient. Non, Uiridus : pour je ne sais quelle raison, il s'est entiché de cette femme, il est gaga du jeune Calidius, et fou de joie à l'idée de la naissance de son second enfant. Il m'a juré que s'ils mouraient, il saisirait la première occasion pour s'immoler sur sa propre épée. Et il le fera, crois-moi ! Il est le digne fils de son père. Je dois récupérer ces otages.

— Tu veux dire que je le dois, souligna Wyrd, renfrogné. Mais qu'est-ce qui te fait croire que ce Hun dit la vérité ? Qu'ils sont encore vivants ?

— Chaque fois, il m'a ramené une nouvelle preuve de vie.

Le légat soupira de nouveau douloureusement, plongea la main dans la poche de son manteau, et en sortit deux petites choses fines et blanches, qu'il tendit à Wyrd.

— Des doigts de Placidia. Chaque fois.

---

[47] Sous-centurion dans l'armée romaine.

Je me détournai pour éviter un irrépressible haut-le-cœur. Tandis que Wyrd examinait les deux terribles objets, le légat poursuivait, d'une voix désincarnée :

— Chaque fois que j'en ai reçu un, je suis allé personnellement trancher *deux* doigts du misérable esclave que je détiens confiné dans le *pistrinum*. Si les négociations doivent s'éterniser d'une façon ou d'une autre, il poussera la meule avec les coudes.

— Ce sont deux index, murmura Wyrd. Mais celui-ci est le plus ancien des deux, n'est-ce pas ? Or, on ne sent pas la rigueur cadavérique. Quant à celui-là, il l'a apporté lors de sa dernière visite. Ce doigt était encore vivant il y a peu. D'accord. La femme était encore en vie il y a deux jours. Calidius, fais venir ici cet esclave, avant que tu ne l'émondes encore davantage.

Le légat hurla : « Paccius ! » et le *signifer* émergea immédiatement d'une porte du bâtiment pour s'évanouir tout aussi vite, son ordre pris.

— Il y a une chose que j'ai apprise à propos des Huns, confia Wyrd pendant que nous attendions. C'est qu'ils n'ont aucune patience. Une de leurs bandes aurait peut-être rôdé aux abords de la ville, dans l'espoir de se saisir de quelqu'un. Mais ils n'auraient pas attendu longtemps la chance, fort mince, de tomber sur les personnes les plus précieuses à prendre en otages pour faire chanter le *clarissimus* Calidius au cœur tendre. Ils savaient qui ils attendaient, à quel moment précis ces personnes se présenteraient, et qu'elles seraient vulnérables. Il me semble fort étrange, figure-toi, que l'un des cinq esclaves qui les accompagnaient en ait comme par miracle réchappé.

— Loué soit Mithra, souffla le légat, je ne l'ai point tué.

Quand Paccius revint, il était suivi de deux gardes, traînant entre eux l'esclave, moitié courant, moitié trébuchant. Quoique bien bâti et clair de peau, il tremblait, semblait terrorisé et allait quasiment nu, à l'exception d'un petit cache-sexe et des crasseux bandages sanglants qui entouraient ses deux mains. Dès que l'homme fut maintenu droit devant nous, celles du légat se crispèrent, comme s'il résistait à l'envie de l'étrangler. Mais Wyrd s'adressa à lui d'un ton calme, dans la Vieille Langue :

— *Tetzte, ik kann alls.* (Ce qui signifie : « Canaille, je sais tout. ») Confirme-moi simplement les faits, poursuivit-il, et je te promets de te libérer du *pistrinum*.

Au moment où Wyrd traduisait en latin cette dernière proposition, le légat eut un accès indigné de protestation, mais Wyrd l'enjoignit au silence.

— D'un autre côté, *tetzte,* refuse d'admettre la vérité, et je te jure que tu supplieras qu'on te ramène dans ton trou.

— *Kunnáith, niu ?* (« Vous savez, alors ? ») croassa l'esclave.

— Je sais, acquiesça Wyrd d'un ton suffisant, comme s'il savait bel et bien. (Il poursuivit l'entretien, traduisant au légat sa conversation en latin.) Je sais comment tu as d'abord rencontré ce Hun en maraude, dans les faubourgs de Basilea, en allant rendre visite au maréchal-ferrant. Comment tu as fait en sorte que les conspirateurs hunniques soient présents au moment où Dame Placidia et son fils se rendaient chez cet artisan. Comment tu l'as rassurée, lui expliquant qu'il n'y avait aucun danger, et la poussant à refuser l'escorte de ses gardes. Comment enfin, tu es resté lâchement à l'écart tandis que tes compagnons esclaves tentaient à mains nues de s'opposer aux Huns et de les mettre en fuite. Ce qui les a tués.

— *Ja, fráuja,* murmura le *tetzte*. (Et bien qu'il fît froid dans ce jardin, il se mit à transpirer soudainement.) Oui, vous savez tout.

— Tout sauf deux choses, conclut Wyrd. D'abord, qu'est-ce qui t'a pris ?

— Ces reptiles jaunes m'avaient promis de m'emmener avec eux, et de me laisser errer librement en leur compagnie dans la forêt, affranchi de ma condition d'esclave. Mais lorsqu'ils ont eu ce qu'ils voulaient, ils m'ont ri au nez, m'ont dit de foutre le camp… et que je pouvais les remercier de me laisser la vie sauve. Je n'avais plus qu'à rentrer ici et tenter de me faire passer pour une victime… (Il lança de côté un regard effrayé en direction du légat, qui bouillonnait en silence.) Car c'est bien ce que j'avais été, pas vrai ?

Wyrd se contenta de renifler, et poursuivit :

— Il y a une deuxième chose que j'aimerais savoir. Où ont-ils emmené la femme et l'enfant ?

— *Meins fráuja,* je n'en ai aucune idée. Si comme ils me l'avaient promis ils m'avaient emmené avec eux, alors je le saurais. Mais je l'ignore.

— Je peux t'assurer, *tetzte* écervelé, que tu ne serais pas allé très loin en leur compagnie. Mais tu as parlé avec ces Huns. N'ont-ils pas mentionné un lieu, un point repérable, ne serait-ce qu'une vague direction ?

L'esclave fronça les sourcils et se mit à transpirer, concentré sur ses souvenirs. Mais il ne put que conclure :

— Ils ont bien montré du doigt, de temps à autre, les *Hrau Albos,* mais sans donner d'indication plus précise. Je te le jur*e, fráuja.*

— Je te crois, fit Wyrd, résigné.

Sur quoi le légat rugit, et se précipita vers le cou de l'esclave, les mains en crochet. Wyrd anticipa le coup. D'un geste fluide, il sortit son couteau-serpent et le plongea dans l'abdomen de l'esclave, juste au-dessus du cache-sexe, et remonta le long du ventre jusqu'à venir buter sur le plexus. Les yeux de l'esclave en sortirent de leurs orbites, tandis que les intestins débordaient en gargouillant, mais il n'émit aucun son, et s'affaissa mort entre les bras des deux gardes qui le tenaient. Paccius les conduisit, avec leur fardeau, hors du jardin.

Sifflant entre ses dents, le légat lâcha :

— Par le Styx, Uiridus, pourquoi as-tu fait cela ?

— Je tiens mes promesses. J'avais promis de le libérer du *pistrinum*.

— C'est ce que j'aurais fait moi aussi, mais… infiniment plus lentement. Peu importe après tout, cette brute ne nous a rien avoué d'utile.

— *Nihil,* confirma Wyrd d'un ton morne. Je vais devoir attendre que ce Hun revienne jusqu'ici, et le suivre quand il repartira. Dis-lui, Calidius, que tu accèdes à toutes ses demandes, qu'il reparte vite en informer sa bande.

— Très bien. Que feras-tu ensuite ?

— Par les lourds pieds de cuivre des Furies, comment le saurais-je ? Cela mérite plus ample réflexion.

— Et de la préparation. Il va te falloir des guerriers, des chevaux, des armes… Je te donnerai tout ce dont tu auras besoin.

— Tu ne peux pas. L'empereur lui-même ne le pourrait pas. Ce dont j'ai besoin, c'est de l'invisibilité d'Albérich et de l'infaillible chance d'Arion[48]. Comme les Huns, je dois réussir un enlèvement secret. Mais il me sera bien difficile de fuir dans la forêt en compagnie d'une femme affaiblie, au dernier stade de la grossesse, et qui plus est blessée. Que ce soit à pied ou à cheval, nous serons bientôt repris.

Le légat réfléchit, puis déclara :

— Ceci va te sembler aussi dépourvu de cœur que tu craignais l'être tout à l'heure, Uiridus. Mais peux-tu ramener au moins le jeune Calidius ?

— *Akh*… ce serait un projet plus réaliste, assurément, qui aurait quelque chance de succès. Tu dis qu'il a six ans ? Il devrait être capable de me suivre. Cependant, ce ne sera pas une mince affaire d'enlever quelqu'un, fut-ce un enfant, dans un camp aussi bien gardé et en alerte.

Il y eut un long silence.

Alors, je parlai. Pour la première fois, sans qu'on m'y ait invité, à contrecœur et d'une petite voix, j'articulai ce seul mot : « *Substitutus*. »

Les deux hommes se retournèrent et me regardèrent avec stupéfaction, comme si j'avais surgi comme par magie d'entre les dalles, sous leurs pieds. Ils continuèrent à me dévisager d'un air interdit, non parce que je venais de parler comme eux en latin, ni à mon audace de prendre ainsi la parole, mais parce qu'ils étaient soudain fort intéressés par ce que je venais d'ajouter :

— Une substitution, contre l'un des jeunes charismatiques.

Après un autre intervalle de silence, les deux hommes cessèrent de me dévisager et leurs regards se croisèrent.

---

[48] Albérich est un sorcier légendaire qui possédait un heaume magique le rendant invisible ; Arion, poète de la Grèce antique, est symbole de chance pour les musiciens itinérants.

— Par Mithra, quelle ingénieuse idée ! dit le légat. (Puis il enchaîna, avec toute la bonne humeur dont il était encore capable.) Lequel des deux est censé être l'apprenti, m'as-tu dit ?

— Par Mithra, Jupiter et Guth réunis, le gamin apprend vite ! constata Wyrd avec fierté. L'apprenti a du reste déjà effacé une bonne partie de la misanthropie de son maître. La substitution contre l'un des charismatiques est en effet une idée ingénieuse. Il te serait difficile de t'approprier un enfant de la ville ou de la garnison, Calidius.

Le légat reprit, s'adressant cette fois directement à moi :

— Je n'ai pas encore vu ce troupeau de chapons. L'un d'eux pourrait-il faire l'affaire ?

— Deux ou trois d'entre eux ont l'âge requis, *clarissimus,* répliquai-je. Vous seriez cependant le mieux placé pour décider si l'un d'eux possède une ressemblance suffisante avec votre petit-fils. Le Syrien les a tous emmenés au bain, mais si vous voulez venir les passer en revue, ils doivent être rentrés au baraquement, à présent.

— Je gagerais pour ma part qu'ils y sont encore.

Il ajouta à mon intention, non sans une certaine tendresse :

— On voit bien que tu ne connais pas les bains romains, jeune homme, si tant est que tu en aies déjà connu.

Wyrd se récria vivement.

— Il n'est pas très correct, Calidius, de payer une faveur par une insulte. Ce jeune homme est exceptionnellement propre. Comme moi, Thorn *essaie* d'aller au bain depuis son arrivée !

— Mes excuses, Torn, concéda le légat. J'aurais moi aussi besoin d'un bain supplémentaire aujourd'hui, après avoir côtoyé l'indicible pourriture de cet esclave. Allons-y dès maintenant tous les trois. Le *signifer* Paccius nous fera savoir lesquels des pensionnaires du Syrien y sont déjà passés.

Tandis que nous nous y rendions, je songeai que Calidius avait mal entendu et mal prononcé mon nom. Je devais bientôt apprendre que les Romains de Rome sont incapables de prononcer le son « th », même si une bonne partie de leurs mots, dérivés du grec ou du gotique, le contiennent. Tout Romain de souche m'appellerait éternellement Torn, et mon nom n'était pas le seul à subir cette élision. Le nom des deux

empereurs à s'être appelés Théodose était prononcé Téodose. Et lorsque quelques années plus tard, l'ensemble de l'Empire romain d'Occident tomba sous le joug de Théodoric, ses sujets nés Romains le dénommèrent Téodoric.

Une fois à l'établissement de bains, je compris pourquoi Calidius avait été aussi catégorique sur le temps qu'il faudrait aux jeunes eunuques pour y passer ; je découvris en effet qu'un bain, chez les Romains, est aussi long et distrayant qu'un luxueux rituel. Les thermes d'une garnison n'ont rien de l'opulence de ceux d'une véritable cité romaine, mais on n'y trouvait pas moins des piscines, des bassins et des fontaines aux températures variées. L'eau pouvait y être glacée, tiède, chaude, et même bouillante. Plusieurs autres équipements étaient également présents : une cour intérieure réservée aux exercices athlétiques et aux jeux sportifs, des couches sur lesquelles on pouvait se reposer, lire ou tout simplement converser, et un peu partout, des sculptures et autres mosaïques destinées à la contemplation. De nombreux soldats déchargés de service y prenaient du bon temps : deux d'entre eux, dans le plus simple appareil, étaient en train de lutter à mains nues, entourés de collègues qui les regardaient en applaudissant ou en huant. D'autres jouaient aux dés, et un groupe étendu écoutait lire un poème. Tout ce petit monde était environné d'esclaves vêtus de simples cache-sexes, qui s'occupaient de donner le bain à chacun, tout en répondant à leurs besoins et demandes.

Calidius, Wyrd et moi nous débarrassâmes de nos vêtements dans une pièce appelée l'*apodyterium,* chacun aidé d'un esclave. Avant que le bain proprement dit ne débute, nous passâmes rapidement par la pièce la plus éloignée, le *balineum*. Là, les charismatiques, aussi nus, souples et luisants que des tritons – et aussi indistincts sur le plan sexuel – s'ébattaient dans la piscine d'après-bain. De l'autre côté de celle-ci, le Syrien, toujours habillé, était assis sur un banc de marbre, en train de couver d'un regard possessif ses jeunes pensionnaires. Quelques soldats, sur d'autres bancs, les contemplaient aussi, et leurs commentaires allaient des remarques comiques aux moqueries un peu plus sarcastiques, en passant par des commentaires fort tendancieux.

Après avoir considéré la scène d'un rapide coup d'œil, le légat se pencha vers Wyrd et murmura :

— Cet enfant, là-bas, en train d'essayer d'éclabousser le Syrien ; il est sensiblement de l'âge et de la taille de mon petit-fils. La seule chose, c'est qu'il est brun, alors que le jeune Calidius a les cheveux blonds. Ses traits, eux aussi, ne sont pas tout à fait semblables.

— Peu importe la ressemblance du visage, expliqua Wyrd. Dans la tête des Huns, tous les Occidentaux se ressemblent, de même qu'eux pour nous. Maintenant, puisque l'enfant est là, demande à l'un de ces esclaves de lui décolorer les cheveux au *struthium*. C'est tout ce qui sera nécessaire.

Quand le légat leva le bras dans le but de héler un serviteur, son geste n'échappa point au Syrien, qui contourna la piscine en trottinant pour venir s'agenouiller servilement devant nous et déclarer :

— Ah, *clarissimus magister,* vous avez voulu voir mes petits charmeurs comme ils *doivent* être vus, n'est-ce pas ? Ainsi nus, ils sont bien plus attirants et irrésistibles, c'est évident. Dois-je comprendre que l'un d'eux a déjà retenu les suffrages de votre magistrale fantaisie ?

— Oui, fit le légat d'un ton cassant.

Puis, s'adressant à l'esclave qu'il avait appelé, il prononça simplement, en le pointant du doigt : « Celui-ci ». L'homme se mit en devoir d'aller tirer l'enfant de la piscine.

— *Ashtaret !* s'exclama Natquin, frappant extatiquement ses mains l'une contre l'autre. Le légat a vraiment un coup d'œil magistral, j'en atteste ! Le petit Becga : celui que j'aurais gardé pour moi, si j'avais dû choisir… Il a vraiment l'air d'une fille, n'est-ce pas ? Ma foi, *clarissimus,* vous savez que ça va me briser le cœur, de me séparer de cet adorable garçon. Néanmoins, votre humble serviteur n'aura pas l'audace de contester votre sélection. Bien mieux, en reconnaissance de votre goût avisé, il vous fera un excellent prix et…

— Silence, vil flagorneur ! cracha le légat. Je n'achète pas, je prends.

Le négociant s'étrangla à moitié et balbutia :

— *Quid ?… Quidnam ?…*[49]

— Tant que nous sommes en état de guerre, je suis autorisé à saisir toute propriété de mon choix, en toute souveraineté. Je confisque celle-ci.

Le petit charismatique dégoulinant d'eau se trouvait à présent devant nous, et il était clair que l'opération de mutilation avait été réalisée de main de maître. Seule une fossette marquait l'endroit où ses parties intimes avaient naguère existé. Je me demandai à quoi pouvait bien servir cet « objet sexuel » pour quelque maître que ce fut. Le jeune eunuque devait d'ailleurs se dire la même chose, à en juger par ses yeux effrayés qui passaient de l'un à l'autre. Dans sa terreur, l'enfant ajouta involontairement à la cascade qui dégouttait de son corps mouillé un petit filet ambré qui coula de sa fossette, entre les cuisses.

— Emmène-le, ordonna Wyrd à l'esclave qui l'avait saisi. Blanchis-lui les cheveux au *struthium*. Le légat te dira quand ils seront assez pâles.

— *Ger-qatleth !* chevrota le marchand, quelle que fut la signification de ces mots en syrien. Mes maîtres, s'il vous plaît, le *struthium* sert à blanchir le lin. Soumis à ce traitement, les cheveux de Becga devraient tous tomber.

— Je le sais parfaitement, rétorqua Wyrd. Mais avant, nous aurons eu le temps d'en faire l'utilisation prévue.

— *Magisters !* plaida Natquin. Si vous souhaitez vous ébattre avec un charismatique aux cheveux blonds, pourquoi ne pas prendre le jeune Blara que vous voyez ici ? Ou Buffa ? Ils sont encore plus beaux et plus tendres que Becga, vous savez…

— Cochon ! (Le légat gifla le Syrien, si fort que sa tête pivota sur son cou.) Jamais un Romain, ni même un décent étranger ne se roulerait dans les vices obscènes dont vous autres Orientaux êtes coutumiers. Ce goret de ta portée va avoir l'honneur d'accomplir un exploit héroïque, non quelque dégoûtante perversion. Maintenant, toi et ta suite, disparaissez de ma vue !

Se tournant alors vers l'esclave qui attendait, il ajouta :

---

[49] Qui ?… Qui donc ?

— Commence à appliquer le traitement à ce garçon, pendant que nous achevons notre bain. Je viendrai voir comme cela progresse.

Nous revînmes alors dans la première des salles de bains, l'*unctuarium,* où nos esclaves particuliers nous enduisirent d'huile d'olive, et je vis bien que ceux qui s'occupaient de Wyrd et de ma personne esquissaient une grimace de gêne devant notre condition… tout sauf nette. Nous passâmes ensuite dans la cour athlétique, et les esclaves nous apportèrent une sorte de rame dont le manche de bois s'achevait sur un cadre évidé de forme arrondie dans lequel se croisaient des cordes en boyau. Avec ces rames, nous nous mîmes à nous envoyer de l'un à l'autre une balle de feutre, jusqu'à ce qu'une bonne quantité de transpiration se soit mêlée à l'huile enduisant nos corps.

Nous accédâmes alors au *sudatorium,* plus densément saturé de vapeur que les *Hrau Albos* le seront jamais de brouillard, où nous nous assîmes sur des bancs de marbre jusqu'à ce que l'huile et la sueur eussent totalement coulé au sol. Nous nous allongeâmes ensuite sur des tables faites de lattes de bois dans une pièce nommée le *laconicum,* où nos esclaves se mirent en devoir de gratter sur nous le limon exsudé à l'aide de tout un assortiment de cuillers courbes de tailles variées, appelées strigiles. Ce n'est que lorsque mon esclave rapprocha ses instruments de mes parties intimes que je repoussai sa main, lui indiquant par là que j'entendais procéder seul au nettoyage de cet endroit privé. Ni Calidius ni Wyrd ne remarquèrent ce geste et l'esclave, imputant à l'évidence ma pruderie à ma condition de rustre campagnard, se contenta de hausser les épaules.

Nous nous immergeâmes alors dans le bassin surchauffé du *calidarium* où nous nous ébattîmes, plongeâmes et flottâmes aussi longtemps que nous pûmes tenir. Quand nous en sortîmes, les esclaves nous lavèrent les cheveux, ainsi que la barbe de Wyrd, à l'aide de savons parfumés. Le bain se poursuivit au *tepidarium*, où nous clapotâmes dans des bassins successifs de température décroissante, jusqu'à endurer sans frissonner l'eau très fraîche du *frigidarium*. Quand nous en émergeâmes, j'étais glacé jusqu'aux os, mais nos esclaves nous

frictionnèrent si rudement dans d'épaisses serviettes que j'en ressortis alerte, plein d'énergie… et affamé. Nous eûmes les honneurs d'une ultime opération, lorsque les esclaves nous poudrèrent délicatement d'un talc au parfum subtil, avant de nous renvoyer à l'*apodyterium* où nous pûmes nous rhabiller.

Notre bain n'avait pas été trop long, car nous avions négligé de nous adonner à la nage ou de nous prélasser sur les couches mises à notre disposition, mais les serviteurs de l'établissement de bains s'étaient arrangés, dans ce délai réduit, pour nettoyer et sécher complètement l'intégralité de nos vêtements. Même ma peau de mouton et l'épais manteau en fourrure d'ours de Wyrd avaient été débarrassés des taches de boue ou de sang qui y adhéraient, ainsi que du reste de feuilles mortes ou de branchettes qui avaient pu s'y incruster. Ma peau de mouton était redevenue blanche et moelleuse, tandis que de son côté, la barbe de Wyrd avait désormais l'air aussi brillante que soyeuse. Ce qui frappait surtout, c'est que sa chevelure et sa barbe, jadis inextricablement enchevêtrées, avaient été soigneusement démêlées : le tout formait à présent comme une auréole autour de sa tête, lui donnant l'air d'un pissenlit en fleur, celui tout épanoui d'aigrettes blanches sur lequel on souffle avec bonheur, assez conforme à sa personnalité si facilement hérissée.

Le *signifer* Paccius nous attendait au sortir de l'*apodyterium,* et avec lui l'esclave qui avait pris en charge le charismatique Becga. Le jeune eunuque était toujours nu, mais n'avait plus son air effrayé. En fait, on lui avait donné un miroir et il souriait de sa nouvelle apparence, car ses cheveux brun foncé avaient viré au blond doré, d'une teinte proche de la mienne.

Le légat ne toucha à aucun moment le jeune garçon, et l'esclave inclina la tête du sujet dans toutes les directions pour bien montrer le résultat du traitement. Ayant étudié l'éphèbe, Calidius rendit son verdict :

— C'est bien la couleur dont je me souvenais. Travail parfaitement réussi, l'esclave. Paccius, emmène ce jeune garçon jusqu'aux appartements de Fabius. Fais-lui enfiler les habits du jeune Calidius, qui devraient lui aller à merveille, et ramène-le-moi ensuite.

Le *signifer* salua, mais avant qu'il eût tourné les talons, Wyrd s'enquit :

— Paccius, sais-tu ce qu'a préparé le maître-queux de la garnison pour le *convivium* ? Je dévorerais un aurochs entier, cornes et sabots compris.

— Suis-moi, Uiridus, coupa le légat. Tu ne mangeras pas dans la cantine des soldats car je vous invite. Maintenant que vous avez repris l'apparence et l'odeur d'êtres humains, vous dînez avec moi, toi et ton apprenti.

Ainsi fut fait, dans le somptueux *triclinium* de la demeure de Calidius. Pour la première fois, je mangeais à la mode romaine. C'était également la première fois que je dégustais un repas complètement allongé, juste posé sur un coude. Nous nous retrouvâmes tous trois étendus de la sorte sur trois couches posées en forme de C autour d'une table dont la partie ouverte permettait aux serviteurs d'aller et venir, pour la garnir de mets divers et la desservir dès que nécessaire. Il paraissait évident que Wyrd avait déjà dîné ainsi, car il s'installa confortablement et mangea parfaitement à son aise. Je ne savais rien de ses origines, mais je commençais à me douter que le vieux Traqueur des Bois, tout rude et bourru qu'il puisse être, avait sans doute eu naguère un statut social plus élevé que celui d'un simple décurion de l'armée romaine, commandant à dix auxiliaires dans une légion quelconque.

Je me sentais au contraire dans ce décor comme une pièce rapportée, mais comme il sied à un jeune homme de mon âge, je m'évertuai à agir avec le plus parfait naturel, et Calidius et Wyrd ainsi que les domestiques eurent le bon goût de ne pas glousser à chacune de mes nombreuses maladresses. J'avais l'habitude de me servir d'un couteau et plus d'une fois, au monastère puis au couvent, j'avais eu l'occasion de manier une cuiller, mais même ces instruments simples étaient malaisés à utiliser en position allongée. Pire, nous avions à notre disposition un troisième outil – un objet métallique à deux dents pointues, destiné à maintenir la partie découpée avant de la porter à la bouche – et son maniement me valut de fébriles tâtonnements.

Je prenais tant de peine à affecter le naturel dans cette position que je mangeais lentement, mais ma voracité n'en était

pas moindre pour autant. J'aurais eu suffisamment faim, au terme de ce bain revigorant, pour dévorer ma peau de mouton. Mais la nourriture qu'on nous apporta était, cela va sans dire, bien plus raffinée que celle du *cenaculum* des soldats, et d'une élégance de présentation supérieure à tout ce que j'avais vu jusqu'alors.

— Je suis désolé pour le vin, s'excusa le légat, remplissant notre timbale à chacun. Ce n'est qu'un cru de Formia très ordinaire. J'aurais préféré pour boire au succès de ton projet, Uiridus, trinquer avec toi d'un vin fin de Campanie ou d'un muscat de Lesbos.

Wyrd fit la grimace, car non seulement le vin était coupé d'eau, mais son arôme avait été relevé de résine, ce qui ne m'empêcha pas de le trouver personnellement tout à fait supportable.

Le repas débuta par une purée de noisettes et de lentilles, qui fut suivie du plat de résistance, un jambon en croûte coupé en tranches dans une garniture de figues cuites. Le plat l'accompagnant proposait des betteraves et des poireaux marinés au vin, relevés à l'huile et au vinaigre. Un autre offrait pour sa part de longs filets de pâte cuite parfumés à l'ail, dont l'ingestion fut pour moi un exercice particulièrement délicat. En effet, l'instrument à deux dents était destiné, je le vis en regardant faire mes deux compagnons, à rouler lesdites cordes en paquets de la taille d'une bouchée, avant de les porter à la bouche. Pourtant, même pratiquement collé au plat, je n'y parvenais que très imparfaitement. Heureusement pour ma prétention à conserver une relative prestance, le dîner se conclut par des douceurs plus aisées à déguster, légers gâteaux au fromage garnis de prunes de Damas confites, accompagnés de minuscules tasses d'un vin de violette.

Tandis que nous mangions, un serviteur vint prévenir que le *signifer* Paccius se trouvait là, et le légat le fit entrer. Il était accompagné du petit charismatique, maintenant entièrement habillé, et d'apparence plus cossue encore que les enfants croisés à Vesontio. Son costume rappelait en miniature l'habit d'intérieur habituellement porté par le légat, mais en plus richement coloré. Il était vêtu d'une tunique de lin bleu pâle

finement ajustée d'un modèle appelé *alicula,* brodée de fleurs tout le long de l'ourlet, ses jambes étaient couvertes de bas en coton, et il avait aux pieds des cothurnes d'un cuir jaune d'or assorti à sa nouvelle coiffure. Jetée de façon désinvolte sur l'*alicula,* une cape de riche laine rouge tenait à son épaule par une broche d'argent.

Le légat demeura immobile, tout en continuant de mâcher, tandis qu'il inspectait l'enfant dans l'attitude d'un bœuf ruminant. Ensuite, il se contenta d'un hochement de tête d'approbation, et invita Paccius à se retirer. Ce n'est que lorsqu'ils eurent disparu qu'il avala bruyamment et que dans un soupir, il nous confia, avec une visible émotion :

— J'ai presque cru revoir mon petit-fils disparu.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas le garder ? ironisa Wyrd, impitoyable. Au lieu de me faire courir un mortel danger pour ton véritable petit-fils.

— Pardon ?! bredouilla le légat consterné. Tu voudrais que je garde un eunuque à la place de…

Il comprit alors la plaisanterie.

— Tu n'es vraiment pas drôle, Uiridus. Mais puisque le sujet s'invite, dis-moi : comment vas-tu t'y prendre pour cette substitution ?

— Je te l'ai déjà dit, râla Wyrd. Je l'ignore. Il faut que j'y réfléchisse. Et c'est le genre de chose que je déteste faire en mangeant. Cela trouble à la fois le plaisir de l'instant et la digestion à venir.

— Mais c'est une chose qui doit se préparer, il te faut bien élaborer des plans ! Le Hun sera là d'ici quelques heures. Sais-tu au moins combien d'hommes tu vas prendre avec toi ?

— Je sais qu'il me faudra une paire de mains pour m'aider. Mais jamais je ne demanderai à quelqu'un d'être candidat volontaire au suicide.

Une fois encore, j'eus l'audace d'intervenir.

— La question ne se pose même pas, *fráuja*. Je veux dire : *magister*. Je suis votre apprenti, en cette occasion comme toujours.

Wyrd inclina la tête en remerciement, et dit au légat :

— Je n'aurai besoin de personne d'autre.

— Peut-être. Mais il est quelqu'un que j'aimerais que tu emmènes aussi. Mon fils Fabius.

— Écoute, camarade, répliqua Wyrd. Ce que je suis en train d'envisager – et l'espoir d'y parvenir est fort mince – c'est de sauver ta descendance, en la personne de ton ultime héritier. Si je faillis, tous les gens impliqués périront. Y compris ton Fabius. Ce qui mettra un terme à toute l'existence de ta lignée. Cette tâche demande de l'astuce, de la patience et une grande prudence. Je vois mal un mari légitimement outragé, éperdu et désespéré…

— Fabius a été soldat romain avant d'être mari. Il l'est resté, envers et contre tout. Si je le mets sous tes ordres, il t'obéira. Pense un peu à ce que tu ressentirais, Uiridus, si tu étais à sa place… ou même à la mienne. En ce qui concerne la poursuite de notre lignée, je te l'ai dit, Fabius ne survivrait pas longtemps à l'échec d'une telle tentative. Il mérite d'y participer. Donne-lui au moins une chance de mourir d'une autre épée que la sienne !

Wyrd fit rouler ses yeux dans toutes les directions.

— J'ai gardé le souvenir d'un Fabius robuste, d'un gaillard bien bâti. Pourrais-je au moins voir s'il l'est resté ?

Le légat donna l'ordre de faire amener son fils, soigneusement menotté et dûment encadré. Nous terminions notre dessert lorsque nous parvint un tintement métallique mêlé de bruits de pas, et un moment après s'encadra dans la porte un jeune homme qui ressemblait à s'y méprendre au légat. Il était en grande tenue de combat, son casque sous un bras et son aigrette de parade sous l'autre, mais ses poignets cerclés de fer portaient des chaînes, fermement maintenues par deux paires de soldats circonspects. Je me serais attendu, vu les quatre hommes qui l'encadraient, à ce que Fabius se débattît comme un forcené, cherchant à étrangler ce père qui le tenait captif. Mais il se contenta de le couver d'un regard sinistre de ses yeux rougis, encore attisés par la pâleur cadavérique de son visage tourmenté. Je crus aussi entendre ses dents grincer, mais il se rendit compte alors que son père n'était pas seul dans le *triclinium*, et ses yeux glissèrent durement sur moi, puis sur Wyrd.

— *Salve, Optio Fabius,* lança Wyrd, d'un ton plutôt enjoué.

— Uiridus ? riposta incrédule le jeune homme, scrutant le visage de Wyrd avec étonnement, sans doute parce qu'il ne l'avait jamais vu propre. *Salve, Caius Uiridus*. Que faites-vous ici ?

— Avec mon apprenti Thorn, ici présent, nos préparons une incursion chez ces Huns qui retiennent en otage ton épouse et ton fils. Il est plus que probable que nous trouverons la mort au terme de cette folle entreprise, tout comme eux. Ton père suggère que tu viennes mourir avec nous.

— Il suggère ? s'exclama Fabius, à qui le rouge était subitement remonté aux joues. Mais je vous interdis de partir sans moi !

— Je dirigerai les opérations. Tu devras donc te plier à toutes…

— Pas un mot de plus, décurion Uiridus ! aboya Fabius. Je suis un *optio* de la onzième légion !

Avec un mouvement soudain qui tira sèchement sur les chaînes et fit vaciller ses gardiens sur leurs pieds, il prit sous son bras la crête recourbée en métal et en crins de cheval, l'emboîta dans la rainure surmontant son casque, et enfonça ce dernier sur sa tête.

— Je suis prêt à vous suivre à l'instant !

— *Iésus,* marmonna Wyrd pour lui-même. Ça, c'est du soldat romain.

D'un ton lourd de sarcasmes, il demanda au jeune homme :

— Comment, tu n'emmènes pas une trompette, histoire d'annoncer ta triomphale arrivée ? Allons, nigaud, mets-moi ce harnachement au rancart, et arrive demain en grossier costume d'homme des bois. Je te ferai signe quand l'heure sera venue.

Les quatre soldats remmenèrent Fabius, bien qu'il se démenât cette fois pour résister, criant en tentant de retourner la tête :

— Mais que comptez-vous faire, Uiridus ? Comment attaquerons-nous ? Avec combien d'hommes ?

Ni Wyrd ni le légat ne lui répondirent, et ses cris finirent par se perdre dans le lointain.

— *Iésus,* murmura de nouveau Wyrd. Les Juifs ont un sage dicton, qui dit qu'Adam n'aurait jamais pris femme, si Jéhovah ne l'avait pas assommé.

Calidius ne releva pas la remarque, aussi pris-je à nouveau la parole. Je demandai l'autorisation de récupérer nos restes pour en nourrir mon aigle, dont personne ne s'était occupé depuis notre arrivée. Le légat se contenta de répéter distraitement : « Un aigle ? » mais accéda gentiment à ma requête. Je n'entendis donc pas la suite des échanges entre lui et Wyrd, qui se prolongèrent un peu plus tard dans la nuit.

14

Lorsque, de retour dans le baraquement, je rassasiai mon *juika-bloth* avec les bouts de jambon ramassés sur la table, tous les charismatiques qui restaient se rassemblèrent pour assister au spectacle, gazouillant eux-mêmes comme des oiseaux. Ils étaient à nouveau vêtus de leurs hardes en lambeaux, liés par leur chaîne, et babillaient dans une version franque de la Vieille Langue que je trouvai ardue à comprendre, même si je me doutais bien que ces enfants n'avaient pas grand-chose d'intéressant à raconter.

Bar Nar Natquin le basané, jamais très loin de sa marchandise, était là lui aussi, nous couvant moi et mon oiseau d'un œil noir. Quand l'aigle fut bien repu et qu'il n'y eut plus rien à voir, les garçons s'éparpillèrent pour jouer dans la neige fondue de la cour, autant que le permettait la chaîne liée à leurs chevilles. Le Syrien resta là, appuyé contre le chambranle de la porte, me toisant d'un air mauvais et grommelant sans arrêt au sujet de l'injustice commise par Calidius à son égard lorsqu'il lui avait confisqué son petit Becga sans le moindre paiement.

— Dire que ce joli garçon m'aurait rapporté à Constantinople pas moins de dix *nomisma* d'or ! ressassait-il, reniflant de dépit. Et qu'est-ce que j'ai eu, pour lui ? *Ashtaret !* Pas un *nummus*… Ce qui veut dire que je me suis même appauvri des cinq *solidi* d'or qu'il m'a coûté. Par-dessus le marché, voilà que ce pharisien de Calidius a maintenant l'audace de m'annoncer que mon petit charismatique châtré ne sera même pas utilisé à ce pour quoi il est fait.

Je ne pus réprimer une remarque.

— J'ai du mal à imaginer qu'un de vos pitoyables morveux puisse être d'une quelconque utilité à quiconque, ici-bas. Ils n'ont vraiment rien qui leur donne la valeur que vous leur accordez.

— Ah, tu dois être chrétien, se moqua Natquin dans un ricanement, comme si c'était là une chose particulièrement méprisable. Et comme tu es encore un jeunot, tu respectes à la lettre les prudes inhibitions chrétiennes. Quand tu grandiras, tu deviendras plus sage, et tu apprendras ce que tout homme, toute femme et tout eunuque finit un jour par savoir.

— Et de quoi s'agit-il ?

— Tu endureras les innombrables douleurs, peines, ennuis et tracas que peut infliger le corps humain à son possesseur. Et tu en viendras à réaliser à quel point il serait stupide de mépriser les quelques sensations agréables que peut lui procurer son enveloppe charnelle.

Là-dessus, il s'en alla.

Je m'occupai à dérouler nos bagages et à suspendre aux patères de la pièce les divers articles qui avaient besoin d'être aérés ou défroissés. Je venais d'installer l'un de mes objets, et le regardais pensif, quand Wyrd rentra du *praesidium*, les bras chargés d'un certain nombre de choses. Il regarda le vêtement que je venais d'accrocher, souleva ses sourcils en broussaille et me demanda :

— Que fais-tu avec un vêtement de citadine ?

— Je réfléchissais, répondis-je. Comme tu as souvent sous-entendu que je pouvais passer pour une fille, je me suis dit qu'en arrivant au campement des Huns, je pourrais peut-être me faire passer pour cette Dame Placidia… Juste le temps qu'il nous faudra, du moins, pour la mettre en sécurité.

Wyrd répliqua sur son habituel registre pince-sans-rire.

— Je doute que tu puisses jouer de façon très convaincante une femme enceinte de neuf mois. Quant à souhaiter perdre un ou deux doigts pour les beaux yeux de cette dame, c'est une délicate attention de ta part.

— J'avais oublié ce détail, marmottai-je, confus.

— Écoute-moi, gamin. Nous pourrons remercier au moins la moitié des dieux existants si nous parvenons déjà à nous tirer nous-mêmes des griffes de ces Huns. Garde cela bien ancré dans ta petite tête et ne joue pas les héros, va. Si nous parvenons à sauver Calidius, en ne payant que le prix du jeune

charismatique, nous pourrons alors remercier le reste des dieux. Maintenant regarde ce que j'ai apporté.

Il laissa tomber ses paquets.

— Le légat nous a offert quelques cadeaux dont nous pourrons profiter, si nous survivons. Un *gladius* pour toi – tu le vois, c'est cette épée courte – et une belle hache de combat appelée *securis* pour moi, tous deux couverts d'un fourreau doublé en laine de mouton dont les corps gras préserveront les lames de la rouille. Et pour chacun de nous, au cas où nous devrions attendre un bon moment assoiffés, une flasque en fer-blanc pour transporter de l'eau, gainée de cuir pour garantir sa fraîcheur, et enduite intérieurement de résine pour adoucir le goût de l'eau croupie.

— Je n'ai jamais rien eu d'aussi superbe, m'extasiai-je.

— Tu vas aussi recevoir, en cadeau du légat, un cheval personnel.

— Un cheval ? Pour moi ? À garder ?

— *Ja*. Les Huns se déplacent à cheval, aussi suivrons-nous leur envoyé de la même manière. Nous pourrions fort bien le faire à pied, mais il nous faudra peut-être nous presser au retour, si retour il y a. Es-tu déjà monté à cheval, gamin ?

— J'ai conduit notre vieille mule de bât, à l'abbaye.

— Ça suffira. Cette course ne nécessitera pas une monte bien experte. Un pas mesuré à l'aller… un galop frénétique au retour. Le charismatique montera en croupe avec toi, et un peu plus tard, espérons-le, sera remplacé par le jeune Calidius.

— Quel est votre plan exact, *fráuja* ?

Wyrd se gratta la barbe.

— Il y eut un jour, dans l'ancien temps, un architecte nommé Dinocrate, qui entreprit d'ériger un temple à Diane dans lequel, au moyen d'aimants, une statue de cette déesse serait restée suspendue en l'air. Mais Dinocrate mourut avant d'avoir pu l'achever… ni communiquer ses plans à quiconque.

— Est-ce à dire que vous ne me direz rien ?

— Ou que mon plan est tout aussi impossible à réaliser. Ou que je n'en ai aucun. Fais ton choix. Contente-toi de savoir pour l'instant que nous nous cacherons dans l'écurie de ce maréchal-ferrant situé au bout de la ville, jusqu'à ce que le Hun décide de

partir. J'ai demandé au légat de retenir ce messager en faisant traîner la conversation jusqu'à la tombée du jour, s'il parvient à se retenir d'étrangler l'infecte créature. Ensuite, nous le pisterons jusqu'au lieu des *Hrau Albos* où il voudra bien nous mener. Jusqu'à notre retour, Basilea restera les volets clos, tout le monde enfermé. Ce qui veut dire que je ne peux pas, comme je l'aimerais tant, me rendre à la taverne du vieux Dylas pour y avaler un bon vin fort, qui ait du goût. Pas plus mal, sans doute. Nous aurons besoin d'avoir les idées claires, demain.

Nous passâmes presque toute la journée du lendemain dans l'écurie, car il fallait que nous soyons là-bas avec nos chevaux avant l'arrivée du Hun, afin qu'il ne puisse suspecter une activité inhabituelle dans la ville. Comme lorsque Wyrd et moi y étions arrivés, tout Basilea était silencieux comme si chacun se retenait de respirer, et toutes ses rues, allées et chemins d'approche étaient absolument vides. Ni habitants, ni chevaux, ni chiens, ni même de cochons ou de poulets habitués à vagabonder de-ci de-là, à fouiller du groin ou à picorer, comme c'est habituellement le cas. Wyrd, Fabius et moi n'avions qu'une conversation décousue, toujours à voix basse. Le jeune Becga se taisait ; je ne l'avais encore jamais entendu dire un mot.

Fabius passait son temps à se plaindre, déplorant surtout la faiblesse de nos forces, qu'il jugeait inappropriées. *Pourquoi* Wyrd n'avait-il pas engagé davantage d'hommes, et de plus solides ?

— Par Mithra, grommelait l'*optio*. Même pas pu prendre avec moi mon porte-bouclier ! Nous ne sommes que deux hommes, un garçon, un eunuque et un aigle apprivoisé.

— Je répète, soupirait Wyrd. Nous n'attaquons personne, nous faisons juste de l'infiltration. Moins nombreux nous sommes, mieux c'est. Et si tu es juste contrarié que ton rang ne soit pas suffisamment respecté, je t'autorise à considérer Thorn, ici présent, comme ton porte-bouclier.

Fabius se plaignit alors du temps de l'attente.

— J'aimerais en avoir terminé avec cette affaire, et avoir déjà avec moi Placidia, Calidius et l'enfant qui lui reste à naître, qu'ils soient tous de retour au bercail… À dire vrai, je suis d'avance résigné à l'idée que chaque Hun sur le camp aura violé

ma femme. Mais je la ramènerai, et continuerai à l'aimer quoi qu'il advienne.

Wyrd secoua la tête.

— S'il y a bien une chose sur laquelle tu peux te tranquilliser, Fabius, c'est au sujet de la chasteté de ta femme. Nul n'aura abusé d'elle. Pas parce que les Huns sont galants, certes, simplement parce qu'ils sont superstitieux. Ils sont prêts à tout violer, depuis une chèvre jusqu'à un sénateur, mais jamais ils ne flétriront une femme enceinte, ou ayant ses règles. Ils pensent que cela déteindrait sur eux.

— Eh bien..., soupira l'*optio*. Ce sont là les meilleures nouvelles qu'on m'ait données depuis le commencement de cette terrible épreuve.

Je notai au passage que Wyrd ne s'étendait pas sur l'affaire des doigts sectionnés, et en déduisis que nul n'avait encore informé Fabius de ce pénible détail. Wyrd ne dévoila pas non plus à Fabius qu'il n'avait jamais vraiment envisagé de libérer sa femme.

Pendant ce temps, j'étais pour ma part absorbé dans la contemplation du splendide cheval qui était devenu le mien. C'était un jeune étalon noir musculeux, avec une marque blanche sur le museau. Il avait l'œil vif et une grande élégance d'allure. Même son nom, Velox, était comme une promesse de mouvement, de vitesse. L'animal n'avait apparemment qu'un seul défaut, un creux semblable à une large fossette en bas et à gauche de son encolure. Lorsque j'en fis la remarque, l'*optio* daigna oublier un instant ses griefs pour m'éclairer avec condescendance :

— Pauvre ignorant que tu es, Torn. Loin d'être un défaut, cette marque est au contraire une plus-value estimée pour un cheval. On l'appelle « la trace de pouce du prophète ». De quel prophète, je l'ignore, mais c'est assurément la promesse d'une monture de premier choix, et un signe de bon augure. De toute façon, nos chevaux descendent tous de l'inégalable lignée des Kehailan, originaires du Désert d'Arabie. On dit que cette race de pur-sang remonterait à Baz, l'arrière-arrière-petit-fils de Noé.

J'étais proprement stupéfait d'avoir été le récipiendaire d'une monture à la lignée aussi ancienne, et m'apprêtais à le faire savoir, quand Wyrd nous fit taire d'un geste subit. Nous le rejoignîmes là où il se trouvait, couché et scrutant les abords par une fissure dans le torchis du mur de l'écurie. Nous entendîmes alors, encore lointain mais se rapprochant peu à peu, le bruit cadencé des sabots d'un cheval cheminant d'un pas lent sur la neige fondue de la route. Nous l'aperçûmes bientôt. C'était un cheval hirsute, bien plus petit que nos trois montures.

— C'est un de ces miteux poneys Zhmud…, marmonna Fabius, et Wyrd lui enjoignit de nouveau de se taire.

J'étais pour ma part davantage intéressé par le cavalier, mon premier Hun. Il ressemblait assez à son cheval : plus petit que la moyenne – il ne dépassait même pas ma taille – et excessivement laid. Son teint était d'un brun-jaune sale. Ses cheveux étaient longs, gras et noirs, à la fois fins et rugueux, et ses yeux me semblèrent des poches percées d'une simple fissure. Il ne portait pas de barbe, tout juste quelques brins de moustache épars. En dépit de son apparence peu avenante, il était superbement beau en selle, et semblait né pour chevaucher ainsi, ses jambes arquées épousant parfaitement le ventre arrondi de sa monture. Le Hun était vêtu de haillons comparables à ceux du jeune Becga lorsque nous l'avions découvert, et son cheval efflanqué semblait usé par l'hiver. L'homme était armé d'un arc identique à celui de Wyrd, mais le sien était démuni de corde, et il le tenait haut, afin d'arborer de façon visible un petit morceau de tissu blanc sale fixé à son extrémité.

Fabius se tenait à côté de moi, et durant les longues minutes que mit le Hun à passer devant nous, je le sentis convulsé de tics nerveux. Quant au charismatique Becga, ignorant sans doute que ce Hun ou l'un des siens serait peut-être son nouveau maître, il le regarda passer sans curiosité apparente par le trou du clayonnage. Dès que le cavalier ne fut plus à portée d'oreille, Wyrd se leva et dit :

— Je vais le suivre en rampant, histoire de m'assurer qu'il pénètre bien dans la garnison, et que le légat l'y accueille sans tricherie de part et d'autre. Cela dit, il est midi, et le maréchal-

ferrant a reçu l'ordre de nous servir un repas. Thorn, va dire à sa femme qu'elle peut commencer à cuisiner. Dès que je reviens, nous mangerons tous… À nous faire éclater la panse, car même Mithra ignore quand l'occasion s'en représentera.

Je m'y rendis, et demandai au maréchal-ferrant de faire en sorte que son épouse nous fournît une ample provende. Elle était en train de nous servir un copieux ragoût de poisson, répandu à la louche sur d'épaisses tranches de pain rondes, qui tout en formant partie intégrante du plat, nous servaient aussi d'assiettes, lorsque Wyrd nous rejoignit. Il nous assura que le légat et le Hun n'étaient pas en train de s'étriper l'un l'autre, et que Calidius semblait bien décidé à faire durer l'entretien aussi longtemps que possible.

— Mais mangez sans traîner, conseilla-t-il. À tout instant, le petit démon peut suspecter quelque chose d'anormal et se replier à toute vitesse vers la forêt. Tant que ce n'est pas le cas, au contraire, mangeons sans nous priver, autant que nous le pourrons.

Wyrd précisa aussi, à ma seule intention et à l'insu de Fabius :

— J'ai tout lieu de croire que les otages sont toujours vivants. En tout cas, ce gnome malfaisant portait sur lui un autre des doigts de Placidia, qui à ce que j'ai pu voir, semblait avoir été fraîchement coupé.

Aucun détail, à la garnison, n'avait apparemment alarmé le Hun en visite, ni éveillé sa suspicion. Et le légat devait l'avoir comblé de mille égards, lui proposant du bon vin et des viandes tout en discutaillant les modalités de livraison de ces biens qui étaient la propriété romaine – à savoir comment, quand et combien – en échange des captifs, car la journée s'allongea dans le plus parfait suspense, sans autre rebondissement.

Fabius l'agité continuait de pester en faisant les cent pas, tandis que le placide Becga demeurait assis, impassible. Je passai le temps en apprivoisant mon nouveau cheval, Velox, comme me l'avait suggéré le maréchal-ferrant. Il me donna un peu de sarriette que je roulai entre mes mains pour bien m'en imprégner, puis je caressai le museau de Velox, son encolure, son poitrail et son garrot, attention que l'animal parut

apprécier. Pendant ce temps, Wyrd, peu soucieux de vexer la maîtresse de maison, continuait de lui réclamer de la nourriture supplémentaire, nous forçant à continuer de nous en gorger, jusqu'à satiété et au-delà.

Mais bientôt, Wyrd porta la main en cornet à son oreille en direction du centre ville, puis nous fit taire de grands gestes du bras. Nous nous mîmes tous en position de guet, allongés derrière le trou dans le mur. Le Hun avait maintenant l'air pressé, ou son canasson avait repris du poil de la bête, à moins que ce ne fut les deux, car il arrivait à un trot soutenu dans l'obscurité naissante. Le cheval et son cavalier passèrent de nouveau dans notre champ de vision, se dirigeant en sens inverse, et il ne fut pas plus tôt parti que Fabius chuinta, fébrile :

— Vite ! Dépêchons-nous, avant qu'il ne disparaisse !

— Je veux qu'il soit hors de vue, dit Wyrd d'un ton brusque, prenant soin de ne pas élever la voix. Les Huns ont des yeux dans l'anus. Ses traces seront fraîches et suffisamment visibles. Ce n'est pas le trafic qui a encombré les routes, ces jours derniers.

Nous dûmes donc encore attendre, jusqu'à ce que Wyrd donnât l'ordre de monter en selle. J'installai le *juika-bloth* sur mon épaule, et guidai Velox par les rênes jusqu'à un plot depuis lequel je me juchai comme je pus sur la selle. Je m'inclinai ensuite pour hisser Becga sur le coussin attaché derrière moi. Ma selle, ma bride et mes rênes n'étaient pas, bien sûr, constellés comme ceux de l'*optio* Fabius de médaillons, de pendants et d'incrustations, mais ils avaient une vraie tournure militaire. Ma selle en cuir était renforcée de l'intérieur par des plaques de bronze, et des rebords étaient moulés sur les côtés pour faciliter le maintien du cavalier. Je ne fus pas étonné de constater que Fabius montait en selle avec plus de brio que moi, sautant d'un bond du sol jusqu'à la selle, ni tellement surpris de voir Wyrd en faire autant, tout en souplesse.

Le maréchal-ferrant nous ouvrit un portail et nous partîmes. Nous avancions à pas lents, rangés en file derrière Wyrd qui, penché sur sa selle, scrutait la neige fondue et la boue de la route. Fabius le suivait de près, et en faisait autant. Je fus

d'emblée très excité à l'idée de me lancer sur la piste de l'un de ces infernaux trublions de Huns, mais je ne tardai pas à en revenir, vite lassé par le caractère pesant de cette chasse ennuyeuse, et me rabattis sur le simple plaisir de monter un cheval splendide. Même au pas, et bien qu'une selle nous séparât d'un contact direct, Velox parvenait à me communiquer une sensation de tension ramassée, et ses muscles de feu semblaient chargés d'une formidable énergie potentielle, me donnant l'impression d'une sorte de volcan équin n'attendant que l'autorisation d'entrer en éruption. J'ignore dans quelle mesure le jeune Becga, derrière moi, pouvait le ressentir, mais il gardait les bras étroitement serrés autour de ma taille, comme s'il craignait que je ne lance Velox dans un galop soudain qui déroberait l'animal sous lui.

Brusquement, Wyrd fit halte et s'interrogea à haute voix, pensif :

— Le Hun a quitté le chemin à cet endroit. Pourquoi si tôt ?

Fabius, d'un bond athlétique, se releva de sa position assise pour se mettre debout sur son cheval. Il inspecta les arbres plantés sur la gauche, direction qu'indiquait Wyrd, et annonça au bout d'un instant :

— Il n'est plus en vue. Heureusement, ses traces sont visibles.

Du coup, suivant toujours Wyrd qui ouvrait la piste, nous quittâmes à notre tour le chemin, à travers champs, serpentant entre des bouquets d'arbres et des propriétés agricoles. Nous avions encore ralenti le pas, soucieux de ne point trop approcher notre proie. Mais Wyrd stoppa derechef et gronda :

— Par les prêtres auto-châtrés de Cybèle, mais le Hun a encore obliqué ! Il revient vers Basilea.

— Se pourrait-il qu'il cherche à s'assurer qu'il n'est pas suivi ? demanda Fabius.

— Possible. Nous n'avons pourtant pas le choix, il nous faut rester dans ses traces.

Ce que nous fîmes, bien qu'ayant encore ralenti maintenant. Le soir était tombé, épaississant d'autant la pénombre. Après un temps qui me sembla interminable Wyrd fit une nouvelle halte, et égrena à voix haute un chapelet de jurons si copieux qu'ils

durent hérisser le poil de tous les saints et les dieux peuplant les cieux de toutes les religions. Je craignis même que ces cris ne donnent l'alerte au Hun que nous pistions, mais apparemment, ce danger n'était pas à craindre, car Wyrd conclut son éclat ainsi :

— Par les entrailles répandues de Judas Iscariote, la créature ne s'est pas le moins du monde dirigée vers Basilea ! Elle en a fait le tour jusqu'au bord du fleuve, qu'elle a atteint en amont de la cité. Quelque complice devait l'y attendre avec un chaland, et notre homme doit être en ce moment en train de traverser le Rhenus. *Optio* Fabius ! Tu vas filer à la vitesse du vent jusqu'aux docks de Basilea. Trouves-y des barges avec leur équipage, assez pour nous y faire grimper tous. Remonte-les jusqu'ici au plus vite… Fouette-les si besoin, et retrouve-nous à l'endroit où nous t'attendrons. File !

L'*optio* partit comme une flèche, et ma monture sembla n'espérer qu'un ordre de ma part pour bondir à sa suite, mais Wyrd tempéra :

— Pas besoin de nous presser, gamin. Oh, *vái !* Si ce traître d'esclave a dit la vérité, et je pense que c'est le cas, en affirmant que les Huns avaient désigné, vers le sud, les *Hrau Albos* comme leur possible repaire, alors ils lui tendaient un piège délibéré. Je me suis fait avoir aussi. Ils se trouvent en fait quelque part au nord du Rhenus, sans doute pas loin d'ici… Qui chercherait ces bandits des montagnes dans les basses terres s'ouvrant là-bas ?

Nous suivîmes donc les traces, sans hâte excessive mais sans traîner non plus. L'obscurité nous enveloppait tous, à présent, et je n'étais plus en mesure de distinguer la moindre piste dans la neige. Mais cela ne semblait pas poser de problème à Wyrd. Il finit par nous mener à un talus de gravier au bord de la rivière où, comme il l'avait prévu, des traces explicites de frottement sur les galets montraient qu'un bateau à fond plat avait accosté là, avant d'en repartir. Wyrd ajouta quelques jurons fleuris à la collection, mais il n'était plus rien que nous puissions faire désormais, aussi nous mîmes pied à terre pour remplir nos gourdes dans l'eau du fleuve, et attendîmes.

Ce ne fut pas long. Fabius était peut-être un éternel râleur, mais quand il s'agissait d'agir, il répondait présent à l'appel. La nuit n'était pas encore très avancée que nous vîmes approcher à l'ouest, Becga, Wyrd et moi, une lueur croissante qui se sépara bientôt en trois lanternes distinctes, dont les reflets s'allongeaient en zigzaguant sur les eaux turbulentes du fleuve. Le Rhenus étant, comme je l'ai dit précédemment, plutôt tumultueux à partir de Basilea, les trois barges avaient peiné à remonter jusqu'ici, bien qu'énergiquement propulsées à la perche par des hommes nombreux. Je n'aurais du reste pas été surpris de voir Fabius les fouetter pour de bon, mais les embarcations étaient à l'abri de la fougue de l'*optio,* qui les suivait en chevauchant sur la rive. Dès qu'il nous vit, se gardant de tout cri intempestif, il imita juste le hululement de la chouette, signal convenu à l'avance pour leur indiquer le lieu d'accostage.

— Bon travail, *Optio,* affirma Wyrd dès qu'il fut descendu de cheval. Si les Huns ont laissé un guetteur sur la berge opposée, il n'aura rien vu d'autre que trois lanternes. Gardons-nous donc de les éteindre. Tu vas choisir trois bateliers, et leur en confier une à chacun. Dis-leur de continuer à remonter le fleuve à pied le long de la rive, jusqu'au matin, ou aussi loin qu'ils pourront. Les autres vont nous faire traverser ici même, dans le noir… et en silence.

Comme convenu, partant à intervalles légèrement échelonnés, trois des nouveaux venus poursuivirent la remontée de la rivière, leur lanterne à la main. Tout guetteur hun en faction sur l'autre rive penserait forcément que les barges de passage avaient continué leur chemin sans faire halte. Pendant ce temps, agissant aussi discrètement que possible, les poursuivants que nous formions s'embarquèrent pour effectuer la traversée. Je m'attendais à ce que les chevaux renâclent face à ce mode de transport inhabituel, mais ils avaient apparemment pratiqué la chose de longue date et ne bronchèrent pas. Pas plus que Becga, qui devait avoir franchi d'autres cours d'eau pour venir des terres franques. Le seul à se montrer hésitant et maladroit, c'était moi.

— *Vái !* Tu minaudes comme une femme ! gloussa l'un des bateliers, qui dut me maintenir le coude pour garder l'équilibre.

C'était, à ma décharge, la première fois de ma vie que je montais sur une embarcation.

Wyrd déclara qu'il n'y avait aucun moyen d'évaluer la dérive oblique qu'avait pu opérer la barge du Hun qui nous précédait. Aussi demanda-t-il aux bateliers d'appuyer avec force sur leurs perches, de manière à franchir le fleuve suivant la trajectoire la plus directe. Une fois sur l'autre rive, il nous serait facile de la suivre jusqu'au point où notre ennemi avait accosté. Aussi les propulseurs de nos embarcations fournirent-ils d'épuisants efforts, mais l'obscurité était telle qu'il était difficile d'évaluer avec précision s'ils avaient suivi un trajet rectiligne, ou glissé sur une longue diagonale. Tout ce que je vis, c'est que le clapotis impérieux du courant, frappant de son écume le flanc droit du bateau, nous éclaboussait avec abondance. Pour éviter autant que possible de nous faire tremper jusqu'aux os, nous restâmes debout toute la traversée, et de peur que le flot ne nous chahutât au point d'envahir le bateau et de le faire couler, j'agrippai par instinct de protection le bras de Becga, tout en gardant l'autre main crispée sur l'encolure de mon inébranlable Velox. Quant à mon *juika-bloth,* comme s'il avait tenu à me rassurer, il se maintint fermement accroché à mon épaule, alors qu'il aurait aisément pu voler jusqu'à la berge.

Notre trajet dans le noir fut fort long, et l'air de la rivière était bien plus vif que sur le bord, ce qui nous fit d'abord frissonner, puis grelotter plus franchement, avant de nous figer dans une prostration engourdie. Soudain, des branches griffèrent le col de mon manteau et la crinière de mon cheval. Ou bien la rivière avait débordé au point d'engloutir les racines des arbres de la rive, ou nous avions accosté sur un rivage marécageux. Toujours est-il que les violents remous et gargouillement produits par les flots agités couvrirent les bruits de notre débarquement. Et nous en fîmes forcément, car les bêtes, ankylosées par le froid piquant, se traînèrent avec peine dans les tourbillons des hauts-fonds jusqu'à atteindre la terre ferme.

Wyrd confia les rênes des chevaux à Becga, et nous prit avec Fabius légèrement à l'écart.

— D'ici au point d'accostage du Hun, il va nous falloir être discrets. Donc, avancer à pied.

— Pourquoi ? demanda Fabius. Ça pourrait prendre jusqu'au matin, voire durer toute la journée de demain. Le Hun et ses hommes ont pu aborder à plusieurs milles en aval, peut-être même au-delà de Basilea.

— Ou peut-être pas. Aussi ne fais pas tant de bruit. Ils ont peut-être accosté à quelques stades d'ici. C'est pourquoi nous allons nous y rendre en silence… mon apprenti, l'eunuque et moi-même. Toi, *Optio,* tu vas rester ici avec les chevaux, les barges et les hommes.

— Quoi ? *Gerrae !*[50] Et pour combien de temps ?

— Baisse d'un ton, j'ai dit. Ne m'as-tu pas toi-même promis d'obéir à mes ordres ? Tu vas rester ici jusqu'à ce que Thorn et moi soyons revenus, ramenant avec nous, je l'espère de tout cœur, ce pour quoi nous sommes là.

— Quoi ?! rugit alors franchement Fabius, et Wyrd n'hésita pas à le gifler sèchement d'un revers de main.

Cela ne calma en rien l'irascible soldat, mais il se mit à argumenter un peu moins fort.

— Toi et tes deux moutards, vous allez mener l'assaut sans moi ? Et moi pendant ce temps-là, je dois jouer ici les nounous avec les chevaux et servir de bonne à tout faire pour garder les bateaux ? Que je sois damné par Mithra si j'y consens !

— Damné ou pas, *Optio,* c'est précisément ce que tu vas faire. Quand nous aurons tous trois localisé l'endroit où a accosté le Hun, nous n'aurons pas le temps de venir te reprendre. Nous devrons les poursuivre au plus vite. Ensuite, au retour, quoi qu'il puisse se produire et si nous revenons un jour, nous serons aux abois. Il nous faudra alors savoir précisément où trouver les chevaux, et il faudra qu'ils soient là, ainsi que les barges et leurs pilotes. Tu crois que tout ce petit monde, avec ces Huns rôdant aux alentours, attendrait gentiment jusque-là

[50] Sottises, bagatelles !

sans quelqu'un pour les y contraindre ? Tu es le seul qui puisse y parvenir, et tu vas le faire.

Fabius continua malgré tout d'ergoter, de tempêter, d'exiger et de supplier, tour à tour raisonnable, amer, excédé et pitoyable, tandis que Wyrd et moi nous préparions à partir. Mais Wyrd ne prit pas la peine de répondre, ni même de prêter l'oreille à ses plaintes. Je pris mon épée courte à l'endroit où elle était pendue sur la selle de Velox, et la bouclai à ma taille, glissai ma fronde dans ma ceinture, prête à l'usage, et mon *juika-bloth* perché sur l'épaule, je fus prêt à partir.

Wyrd se munit quant à lui de sa hache à manche court, et arrangea son arc de guerre, son carquois et ses flèches derrière ses épaules. Le petit Becga ne put que tendre les rênes à Fabius, qui finalement, et bien à contrecœur, se résigna à cesser de récriminer, se contentant de dire :

— *Ave, Uiridus, atque vale*[51].

— *Morituri te salutant*[52]*,* lui lança Wyrd, qui ne plaisantait qu'à moitié, et il fit signe à Becga et moi-même de le suivre.

J'étais sidéré de l'aisance avec laquelle Wyrd nous conduisait, malgré l'obscurité profonde, à travers la dense végétation qui bordait la rivière. Il parvenait à nous en maintenir à distance suffisante pour ne pas y tomber, sans jamais trop nous en éloigner. En dépit du terrain lourd et de son pas rapide, Wyrd traçait son chemin dans un silence presque total, nous frayant une piste que nous parvenions à suivre avec toute la discrétion requise. Au bout d'un moment cependant, Becga s'essouffla peu à peu, et je dus bientôt traîner derrière moi comme un sac le petit charismatique affaibli. Après avoir grelotté durant la traversée, nous transpirions sous l'effort, dans nos habits de coureurs des bois.

J'ignore combien de temps et sur quelle distance nous avançâmes, mais ce ne fut l'affaire que de quelques heures, sur quelques milles. Le messager hun avait dû avoir l'aide, lors de sa traversée, de presque autant d'hommes que nous, car il avait malgré le courant assez peu dévié de la perpendiculaire, et

---

[51] Salut, Wyrd, portez-vous bien.

[52] Ceux qui vont mourir te saluent.

abordé largement en amont de Basilea. Ce n'est qu'en me heurtant dans le dos de Wyrd que je compris qu'il avait repéré l'embarcation, et s'était arrêté. Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, je pus distinguer un chaland à fond plat grossièrement équarri qu'on avait halé sur la berge, bien dissimulé sous des broussailles, et je vis qu'il était vide. Nous demeurâmes immobiles comme des pierres, tentant de ne pas tressaillir et de calmer notre respiration, tandis que Wyrd aux aguets scrutait les alentours. Il me toucha la poitrine, me recommandant de ne pas bouger et de garder Becga jusqu'à son retour, avant de disparaître, aussi fugace qu'une ombre. Un instant après il reparut comme par magie devant moi, et chuchota :

— Il semble qu'ils n'aient laissé aucun garde. Aide-moi à repousser le chaland dans le courant… Doucement, surtout, doucement.

Cela ne pouvait évidemment se faire sans un minimum de bruit ; le bateau était trop lourd pour être soulevé, et l'on entendit un crissement assez prononcé durant la manœuvre. Mais l'intérêt ne m'en échappait pas. Quand nous aurions à retraverser la rivière, si bien sûr cela arrivait, cela gênerait considérablement les Huns lancés à notre poursuite. Toujours est-il que nous pûmes remettre l'embarcation à l'eau, la regarder filer, et la voir se retourner lentement dans le courant, sans qu'aucun ennemi ne se fût matérialisé pour nous affronter. Wyrd déclara donc sans élever la voix, mais sans chuchoter pour autant :

— J'ai suivi un moment leur piste. Ils étaient si pressés qu'ils n'ont pas pris soin de masquer leurs traces. À en juger par leur hâte, je suppose qu'ils savaient qu'ils n'auraient pas un long chemin à faire. Nous n'irons pas aussi vite qu'eux, car nous devons impérativement être discrets et prudents, mais nous devrions atteindre leur repaire bien avant l'aube. Toi et l'eunuque, tâchez de rester aussi loin de moi que possible, mais sans me perdre de vue. Il y a sans doute des sentinelles postées tout le long du chemin, et d'autres disséminées autour de leur camp. Dès que vous me verrez ou m'entendrez m'arrêter, pétrifiez-vous sur place.

Les Huns n'avaient visiblement pas supposé qu'ils pourraient être pris en chasse, certains, comme l'avait supposé Wyrd, que nul ne les chercherait dans les basses terres. En tout cas, aucune sentinelle n'avait été laissée de garde sur la piste. La seule fois où Wyrd fit une pause, cette nuit-là, ce fut lorsque nous aperçûmes derrière les arbres une pâle clarté rouge, qui n'était autre que les premières lueurs de l'aube. Mais Wyrd, situé assez loin devant nous, avait repéré autre chose, que nous ne pouvions voir. Il se glissa de côté dans les arbres, nous incitant à garder une immobilité totale. Je perçus peu après le bruit d'une furtive échauffourée dans les buissons, après quoi Wyrd réapparut au même endroit, nous faisant signe de le rejoindre.

Nous le trouvâmes agenouillé auprès d'un Hun qui gisait mort sur le sol. Wyrd, qui avait étranglé l'homme avec sa corde, rajustait l'arc à son épaule. Il ne prononça pas un mot, et nous nous tûmes également. Puis nous reprîmes notre progression vers l'horizon rougeoyant, lequel s'éclairait au fil de notre avance, et dessina bientôt les contours d'une colline boisée. Là, parmi les arbres, nul guetteur ne semblait posté. Nous en gravîmes la courte pente à quatre pattes, et parvenus à quelques mètres du faîte, rampâmes sur le ventre tels des scarabées.

Le spectacle qui se dévoila à nos yeux était celui d'une vallée presque nue, piquetée de nombreux feux de camp. Les arbres avaient été abattus, comme le montrait la lumière des flammes, pour servir à la construction de quelques huttes rudimentaires, environnées d'un certain nombre de tentes misérables, faites d'un amalgame confus de peaux de bêtes. Du côté le plus éloigné de la vallée s'étendait une ligne de piquets auxquels étaient attachés des chevaux, pitoyable rangée de rosses décharnées et hirsutes. Enfin, en dépit de l'heure matinale, on pouvait voir déambuler dans la clairière une quarantaine de personnes. Étant situés à plus d'une centaine de pas du camp, il nous était difficile de distinguer, dans leurs haillons miteux et en lambeaux, s'il s'agissait d'hommes ou de femmes. Mais leur stature rabougrie et leurs jambes arquées ne laissaient pas le moindre doute sur leur identité : ces gens étaient tous indiscutablement des Huns.

15

— La femme et le jeune garçon doivent être ensemble dans l'une de ces huttes. Il est ainsi plus aisé à leurs geôliers de les garder.

Wyrd s'était faufilé à côté de moi, et me parlait calmement à l'oreille.

— Tu vas rester ici en observation, et tâcher de repérer dans quelle tente ils se trouvent. Moi, j'ai d'autres drôles à liquider.

— *Fráuja,* je vous sais capable de tirer un grand nombre de flèches avec une précision redoutable, mais je pense qu'il y a en bas un peu trop de Huns pour que…

— *Ja*. Pourtant, leur nombre pourrait paradoxalement constituer pour nous un précieux avantage. Je ne vais tuer que les sentinelles qui entourent le camp, tant qu'il fait encore nuit. Pendant ce temps, barbouille-toi le visage et les mains de boue, afin que ta blancheur n'apparaisse pas trop. Fais-en autant pour l'eunuque. Au pire, vous pourrez tous deux passer pour des Huns dans le noir, si nécessaire, ce que je ne puis faire à cause de ma barbe.

— Qu'entendez-vous par… si nécessaire ?

— Au cas où je ne reviendrais pas. Si l'une de ces sentinelles m'attrape avant que je ne le fasse, il y aura un peu de grabuge pendant qu'on me tuera. Vous profiterez tous deux de l'agitation pour fuir sans vous faire repérer. Ou même faire une tentative de libération, si vous trouvez un moyen adéquat.

— *Iésus,* flageolai-je. J'espère que je n'aurai pas à essayer.

— Je l'espère aussi, ironisa froidement Wyrd avant de disparaître.

À l'aide de mon glaive, je creusai un trou, en dégageai quelques mottes de terre, et y versai une petite quantité d'eau de ma gourde pour faire de la boue, avec quoi j'enduisis la figure de Becga, puis la mienne, ce qui contribua à nous salir convenablement les mains. Quand ce fut achevé, nous n'avions

pas à proprement parler le teint d'un véritable Hun, mais étions beaucoup moins repérables. J'enjoignis Becga de surveiller attentivement derrière et autour de nous, au cas où quelque Hun inattendu tenterait de nous bondir dessus à l'improviste, et en profitai pour me concentrer sur le camp.

Le temps passa, qui me sembla fort long, sans qu'aucun éclat ou grognement ne s'élève dans les alentours de la clairière. L'activité du campement semblait toujours aussi placide. C'est pourquoi mon *juika-bloth* et moi sursautâmes à l'unisson quand Becga me tapa dans le dos pour avertir que quelqu'un approchait. Je manquai d'éclater en sanglots de soulagement en constatant qu'il ne s'agissait que de Wyrd.

— Il y en avait cinq autres, souffla-t-il à mon oreille, s'allongeant à côté de moi. C'est à peu près l'effectif de garde d'un campement de cette taille, aussi j'espère les avoir tous eus.

Je me mis à le dévisager en frémissant d'admiration. Ce vieil homme avait silencieusement et efficacement supprimé en tout six hommes en armes, d'alertes sauvages aux instincts meurtriers, et il n'était même pas essoufflé par l'effort… Il me demanda soudain, impatient :

— Alors, que se passe-t-il ici ?

Pointant du doigt vers la scène, j'expliquai :

— J'ai vu rentrer ou sortir au moins deux ou trois personnes par les issues battantes de chacune de ces huttes. Mais dans la dernière, là-bas au fond, celle dont l'arrière est adossé à la colline d'en face, la peau couvrant l'entrée n'a bougé qu'une seule fois, soulevée de l'intérieur. Une personne a passé sa tête à l'extérieur ; c'était une femme, je crois. Mais elle n'est pas sortie, se contentant de tendre une sorte de bol à un Hun qui passait. Ce dernier l'a rempli de braises prélevées à l'un des feux et l'a rendu à la femme, qui l'a rentré à l'intérieur et n'a plus rouvert depuis.

— Un brasero, sans doute, pour tenir chaud aux prisonniers, dit Wyrd. Dans la hutte la plus éloignée de la route d'approche. Ce doit être la bonne. Bon travail, gamin. Contournons la clairière jusqu'à la colline située derrière.

Wyrd ayant sécurisé le trajet, aucun garde ne vint nous tourmenter – mais nous passâmes près de deux d'entre eux,

inertes – et nous progressâmes assez rapidement parmi les hauteurs encerclant la vallée. Pour autant, la nuit touchait à sa fin, et le ciel commençait tout doucement à s'éclairer par l'est. Parvenus au sommet de la colline située juste derrière la cabane, nous nous allongeâmes de nouveau pour observer la scène.

Aucune de ces masures déglinguées n'avait d'issue vers l'arrière, ni d'ouverture servant de fenêtre. Tout ce que nous distinguions de celle-ci était une paroi négligée de branches grossièrement entrecroisées, tenant plus ou moins debout, mais d'une assise apparemment peu solide, le toit de la hutte n'étant formé que d'un empilement de broussailles. Devant comme derrière, de-ci de-là, des Huns allaient et venaient, trimballant du bois pour l'un des feux ou des brassées d'herbe arrachées à l'intention des chevaux.

Comme s'il rêvait à voix haute, Wyrd murmura :

— Je doute qu'il y ait plus d'une femme pour garder les captifs. Le chef de la bande doit être en réunion ailleurs, avec ses meilleurs guerriers et le messager qui vient de rentrer, à discuter de l'affaire. Sans doute célèbrent-ils la reddition de la garnison et l'acceptation de leur livrer la rançon. Mais il faut nous en assurer. Gamin, passe-moi ton aigle, que je le garde. Descends et va jeter un coup d'œil par les interstices du mur de la hutte.

— Quoi ? Mais il y a des Huns qui vont et viennent.

— Je te l'ai dit, leur nombre est une sécurité. Ces Huns ne peuvent pas tous se reconnaître au premier coup d'œil, encore moins quand il fait noir. Contente-toi de marcher les jambes arquées, et si tu en croises un, grommelle *Aruv zerko kara !* Ce qui, dans la langue hunnique, signifie plus ou moins *Foutue nuit pourrie !*

— Mais cette nuit a été parfaitement clémente…

— Pour les Huns, tout est pourri. Bouge !

Sans grand enthousiasme, je me glissai sur le ventre jusqu'au bas de la pente, puis attendis qu'il n'y ait plus personne en vue, me relevai et me dirigeai d'un pas nonchalant vers la cabane. Un Hun surgit soudain, chargé d'un enchevêtrement de harnais. De ma voix la plus rauque, je lui lançai un *Aruv zerko kara !* qu'il

accueillit simplement d'un *Vakh !* ressemblant à une approbation, avant de s'éloigner. J'avançai furtivement le long du mur de la hutte et jetai un coup d'œil par une des nombreuses fissures. Le brasero rougeoyant à l'intérieur éclairait suffisamment pour que je puisse distinguer au moins le nombre de ses occupants. Une fois revenu, sans autre anicroche, je m'allongeai entre Wyrd et Becga, et je fis mon rapport :

— *Ja, fráuja,* seule la femme Hun, si c'en est bien une, est réveillée et s'occupe du feu. Il y a là deux autres silhouettes assises, une féminine et une autre plus petite, enveloppées de fourrures et apparemment assoupies, qui ne semblent pas entravées ni enchaînées. Pas grand-chose d'autre sur place, si ce n'est une jarre d'eau et quelques nattes. Cette hutte n'a rien d'une prison inexpugnable. Les bâtons des murs ne sont solidarisés que par des morceaux de débris hétéroclites et des bouts de courroie. Je pourrais aisément y percer un trou, mais la gardienne appellerait immédiatement de l'aide.

— Peut-être pas, si son attention était retenue par autre chose. J'ai remarqué que ces gens sont extrêmement négligents des étincelles pouvant jaillir de leurs feux, et cette vallée semble capter un vent tourbillonnant. Si le feu se communiquait au toit de broussailles de l'une des autres huttes, les Huns n'y verraient qu'un banal incident, mais qui créerait un certain émoi. Toi et l'eunuque, descendez là-bas. Promenez-vous à proximité de la hutte, moi, je m'occupe de provoquer le désordre.

— Nous ne saurions y rester bien longtemps, notai-je, un brin d'alarme dans la voix. Le jour s'éclaircit rapidement, à présent.

— *Vái !* Ne ressemblant pas autant que vous à des Huns, j'aurai plus de mal à passer inaperçu, mais je vais faire aussi vite que possible. Quoi qu'il en soit, dès que la confusion régnera sur le camp, voici ce que vous ferez.

Il nous donna ses instructions en quelques mots, remit l'aigle sur mon épaule, puis s'évanouit de nouveau vers un autre endroit de la clairière.

Comme prévu, Becga et moi glissâmes au bas de la colline, et avec une effronterie notoire, nous arpentâmes les abords les

jambes bien arquées, faisant les cent pas derrière la hutte. Deux fois, nous fûmes croisés par un Hun, et chaque fois mon *Aruv zerko kara !* récolta le même *Vakh !* sans qu'aucun des deux n'accordât la moindre attention à *mon juika-bloth*. Becga comme d'habitude ne pipait mot, mais par deux fois, une mimique de dégoût crispa ses traits boueux à l'odeur fétide de sueur qu'exhalaient nos vis-à-vis. Le jeune charismatique n'ayant encore jamais articulé un mot en ma présence, et son apathie continue n'ayant pas été troublée par les Huns, pour lesquels il n'avait montré nulle aversion particulière (si l'on excepte leur puanteur), je craignais qu'il ne saisît l'occasion pour se sauver. Je tenais donc son avant-bras bien serré contre moi.

Soudain l'atmosphère s'embrasa brusquement de l'autre côté de la hutte, et je perçus le craquement de broussailles en flammes. Ce bruit fut tout de suite noyé dans un déluge de cris, des *Vakh !* entre autres, poussés sur divers tons, et des roulements de pas précipités. Je dégainai promptement mon glaive court et tirai Becga vers le mur arrière de la hutte, puis jetai un nouveau coup d'œil par une fissure. La femme Hun à l'intérieur lâcha le feu pour soulever l'abattant en peau de l'entrée, et regarder dehors. J'aperçus derrière son épaule une masse confuse de silhouettes en pleine agitation, et en toile de fond un toit en feu, brûlant joyeusement dans la clairière. Avec calme, mais aussi vite que possible, je tranchai les courroies qui maintenaient le mur, arrachant les morceaux de bois au fur et à mesure qu'ils se libéraient.

Il me fallut peu de temps pour former une brèche dans le mur, que j'enfonçai d'un coup d'épaule en tirant derrière moi Becga. Mais son habit s'accrocha sur un éclat de bois. Cela brisa net notre élan, et malgré le bruit du dehors, la femme Hun nous entendit bouger derrière elle. Elle se retourna, laissa tomber le rabat de peau et ouvrit la bouche. Trop loin d'elle pour utiliser mon épée, je haletai *Sláit ! et* mon *juika-bloth* sauta sur elle.

L'oiseau était sans doute aussi surpris et déconcerté qu'elle, car jamais je ne lui avais encore ordonné « tue ! » en le lançant contre un autre être humain… excepté Pierre, mais j'avais alors persuadé l'aigle qu'il attaquait autre chose. Aussi, bien qu'ayant

obéi à mon ordre, il ne chercha pas à planter ses serres ou à piquer du bec. Cependant à son battement d'ailes, la femme se jeta de côté et suspendit son cri. Entrant dans la hutte, je plongeai sur elle, et d'un vif mouvement du poignet, lui tranchai la gorge. Le hurlement ne sortit point, mais ce fut comme un cri silencieux, bouillonnant du sang qui jaillissait de ses vaisseaux et de la trachée de son cou.

La captive et l'enfant, brusquement réveillés, gémirent, cherchant à se dépêtrer des fourrures puantes qui les enserraient. À n'en pas douter, ces deux démons boueux subitement apparus et penchés sur eux les terrifiaient au-delà de toute expression. M'agenouillant prestement à son côté, je plaquai ma main sur sa bouche. Becga, qui m'avait imité, muselait le garçon.

— *Clarissima* Placidia, nous sommes des amis, venus à votre aide, lui chuchotai-je, tandis qu'elle cherchait à agripper ma main avec ce qui restait des siennes. Ne faites aucun bruit. Si vous voulez de l'aide, vous devez faire exactement ce que je vous dis. Expliquez-le à votre fils.

M'entendre m'exprimer en latin dut lui donner confiance en nous. Elle approuva d'un signe de tête, et dès que j'eus ôté ma main, intima l'ordre au jeune Calidius de suivre mes instructions. Débarrassée de ses fourrures, Placidia apparut vêtue d'une simple chemise translucide, outrageusement tendue par la courbe de son ventre et le nœud protubérant de son nombril. Ses longs cheveux étaient enchevêtrés comme la crinière d'une jument, son visage semblait hagard, mais les yeux brillaient encore d'un reste de présence d'esprit. Je me tournai vers son fils ; à la lumière ténue du brasero, il aurait pu passer pour Becga, et vice versa. La taille et la minceur étaient comparables, le teint et les cheveux aussi pâles, et ses riches vêtements correspondaient à ceux que portait Becga sous ses lourdes hardes de coureur des bois.

— Becga, ôte ton manteau et tes bottes, ordonnai-je.

Et me tournant vers la femme :

— Dame Placidia, aidez votre fils à les enfiler, vite !

Cela induisit une fébrile activité parmi nous, car tandis que les garçons procédaient à cet échange, je nettoyais à l'aide d'eau

puisée dans la jarre la boue du visage de Becga, et tâchais tant bien que mal d'en enduire la face du jeune Calidius.

— Maintenant, madame…, commençai-je, mais je dus m'interrompre.

Le tumulte, qui s'était poursuivi, redoubla brusquement et changea de tonalité. Au crépitement du feu de branchages et au brouhaha des cris et des jurons se joignit le grondement sourd de sabots. J'avançai jusqu'à la porte, repoussant du pied la Hun morte, dérangeant au passage mon *juika-bloth* en train de festoyer calmement sur la blessure béante du cou, et entrouvris le rabat de peau pour jeter un coup d'œil au-dehors. Tous les chevaux miteux des Huns s'étaient débandés, et couraient un peu partout dans le camp. Apparemment, Wyrd avait sectionné leurs entraves tout le long de la ligne de piquets, avant de les effrayer vers les tentes et les feux de camp. À présent, désorientés par leur soudaine liberté et terrifiés par l'ardeur des incendies qui faisaient rage sur les toits, les animaux éblouis tournaient en rond, sautant affolés de-ci de-là, esquivant les embuscades désespérées de leurs maîtres tout aussi miteux.

— Un peu de distraction supplémentaire… très bien, murmurai-je, me baissant pour ramasser l'une des peaux de fourrure.

M'en protégeant les mains, j'élevai le brasero empli de cendres chaudes et de braises à hauteur du toit de la hutte, dont la broussaille sèche s'enflamma aussitôt.

— Dame Placidia, dès que ce toit brûlera pour de bon, je veux que vous serriez bien fort votre enfant contre vous – non, pas votre fils, mais cet enfant de substitution –, et que vous couriez avec lui dans la clairière, comme si vous étiez en train de fuir l'incendie.

— Mais…, dit-elle, puis elle s'arrêta, car elle venait, en un instant, de réaliser quel était notre plan.

Elle ferma les yeux, avala une ou deux fois sa salive, et je crus voir un frisson parcourir presque entier son corps à demi nu. Mais elle rouvrit les yeux, me fixa avec bravoure, et dit :

— Prenez soin de Calidius.

— J'y veillerai, madame. Allez-y vite, maintenant, la pressai-je, car les flammes du toit commençaient à ronfler avec une telle

rage que nous étions obligés de nous courber pour en fuir la chaleur.

Elle fit une dernière brève pause, le temps de serrer son fils contre elle et de l'embrasser, puis passa le bras autour du cou du charismatique. Elle fit alors une autre pause, se pencha pour l'embrasser *lui* et, juste après, tous deux sautèrent au-dessus du cadavre de leur geôlière et soulevèrent le rabat. Le temps des deux ou trois va-et-vient que fit la peau sur le chambranle, je pus me rendre compte que l'un des Huns avait eu la présence d'esprit de cesser de poursuivre les chevaux pour se saisir de Placidia et Becga, qu'il tenait bien serrés par le cou sous ses deux bras.

J'appelai doucement *juika-bloth* et l'oiseau délaissa son festin sans trop se faire prier, car des étincelles et des cendres rougies commençaient à tomber du toit. Je pris Calidius par la main et le guidai vers l'ouverture fraîchement pratiquée. Comme il fallait s'en douter, aucun Hun ne vaquait plus par là à quelque besogne de routine. Mais l'aube était à présent si bien levée, dans ce camp également illuminé par deux toits en flammes, que j'eus peur qu'on nous repère instantanément si nous tentions de gravir la colline. Aussi, tenant l'enfant serré, je me coulai derrière un épais tronc d'arbre, d'où je pourrais observer les alentours et regarder ce qui se passait dans la clairière, tout en attendant l'arrivée de Wyrd, qui saurait peut-être ce qu'il convenait de faire.

Quelques Huns avaient réussi à maîtriser certains des chevaux, mais d'autres poursuivaient encore ceux qui continuaient de leur échapper. Plusieurs s'affairaient à transporter hors de la hutte en flammes des objets qui avaient commencé de prendre feu, et le Hun que j'avais vu attraper Placidia et Becga les maintenait toujours farouchement prisonniers, l'air sinistre. Je craignais fort que les Huns songent à venir inspecter l'intérieur de la cabane qui venait de prendre feu, afin de voir pourquoi la gardienne des captifs n'avait pas fui avec eux. Mais cela ne se produisit pas. Il arriva autre chose, qui n'était pas dans le plan de Wyrd.

L'agitation qui régnait dans le camp vira soudain au chaos. Les Huns qui s'étaient rendus maîtres de leurs chevaux les

lâchèrent, et tous, hommes et bêtes, se mirent à courir de nouveau tels des sauvages, car un nouveau cheval galopait dans le campement. Un homme était en selle, faisant tournoyer avec violence et efficacité une hache de combat. Il avait déjà transpercé deux Huns, lorsque je réalisai que l'assaillant n'était pas Wyrd.

C'était l'*optio* Fabius, bien sûr, mais il ne montait pas le cheval bai qu'il avait eu en quittant Basilea. Il chevauchait mon noir Velox, sans doute parce qu'à l'arrière de la selle était fixé un coussin, sur lequel il espérait asseoir sa femme et son fils. C'était un espoir vain, et il avait été fou de nous suivre. Si Wyrd n'avait pas étranglé au préalable les gardes encerclant le camp, jamais l'*optio* ne serait arrivé vivant jusqu'ici. Maintenant, malgré tous les désordres habilement suscités par Wyrd et en dépit de l'avantage que lui avait procuré son assaut surprise, les probabilités se liguaient contre lui.

Impatient, impétueux et inconscient, il l'était certainement. Mais il était par-dessus tout vaillant. Son galop débridé à travers le campement le déroba plusieurs fois à ma vue, mais je le vis tailler en pièces deux nouveaux Huns avant qu'un événement ne vienne stopper brusquement le furieux moulinet de son bras. Le Hun qui retenait les deux captifs jeta Becga sur le sol et planta son pied sur lui, afin de libérer son bras pour tirer une épée, dont il posa la lame tout contre la gorge de Placidia, lui tirant la tête en arrière par les cheveux pour bien la relever. À l'endroit où ils se trouvaient, ils étaient si illuminés par l'incendie de la hutte que j'avais enflammée, que Fabius les vit fort bien. À l'instant même, il arrêta Velox d'un geste si brutal que le cheval recula. Ce que l'*optio* aurait fait ensuite, nul ne le saura jamais. Car il se trouva alors en rupture d'équilibre, hors d'état de faire tournoyer sa hache de combat et par là de se défendre, et les assaillants huns le submergèrent. Ils n'utilisèrent pas d'armes, mais par le simple effet du nombre, ils arrachèrent Fabius de sa selle et le firent tomber au sol, laissant Velox s'éloigner indemne au petit trot.

Quand Fabius fut à terre, luttant contre un amas de sauvages, le Hun qui tenait Placidia écarta son épée de sa gorge, juste assez pour donner à son bras un bon mouvement d'élan.

Alors, toujours en lui tenant fermement les cheveux, il éloigna son corps, et frappa du tranchant de l'épée avec une force inouïe, comme s'il eût taillé un arbre, coupant net sa tête au ras du cou. Ma nature féminine me poussa à recouvrir instinctivement les yeux de Calidius. J'y maintins ma main fermement serrée durant les scènes qui suivirent.

La tête tenue par les cheveux dans le poing du Hun ne laissa dégoutter de son moignon qu'un peu de sang et d'autres substances, et ses yeux clignèrent deux ou trois fois avant de s'immobiliser, moitié ouverts. Mais le corps étendu inerte par-dessous dégorgea par la racine du cou une énorme quantité de sang, et bras et jambes se convulsèrent jusqu'à ce que la chemise légère qu'elle portait remonte en se plissant le long de son corps, dégageant hideusement ses parties intimes. Elles se trouvaient désormais exposées non seulement au regard de ces Huns dégénérés, mais encore à celui de Fabius. Ce dernier gisait maintenant cloué face contre terre. Deux ou trois Huns le tenaient par chacune des extrémités, mais un dernier tournait sa tête afin qu'il pût voir ce qui avait été sa femme. Alors un autre Hun fit quelque chose d'encore plus outrageant. Il tira sur le vêtement du bas de l'*optio,* afin que son derrière se retrouva *lui aussi* exposé nu. Puis, ce Hun remonta sa tunique en loques révélant son propre organe érigé et se jeta sur Fabius, incapable de se défendre, pour le violer par le rectum.

Heureusement, Fabius avait encore un moyen de résister. Incapable de se défaire de ses assaillants, il pouvait ruer et se tortiller suffisamment pour empêcher la pénétration du violeur. Au bout d'un instant, frustré, le Hun se releva, cracha *Vakh !* et donna apparemment quelques instructions à ses camarades. Ceux-ci, tenant fermement Fabius et lui tirant sèchement sur les mains et les pieds, le retournèrent sur le dos, et celui en charge de sa tête la tourna de nouveau volontairement de façon à ce qu'il regarde le corps mort de sa femme. Cette fois, quand il le fit, il y eut dans ses yeux une telle expression d'horreur que je tournai le regard pour découvrir à quelle scène dramatique il assistait.

Le Hun qui avait égorgé Placidia s'était écarté à grands pas en arrière, tenant Becga comme un sac sous son bras. Il avait

laissé tomber la tête de Placidia de telle manière qu'elle semblait regarder son propre corps, les yeux à moitié ouverts. Celui-ci avait cessé de se convulser, et maintenant seules ses chairs remuaient par saccades frissonnantes, comme la queue d'un cheval qui chasse les mouches. Mais ses jambes, qui avaient commencé de se disjoindre, s'écartaient insensiblement, de plus en plus, et toujours davantage. Dans le même temps, son abdomen enflé s'affaissait, avec de petits soulèvements et de légers clapotis, comme une vessie percée par une esquille. De l'intérieur, d'entre les cuisses encore en train de s'écarter, coulèrent alors une quantité de fluides plus ou moins visqueux, et très lentement, très lentement, s'extruda la masse gluante, sans forme, de quelque chose de pulpeux, de couleur rouge sombre et pourpre bleuté. Quand elle fut tombée sur le sol, la masse palpita brièvement, poussa un bref vagissement ténu, mais parfaitement audible, et demeura immobile, luisante et silencieuse.

Son gémissement eut pour écho le cri d'agonie de Fabius. Je ne sais s'il criait de ce qu'il venait de voir ou de ce qu'on lui faisait. Le lubrique Hun si désireux de le violer s'était maintenant saisi d'une lame – pas une épée, mais un simple poignard de ceinture – et avec soin, presque délicatesse, il perça d'une courte incision le ventre de l'*optio,* juste au-dessus des poils pubiens. Quand ce fut fait, le Hun jeta son couteau, et enjambant le corps de Fabius toujours fermement maintenu au sol, enfonça son *fascinum* dans cette fente puis commença de pomper du bassin comme il l'aurait fait avec une femme. Fabius ne poussa pas d'autre cri et ne se donna même plus la peine de lutter, se contentant de contempler, de ses yeux désormais complètement fous, les restes de sa femme et de son second enfant.

Je faillis hurler à mon tour quand une main s'abattit, de l'arrière, sur mon épaule. Mais c'était Wyrd, qui semblait très fatigué, les yeux empreints d'une immense mélancolie face à la scène qui s'étendait devant nous.

— Pluton a dû sortir des enfers pour permettre de telles choses, dit-il dans un souffle, avant de nous faire signe de le suivre.

Il nous conduisit, par un long détour que nous parcourûmes tassés sur nous-mêmes, jusqu'à l'autre côté de la vallée, où deux chevaux se trouvaient attachés à un arbre. L'un était mon Velox, l'autre un de ces miteux poneys Zhmud des Huns, harnaché d'une bride et d'une selle encore plus minables que lui.

— Nous devrons nous éloigner sans bruit, me chuchota Wyrd. Mais dès que nous serons parvenus hors de portée d'oreille, nous pourrons nous mettre au galop et là, je l'espère, déguerpir pour de bon. Les Huns seront tellement occupés à prendre du bon temps avec Fabius qu'il leur faudra un certain temps avant qu'ils ne songent à se demander comment ses gardiens l'ont laissé s'échapper.

Il hissa l'enfant sur la selle de Velox, et lui dit simplement :

— Tu as été un bon et brave Romain, jusqu'ici, Calidius. Continue ainsi, garde le silence, et nous te ramènerons bientôt à la maison.

— Et mon papa et ma maman ? demanda le garçon, fronçant les sourcils au souvenir de ce qu'il avait vu avant que je ne lui couvre les yeux. Ils vont revenir, eux aussi ?

— Tôt ou tard, mon garçon, tout le monde finit par rentrer chez soi. Maintenant chut ! Et apprécie la promenade.

Wyrd et moi conduisîmes nos chevaux plein ouest, à un pas soutenu mais discret. Je crus d'abord que nous empruntions un chemin détourné, destiné à égarer d'éventuels poursuivants, mais nous conservâmes ce cap, et je finis par demander à Wyrd pourquoi nous ne nous rendions pas aux barges.

— Parce qu'elles n'y sont plus, grogna-t-il. Du moins nous ne pouvons nous permettre d'y croire, sans Fabius pour tenir en respect les bateliers à la pointe de l'épée. Nous gagnons donc la rive droite du Rhenus, vers un endroit où le fleuve, plus calme, s'élargit en montant vers le nord. Nous pourrons le traverser avec les chevaux. Si nous parvenons à rallier la rive gauche avant que les Huns ne nous rattrapent, ils n'oseront pas nous donner la chasse sur les terres de la garnison.

Un moment plus tard, je laissai tomber :

— Fabius a tenté une folie. Mais il a fallu du courage.

— *Ja,* soupira Wyrd. Je n'ai pas été si surpris que ça de le voir débouler. Tout ce que j'espérais, c'est que tu sois parvenu à

opérer la substitution avant qu'il ne chavire tous nos plans. Mais par les huit pattes du cheval d'Odin le Voyageur, tu t'en es sacrément bien sorti, gamin.

— Dame Placidia elle aussi a fait preuve de courage. Jamais je n'aurais pu réussir sans cela. Et Fabius, que va-t-il lui arriver ?

— Les Huns vont continuer ce que tu les as vus commencer, chacun son tour, jusqu'à ce qu'ils se lassent de lui, ou qu'ayant perdu beaucoup de sang, il se soit trop affaibli. Alors, ils le donneront encore vivant à leurs femmes.

— Quoi ? Les femelles Huns vont lui faire subir le même sort ?

— *Ne, ne*. Elles assouviront leur plaisir en le mettant à mort. Pour cela, elles ont un moyen bien à elles. Les Huns ne permettent pas à leurs femmes de porter des armes, sans doute pour de sages raisons d'autoprotection. Les femmes utiliseront donc des éclats acérés de poterie pour entailler, taillader et hacher les chairs du prisonnier jusqu'à la mort. Ça prend un certain temps, et Fabius sera content quand tout sera terminé.

— Et pour Becga, qu'adviendra-t-il de lui ?

Wyrd haussa les épaules.

— *Akh,* les charismatiques ont été élevés et entraînés à subir les usages les plus vils, et leur esprit est suffisamment corrompu pour accepter avec passivité les pires traitements. Mais dans le cas de celui-ci… je pense qu'il est hors de danger et ne subira aucune molestation, du moins pour le moment.

Je ne voyais vraiment pas pourquoi des Huns qui prenaient un tel plaisir à violer à tour de rôle un rude Romain viril et agressif se seraient gênés pour profiter des bonnes grâces d'un petit eunuque complaisant. Mais avant que j'aie pu le lui demander, Wyrd ordonna :

— Je pense que nous avons suffisamment pris de champ, désormais. En selle, et au galop. *Atgadjats !*

Je grimpai sur une souche et me hissai sur la selle tandis que Calidius se reculait sur le coussin arrière et, comme l'avait fait Becga, m'attrapait la taille de ses bras bien serrés. Wyrd bondit à nouveau directement sur le dos de sa monture et, tout efflanqué qu'il parût, le petit cheval répondit par un démarrage

foudroyant à la première poussée de ses talons, maintenant par la suite le même rythme effréné sans donner de signes de fatigue.

Alors, tandis qu'autour de nous l'aube s'illuminait du jour naissant, je fis deux choses que je n'avais encore jamais faites. D'abord, je chevauchai au galop un splendide étalon, expérience à couper le souffle, et sans doute l'une des plus vivifiantes qui se puissent concevoir. Mon *juika-bloth* sembla goûter intensément lui aussi ce plaisir ; au lieu de prendre son envol, l'oiseau resta fixé à mon épaule, se contentant d'écarter fréquemment les ailes pour jouir du vent de notre course. Durant cette cavalcade, j'adressai de muettes pensées de reconnaissance au vieux Wyrd d'avoir si bien contribué, par notre rigoureux périple en forêt, à renforcer la vigueur de mes cuisses. Sans ce rude entraînement, jamais je n'aurais pu maintenir l'assise sur Velox durant la totalité de ce long galop. En effet, l'intérieur de mes cuisses en vint à être si échauffé que j'en aurais sans doute hurlé, si je n'avais pas goûté jusqu'au délire notre folle chevauchée.

Nous ne revîmes plus de Huns. Et nous atteignîmes finalement le Rhenus en un lieu où la berge descendait en pente douce presque jusqu'à la hauteur du courant, qui s'était fait calme à cet endroit. Nous y fîmes une halte et étanchâmes notre soif et celle de nos chevaux, laissant ces derniers brouter le feuillage sec des environs. Pour notre part, nous ne mangeâmes rien, pour la bonne raison que nous n'avions rien à manger, mais dans mon cas précis, j'avais les muscles du ventre si ankylosés et tendus que je ne ressentais même plus le vide de l'estomac qui pouvait se trouver au-dessous. Ce dut être la même chose pour Calidius, car à aucun moment l'enfant ne se plaignit de la faim. Wyrd, quant à lui, était habitué depuis longtemps à sauter autant de repas qu'il le fallait.

Quand nous repartîmes, j'eus ma seconde expérience inédite, lorsque nous traversâmes la rivière *sans* bateau. Bien que j'eusse souvent barboté dans les cascades du *Balsan Hrinkhen* et que l'eau ne me fît pas peur, je n'aurais jamais envisagé de traverser à la nage le Rhenus, qui devait mesurer deux bons stades de large à cet endroit. Wyrd me montra comment l'on s'y prenait. Il installa Calidius sur ma selle, lui

demanda de bien s'y cramponner, et posa mon *juika-bloth* sur son épaule. Puis, suivant en cela l'exemple de Wyrd, je conduisis par la bride mon cheval dans l'eau. Ni Velox ni le petit Zhmud ne renâclèrent ; à l'évidence, ce n'était pas une découverte pour eux.

Comme l'eau commençait graduellement à nous recouvrir, Wyrd et moi lâchâmes les brides pour attraper leurs queues. Mon *juika-bloth*, dès qu'il comprit notre intention (et pour éviter d'être aspergé d'eau) s'envola de l'épaule de Calidius et vola en cercles concentriques au-dessus du convoi, nous tenant gentiment compagnie durant notre laborieuse traversée. Bien agrippés aux queues de nos chevaux, Wyrd et moi les laissions nous tirer, et ils nagèrent plus vigoureusement et plus vite qu'aucun homme. Rien que le froid mordant de l'eau, sans compter son intimidante étendue, eût découragé et noyé son homme avant d'en avoir parcouru la moitié. Mais ainsi remorqué, je trouvai pour ma part ce passage presque agréable. Quand la rive opposée commença à se rapprocher et que la profondeur diminua, les chevaux trouvèrent d'eux-mêmes le bon endroit où reprendre pied, et nous n'eûmes qu'à les suivre pour regagner la berge avec eux. Là, nous nous ébrouâmes tels des chiens mouillés et pendant que les chevaux se reposaient, Wyrd, Calidius et moi gravîmes plusieurs fois en courant la hauteur de la berge pour nous réchauffer. Lorsque nous nous remîmes en selle et remontâmes le courant en direction de Basilea, nous le fîmes sans nous presser, désormais hors d'atteinte des hideux Huns.

16

Quand Calidius le légat eut fini d'embrasser et de serrer tendrement contre lui son petit-fils homonyme, et l'eut confié à la diligence de servantes chargées de prendre soin de lui, de lui donner un bon bain et de le nourrir à satiété, Wyrd lui fit d'abord la bonté d'un pieux mensonge :

— Ton fils Fabius est mort debout, *clarissimus*. Il a combattu jusqu'à la fin en glorieux soldat romain.

Puis il n'avoua que la stricte vérité.

— Quant à sa femme, Placidia, elle a succombé avec bravoure, comme il sied à une digne matrone de Rome.

Il mentionna ensuite un détail auquel, sur le coup, je n'avais pas donné toute sa signification :

— J'ai vu que les Huns prenaient soin d'épargner la vie du malheureux petit charismatique, ce qui signifie qu'ils croient toujours détenir captif votre petit-fils. Ils pensent donc toujours avoir un moyen de pression sur vous.

Pensif, le légat répliqua :

— Ils ne vont donc pas se disperser pour prendre la fuite.

— Non. Ils vont se dire qu'il ne s'agissait de la part de Fabius que d'un baroud d'honneur, peut-être même tenté sans votre accord, et qu'il a échoué. Dis-moi, Calidius, lorsque tu as négocié avec le messager hun, où et quand as-tu prévu de lui livrer la rançon ?

— C'était prévu pour cet après-midi même, à un certain coude de la rivière Birsus, au sud d'ici.

— Dans la direction des *Hrau Albos,* bien sûr…, acquiesça Wyrd, d'un air entendu. Et de ce côté-ci du Rhenus. Très bien. Je suggère que sans délai, sans même attendre que l'on t'en renouvelle la demande, tu achemines vraiment la rançon à l'endroit convenu. Comme si tu n'avais aucune connaissance de la tentative de rescousse manquée, que tu ignorais totalement que les Huns sont installés au nord du Rhenus, et que tu

t'attendais vraiment à ce qu'on te rende les otages en échange de la rançon.

— Tu veux sans doute parler d'une rançon factice.

— Bien entendu. Le nombre de chevaux prévu, ce qu'il faut de paquets d'armes, de ravitaillement, ainsi de suite, le tout conduit – je présume – par le nombre convenu d'esclaves. Mais bien sûr, à l'arrivée, en bons chevaux de Troie, les paquets livreront leur cargaison sous la forme d'un contingent de soldats furieux et bien armés. Ce qui permettra un massacre bien mérité.

Je me permis d'intercaler une question :

— Peut-être, s'ils tombaient par hasard sur l'innocente victime qu'est Becga, pourraient-ils exempter ce dernier du massacre ?

Les deux hommes ignorèrent ma suggestion et Wyrd enchaîna :

— Pendant ce temps, Calidius, tu vas envoyer une troupe bien plus importante vers le campement des Huns, et…

— Conduiras-tu ces hommes, décurion Uiridus ?

— Je vous demande infiniment pardon, *clarissimus,* répliqua Wyrd piqué au vif, mais je suis un peu fatigué de chevaucher, j'ai l'estomac dans les talons, et j'avoue être singulièrement lassé, pour l'instant, de la vue tout comme de l'odeur des Huns. Il en va de même de mon impudent apprenti ici présent. Je donnerai volontiers à vos hommes les instructions nécessaires, et vous recommande de confier la direction des troupes à une de mes vieilles connaissances, le *signifer* Paccius. Il a bien mérité cette petite promotion.

— Oui, oui, bien sûr… Je suis désolé, Uiridus. Tu as bien gagné un peu de repos, et même davantage, fit le légat, avec une évidente sincérité. J'étais tellement à la joie d'avoir retrouvé sain et sauf mon petit-fils bien-aimé, et si réjoui à l'idée d'en finir avec ce tas de vermines de Huns, que j'ai parlé sans réfléchir. Je vais donner des ordres en ce sens à l'instant, et te faire préparer un repas afin que…

— Non merci, vraiment. Je n'ai pas faim de viandes délicates ni de pisse de chat. Ce qu'il me faut maintenant, c'est une bouffe qui me remplisse les tripes et un vin qui me monte à la tête. On

va faire une descente dans les *cabanae*, à la taverne de ce vieux Dylas. Envoie-moi là-bas Paccius, dès qu'il sera prêt, que je lui délivre mes instructions.

— Très bien. Je vais te faire précéder d'un héraut, qui répandra partout l'autorisation officielle d'enlever les barres des portes, et le droit de circuler à nouveau librement. Uiridus, tu viens de soulager Basilea d'un grand poids. Je te remercie du fond du cœur… ainsi que toi, *Thorn*.

Exceptionnellement, il avait fait l'effort de bien prononcer mon nom.

Nous n'eûmes donc pas besoin, cette fois, de tambouriner à la porte de la taverne de Dylas. Le *caupo* nous l'ouvrit avec hospitalité, et en grand. J'eus alors ma première occasion de découvrir de lui un peu plus que son œil rougi et larmoyant. Dylas était au moins aussi vieux que Wyrd, tout aussi gris de cheveux comme de barbe, mais considérablement plus grand et gros comme une barrique, avec un visage semblable à un pavé de bœuf cru. Lui et Wyrd se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, se tambourinant furieusement le dos de coups de poing amicaux, et se décernant réciproquement les qualificatifs affectueux les plus répugnants des langues latine et gotique réunies. Dylas brailla à quelqu'un dans l'arrière-cuisine : « Ramène de la viande, du fromage et du pain ! » et décrocha lui-même une gigantesque outre à vin et des cornes servant de timbales pendues à une vieille poutre, et nous invita à prendre place autour de l'une des quatre tables de son établissement.

Wyrd me présenta à Dylas, qui grogna et hocha aimablement du chef, me tendant immédiatement une des chopes de corne. Je la tins en bouchant de mon pouce le trou percé à son extrémité la plus effilée, tandis que Dylas me la remplissait. Quand chacun eut sa corne pleine, il reposa l'outre, leva la sienne devant Wyrd, puis devant moi, et dit : *Iwch fy nghar, Caer Wyrd, Caer Thorn*. Il s'agissait clairement d'une salutation, mais je ne reconnus pas dans quelle langue. Nous levâmes nos cornes, penchâmes nos têtes en arrière, débouchâmes les issues, et laissâmes le vin se déverser dans nos bouches. Comme l'avait dit Wyrd, ce vin-là n'était ni parfumé, ni coupé d'eau : c'était de l'Oglasa corsé, mûr et bien rouge.

Comme nul ne peut reposer une corne tant qu'elle n'est pas vide, nous finîmes tous la nôtre, et je fus complètement étourdi, d'où mon refus poli quand Dylas remplit à nouveau les deux autres.

— Le bruit court déjà, Wyrd, que tu ne serais pas pour rien dans la résolution de la crise de Basilea, commença Dylas. Comment as-tu fait ?

Wyrd le lui dit, du moins je le suppose, car il employa la même langue étrangère que Dylas un peu plus tôt.

— *Akh,* ça me rappelle le bon vieux temps, s'exclama Dylas admiratif, et la conversation se poursuivit en gotique et en latin. Mais tu n'es plus un légionnaire visant une promotion. Cette aventure risquée t'a-t-elle au moins rapporté quelque chose ?

— Un excellent prix pour mes fourrures, et en cadeau un cheval et tout son harnachement. J'ai dû laisser sur place celui que m'avait donné Calidius, mais je vais pouvoir en choisir un nouveau. Ces gages récompensent mieux une journée de travail que toute ma carrière comme décurion.

— Par les génisses d'Hertha, c'est mille fois vrai ! Vois-tu, dès que j'ai su compter, j'ai pu calculer que mes trente années de service m'ont valu aujourd'hui moins d'un demi-*denarius* par journée de retraite. Mais dis-moi, n'as-tu pas passé l'âge, pour te lancer dans ce genre de cabrioles et de simagrées ?

— Parle pour toi, gros lard !

— Quelle que soit la conjoncture, un cabaretier mange bien, reconnut complaisamment Dylas, flattant de la main son ventre. Et il n'a pas pour cela à arpenter les bois afin d'attraper la nourriture qu'il va se faire cuire. Je l'ai toujours dit : toi et Juhiza, vous auriez dû ouvrir une taverne comme nous l'avons fait. Ma vieille épouse Magdalan n'a jamais été aussi belle que Juhiza, mais si elle n'a pas plus d'intelligence qu'une barre d'attelage et la grâce d'un aurochs, elle sait au moins faire la cuisine.

Comme si elle s'était sentie convoquée par ces mots, une vieille et grosse femme négligée émergea de la pièce du fond, dans un nuage de vapeur à l'arôme délicieusement parfumé. Elle nous apportait à chacun une immense tranche de pain couverte de chou aigre bouilli, où grésillaient de copieuses côtes

de porc. Après avoir déposé tout cela devant nous, elle alla chercher un plateau chargé de fromages de la région : morceaux de gruyère et d'emmenthal, avec de blanches tranches d'un Neuchâtel des plus crémeux. Comme boisson, nous eûmes droit, en plus du vin, à de grandes chopes d'une bière brune que Dylas, très fier, affirmait avoir brassée lui-même.

Dylas et Wyrd ne cessaient d'interrompre leur repas absorbé à pleines mains en dessinant d'un doigt, parmi les flaques de vin répandues sur la table, les schémas de bataille de jadis dans lesquelles ils s'étaient distingués. Ils évoquaient des camarades tombés dans telle ou telle échauffourée, et Wyrd corrigeait Dylas, à moins que ce ne fut le contraire, quand l'un s'était perdu dans les détails de ces engagements, et l'on voyait combien ces deux vieux guerriers avaient plaisir à faire revivre leurs années de jeunesse. Mais toutes ces batailles avaient été livrées des années avant ma naissance, dans des lieux dont je n'avais jamais entendu parler. Et comme les deux hommes utilisaient souvent des mots de cette langue étrangère, je pouvais difficilement me faire une idée de ce qu'avaient pu être ces combats, de qui les avait gagnés ou perdus, et même de qui les avait livrés.

Nous terminions de manger ce qui garnissait nos tranches de pain, lesquelles étaient à présent délicieusement gorgées de bonne sauce, quand un bruit mêlant tintements métalliques et craquements de cuir frappa nos oreilles, et Paccius pénétra dans la taverne, en tenue de combat. Wyrd, secoué d'un hoquet, s'excusa auprès de la compagnie et, en titubant légèrement, alla s'asseoir à une table propre en compagnie du *signifer*, afin de le diriger vers le camp des Huns et de le conseiller pour l'assaut.

Juste pour alimenter la conversation avec Dylas, je demandai :

— Qui est, ou qui était Juhiza ?

Il éclusa une nouvelle corne de vin et secoua sa grosse tête :

— Je n'aurais jamais dû lui remémorer ce nom. Tu as vu à quel point le visage du vieux Wyrd s'est fermé ? Ne le mentionne plus jamais devant lui.

Je changeai donc de sujet :

— Wyrd et vous avez l'air de vous connaître depuis fort longtemps.

Il ôta de la graisse de sa barbe. En réalité, il l'étala distraitement dans ses poils.

— Depuis que nous nous sommes rencontrés lui et moi comme hommes de rang dans la Vingtième Légion. C'était à Deva[53]. Je me souviens quand on lui a donné pour la première fois son surnom de Wyrd l'Ami des Loups.

— Il se fait appeler maintenant Wyrd le Traqueur des Bois, dis-je. Mais je sais qu'il aime particulièrement les loups…

Dylas secoua de nouveau sa grosse tête.

— Ce nom n'a rien à voir avec les sentiments. C'est qu'il tuait un grand nombre d'ennemis, et laissait leurs cadavres à ces charognards de loups. On l'appelait aussi parfois Wyrd le Pourvoyeur de Charognes. Car crois-moi, du côté de Deva, les loups et les vers lui étaient sacrément reconnaissants.

— J'ignore totalement où se trouve Deva.

— Dans la région de Cornouailles de la province de Bretagne. Dans ces « îles de l'étain », comme vous les appelez sur le continent. Wyrd et moi sommes devenus citoyens romains par la grâce du service militaire, mais nous sommes des Bretons de naissance, aussi parlons-nous parfois le gallois, en mémoire de jadis.

— C'est donc cela ! Je n'arrivais pas à reconnaître cette langue, jusqu'ici. Pourquoi avez-vous quitté ces îles, vous et lui ?

— Un soldat va où on lui dit d'aller… Nous n'étions que deux hommes parmi les milliers que les Romains ont graduellement retirés de Bretagne, lorsque les étrangers ont commencé à menacer leurs colonies ici en Europe, jusqu'au cœur même de Rome. Wyrd et moi avons achevé notre service dans les auxiliaires de la Onzième Légion, en combattant les Huns.

Il montra du geste le mur de la taverne, où je vis accrochée une plaque de métal, aussi je me levai pour aller la regarder. C'était la *diplomata* de Dylas, deux plaques de bronze reliées par une chaîne, chacune de la taille d'une main. Sur l'une était gravée son nom (traduit en latin, *Diligens Britannus),* son rang

[53] Ville anglaise située au nord du pays de Galles, près de Chester.

et son unité à la sortie de l'armée (*Optio Aquilifer,* Auxiliaire de la IVe cohorte, XIe Légion, *Claudia Pia Fidelis*[54]), le nom de son dernier officier supérieur, la date de sa retraite (qui remontait à seize ans), les noms de témoins, et celui de la province où il avait cessé ses fonctions : *Gallia Lugdunensis*[55].

— Par la vache louvette qui a nourri saint Piran, si nous avions eu le choix, nous aurions largement préféré défendre nos Cornouailles natales contre les attaques des Pictes, des Scots et des Saxons !

— Étant aujourd'hui à la retraite, vous pourriez très bien y retourner ?

— *Akh,* qui y songerait ? Maintenant que Rome a totalement abandonné la Bretagne, cette terre a lentement dégénéré dans la barbarie qui prévalait avant l'arrivée des Romains. Les belles cités fortifiées et les fermes, les jolies villas sont maintenant devenues les camps sordides de gens aussi sauvages et fétides que ces Huns auxquels vous avez échappé ce matin, toi et Wyrd.

— Je vois…, fis-je. C'est vraiment dommage.

— *Gwyn bendigeid Annwn, faghaim*, soupira-t-il, avant de me le traduire : « Terre bénie d'Avallon, adieu. »

Un regard perdu envahit soudain ses vieux yeux larmoyants, et il ajouta à voix basse, pour lui-même davantage que pour moi :

— Il ne nous reste que la fierté du souvenir… celui de notre Vingtième Légion *Valeria Victrix,* l'une de ces quatre puissantes légions qui soumirent et civilisèrent ces contrées. Et dire qu'aux jours glorieux de la Vingtième, du temps de la grandeur de l'Empire, on pouvait voyager en toute sécurité des îles de l'Étain jusqu'aux ports du Poivre, en Orient, et entendre parler en latin tout le long du chemin !

Il se remplit une autre corne de vin, et se releva vers moi pour dire :

— *Iwch jy nghar, Caer Thorn.* Tu es né trop tard, comme nous.

---

[54] « Loyale et fidèle à Claude », l'empereur romain (10-54) fondateur de cette légion.

[55] La Gaule lyonnaise.

Et il éclusa sa corne.

— Mais tu ne bois pas, gamin ! déplora Wyrd dans un hoquet, comme il nous rejoignait, après avoir raccompagné Paccius à la porte, lequel nous avait salués du poing levé avant de sortir. Tu vas finir par t'endormir, à écouter les réminiscences de deux vieux soldats comme nous. Rentre te coucher bien au chaud dans le baraquement. Mais avant… Tiens, c'est pour toi.

Il tira sa bourse de sa ceinture, et levant ma main, renversa sur ma paume une considérable somme de monnaies diverses, des pièces de cuivre, de laiton, des pièces d'argent, et même une en or.

— Que voulez-vous que je fasse de tout ça, *fráuja* ? demandai-je.

— Ce que tu voudras. C'est ta part de l'argent des fourrures que nous avons rapportées.

— Quoi ? m'exclamai-je, mais je n'ai rien fait qui mérite tout cela !

— *Slaváith*. C'est moi le maître. Hic… Toi, tu es l'apprenti. Je suis seul juge des services que tu m'as rendus. Va t'acheter tout ce que tu juges utile pour la suite de notre voyage. Ou tout ce qui pourra te tenter.

Je le remerciai chaleureusement de sa munificence, et dis à Dylas que je lui savais gré de l'excellent repas qu'il nous avait servi. Après quoi, ayant souhaité aux deux amis une bonne fin de soirée arrosée d'une confraternelle beuverie, je pris congé.

J'attendis d'être dehors pour recompter l'argent. Il y avait là un *solidus* d'or, de nombreux *solidi* et *siliquae* d'argent, une flopée de sesterces de laiton et de *nummi* de cuivre, en tout la valeur éblouissante de deux *solidi* d'or.

Promenant le regard autour de moi, je constatai que Basilea avait repris vie. Les rues étaient à nouveau arpentées par des hommes, des femmes et des enfants. Les chaumières voisines avaient les volets ouverts, et l'on y entendait le léger bruit aigu de la navette des métiers à tisser des maîtresses de maison. En bas de la colline de la garnison, dans la partie ombragée où la neige s'accrochait encore au sol, quelques soldats en permission s'amusaient comme des gamins, assis sur leurs boucliers dont

ils se servaient comme des luges, au milieu de joyeux éclats de rire. Les boutiques des *cabanae* avaient rouvert leurs devantures, et une foule affairée y circulait, entrant et sortant chargée du ravitaillement qu'on avait épuisé durant ces éprouvantes journées de claustration forcée.

Je ne voyais vraiment pas de quelles provisions je pourrais avoir besoin pour le voyage. J'avais déjà acheté et acquis plus ou moins fortuitement plus de trésors que les gens n'en amassent en une vie : un cheval splendide, sellé et bridé, une épée avec son fourreau, une flasque de militaire, plus tout ce que j'avais acheté à Vesontio. Mais je me voyais mal partir avec de l'argent dans les solitudes sauvages, où il ne me serait d'aucune utilité, et j'avais de quoi acheter à peu près tout ce qu'on trouvait en vente à Basilea… excepté les charismatiques du Syrien à dix *solidi*. Je n'avais pas la moindre intention de m'en acheter un, mais la pensée de ces créatures pathétiquement asexuées me fit penser à autre chose, moi qui étais la parfaite antithèse de l'asexuation.

Je possédais déjà les rudiments du costume féminin (une robe et un foulard) au cas où je trouverais avantageux, un jour ou quelque part, d'être pour tout un chacun une femme. Mais il me manquait la touche finale, la parure, le maquillage. Je marchai donc d'un pas tranquille parmi les *cabanae,* cherchai d'abord une *myropola,* et en trouvai une. J'entrai dans la boutique, et histoire de dissimuler que j'achetais pour moi et de justifier l'importante somme que je possédais, je me présentai à la vendeuse comme étant l'un des domestiques envoyé en courses par une *femina clarissima*. Comme celle-ci avait de bonnes chances de connaître déjà par cœur toutes les jolies femmes résidant à Basilea, je lui expliquai que la mienne était sur le point d'arriver, et qu'en chemin, elle avait perdu sa trousse entière de maquillage.

— Naturellement, ajoutai-je, ma maîtresse souhaiterait apparaître à son avantage lorsqu'elle arrivera dans la ville, aussi m'a-t-elle envoyé en avance acheter des produits de remplacement pour elle, tels que teintures, lotions, enfin tout ce qui s'ensuit. Cependant, *caia myropola,* ne connaissant rien à

ces choses, je vous fais confiance pour me fournir tout ce qu'une femme raffinée pourrait désirer de mieux.

La jeune femme sourit, plutôt avidement, à l'idée de l'extravagant bénéfice qui se dessinait, et me répondit :

— Je vais avoir besoin de la couleur du teint et des cheveux de votre maîtresse.

— C'est justement pour cela qu'elle m'a choisi…, enchaînai-je, car il se trouve que nous avons sensiblement les mêmes.

— Hm-mm, murmura la *myropola* la tête légèrement penchée de côté, me détaillant d'un air très professionnel. Voyons… Je pencherais pour un *fucus*[56] pêche rougissante… un *creta*[57] brun cendré…

Là-dessus, elle circula dans la boutique d'un air affairé, attrapant ici une jarre, là une fiole, et bien sûr des pinceaux.

C'était un coûteux achat, mais je pouvais largement me le permettre, et je quittai la parfumerie porteur d'un paquet bien enveloppé d'onguents en pots et de poudres, de liquides en bouteilles et de bâtons de craie, soit l'exact équivalent, mais pour une vraie femme, des jus de baies, de la suie et du suif dont nous nous étions tartinées à Sainte-Pélagie, quand nous jouions aux filles pomponnées.

Mon emplette suivante, dans l'atelier d'un *aurifex* où j'achetai de la joaillerie pour ma « dame bientôt là », fut encore bien plus onéreuse. Bien que j'eusse choisi de faire l'impasse sur les bijoux en or de l'excellent artisan, les pièces en argent que je sélectionnai, même sans aucune pierre incrustée, mirent sérieusement à mal ma fortune. J'achetai pour chacune des épaules de ma robe une fibule en argent en forme de corde nouée, ainsi qu'un collier, un bracelet et des boucles d'oreilles parfaitement assortis entre eux, puisque tous avaient été conçus pour ressembler à des anneaux d'argent entrelacés. Après cela, en remontant vers la garnison, je me posai quelques questions par rapport à mes choix et mon goût. Des bijoux imitant des cordes et des chaînes avaient-ils l'air effectivement féminins ? Je décidai finalement que si ma partie masculine avait présidé

[56] Fard à joues.

[57] Fard à paupières.

au choix effectué, alors tout homme qui me regarderait ne pourrait qu'admirer ces bijoux… et partant, moi avec. N'était-ce pas la raison pour laquelle les femmes achetaient de la joaillerie ?

La garnison n'était plus aussi surchargée qu'elle l'avait été au temps de la séquestration forcée, les habitants et certains voyageurs étant désormais repartis. Mais le Syrien résidait toujours là, avec ses charismatiques, dans le même bâtiment que Wyrd et moi-même, car il attendait le retour de Paccius, espérant visiblement qu'il lui ramènerait Becga sain et sauf.

Arrivé dans la chambre du baraquement, je résistai à mon envie éminemment féminine de déballer mes bijoux pour jouir de leur vue et jouer avec eux, car j'avais auparavant un travail spécifiquement masculin à mener à bien, et je tenais à ce qu'il soit accompli avant le retour de Wyrd, de crainte qu'il ne me réprimande de ne pas encore l'avoir fait. Ce que c'était… la nuit précédente, lorsque j'avais tranché la gorge de cette vieille bique de Hun, j'avais négligé d'essuyer mon glaive du sang qui le maculait, avant de le ranger dans son fourreau. Durant la nuit, bien entendu, ce sang avait séché, collant la lame à la laine intérieure de l'étui. J'empruntai donc un baquet à l'un des soldats du baraquement, le remplis d'eau, et y remuai le fourreau jusqu'à ce que je parvienne à en retirer l'épée. Je rinçai ensuite soigneusement la lame avant de l'essuyer, et laissai l'étui à tremper dans le baquet jusqu'à ce que la laine retrouve sa couleur blanche d'origine.

Je commençai sur ces entrefaites à me sentir extrêmement fatigué, mais la fille qui sommeillait en moi brûlait d'envie d'essayer ses nouveaux bijoux et ses produits cosmétiques. N'ayant aucun *spéculum*[58] à portée de la main, et hésitant à aller réclamer pareil ustensile à un soldat, je n'avais aucun moyen de savoir ce que tout cela donnerait sur moi. Le Syrien n'étant pas dans les environs immédiats, je fis appel à l'un des charismatiques, que je choisis à peu près de mon âge et de ma couleur de cheveux, et qui accepta de bonne grâce, et même bientôt avec délices, de rester assis bien tranquille et de me

[58] Miroir.

laisser faire. Je lui enfilai mes différents bijoux, badigeonnai ses joues de *fucus,* noircis au mascara ses cils et ses sourcils et lui rougis les lèvres à l'aide d'un des onguents. Je me reculai ensuite et dévisageai mon modèle, qui se tenait devant moi tout fier et rayonnant. Malgré ses vêtements en loques, les bijoux en argent produisaient un effet superbe, s'accordant à ravir avec ses cheveux pâles. Le maquillage dont je l'avais peinturluré, en revanche, était lamentablement surchargé et criard, ce qui lui donnait la physionomie que j'aurais attribuée, dans mon imagination, au plus diabolique des *skohls*.

J'étais sur le point de tout nettoyer quand il protesta de façon tellement suppliante, affirmant qu'il était « heureux d'être joli », que je m'apitoyai et le laissai repartir avec sa face de *skohl,* et en appelai un autre à peu près du même âge, tirant lui aussi sur le blond. Cette fois j'eus la main plus légère, et appliquai les cosmétiques beaucoup plus adroitement. Lorsque je m'éloignai, je fus satisfait du résultat que j'avais obtenu. Cela me donna la bien agréable sensation que lorsque je serais muni d'un miroir et pourrais me maquiller à mon tour, ayant l'avantage de *sentir* sur moi l'application des produits, je serais capable de m'en tirer plus que passablement. Je retirai les bijoux du *skohl* et les enfilai à celui-ci. Le *skohl* et moi tombâmes d'accord pour estimer que nous avions là une très jolie fille, laquelle nous confia qu'elle se sentait véritablement telle, et nous étions tous en train de sauter de joie quand le Syrien Natquin rugit férocement derrière nous :

— *Ashtaret !* Espèce de petit morveux sans-gêne, mais rien ne t'arrête ! D'abord, tu me voles mon Becga. Et là, que fais-tu à mon Buffa et mon Blara ?

— Cela ne se voit pas ? Je les rends aussi attirants que des jeunes filles, répliquai-je d'un ton narquois. Vous y voyez des objections ?

— Bah ! Celui qui désire une vulgaire femelle peut s'en payer une pour un centième du prix d'un charismatique. Vous, les mioches, allez m'enlever cette couche de saleté de vos figures !

Ils me rendirent ma joaillerie et s'éloignèrent humblement au petit trot. Je réintégrai ma chambre afin de ranger le tout dans mes affaires, et remuer encore un peu le fourreau dans

l'eau. Le Syrien me suivit à l'intérieur, et dit d'une voix geignarde :

— *Ashtaret !* Je suis fatigué d'être traité comme un vil souteneur, alors que je suis un respectable négociant en marchandises de grande valeur.

Je m'étendis sur ma paillasse et lui demandai, bien qu'au fond cela ne m'intéressât pas plus que cela :

— Qui est-il donc, cet *Ashtaret* que vous invoquez si souvent ?

— Ashtaret est une puissante déesse, que je révère hautement. C'était l'Astarté des Babyloniens, et avant cela encore, l'Ishtar des Phéniciens.

— Je ne crois pas, fis-je déjà légèrement assoupi, que j'aimerais rendre un culte à une déesse de seconde ou de troisième main.

Il renifla avec mépris.

— Il n'est pas un dieu, une déesse ou même un demi-dieu de quelque religion que ce soit qui pourrait accueillir avec bienveillance une enquête un peu sérieuse sur ses antécédents. La principale déesse païenne des Romains, Junon, est née sous le nom d'Uni dans la religion des Étrusques. Idem pour l'Apollon des Grecs, nommé Aplu chez ces mêmes Étrusques.

Le Syrien ricana d'un air entendu.

— Et si je me mettais à vous parler des véritables origines de *votre* Seigneur Dieu, de Satan ou de Jésus…

Pas de doute, il dut m'en parler, et peut-être de façon tout à fait sensée. Hélas, j'avais alors totalement perdu le fil, m'étant endormi.

Je revins à moi au milieu de la nuit, dans le noir, au moment où deux soldats à moitié saouls étaient en train de traîner dans notre chambre le corps d'un Wyrd totalement inconscient. Après avoir tâtonné et juré un moment, ils trouvèrent le lit vide et le hissèrent dessus. Lorsque je demandai, un peu alarmé, ce qui n'allait pas chez Wyrd, ils se mirent à rire et me suggérèrent de venir me pencher au-dessus de son haleine.

Dès qu'ils furent partis, c'est ce que je fis histoire de m'assurer qu'il respirait toujours et je refluai précipitamment, presque pris de vertige par les vapeurs d'alcool. Je me félicitai

de m'être réveillé, car mon étui trempait alors encore dans le baquet. Je le pris, l'essorai de mon mieux, puis le glissai entre le coussin de ma paillasse et le bâti de mon lit, afin que le cuir ne se plisse pas en séchant, sur quoi je me rendormis aussitôt.

Quand je m'éveillai de nouveau, il faisait jour, et la matinée était même bien avancée. Wyrd était déjà levé, occupé à se plonger de façon répétée la tête dans l'eau du baquet. Je me demandai comment il avait pu ne pas remarquer que celle-ci était d'un rose soutenu – il était quand même en train de tremper sa tête dans le sang dilué d'un Hun –, jusqu'à ce que s'étant relevé, il me dévoile ses yeux, encore notablement plus rouges que l'eau.

— Oh, *vái,* marmonna-t-il en tordant sa barbe. J'ai un mal de tête à tuer père et mère. Ce vin d'Oglasa prélève une sacrée dîme à ses dévots… mais il vaut le coup… il vaut le coup…

Je souris largement, et dis :

— Peut-être vous sentirez-vous un peu mieux après avoir pris votre petit déjeuner. Allons au *convivium* et voyons ce qu'on peut encore nous y servir à cette heure.

— Les morts ne mangent pas. Rendons-nous plutôt aux thermes, voir si un vigoureux bain ne me ramènerait pas d'abord à la vie.

Mais Wyrd avait eu l'occasion de reprendre un peu d'énergie avant d'y parvenir, car dans l'*apodyterium,* il tomba sur Paccius. L'officier venait juste de retirer son armure, dont le métal comme le cuir étaient souillés ou éraflés en divers endroit, et en partie tachés de sang séché. Paccius lui-même avait l'air sale et exténué, mais son œil n'en brillait pas moins, et il avait le sourire.

— Ah, *signifer… salve, salve,* balbutia Wyrd. Alors, ça a été, pas vrai ?

— Ça s'est bien passé, c'est fini et bien fini, confirma Paccius, jovial. Et je vais te prier désormais de m'appeler par mon titre correct, car je suis devenu centurion.

Wyrd et moi nous exclamâmes à l'unisson :

— *Gratulatio*[59], *Centurio.*

---

[59] Félicitations.

— Oui, nous avons exterminé ces sauvages jusqu'au dernier dans leur campement, expliqua Paccius. Et Calidius vient de m'apprendre que notre colonne Cheval de Troie en avait fait autant sur la rivière Birsus. Ces vils charognards ne nous dérangeront plus. En tout cas pas cette bande-là.

— Et donc… ? jeta vivement Wyrd, qui commençait à se dévêtir.

— Oui, comme vous l'avez demandé, acquiesça Paccius d'un ton plus pondéré. Nous n'avons pas cherché à ramener les restes de Fabius et de Placidia. Nous les avons brûlés avec le reste des corps, et j'ai dit au légat que les cadavres de son fils et de sa belle-fille avaient déjà disparu à notre arrivée. Il ne pourra donc pas leur offrir une digne sépulture romaine, mais il ne souffrira pas autant que s'il avait su ce que Fabius a enduré avant de mourir.

— Merci pour toutes ces bonnes nouvelles, centurion, déclara Wyrd. J'avais un peu différé notre départ pour avoir le compte-rendu de ce raid de représailles. Non que je me sois attendu à autre chose qu'à un total succès de toi et tes hommes, Paccius. En fait, je l'avais déjà célébré de façon anticipée.

De nouveau, il porta doucement la main à sa tête.

— Maintenant, je vais devoir le différer encore un peu, jusqu'à ce que je me sois remis de cela.

J'interrogeai à mon tour Paccius.

— Et *quid* de ce jeune charismatique, Becga ?

Indifférent, il répliqua :

— Celui-là est mort, lui aussi.

— De la main d'un Hun… ou de celle d'un Romain ?

— De la mienne en personne, me dit-il, avant d'enchaîner à l'intention de Wyrd : Comme tu l'avais demandé, Uiridus. Cela s'est passé rapidement, l'eunuque n'a pas eu le temps de souffrir.

— C'est toi qui l'as demandé ? fis-je, me tournant vers Wyrd. Tu avais pourtant admis que Becga n'était qu'une innocente victime des circonstances.

— Pas si fort, gamin, répliqua Wyrd en grimaçant. Tu as l'air d'oublier que c'est *toi* qui as désigné une victime. Calidius ne nous aurait jamais pardonné l'insulte faite à sa fierté, si nous

avions laissé vivre celui qui avait emprunté l'identité de son petit-fils… Qui sait s'il ne serait pas venu un jour s'en glorifier, alors qu'il n'est rien d'autre qu'un méprisable objet sexuel ?

— Le tuer juste pour épargner la susceptibilité du légat, fulminai-je, me semble un châtiment bien inutilement cruel pour le méprisable Becga !

— Cela n'a rien de cruel ! aboya Wyrd, que son propre cri fit grimacer. Tu sais quelle aurait été la vie de la créature, si elle avait vécu. Bon, *slaváith,* maintenant ; dirigeons-nous vers l'*unctuarium*.

Wyrd avait raison, je devais l'admettre. Je le suivis à l'intérieur des thermes. C'est moi qui, en prononçant le mot *substitutus,* avais précipité la mort du jeune garçon. Même si c'était ma moitié masculine seule qui avait provoqué la catastrophe, il aurait été malvenu à présent de laisser ma part féminine s'en sentir coupable… ni même de la laisser en souffrir.

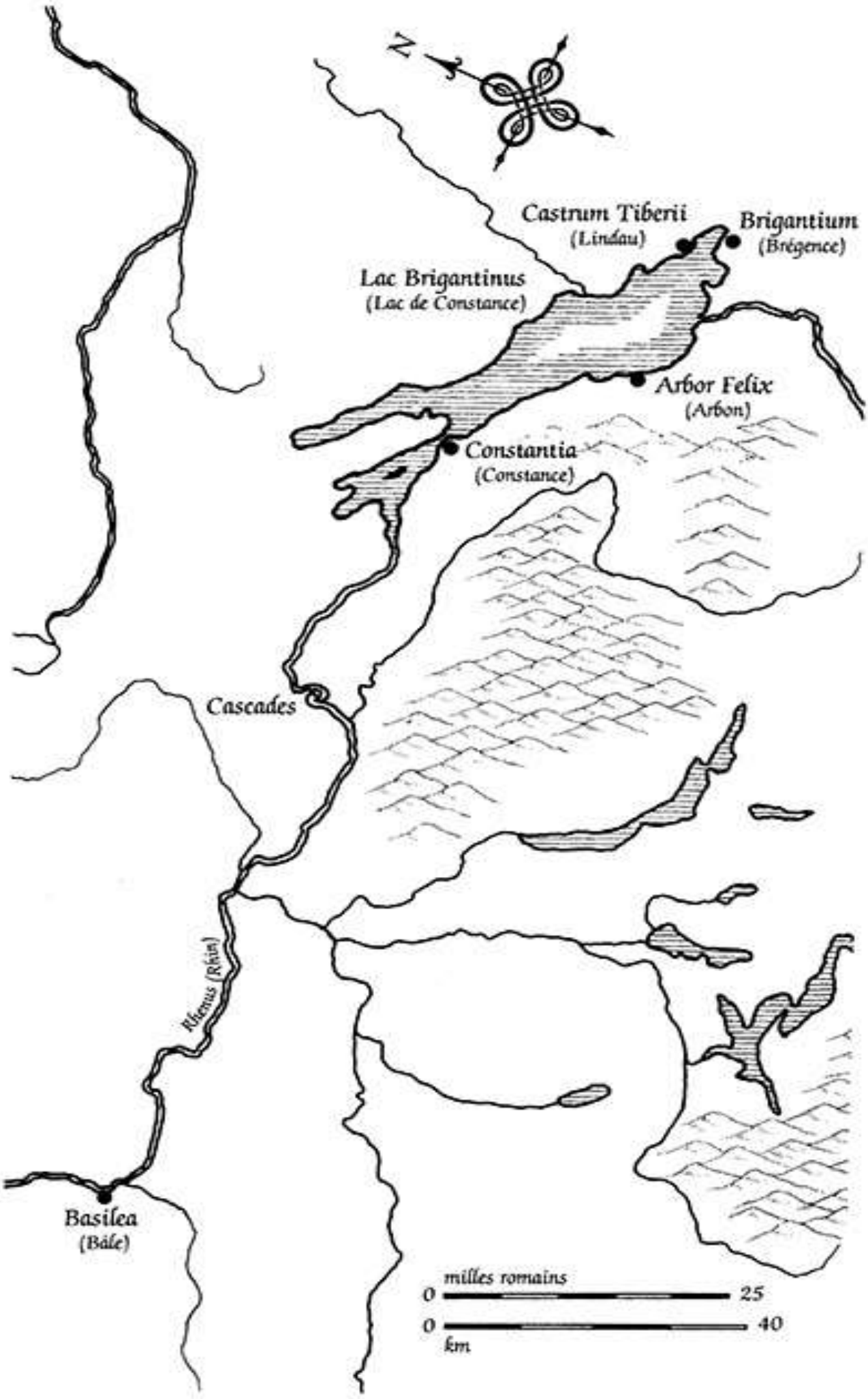
Je me souvenais avoir ressenti du réconfort à l'idée que ma nature de *mannamavi* me conférait un immense avantage : celui de ne jamais avoir à aimer une autre personne, quel que soit son sexe, donc de ne jamais éprouver les souffrances qu'implique l'amour. Mais je réalisais à présent une chose nouvelle : si j'étais vraiment à l'abri des tourments qui accompagnent chacune de ces émotions de mauviette, je devrais désormais apprendre à réprimer, ou tout au moins ignorer les discordes et contestations qui pouvaient s'élever entre les moitiés mâle et femelle de ma nature.

Très bien, me dis-je, je me considérerais comme heureux de n'avoir pas assez bien, ou pas assez longtemps connu Becga pour risquer de ressentir à l'égard de cet enfant un quelconque attachement sentimental. J'abjurerais froidement toute responsabilité, tout regret concernant sa mort. Je tirerais désormais pleinement avantage de ma nature. Je serais Thorn le *Mannamavi*, un être à la conscience désinhibée, sans compassion ni remords, un être aussi implacablement amoral

que le *juika-bloth* ou tout autre *raptor*[60] sur cette terre. Je serais *cela*.

[60] Prédateur mais aussi ravisseur, voleur et pilleur, en latin.

AU LAC BRIGANTINUS


N
Castrum Tiberii
(Lindau)
Brigantium
(Brégence)
Lac Brigantinus
(Lac de Constance)
Arbor Felix
(Arbon)
Constantia
(Constance)
Cascades
Rhenus (Rhin)
Basilea
(Bâle)
milles romains
0
25
0
40
km

17

Nous repartîmes ensemble de Basilea, moi et Wyrd le Traqueur des Bois, l'Ami des Loups, le Pourvoyeur de Charognes. Ses pérégrinations le menaient alors vers l'est, direction dans laquelle j'avançais, vers les terres occupées par les Goths. Comme je n'avais aucune raison de me presser d'y arriver et que je ne cessais d'apprendre du vieil homme des bois de nouvelles choses utiles, j'étais plus que satisfait de poursuivre en sa compagnie et de marcher à son pas.

Durant les semaines qui suivirent notre départ de Basilea, l'essentiel des enseignements de Wyrd se concentra sur les soins à prodiguer aux chevaux, et plusieurs détails précis sur la manière de les monter. Comme je l'appris bientôt, je ne savais pas encore grand-chose sur le sujet. Mon unique sortie sur Velox s'était faite soit au pas, soit au triple galop, et tout novice est capable de le faire. Lorsque Velox m'invita aux joies du trot, je me trouvai particulièrement heureux de ne pas avoir de testicules entre moi et la selle. Wyrd me montra comment accompagner les mouvements du cheval, en se levant puis en s'enfonçant sur la selle, et cela rendit le trot beaucoup moins cahotant, sans m'expliquer pour autant comment faisait un homme normalement équipé pour supporter ce traitement. Il s'avéra en progressant avec Wyrd dans l'art d'entretenir et de monter les chevaux, que j'avais besoin de bien autre chose que de cuisses fortes et endurcies.

— Rappelle-toi toujours, gamin, insistait-il, que les dieux de la nature ont créé le cheval pour rester libre, sauvage et dépourvu de maître. Certes, sa taille et sa forme semblent l'avoir prédisposé à porter un cavalier, mais ce n'est pas le cas. Quand tu le chevauches, tu n'es en fait rien d'autre qu'un parasite sur le dos de la créature. Il faut donc tendre avant tout à lui ôter toute idée de ce genre. Tu dois le cajoler de façon à t'imposer comme un partenaire… et en l'occurrence, le partenaire dominant.

De sorte que, mon sémillant Velox manifestant en général une certaine mauvaise volonté à se mettre à l'ouvrage de bon matin, Wyrd me montra comment le mettre en condition de soumission. Je devais me tenir tout près du cheval, et lui gratouiller gentiment le garrot tout en sifflant faux très doucement à son oreille, puis faire remonter cette caresse depuis la base de sa crinière vers le haut de sa tête, moment auquel, en principe, il devenait assez enclin à accepter d'être bridé, sellé et monté. J'appris également à corriger Velox chaque fois qu'il se rendait coupable d'un mouvement d'impudente insoumission, plutôt que de lui pardonner dix fois de suite son espièglerie pour perdre patience la onzième fois.

— Vois-tu, expliquait Wyrd, cette seule démonstration de colère serait de nature à gâcher le bon caractère de n'importe quel cheval.

Un jour, Wyrd m'apprit une chose étonnante :

— Veille bien, gamin, à ferrer les sabots de ton cheval lorsque tu dois cheminer un moment sur un sol rocailleux. En revanche, lorsque comme actuellement nous chevauchons sur de la terre, c'est l'inverse qu'il faut faire ; tu en feras ainsi ta meilleure sentinelle, un guetteur de premier ordre au fil de ta route. Si quelqu'un approche subrepticement de toi, le cheval sentira la vibration de son pas sur le sol bien avant que tu aies toi-même pu l'entendre ou le voir venir.

Une autre fois, alors que Wyrd et moi avancions de conserve à un pas tranquille, moi devant, et que nous traversions une forêt tout à fait ordinaire, bien qu'assez dense, aux dernières heures du jour, mon Velox fit soudain un bond formidable qui me laissa suspendu dans le vide. Mon *juika-bloth,* alors assoupi sur mon épaule, fut lui aussi projeté en l'air et s'y maintint… ce que bien sûr je ne pus faire. Le cheval s'arrêta un peu plus loin, redevenu en un instant aussi calme qu'il venait d'être explosif, et il tourna la tête vers moi, comme pour prendre de mes nouvelles. Mon *juika-bloth* me regarda, lui, d'un air accusateur, et tournoya en cercles concentriques au-dessus de moi, tandis que Wyrd, tirant les rênes, se moquait de moi à gorge déployée.

— Qu'ai-je encore fait de mal, cette fois ? fis-je plaintivement, frottant mon dos endolori et me remettant sur pieds avec raideur.

— Rien de spécial, répondit Wyrd, riant toujours. Mais par le cuir lacéré de saint Barthélémy, quelque chose me dit que tu seras plus attentif à l'avenir. Jette un coup d'œil, gamin, à ce rayon de soleil traversant la route à l'horizontale, assez bas sur le chemin. Souviens-toi bien qu'un cheval aura tendance à sauter par-dessus un tel obstacle, qui semble lui barrer le chemin. Je pense d'ailleurs qu'il serait temps que tu apprennes à sauter.

Aussi, les jours suivants, dès qu'un arbre abattu se présentait sur notre chemin dans une position favorable, Wyrd pressait son cheval à le franchir d'un bond, m'encourageant à faire de même avec Velox. Ce furent d'abord de fins arbrisseaux allongés bas sur la piste, puis de plus gros troncs d'arbres affleurant à des hauteurs supérieures. Mais presque à chaque essai, Wyrd me morigénait :

— *Ne, ne, ne !* Au moment où le cheval se lance pour son saut, tu dois te reculer bien en arrière sur ta selle. Cela soulage de ton poids l'avant-train de l'animal au cours de son ascension.

— J'essaierai de faire mieux, promettais-je.

Et je fis mon possible, m'inclinant comme il convenait à chaque saut, jusqu'à ce que Wyrd m'accordât enfin son *satisfecit*. Mais cette manœuvre continuait de me poser problème, et je ne m'y sentais guère à l'aise… pas plus que mon cheval, quelque chose me le disait bien. Nous profitâmes donc d'occasions favorables pour nous éloigner un peu de Wyrd afin de pratiquer en privé différents modes de sauts à diverses hauteurs, et finalement, je trouvai une position qui me semblait à la fois plus gracieuse et plus pratique, choix qui semblait également satisfaire ma monture. Quand nous eûmes peaufiné l'exercice à la perfection, nous en fîmes la démonstration à Wyrd.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fit-il, à la fois stupéfait et contrarié. Tu t'inclines vers l'avant en sautant ? Très mauvaise position, ma foi.

— *Ja, fráuja,* vous me l'avez dit. Mais cela semble permettre à Velox de se lancer avec plus de puissance dans l'arrière-train, mon poids étant alors reporté vers l'avant. Et dans le même temps, ma position inclinée a l'air de lui donner plus d'élan.

— *Vái !* s'exclama Wyrd avec un étonnement moqueur. Voilà plus de deux cents ans que la cavalerie romaine enseigne à ses recrues et ses chevaux comment sauter proprement, mais tu sais mieux qu'eux, hein ?

— *Ne, fráuja,* je n'ai pas la prétention de savoir quoi que ce soit. Mais quelque part, je *sens* que c'est mieux ainsi, tant pour moi que pour Velox.

— *Vái !* Tu parles pour le cheval, en plus, c'est ça ? Qui sait… peut-être que l'un de tes parents qui t'ont abandonné à la naissance était un centaure, qu'en dis-tu ?

— Tout ce que je puis dire, c'est que je me sens en communauté d'esprit avec mon cheval, tout comme le cas s'est produit avec mon *juika-bloth*. D'une certaine façon, nous savons… sans avoir besoin de mots…

Wyrd me considéra du coin de l'œil, puis laissa glisser son regard vers l'aigle perché sur mon épaule, et sur mon cheval. Et il haussa les épaules.

— Soit, si ça te convient mieux… ainsi qu'à Velox. Mais seulement pour vous deux, alors. Que je sois damné dans la Géhenne éternelle si je dois changer mes habitudes de toute une vie, à cet âge avancé.

J'eus une autre occasion de mettre à l'épreuve le sens des règles de Wyrd et son respect inné des traditions équestres validées par le temps. J'étais en train de m'entraîner, sous sa tutelle attentive, à un combat simulé à cheval, frappant à l'aide de mon glaive court des buissons ennemis et autres branches d'arbres hostiles, tandis que sous mes hanches, Velox cabriolait, plongeait et dansait à mon commandement.

— Voilà ! C'est bien ! vociférait Wyrd. Maintenant, la frappe de revers ! Souviens-toi que tu peux forcer ton cheval à faire un tour complet à droite, sur sa propre longueur et au petit galop ! Maintiens-le fermement, gamin… Et maintenant, le coup de flanc ! Et aussitôt, l'esquive ! Bien joué, gamin !

— Ce serait… beaucoup plus facile, haletai-je, épuisé par mes efforts, si l'on avait une attache… pour tenir les pieds… et aider à se tenir en selle…

— Les cuisses sont faites pour cela, répondit Wyrd. Les tiennes se sont allongées et elles ont bien forci, depuis que je te connais.

— Quand même…, répliquai-je. S'il y avait un quelconque moyen pour empêcher les pieds d'aller et venir n'importe où…

— Depuis la nuit des temps, les hommes montent sans artifice de ce genre, et ils s'en sortent très bien. Efforce-toi de maîtriser ton art, et cesse de pérorer.

Mais de nouveau, je m'isolai pour tenter quelques expérimentations. Je me souvenais comment j'avais monté la vieille jument de bât autour de la cour de ferme de Saint-Damien, pour baratter le lait afin d'en faire du beurre. Mes cuisses n'étant à l'époque ni assez longues, ni assez puissantes, j'étais parvenu à garder mon assise sur le large dos de l'animal en coinçant mes pieds sous les sacoches de lait suspendues de chaque côté. Il aurait certes été aussi ridicule que peu pratique de charger un cheval de combat de tels objets, mais si je pouvais trouver quelque chose dans quoi rentrer mes pieds… Je me souvins alors que dans le *Balsan Hrinkhen,* j'avais utilisé ma ceinture pour me permettre de grimper sur un tronc sans branches…

— Quoi encore ? grogna Wyrd d'un air renfrogné lorsque je vins lui montrer, tout fier, ce que j'avais imaginé. Tu t'es attaché sur ton cheval ?

— Pas du tout, fis-je, me redressant orgueilleusement. Vous voyez cela ? J'ai pris trois de vos solides cordes d'arrimage et les ai tressées entre elles pour en faire une seule, très épaisse. J'ai attaché celle-ci autour de Velox juste en avant des côtes, afin qu'elle ne glisse pas vers l'arrière, sans la serrer trop fort, de manière à pouvoir y glisser mes pieds de chaque côté… et regardez, *fráuja* ! Cette pression me permet de rester en selle aussi fermement et aussi confortablement que si j'étais assis sur une chaise, les pieds posés au sol.

— Et ton cheval ? demanda Wyrd, sarcastique. Que te dit ton cheval, sans mots, évidemment, sur ce qu'il pense de ce

dispositif incommode ? Apprécie-t-il l'énorme nœud de ta corde coincé entre ses antérieurs ?

— Je vous l'accorde, ce nœud est embarrassant. J'ai essayé de le faire tenir à hauteur du garrot, mais il redescend tout le temps. Ceci mis à part, je crois sincèrement que Velox apprécie que je sois bien calé, au lieu de glisser sans arrêt sur la selle dès qu'il change d'allure ou de direction.

— Bien calé, dis-tu ? J'ai déjà vu des cavaliers alamans essayer des trucs avec des cordes pour dorloter leurs petits pieds, et je peux te dire qu'ils l'ont regretté. Attends simplement le jour, gamin, où tu vas te faire désarçonner par le coup d'un adversaire, et que tu te retrouveras traîné par terre la tête en bas au bout de ton harnais.

— Dans ce cas il me faut souhaiter, fis-je avec suffisance, de ne jamais me faire désarçonner.

Wyrd secoua la tête d'un air désapprobateur, mais aussi un peu admiratif, me sembla-t-il, car il ajouta :

— Tu risques d'avoir pas mal d'occasions d'exaucer ce souhait. Tu as l'air si étrange et original que le premier Goliath qui passera aura envie de tester ton courage. Mais monte comme tu veux, gamin. Et je te montrerai comment on peut épisser cette corde au lieu de l'attacher, afin d'éliminer ton nœud encombrant.

— Velox vous en remerciera, *fráuja,* l'assurai-je avec chaleur. Et moi aussi.

Bien sûr, j'appris aussi, au cours de mes voyages avec Wyrd, quantité d'autres choses. Un jour, durant le premier été que nous passâmes ensemble, alors que nous chevauchions sur un terrain irrégulièrement boisé, sous un ciel gris aussi lourd et chaud qu'une couverture de laine, Wyrd s'arrêta :

— Tu as entendu cet appel, gamin ?

— Rien d'autre qu'un corbeau. Sur la cime de cet arbre, là-bas.

— Un simple corbeau, hein ? Écoute mieux.

Je tendis l'oreille, et entendis : « Caw ! Caw ! Scraw-aw-awwk ! » Le cri semblait effectivement plus déterminé que l'ordinaire croassement de cet oiseau, mais cela ne me disait rien de plus, et je l'avouai.

— Il prévient ses congénères par un appel spécial qu'une tempête va arriver, affirma Wyrd. Apprends à reconnaître ce cri. Mais dans l'immédiat, songeons à nous trouver un abri. Je n'ai pas envie de rester à découvert lors de la tempête.

Nous trouvâmes une grotte étroite juste avant que la trombe n'éclate. D'inquiétantes ténèbres tombèrent, zébrées d'éclairs éblouissants, tandis que résonnaient de profonds grondements presque continus, et soudain, une averse torrentielle se mit à crépiter. J'étais loin d'être rassuré, mais c'était somme toute naturel. Toujours est-il qu'au bout d'un moment, notre abri se trouva soudain illuminé d'une inquiétante clarté bleue, non pas intermittente mais très régulière au contraire. Ayant jeté un regard au dehors, nous vîmes que chacun des arbres environnants était entouré du même bleuissement lumineux, qui faisait luire chaque feuille, et semblait s'élancer vers le ciel au bout de chaque branche.

— *Iésus !* criai-je, trépignant sur mes pieds. Il faut sauver nos chevaux ! Ils sont attachés à l'un de ces arbres…

— Reste calme, gamin, répliqua Wyrd, demeuré tranquillement assis. Ce sont les feux des Jumeaux, un bon présage.

— Un incendie de forêt, c'est un bon présage ?

— Regarde attentivement. Ces feux ne consument pas une seule feuille. Ils ne sont que lumière, et ne dégagent aucune chaleur. Les dieux jumeaux Castor et Pollux sont bien-aimés des marins parce que lorsque leurs feux se manifestent au cours d'une tempête, c'est signe que celle-ci va bientôt faiblir, et la hauteur des vagues diminuer. Tiens, tu vois… Notre tempête se calme, à mesure que les feux décroissent d'intensité.

Durant l'automne qui suivit, pendant que j'étais en train de chasser une biche pour la rabattre à portée de Wyrd, lequel l'attendait avec son arc et ses flèches, je pris un rude coup contre un arbre. Si je n'avais pas monté les pieds bien enfoncés sous la sangle de Velox, j'aurais probablement été arraché de ma selle. Finalement, je ne fus pas gravement blessé, et m'en tirai avec un gros hématome à la hanche. Ce qui me fit le plus mal, ce fut que j'abîmai ma jolie gourde en laiton doublée de cuir : une entaille profonde la séparait presque en deux moitiés

bombées, et j'étais inconsolable d'avoir si maladroitement endommagé ce cadeau à la valeur et à l'utilité inestimables. Mais Wyrd me dit :

— Ne te mets pas dans des états pareils, gamin. Tandis que j'enlève et que je prépare la peau de cette jolie biche, va battre ces buissons et ces herbes et cherches-y toutes les semences que tu pourras ramasser.

Quand je revins déverser mon ourlet de sarrau dans un panier, qui se trouva bientôt rempli de graines de toutes tailles, il m'ordonna :

— Remplis-en ta flasque cabossée, jusqu'au goulot. Maintenant, prends celle-ci (il me tendit sa propre gourde) et verse de l'eau par-dessus les graines jusqu'à ras bord. Voilà. À présent, ferme hermétiquement ce récipient, mets-le de côté et oublie-le. Tiens, va refiler ces entrailles à ton aigle. Quand tu reviendras, touille cette bonne viande dans sa sauce, pendant que je prendrai un repos bien mérité. Réveille-moi dès que le repas sera prêt.

La venaison fraîche, bouillie au creux de la peau de biche bien grasse et légèrement parfumée du laurier aromatique qu'on avait brûlé dans le feu, était assez savoureuse pour me faire oublier totalement ma pauvre flasque. Mais tandis que Wyrd et moi étions en train de déguster cette viande avec force bruits de succion, j'entendis distinctement un petit éclatement contenu, comme le bruit d'un bouchon qui saute, dans la direction de nos couvertures encore roulées.

J'allai voir, et y trouvai ma flasque comme neuve, plus du tout bosselée, juste avec une légère éraflure sur sa garniture de cuir.

— Ça marche aussi avec les haricots secs, fit Wyrd. Juste les humidifier. Leur soif de pousser fera le reste : ils se mettent à grandir, exerçant sur les parois une incroyable pression. Vide-les avant qu'ils n'envoient ton bouchon de liège au-dessus des arbres… ou ne fassent éclater le métal de la gourde.

Il va de soi que toutes nos conversations ne se rapportaient pas à son enseignement et à mon apprentissage… ni à mes péroraisons, dont il se plaignait si fréquemment. Assez souvent, nous discutions de choses plus futiles. Je me souviens comment,

une fois, il me demanda comment j'en étais venu à ne porter qu'une lettre en guise de nom. Je lui expliquai que lorsque les moines de Saint-Damien m'avaient découvert, ils n'avaient trouvé sur moi que cette simple rune, þ, inscrite sur les langes qui m'emmaillotaient.

— Je suppose, avançai-je, que cela pouvait être l'initiale de Théodebald, Theudis, ou quelque chose de ce genre.

— Je dirais plutôt Théodoric, affirma Wyrd. C'était un nom alors assez fréquemment attribué aux nourrissons nés en Occident, parce que Théodoric le Balthe, le roi des Wisigoths, venait de mourir en héros dans la plaine des Champs Catalauniques en combattant les Huns. Il fut de plus remplacé sur le trône par un autre Théodoric, son fils, qui régna avec sagesse et fut de ce fait très admiré.

Je ne répondis rien. J'avais entendu parler de ces glorieux monarques, mais je voyais mal ma mère dénommer son jeune *mannamavi* d'après un roi.

— De nos jours, quelque part dans l'Est, poursuivit Wyrd, il existe un autre Théodoric dénommé Strabo, roitelet d'une partie des Ostrogoths, dont le nom fait référence à son strabisme. Son sobriquet usuel étant « Théodoric le Louche », je doute que beaucoup de parents fassent à leur bébé l'honneur d'un tel patronyme. Mais il y a encore un Théodoric, gamin, sensiblement de ton âge… Théodoric l'Amale. Son père, son oncle, son grand-père et tous ses lointains ancêtres ont sans doute été rois des Ostrogoths.

C'était la première fois que j'entendais prononcer le nom du Théodoric auquel ma vie allait être si mêlée par la suite. Mais n'étant pas un diseur de bonne aventure, ni l'une de ces *haliuruns* dotées de pouvoirs prophétiques, je n'écoutai que d'une oreille distraite ce qui suivit :

— Actuellement, ce jeune Théodoric est otage dans le palais impérial de Constantinople, comme garantie que son père et son oncle, tous deux rois, ne rompront pas la paix régnant dans l'Empire d'Orient. Heureusement pour ce jeune homme, être otage chez l'empereur Léon est relativement plus doux que d'être, par exemple, celui des Huns. J'ai entendu dire que Théodoric a été élevé avec tous les privilèges accordés au fils

d'un Romain possédant la distinction de *gloriosissimus patricius*. On dit que c'est l'un des favoris de la cour, et qu'il excelle autant dans le domaine de la culture, de l'apprentissage des langues, que dans celui des exploits sportifs. Aucun doute que dès qu'il en aura l'âge, il deviendra à son tour roi des Ostrogoths. Et probablement une nuisance pour l'Empire romain. Peut-être – qui sait ? – son nom sera-t-il alors donné à des générations d'enfants.

18

Lorsque nous arrivâmes dans la cité de Constantia[61], nos chevaux avaient la selle tellement surchargée de hautes piles de peaux que nous avancions à pied, les tirant par la bride. Nous avions remonté le Rhenus depuis Basilea, prélevant au passage toutes les peaux des animaux à fourrure qui s'étaient présentés. C'étaient pour la plupart de petits animaux, hermines, martres ou putois, tués le plus souvent avec ma fronde, car une flèche, en trouant leur fourrure, l'aurait rendue impropre à la vente. Wyrd avait cependant utilisé son arc hunnique pour abattre trois ou quatre carcajous, et même un lynx. Un soir, au crépuscule, nous découvrîmes ce grand et élégant animal tacheté imprudemment perché sur un arbre. Il était du reste en train de nous observer, espérant peut-être bondir sur le *juika-bloth* installé sur mon épaule. Je fis un geste pour empêcher Wyrd de tirer, mais sa flèche était déjà partie.

— Vous auriez dû le prendre vivant, lui fis-je remarquer.

Et je lui fis part de l'histoire qu'un paysan m'avait jadis racontée.

— Ignorante superstition ! grogna Wyrd avec un de ses reniflements de mépris. Le lynx n'est en rien le fruit du croisement d'un loup et d'un renard. Tu peux le voir par toi-même, non ? Ce n'est autre qu'un grand cousin du chat sauvage. Quant à produire des pierres de lynx ou autres gemmes plus ou moins précieuses, tu aurais aussi vite fait de mettre en bouteille la pisse du paysan qui t'a conté cette histoire. N'accorde jamais foi à ce genre de fables, gamin, qu'elles te soient relatées par un nigaud ou par un évêque. Fais toujours confiance à tes yeux, à ta propre expérience et à ta raison pour juger de la véracité des faits.

---

[61] Constance (Allemagne).

Dès que nous avions accumulé une quantité suffisante de peaux, nous faisions une pause dans notre voyage et établissions un camp pour quelques jours. Wyrd me montrait comment nettoyer une peau de sa chair et comment l'étirer sur des arceaux en bois de saule, puis nous nous reposions, le temps qu'elles sèchent et se stabilisent.

L'un de nos arrêts eut lieu à proximité des chutes du Rhenus, cette grande et tumultueuse cascade à trois niveaux qui s'étend sur toute la largeur du fleuve. Ces chutes me rappelèrent celles du *Balsan Hrinkhen,* insipides par comparaison, et je les trouvai d'une somptueuse beauté, nimbées le jour d'un arc-en-ciel, la nuit de la clarté de la lune. Les bateliers au contraire, dont les yoles peu profondes ne cessaient de descendre et de remonter le courant, les maudissaient cordialement. Qu'ils arrivent du haut ou du bas, ils devaient en effet décharger leurs marchandises, les acheminer à la main de l'autre côté de la cataracte et y attendre l'arrivée d'un autre bateau. Alors, les équipages s'intervertissaient, et chacun poursuivait sa route. Des abris conçus pour abriter les yoles et leurs occupants, parfois obligés d'attendre un certain temps, bordaient donc les berges. Wyrd et moi élûmes domicile pour quelques jours dans l'un d'entre eux, prenant le temps d'y nettoyer et d'y étirer nos peaux tout en jouissant du spectacle grandiose et tumultueux de la cataracte.

— Une vue splendide, *ja,* apprécia Wyrd. Mais là-bas, de l'autre côté du fleuve, s'étend la Forêt-Noire. *Akh,* je sais, je sais, elle n'est pas plus noire qu'une autre, mais elle porte ce nom depuis la nuit des temps. Et c'est dans celle-ci que se forment les affluents d'un fleuve encore bien plus considérable que le Rhenus. Je veux parler du Danuvius, qui coule de la Forêt-Noire à la mer Noire. Si tu dois poursuivre la recherche de ton royaume des Goths, gamin, tu connaîtras forcément le Danuvius.

Un peu plus haut sur le Rhenus, nous nous arrêtâmes à Gurodunum[62], petite garnison romaine sans commune mesure avec celle de Basilea, mais où l'on nous reçut fort bien, car Wyrd

[62] Site actuel de Diessenhofen (Suisse).

y avait quelques accointances. Nous y troquâmes quelques-unes de nos peaux contre certains produits de première nécessité, sel, ficelle ou hameçons, et le cuisinier de la caserne nous régala des viandes de la région. Je me rassasiai de tranches grillées d'un poisson géant appelé silure et d'un délectable fromage dur nommé *sbrinz,* que les Romains considèrent comme le meilleur d'entre tous. Je me gorgeai aussi de Staineins blanc et de vin rouge du Rhenus. Wyrd, lui, mangea et but plus qu'à satiété.

Durant ce voyage, ni Wyrd ni moi ne nous échinâmes à chasser le gros gibier, excepté pour remplir la marmite, jusqu'à ce que nous parvenions au grand lac dans lequel se jette le Rhenus. Le lac Brigantinus est alimenté par quantité de petits affluents qui, comme me l'avait expliqué Wyrd lors de notre première rencontre, sont habités par les castors. Ils étaient juste en train de sortir de leurs terriers, et travaillaient héroïquement à réparer leurs digues malmenées par l'hiver, afin de maintenir le cours de la rivière au niveau dans lequel ils aiment à s'ébattre. Wyrd tenait à en attraper le plus possible pendant qu'ils avaient encore leur riche et épaisse fourrure hivernale, aussi nous les chassâmes sans répit. Ou plutôt, Wyrd le fit, car les castors sont trop gros pour être assommés par des pierres lancées à la fronde. Ces animaux sont également prudents et alertes, aussi avait-il rarement l'occasion de tirer plus d'une flèche par jour sur une cible ; mais lorsqu'il le faisait, il ne la manquait presque jamais. Et à l'instant de le dépecer, il ne prélevait pas que sa fourrure, mais également les petits sacs proches de l'anus de l'animal.

— Du castoréum, expliqua-t-il. Ça se vend fort bien aux fabricants de produits médicinaux.

— *Iésus,* fis-je, me bouchant le nez. Vous êtes certain que cela en vaut la peine ? Ça empeste encore plus que mes peaux de putois.

Pendant un bon moment, nous contournâmes le lac Brigantinus à une distance trop éloignée pour que je puisse l'apercevoir. Ce lac est encerclé par une large voie romaine bien pavée, au trafic intense, hérissée de forts, de garnisons, de petites bourgades et de villes florissantes. On y trouve même une véritable cité, Constantia, gros carrefour de commerce situé

au confluent de plusieurs routes dont certaines vont jusqu'à Rome, par les passes élevées des *Alpis Graia* et *Poenina*[63]. En raison du trafic et de l'agitation régnant à proximité du Brigantinus, Wyrd et moi devions en demeurer assez éloignés pour trouver nos proies, aussi arpentions-nous la partie haute des cours d'eau coulant vers l'ouest du lac. À deux reprises – une fois d'une flèche, l'autre avec sa hache de combat lancée depuis son cheval au galop – Wyrd tua un sanglier venu se vautrer dans la boue des berges. La peau de cet animal, aux poils drus et de longueur inégale, n'a pas de valeur en tant que fourrure, mais sa chair est savoureuse.

La seule partie consommable du castor étant sa queue, j'avoue que je me sentais parfois quelque peu coupable de participer au massacre d'actifs et courageux animaux juste pour leur fourrure et leur castoréum. Mais le plat qu'on en tirait était succulent, et un soir, alors que nous en mangions, je me fis à voix haute la remarque suivante :

— Je me demande pourquoi je suis plus bouleversé par la mort d'un animal sauvage que par celle d'un être humain.

— Peut-être parce que ces créatures ne lancent point d'appels serviles et n'implorent pas en se tordant les mains lorsqu'elles se trouvent menacées par un chasseur, une maladie ou un dieu. Elles savent mourir avec noblesse, sans crier d'effroi ni se plaindre.

Après s'être sucé un moment les dents d'un air pensif, il ajouta :

— Les gens étaient comme ça, dans le temps. Les païens et les Juifs le sont toujours. Ils ne cherchent pas particulièrement à affronter la mort, mais la considèrent comme un moment naturel et inévitable. Puis est venu le christianisme. Et pour obliger les gens à obéir aux recommandations sans nombre du style : « tu ne feras ni ceci, ni cela dans cette vie », la chrétienté a inventé quelque chose de plus terrible que la mort. L'enfer.

Il existe effectivement une créature pour laquelle j'ai versé des larmes, et je ne me souvenais pas avoir pleuré de toute ma

---

[63] Voies romaines joignant Milan à Vienne, construites sur ordre de Jules César.

vie avant cela. Depuis de longues semaines, mon *juika-bloth,* continuellement repu des restes de notre fructueuse récolte de peaux, avait cessé d'aller chasser les reptiles dans le seul but de se donner de l'exercice ou de conserver ses réflexes. Lorsque, au bout d'un moment, l'oiseau sembla ne plus du tout partir chasser, et ne plus voler qu'en de rares occasions, préférant demeurer perché en état de semi-léthargie sur mon épaule, le troussequin de ma selle ou la branche d'un arbre proche, je pensai d'abord qu'il était en train de sombrer dans une confortable fainéantise. Mais il fit un jour une chose douteuse, qu'il n'avait jamais faite auparavant. Alors que je chevauchais, il laissa choir une déjection sur mon épaule, et je remarquai que celle-ci, au lieu d'être normalement blanche mouchetée de noir, était d'un jaune verdâtre.

Soudain soucieux, j'allais en parler à Wyrd. Il demanda à examiner l'oiseau qui se laissa faire avec indolence et, après l'avoir inspecté de près, secoua la tête d'un air résigné.

— Ses yeux sont ternes, et la membrane des paupières peine à s'ouvrir. La peau, autour de son bec, est sèche et pâle. Je crains qu'il n'ait contracté l'une de ces mauvaises pestes porcines.

— Une peste porcine ?! Mais c'est un aigle.

— Un aigle, oui, mais qui a mangé les entrailles crues d'un sanglier. Certains de ces animaux sont infestés de parasites qui peuvent se transmettre aisément à d'autres prédateurs.

— Une sorte de pou, alors ? Je peux peigner les plumes de l'oiseau, et…

— *Ne,* gamin, répliqua tristement Wyrd. Ce parasite est une sorte de ver qui te dévore de l'intérieur. Il est capable de tuer un homme. Il tuera donc presque aussi sûrement cet oiseau. Je ne crois pas que l'on puisse faire grand-chose, si ce n'est tenter de le nourrir d'un peu de castoréum, comme stimulant.

Il essaya donc cette solution, et le *juika-bloth* en avala sans résistance, alors qu'il aurait auparavant refusé avec dégoût d'ingurgiter quelque chose d'aussi malodorant. Je poursuivis à mon tour le même traitement, hélas sans succès apparent. Je forçai même en secret l'ouverture du lourd bouchon de cuivre couvrant la fiole de cristal dont je n'avais jamais mentionné

l'existence à Wyrd, et invitai sans états d'âme l'aigle à goûter un peu du précieux lait de la Vierge. Il me couva simplement de derrière ses membranes translucides d'un regard mi-résigné, mi-compatissant, et dédaigna mon offre.

À mesure que le *juika-bloth* s'affaiblissait, et que son plumage jadis poli et brillant tendait à devenir de plus en plus terne et éteint, je ne cessais de me faire des reproches, parfois même à voix haute :

— Ce fidèle oiseau a toujours essayé de faire de son mieux pour moi, et voilà que je le récompense en lui faisant du mal… C'est mon ami que je suis en train de faire mourir.

— Arrête tes pleurnicheries, trancha sèchement Wyrd. Jamais un aigle ne se comporterait comme tu le fais. Il te mépriserait, s'il le pouvait. Gamin, tout le monde doit un jour mourir de quelque chose. Un *raptor* est comme toutes les créatures, et sait que même lui ne pourra vivre éternellement.

— Mais c'est ma faute, insistai-je. Si je n'étais pas venu déranger son mode de vie ordinaire, il n'aurait mangé que des choses saines !

J'ajoutai, non sans amertume :

— J'aurais pourtant dû savoir, de par ma propre expérience, qu'il n'est jamais bon de troubler la nature d'autrui…

Wyrd me regarda éberlué, et ne répondit rien. Il mit sans doute cette remarque sur l'égarement passager qu'engendrait ma douleur.

— Si le *juika-bloth* avait dû mourir, continuai-je, il aurait dû le faire en combattant jusqu'au sang. C'est cela, sa nature. Ou mourir en vol, foudroyé dans son élément, là où il se sentait heureux et chez lui.

— Ça, intervint Wyrd, c'est encore possible. Prends cela (il me tendit son arc, une flèche déjà armée) et lance ton oiseau en l'air.

— Je le ferais, oui…, fis-je démoralisé. Mais*, fráuja,* je ne me suis jamais entraîné avec cet arc. Je serais incapable d'abattre un oiseau en plein vol.

— Essaie. Fais-le maintenant. Pendant que ton ami peut encore voler.

J'inclinai la tête vers mon épaule jusqu'à frotter la joue sur le plumage de mon aigle ; il fit un mouvement pour venir se blottir contre mon visage. Puis j'élevai la main, et pour la première fois depuis de longs jours, il sauta de sa propre initiative sur mon poing. Je croisai une dernière fois ce regard naguère si perçant, aujourd'hui si voilé, et l'animal, de toute la fierté et la vigueur dont il était encore capable, le soutint. Je fis un adieu silencieux au seul être vivant qui me liait encore au Cirque de Baume, à ma jeunesse. Et je crois que l'oiseau me dit lui aussi au revoir, à sa façon.

Je lançai ma main vers le ciel et le *juika-bloth* s'envola. Il ne bondit pas avec entrain vers les hauteurs, de cette manière enjouée dont il avait toujours été coutumier. Cette fois, il fouetta anxieusement l'air de ses ailes, comme si ces dernières n'étaient plus très sûres de parvenir à le ressentir, le mesurer et le maîtriser comme avant. Pourtant, il le fit vaillamment, sans s'éloigner de moi comme s'il prenait la fuite : il monta droit devant moi, afin de rester à portée d'oreille pour m'obéir et revenir immédiatement, au cas où je le rappellerais. Mais je ne le fis pas, et le perdis de vue, car mes yeux s'étaient emplis de larmes.

À l'aveugle, j'élevai l'arc et laissai filer la flèche. J'entendis l'impact sourd et feutré du choc, puis le son triste et doux de son corps transpercé tombant sur le sol. Je n'avais pas visé ; j'en aurais été incapable. Je ne le sais que trop bien, c'est le *juika-bloth* qui avait volé à la rencontre de ma flèche. À dater de ce jour, devant cet exemple de courage, je me promis une chose : quand mon heure se présenterait, je m'efforcerais de l'affronter avec le même panache.

Un moment après, lorsque je pus enfin parler, je murmurai à l'oiseau :

— *Huarbodáu mith gawaírthja.*

Et à Wyrd :

— Cet aigle mérite l'enterrement d'un héros.

— On n'enterre que les animaux apprivoisés, grommela-t-il, tels que les soldats, les femmes et les chrétiens. *Ne,* laisse son corps aux araignées et aux scarabées. La chair de l'aigle est dure et peu parfumée, aussi nul prédateur ne viendra la manger,

risquant à son tour d'attraper l'infection. Mais les insectes réduiront son cadavre en compost, et ton ami atteindra ainsi l'après-vie.

— Quoi ? Comment cela ?

— Peut-être sous la forme d'une fleur. Le moment venu, elle nourrira un papillon, qui nourrira à son tour une alouette, et cette dernière servira de pâture à un aigle qui n'est pas encore né…

J'émis une méprisante moquerie.

— Maudite façon d'atteindre le paradis.

— C'est pourtant cela, le paradis. Lorsque par sa mort, on redonne vie et beauté à ce monde. Peu d'entre nous en sont capables. Laisse ton ami ici. *Atgadjats !*

*

Le jour où Wyrd décréta enfin que nous avions assez de peaux, et qu'en tout cas, les dernières que nous avions récoltées avaient passé leurs plus beaux jours, l'été s'annonçait. Nous descendîmes donc des sources des cours d'eau que nous avions arpentés vers les forêts du lac Brigantinus, et je découvris la plus énorme masse d'eau que j'eusse jamais vue. Wyrd me donna ses dimensions en milles romains, et m'indiqua qu'en son point le plus profond, cent cinquante hommes debout les uns sur les autres n'auraient pas atteint sa surface. Mais je n'avais pas besoin de ces chiffres pour en appréhender l'immensité. Le fait que, situé à une extrémité, je ne puisse en apercevoir l'autre, suffisait à émerveiller le natif de vallée close que j'étais.

Ce lac n'est pourtant pas un de mes préférés. Comme il ne bénéficie pas de l'abri des montagnes, un léger vent suffit à agiter ses eaux, et les jours de tempête, il enfle et bouillonne de manière fort impressionnante. Même au soleil d'une calme journée d'été, lorsque ses eaux sont piquetées par les innombrables sémaques des pêcheurs locaux – embarcations qu'ils appellent aussi *tomi,* les « copeaux » –, le Brigantinus, noyé dans une légère vapeur grise, semble ruminer de sombres idées, l'air maussade. Ses environs sont beaucoup plus

accueillants : tout autour du lac, vergers proprets, vignes et jardins fleuris s'épanouissent dans un large éventail de couleurs et d'odeurs parfumées.

Sur le plan de sa taille, la cité de Constantia ne peut rivaliser avec celle de Vesontio ; elle ne surplombe aucune colline, n'a pas de basilique, et jouit pour seul paysage de la mélancolique vue sur le Brigantinus. Pour le reste, les traits communs abondent : comme elle, c'est un carrefour de commerce édifié au bord de l'eau. L'essentiel de ses habitants permanents descend des *Helvetii*. Naguère errants et belliqueux, ils s'étaient depuis longtemps assagis et, devenus citoyens romains, leurs descendants jouissaient depuis d'une calme prospérité, pourvoyant aux besoins des nomades modernes qu'étaient les marchands, conducteurs de troupeaux, divers négociants et autres missionnaires, ainsi que les armées d'autres nations en train de livrer telle ou telle guerre. On dit que la neutralité, véritable vocation des Helvètes, leur fait davantage profiter des guerres que ceux qui les remportent.

Cette situation au confluent de nombreuses voies romaines submerge les Helvètes d'étrangers de passage venus des quatre coins de l'Empire. Mais les citoyens locaux semblent avoir appris toutes leurs langues. Tout bâtiment de la ville n'étant pas dédié à l'achat, la vente, l'échange ou le dépôt de marchandises semble être un *hospitium* ou un *deversorium* et se trouve donc destiné à l'accueil des visiteurs, à moins qu'il ne s'agisse d'un établissement de bains, d'une *taberna* ou d'une *caupona* lui proposant de quoi se restaurer, ou encore d'un lupanar conçu pour son délassement sexuel. N'arrivant pas à comprendre où les Helvètes pouvaient bien dormir, manger, se baigner et copuler, quand ils n'étaient pas pris par leurs affaires, je demandai à Wyrd s'ils s'y employaient effectivement.

— *Ja,* en privé, confirma-t-il. Toujours en privé. Même s'ils passent tout leur temps à se dévouer aux exigences des autres, ils parviennent malgré tout à faire certaines choses en privé. Cela dit, y compris dans l'intimité, ils restent très professionnels ; ils ne copulent qu'à la nuit tombée, dans le noir, sous les couvertures, et dans une seule et unique position. Car en plus d'être citoyens romains, ils sont aussi de bons chrétiens.

Ils ne s'accouplent donc que pour procréer, et non par plaisir. De plus, toute femme décente se doit de garder pendant ces moments-là au moins un de ses sous-vêtements.

— Ah bon ? Et pourquoi cela ?

Wyrd piaffa.

— N'étant pas Helvète, ni chrétien, encore moins une femme décente, je l'ignore. Maintenant suis-moi, gamin. Nous avons nous aussi gagné le droit de nous abandonner à quelques délices. Je connais par ici un confortable *deversorium* où nous pourrons nous payer chacun une chambre. Dès que nos chevaux seront déchargés et installés à l'écurie, nous irons visiter les thermes de Constantia. Et après cela, une taverne qui ne m'a jamais déçu.

Le *deversorium* était aussi richement équipé que bien tenu. En plus d'une chambre individuelle, nous eûmes droit à une pièce où nous pûmes entreposer nos fourrures. Je disposais cette fois encore d'un lit perché sur des pieds, et ma chambre était dotée d'un cabinet de toilette muni d'une malle pouvant contenir mes affaires personnelles, et d'un lieu d'aisances privatif. L'écurie de l'établissement était aussi propre que les logements destinés aux humains, et dans chaque stalle, le cheval avait droit à la compagnie d'une petite chèvre, afin qu'il ne souffre pas d'ennui.

Au sortir du bain, où nous nous étions voluptueusement prélassés et délassés, Wyrd me précisa :

— Dans les bois, gamin, nous étions des chasseurs. Maintenant, nous sommes devenus des marchands. Et la taverne où je t'emmène est le rendez-vous favori des marchands itinérants que nous sommes.

Nous y prîmes aussi notre temps, savourant la chair du poisson blanc nommé *corogenus,* et nous grisant du capiteux Staineins que l'on versait dans nos cornes. Pendant que nous nous attardions ainsi à table, plusieurs négociants arrivèrent et repartirent, et Wyrd parvint à m'indiquer la région native de tous ceux que je n'avais pu identifier. Ayant déjà fréquenté des gens des nationalités germaniques, j'avais reconnu un Burgonde, un Franc, un Vandale, un Gépide et un Suève, même si tous avaient une apparence semblable et s'exprimaient de

façon similaire. Je reconnus aussi trois Juifs, assis ensemble, et quelques Syriens aux yeux fuyants, placés le plus loin possible les uns des autres. Mais d'autres m'étaient totalement inconnus.

— Ce type aux apparences un peu frustes, installé là-bas dans un coin, dit Wyrd. D'après son accent lorsqu'il a commandé, je gagerais qu'il est originaire d'une tribu germanique appelée les *Rugii*[64], qui vivent sur la côte de l'Ambre, près de la baie de Poméranie, très loin vers le nord. Si c'est le cas, notre homme doit être plus riche qu'il en a l'air, car il vend sans doute de la gemme d'ambre. Quant au gros homme assis juste derrière nous, avec son énorme tignasse de cheveux blonds, c'est un de tes cousins goths. Un Ostrogoth de Mésie, si je ne m'abuse, et…

— Comment cela ? fis-je, surpris. Un marchand goth ?

— Eh bien oui, pourquoi pas ? Il faut bien qu'un peuple guerrier assure sa subsistance, en temps de paix. Le colportage paie du reste parfois bien mieux que le pillage.

— D'accord, mais qu'ont-ils à colporter ? Ils ne vont pas vendre ce qu'ils ont volé aux autres nations, tout de même !

— Pas nécessairement. Par les seins coupés de sainte Agathe, gamin, tu ne crois quand même pas que tous les Goths sont de voraces sauvages ? T'attendais-tu à le voir vêtu de peaux ensanglantées, et les têtes fraîchement arrachées de quelques jeunes filles pendant à sa ceinture ?

— Ma foi… j'admets ne connaître les Goths que de réputation. Mais j'ai lu les historiens romains. Ils racontent tous que les Goths aiment l'oisiveté, et détestent la paix. Tacite affirme même qu'ils dédaignent gagner par un honnête labeur tout ce qu'ils peuvent acquérir en versant le sang d'autrui.

— *Humpf !* Calomnie typique des Romains envers tout ce qui n'est pas de Rome, fit Wyrd en haussant les épaules. Aucun Romain n'admettra jamais qu'il a appris des Goths le fait de se laver au savon plutôt qu'à l'huile d'olive. Ou qu'il leur doit la culture du houblon. On dira peut-être que ce ne sont que de mineures contributions à la civilisation, mais elles n'en sont pas moins là.

---

[64] Ruges.

Je dévisageai le solide marchand blond avec un intérêt plus soutenu.

— Pour le reste, ce sont les armuriers goths qui forgent les épées et les fameux couteaux-serpents qui passent pour les meilleurs du monde. Ils ne les cèdent que difficilement, et lorsqu'ils y consentent, c'est à un prix princier. Les orfèvres goths, quant à eux, sont connus pour leur art extraordinaire dans la joaillerie du filigrane, la décoration des émaux, ainsi que le damasquinage de l'or et de l'argent. Ces objets, fort recherchés eux aussi, atteignent par conséquent de coquettes sommes.

— J'en avais entendu parler en tant qu'armuriers. Mais comme artistes ?

— Dur à croire, j'en conviens ! reconnut Wyrd en riant. Surtout quand le reste du monde décrit les Goths comme des brutes ne méritant pas le nom d'humains. Les artistes de ce peuple ne sont certainement pas, je te l'accorde, des chatons efféminés ; mais leur sens artistique est indéniable. *Ja,* les Goths sont aussi capables en ces domaines que dans celui de la force brute.

*

Durant toute la période qui suivit, Wyrd arpenta Constantia, occupé à marchander avec un commerçant après l'autre afin de tirer le meilleur prix de nos peaux et du castoréum. Loin d'être un spécialiste dans l'évaluation de la valeur de ces articles, et encore moins rompu à vendre ou à troquer quoi que ce soit à des acheteurs expérimentés, je ne pouvais lui être d'aucune aide. Je me mis donc à courir les rues de Constantia, histoire de connaître un peu mieux la ville.

Je découvris assez vite, en écoutant ce qui se disait sur les places publiques, que les citoyens étaient alors en grande effervescence. La nouvelle ne nous était point arrivée aux oreilles dans l'auberge ni dans les autres lieux où nous étions descendus, parce qu'elle ne concernait en rien les marchands de passage. Mais les résidents permanents de la ville étaient prodigieusement excités, autant que puisse l'être un flegmatique

Helvète, par le choix d'un nouveau prêtre pour leur paroisse de Saint-Beatus, l'ancien étant décédé depuis peu, d'un excès de bière, disaient certains. J'étais curieux d'en savoir plus sur le sujet, tant il semblait captiver les habitants. Aussi, partout où j'en entendais parler dans une langue qui me fût compréhensible, je m'arrangeais pour rester à proximité et tendre l'oreille.

— Je vais nominer Tigurinex, disait un homme entre deux âges à un groupe de citoyens qui semblaient tous aussi prospères et bien nourris, et parlaient le latin. Caius Tigurinex meurt d'envie depuis longtemps d'acquérir un statut plus noble que celui d'un négociant âpre au gain ayant réussi dans les affaires.

— Excellent choix, renchérit un autre. Tigurinex possède plus d'esclaves et d'employés que n'importe quel propriétaire à Constantia, sans compter ses entrepôts et autres établissements de commerce.

— On raconte, affirma un troisième homme, que de l'autre côté du lac, à Brigantium[65], on aura bientôt également besoin d'un prêtre. Imaginez un peu que ces gens songent à choisir Tigurinex.

— Si négligeable soit cette bourgade, confirma un quatrième, nul doute que si on lui en propose la prêtrise, Tigurinex y transférera sans délai toutes ses possessions… Par le Christ, il les transporterait aux portes de l'enfer, s'il le fallait !

— Fichtre ! Mais alors, il faut que nous le gardions !

— Offrons l'étole à Tigurinex !

Ma curiosité me conduisit donc à l'église de Saint-Beatus, pour voir le marchand Tigurinex devenir prêtre. Comme les hommes que j'avais entendus parler de lui, il était d'âge moyen, avait un tour de taille plutôt confortable, et était pratiquement chauve : il n'aurait nul besoin d'entretenir sa tonsure. Il ne portait pas la barbe, et je pense qu'il se poudrait la face, pour ternir sa peau huileuse, qui aurait ressemblé sans cela à celle d'un Syrien.

---

[65] Brégence (Autriche).

Sans bégayer ou hocher la tête d'un air modeste, ni même traîner maladroitement des pieds, il prononça son acceptation de la prêtrise d'une voix puissante, comme un honneur qui lui était dû depuis toujours, et qu'il attendait avec impatience. Il n'avait cependant pas condescendu à revêtir pour l'occasion l'humble robe à capuchon seyant à la fonction. Il était habillé comme ce qu'il était et continuerait d'être, prêtre ou pas : celui qui vendait des produits que d'autres avaient fabriqués à la sueur de leur front, un négociant fort riche, prétentieux et fier de lui. Tous, que ce soient ses collègues marchands ou ses sycophantes les plus acharnés, auraient pris comme une offense qu'il recouvrît ses épaules, au-dessus de ses vêtements aussi coûteux que criards, de la modeste étole blanche de sa nouvelle fonction.

— Comme nom sacerdotal, conclut-il, je choisis Tiburce, en l'honneur de ce saint du passé. Je serai donc dorénavant votre prêtre, le Père Tiburce. Sévère, mais juste. Et comme le veut la tradition, s'il est quelqu'un ici dans cette congrégation qui conteste ma nomination, qu'il le fasse savoir !

L'église était bondée, mais nul n'éleva la voix. C'était compréhensible, car tous étaient de pondérés Helvètes à l'esprit éminemment pratique, et l'homme debout devant eux pouvait d'un simple mot, d'un seul regard de reproche, compromettre à jamais les affaires de n'importe quel paroissien.

Pourtant, à ma grande surprise, une voix résonna malgré tout. Je fus bien plus surpris encore quand, ayant remarqué qu'elle n'avait pas l'accent du cru, je reconnus celle de Wyrd. Je savais bien qu'il se fichait éperdument de qui pourrait devenir le prêtre de Saint-Beatus, eût-ce été Satan lui-même. Aussi je le supposai pris de boisson, ou simplement désireux de faire le malin. Toujours est-il que sa voix résonna fortement jusqu'à l'autel :

— Cher Père Tiburce, pouvez-vous nous dire comment vous conciliez vos principes chrétiens et le fait que cette cité doive une grande partie de sa prospérité au financement des guerres perpétuelles entre différentes factions de l'Empire ? Comptez-vous prêcher contre cet état de fait ?

— Certainement pas ! clama Tiburce sans hésitation, jetant un regard glacé en direction de Wyrd. La religion chrétienne n'interdit nullement de faire la guerre, tant qu'elle est juste. Comme toute guerre s'achève par la paix, et que celle-ci est une bénédiction du ciel, toute guerre est par essence juste.

Wyrd s'en tenant là, Tiburce évita de susciter d'autres contestations et enchaîna :

— Avant de clore cet office, mes frères et mes sœurs, j'aimerais vous lire un extrait des épîtres selon saint Paul.

Tiburce avait habilement choisi sa lecture parmi les lettres du saint afin de complaire à ses congénères marchands, d'intimider tous les employés, travailleurs, laboureurs et esclaves présents dans l'église et au cas où quelque visiteur illustre se serait mêlé à la foule, de le flatter outrageusement au passage.

— Saint Paul a dit un jour : « Que tout homme accepte sans se plaindre la condition dans laquelle il est né. Que le serviteur sous le joug d'un maître le considère comme digne de tous les honneurs, à moins qu'il ne blasphème contre la doctrine du Seigneur ou n'ait sali son nom. Que toute âme se soumette aux puissances qui la dominent, car cet ordre des choses a été voulu par Dieu. Donnez à chaque homme ce qui lui est dû. Le tribut à qui est en droit de le recevoir, la clientèle à qui elle appartient, la peur à ceux qui vous craignent, les honneurs à ceux qui les méritent. » Ainsi a parlé saint Paul.

Tout en me frayant un passage vers la sortie parmi la foule enchantée, je me disais que non seulement Constantia avait eu son prêtre, mais encore celui qu'elle méritait. Il conclut du reste son adresse par ces mots :

— Laissons saint Augustin prononcer lui-même l'homélie qui sied à ce texte, mes frères : « C'est toi, Ô Sainte Mère l'Église, qui assujettis les femmes à leurs maris, et les fais régner sur celles-ci. Tu enseignes aux esclaves à être loyaux envers leurs maîtres. Tu éduques les rois à régner au bénéfice de leur peuple, exigeant de ce dernier qu'il reste soumis à son monarque… »

Dans ma hâte, j'entrai en collision sous le porche avec un jeune homme apparemment aussi pressé de fuir que moi. Nous nous reculâmes ensemble, marmonnâmes de vagues excuses,

fîmes un pas en avant pour passer le premier, avançâmes ensemble, nous cognâmes de nouveau, éclatâmes de rire, puis décidâmes avec précaution d'avancer côte à côte.

C'est ainsi que je rencontrai Gudinand.

19

Bien qu'il fût de trois ou quatre ans mon aîné, nous devînmes amis, et le restâmes durant tout l'été. Sa seule famille, je le découvris, était sa mère invalide, et il travaillait pour les nourrir tous les deux. Mais dès qu'il était libre une fois son travail terminé, et le dimanche toute la journée, nous étions inséparables. Nous nous amusions fréquemment à faire des blagues aussi puériles que drôles – bien que j'eusse craint un temps qu'à son âge, Gudinand considérerait ces gamineries comme indignes de lui – comme de dérober un fruit à l'étal d'un marchand et fuir en courant sans le payer, ou d'attacher une ficelle à un poteau, d'aller se cacher de l'autre côté de la rue et d'attendre qu'un type un peu pompeux se présente pour tendre la corde et s'esclaffer de le voir tomber de façon ridicule ; des choses de ce genre. Nous organisâmes aussi des activités moins espiègles. Nous fîmes des courses l'un avec l'autre, des concours d'ascension dans les arbres, des combats de lutte, et Gudinand emprunta de temps à autre un *tomus* pour aller pêcher sur le lac.

Wyrd était toujours à Constantia en train de vendre nos peaux, et comme il en tirait un bon prix, il avait de quoi me donner assez d'argent pour couvrir mes dépenses quotidiennes, mettant de côté le reste de ma part pour parer à l'avenir. Il eut donc l'occasion de rencontrer à une ou deux reprises Gudinand, et sembla très satisfait que je me sois fait un nouvel ami.

Dès que j'eus présenté Wyrd à Gudinand, celui-ci me dit :

— Il a l'air trop vieux pour être ton père. C'est ton grand-père ?

— Nous n'avons aucun lien de parenté, répondis-je.

Puis, ne voulant pas déchoir aux yeux de Gudinand en avouant ma condition d'apprenti au service d'un maître, je mentis et affirmai, comme si j'étais le rejeton dorloté de quelque famille noble :

— C'est mon tuteur. Mon gardien, si tu préfères.

Gudinand aurait fort bien pu se demander contre quoi il était censé me protéger, et pourquoi un jeune garçon de famille noble avait pour tuteur un vieil homme des bois mal équarri comme lui, mais il ne chercha pas à en savoir davantage.

Dès que Wyrd eut achevé nos transactions commerciales à Constantia, et aucune chasse ultérieure n'étant prévue pour nous avant l'automne, il passa l'été à faire des excursions à cheval dans la campagne et les bourgades entourant le lac, pour aller revoir ses vieux camarades au fort d'Arbor Félix[66], dans la ville de Brigantium perchée sur une colline, ou encore à la garnison insulaire du Castrum Tiberii[67]. Je n'étais pas spécialement désireux de traîner tout l'été en sa compagnie, sans autre occupation que de l'écouter évoquer en buvant sec d'interminables souvenirs avec de vieux camarades de son âge, aussi fus-je très satisfait de pouvoir rester à Constantia et de retrouver Gudinand dès que c'était possible.

Libre de cabrioler et d'organiser des blagues en sa compagnie, je goûtais intensément cette liberté, n'ayant jamais connu d'ami aussi attachant. Mais il y avait chez lui des choses qui m'intriguaient. C'était un jeune homme de dix-huit ou dix-neuf ans, grand, bien bâti, plutôt joli garçon, intelligent, au comportement chaleureux, or il semblait n'avoir eu aucun ami avant mon arrivée. Je savais qu'il était fils unique, et peut-être jouais-je pour lui le rôle d'un petit frère de substitution. Mais je ne parvenais pas à comprendre pourquoi il fuyait les jeunes de son âge, ou pourquoi ces derniers l'évitaient. Je sais simplement que je ne vis jamais personne en sa compagnie, et que nul garçon ou fille ne vint se joindre à nous lorsque nous jouions ensemble.

Au surplus, alors que j'avais menti comme un poltron au sujet de ma véritable condition d'apprenti, Gudinand, lui, n'avait fait aucun secret de sa misérable condition personnelle. Il occupait pourtant un poste qui le plaçait plus bas encore que moi dans l'échelle sociale, comme simple employé dans une

66 Arbon (Suisse).

67 Camp romain, site de l'actuelle ville de Lindau (Allemagne).

malodorante tannerie. Depuis cinq ans, il était apprenti dans la cour où ce tanneur recevait les peaux pas encore traitées, où elles étaient travaillées pour en faire le cuir. Ce travail nauséabond consistait d'abord à les plonger dans un bassin rempli d'urine de chien mélangée à d'autres substances ; avant de les agiter, de les presser puis de les tordre, on y ajoutait divers sels minéraux et pour finir, on remettait le tout à tremper. Et ceci, sans arrêt.

Tel était le travail de Gudinand : rester debout toute la journée plongé jusqu'au cou dans un bassin rempli d'urine rance et d'autres ingrédients tout aussi malodorants, avec de fétides peaux fraîches, et patauger péniblement pour les piétiner, avant de les essorer ensuite à la main, une à une. Ceci l'obligeait évidemment, au sortir d'une journée de travail, à passer un certain temps dans un des *thermae* les moins chers de la ville, ou à se savonner longuement dans le lac, au fil de plusieurs bains successifs, avant de venir me retrouver pour des moments de joie partagée. Il m'avait strictement interdit de venir le retrouver à son travail, mais j'avais déjà pu me rendre compte, ailleurs dans Constantia, à quel point cette tâche pouvait être ignoble. Je savais donc ce qu'elle impliquait, et… *Iésus,* songeai-je, Gudinand avait sans doute travaillé sur quelques-unes des peaux que nous avions ramenées !… Je savais aussi parfaitement qu'un emploi aussi vil n'était ordinairement confié qu'aux esclaves considérés comme les moins dignes de respect.

J'étais donc fort étonné que Gudinand ait pu accepter une si pénible occupation, et que ses supérieurs n'aient jamais songé à le promouvoir à un poste un peu plus enviable. Comment avait-il pu supporter tant d'années de se charger de cette tâche repoussante ? Pourquoi semblait-il résigné d'avance à poursuivre ce travail jusqu'à la fin de ses jours ? Je le redis ici, c'était un jeune homme élégant et affable, de belle prestance, jamais très bavard, mais n'ayant pas sa langue dans sa poche pour autant, et s'il n'avait pas eu ma chance de pouvoir poursuivre des études, son défunt père lui avait tout de même enseigné à lire et à écrire la langue gotique.

N'importe quel marchand de Constantia aurait été heureux de l'avoir dans son échoppe pour accueillir et conseiller les clients, afin de les mettre en condition avant d'être pris en main par le patron pour la besogne délicate consistant à traiter de la véritable affaire. Gudinand aurait excellé à ce poste. Qu'il n'y ait jamais postulé, ou qu'on n'ait jamais fait appel à lui pour cela dépassait ma compréhension. Gudinand ne m'ayant jamais posé de questions sur ma situation personnelle, je m'interdis à mon tour de l'importuner avec mes interrogations, tant à son sujet qu'à celui de sa vie si curieusement confinée. Il était mon ami, j'étais le sien. Deux amis ont-ils réellement besoin d'en savoir plus l'un de l'autre ?

Il y avait pourtant chez lui autre chose qui non seulement m'éberluait, mais me troublait réellement. De temps à autre, sans prévenir et même si nous étions occupés à une activité ludique et prenante, Gudinand s'immobilisait soudain d'un air solennel, voire soucieux, et demandait quelque chose du genre :

— Thorn, as-tu vu cet oiseau vert qui vient de passer ?

— Non, Gudinand. Je n'ai pas vu d'oiseau du tout. D'ailleurs, je n'ai jamais vu d'oiseau vert de ma vie.

Ou bien il me faisait une remarque sur le vent chaud, ou le vent froid qui venait de se lever… alors que je n'en avais senti aucun, et que nulle feuille n'avait bougé dans les arbres ou les buissons proches. Ce n'est qu'après un certain nombre de ces perceptions pour le moins curieuses que je remarquai autre chose. À chacune de ces occasions, il resserrait violemment les pouces contre la paume de sa main, à tel point qu'il ne semblait plus avoir que quatre doigts. Et s'il arrivait qu'il soit pieds nus à ce moment-là, ses orteils aussi se crispaient les uns contre les autres, comme s'il avait eu des sabots à la place des pieds. Encore plus déconcertant peut-être, à ce moment précis, sans dire un mot, Gudinand partait en courant comme un dératé, se démenant aussi vite qu'il le pouvait sur ces pieds-sabots, et je ne le revoyais plus du restant de la journée. Le lendemain, lorsque nous nous retrouvions, il ne donnait aucune explication ni ne fournissait la moindre excuse quant à son comportement de la veille et le fait qu'il m'ait brusquement abandonné. Chaque fois,

il se comportait comme s'il avait totalement oublié l'incident, ce qui avait le don de me mystifier un peu plus encore.

Cependant, ces étranges épisodes furent heureusement suffisamment rares pour ne pas interférer dans notre relation, et sur ce sujet-là comme sur les autres, je m'abstins de fourrer mon nez dans ses affaires. Je dois malgré tout reconnaître à mon tour qu'en ces moments, j'avais déjà ressenti de curieuses émotions, pensées ou rêves éveillés qui, ne s'étant jamais produits auparavant, ne laissaient pas de me déconcerter quelque peu, plus en tout cas que les excentricités de Gudinand.

Au cours des premiers jours de notre rencontre, j'avais simplement admiré Gudinand comme l'aurait fait n'importe quel garçon plus jeune ; tout simplement parce qu'il était plus âgé, plus athlétique, qu'il semblait plus sûr de lui, et ne me prenait pas de haut comme l'aurait peut-être fait un grand frère, malgré notre différence d'âge. Après quelque temps cependant, surtout quand nous nous étions tous deux dévêtus, ne gardant que nos pagnes – à l'occasion d'une course, par exemple, ou quand nous luttions –, je me surpris à admirer le corps presque nu de Gudinand avec plus d'intensité que ne l'aurait fait une rougissante adolescente… Je ne voyais plus que sa beauté, sa musculature, sa grâce masculine et son charme viril.

Il me serait difficile de soutenir que j'en fus si surpris que cela. J'avais voulu croire que ma moitié féminine était doucement tombée en sommeil et, devenue passive, s'était timidement retirée. Je découvrais à présent qu'elle pouvait au contraire manifester des appétits et des envies aussi impérieuses que ma moitié masculine. Comme lorsque j'avais appris que le jeune Becga avait été tué, j'étais troublé par la brutale disharmonie de mes deux composantes. Jusque-là, j'avais seulement éprouvé une certaine difficulté à soumettre ma part féminine à la domination de mon côté masculin. Mais il semblait maintenant que celle-ci avait pris le dessus, la partie mâle de mon individu étant pour ainsi dire réduite au rôle de spectateur, quelque peu affolée, d'ailleurs, de la tournure que prenaient les événements.

Bientôt, il devint douloureux de retenir ma main de caresser la peau nue et bronzée de Gudinand, ou d'ébouriffer ses cheveux

fauves. Il me fallut même y mettre toute ma détermination, mais je réussis, je ne sais comment, à lui dissimuler ces pulsions et ces sentiments. Je savais qu'il serait abasourdi, déconcerté et sans doute effrayé s'il découvrait cet aspect de ma personnalité. Et j'accordais suffisamment de valeur à notre amitié pour ne pas risquer de la mettre en péril pour une satisfaction fugitive de mes transitoires états d'âme. Sauf qu'en l'occurrence, ce n'étaient pas des états d'âme et ils n'avaient rien de transitoire. C'étaient des désirs, ardents et vifs ; s'ils n'avaient été au début que passagers, ils prirent progressivement possession de moi, même quand nous nous adonnions tous deux à une activité typiquement masculine, jusqu'à se muer en une faim mordante, constante et douloureuse, n'attendant plus que d'être assouvie.

Lorsque nous luttions ensemble, j'étais plus souvent qu'à mon tour étendu vaincu sur le dos. Bien que je fusse plutôt fort pour mon âge, et d'une taille élancée, Gudinand était à la fois plus lourd et plus adroit, tant dans les prises que dans les torsions de ce genre de combat athlétique. Aussi, chaque fois qu'il l'emportait, je faisais semblant de montrer ma mauvaise humeur et mon dépit d'avoir perdu. En fait, j'avais adoré le sentir sur moi en position de maître dominateur, mes poignets liés entre ses mains, mes jambes prises dans les siennes, tous deux haletant alors qu'il me maintenait aisément prisonnier et qu'il me dominait en me souriant, laissant sa sueur chaude couler sur mon visage. Dans les rares occasions où ce fut moi qui l'immobilisai au sol, et que je pus chevaucher son corps étendu sur le dos, je fus saisi du désir presque irrésistible de me coucher sur lui, de l'étreindre doucement au lieu de le faire en force, et de rouler sur le dos pour l'amener sur moi. Je réalisais maintenant, peut-être avec autant de répulsion et pour ainsi dire d'horreur que n'en aurait eu Gudinand s'il s'en était rendu compte, que je voulais qu'il me tienne, qu'il me caresse, qu'il m'embrasse, et même qu'il me possède sexuellement. Mais pendant que mon esprit rationnel se récriait à l'idée même des choses aussi absurdes, un recoin de mon esprit, qui l'était bien moins, se sentait comme enivré, émoustillé à l'idée, justement, d'imaginer qu'elles se réalisent. C'était mon corps que, d'une certaine façon, je ne reconnaissais plus.

Par le passé, lorsque j'avais su que Deidamia et moi serions bientôt enlacées, et plus récemment, lorsque j'avais eu l'occasion de lorgner d'un air intéressé quelque jolie femme ou désirable jeune fille dans les rues de Vesontio, ou même ici à Constantia, j'avais eu une curieuse mais plaisante sensation dans la gorge, derrière la jointure des mâchoires (pourquoi là, je n'en sais rien) et une intense salivation s'était déclenchée sous ma langue, me poussant à déglutir à plusieurs reprises. J'ignore si cette façon de réagir à l'excitation m'était juste personnelle, et je n'ai jamais interrogé un autre homme pour savoir s'il éprouvait les mêmes symptômes. Mais je suis sûr que c'était spécifiquement une réaction de mâle.

À présent que je me trouvais en présence de Gudinand, j'éprouvais une sensation différente, quoique toujours aussi curieuse et plaisante. C'était cette fois localisé au niveau de mes yeux (j'ignore également pourquoi). Il me semblait avoir les paupières plus lourdes et plus épaisses, alors même que je ne me sentais pas m'assoupir, et si j'avais eu la possibilité à cet instant de me regarder dans un miroir, j'aurais découvert des pupilles largement dilatées, même en pleine lumière. Je suis donc certain que c'est l'exacte contrepartie de la sensation ressentie par l'homme au niveau de sa gorge.

Je ressentais aussi des changements physiques en des endroits plus prévisibles. Mes seins s'érigeaient, et devenaient si sensibles que le simple contact du tissu me faisait frémir d'excitation. Mes parties intimes féminines se gorgeaient d'une chaude humidité. Mais curieusement, alors que mon organe mâle devenait dans ces moments-là encore plus sensible au toucher que mes seins, il n'avait ni la rigidité ni l'érection du *fascinum* que j'avais pu constater au cours de mes ébats avec Frère Pierre ou Sœur Deidamia.

Cette nouvelle donnée, un accès d'excitation sexuelle sans érection notable, plutôt anormale, avait cependant pour moi une certaine logique ; quand Pierre m'avait molesté, je me sentais un garçon ; et lorsque Deidamia et moi avions folâtré, elle avait indiscutablement l'allure d'une fille. La réaction de mon organe viril était donc dans les deux cas dans la logique prévisible de la masculinité. Maintenant, je savais – et tous mes

organes semblaient partager cette certitude – que Gudinand était incontestablement un homme, que je le désirais à la façon d'une femme, et mon côté féminin avait pris le contrôle intégral de mon être.

Finalement, l'obsession de mes désirs inassouvis et la frustration de l'impossibilité de les réaliser m'envahirent à tel point que j'envisageai très sérieusement de faire mes adieux à Gudinand pour partir à l'aventure vers le sud du lac, à la recherche du vieux Wyrd. Cependant, un dimanche où le temps était trop chaud et moite pour que s'engageât quelque activité exténuante ou ardue, il advint que Gudinand et moi nous nous trouvâmes occupés à nous prélasser dans un champ de fleurs sauvages hors de la cité. Nous étions en train de manger le pain et le fromage que j'avais apportés tout en discutant de la façon malicieuse dont nous pourrions occuper notre journée, comme, par exemple, faire tourner en bourrique dans les petites rues de Constantia les Juifs qui y tenaient des échoppes, quand Gudinand me dit soudain :

— Écoute, Thorn. J'entends une chouette hululer.

J'éclatai de rire.

— Une chouette levée en plein été, et à midi ? Je ne crois pas…

Mais l'angoisse se manifestait sur les traits de Gudinand, et ses pouces se recourbaient contre ses paumes. Il y eut une différence par rapport aux autres fois : juste avant qu'il ne prenne la fuite en courant, il émit un long cri douloureux, comme s'il souffrait véritablement. Je ne l'avais jamais suivi lorsque s'étaient produits ces épisodes. Cette fois, je le fis. Peut-être juste à cause du cri qu'il avait poussé, parce que j'avais éprouvé ces temps derniers tant de sentiments féminins qu'ils avaient induit en moi une sorte de sollicitude maternelle…

En temps normal, Gudinand m'aurait largement distancé à la course, même avec ses pieds-sabots, mais je le rattrapai dans un taillis proche du lac, car il était tombé à cet endroit. Il était évident qu'il n'avait fui que pour trouver un lieu à l'écart lui permettant de succomber aux convulsions qui le secouaient à présent. Il ne se débattait pas vraiment, mais gisait étendu sur le dos, le corps rigide comme la pierre, tandis que sa tête, ses

bras et ses jambes étaient secoués de spasmes, frémissant comme la corde d'un arc quand la flèche est partie. Son visage était si crispé que j'avais de la peine à le reconnaître. Ses yeux, révulsés dans leurs orbites, étaient blancs. Sa langue était largement sortie, maculée de bave. Et il puait terriblement, s'étant vidé des deux côtés.

Ce genre de convulsion était pour moi un spectacle inédit, mais je savais de quoi il s'agissait : le « mal sacré ». Un vieux moine à Saint-Damien, le Frère Philotheus, en avait souffert à l'époque, et c'était la raison pour laquelle il avait pris le froc, les crises consécutives à cette infirmité étant si fréquentes qu'il n'avait pu choisir d'autre voie. Philotheus n'avait jamais eu d'attaque en ma présence, et était mort alors que j'étais encore jeune. Mais notre infirmier, le frère Hormisdas, nous avait expliqué en quoi consistaient ces accès, nous prodiguant de rudimentaires conseils sur ce qu'il convenait de faire pour aider le frère, si d'aventure nous devions nous trouver auprès de lui au moment où il en serait frappé.

Je suivis donc ces instructions. Je cassai une branche sur un jeune arbre du taillis et, bravant la terrible odeur et l'apparence de Gudinand, l'insérai entre ses dents du haut et sa langue, afin qu'il ne la morde pas. Ayant gardé sur moi le sac de ceinture dans lequel j'avais amené notre repas, j'y pris mon cornet à sel et en saupoudrai la langue dardée de Gudinand, espérant qu'une petite quantité au moins descendrait jusque dans sa gorge. Ayant aussi sur moi mon couteau, je le sortis de son étui et engageai sa lame entre le pouce crispé de Gudinand et sa paume. « Glissez une pièce de métal froid dans la main de la victime », avait dit Frère Hormisdas. Le couteau nu était froid, et c'était tout ce que j'avais à portée de main pour l'instant. Enfin, respirant comme je le pouvais par la bouche afin d'éviter de sentir son odeur, je me penchai et pressai fermement des deux mains son abdomen, de manière constante. Ces différentes mesures, avait dit l'infirmier, étaient de nature à écourter la crise en améliorant l'état du patient.

Étaient-elles vraiment efficaces, je ne saurais le dire, car je me souviens avoir passé un long et pénible moment ainsi penché sur le ventre de Gudinand. Mais soudain, aussi

brusquement qu'il avait parlé du hululement de cette chouette, ses abdominaux se relâchèrent sous mes mains. Ses extrémités cessèrent de trembler, ses yeux retrouvèrent leur position et se fermèrent, comme abattus par l'effort, sa langue se rétracta dans sa bouche, et ma branche retomba. Il reprit l'apparence du Gudinand que je connaissais. Il resta simplement étendu là, la poitrine encore frémissante, comme s'il avait perdu connaissance après une longue course. J'arrachai une touffe d'herbe et essuyai la bave qui avait coulé sur son menton, son cou et ses joues. Je ne pouvais rien faire pour le reste, qui s'était échappé à l'intérieur des vêtements. Aussi me retirai-je à quelque distance, et non sans soulagement, m'assis contre un tronc d'arbre. Là, j'attendis.

Peu à peu, la respiration hachée de Gudinand se calma. Un instant plus tard, il ouvrit les yeux sans bouger la tête, regarda en l'air, de chaque côté, tâchant à l'évidence de se repérer pour évaluer où il était et comment il était arrivé là. Puis avec précaution, il s'assit et tourna la tête ici et là pour mieux voir alentour. Il prit conscience de ma présence, assis assez loin de lui, et ce qu'il fit alors me stupéfia. Je me serais en effet attendu de sa part à une grimace d'embarras ou de gêne, de se voir surpris dans une telle situation. Au lieu de cela, il me sourit largement et m'appela avec entrain, comme s'il poursuivait tout naturellement notre conversation interrompue :

— Alors on y va, faire tourner ces Juifs en bourriques ? Ou tu veux rester là toute la journée à ne rien faire ?

Comme je l'ai dit, je me suis souvent demandé, les autres fois où il s'était retrouvé seul après ses disparitions, s'il avait simplement tout oublié, ou juste fait semblant de l'avoir oublié. Je savais maintenant qu'il n'avait pas le moindre souvenir de ce qui arrivait en ces occasions. Il était évident ici que Gudinand avait totalement rayé de sa mémoire sa remarque au sujet d'une chouette, son cri de détresse et sa fuite effrénée, puis l'agonie subie dans ce bosquet, et le temps écoulé depuis que nous avions tous les deux envisagé nos bêtises à venir. Je ne pouvais que rester assis là, à le regarder bouche bée.

Il se redressa donc sur ses pieds, avec une certaine raideur semble-t-il, car ses muscles avaient été douloureusement

crispés de crampes, et s'avança nonchalamment dans ma direction. Mais le mouvement qu'il fit lui envoya une bouffée de sa puanteur, et il se figea, comme foudroyé sur place. Alors son visage se décomposa, et au bord des pleurs, envahi par la détresse et le dégoût de lui-même, il ferma les yeux de toutes ses forces et secoua la tête d'un geste d'abjecte tristesse. Il dit alors, si bas que je pus à peine l'entendre :

— Tu as vu… Au revoir, Thorn. Je vais me laver.

Et il fila d'un pas raide en direction du lac, s'efforçant de s'éloigner de moi au plus vite.

Quand il revint, seulement vêtu de son pagne encore humide, et tenant à la main le reste de ses vêtements encore dégoulinants, il me vit soudain, toujours assis contre mon arbre, et me regarda, transfiguré par la surprise.

— Thorn ! Tu es toujours là ?

— Pourquoi ? J'aurais dû partir ?

— Hormis ma vieille maman, tous ceux qui ont entendu parler de ce… enfin, de cela… m'ont définitivement fui. Tu t'es déjà demandé pourquoi je n'avais pas d'amis ? J'en ai eu, de temps en temps, mais je les ai tous perdus.

— C'est qu'ils n'étaient pas dignes d'être tes amis, fis-je. Est-ce aussi pourquoi tu persistes à exercer cette sordide activité, à la tannerie ?

Il acquiesça de la tête.

— Nul autre employeur n'accepterait jamais une personne susceptible d'avoir une crise de ce genre en public. Là où je travaille, je suis hors de vue, et… (il rit, l'air désolé) si je suis pris d'un accès dans le bassin, ça ne peut guère troubler mon travail, après tout. Au contraire, ça aiderait plutôt à remuer les peaux. Ma seule inquiétude, c'est que si un jour je ne sens pas arriver la crise, et n'ai pas eu le temps de m'agripper au bord du bassin, je risque d'être englouti dans l'épouvantable liquide et de m'y noyer.

— J'ai connu il y a longtemps un moine âgé qui souffrait du même mal. Son *medicus* lui faisait régulièrement boire une décoction de graines d'ivraie. C'était supposé aider à espacer ou à limiter l'intensité de ses crises. As-tu déjà essayé ?

Gudinand acquiesça de nouveau.

— Ma mère m'en donnait religieusement une cuillerée de temps à autre. Mais c'est difficile à doser et, trop concentré, ce peut être un poison mortel. Aussi a-t-elle renoncé. Elle préféré avoir un monstre vivant que mort.

— Tu n'es pas un monstre ! l'interrompis-je vivement. Tu sais, de célèbres figures de l'Histoire ont souffert leur vie durant du « mal sacré ». Alexandre le Grand, Jules César, et même saint Paul. Cela ne les a pas empêchés d'être de grands hommes.

— Enfin, fit-il dans un long soupir, il y a peut-être une chance que je ne souffre pas de ce mal toute ma vie…

— Comment serait-ce possible ? J'ai ouï dire que c'était incurable.

— Dans le cas où la personne en serait encore atteinte parvenue à l'âge adulte, oui… comme pour ton moine âgé, semble-t-il. Mais pour qui en est atteint, comme moi, depuis la naissance, le mal peut cesser chez la jeune fille lorsqu'elle a ses premières règles, ou dès que le garçon subit sa première… initiation. (Gudinand rougit brusquement.) Ce qui n'a pas été mon cas.

— Et cela pourrait vraiment te guérir ? m'exclamai-je, tout excité. Mais c'est merveilleux ! Pourquoi diable es-tu resté vierge aussi longtemps, dans ce cas ? Tu aurais pu coucher avec une fille dès mon âge. Voire plus jeune.

— Ne te moque pas de moi, Thorn, fit-il d'un ton misérable. Coucher avec quelle fille ? Toutes les filles de Constantia, et même de plusieurs milles à la ronde, savent ce qu'il en est à mon sujet. Toutes jeunes, elles sont mises en garde à mon égard par leurs parents. Nulle femme ne risquerait de tomber enceinte de mes œuvres et de porter à son tour un enfant affecté de ce mal. Même les garçons et les hommes m'évitent, car ils ont peur que je les infecte. Il me faudrait partir très loin d'ici pour séduire une femme qui ne serait pas au courant, et je ne puis abandonner ici ma mère souffrante.

— Allons, Gudinand, ne me la fais pas ! Il y a des lupanars, par ici comme ailleurs. Cela ne te coûterait tout de même pas les yeux de la…

— *Ne*. Même les prostituées m'ont refusé. Soit de peur d'attraper le mal, soit de crainte qu'une crise se produise au

milieu de l'acte, et que je les blesse. Mon seul espoir est de rencontrer une fille nouvelle dans la cité, et de la rendre amoureuse… enfin, consentante… avant que des ragots ne viennent l'en dissuader. Mais les femmes qui voyagent sont rares. Et je me vois mal en accoster une. Je suis depuis si longtemps habitué à la solitude que j'ai du mal à trouver les mots. Je pense même que le fait d'avoir fait ta connaissance n'était que le fruit d'un hasard heureux, suite à notre bien fortuite rencontre.

Je réfléchis un instant, et tandis que mes paupières s'alourdissaient, une idée d'une audace inouïe me vint à l'esprit. Ce fut à mon tour de rougir. Mais je me souvins m'être fait une promesse solennelle. Jamais je ne me laisserais intimider par ce que le monde appelait la moralité. Et même si cette idée m'avait été soufflée par mes désirs exacerbés, le plus rigoureux donneur de leçons ne pourrait jamais nier qu'il s'agissait là d'une bonne action, si cela pouvait libérer Gudinand de son affreuse affliction.

Je me jetai donc froidement à l'eau.

— Il se trouve justement, Gudinand, qu'il y a depuis peu une nouvelle venue à Constantia, et que je peux t'arranger une rencontre avec elle.

Plein d'espoir, il balbutia :

— Vraiment ? Tu… tu peux faire ça ?

Mais sa face se rembrunit aussitôt.

— Non, elle saura déjà tout avant que je puisse même…

— Je lui dirai sans détour ce qu'il en est. Et tu n'auras pas besoin de faire durer indéfiniment une cour assidue auprès d'elle. Elle ne saurait de toute façon tomber amoureuse de toi. Elle a juré de ne plus jamais s'attacher à quiconque. Mais elle sera ravie de coucher avec toi, autant qu'il le faudra et jusqu'à ce que ta guérison soit complète.

— Quoi ?! s'exclama Gudinand, éberlué. Mais pourquoi, au nom du ciel, agirait-elle ainsi ?

— Pour la raison très simple qu'elle ne craint pas de tomber enceinte. Son *medicus* le lui a dit depuis longtemps : elle est à jamais stérile. Et puis, elle le fera également pour me faire plaisir.

— Pardon ? s'exclama de nouveau Gudinand, maintenant littéralement sidéré. Mais pourquoi ?

— Parce que je suis ton ami, et qu'elle est ma sœur. Ma sœur jumelle.

— *Liufs Guth !* cria Gudinand. Tu prostituerais ta propre sœur ?

— *Ne.* Je n'en ai vraiment pas besoin. Je n'ai pas cessé de faire ton éloge auprès d'elle cet été, et elle connaît par cœur toutes tes qualités. Comme elle t'a aperçu quand tu me raccompagnais parfois à la porte de notre logis, elle sait à quel point tu es bien fait de ta personne. Et plus important peut-être, c'est une jeune fille au grand cœur, d'une vraie gentillesse, qui accepterait sans hésiter de tout tenter pour soulager tes souffrances.

— Comment pourrait-elle m'avoir vu sans que je l'aie vue moi-même ? Je ne savais même pas que tu avais une sœur. Comment s'appelle-t-elle ?

— Ah… euh… Juhiza, fis-je, attrapant le premier nom féminin qui me passa par la tête, issu de ma conversation avec le *caupo* Dylas, à Basilea. Comme moi-même, Juhiza a été confiée à la garde de notre tuteur Wyrd, le vieillard que tu as rencontré. Il est très strict avec elle. Elle n'a pas eu le droit de sortir de notre logement jusqu'à ce que nous soyons tous les trois prêts à repartir d'ici. C'est depuis sa fenêtre du *deversorium* qu'elle t'a aperçu. Cela dit, tant que Wyrd n'est pas en ville, je vais désobéir à ses ordres et t'arranger une rencontre. Juhiza n'avouera pas cette incartade à notre gardien, pas plus que moi, et je pense que tu n'auras aucun intérêt à le faire, de ton côté.

— Bien sûr que non, approuva-t-il, hébété. Mais… mais enfin, si elle est ta jumelle… une fille si jeune…

— Hélas, répliquai-je en me composant un masque de mélancolie, plus assez pour être vierge. Elle a connu une tragique histoire d'amour. Avec l'un de ses tuteurs… qui l'a trahie, et épousé quelqu'un d'autre. C'est pour cela que le vieux Wyrd, choisi pour son grand âge, la tient étroitement enfermée. Et pourquoi elle a décidé de ne plus jamais tomber amoureuse.

— Dans ce cas…, fit Gudinand, radieux à l'idée d'une aussi heureuse perspective. Peut-être vaut-il effectivement mieux qu'elle ne soit plus vierge, car elle saura, du coup… euh… ce qu'il faut faire.

— Je n'en doute pas. Elle pourrait même t'aider sérieusement dans ce que tu appelles ton « initiation ». Tu n'en seras plus tard que meilleur amant, lorsque, ton mal étant guéri, tu pourras « avoir » d'autres femmes.

— *Liufs Guth !* murmura-t-il, puis il enchaîna : Non que cela ait une grande importance, mais… est-elle jolie ?

Je haussai les épaules.

— Quel frère pourrait avoir l'idée d'admirer, ou même de s'interroger sur la beauté de sa propre sœur ? Tout ce que je peux te dire, c'est que Juhiza est ma vraie jumelle, et que tous sont frappés par notre ressemblance.

— Or, tu es tout sauf laid, c'est certain… Bien, euh… que puis-je te dire, Thorn ? Si Juhiza est vraiment disposée à faire preuve d'une telle gentillesse à l'égard d'un parfait étranger, je ne puis qu'accepter et la bénir. Ainsi que toi, bien sûr. Comment cela se passera-t-il ?

— Pourquoi pas ici, dans ce même bosquet ? suggérai-je spontanément. Il n'y a aucun danger qu'on nous voie. Et cela pourrait avoir une signification forte, voire accélérer ta guérison, si tu te livrais à elle à l'endroit même où j'ai pour la première fois découvert ta souffrance. Qui sait ? Cette crise pourrait même être la dernière du genre. *Ja,* je pense qu'il faut que nous fassions cela ici. J'imagine que ma présence ne sera pas indispensable, aussi ne viendrai-je pas te la présenter. Je lui dirai l'endroit exact de la rencontre, et te l'enverrai demain soir, à l'heure où nous nous retrouvons d'habitude.

— *Audagei af Guth faúr, jah iggar !* prononça Gudinand avec ferveur : « Bénis soyez-vous, tous les deux ! »

Et c'est ainsi que « Juhiza » rencontra Gudinand.

20

Le lendemain soir, lorsque je me rendis auprès du bosquet à l'heure prévue du crépuscule, j'avais bien sûr revêtu ma tenue féminine : une robe, un foulard, quelques touches d'un maquillage réussi mais plutôt discret sur mon visage, et un certain nombre des babioles que j'avais achetées à Basilea. Sous mes vêtements j'avais serré le strophion à la base de ma poitrine pour augmenter le volume de mes seins, et une bande ceinturait mes hanches pour maintenir mon membre viril bien serré contre mon bas-ventre, le rendant imperceptible. Je portais aussi mes sandales de femme : ces fines cothurnes faisaient paraître « Juhiza » légèrement plus petite que Thorn puisque, chaque fois que j'avais vu Gudinand, j'étais chaussé de mes bottes en cuir de vache.

Un petit reste de ma conscience masculine continuait d'insinuer dans ma tête que je ne faisais là rien d'autre que de me déguiser, un peu comme lorsqu'à Vesontio, j'avais testé les réactions des prostituées du bord du fleuve. Je n'étais donc finalement rien d'autre qu'une prostituée moi-même, sollicitant les faveurs d'un jeune homme innocent pour satisfaire mes bas instincts. Mais ma partie féminine repoussa fermement cette idée embarrassante. Oui, je profitais de cette occasion de consommer une union avec Gudinand, pour lequel au fil des derniers mois mon admiration, mon affection et mon désir n'avaient cessé de s'affirmer chaque jour davantage. Et je ne voyais pas en quoi cela pouvait être honteux. Après tout, n'étais-je pas la seule femme ici-bas prête à faire cela pour lui, à le libérer de cette affliction contraignante pour lui laisser la possibilité de mener enfin une vie normale ? Pas avec moi, Juhiza, puisque je n'envisageais pas de rester ici au-delà de l'été, mais avec quelque aimable amie qu'il se serait lui-même choisie… Sans compter qu'il pourrait changer de travail, et

abandonner enfin le misérable emploi qu'il occupait depuis si longtemps.

Quant à mon incessante insistance masculine à vouloir insinuer que Juhiza n'était rien d'autre qu'un Thorn déguisé… dame, il est bien connu que les hommes comme les dieux ont parfois revêtu la tenue du sexe opposé, que ce soit pour se donner du bon temps, ou tout simplement pour s'amuser. Les païens prétendent que Wotan chercha à séduire Rhind, la Reine de l'Hiver, en s'habillant de vêtements féminins. Mais moi, je ne feignais pas. J'étais une femme. La nature m'avait donné le droit d'apparaître comme la femme que j'étais… et que je suis.

Longtemps avant ma naissance, le poète Térence avait écrit : « Je suis un homme. Rien de ce qui est humain ne m'est étranger. » Étant à la fois un homme et une femme, était-il présomptueux de ma part de me croire encore plus qualifié que Térence pour affirmer la même chose ? « Juhiza » alla donc à la rencontre de Gudinand en laissant derrière elle doute et incertitude. J'étais une femme et j'agirais comme telle. J'étais fermement convaincue que si j'avais été un homme, j'aurais pu tomber amoureux de celle que j'étais en cet instant. Mais j'avais choisi de laisser les circonstances en décider. J'attendrais simplement l'issue de cette confrontation, et celle-ci prouverait ou infirmerait ma crédibilité en tant que femme.

Gudinand avait avoué être un peu emprunté dans sa conversation avec des inconnus, mais aujourd'hui, il ne tenait plus en place et était rouge comme une pivoine. Pourtant, quand je me présentai devant lui, il laissa échapper sans vraiment réfléchir à ce qu'il disait :

— Mon Dieu, mais tu es presque identique à mon ami Thorn. Je veux dire ton frère Thorn. Sauf que… (il rougit encore davantage) Thorn n'est qu'un joli garçon, alors que tu es une fille magnifique.

Je souris et inclinai ma tête en gracieux remerciement du compliment, et il poursuivit :

— Tu es aussi un petit peu plus petite et plus svelte que lui. Et… tu as des protubérances et des courbes qu'un garçon n'a pas.

À vrai dire, lui aussi avait une protubérance, assez évidente du reste, vers le haut de son pantalon. Et je le confesse, j'étais lourdement chargée de désir depuis la veille. Maintenant, mes organes féminins n'étaient plus que palpitation. Aussi lui déclarai-je effrontément :

— Gudinand, nous savons tous les deux pourquoi nous sommes venus. N'aurais-tu pas envie de les voir de plus près, ces courbes dont tu parles ?

Son teint fonça au rouge brique. Je poursuivis :

— Je sais à quoi je ressemble, sous mes vêtements intimes, mais toi, je ne t'ai vu qu'entièrement vêtu. Pourquoi ne pas nous déshabiller maintenant, tous les deux en même temps ? Nous nous épargnerons ainsi les minauderies et coquetteries effarouchées qui font en général perdre un temps précieux à tous les nouveaux amants… N'es-tu pas de cet avis ?

J'imagine que si Gudinand avait déjà vécu, au cours de sa vie passée, des relations sociales normales avec n'importe quelle fille ou femme, il aurait été scandalisé par mon impudence éhontée. Mais il sembla considérer comme acquis que j'étais une femme du monde, et que je devais donc être au fait des usages régissant ce genre de rencontre, aussi obtempéra-t-il maladroitement mais docilement à mes objurgations, et commença à ôter ses vêtements. J'en fis autant, mais avec une grâce et une provocation calculées. À mesure que je lui révélais mon anatomie, les yeux de Gudinand lui sortaient des orbites et sa respiration se faisait oppressée. Je m'efforçais de mon côté de paraître maîtresse de moi-même, et de réprimer mes propres réactions à la vue de son corps, entièrement nu pour la première fois. Mais c'était difficile. Au moment où je vis son *fascinum* aussi rouge, massif et raide que l'avait été celui de Pierre, je sentis une chaude et soudaine humidité envahir mon intimité et couler sur une de mes cuisses. Un peu surprise du phénomène, je laissai une de mes mains traîner négligemment à cet endroit, et me rendis compte que mon sexe s'était ouvert comme une invite. Il était en même temps si sensible au toucher que j'en frissonnai d'émotion.

Le regard émerveillé et fasciné de Gudinand me caressait du haut en bas, de mon visage jusqu'à mes seins, et des seins

jusqu'à mon entrejambe, tandis que la rougeur de son visage s'était maintenant propagée à sa poitrine. Il bougea les lèvres à plusieurs reprises, et dut les humecter d'un petit coup de langue avant de pouvoir articuler quelques mots. Je dois avouer que tout mon corps frémissait, alors, comme s'il m'avait léchée moi, tandis que je craignais dans le même temps que son excitation ne dégénérât soudain en une crise. Mais ce qu'il dit avait un sens :

— Pourquoi n'enlèves-tu pas cette dernière pièce d'habillement… cette bande qui te ceint les hanches ?

Je lui répondis d'un petit air sage, répétant ce que Wyrd m'avait dit :

— Une décente chrétienne doit toujours garder sur elle au moins un de ses sous-vêtements lorsqu'elle fait… ce que nous nous apprêtons à faire. Cela ne diminuera en rien tes sensations, Gudinand.

Je lui ouvris grand mes bras.

— Viens, donnons-nous du plaisir.

Les yeux maintenant baissés, il murmura :

— Je… j'ignore au juste… je veux dire… comment on doit s'y prendre…

— N'en sois pas gêné. Thorn m'a déjà prévenue de cela. Ça va venir tout seul, et naturellement. D'abord…

Je le pris entre mes bras et nous laissai gentiment glisser tous deux dans l'herbe douce, étendus sur le côté, nos corps pressés l'un contre l'autre. Et immédiatement, sans prévenir, sans nulle autre excitation que celle de notre proximité, Gudinand expérimenta ce qui devait être sa toute première éjaculation.

Je suis à peu près sûre qu'il ne s'était jamais encore adonné à ce « vice solitaire » si sévèrement condamné par les moines de Saint-Damien, et qu'aucune pollution nocturne n'avait jamais conclu un rêve érotique où il aurait été victime d'un succube effréné. Car son *fascinum* vibra d'une puissante pulsation contre mon ventre, et fit soudain jaillir presque jusqu'à mes seins son visqueux fluide chaud. Au même instant, Gudinand laissa fuser un long et intense cri de surprise, de soulagement et d'une joie qui n'avait rien de feinte.

Plus étonnant, je criai moi aussi, en même temps que lui. Sans avoir reçu d'autre stimulation, du simple fait de réaliser que la femme que j'étais venait de procurer à ce jeune homme un plaisir intense, mon propre corps imita le sien, à sa façon. Je ressentis cette indescriptible concentration, cette course et cette explosion au fond de moi, mon corps se convulsa comme si j'étais moi-même soudain la victime d'une crise, et je poussai une longue ululation appuyée, tout le temps que dura cette incroyable sensation. Je n'avais pas été privée de plaisir depuis aussi longtemps que Gudinand, mais c'était la première fois que j'y revenais depuis mes ébats avec Deidamia.

S'ensuivit un long et silencieux intervalle extatique au cours duquel, toujours étroitement imbriqués l'un contre l'autre, presque collés ensemble par nos sécrétions réciproques, nos corps laissèrent s'évanouir leurs vibrantes ondulations et se calmer nos bruyantes respirations, après quoi très timidement, Gudinand me murmura à l'oreille :

— C'est donc ainsi que ça se fait ?

— Eh bien…, fis-je avec un petit rire, c'est une des façons. Mais ça peut être encore meilleur, Gudinand. Comme c'était là ta première fois, tu avais, disons… un petit peu trop d'élan. Maintenant, il va falloir à ton corps un court instant de repos et je te promets que la prochaine fois surpassera la première. En attendant, jouons simplement avec nos… attends… laisse-moi te montrer. Tu n'auras qu'à m'imiter.

Je lui indiquai alors tous les moyens de s'exciter mutuellement que Deidamia et moi nous étions enseignés l'une à l'autre, avec les multiples degrés d'intensité et de variété que nous avions mis au point, bien que dans le cas présent les fonctions eussent été inversées : j'étais Sœur Deidamia, pour ainsi dire, et c'est Gudinand qui jouait le rôle de Frère Thorn. Pour moi, cette rencontre fut tout à fait jouissive, surtout parce que c'était ma première fois en tant que femme à part entière ; mais je crois que cette capacité à changer d'identité de façon aussi étourdissante (au moins dans ma propre imagination) ajoutait un cachet tout particulier à mes transports.

Après avoir pris un considérable plaisir à faire tout ce qui était possible sauf l'acte conventionnel entre un homme et une femme, j'éloignai Gudinand à bout de bras et lui dis :

— Ta fontaine semble inépuisable. Mais gardes-en un peu pour ce que je te montrerai bientôt. Ces différentes façons de s'accoupler sont agréables, je sais, mais…

— Agréables… le mot est faible…, haleta-t-il, pour ce qu'elles sont…

— Ce ne sont pourtant que des variations sur le thème. D'après ce que tu as dit à Thorn, ainsi qu'à moi, ton « mal sacré » ne peut être guéri que par ton initiation sexuelle. Seulement, si l'on doit donner à ce mot ce que les maris chrétiens, leurs femmes et leurs prêtres considèrent comme la manière normale, orthodoxe, décente et autorisée de faire l'amour, et si c'est cette façon conventionnelle de procéder qui peut seule guérir ton affliction, alors il faut que nous la pratiquions, au moins une fois.

— *Ja,* Juhiza. Et comment fait-on cela ?

— Regarde ici, fis-je. Cet endroit de mon anatomie où tu avais ton doigt à l'instant. Dès que ton organe aura de nouveau repris sa raideur de *fascinum,* tu vas venir le mettre ici, mais en l'enfonçant lentement, doucement, jusqu'à la garde. Et puis ensuite… enfin… *akh,* Gudinand, tu as bien dû voir déjà les chiens des rues et les animaux, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, bien sûr. Dans ce cas… laisse-moi réfléchir… tu vas devoir te relever sur les coudes et les genoux, pendant que je…

— *Ne, ni allis !* fis-je avec vigueur, presque en colère, car c'était dans cette position que m'avait prise le vil frère Pierre. Nous ne sommes pas des chiens des rues, enfin ! *Akh,* un jour, sans doute, en une autre occasion, nous essaierons aussi cette position. Mais pour l'instant, je veux juste te montrer comment s'y prennent les dévots chrétiens, dès que tu te sentiras prêt.

— Ce qui ne va pas tarder, répondit Gudinand, souriant béatement. Le simple fait d'y penser me rend déjà ma vigueur… et regarde… *Akh, Juhiza !*

Il venait de pousser cette exclamation parce que je l'avais enlacé de l'un de mes bras et attiré sur mon corps étendu sur le

dos, tandis que de l'autre main je guidais vers moi son organe déjà en train de durcir.

— *Liufs Guth !* cria-t-il tandis qu'il s'y glissait, se raidissant encore à mesure qu'il progressait.

Je poussai moi aussi quelques gémissements extasiés, à cet instant et un peu plus tard, mais si c'étaient des mots cohérents, je ne me souviens plus du tout lesquels. Mon âme fut inondée d'une immense satisfaction lorsque Gudinand se trouva logé en moi, et je ne saurais dire si la joie sublime que je ressentis à cet instant était due à l'affection et au désir que j'avais pour lui, ou au fait que j'étais désormais pleinement maîtresse de mes actes, et que cette fois, je les souhaitais ardemment.

Cette position qui voit l'homme juché sur sa partenaire, aussi nouvelle pour moi qu'elle pouvait l'être pour Gudinand, me dispensait en fait deux stimulations supplémentaires, aussi agréables l'une que l'autre. Gudinand faisant en sorte de ne pas m'écraser de tout son poids, sa poitrine venait de temps à autre frotter de façon terriblement excitante mes mamelons érigés. Je sentais par ailleurs, ce qui n'avait jamais été le cas avec la position de derrière que m'avait toujours imposée Frère Pierre, le lourd sac scrotal de Gudinand venir frapper voluptueusement contre le délicat *frenulum* situé sous mon orifice. De plus, et cela constituait pour moi l'extase par excellence, chaque poussée de Gudinand contre moi faisait frotter son bas-ventre contre la bande enserrant mon propre organe masculin. Pour l'instant, il demeurait flasque et passif ; mais cela ne l'empêchait pas d'être devenu excessivement tendre et sensible, à un degré quasiment intolérable. La caresse rythmique engendrée par Gudinand ajoutait un tel stimulus à tous ceux déjà à l'œuvre que je fus transportée très loin dans le délire, tout près de la pâmoison.

Mais je ne me pâmai point. J'eus la sensation familière, accrue cette fois dans d'incommensurables proportions, d'un rassemblement de forces indéfinissables dans mon corps tout entier, puis une délicieuse sensation d'entraînement et d'élan, un peu semblable au vertige de l'ivresse. Dans le même temps, comme l'avaient fait les muscles intimes de Deidamia en enserrant mon *fascinum,* je sentis mon propre fourreau se

convulser d'un spasme destiné à inviter, à avaler. Mes cuisses, autour des hanches de Gudinand, furent elles aussi secouées d'une contraction qui m'était inconnue. Leurs tendons et leurs muscles palpitaient et frémissaient brutalement, par saccades incontrôlables. Toutes ces sensations continuèrent à se conjuguer jusqu'au moment où mon extase culmina en une éruption à la fois tempétueuse et incomparablement bienfaisante, une libération exquise, surpassant tout ce que je connaissais.

Gudinand dut atteindre un stade similaire, bien que, tout occupée à ressentir l'incroyable vague de plaisir qui me submergeait, je sentis à peine le geyser qu'il fit alors jaillir en moi. Son explosion à lui dut en tout cas être simultanée, car nous poussâmes ensemble une série de cris, de gémissements et d'exclamations si puissants qu'ils parvinrent peut-être, assez loin sur le lac, jusqu'aux oreilles de quelques pêcheurs dans leurs barques.

Son paroxysme atteint, Gudinand s'effondra sur moi comme s'il avait réellement perdu connaissance, mais je ne sentis pas son poids. Légère comme une plume, euphorique et vaguement désincarnée, je n'aurais pas été surprise de m'entendre soudain ronronner tel un matou comblé d'aise. Mais la surprise survint de là où je ne l'attendais pas. Sans que Gudinand y fut pour rien (son organe était devenu si discret que je ne le sentais plus), je ressentis soudain à nouveau cette sensation de montée progressive suivie d'une irrésistible explosion, qui me bouleversa une seconde fois. Bien qu'un tout petit peu plus douce et moins intense, elle ne m'inonda pas moins d'un bonheur renouvelé, surprise qui fut évidemment fort appréciée.

Je m'interrogeais sur ce phénomène lorsque, contre toute attente, il se renouvela pour la troisième fois quelques minutes après, et une quatrième au bout d'un instant encore. Chaque fois, l'intensité de ces répliques diminuait, mais le plaisir qu'elles procuraient restait un pur bonheur. Finalement, cet étrange phénomène s'éteignit de lui-même, mais je venais de découvrir un aspect entièrement inédit de ma nature féminine. Cette capacité de jouir ainsi d'un renouvellement de volupté après un premier pic jubilatoire était pour moi une véritable

bénédiction, et je ne saurais mieux la comparer qu'à l'écho sporadique qui résonne après le tumultueux fracas de la foudre, puis décroît graduellement, avant de s'évanouir dans le lointain. Cette merveilleuse capacité à aligner les uns aux autres plusieurs plaisirs m'était-elle spécifique, ou toutes les femmes en bénéficiaient-elles ? N'ayant jamais posé la question à aucune autre, je l'ignore toujours. Je sais en revanche que jamais pareille chose ne m'est arrivée quand je jouais le rôle de l'homme.

Ce que j'appris aussi c'est qu'il existe une chose que la femme ne peut en aucun cas simuler.

Une femme peut en effet pour différentes raisons – qu'elle veuille flatter un amant ou au contraire le duper – faire semblant d'éprouver une grande quantité de sensations dans l'acte amoureux. Il lui est facile de se donner des expressions de visage correspondant à n'importe quel degré de volupté. Elle peut faire en sorte que ses mamelons pointent davantage, ou ceux-ci peuvent innocemment le faire d'eux-mêmes, lorsqu'ils sont soumis au froid, ou tout simplement qu'un homme les regarde. Une femme peut réussir à ouvrir en guise d'invite les pétales intimes de ses organes sexuels, ou à leur donner une moiteur attrayante, rien que par une habile manipulation secrète. Bien que là aussi, ces choses puissent se produire spontanément en fonction du mois ou de la phase de la lune. Une femme peut feindre tous les stades de l'excitation sexuelle, depuis la rougeur juvénile montant aux joues jusqu'à l'ultime jouissance, qui fait hurler et battre des bras, tout cela de manière suffisamment convaincante pour abuser jusqu'à son vieux mari ou le plus expérimenté des séducteurs.

Mais il est une chose qu'elle ne peut simuler, même si elle s'efforçait de le faire. Je veux parler des contractions de ses muscles les plus intimes, de cette palpitation rythmique qui les fait se convulser en pulsations successives que j'ai moi-même expérimentées. La femme n'a aucun moyen de contrôler ces manifestations particulières du plaisir ; elle ne peut ni les empêcher lorsqu'elles arrivent, ni les provoquer si elles ne sont pas là. Cela ne peut arriver que lorsqu'elle est vraiment

entraînée par son partenaire jusqu'aux débordements de cette euphorique explosion finale qui libère enfin les sens.

*

Quand Gudinand et moi eûmes épuisé nos capacités physiques et atteint les limites de notre imagination, lorsque nous nous fûmes vidés l'un l'autre de toutes nos substances et que je lui eus appris tout ce que je savais du sujet, la nuit était tombée depuis longtemps. Tandis que nous renfilions nos habits dans le noir – tâche rendue relativement difficile par notre état de faiblesse et le tremblement de nos membres – Gudinand me dit et redit avec ferveur combien il me trouvait splendide, à quel point il avait goûté cet intense et incroyable moment passé avec moi. Sa reconnaissance était infinie. J'essayai de lui faire comprendre, avec la même gratitude, mais teintée d'une virginale modestie, qu'il avait donné autant qu'il avait reçu. J'ajoutai que j'espérais que nous avions effectivement réussi à le guérir de son « mal sacré ».

Nous rentrions vers la ville par des chemins différents, aussi nous nous séparâmes sur un baiser, et je regagnai Constantia sur des jambes en coton – tout comme lui sans doute. Je me dirigeai immédiatement vers un des thermes réservés aux dames, où je fus admise sans objection aucune. Une fois parvenue dans l'*apodyterium,* j'eus soin de ne pas dénouer de mes hanches la bande qui les entourait. Cela ne suscita pas de commentaires particuliers, de nombreuses autres femmes gardant également l'un de leurs sous-vêtements. L'une d'elles cachait son pubis, une autre ses seins, et je n'y vis donc que la plus ordinaire pudeur. D'autres dissimulaient en revanche des parties tout à fait inoffensives de leur anatomie : un pied, une épaule, une cuisse… Je ne pus que supposer qu'elles tentaient juste de camoufler une marque de naissance ou un défaut mineur, à moins que ce ne soit l'empreinte gênante du suçon ou de la morsure d'un amant. Une partie des esclaves à notre service étaient des femmes, l'autre était composée d'eunuques, mais tous étaient visiblement rompus à la discrétion. Lorsque l'on m'oignit d'huile à l'*unctuarium,* puis que l'on m'en

débarrassa l'épiderme au *sudatorium,* nul ne fit la moindre remarque sur l'extraordinaire quantité de saletés incrustées un peu partout sur mon corps, alors que cela dépassait de loin ce que l'on accumule normalement en un jour.

Dans la dernière pièce de ces thermes, tandis que je me plongeais avec volupté dans les eaux chaudes du *balineum,* j'observais les autres femmes en train de faire de même. Il y en avait de tous âges et de toutes tailles, certaines avenantes, d'autres beaucoup moins, et cela allait des très jeunes filles encore nubiles ou proches de la maturité à d'obèses matrones ou de vieilles femmes toutes ridées. Je me demandai paresseusement combien d'entre elles étaient venues, comme moi, pour se remettre d'un badinage amoureux semblable à celui dont je m'étais délectée.

L'une des baigneuses au moins, dont la langueur et l'abandon étaient assez comparables aux miens, me parut suffisamment séduisante pour faire partie de cette catégorie. Elle aurait eu l'âge d'être ma mère, ou même celle de Gudinand, elle avait de beaux cheveux foncés assortis à de profonds yeux noirs, et les atteintes du temps semblaient avoir glissé sur ses courbes harmonieuses, dont elle paraissait assez fière. Même en ce lieu uniquement peuplé de femmes, elle donnait l'impression de dispenser ses charmes pour une légion d'amants invisibles, et c'était du reste l'une des seules baigneuses à nager entièrement nue.

Sans doute appuyai-je un peu trop mon regard sur sa plastique, car elle me fixa à son tour, puis nagea vers moi avec sinuosité. Alors que je m'attendais à ce qu'elle me réprimande pour l'avoir reluquée aussi crûment, elle m'entreprit au contraire avec une plaisante légèreté : oh, comme c'était agréable de voir enfin une nouvelle frimousse par ici… et ce bain, n'était-il pas délicieusement excitant pour les sens ? Son nom était Robeya, et le mien, quel était-il ? Tout en parlant, elle prit ma main et en couvrit son sein généreux, tandis que de l'autre elle caressait l'un des miens, nettement plus ténu. Je me récriai face à cette audace inattendue, et eus un nouveau sursaut de recul lorsqu'elle se pencha pour me susurrer à l'oreille cette invite on ne peut plus explicite :

— Nous n'avons même pas besoin de sortir de l'eau… Il suffit d'aller là-bas, dans ce coin discret et un peu sombre…

J'aurais été Thorn, j'avoue que j'aurais immédiatement accepté. Mais étant Juhiza, je me contentai d'arborer un doux sourire rassasié et lui dis :

— Merci, chère Robeya, mais j'ai passé toute la soirée dans une volupté sans limites, sous les caresses d'un amant à la virilité sans pareille…

Elle me laissa aussitôt comme si elle venait de se brûler, jeta avec dépit un mot que je ne compris pas, sans doute un juron helvétique, et battit des bras d'un air excédé en retraversant la piscine en entier. Je continuai simplement à sourire, je souriais encore lorsque je me rhabillai et quittai les thermes, je souriais toujours le long de mon trajet du retour vers le *deversorium,* et je suis sûre que je dus sourire toute la nuit durant, bercée du sommeil de la femme satisfaite.

*

Le matin suivant, j'avais retrouvé toute ma vitalité. Mes membres ne tremblaient plus, débarrassés du sentimental souvenir des heures d'émotion partagées avec Gudinand. Je suppose qu'apaisée par cet assouvissement total de ses désirs de femme, ma partie féminine s'était pour un temps assoupie dans une pacifique démission, laissant ma part masculine reprendre le contrôle. Quand je revins au bosquet près du lac retrouver Gudinand après son labeur du jour dans le bassin du fourrier, j'étais de nouveau capable de m'habiller en Thorn, d'agir comme Thorn, de penser comme Thorn et d'être Thorn. Lorsque je le saluai et le regardai, je me sentis tout à fait à l'aise, et nulle envie ou pulsion féminine ne se manifesta. Il ne subsistait simplement entre nous, désormais, que la franche camaraderie que j'avais ressentie dès que nous étions devenus amis et compagnons de jeu.

J'étais même tellement redevenu Thorn que je m'agaçai au plus haut point d'entendre Gudinand s'extasier sans arrêt sur la fille merveilleuse et les moments fabuleux qu'il avait connus la nuit précédente. Je ne mentionne ces faits que pour donner une

idée du nombre et de la disparité des pensées avec lesquelles le jeune *mannamavi* que j'étais devait apprendre à composer. J'aurais pourtant dû me sentir flatté par les compliments et applaudissements de Gudinand à l'égard de mon autre moi-même, Juhiza. Mais je suppose que tout garçon ordinaire – ce que j'étais à cet instant –, qui entend un de ses camarades pousser des cris de triomphe et parader comme un coq suite à une aventure amoureuse, sans pouvoir de son côté répliquer par une histoire aussi fanfaronne, ressent une pointe de jalousie par rapport à la supériorité de l'autre à cet égard. Et de fait, Gudinand n'arrêtait pas de déclamer :

— *Liufs Guth,* ami Thorn, ta sœur est extraordinaire ! Par sa beauté, sa gentillesse, son courage, ses talents, ses… euh…

Oui, bon, il restait évidemment un peu évasif dès qu'il s'agissait de rentrer dans les détails, mais je les connaissais évidemment tous. Aussi, parmi les nombreux sentiments contradictoires il en était un qui, pour être normal, n'en restait pas moins assez irrationnel. J'en voulais effectivement à mon ami Gudinand d'avoir pris tant de plaisir avec moi… mais sans moi, si tout cela peut avoir un sens pour vous. Je me dis alors : « Arrête ! Tu vas finir par devenir fou ! » et tentai de mettre un terme aux effusions de Gudinand :

— Je sais que Juhiza est une jeune fille fort aimable, et je suis sûr que sa compagnie t'a été agréable. Mais il y a plus important, dans cette affaire. Penses-tu que ses… euh, attentions, ont pu soulager le mal dont tu souffres ?

Il haussa les épaules d'un air perplexe.

— Comment pourrais-je le savoir ? Il faut juste attendre de voir si une autre crise se présente. C'est la seule manière d'en être sûr ! (Il me sourit à demi.) Entre nous, je pourrais être éperdu de reconnaissance d'avoir été la proie d'un tel mal, sachant le mémorable remède qu'il m'a valu… Si tu savais, mon vieux… *Guth* soit loué, je sais que je ne devrais même pas penser une chose pareille… mais j'en viens presque à souhaiter que cette première séance de soins n'ait pas été définitivement efficace…

L'espace d'un instant, la Juhiza assoupie en moi se fraya un passage, et me fit lui répondre :

— Ma foi, il arrive effectivement que face à certains maux, le *medicus* prescrive une véritable cure en guise de traitement…

Mais je mis un rude coup d'arrêt à cette impulsion lascive, et rectifiai :

— Seulement il se trouve que ma sœur et moi avons déjà désobéi aux ordres de notre tuteur, et si nous devions recommencer, il est probable que Wyrd en entendrait parler d'une façon ou d'une autre. L'imagines-tu surgir à l'improviste, pour découvrir que Juhiza n'est plus dans notre logement ?

— *Ja,* fit Gudinand, soudain abattu. Je n'ai pas le droit de vous exposer tous deux à sa colère.

— Cela dit, tempérai-je, le péril auquel tu demeures exposé est plus grave que le nôtre. Si tu devais être la proie d'une nouvelle attaque, ne cherche pas à me le cacher. Dis-le-moi, et… je verrai avec Juhiza… si…

Son visage s'éclaira de nouveau d'un sourire éclatant.

— Souhaitons donc que la cure ait réussi. Pour l'instant, toujours est-il que je me sens plus heureux et en meilleure forme que je l'ai jamais été. Aussi que décides-tu ? Veux-tu que l'on profite du reste de cette journée ? Une petite course, un petit combat, ou préfères-tu aller pêcher sur le lac ? Tu n'irais pas en ville rendre la vie impossible aux vieux Juifs des échoppes ?

*

Je ne serai pas très long sur ce qui s'ensuivit. Une semaine ne s'était pas écoulée que Gudinand surgit sur notre lieu de rendez-vous l'air défait, pour ne pas dire hagard. Durant l'après-midi, me raconta-t-il, il avait ressenti de nouvelles convulsions, si soudaines que c'est tout juste s'il avait eu le temps d'agripper le bord du bassin pour ne pas couler et s'y noyer. Il était navré d'avoir à me le dire, mais cette « initiation sexuelle » thérapeutique qu'il avait subie ne l'avait pas guéri… ou du moins imparfaitement…

C'est donc Juhiza qui vint le retrouver dès la fin d'après-midi suivante au bosquet du lac. Il s'y passa la même chose que la fois précédente, aussi ne me répéterai-je point ; sachez

simplement que ce fut une étreinte encore plus longue et plus voluptueuse que la première.

Ce ne fut pas pour autant la dernière. Peut-être une semaine après, Gudinand revint honteux m'avouer qu'il avait subi une nouvelle crise. Je n'en avais pas été le témoin, mais le doute, en moi, n'était pas permis. Il me semblait inconcevable que Gudinand abusât ou de son amitié avec Thorn, ou de la complaisance de Juhiza. Aussi le crus-je sur parole à chaque fois, et fis en sorte de lui arranger un nouveau rendez-vous avec Juhiza.

Durant l'une de ces entrevues, non content de m'exprimer ses sincères remerciements et sa gratitude, comme il en avait l'habitude, Gudinand ajouta brusquement :

— Je t'aime, Juhiza. Comme tu le sais, je suis un peu… emprunté, dès qu'il s'agit d'exprimer mes sentiments à autrui. Mais tu dois bien te douter que je te considère bien plus qu'une simple bienfaitrice. Je t'aime. Je t'adore. S'il devait advenir qu'un jour, je guérisse vraiment de cette maudite affliction, j'aimerais que nous…

Je passai un doigt sur ses lèvres, et souris, mais je secouai la tête d'un air qui ne laissait pas de doute :

— Tu sais que je ne ferais pas tout cela, moi non plus, si je ne ressentais pas une réelle affection pour toi. Et je ne te cache pas que j'y prends autant de plaisir que toi. Mais j'ai juré de ne jamais plus être esclave de l'amour. Quand bien même serais-je tentée de rompre mon vœu, ce serait malhonnête vis-à-vis de toi comme de moi, puisque je suis appelée à quitter Constantia dès la fin de l'été, aussi…

— Je pourrais partir avec toi !

— Et traîner derrière toi ta vieille mère invalide ? (J'employais à présent le ton de la réprimande.) *Ne,* je t'en prie, n'abordons plus ce sujet. Délectons-nous de ce que nous avons tant qu'il en est encore temps. Toute construction d'une idylle future, toute idée même de permanence en la matière jetterait un voile sur notre présent. Plus un mot là-dessus, Gudinand. La nuit descend sur nous, déjà, et nous avons mieux à faire que de parler.

*

J’ai raconté ces épisodes en aussi peu de mots que possible, car je ne puis en faire autant de ce qui suit. Cet été à la fois si merveilleux et si étrange finit par arriver à son terme, et l’automne survint, amenant une catastrophe. Pour Gudinand, pour Juhiza, et aussi – comment aurait-il pu en être autrement ? – pour moi.

21

Je ferai observer que je n'étais pas resté oisif durant ces mois d'été passés à Constantia. Wyrd étant par monts et par vaux, et Gudinand au travail la majeure partie de la journée, excepté le dimanche, et n'ayant moi-même pas de travail susceptible de m'occuper, j'avais du temps libre à revendre. Je ne le perdis pas à demeurer assis dans ma chambre du *deversorium,* à attendre ma prochaine rencontre avec Gudinand, en tant que Thorn ou comme Juhiza. Certes, je passai une partie de mon temps soit à aider les palefreniers à nourrir mon Velox et à prendre soin de lui, soit à leur donner un coup de main dans l'entretien des cuirs de ma selle et de mes brides, que je savonnais afin de les garder souples et luisantes.

Mais j'occupai aussi la majeure partie de mon temps libre à exercer ma curiosité naturelle, à pied ou à cheval, dans l'exploration de Constantia et de ses environs. Je sortais parfois de la ville à la rencontre des convois arrivant et de leurs animaux de bât chargés de marchandises, ou chevauchais au contraire sur plusieurs milles en compagnie d'un de ceux qui partaient. Je conversais avec ces négociants itinérants, curieux de tout ce qu'ils pouvaient m'apprendre des contrées qu'ils avaient traversées, comme de celles où ils se rendaient.

À l'intérieur même de la cité, je flânai à travers marchés et entrepôts, et fis la connaissance de vendeurs et d'acheteurs de toutes sortes de biens, ce qui me permit d'étudier avec profit l'art du marchandage. Je n'hésitai pas à passer un certain temps au marché aux esclaves de la ville, et finis par entrer dans les bonnes grâces d'un Égyptien qui m'entraîna à part pour me faire découvrir un produit exclusif et rare, qu'il n'avait nullement l'intention, me dit-il, de proposer à la vente publique.

— *Oukh !* me dit-il (ce qui signifie « non » en grec). Celle-ci, je la réserve pour une vente privée, voire secrète… Elle n'est

destinée qu'à un acheteur aux goûts *très* spéciaux… car cette sorte d'esclave est à la fois fort rare, et d'un prix exorbitant.

Je découvris ce dont il m'entretenait, et ne vis rien d'autre qu'une fille nue d'à peu près mon âge. Elle était certes fort jolie, et même ravissante. C'était une Éthiopienne. Je la saluai courtoisement dans toutes les langues et dialectes que je connaissais, mais elle se contenta de me sourire, secouant timidement la tête d'un air désolé.

— Elle ne parle que sa langue de naissance, fit le marchand d'un air indifférent. Je ne sais même pas son nom. Je l'appelle Petit Singe.

— Ma foi, fis-je, elle est noire, mais hormis cette couleur un peu exotique, je ne vois pas ce qu'elle peut avoir de si rare. Je suppose, vu son âge, qu'elle est encore vierge, mais ce n'est pas non plus une rareté en soi. En outre, elle est incapable de parler au lit… À quelle somme l'estimez-vous donc ?

L'Égyptien mentionna un prix qui me coupa le souffle. Il représentait à peu près l'équivalent de tout ce que nous avions pu gagner, Wyrd et moi, au cours de notre hiver de chasse.

— Dites-moi, mais on pourrait s'acheter une file entière de jolies vierges, pour ce prix ! m'exclamai-je. Qu'est-ce qui peut bien expliquer cette valeur invraisemblable ? Et pourquoi ne la réserver qu'à une vente privée ?

— Ah, jeune maître. Les véritables talents de Petit Singe demeurent il est vrai invisibles, car ils sont dus à la façon dont elle a été élevée depuis la naissance. Elle est non seulement noire, non seulement jolie, non seulement vierge, mais elle est aussi *venefica*[68].

— Et cela consiste en quoi ?

Il me l'indiqua, et son histoire était tout simplement fantastique. Je regardai à nouveau la jeune fille bouche bée, sidéré et presque incrédule de ce que je venais d'apprendre.

— *Liufs Guth !* finis-je par lâcher d'une voix étouffée. Qui pourrait bien vouloir acheter un tel monstre ?

— Oh, ça viendra, vous verrez, répondit l'Égyptien dans un haussement d'épaules. Je vais peut-être nourrir et entretenir

[68] Vénéneuse.

Petit Singe un bon moment encore, mais tôt ou tard, quelqu'un en aura l'utilité, et sera bien content de me l'acheter le prix que j'en demande. Soyez indulgent de me croire, jeune maître, si je vous dis qu'un jour, vous pourriez être heureux de savoir que l'on peut toujours trouver, quand on est prêt à bien chercher et à payer le prix, une *venefica* pour son propre usage.

— Je prie Dieu…, murmurai-je, blafard. Je prie tous les dieux de ne jamais en avoir besoin. Merci à toi, l'Égyptien, d'avoir ainsi complété mon éducation sur l'horreur humaine.

Et je sortis de chez lui.

*

Aux heures de repas, je fréquentais la taverne préférée des marchands et des voyageurs, et je mangeais et buvais en leur compagnie, ravi d'écouter le récit de leurs aventures au fil de la route, leurs vantardises au sujet des affaires qu'ils avaient pu réaliser, ou au contraire leurs lamentations sur les regrettables pertes qu'ils avaient dû subir au terme de leurs équipées.

J'assistai aussi, à l'amphithéâtre de Constantia – qui est plus petit que celui que j'avais vu à Vesontio –, à des jeux athlétiques, des courses de chars, de chevaux et des combats de pugilat. J'appris à engager des paris, et fus heureux d'en remporter de temps à autre. Je passai de longues heures dans les *thermae* réservés aux hommes, y rencontrant des gens avec qui je fis de l'exercice, de la lutte, jouai aux dés, aux douze lignes, au *ludus* qui consiste à frapper une balle de feutre à l'aide de raquettes garnies de cordes en boyau, à moins que je ne me contente tout simplement de rester allongé à écouter un orateur à la voix pompeuse lire une poésie, chanter en latin les *carmina priscae* ou les *saggwasteis fram aldrs* germaniques.

Constantia disposait aussi d'une bibliothèque publique, mais je ne m'y rendis qu'épisodiquement, car elle n'arrivait pas à la cheville du *scriptorium* de Saint-Damien. Je pus toutefois y consulter quelques codices et rouleaux que je n'avais encore jamais lus. Excepté quand je m'ennuyais vraiment trop, je n'assistai pas souvent non plus aux messes dites à Saint-Beatus, ayant conçu pour le prêtre Tiburce une franche antipathie

depuis sa fameuse ordination « non sollicitée », et l'audition de sa première lecture habilement choisie pour défendre ses intérêts.

Les rues, les échoppes et les places de Constantia étaient constamment bondées, mais je finis par reconnaître bon nombre des résidents permanents, et les différencier des étrangers de passage et autres estivants tels que moi. Deux personnes me donnèrent de bonnes raisons de les remarquer. Dans les rues, les gens se comportaient en général avec une certaine désinvolture, poussant du coude ou bousculant ceux qu'ils croisaient d'un peu trop près. En revanche, à l'annonce de certains de leurs concitoyens, tous faisaient un humble pas de côté et libéraient le passage, se rencognant s'il le fallait au creux des porches. Je ne fus pas long à repérer ce singulier personnage, car il parcourait toujours les rues dans un immense char à rideaux somptueusement décorés à la mode liburnienne dont les perches reposaient sur les épaules luisantes de huit esclaves courant au petit trot, qui avançaient en criant à la cantonade : « Place ! Faites place au légat ! » et n'hésitaient pas à foncer sur ceux qui ne s'écartaient pas assez vite. On m'expliqua qu'il s'agissait de la voiture de Latobrigex, autrement dit le *dux,* comme on l'appelait en latin ou encore l'*herizogo* en langue germanique. Ce Latobrigex, m'apprit mon informateur, était le seul natif de Constantia à être de noble lignée, ce qui lui avait valu, au moins nominalement, en ce prospère avant-poste de l'Empire, le titre de légat de Rome.

L'autre personne que j'en vins à identifier, parce que je le voyais très souvent, était un jeune balourd courtaud et râblé, au visage obtus et indolent, portant sa chevelure bas sur son front, au-dessus de sourcils broussailleux. Il avait sensiblement le même âge que Gudinand, et aurait aisément pu trouver à gagner sa vie en travaillant, mais il semblait n'avoir rien d'autre à faire que d'arpenter les rues de la ville, un peu comme moi. Au moins s'agissait-il dans mon cas d'observer, d'inspecter et d'apprendre des choses ; or, le regard absent du jeune homme ne semblait refléter qu'un souverain mépris pour tous les coins de la ville où je pus l'apercevoir. Je ne le vis jamais non plus faire quoi que ce soit, si ce n'est se conduire comme le pire des goujats dans la

foule des rues, écartant de son chemin les gêneurs à grands coups d'épaule, avec un juron, une imprécation ou un grognement.

Je cherchai donc à me renseigner à son sujet, auprès d'un vieillard qu'il venait de bousculer si fort qu'il en était tombé à la renverse. Je l'aidai à se remettre sur pieds, et lui demandai :

— Mais enfin, qui diable est ce butor ?

— Ce détestable morveux se nomme Claudius Jaerius. Il ne jouit pas de toutes ses facultés… excepté peut-être celle qui consiste à se croire supérieur à tous les autres citoyens de la ville. Il n'a ni intérêts, ni obligations, ni d'autre occupation que sa morne oisiveté et sa brutalité sans nom.

Comme le vieillard brossait sur son habit la boue qui l'avait maculé dans sa chute, je demandai :

— Mais enfin dans ce cas, qu'est-ce qui empêche les citoyens de seconde zone que vous êtes de lui river son clou une bonne fois pour toutes ? Je le ferais moi, et gaiement encore, même s'il mesure deux fois ma taille !

— N'y pensez pas, jeune homme. Personne parmi nous n'oserait lui chercher noise : figurez-vous qu'il est le fils unique du *dux* Latobrigex. Ne vous méprenez pas, notre *dux* est un homme doux et inoffensif, le contraire d'un tyran. Il est indulgent envers nous, ses inférieurs, mais il l'est hélas plus encore avec ce bâtard qui est le sien. Plût aux dieux que ce Jaerius lui eût un tant soit peu ressemblé ! Mais il est avant tout le digne fils de sa mère, un dragon femelle de la pire espèce. Je vous remercie, jeune seigneur, de votre aide et de votre sollicitude. Permettez-moi simplement, en retour, de vous mettre en garde : évitez de vous trouver sur la route de cet intolérable petit avorton qu'est Jaerius. Il est intouchable.

C'est ce que je fis. Du moins, autant que je le pus.

Inutile de préciser que c'était toujours exclusivement en tant que Thorn que je sortais dans la ville comme dans les environs, que ce soit pour assister aux cérémonies publiques ou pour me mêler aux citoyens locaux. Je ne sortais en Juhiza que pour mes rendez-vous du crépuscule avec Gudinand, afin de poursuivre le traitement en cours. Je prenais soin, même dans la semi-obscurité qui règne entre chien et loup, de me glisser hors du

deversorium sans que nul ne me remarque, et m'esquivais furtivement par les petites rues vers les abords du lac, un peu à l'écart de la ville, jusqu'au fameux bosquet. La plupart du temps aussi, au terme des épisodes qui s'ensuivaient, je venais me remettre de mes émotions sous le couvert de la nuit dans un des *thermae* pour femmes, où je me lavais et me revigorais. Il m'arriva alors une ou deux fois, aux bains, de retomber sur la lascive Robeya. Mais elle ne chercha point à m'accoster de nouveau, et si nos regards se croisèrent, je ne fis que la gratifier d'un malicieux sourire, qu'elle rétribua d'un noir regard en dessous, avant que toutes deux, d'un commun accord, ne détournions les yeux.

En définitive, je ne décidai de paraître au grand jour sous mon aspect féminin qu'en deux ou trois occasions bien particulières. La seule robe que je possédais, celle achetée à Vesontio, était, au moment de son acquisition, passée et élimée. Ayant été ôtée et remise à de multiples reprises lors de mes séances avec Gudinand, elle donnait désormais tous les signes de l'usure et de la décrépitude. J'avais à présent assez d'argent pour acheter de nouveaux vêtements, et nul besoin de prétendre le faire au nom de je ne sais quelle maîtresse momentanément absente. Pour être certaine de trouver des vêtements seyants, je me rendis en tant que Juhiza dans les ateliers spécialisés dans la lingerie féminine destinée aux dames élégantes. Il va de soi que, mal fagotée comme je l'étais, j'y fus plutôt fraîchement reçue. Mais je traitai les vendeuses avec la condescendance d'une parfaite femme du monde et insistai pour n'obtenir que la meilleure qualité existante. Chacune s'empressa bientôt de me faire des courbettes et de ramper d'obséquieuse façon devant moi. Au fil de ces emplettes diurnes, j'acquis trois nouvelles robes brodées de la manière la plus exquise, ainsi que divers accessoires : de nouveaux foulards, des sandales neuves, et divers bandeaux, épingles et rubans destinés à varier ma coiffure. Je le répète, mes sorties en Juhiza furent rares. Mais la dernière fut celle de trop.

Il advint qu'en sortant de l'échoppe d'un *myropola,* où je venais de réassortir mon lot d'onguents cosmétiques, de poudres et autres falbalas, j'entendis le bruit sourd d'une

cavalcade assortie des cris habituels : « Place ! Faites place au légat ! » Je me réfugiai donc à l'entrée d'une boutique, tandis que chacun dans la rue courait pour céder le passage, et la voiture au décor liburnien survint. Cependant, le hasard voulut que cette fois, elle s'arrêtât à proximité de l'endroit où je me trouvais, et je vis alors les esclaves ouvrir avec déférence et empressement les portes de la chaise à porteurs. Le légat s'y trouvait peut-être, mais il n'en descendit point. Les passagers qui le firent étaient au nombre de deux : une femme exceptionnellement belle, et un jeune homme excessivement peu gâté par la nature. Ce dernier, sans surprise, était ce triste sire de Jaerius, fils du *dux* Latobrigex. Quant à la femme, à mon intense consternation, elle s'avéra être la fameuse Robeya que je connaissais si bien depuis nos rencontres aux bains publics. Je compris en un éclair qui était le fameux « dragon femelle » à avoir engendré le susdit butor.

J'aurais dû, bien entendu, me couvrir immédiatement la face, ou me retourner et courir discrètement me mettre hors de vue. Mais je restai là sur place, à me dire que décidément, une femme aux inclinations si particulières était malgré tout capable de se marier, qui plus est avec une des notabilités locales… Et il lui avait suffi de se laisser faire avec complaisance une seule fois, pour qu'il lui fasse un rejeton. Comment s'étonner alors que le fruit d'un utérus aussi sec et dénué d'amour ait été ce misérable et insignifiant paltoquet de Jaerius ?

Ces réflexions laissèrent hélas le temps à Robeya de me reconnaître. Nous ne nous étions vues que dans un mutuel état de nudité, mais nous nous reconnûmes instantanément. Les yeux noirs de Robeya s'agrandirent, puis se rétrécirent, et elle donna un rapide coup de coude à son fils pour attirer son attention sur moi, avant de pencher la tête vers lui et de lui murmurer quelques mots furtifs à l'oreille. Je ne les entendis point, mais vis les yeux de Jaerius se rétrécir à leur tour, et me toiser, comme si sa mère venait de lui demander de mémoriser chaque détail de ma physionomie. Je m'esquivai aussitôt dans la direction opposée et m'éloignai d'un pas vif. Je pris la première rue adjacente et m'y engouffrai, pressant au maximum l'allure sans me lancer pour autant dans une course échevelée. Je ne me

retournai qu'une fois, pour constater qu'heureusement, ni Jaerius ni Robeya ne m'avaient suivie.

Je bénis le ciel de parvenir à mon logement sans autres dommages, et me réjouis d'avoir ainsi évité ce qui eût à coup sûr constitué une fâcheuse confrontation. Je rangeai prestement mes emplettes et me débarrassai de toutes marques féminines, faisant le vœu muet de ne jamais reparaître de jour habillée en Juhiza. Et je tins parole. Durant la longue période qui s'ensuivit, je redevins le Thorn qui déambulait à travers la ville et allait rejoindre Gudinand pour partager avec lui ses activités ludiques. Cette phase d'incognito masculin fit baisser la pression, et mon anxiété ne tarda pas à se calmer. Aussi, quand Gudinand m'avoua, lugubre, avoir été la victime d'une nouvelle convulsion, préparai-je sans autres précautions particulières une nouvelle intervention de Juhiza.

— Mais je crains bien, ami, ajoutai-je, que cette fois ne soit la dernière. L'automne sera bientôt là, et notre tuteur Wyrd est susceptible de revenir à tout moment. De plus… si cette cure ne t'a pas valu jusqu'ici d'amélioration décisive…

— Je sais, je sais, fit Gudinand d'un ton de lasse résignation. Cependant, même si cela n'apporte rien de plus, j'aurai eu au moins cette dernière fois…

Le lendemain soir, lorsque je revêtis les habits de Juhiza, je me sentais nerveuse. Mes doigts tremblaient, et je m'y repris à deux fois pour parfaire le maquillage de mes cils et sourcils. Mais l'automne avait rogné la longueur du jour, et c'est donc dans la plus complète obscurité que je me glissai hors du *deversorium*. C'était la première fois que j'osais cette sortie féminine depuis ma funeste rencontre avec Robeya et Jaerius, mais grâce au ciel, aucun regard indiscret n'accompagnait mon escapade, et je ne repérai aucun guetteur chargé de m'espionner. J'aurais juré n'avoir été suivie de personne lorsque je me rendis à mon habituel point de rencontre au bord du lac.

Pourtant, il s'avéra évident que je l'avais été (Juhiza, tout au moins) et ce depuis que nous nous étions croisés dans la rue. Ils avaient dû me faire guetter par l'un de leurs porteurs, et je ne m'étais pas méfiée d'un simple esclave comme lui, perdu au milieu de la foule. Apparemment, cet esclave ou toute une série

d'acolytes chargés du même rôle avaient ensuite fait le pied de grue devant mon logement. Ils avaient certes dû s'ennuyer ferme, à attendre sans voir reparaître Juhiza, n'ayant aucune raison de prêter attention aux allées et venues de Thorn. Mais pas de doute, au bout du compte, quelqu'un avait été récompensé de cette patience, lorsque ce soir-là, Juhiza sortit à nouveau du *deversorium*.

Les transports de passion que nous vivions avec Gudinand nous avaient souvent donné la chair de poule, mais en cette fraîche soirée, l'air était si vif que le phénomène nous saisit dès que nous nous trouvâmes tous deux dévêtus. Et ce furent non seulement nos poils qui se hérissèrent, mais également tous les cheveux plantés sur nos têtes, lorsque nous entendîmes un brutal remue-ménage dans les branches voisines, et la voix rauque de Jaerius toute proche éructer soudain sans égards :

— Tu t'es suffisamment tapé la donzelle, Gudinand, misérable infirme puant que tu es. C'est maintenant le tour d'un homme, un vrai. Ce soir, c'est mon tour !

Nous étions pris de court, sans défense. Tous deux nus, nous n'avions aucune protection et pas d'arme à portée de main, devant Jaerius qui venait de surgir, faisant tournoyer un épais gourdin de bois. J'étais étendue sur le dos, et Gudinand venait juste de se pencher sur moi, lorsque simultanément, j'entendis le choc sourd du gourdin et un grognement de mon ami, lequel disparut aussitôt dans l'obscurité qui m'entourait.

Je fus dans la seconde qui suivit clouée au sol par la lourde masse suante de Jaerius. Resté entièrement vêtu, il avait néanmoins sorti son *fascinum,* et commençait à l'enfoncer dans mon intimité. Je luttai, me débattis et appelai Gudinand à l'aide, mais ce dernier était assommé ou mort, et Jaerius ne fit que rire de mes tentatives pour me libérer.

— Tu aimes ça, hein coquine ? Et avec moi au moins, tu ne risques pas d'attraper le « mal sacré », comme avec ton copain le monstre.

— Laissez-moi en paix ! hurlai-je, enragée. Mes amis, je les choisis !

— Eh bien tu me choisiras, ma belle, dès que tu m'auras goûté… Maintenant, tu vas arrêter de te débattre bêtement, et m'écouter.

Je ne cessai au contraire de poursuivre mes efforts pour me dégager, mais ne pus m'empêcher d'entendre :

— Tu connais ma mère, Robeya. Elle te connaît bien, elle, si j'en crois ce qu'elle m'a raconté.

Je pantelai :

— Je connais en effet ses penchants douteux, et…

— Arrête tes sornettes, et ouvre tes esgourdes. La dernière amante de ma mère, la coiffeuse qui lui teint les cheveux, était une petite salope du nom de Maranela. Dès que maman s'en est lassée au lit, elle m'a refilé la souillon. Elle m'a alors expliqué comment la rendre heureuse, m'a montré comment faire, et elle est même restée à regarder comment je besognais la petite. Eh bien tu me croiras si tu veux, mais Maranela a encore plus apprécié mes attentions que celles de ma mère. Je te promets que toi aussi, tu vas te régaler. Tiens, passe-moi ta menotte, histoire de venir tâter la taille de mon engin… Allez, on va se donner du bon temps, tous les…

Il y eut un nouveau choc, mat et sourd. Aussi soudainement qu'avait disparu Gudinand, Jaerius s'évanouit dans le noir, comme chassé d'un brutal coup de chasse-mouches, et je me retrouvai seule, allongée nue dans la nuit. Je me sentais *incapable* d'autre chose que de rester là, hébétée, tentant à la fois de reprendre mon souffle et de m'expliquer l'hallucinante succession d'événements qui venaient de se produire. C'est alors qu'une rude main calleuse se posa sans brutalité sur mon avant-bras, et qu'une voix bien connue retentit :

— Calme-toi, gamin… Ça va aller, maintenant. Prends le temps de retrouver tes esprits.

Je croassai, incrédule :

— C'est donc vraiment vous, *fráuja* ?

— Si tu ne reconnais pas ce vieux barbu de Wyrd, tu dois être vraiment tourneboulé. Tu ne te sens pas bien ?

— *Ne… ne…* Je crois que ça va. Mais qu'est devenu Gudinand ?

— Il revient lentement à lui. Il s'en tirera avec un bon mal de crâne, sans plus. Tout comme ton autre camarade. Je ne l'ai pas matraqué assez fort pour le tuer.

— Mon camarade ?! m'étranglai-je, indignée. C'est le fils de ce dragon femelle qui…

— Je sais parfaitement qui il est, coupa Wyrd. Par le nez et les oreilles que découpa Zopyre[69] sur sa propre tête, sais-tu que tu as un sacré talent, gamin, dans le choix de tes connaissances ? D'abord Gudinand, l'idiot du village. Et maintenant Jaerius, le bâtard le plus haï de la ville.

— Je n'ai jamais cherché à faire la connaissance de…

— La ferme, trancha Wyrd, toujours aussi ruffian. Renfile tes nippes. Que tu te comportes de façon indécente, soit. Mais je n'ai pas besoin de le voir.

Je me rhabillai donc à tâtons. Gudinand, retiré à quelque distance, fit de même, à l'évidence terrifié par la colère de Wyrd nous ayant ainsi surpris. Dès que j'eus les idées plus claires, je déclarai d'une petite voix contrite :

— Jamais je n'aurais souhaité vous apparaître ainsi*, fráuja*…

— La ferme, réitéra Wyrd. Je suis un vieil homme, et j'en ai vu d'autres. Assez même pour que tu ne puisses jamais me scandaliser quoi que tu fasses. Je t'ai dit, il y a un bail de ça, que je n'attachais aucune importance à ce que… bref, à ce que tu pisses debout ou assis. Ou à tout ce que tu puisses faire de tes parties intimes.

— Mais…, enchaînai-je tout en finissant laborieusement de me rhabiller, au fait… comment avez-vous fait pour vous trouver ici, *fráuja,* au moment même où Gudinand et moi avions besoin d'aide ?

— *Skeit,* gamin, je suis rentré à Constantia il y a déjà une bonne semaine. Dès que j'ai repéré un guetteur posté devant notre *deversorium,* j'ai décidé de prendre mes quartiers ailleurs, et d'ouvrir l'œil à mon tour. Je t'ai vu aller et venir, parfois dans ces atours féminins que tu m'avais montrés une fois, à Basilea. Cette nuit, quand tu es sorti, il m'a suffi de filer le

---

[69] D'après Hérodote, Zopyre se mutila pour faciliter l'entrée de son roi dans Babylone (500 av. J. -C.).

train à ton poursuivant. Maintenant, la question est : qu'allons-nous faire de ce fils de dragon femelle ?

Jaerius n'avait rien entendu de cette phrase, mais était à présent assis, massant douloureusement la bosse de son crâne. Pour autant que je puisse en juger malgré l'obscurité, il semblait assez apeuré.

— Liez-le à un gros rocher, répondis-je haineusement, et noyez-le dans le lac.

— Ce serait un plaisir, rétorqua Wyrd, et le visage de Jaerius blanchit au point d'en devenir visible dans le noir. Selon la loi des Goths, ce misérable est un moins que rien. Si quelqu'un venait à le tuer, non seulement la loi ne le punirait pas, mais elle ne lui imposerait nulle amende, et ne lui infligerait aucune réprimande.

Mais Wyrd poursuivit :

— Je l'égorgerais sans hésiter, s'il n'était qu'un brutal violeur ordinaire. Mais il se trouve que c'est le fils de Latobrigex, le *dux*. Bien que tout le monde dans la cité, y compris le *dux* en personne, aurait sans doute de quoi se réjouir de la disparition de Jaerius, on posera inévitablement des questions. Nul doute aussi que ses séides chargés d'espionner, et peut-être même sa mère, doivent avoir une idée de l'endroit où il est allé rôder ce soir. Ces questions, c'est à toi qu'on viendra les poser, gamin, ainsi qu'à ton ami Gudinand. Et quelque chose me dit qu'on se fera aider d'un professionnel de la torture. M'est avis que nous ferions mieux de vous éviter ce triste sort, en épargnant la vie de Jaerius.

Comme à l'accoutumée, Wyrd faisait preuve d'un indéniable bon sens, aussi m'enquis-je simplement d'un ton morose :

— Que suggérez-vous donc de faire, *fráuja* ? Souhaitez-vous laisser la cohorte des vigiles urbains ou le *judicium* décider de son châtiment ?

— *Ne,* répliqua Wyrd avec mépris. Seules les mauviettes et les poules mouillées se tournent vers la justice pour venger une affaire d'honneur. De toute façon, Jaerius étant ce qu'il est, il serait instantanément acquitté.

Wyrd se tourna vers Gudinand et demanda :

— Vous êtes à peu près du même âge, toi et cet éminent personnage… Que dirais-tu de l'affronter en combat singulier, à la loyale, dans un combat public ?

Gudinand, soulagé que le redoutable gardien de Juhiza ne s'en prenne pas vertement à lui, répondit qu'un tel combat contre Jaerius serait un plaisir.

— Qu'il en soit fait ainsi, conclut Wyrd. Escortons-le jusqu'à la ville, et invoquons l'ancienne loi de l'ordalie par un combat singulier.

— Quoi ?! couina Jaerius. Moi, le fils du *dux* Latobrigex, combattre avec un roturier ? Avec le plus méprisable simple d'esprit de la ville, cette espèce d'infirme dégénéré ? Je rejette catégoriquement cette outrageante…

— La ferme, coupa Wyrd toujours imperturbable. Entrave ses poignets avec ce foulard, gamin. Je me servirai de sa ceinture comme d'un fouet pour le faire marcher droit. Gudinand, prends ce gourdin qui a déjà servi deux fois ce soir. Si le prisonnier tente de fuir, n'hésite pas à en user, et ne cherche pas à retenir ton bras.

*

J'apparus donc une fois de plus en public dès le lendemain soir dans ma tenue de Juhiza, en l'église Saint-Beatus. Comme la plupart des paroisses de province, celle-ci servait, en sus des offices religieux, de siège au tribunal civil. Je comparus devant ce tribunal de Constantia hâtivement convoqué, et y accusai Jaerius d'agression suivie d'une tentative de viol, demandant à ce que sa culpabilité ou son innocence soient tranchées par le rite de l'ordalie, et implorant les trois juges d'accorder à Gudinand le droit d'être mon champion pour ce combat.

— Je suggère, messeigneurs, ajouta Wyrd qui jouait pour moi le rôle de jurisconsulte, que l'affaire se tienne dans l'amphithéâtre de la cité, afin que tout Constantia puisse voir la justice s'accomplir, et que l'arme retenue soit le gourdin, puisque celui-ci semble avoir la préférence de l'accusé.

Il y eut parmi les juges force murmures et sourcils froncés, ce qui compte tenu de l'assistance présente, n'avait rien de

surprenant. En effet, en plus de moi-même, de Gudinand, de Wyrd et de Jaerius, toujours entravé par son foulard, trois puissants invités assistaient à la séance : le *dux* Latobrigex, sa femme Robeya, et bien sûr le prêtre de la paroisse, le Père Tiburce. C'était la première fois que je voyais Latobrigex, et conformément à ce qu'on m'avait décrit, c'était un personnage effacé, sans grande envergure. Sa seule objection à ces préparatifs fut formulée d'une voix timorée :

— Messeigneurs, plaida-t-il, la plaignante venue porter ici l'accusation n'est qu'une étrangère à notre cité, une misérable enfant errante. Sans porter atteinte à son honnêteté, je soutiens que sa morale est pour le moins sujette à caution. L'incident dont il est ici question se serait produit alors qu'elle se promenait seule et sans chaperon, en pleine nuit, dans un buisson perdu dans la nature. Ce qui vous l'avouerez, pour une jeune femme décente…

Sa femme lui coupa brusquement la parole. Ses yeux brillaient d'une haine venimeuse à mon encontre, et elle aboya férocement :

— Et cette petite étrangère dévergondée ose accuser un des plus dignes citoyens natifs de notre cité. Le fils de notre *dux*. L'héritier du légat de Rome. Un noble descendant des Colonna ! J'exige ici devant vous, messeigneurs, que cette calomnie diffamatoire soit purement et simplement rejetée, que la réputation de Jaerius soit lavée de tout soupçon, et que cette petite putain itinérante soit attachée nue en public, et fouettée hors les murs de notre cité !

Les juges secouèrent leur tête à l'unisson, et se remirent à palabrer de conserve, tandis que je me penchais vers Wyrd pour lui dire :

— Il fallait s'y attendre. Mais qui sont ces Colonna ?

— À une certaine époque, murmura Wyrd en retour, ce fut l'une des plus grandes familles de Rome, à présent totalement dégénérée. Tu n'as qu'à voir ce falot de Latobrigex. Un homme doté d'un tant soit peu de caractère aurait-il épousé une virago comme Robeya ? Et engendré un scélérat comme ce Jaerius ? Bien sûr, tous cherchent encore à se prévaloir pompeusement du statut ronflant de *clarissimus,* mais…

Il y eut une autre intervention, et c'est cette fois le Père Tiburce qui prit la parole, du ton onctueux dont il était coutumier :

— Messeigneurs, il n'est point du ressort de l'Église d'intervenir dans les affaires civiles, et en tant que serviteur de Dieu, je me garderai bien d'y déroger. Cependant, ayant été marchand à Constantia longtemps avant d'y être ordonné prêtre, j'aspire simplement à donner ici quelques précisions susceptibles d'avoir leur importance dans l'affaire qui nous concerne.

Naturellement, le *judicium* lui donna la parole, et naturellement, je m'attendis à le voir flatter humblement en paroles le *dux* Latobrigex. Mais ce prêtre avait visiblement pris confiance en son autorité ecclésiastique, et bénissant certainement l'occasion qui lui était soudain donnée d'en faire la démonstration, il me stupéfia :

— C'est vrai, nous n'avons là qu'une insignifiante étrangère de passage portant une grave accusation contre un respectable citoyen de Constantia. Mais je me permets de vous rappeler, messeigneurs, que la prospérité de notre cité n'est fondée que sur les étrangers qui franchissent ses portes. Le moindre *nummus* gagné par les citoyens que nous sommes, du plus noble au plus vil, provient de ces étrangers, qu'ils soient marchands, négociants ou pourvoyeurs en denrées diverses. Imaginez maintenant un seul instant que par-delà les portes de notre cité, se répande le bruit que seuls les citoyens de Constantia peuvent espérer la protection des lois de la ville… et que tout étranger ne puisse désormais espérer ici qu'injustice, fut-il un moins que rien telle la putain vagabonde ici présente… Je vous le demande, que croyez-vous qu'il adviendrait alors, messeigneurs, de l'opulence de notre cité ? *Quid* aussi de la réputation morale de l'Église de Dieu que nous avons l'honneur de représenter ? Je me permettrai donc un humble conseil à vos seigneuries. Faites droit à la revendication du plaidant, et autorisez cette rixe entre Jaerius et Gudinand, afin de trancher le différend qui vous est soumis. Vous serez lavés du soupçon d'avoir voulu intervenir pour ou contre l'une des parties en

présence. Car dans le rite de l'ordalie, seul Notre Seigneur est juge.

— Comment osez-vous ? fulmina Robeya, tandis que son mari gardait le silence et que son fils commençait à transpirer de manière ostensible. Espèce de boutiquier en chasuble, qui êtes-vous pour soumettre un membre éminent de notre noblesse à un vulgaire combat public contre une telle vermine de réprouvé sans cervelle… au nom de l'honneur d'une misérable représentante de la plus vile engeance femelle qui se puisse concevoir ?

— *Clarissima* Robeya, rétorqua le prêtre sur un ton respectueux, tout en levant sur elle un index rigoureux, les devoirs et la dignité de la noblesse ont bien sûr leur importance, que je ne nierai point. Mais bien plus lourd est le devoir du prêtre, car au jour du Jugement dernier, c'est lui qui rendra compte au nom des *rois* eux-mêmes. C'est pourquoi, *clarissima* Robeya, dussiez-vous éclipser en dignité le reste de l'humanité, votre fierté n'en devra pas moins s'incliner devant l'humble représentant des mystères chrétiens. Quand votre prêtre parle, vous devez le payer de respect, et non contester ses avis. J'ai le regret de vous le rappeler ici solennellement. C'est en tant que prêtre que je vous y enjoins, mais c'est le Christ lui-même qui vous menace par ma voix.

— Et ça, ça effraie même un dragon femelle, murmura Wyrd.

De fait, la dame avait pris une couleur de cendre durant cette semonce et ne pipa mot ensuite, tandis que Jaerius accroissait encore sa déjà copieuse sudation. Au terme d'un instant de silence, ce fut Latobrigex qui reprit la parole. Posant la main sur le bras de sa femme, il dit de sa voix douce :

— Le Père Tiburce a raison, ma chérie, il faut que justice soit faite, et dans l'ordalie, Dieu seul décide là où est le droit. Ayons foi en son jugement, ainsi qu'en la solidité du bras de notre fils.

Il se tourna vers les trois membres du *judicium*.

— Messeigneurs, je me prononce en faveur de cette demande. Que le combat se déroule demain matin.

22

La nouvelle dut parvenir le soir même aux quatre coins de la cité, et même au-delà. Le lendemain matin, lorsque Wyrd et moi arrivâmes dans l'amphithéâtre (j'étais redevenu Thorn, à propos), il semblait que l'entière population de la ville et de ses environs se soit rassemblée aux grilles, hurlant à qui obtiendrait les tessons de terre cuite permettant d'accéder au spectacle.

Longtemps, l'Église avait regardé d'un mauvais œil les affrontements de gladiateurs, et la majeure partie des empereurs chrétiens les avaient du reste interdits. Peut-être certains combats de ce style avaient-ils eu lieu de façon privée dans les provinces les plus éloignées, mais ils avaient disparu de Rome depuis cinquante ans au moins avant ma naissance. Pour ce duel, on n'aurait bien sûr pas recours au glaive court, ni à aucune des armes traditionnelles que sont le trident, la masse ou le filet lancé, mais seulement au *fustis,* le bâton. Cela n'en promettait pas moins d'être un combat sanglant, ce qui, pour la foule de l'amphithéâtre, était un événement sans précédent.

On n'y trouvait pas que les simples pêcheurs, artisans, campagnards et autres roturiers habitués à fréquenter les jeux et sports de l'arène. Cette fois, même les marchands, les négociants et tenanciers d'échoppes (lesquels eussent naguère rechigné à fermer marchés et entrepôts, même pour pleurer la mort d'un empereur populaire) semblaient avoir fermé les volets de leurs établissements, ou les avoir abandonnés à la charge de clercs ou d'esclaves subalternes, afin de ne rien rater de ce spectacle. Les visiteurs de passage n'auraient quant à eux pour rien au monde manqué d'être là, du moins tous ceux qui avaient entendu parler de cette unique occasion de se distraire.

Longtemps avant le début des hostilités, je suis sûr que la moindre place de chaque *cuneus*[70] et chaque *maenianum*[71] était

[70] Gradin.

prise. Comme c'est l'usage, les gens de peu occupaient le tiers supérieur des gradins, mais Wyrd avait payé au prix fort des tessons donnant accès aux sièges numérotés du second tiers, accessibles en principe uniquement aux nobles ou aux puissants. Le tiers du bas, au niveau des arènes, était réservé aux officiels de haut rang et autres dignitaires, le podium central revenant au *dux* Latobrigex, à sa femme Robeya et au Père Tiburce, tous somptueusement vêtus comme pour un jour de fête. Le *dux* était aussi inexpressif que la veille, mais sa femme bouillait littéralement de fureur, et le prêtre semblait aussi suave et mielleux que s'il s'apprêtait à regarder une troupe rejouer pieusement le spectacle de la Passion.

Je me tournai vers Wyrd et dis :

— Je suis prêt à parier toute ma part de l'argent que nous avons gagné tous les deux et sagement mis de côté, *fráuja,* que Gudinand va l'emporter ce matin.

Il se contenta de glousser.

— Par Laverna, déesse des voleurs, des traîtres et des fugitifs, tu voudrais que je soutienne ce porc de Jaerius ? Grotesque ! Mais, *akh,* je n'ai jamais su résister au plaisir de parier quelque chose dans une arène. Je vais donc engager ma moitié de gains contre la tienne, et la placer tout entière sur Gudinand.

— Quoi ? Mais c'est grotesque. Je serais déloyalement…

Mais je fus interrompu au milieu de ma remontrance par un strident coup de trompette venu d'en bas, et le murmure grondant de toute une foule impatiente. Jaerius et Gudinand venaient d'émerger de grilles situées l'une en face de l'autre, de chaque côté du périmètre de l'arène.

Chacun des garçons était armé d'un solide *fustis* en bois de frêne, plus long que leur propre taille et épais comme le poignet. Tous deux étaient vêtus d'un pagne, et le reste de leur corps luisait d'huile, dont on les avait enduits pour que les coups puissent glisser sur la peau. Ils s'approchèrent du centre de l'arène, puis se tournèrent, marchèrent de front vers le podium, et levèrent leurs bâtons en guise de salut au *dux*. Impartialement, ce dernier leva à son tour son poing, dans

---

[71] Balcon.

lequel il tenait un tissu blanc, devant chacun des combattants. Sur quoi la trompette retentit de nouveau, et le *dux* laissa tomber le tissu. Instantanément, Jaerius et Gudinand se tournèrent l'un vers l'autre et se mirent en position de combat, attrapant fermement le bâton d'une main en son centre, l'autre étant calée à mi-distance entre ce centre et l'extrémité. Les deux jeunes hommes étaient prêts pour le combat. Gudinand, plus grand, disposait d'une meilleure allonge, mais Jaerius, plus épais, avait une meilleure réserve de muscles. Leur adresse au bâton semblait équilibrée. Je savais que Gudinand n'avait pas eu d'ami avec lequel disputer de faux combats au bâton, mais nul doute qu'il avait dû livrer seul quelques combats imaginaires. Jaerius, de son côté, avait sans doute eu de multiples occasions d'affronter des adversaires, mais sachant qui il était, ceux-ci avaient dû réfréner leurs coups et le laisser gagner aisément. Finalement, compte tenu du fait qu'aucun des deux combattants n'avait jamais eu à affronter un adversaire réellement expérimenté, un professionnel du *fustis,* ils donnaient maintenant un spectacle plus qu'estimable de tournoiements, d'esquives, de parades et d'assauts, et les spectateurs n'eurent vraiment pas à se plaindre d'avoir investi de l'argent dans un affrontement de novices empotés.

Exaspéré, je revins à la charge auprès de Wyrd :

— Mais enfin, vous ne pouvez ainsi me confisquer mon pari ! C'est tout de même moi qui ai envoyé Jaerius dans cette arène pour qu'il se fasse battre comme plâtre. Ce serait folie de ma part, même en me faisant forcer la main, de parier contre l'homme que j'ai choisi pour défenseur et pour champion. J'insiste pour que…

— *Balgs-daddja,* fit calmement Wyrd. J'avais raison de soutenir Gudinand et je refuse de rétracter mon pari. Regarde comme Jaerius est déjà en train de subir, de tressaillir et de battre en retraite.

Les adversaires avaient engagé le combat en essayant d'emblée tous les coups et mouvements possibles au *fustis,* offensifs et défensifs, afin de jauger le courage, la dextérité, les points forts et points faibles de leur vis-à-vis. Parmi les mouvements de défense figurent bien sûr la rapide et ferme

parade avec le bâton lui-même, mais il existe aussi quantité d'autres moyens, tels que l'esquive sur le côté, l'inclinaison du tronc vers le bas, ou même, lorsque l'adversaire balaie l'air d'un violent mouvement tournant de la longueur de son bâton, le vif bond en hauteur, opéré avec la prestesse de l'acrobate. À la base, les principaux mouvements offensifs du combattant au bâton sont le crochet et l'attaque en pointe, mais tous deux peuvent bien sûr être pratiqués de multiples façons, une feinte de crochet pouvant par exemple se résoudre en poussée de l'avant.

Après avoir un moment asséné l'un et l'autre tous les coups possibles, dont certains étaient assez puissants et sonores pour arracher aux spectateurs des grognements de sympathie, et chacun ayant, avec plus ou moins de succès, opéré toutes les défenses imaginables, les deux adversaires connaissaient maintenant leurs points faibles, et avaient décidé de se concentrer sur ceux-ci.

Jaerius, manquant de longueur de bras, avait peu recours à l'attaque en pointe et faisait confiance à ses crochets latéraux, et la plupart de ses moulinets visaient Gudinand à la tête. Je pense que la phrase de sa mère parlant de Gudinand comme d'une vermine « sans cervelle » avait dû le marquer, et il espérait visiblement étourdir ou assommer le jeune homme d'un habile coup oblique.

Gudinand, pour sa part, avait rapidement compris qu'il parviendrait difficilement à déséquilibrer ou même à renverser le corps trapu et ramassé de Jaerius par des frappes latérales de son gourdin. Il misa donc tout sur son allonge supérieure, dans les poussées de face. Il visait alternativement Jaerius à l'estomac, tentant de l'éperonner par l'avant, et aux mains, cherchant à leur faire perdre la prise qu'il pouvait avoir sur son *fustis*.

Gudinand, plus mince et plus léger, parvenait à éviter ou à parer la plupart des crochets de Jaerius à sa tête. Jaerius, en revanche, plus lourd et moins agile, avait du mal à esquiver les poussées de son adversaire. Quelques coups à l'estomac portèrent à plein, arrachant a chaque fois à Jaerius un cri audible, le forçant à tituber de quelques pas vers l'arrière, le

temps de reprendre son souffle. On entendit aussi distinctement plusieurs coups de Gudinand faire craquer les doigts de Jaerius sur sa perche, et il en vint presque, l'espace d'un instant, à la laisser échapper d'une main. Dès cet instant, Jaerius cessa toute attaque, se contentant de résister aux tentatives de son adversaire pour lui faire lâcher prise. Il semblait avoir abandonné tout espoir de victoire et se limiter à repousser la défaite. Gudinand pressa son avantage, forçant Jaerius à reculer jusqu'à ce que tous les deux se retrouvent juste sous le podium central.

— Regarde-moi ça ! répéta Wyrd. Ce gros lourdaud est en train de nous suer toute sa graisse.

C'était bien le cas. À l'endroit où résistait Jaerius, mais chancelant, tremblant et arc-bouté sur ses pieds pour tenter de garder l'équilibre face à l'implacable volée de coups que lui infligeait Gudinand, une large tache était en train de s'élargir sur le sable, et je ne crois pas qu'il s'agissait uniquement de sueur et de graisse. Jaerius lançait des coups d'œil désespérés de droite et de gauche, comme à la recherche d'un abri où se réfugier… ou d'une aide qui aurait pu survenir du podium, où étaient assis son père et sa mère. Le visage du *dux* avait conservé une expression imperturbable, quant à celui de Robeya… dame, si elle avait été un véritable dragon, nul doute qu'elle aurait sauté dans l'arène aux côtés de son fils, et craché des flammes sur Gudinand.

Wyrd remarqua d'un ton satisfait :

— Le brutal fanfaron s'avère souvent n'être qu'un pleutre, et celui-ci est en train d'en apporter l'éclatante preuve en public. Tu vois, gamin, tu n'auras pas à te plaindre de me verser ta part de pari, même si elle est énorme, car ton ami t'aura donné le plaisir de le voir l'emporter.

Mais tout d'un coup, Gudinand cessa de faire pleuvoir cette grêle de coups sur Jaerius et recula de quelques pas. Les spectateurs pensèrent sans doute qu'il accordait simplement à son vaincu la clémence : celle de ne pas le mettre à mort sur-le-champ, de ne pas lui rompre les os au point de le laisser à jamais infirme, éviter même de frapper jusqu'à ce qu'il gise au sol, contraint de lever le pouce dans une humiliante supplique,

implorant son vainqueur de lui laisser la vie sauve. Mais je sus très vite que ce n'était pas ce désir de clémence qui paralysait ainsi Gudinand. Il avait cessé de regarder Jaerius ; ses yeux s'étaient levés lentement vers le ciel de l'arène, plus haut que les derniers gradins, et se promenaient sur le ciel du matin, comme s'il venait d'y voir passer un étrange oiseau vert, ou d'entendre hululer une chouette en plein jour.

Malgré toutes les meurtrissures subies au cours du combat, Gudinand n'avait montré aucun signe de son affliction. Mais j'avais depuis longtemps remarqué que celle-ci, loin de survenir dans les plus durs moments de tension, le cueillait au contraire lorsqu'il se sentait heureux, et au mieux de sa forme morale. Ce qui fut le cas, au moment où il se trouva sur le point de connaître le sommet de son existence, celui qui l'aurait transformé en héros de la ville, lui, le misérable proscrit méprisé de tous.

Le *fustis* lui glissa simplement des mains, et je pus voir pourquoi : ses pouces venaient de se recourber, crispés contre ses paumes, et ses mains ne lui servaient désormais plus à rien. Jaerius restait debout sur place, sonné, vacillant doucement sur ses pieds, aussi engourdi dans son ahurissement que l'était son adversaire. Tous les spectateurs de l'amphithéâtre étaient figés de la même stupéfaction, absolument sans voix. Alors, comme si un coup mortel l'avait déjà frappé, Gudinand poussa son hurlement, ce cri que j'avais déjà entendu, et son vibrato à donner le frisson déchira le silence des respirations suspendues. Une autre voix murmurait aussi, si ténue que seul Jaerius fut en mesure de l'entendre. Sa mère, penchée loin en avant sur la balustrade du podium, lui soufflait quelques mots à voix basse.

Jusqu'à cette intervention, Jaerius était demeuré debout, perplexe et abasourdi, saignant à la fois du nez et de sa main droite presque écrasée, de toute évidence incertain de la conduite à tenir… quand Robeya avait parlé. Et soudain, alors que Gudinand, la tête penchée en arrière, était encore en train de pousser ce cri inhumain, Jaerius frappa de toute sa force. Le gourdin cueillit Gudinand en pleine gorge, taillant net son pitoyable glapissement, et il tomba en arrière, aussi droit qu'un tronc abattu.

Le coup ne l'avait peut-être pas grièvement blessé ; il aurait pu se relever pour combattre ; mais la crise l'avait saisi. Il gisait sur le dos, rigide, seules ses extrémités étaient agitées d'un frémissement convulsif, et Jaerius le rouait sur tout le corps de coups vicieux assénés de haut en bas. Gudinand aurait encore eu la possibilité de lever le pouce, et le *dux* Latobrigex lui aurait accordé sa grâce, après avoir consulté du regard la foule en lui demandant : la vie ou la mort ? Mais le pauvre Gudinand, incapable d'ouvrir sa main recroquevillée par le spasme, ne put lever ce seul doigt.

Son tremblement se calma puis finit par cesser : il gisait là tout flasque, tandis que Jaerius le battait, écrasant son corps sans relâche, jusqu'à n'en faire qu'une masse méconnaissable ; la seule chose bougeant encore sur Gudinand était la salive qui coulait de sa bouche. Il était sûrement mort maintenant, mais Jaerius s'acharnait sur ce corps sans forme, comme s'il se défoulait avec délectation sur un sac de chatons. Cette vision était si insoutenable que la foule, spontanément, s'était levée sur ses pieds et implorait, rugissant comme un seul homme : « Grâce ! grâce ! »

Jaerius suspendit son mouvement le temps de jeter un coup d'œil vers le podium. Mais le *dux* n'eut pas le temps de faire le signe traditionnel du pouce baissé qui signifiait « laisse tomber ton arme ». Robeya l'avait en effet devancé, brandissant son pouce en direction de sa poitrine, ce qui au temps des gladiateurs voulait dire « tue-le ! ». Et bien sûr, Jaerius obéit à sa mère. Tandis que la foule trépignait toujours en hurlant « Grâce ! », il leva son gourdin verticalement, et l'abattit à la manière d'un bélier, trois ou quatre fois, directement sur la tête de sa victime. Le crâne de Gudinand s'éparpilla comme une coquille d'œuf, et le cerveau tragiquement désordonné qui avait rendu sa vie sans tache si misérable ne serait plus guéri par aucune attention de Juhiza ni par aucun autre moyen, car il gisait désormais sur le sable, répandu sous la forme d'une bouillie gris-rose.

Devant ce spectacle, la foule, qui avait auparavant semblé si assoiffée de sang, commença à tempêter contre cet ignoble outrage, dans une véritable cacophonie de langues : *Skanda !*

Atrocitas ! Unhrains slauts ! Saevitia ! ce qui signifie : « Honte ! Atrocité ! Dégoûtant massacre ! Sauvagerie ! » Les gens tournaient maintenant en rond sur place et je pense qu'ils n'auraient pas tardé à arracher leur sièges et à les jeter dans l'arène, afin de tailler Jaerius en pièces.

Mais le Père Tiburce s'était également levé, et il étendit les bras pour demander l'attention de la foule. Au fur et à mesure que les spectateurs le virent, ils se calmèrent pour le laisser parler. Il prit alors solennellement la parole, et cria alternativement en latin et dans la Vieille Langue, afin que chacun puisse le comprendre :

— *Cives mei ! Thiuda !* Mon peuple ! Cessez vos protestations impies, et acceptez le verdict de Dieu. Le Seigneur est sage et juste, et son jugement est droit ; jamais il ne manifesterait la moindre iniquité. Pour mettre un terme à tout doute en cette controverse, et que chacun soit informé de la vérité, Dieu a décrété que Gudinand serait vaincu, et que Jaerius emporterait la victoire. Gardez-vous de contester sa sagesse, le jour où il vous délivre son message. *Nolumus ! Interdicimus ! Prohibemus !*[72] *Gutha waírthai wilja theins, swe in himina jah ana aírthai !* Que sa volonté soit faite, sur la terre comme au ciel !

Personne dans la foule ne se sentit de taille à défier l'ordre du prêtre. Bien que continuant de maugréer sourdement, la masse humaine quitta lentement l'amphithéâtre et commença à se disperser. Tiburce, Latobrigex, Robeya et Jaerius durent s'évanouir par une porte dérobée, car subitement, ils disparurent tous les quatre à notre vue. Personne, à l'exception de Wyrd et de moi-même, ne resta donc à regarder les esclaves de l'arène – ironiquement nommés les Charons, ou convoyeurs de l'enfer – ôter du sable l'amas de chair qui avait été Gudinand.

— *Hua ist so sunja ?* gronda Wyrd. Où est la vérité ? Je ne saurais dire quel est le serpent le plus visqueux, entre Jaerius, son dragon de mère et ce reptile de prêtre.

Je fis également référence à la Bible.

---

[72] Nous le refusons ! Nous l'interdisons ! Nous le prohibons !

— *Mis fraweit letaidáu ; ik fragilda*. J'aurai ma vengeance. Ils le paieront.

— C'est moi qui vais devoir te payer, grommela Wyrd tandis que nous nous levions pour partir. Ça ne te consolera pas de la mort de ton ami, mais tu as gagné une petite fortune. J'élèverai tout de même une petite objection, si tu le permets. Tu ne m'avais jamais dit que ce Gudinand était un *uslitha,* sujet au « mal sacré ».

— Je vous ai demandé de retirer votre pari ! coupai-je, mordant. Je vous laisse libre de le retirer à l'instant, si vous le souhaitez.

— Par la pâle face émaciée de la déesse Paupertas, jamais de ma vie je n'ai laissé une dette impayée. Je ne vais pas commencer maintenant, qui plus est en volant un ami.

— Tant mieux, fis-je alors que nous arrivions sur la rue. Je vais avoir besoin de cet argent. Et je vous promets de travailler dur cet hiver, pour nous aider à reconstituer notre fortune.

— Besoin de cet argent ? demanda Wyrd, surpris. Puis-je te demander pour quoi faire ?

— *Ne, fráuja,* pas avant que je ne l'aie dépensé. Vous pourriez tenter de me dissuader d'en faire l'usage que j'ai décidé.

Il haussa les épaules, et nous nous acheminâmes en silence vers notre *deversorium*. Je pleurais en marchant, bien que ni Wyrd ni qui que ce soit d'autre n'aurait pu s'en apercevoir, car nulle larme ne perlait à mes yeux. La douleur que me procurait, en tant que Thorn, le deuil du Gudinand-qui-avait-été-mon-ami se portait de manière virile, les yeux secs. Mais la femme en moi pleurait sans honte la disparition du Gudinand-qui-m'avait-aimée. Cette personnalité étant alors profondément enfouie sous mon côté masculin, ces larmes coulaient, pour ainsi dire, de mon cœur. Je ne pus m'empêcher de me demander ce qui serait arrivé si Juhiza avait été présente en cet instant… Les larmes auraient-elles réellement coulé sur ses joues ?

Cela me conduisit tout naturellement à une réflexion sur ma nature particulière, et les effets sinistres qu'elle semblait engendrer sur le monde dans lequel je vivais. Cela venait-il de mon incapacité de *mannamavi* à aimer, ou mon destin était-il

tout simplement de faire souffrir les autres ? Tous les Romains avaient coutume de croire, et les païens continuaient de partager cette croyance, que chaque être vivant était gardé et guidé toute sa vie par un petit dieu personnel, invisible mais toujours présent. Ceux des hommes étaient appelés les *genii,* ceux des femmes les *junones*. Selon les croyances païennes, l'individu n'a qu'un libre arbitre limité ; il doit en général suivre les fantaisies et caprices que lui dicte son esprit tutélaire. L'androgyne que j'étais avait-il donc à subir les directives de deux anges gardiens conjugués ? Se pouvait-il qu'ils fussent en conflit permanent pour me contrôler ? Ou bien au contraire, est-ce que nul ne s'occupait de moi ? J'étais intimement convaincu qu'un grand nombre des décisions que j'avais prises l'avaient été de mon propre chef, mais pour certaines, j'en étais moins sûr. J'étais certain, par exemple, d'avoir été mon propre maître lorsque j'avais pris la décision d'éliminer le nuisible Frère Pierre. En revanche, sans que j'y aie mis aucune mauvaise intention, il était vraisemblable que Sœur Deidamia était morte, battue à mort par le *flagrum* qu'on lui avait infligé suite à sa compromission coupable avec moi. J'avais eu de bonnes raisons d'égorger la femme Hun dans son campement, mais rien ne pouvait excuser que l'innocent charismatique Becga ait payé de sa vie cette aventure. Par *Iésus,* même mon compagnon le *juika-bloth* était mort par ma faute, parce que par pure ignorance, j'avais interféré dans son mode de vie naturel… Et voilà qu'à présent, une fois encore… j'avais, sans l'avoir voulu, été la cause directe du sacrifice par Gudinand de sa propre existence.

Liufs Guth ! Que ce soit de ma propre volonté ou suivant les vœux d'un quelconque génie tutélaire, étais-je réellement, déjà et si tôt, devenu un *raptor,* comme je l'avais une fois sincèrement souhaité, vivant ma vie comme en maraude ? Au prix et au mépris de la vie des autres ?

Si c'était le cas, je connaissais déjà ma prochaine victime.

*

— Khaîre !

Ainsi me reçut le marchand d'esclaves égyptien, d'une exclamation grecque signifiant la bienvenue. Dès que je lui eus annoncé le motif de ma visite, il me regarda d'un air entendu :

— N'avais-je pas prédit, jeune maître, qu'un jour, *vous-même* auriez besoin d'une *venefica* pour votre propre usage ? Je ne pensais pas que cela arriverait si tôt, je vous le confesse… Vous êtes encore si jeune, et…

— Épargnez-moi votre homélie, je vous prie, coupai-je d'un ton sec. Le prix, c'est de cela que je suis venu discuter.

— Le prix ? Vous le connaissez.

Il n'empêche, je tentai de marchander, ne serait-ce que pour en tirer un avantage symbolique. Le négociant, je l'ai dit, avait évoqué pour l'esclave Petit Singe un montant qui équivalait peu ou prou à la totalité de ce que j'avais dans ma bourse. Cependant, au terme d'une discussion houleuse qui frôla l'altercation, je réussis à le faire baisser légèrement, ce qui nous laissait, à Wyrd et moi, de quoi payer notre pension au *deversorium,* et de quoi nous équiper pour l'hiver à venir, ainsi qu'un peu de menue monnaie dont j'avais besoin pour un dernier projet personnel. J'avais acheté la *venefica*.

— Très bien, fis-je, une fois que, la transaction conclue, le négociant eut signé, et apposé son sceau sur le certificat m'instaurant propriétaire légitime de l'esclave Petit Singe. Faites habiller la jeune fille et tenez-la prête pour dès que j'aurai besoin de ses services. Il se pourrait que je l'appelle assez vite.

— Elle sera très bientôt dévouée et à vos ordres, sourit l'Égyptien d'un air maléfique. Quand le temps sera venu, je vous souhaite pleine et complète satisfaction, *Khaîre,* jeune maître.

Au cours des jours qui suivirent, c'est moi qui devins un espion, blotti à l'affût devant le domicile du *dux* Latobrigex. Je limitai ma surveillance à la durée du jour, car c'était de jour que la conjonction d'événements souhaitée avait la plus grande probabilité de se produire. Le soir venu, je retrouvais Wyrd, et nous allions dîner à la taverne ou nous baigner aux thermes, parlant de choses banales, sans conséquence. La curiosité le démangeait visiblement, mais il fit preuve de patience, et ne posa aucune question ni n'émit aucune récrimination au sujet du retard que je faisais prendre à notre expédition d'hiver.

Je vis à de nombreuses reprises la voiture au décor liburnien quitter la résidence ducale aux cris de : « Faites place pour le légat ! » mais soit elle convoyait Latobrigex seul, soit le légat sortait en compagnie de sa femme, soit accompagné de son fils. Ce n'est que le jour où je vis enfin les porteurs transporter côte à côte Robeya et Jaerius que je les suivis en trottinant à bonne distance. Comme je l'avais espéré, la voiture stoppa aux thermes masculins, et Jaerius en descendit. Puis la voiture repartit, et je continuai ma filature, émettant une fervente prière silencieuse. Celle-ci fut exaucée : l'arrêt suivant se fit aux thermes féminins, et Robeya en descendit pour s'y rendre.

Je courus aussi vite que je pus jusqu'à l'échoppe de l'Égyptien, y récupérai sans difficultés Petit Singe, et la traînant par le bras, fonçai vers les thermes où Jaerius était en train de prendre un bain. Arriver en compagnie d'un esclave destiné à votre service n'avait en soi rien d'incongru, mais il était évident que je ne pouvais entrer ici accompagné d'une jeune fille. Cependant, comme dans tous les thermes haut de gamme, il y avait là de petites salles d'attente, ou *exedria,* et j'installai Petit Singe dans l'une d'entre elles munie d'une couche.

Bien qu'il lui fut impossible de comprendre mes mots, la jeune fille noire regarda attentivement ce que je lui expliquais par gestes, hochant la tête en signe de compréhension chaque fois qu'elle intégrait l'un des points abordés. Elle devait se mettre totalement nue, puis s'allonger sur sa couche et attendre un peu ; après quoi, elle aurait à agir en fonction de ce pour quoi elle avait été élevée et entraînée. Ceci fait, elle devrait se rhabiller sans délai, quitter l'*exedrium*, sortir du bâtiment et me rejoindre dans la ruelle adjacente.

Espérant instamment que Petit Singe avait vraiment compris ce que je venais d'expliquer, je la laissai là et me rendis dans l'*apodyterium* où je me dévêtis. Vêtu d'une serviette autour des hanches, je traversai en toute hâte l'enfilade des pièces successives, à la recherche de Jaerius. Au terme de ma folle course récente, je me dis que j'avais effectivement bien besoin d'un bain, aussi fus-je grandement soulagé lorsque je localisai ma proie dans la vapeur du *sudatorium*. Il y avait là plusieurs autres hommes, assis à transpirer tout en parlant entre eux,

mais ils formaient un groupe un peu à l'écart de Jaerius. C'est tout à fait ce que à quoi je m'étais attendu. J'avais en effet remarqué que depuis le combat de l'ordalie, l'ensemble des habitants de Constantia avaient tacitement décidé de tenir comme en quarantaine le fils du légat, évitant tout contact avec lui. Même les gredins dans son genre le fuyaient, et il était fort probable que seuls sa mère, son père et peut-être le prêtre arriviste, lui avaient depuis lors prodigué ne serait-ce qu'un mot ou un regard amical.

Jaerius était donc assis seul, nu à l'exception de sa main droite bandée, et ruminait apparemment de sombres pensées, l'air morose. Aussi me toisa-t-il d'un air profondément étonné lorsque je vins m'asseoir à ses côtés et me présentai comme étant « Thorn, un de vos fervents admirateurs, *clarissimus* Jaerius ». Il aurait pu être, me direz-vous, passablement surpris de se trouver ainsi abordé par quelqu'un ayant sensiblement le même âge et la même physionomie que Juhiza. Mais il n'avait aperçu celle-ci que dans une obscurité quasi totale lorsqu'il l'avait étreinte dans le buisson, et dans la discrète pénombre qui régnait dans l'église où s'était réuni le tribunal. De plus, il était évident que j'étais un homme, puisque je l'abordais dans un des thermes réservés aux hommes, n'était-ce pas logique ? Je suis sûr qu'il fut surtout interloqué d'avoir enfin *quelqu'un* à qui parler, lui qui était devenu une notable *persona non grata*.

— *Clarissimus*, lui dis-je, vous ne me connaissez pas, car je ne suis que l'apprenti d'un marchand de passage, et nous ne sommes pas là depuis bien longtemps. Il n'en reste pas moins que j'ai une dette envers vous.

— Une dette, quelle dette ? demanda-t-il d'une voix rauque, se reculant légèrement sur son siège pour s'éloigner de moi.

Il me sembla d'emblée affolé à l'idée que je puisse être un quelconque parent éloigné de Gudinand, et que la dette en question soit de celles qu'on n'avait guère envie de voir honorées.

Je me hâtai de préciser :

— Grâce à vous, j'ai gagné une somme considérable, à l'occasion d'un pari. Considérable au vu de ma situation, tout du moins. Voyez-vous, j'étais parmi les spectateurs dans l'arène,

l'autre jour, et j'ai parié sur vous toutes mes économies, jusqu'à mon dernier *nummus*.

— Vraiment ? hasarda-t-il, l'air encore circonspect. Je n'aurais jamais cru que qui que ce soit ait songé à le faire.

— C'est pourtant ce que j'ai fait. Et ça m'a valu des gains considérables.

— Eh bien ça, je veux bien le croire, admit-il le regard morne.

— C'est pourquoi, en reconnaissance de ce que vous avez fait gagner au modeste apprenti que je suis, j'ai voulu vous offrir une récompense. Je sais, bien sûr, *clarissimus,* que jamais vous n'accepterez une *pars honorarium*[73]. Aussi vous ai-je apporté un cadeau.

— Hein ?

— J'ai dépensé une partie de mes gains pour vous acheter une esclave.

— J'en ai tant qu'il m'en faut, des esclaves, merci, apprenti.

— Pas des comme celle-ci, *clarissimus*. Une jeune vierge, juste assez mûre pour en savourer la chair sous le fruit.

— Merci encore, mais des fruits comme ça, j'en ai savouré pas mal.

— Pas des comme celui-ci, répétai-je. Cette enfant est non seulement vierge, non seulement belle, mais elle est noire. Une jeune Éthiopienne.

— Tiens donc…, murmura-t-il, et sa face mélancolique s'illumina. Je n'ai encore jamais couché avec une Noire.

— Vous allez pouvoir vous rattraper à l'instant, si le cœur vous en dit. J'ai pris la liberté de l'introduire dans le bâtiment. Elle vous attend, déjà nue, dans l'*exedrium* numéro trois, à côté du hall d'entrée.

Ses yeux se rétrécirent.

— Ne seriez-vous pas en train de vous moquer de moi ?

— Je n'ai pas d'autre ambition que de vous remercier, *clarissimus*. Vous n'avez qu'à y aller voir. Si ce que vous voyez ne vous plaît pas… je vous attendrai ici. Vous n'aurez qu'à revenir, et me dire que vous déclinez l'offre.

---

[73] Part des bénéfices

Jaerius semblait encore méfiant, mais sa soif de stupre s'était réveillée. Il se leva, drapa une serviette autour de ses hanches et déclara :

— Attends-moi là, apprenti. Si je ne reviens pas immédiatement pour t'étrangler comme le mystificateur que tu es, je reviendrai… un peu plus tard, cette fois… te remercier comme il convient de ton cadeau.

Et il s'éloigna vers l'extrémité du bâtiment.

Je n'attendis point ; je le suivis de près. J'avais trop précisément calculé mon coup pour perdre une seconde. Dès que Jaerius eut gagné l'*exedrium,* et que je vis qu'après un bref intervalle, la porte ne se rouvrait pas, je trottinai jusqu'à l'*apodyterium* et, heureux d'avoir nettoyé un peu de ma sueur à la vapeur, renfilai hâtivement mes vêtements. Courant toujours comme un fou, je me précipitai dans ma chambre du *deversorium,* changeai de tenue et me métamorphosai en Juhiza. Sans prendre le temps de me maquiller et de me parer de bijoux, je revins à toute allure aux thermes que je venais de quitter.

Comme convenu, Petit Singe m'attendait dans la rue toute proche, détaillant d'un œil placide les promeneurs de passage. Beaucoup d'entre eux ralentissaient pour la regarder d'un air curieux, car même s'il arrivait de temps à autre qu'un convoi de marchandises ramenât des filles noires, cela restait malgré tout chose rare. Surtout d'aussi jolies. Quand je la pris par le bras, Petit Singe se cabra ; j'étais une femme, et une étrangère. Mais aussitôt, elle reconnut son nouveau maître et me sourit, même si elle me sembla pour le moins troublée par mon comportement extrêmement curieux. Je fis des gestes interrogatifs en direction des thermes, et son sourire s'agrandit, puis elle secoua vigoureusement la tête.

Je l'emmenai donc au petit trot jusqu'aux thermes pour dames, où il était en revanche parfaitement naturel pour une femme comme il faut d'arriver en compagnie d'une esclave, fut-ce une Noire. Petit Singe et moi nous dévêtîmes dans l'*apodyterium,* et parcourûmes ensemble les pièces. Il s'était écoulé pas mal de temps à présent, et Robeya, logiquement, se trouvait dans la toute dernière, le *balineum,* en train de faire la

planche dans la chaude piscine d'après-bain, aussi abandonnée et langoureuse que lorsque je l'avais aperçue la première fois. Il était cependant évident, là aussi, qu'elle était tenue à l'écart par les autres femmes, car alors que celles-ci s'étaient gaiement rassemblées à l'autre extrémité, Robeya demeurait isolée à un bout du bassin, celui-là même où elle avait suggéré que nous allions folâtrer.

Prenant garde de ne pas me laisser voir, je la montrai du doigt à petit Singe, et de nouveau, lui transmis par gestes mes instructions. Elle allait nager vers Robeya, de la manière la plus excitante qu'elle pourrait, et se plier à tout ce qu'elle lui proposerait. Après quoi, ayant mis à l'épreuve ses talents, elle foncerait jusqu'à l'*apodyterium,* se rhabillerait à toute vitesse, se ruerait hors des thermes, et cette fois je l'attendrais dehors. Petit Singe fit oui de la tête, puis plongea gracieusement dans l'eau du bassin, tandis que je retournais me rhabiller en Juhiza pour la dernière fois.

Je restai dehors à battre le pavé avec impatience, trouvant le temps horriblement long. En réalité, cela ne prit pas plus de temps que pour Jaerius. J'entendis, à l'intérieur des thermes, de l'agitation, cris de femmes, pas précipités, enfants en larmes, serviteurs poussant des hurlements, et au bout d'une minute ou deux, je vis Petit Singe sortir précipitamment par la porte, rajustant ses vêtements. Avant même que je l'eusse questionnée, la jeune fille me sourit de ses éclatantes dents blanches et hocha la tête.

Sur ces entrefaites je la menai, cette fois beaucoup plus tranquillement, vers notre destination finale, dans le plus pauvre quartier résidentiel des faubourgs de la ville. Gudinand m'avait une fois montré sa maison, mais il ne m'avait jamais invité à y entrer, sans doute honteux du miteux et du sordide de cette hutte. J'indiquai à Petit Singe qu'elle devait y pénétrer, et lui glissai ma bourse pour qu'elle la prenne avec elle. Après quoi, avec une certaine précaution, je déposai un baiser de remerciement sur ce front d'ébène et lui ayant dit au revoir, attendis qu'elle soit entrée.

La bourse que je lui avais donnée contenait les dernières pièces que j'avais pu sauver dans ce but, ainsi que le certificat

d'appartenance de Petit Singe contresigné par mes soins et une note que j'avais rédigée dans la Vieille Langue, en caractères gotiques : *Máztein thizai friathwai manna ni habáith, ei huas sáiwala seina lagjith faúr frijonds seinans*.

Je n'avais jamais rencontré la mère invalide de Gudinand, et ignorais même si elle savait lire. Mais la femme veuve accueillerait l'argent avec un grand bonheur, et trouverait sans doute un voisin pour lui traduire les deux documents. Le certificat informerait la veille femme doublement endeuillée qu'elle possédait à présent une esclave, qui remplacerait Gudinand et lui procurerait de l'aide, des soins et du ravitaillement. L'autre document serait là pour lui rappeler ce qu'en bonne chrétienne, elle ne pouvait ignorer : « Il n'est pas de plus grand amour pour un homme que d'offrir sa vie à un ami. »

*

J'étais rentré au *deversorium*, m'étais rhabillé en Thorn, et étais en train de prendre dans ma chambre un repos bien gagné lorsque Wyrd revint, un tantinet éméché, les cheveux et la barbe en bataille. Il me jeta un coup d'œil rougi et déclara sans ambages :

— Je suppose que tu sais déjà que le dragon femelle Robeya et son petit ver de Jaerius sont morts tous les deux ?

— *Ne, fráuja,* je ne le savais pas. Mais je le souhaitais ardemment.

— Ils sont morts en se baignant, mais pas de noyade. Leur mort semble avoir été presque simultanée, bien que dans des thermes distincts.

— C'est ce que j'espérais entendre.

— Ils sont décédés dans de curieuses circonstances. Des circonstances curieusement similaires.

— J'en suis positivement enchanté.

— On raconte que le visage de Jaerius était déformé d'une grimace presque insoutenable à regarder, le corps hideusement tordu dans une mare de ses propres excréments. La tête de Robeya était crispée du même horrible rictus, son corps lui

aussi noué d'une épouvantable convulsion, et elle flottait dans l'eau du *balineum* brunie et puante de sa *skeit*.

— Vous ne pouviez pas me faire plus plaisir.

— Étrangement, au vu de ce qui s'est passé aujourd'hui, le Père Tiburce, lui, est toujours en vie.

— J'en suis désolé. Mais j'imagine qu'il serait assez imprudent de ma part de débarrasser Constantia de tous ses malfaisants en une seule fois. Je laisserai donc le prêtre au jugement de ce Dieu qu'il prétend servir.

— Il risque de ne plus servir grand-monde, dorénavant. Du moins en public. Je gagerais qu'il va se calfeutrer le restant de ses jours derrière des portes closes et bardées de gardiens.

Voyant que je ne relevais pas cette dernière remarque, et me contentais de lui sourire, Wyrd se gratta la barbe et dit :

— Voilà donc pourquoi tu avais besoin de cet argent. Mais par la statue vengeresse de Mytis, gamin, qu'as-tu donc acheté avec ça ?

— Une sorte d'esclave.

— Quoi ? Quelle sorte d'esclave ? Un gladiateur ? Un sicaire tueur ? Mais on n'a relevé de traces de violence, dit-on, sur aucun des deux corps.

— J'ai acheté une *venefica*.

— Quoi ?! (Il parut choqué au point d'en paraître sobre.) Qu'est-ce que tu peux savoir d'une *venefica,* toi ? Comment pourrais-tu le savoir ?

— Je suis d'une nature curieuse, *fráuja*. Je me suis renseigné. J'ai appris que de jeunes esclaves étaient, dès leur enfance, nourries de certains poisons. D'abord à toute petite dose, puis en quantités plus importantes au fur et à mesure de leur croissance. Quand elles arrivent à l'âge de jeunes filles, leur corps est tellement habitué à ces substances qu'il ne les craint plus. Mais le poison accumulé dans leurs tissus est si virulent qu'un homme qui couche avec une *venefica,* ou quiconque goûterait un de ses liquides intimes, meurt instantanément.

D'une voix assourdie, Wyrd en déduisit :

— Et tu en as acheté une. Et tu l'as présentée à…

— Plutôt spéciale, il faut le préciser. Cette fille, comme la plupart de ses pareilles, avait été nourrie d'aconit, car ce poison

possède un parfum plutôt agréable. Mais celle-ci a en outre été gavée d'elaterium. Si vous ne le savez pas, *fráuja,* on tire ce poison d'une plante appelée le « concombre gicleur ».

— *Iésus,* marmonna Wyrd, les yeux emplis d'une horreur respectueuse. Pas étonnant qu'ils soient morts de façon aussi dégoûtante, explosant comme ces concombres sauvages.

Wyrd semblait complètement dégrisé, à présent. Mais aussi un tantinet mal à l'aise.

— Dis-moi, gamin, as-tu l'intention de garder cette, euh… *venefica* ?

— N'ayez pas d'inquiétude, *fráuja*. Elle a rempli sa mission, comme j'ai rempli la mienne. Je suggère qu'à présent, vous et moi nous nous occupions de la nôtre, et ailleurs. Dès que nos bagages seront prêts, je suis disposé à quitter Constantia. À jamais.

LA VALLÉE AUX ÉCHOS

km
0 60
0 40
milles romains
N
Lentia (Linz)
Castra Batava
(Passau)
Haustaths-
Saiws
(Lac Hallstatt)
Juvavum
(Salzbourg)
Haustaths
(Hallstatt)
SALTHUZDLAND/
REGIO
SALINARUM
(SALZKAMMERGUT)
Isara (Isère)
Danuvius (Danube)
BAJO-VARIA
Veldidena
(Innsbruck)
Aenus (Inn)
ALPES
Lac Brigantinus
(Lac de Constance)
Brigantium
(Brégence)

23

Durant le reste de l'automne, l'essentiel de l'hiver et une bonne partie du printemps qui suivit, je travaillai, ainsi que je l'avais promis à Wyrd, plus dur que jamais pour nous procurer les peaux et fourrures, les cornes d'ibex et les sacs de castoréum nécessaires à reconstituer notre fortune. Il aurait bien sûr été difficile de chasser avec plus d'habileté et d'abattre davantage de gibier que ne le faisait Wyrd, qui me surpassait toujours de très loin dans l'art de la survie en forêt et l'acuité de l'observation. Toutefois, ainsi que je commençai à le remarquer – et Wyrd dut bien l'admettre, mi-grognon, mi-résigné –, l'âge avançant, sa vision diurne déclinait dès que la lumière n'était pas suffisante.

— Par Wotan, le père tout-puissant, grognait-il, je me demande combien de gens espéreraient, souhaiteraient et prieraient le ciel de vivre longtemps, s'ils réalisaient pleinement que ça signifie tout simplement devenir vieux.

Aussi chaque soir, quand venait le crépuscule, je délaissais ma fronde et Wyrd me passait son arc hunnique, afin que je puisse continuer de chasser bien plus tard qu'il eût pu le faire seul. Avec la pratique, ayant utilisé cette arme un peu chaque jour, j'acquis à son maniement une certaine habileté. Sans être aussi expert que Wyrd, je fus en mesure de surseoir à sa vision durant une ou deux heures chaque soir et d'accroître d'autant nos prises, tant pour leurs peaux que pour le repas vespéral.

Que ce soit à l'aide de ma fronde ou de l'arc de Wyrd – et même une fois de mon glaive court, quand un ibex particulièrement curieux ou stupide fit irruption dans un bosquet où je me reposais – j'abattis durant ces quelques mois au moins un spécimen de tous les animaux munis de fourrure… à l'exception de deux. N'ayant jamais réussi à enchaîner, comme le faisait Wyrd, plusieurs jets de flèches en cascade, c'est toujours lui qui se chargea de l'exploit consistant à réveiller un ours en train d'hiberner et à le faire sortir de son antre, pour

l'achever d'un seul trait mortel. De même, bien qu'une peau de loup, riche et lourde comme elle l'est en hiver, vaille le prix de celle d'un carcajou, jamais Wyrd, l'Ami des Loups, ne me permit d'en abattre un.

Je dois avouer que sans devenir moi-même leur véritable ami, je commençai néanmoins à les admirer, spécialement pour leur hardiesse. Un vieux dicton débute par les mots : « Qu'arrive l'hiver et les loups… » et cette association est justifiée. Les loups affectionnent en effet l'hiver, plus que toute autre saison. Chaque fois que, pataugeant jusqu'aux cuisses dans d'épaisses congères et glacé jusqu'aux os, je tombais sur un loup tapi sous un arbre, je ne pouvais que m'émerveiller de le voir toujours allongé intentionnellement, – et semble-t-il avec bonheur – du côté ombragé de l'arbre.

Bien avant le printemps, Wyrd et moi fûmes contraints de marcher à côté de nos chevaux, tant leurs selles se retrouvèrent lourdement chargées d'impressionnantes piles de peaux, alors que nous continuions d'en ajouter chaque jour de nouvelles. Nous fabriquâmes donc des traîneaux à l'aide de branches à la fois solides et flexibles, liées entre elles par des cordes de cuir, et aux extrémités incurvées vers le haut pour faciliter le franchissement des obstacles du parcours.

Ayant quitté Constantia et fait le tour du lac Brigantinus par le sud, en poursuivant notre route vers l'est, nous avions pénétré dans une province appelée en latin la Rhétie Secondaire, ou Bajo-Varia dans la Vieille Langue. Comme nous l'avions fait l'hiver précédent, nous suivions les pentes de ces collines qui forment les contreforts alpins. Mais l'hiver étant plus clément, nous gravîmes à plusieurs reprises les hauteurs afin d'aller y traquer l'ibex, ou d'explorer quelques cavernes dont Wyrd se souvenait, dans lesquelles nous trouvâmes plusieurs ours.

Bajo-Varia est l'une des moins peuplées de ce qui reste de provinces à l'Empire d'Occident. Durant toute notre traversée, nous n'y trouvâmes ni voies romaines, ni une cité, un village ou une forteresse, pas même un simple avant-poste abritant une garnison de légionnaires. Les seuls habitants étaient des Alamans nomades, et nous rencontrâmes plusieurs de ces

« nations », qui n'étaient en réalité que de vastes tribus, soit en marche d'un endroit vers un autre, soit campées quelque part pour l'hiver. Nous accompagnâmes l'une de ces tribus tant qu'elle marcha dans notre direction. Au camp hivernal d'une autre, nous fûmes reçus durant plusieurs jours avec hospitalité.

Pourtant, vu la réputation belliqueuse qui collait aux épaules de ces Alamans, ils auraient dû réprouver la présence d'étrangers sur leurs terres. Et il est vrai que si Wyrd et moi avions été un puissant convoi de marchandises ou une armée étrangère en marche, ils nous auraient considérés comme des intrus, avant de nous attaquer et de nous piller sans états d'âme, de nous tuer ou de nous réduire en esclavage. Mais nous ressemblions tellement à ces nomades qu'ils nous firent un accueil des plus chaleureux. Le campement où nous séjournâmes était l'un des plus populeux de toute la province. Ils se désignaient du nom de Baiuvarjas[74], affirmant que le nom en gotique de la province dérivait en fait du leur, en raison même de leur locale prééminence. Le chef de la tribu, Ediulf, se décernait évidemment le titre de roi des Baiuvarjas, mais il était aussi hospitalier que ses « sujets », et ne nous accusa pas de violer ses terres. En fait, nul roi germanique n'aurait prétendu une telle chose, dans la mesure où personne ne revendiquait la possession d'une terre. Comme ce roi Ediulf, véritable prince des forêts, les plus augustes des rois germaniques (Childéric, roi des Francs, ou Genséric, roi des Vandales) n'étaient, ils le reconnaissaient eux-mêmes, que les rois de peuples, non de territoires.

Que ce soit sur le continent européen ou sur celui de Libye, seuls les empereurs de Rome se sont considérés comme les dirigeants d'une terre, et ont tracé des frontières sur des portions de territoires qu'ils s'arrogeaient de fait, puis les fortifiaient pour tenter de les protéger ensuite de l'empiétement par les maîtres d'autres peuples. Même lorsque l'on remontait à l'époque de Constantin, quand l'Empire avait été partagé en deux, on s'était chamaillé au sujet de la frontière qui les séparait. Sa moitié Est avait dû batailler ferme pour garantir

[74] La Bavière.

l'intégrité de sa frontière orientale – dans cette partie d'Asie où Rome bute sur la Perse –, tout cela parce que le prétendu « Roi des Rois » de Perse se voyait également comme un potentat régnant sur des terres, celles sur lesquelles vivaient ses peuples.

Les Baiuvarjas étaient tous d'indécrottables païens, et beaucoup d'entre eux portaient, suspendue à une corde en cuir passée autour de leur cou, une amulette représentant le marteau primitif de Thor, porté la tête en bas, soit délicatement sculpté dans une pierre, soit fait de fer ou de bronze, suivant le statut de la personne qui l'arborait à l'intérieur de sa tribu.

— Vous savez, nous déclara le roi Ediulf dans un clin d'œil espiègle, il nous arrive souvent, lors de nos pérégrinations, de rencontrer en chemin un missionnaire chrétien errant. Certains d'entre nous se rendent également parfois dans une cité chrétienne, pour y acheter des outils, du sel, ou toute marchandise que nous ne produisons pas nous-mêmes. Eh bien, pour nous protéger de toute tentative inopportune de prêche, toute obligation de prière ou même de toute insulte acariâtre à ces occasions, nous portons simplement le marteau de Thor, pendu à l'envers à nos cous. Comme ça, vous voyez ? On le prend presque toujours pour une croix chrétienne, et nous passons pour plus pieux encore que les vrais chrétiens, car si ceux-ci font fréquemment le signe de la croix, aucun n'a jamais pensé à la porter ainsi sur lui. Croyez-moi, ça nous épargne bien des ennuis.

Derrière un petit sourire caché sous sa barbe, Wyrd lui rétorqua :

— Vous auriez aussi vite fait de tous vous convertir, et de devenir une bonne fois pour toutes de vrais chrétiens.

— *Ne ! Ni allis !* s'exclama Ediulf, qui avait pris la boutade au sérieux. Notre Vieille Religion est comme une table garnie de viandes nombreuses, de bières fortes et de desserts délicats, et chacun peut y choisir le dieu et la croyance qui lui conviennent. *Ne,* nous nous en contentons fort bien, et n'avons pas besoin de prêtres pour nous dicter notre conduite. Et dès que nous avons besoin d'un conseil ou d'un avis de la part de nos dieux, notre *frodei-qithans* le devine pour nous.

Un *frodei-qithans* est une sorte de devin, un diseur de bonne aventure, mais celui de cette nation baiuvarja aurait mérité le nom latin de *sternutospex,* car ses divinations reposaient sur une méthode franchement peu orthodoxe : l'interprétation des éternuements. Dès que Sa Majesté Ediulf avait réuni le conseil des Anciens de la nation, il s'asseyait en cercle avec eux, et le vieux devin, Winguric, venait les rejoindre. Si le conseil réclamait l'avis des dieux sur quelque décision qu'il avait à prendre ou craignait qu'un plan proposé ne leur déplaise, les Anciens en référaient alors à Winguric. Celui-ci faisait le tour du cercle, soufflant à la face de chacun (roi compris) un peu de pollen de fleurs réuni dans la paume de sa main. Il revenait ensuite s'asseoir, et se concentrait sur le nombre, la fréquence et l'intensité des éternuements qui en résultaient. Quand tous les présents, après avoir dûment formulé leurs « atchoum », s'essuyaient les yeux et se mouchaient, une narine pincée, en soufflant vigoureusement au sol ou sur le revers de leur tunique, Winguric délivrait son interprétation sur les opinions, admonitions ou objections des dieux concernant la question en suspens. Cela pouvait ou non influencer les décisions du conseil, mais cela avait toujours un certain poids, et méritait d'être pris en considération avant qu'une décision ne soit adoptée.

Comme Wyrd et moi nous préparions à quitter les Baiuvarjas afin de continuer notre route vers l'est, le vieux devin se porta volontaire pour nous annoncer la bonne fortune qui nous attendait en chemin. Si Wyrd accepta du bout des lèvres la proposition, en grognant d'un air revêche, je manifestai pour ma part un véritable enthousiasme à cette idée, personne n'ayant jamais encore interprété mes éternuements. Nous prîmes place face à Winguric, il nous souffla son pollen dessus et de fait, nous éternuâmes. Il eût été difficile de s'en empêcher. Mais il me parut évident, ainsi qu'au devin, qui fronça les sourcils d'un air désapprobateur, que Wyrd, sans doute pour exprimer ainsi sa contrariété, exagérait et prolongeait à plaisir ses spasmes retentissants.

Quand il en eut finalement terminé, et que se pinçant une narine, puis l'autre, il vida son nez sur le sol avant d'essuyer une certaine quantité de morve répandue dans sa barbe, le vieux

Winguric nous lança à chacun un regard noir et nous dit d'un ton venimeux :

— Les mécréants ne sauraient égarer les dieux par leurs simulations.

— *Akh,* mais de qui parlez-vous donc ? fit Wyrd, d'un ton d'innocence moqueuse. Pensez-vous que j'oserais tenter de flouer les pouvoirs de… ?

— Toi, cracha Winguric en pointant sur lui un doigt osseux, tu seras tué par un ami. Ainsi ont parlé les dieux, et j'en dis autant.

Il y avait là de quoi ébranler même un cynique comme Wyrd. Cela me stupéfia. Mais avant même que lui ou moi ayons pu dire un mot, le devin tourna son doigt dans ma direction.

— Toi, cracha-t-il de nouveau, tu tueras un ami. Ainsi ont dit les dieux, et je le confirme par leur voix.

Sur quoi il se leva dans un craquement d'articulations, et sans nous accorder un seul regard, s'éloigna.

J'étais incapable d'articuler un mot, mais je vis que Wyrd chantonnait sereinement dans sa barbe, affairé à rassembler nos bagages et à les attacher à nos traîneaux. Et tandis que nous menions nos chevaux vers la sortie du campement, il agita la main en direction du roi Ediulf et des autres Baiuvarjas qui nous regardaient partir et leur cria : *huarbodáu mith gawaírthja*. Je ne pus parler qu'une fois que nous nous fûmes éloignés à une certaine distance, et ma voix ne réussit à se faire entendre qu'altérée par un léger tremblement :

— Si… si le *frodei-qithans* dit vrai*, fráuja,* il semblerait presque que ce soit comme si… comme si je devais un jour vous tuer.

— Mais je t'en prie, essaie donc, fit-il, pince-sans-rire.

— Vous n'accordez pas foi en ces prédictions ?

— Par saint Jérôme, le renifleur de péchés, bien sûr que non ! Chaque fois que je rencontre un diseur de bonne aventure, un astrologue ou un augure quel qu'il soit, je me souviens de cet oracle que Néron reçut un jour à Delphes : « Méfie-toi des soixante-treize ans. » Néron fut plus qu'heureux de savoir qu'il allait atteindre un âge aussi avancé. Mais c'est le vieux Galba, âgé de soixante-treize ans, qui le détrôna. Néron perdit la vie à

trente-deux ans. Les prévisions sont toujours formulées de telle manière qu'elles peuvent dire tout et son contraire. La plupart du temps, gamin, elles ne veulent rien dire du tout. Tel Caton, je m'émerveille qu'un devin ose vous regarder en face.

Considérablement rassuré par la calme indifférence de Wyrd, je dis :

— Je sais que vous professez, Ediulf et vous, un souverain mépris pour le christianisme. J'aurais pensé que vous accordiez un peu plus de crédit à la Vieille Religion. Ne possède-t-elle pas au moins la vertu de son antiquité ?

— *Vái !* Ceux qui révèrent l'antiquité semblent oublier qu'un simple galet est bien plus vieux que tout ce qu'a pu faire l'homme. Y compris ces religions inventées par de prétendus anciens ! Tout le monde parle avec vénération de leur supposée sagesse et de leur vénérable ancienneté, mais tout cela est faux, gamin. Réfléchis. Tous ces peuples anciens, ces royaumes anciens, ces sages et autres prophètes du même acabit datent du temps de l'ignorante jeunesse du monde. Depuis, tant de siècles ont passé que les étoiles ont changé de place. Jadis, c'était Thuban qui indiquait la direction du nord ; aujourd'hui, c'est l'étoile Phoenice qui brille à sa place. *Ne, ne,* gamin ; c'est *nous* qui sommes les anciens et les plus sages – du moins devrions-nous l'être –, nous qui vivons aujourd'hui, dans cette humanité et ce monde qui ont vieilli.

Je réfléchis à ce point de vue, et fis remarquer :

— Je n'avais jamais songé à cela…

— Bien sûr, il y a eu à cette époque des hommes rusés et intelligents, qui ont, comme de nos jours, tiré parti de l'ignorance des autres. C'est pourquoi pour moi, toutes les religions se valent, toutes sont également valables ou absurdes, car toutes sont des mythes. Or, nul mythe ne peut prévaloir sur un autre, et ce sont des hommes qui les ont créés.

Il stoppa soudain si brusquement au milieu de sa marche et de son discours que son cheval buta sur lui, et que le traîneau percuta son cheval.

— Regarde-moi ça ! Des traces d'élan ! Viens, gamin. On va dîner ce soir d'un savoureux foie d'élan. Et crois-moi, ça vaut

largement tous les mythes sans jus, sans goût et indigestes qui ont jamais vu le jour !

*

Je vous rassure, aucun de nous n'avait encore tué l'autre lorsque nous franchîmes un beau jour, quelque part dans la forêt, la limite invisible qui séparait le Bajo-Varia de la province de Norique. Quoique certaines tribus alamanes errent à travers ce territoire, on y trouve aussi de petits villages de colons romains dont les ancêtres ont émigré d'Italie, surtout parce que le sous-sol de la région est riche en fer, et que les habitants tirent leur prospérité de l'acier que leur achète Rome pour faire des armes. Tous les petits bourgs que nous traversâmes avec Wyrd étaient donc, sans surprise, bâtis autour d'une mine, d'une forge ou d'une fonderie.

Au début du printemps, nous descendîmes la rivière Aenus[75], où nous attrapâmes de nombreux castors, avant de tomber sur une véritable route, plus large en tout cas qu'un sentier. C'était la voie romaine traversant les Alpes par les *Alpis Ambusta,* probablement la passe la plus empruntée de ce massif montagneux. Il y circulait donc un trafic assez dense de personnes et d'animaux, de charrettes et de chariots allant entre les cités de Tridentum[76] en Italie, au sud, et Castra Regina[77] sur le grand fleuve Danuvius, au nord. La route traverse l'Aenus sur un pont robuste et bien construit, et nous fîmes de même, pour trouver l'extrémité est du pont gardée par le poste romain de Veldidena[78], garni des troupes de la deuxième légion Italica Pia. Comme partout ailleurs, les *cabanae,* des échoppes diverses, tavernes, forges ou tanneries entourant la garnison, avaient pour la plupart été construites par des vétérans de l'armée romaine qui les tenaient ; comme en de nombreux autres lieux, Wyrd y avait quelques vieilles connaissances. Et là comme ailleurs, il se saoula avec eux, non sans avoir au préalable vendu

[75] Inn.
[76] Trente (Italie).
[77] Ratisbonne (Allemagne).
[78] Innsbruck (Autriche).

une certaine quantité de fourrures et de cornes, ainsi que du castoréum au *medicus* local. Après quoi, pendant qu'il éclusait, s'empiffrait et se vautrait dans une heureuse ébriété, j'achetai les marchandises dont nous aurions besoin lors de l'étape suivante de notre voyage.

Celle-ci, dès que Wyrd eut récupéré et que nous fûmes repartis, nous mena d'abord le long de l'Aenus, dont nous descendîmes un temps le cours, avant de nous en éloigner à partir du coude où la rivière oblique au nord vers des terres simplement arrosées de plus modestes affluents. Nous avions alors accéléré notre marche, car la période hivernale étant passée, nous chassions les animaux à fourrure seulement pour nous sustenter. C'est ainsi que vers la fin du printemps, nous ralliâmes la capitale de la province, ville commerçante du nom de Juvavum[79]. Dès que nous y eûmes vendu nos marchandises, pour une somme largement supérieure à celle que nous avions récoltée à Constantia, Wyrd m'expliqua :

— Je n'ai ici point d'amis avec lesquels prendre du bon temps et boire à nos souvenirs, et sans eux, je ne suis guère attiré par les villes. Cependant, je crois que nous avons mérité de vraies vacances. Passons juste ici les quelques jours qui s'annoncent, gamin, à purifier nos corps d'hommes des bois dans quelque bon bain langoureux, et à nous gorger à satiété des voluptueuses viandes de la ville. Nous pourrons aussi y reconstituer notre garde-robe, et faire le plein de marchandises de première nécessité. Puis nous repartirons, et je t'emmènerai vers un des sites les plus enchanteurs où l'on puisse imaginer se délasser. Qu'en dis-tu ?

Désireux de me distraire des pénibles souvenirs de la dernière ville où nous nous étions arrêtés un certain temps, j'acceptai avec enthousiasme et une semaine plus tard, Wyrd et moi quittions Juvavum, où nous laissâmes nos traîneaux vides. Sans reprendre l'une des nombreuses voies romaines qui convergent sur la ville, nous nous engageâmes en direction du sud-est, parmi les contreforts d'altitude croissante de ces

[79] Salzbourg (Autriche).

« Alpes au Toit de Pierre », ainsi que les désignaient les habitants de la région.

Après quelques jours à peine d'une marche sans difficultés majeures, nous gagnâmes la partie de Norique appelée en latin *Regio Salinarum,* et dans la Vieille Langue le Salthuzdland, deux noms signifiant : « la région saline ». N'allez pas imaginer pour autant qu'il s'agissait d'un aride désert salé, tel qu'il en existe, m'a-t-on dit, en Asie et en Libye. Loin de là. La région est amplement pourvue en mines de sel, mais celles-ci sont toutes à de grandes profondeurs, et les entrées de ces cavernes se fondent avec discrétion dans un paysage grandiose, l'un des plus attachants qu'il m'ait été donné de voir. Les luxuriants massifs alpestres de fleurs sauvages alternaient harmonieusement avec des forêts qui, j'ignore pourquoi, ne ressemblaient en rien à celles que nous avions traversées jusque-là. Elles avaient tout à fait l'air de ces parcs que les gens aisés s'aménagent en guise de jardins : ni broussailles envahissantes, ni arbres anarchiquement serrés les uns contre les autres. Là, chacun avait la place d'épanouir sa généreuse couronne, et entre les arbres, les parterres de fleurs et les parties gazonnées étaient si nettement délimités qu'on les aurait crus taillés par de méticuleux jardiniers.

— C'est vraiment la plus belle région que j'ai pu voir, fis-je à Wyrd, émerveillé et véritablement sous le charme. Pensez-vous que ses bois soient peuplés de centaures, de satyres et de nymphes ?

— Sans doute autant qu'il peut y en avoir ailleurs, fit-il avec une ironie désabusée.

Mais il semblait heureux que j'approuve son choix de villégiature pour nos vacances.

Un seul malheureux incident troubla notre voyage. Nous avions fait halte pour la nuit auprès d'un ruisseau cristallin coulant sous une odorante tonnelle fleurie. Je m'étais éloigné pour rassembler des branches mortes et des brindilles afin de lancer le feu, et j'étais en train d'en revenir les bras chargés quand j'entendis Wyrd proférer une sourde exclamation de surprise, immédiatement suivie d'un étrange cri animal compris entre le gémissement et le grognement, et du bruit d'une brève

échauffourée. Je me mis à courir et trouvai Wyrd debout tenant son poignard à la main, la lame ensanglantée. Il contemplait d'un regard morose la forme sans vie, étendue à ses pieds, d'une superbe louve qu'il venait de tuer.

— Que se passe-t-il ? demandai-je. Je vous pensais l'ami des loups.

— Je le suis, rétorqua Wyrd sans quitter des yeux l'animal. Celui-ci a tenté de m'attaquer.

Il avait bondi, pour autant que je puisse en juger, avec autant de férocité que de soudaineté, car je vis sur les jambières lacées de Wyrd une sanglante éclaboussure qui ne lui ressemblait pas. En effet, il abattait toujours ses proies de façon propre et nette, fut-ce un sanglier en train de charger.

— Je pensais également qu'un loup n'attaquait jamais l'homme, ajoutai-je perplexe. Ne me l'avez-vous pas dit ?

— Celui-ci était malade, expliqua-t-il d'une voix triste. Cette louve était atteinte d'une maladie que je connais. Elle serait morte dans d'horribles convulsions. En la tuant, je n'ai fait qu'abréger ses souffrances.

Wyrd semblait si ému que je me gardai de l'interroger au sujet de cette affliction, et me contentai de noter :

— Au moins, vous l'avez tuée avant qu'elle ne s'attaque aux chevaux.

— *Ja*, acquiesça-t-il d'un ton où perçait toujours une grande mélancolie.

Puis il ébouriffa d'un geste presque violent sa tignasse et sa barbe, ajoutant.

— Pendant que je vais rincer ma lame et me laver, gamin, emporte le bois mort un peu plus loin le long du ruisseau, s'il te plaît. Je n'aurai pas le cœur de passer la nuit si près de l'endroit où est morte cette pauvre créature.

Un peu plus tôt, j'avais abattu un lièvre à la fronde. Tandis que nous le mangions, grillé à la broche et bien relevé de sel, ingrédient particulièrement bon marché dans toute la région, je fis remarquer :

— Vous savez quoi, *fráuja* ? Ce vieux Winguric que nous avions tous deux rencontré cet hiver : il disait vrai ! Il avait

simplement interverti nos deux destins. Car c'est vous qui avez tué un ami, et non moi.

Cette réflexion ne suscita même pas un grognement. Pensant qu'il était piqué d'avoir mésestimé les oracles et autres divinations, je le taquinai :

— Oh, vous avez bien dû lui troubler un peu les sens, en éternuant de façon aussi extravagante…

Il ne répliqua pas plus à cette saillie qu'à la précédente, et je me rendis compte que je manquais de tact et de délicatesse. Il semblait que Wyrd avait autant de peine pour cette louve que j'en avais eue pour mon *juika-bloth*. Je mis un terme à mes réflexions, et nous passâmes le reste du repas silencieux. Le lendemain matin, Wyrd était pourtant redevenu lui-même : bourru, sarcastique et mordant, et notre journée au sein de ces bois fabuleux fut agréable et détendue.

J'avais déjà vu de bien belles choses en cours de route, mais tout cela pâlit soudain dans ma mémoire quand je découvris notre destination. Un jour, vers midi, nous franchissions le col d'un assez haut relief alpin quand Wyrd tira les rênes de son cheval pour s'arrêter et fit un large geste vers ce qui s'étendait sous nos yeux, spectacle qui me coupa le souffle.

— *Haustaths,* dit fièrement Wyrd. La Vallée aux Échos.

24

Au cours de ma vie, j'ai vu Roma Flora et Constantinople Anthusa, dont les surnoms en latin et en grec signifient tous deux « la florissante », et il est vrai que ce sont de somptueuses cités. J'ai vu aussi Vindobona[80], la seconde cité la plus ancienne de l'Empire après Rome, et j'ai vu Ravenne, ainsi que d'autres villes historiques. J'ai exploré les terres bordant le Danuvius, de la mer Noire à la Forêt-Noire, et pris le bateau sur la Méditerranée comme sur l'océan Sarmatique[81]. En somme, je connais davantage le monde que beaucoup n'en auront jamais l'occasion. Mais je repense toujours à l'Haustaths comme à l'endroit le plus ravissant et le plus beau que j'ai pu voir sur cette terre.

Depuis la montagne d'où Wyrd et moi la découvrions, la Vallée aux Échos avait l'air d'un bol oblong enchâssé dans les Alpes, et contenant de l'eau en son creux. Cette eau était un lac, et il devait être très profond, à en juger par la pente de ses flancs qui, plongeant quasiment à la verticale dans sa surface, devaient se rejoindre fort loin au-dessous. De rares langues de terrain en pente douce affleuraient près de la surface du lac, et l'on distinguait çà et là, éparpillées dans les montagnes, de petites prairies étagées en terrasses. Certains des sommets alpins situés de l'autre côté du lac étaient si hauts que même en ce plein été, ils étaient encore couronnés de neige. Ici ou là, les pentes des montagnes étaient ravinées de crevasses et de falaises de brune roche brute. Mais l'essentiel de ce massif était recouvert de forêts, et vu de loin, il ressemblait à une toison plissée d'un vert profond, tachetée d'un bleu-vert plus sombre lorsqu'un nuage ondulant s'y accrochait.

---

[80] Vienne (Autriche).

[81] Ancien nom de la mer Baltique.

Le lac, l'Haustaths-Saiws, n'était qu'un étang miniature rapporté à la taille du Brigantinus, mais incomparablement plus attirant et rayonnant. Son bleu – ah ! ce bleu ! – faisait de lui, le jour où je l'ai vu, une pierre précieuse nichée au creux des plis de la verte toison des montagnes. Il m'est arrivé bien plus tard d'admirer l'éclat sombre et pourtant resplendissant d'un saphir bleu. En le voyant, j'ai tout de suite repensé à ce lac Haustaths.

*

De minuscules objets difficiles à identifier à une telle distance flottaient sur l'eau, et juste à la verticale de l'endroit où nous étions, si lointaine qu'elle ressemblait à ces petits villages de bois qu'on fabrique aux enfants en guise de jouet, s'étalait la petite ville d'Haustaths[82], sur l'une des fines langues de terrain plat affleurant aux abords du lac. Je n'en distinguais que les toits, très en pente pour laisser glisser la neige hivernale, avec au milieu une place, et quelques jetées s'avançant dans l'eau. Ces toits étaient si nombreux que je voyais mal comment tant de maisons pouvaient s'amasser au-dessous, dans un espace aussi compact. Nous descendîmes de notre massif le long d'un torrent qui rebondissait gaiement sur le flanc de la montagne en de multiples cascades dans la direction du lac. Me rapprochant de la ville, je compris comment elle était bâtie. Il n'y avait au bord du lac qu'une bande plane fort étroite, et seule une petite partie des maisons ainsi qu'une église de bonne taille et la place du village, entourée d'échoppes, de tavernes et de *gasts-razna,* étaient bâties au niveau de l'eau. Toutes les autres constructions étaient comme entassées les unes sur les autres, grimpant le long de la pente abrupte. Point de rues nettement tracées pour les séparer, mais de minuscules allées, et des escaliers qui permettaient d'y accéder et d'en redescendre. Les maisons étaient si serrées les unes contre les autres qu'elles ne pouvaient être qu'étroites, mais elles compensaient en s'élevant sur deux ou trois étages.

[82] Hallstatt (Autriche).

Le village semblait à première vue perché de façon précaire, pourtant il était là sans nul doute depuis fort longtemps. Toutes ses maisons étaient de solides bâtisses construites en pierre ou en madriers épais, avec des toits d'ardoise, de tuiles ou de galets épais. Presque toutes leurs façades étaient en crépi blanc et brillamment décorées, quelques-unes de dessins rappelant les enluminures multicolores des manuscrits, d'autres de vignes vierges en fleurs, quand ce n'était pas tout simplement d'un arbre, taillé avec art pour qu'il se développe à plat le long des murs et autour de l'encadrement des portes ou des fenêtres. Sur la place, les quatre becs d'une fontaine crachaient continûment de l'eau provenant du torrent que nous avions suivi. Aux rebords des fenêtres de toutes les échoppes, des fleurs égayaient les façades dans des pots ou des bacs allongés.

Du modeste hameau à la plus grande ville, jamais je n'ai vu déployer de tels efforts pour rendre l'aspect des habitations aussi gai et riant. Je suppose que la beauté des environs transportait le cœur de ses habitants, les poussant à se mettre à l'unisson du paysage magique qui les entourait. Il faut dire qu'ils avaient de quoi décorer ainsi leurs logements. L'un des massifs entourant la vallée recélait en effet une gigantesque mine de sel, la plus vieille du monde, à ce que l'on m'expliqua. On y avait même retrouvé, paraît-il, des outils primitifs et les corps conservés par le sel d'hommes sans doute tués par des éboulis en des temps très reculés… des créatures de petite taille, sortes de *skohls* des profondeurs aux muscles impressionnants qui avaient toujours dû vivre dans ces cavernes, mais dont les vêtements de cuir étaient semblables à ceux des mineurs d'aujourd'hui. D'où l'idée bien ancrée chez les habitants d'Haustaths que leur mine avait dû être exploitée depuis que les descendants de Noé s'étaient dispersés sur la terre.

Elle fournit encore en tout cas d'inépuisables quantités d'un sel de la plus grande pureté, qui garnit confortablement la bourse des riverains. Tous vivent ici depuis des générations, et leur sang est mêlé d'origines si diverses – tribus germaniques variées et colons romains venus d'Italie – qu'il serait difficile aujourd'hui de préciser leur nationalité ; mais tous sont indistinctement des citoyens romains de la province de Norique.

Wyrd et moi nous dirigeâmes vers les faubourgs de la ville, où sont situées ses seules écuries. Nous laissâmes nos chevaux dans l'une d'elles, et y réglâmes leur pension. Nous prîmes ensuite sur notre dos nos paquets personnels, et suivîmes la seule rue du village assez large, la promenade du bord du lac, où je pus enfin voir ce qu'étaient ces fameux objets flottant en surface. Il s'agissait de hérons gris et pourpres, errant sur les hauts-fonds ou méditant immobiles, sereinement perchés sur une jambe. Un peu plus loin voguaient avec la même tranquillité sur le lac plusieurs cygnes éblouissants. Enfin, plus loin encore, on distinguait des embarcations de pêcheurs d'une forme étrange, que je n'avais vue nulle part. Les locaux les appellent des *faúrda,* ce qui veut dire les « marcheurs », bien qu'il soit peu probable qu'ils puissent se rendre bien vite quelque part. Ils ressemblent ni plus ni moins à une part de melon coupée exactement en son centre. La proue remonte au-dessus de l'eau, et la poupe, où se tient le batelier muni de sa rame, est plate et coupée abruptement. Nul n'a su m'expliquer l'origine de cette forme bizarre, mais je doute que de tels bateaux soient de fins « marcheurs ».

Ce soir-là, Wyrd et moi dînâmes de délicieuses tranches de sandre grillé péché une heure plus tôt. Notre taverne était située sur la place, et son *caupo,* un costaud du nom d'Andréas, était une vieille connaissance de Wyrd. La façade de l'édifice était décorée de fioritures peintes à la main et sa porte flanquée de bacs à fleurs, mais son mur du fond, adossé au lac, était constitué de panneaux que l'aubergiste pouvait abaisser par beau temps. Nous eûmes donc le plaisir de déguster notre repas avec une vue splendide sur le lac au coucher du soleil et les sommets enneigés embrasés des rayons du couchant, tout en jetant aux cygnes qui glissaient à nos pieds de petits morceaux de pain ; nous lançâmes aussi sur l'eau quelques cris sonores, afin d'entendre la nymphe Écho nous répondre faiblement d'un pic à l'autre. Une fois le repas terminé, nous montâmes nous allonger dans de confortables lits matelassés. Je restai longtemps éveillé, la tête tournée vers la fenêtre, à regarder la lune, surgie des montagnes, nacrer de ses rayons argentés les profondeurs bleutées du lac, et mes yeux se fermèrent enfin sur

l'un de ces jours paisibles et heureux qui vous restent en mémoire toute une vie.

*

À mon réveil, le lendemain matin, je trouvai Wyrd déjà debout, lavé et en train de s'habiller. Il fit une pause avant d'enfiler ses jambières, pour inspecter un de ses jarrets nus, où l'on distinguait une petite lésion rouge.

— Vous vous êtes blessé, m'enquis-je d'une voix ensommeillée.

— C'est cette louve, marmonna-t-il. Elle m'a donné un petit coup de dent avant que je ne la tue. J'étais un peu préoccupé de voir comment cela évoluerait, mais ça m'a l'air de guérir joliment.

— Qu'avez-vous à craindre d'une égratignure comme celle-ci ? Je vous ai vu bien plus à l'agonie après avoir descendu un pichet de vin.

— Aie un peu plus de respect pour tes anciens, gamin ! Cette femelle était atteinte de l'*hundswoths,* et cette terrible maladie peut s'attraper par une simple morsure. J'espérais que ses crocs, en traversant le cuir épais de mes jambières, auraient été nettoyés de leur venin… ce qui semble être le cas. Crois-moi, c'est pour moi un grand soulagement que de voir la croûte s'en aller aussi facilement. Je vais pouvoir tituber jusqu'en bas pour aller attraper la queue de cet autre loup qui m'a mordu hier soir.

J'avais entendu dire que l'*hundswoths,* qui signifie la « folie du chien », entraîne en général la mort, mais jamais je n'avais vu d'animal infecté. Nul doute que je me serais fait comme lui un sang d'encre si j'avais été au courant de sa morsure, et quand je vis avec quelle désinvolture il en parlait désormais, je fus soulagé qu'il n'ait pas jugé bon de m'en informer.

Je rejoignis Wyrd dans la taverne, où il était en train de déjeuner d'un peu de pain noir avec un verre de vin. Il semblait visiblement prêt à siroter tranquillement en compagnie de son ami le *caupo* le restant de la journée. Je me hâtai d'avaler une saucisse, un œuf de cane bouilli et un gobelet de lait, car j'avais hâte de sortir dès le lever du soleil estival et d'explorer le site.

On aurait pu craindre qu'un endroit si isolé et reculé ne présentât que peu d'attraits pour un jeune homme comme moi, mais je le trouvai très à mon goût, ce jour-là comme les suivants, au point que j'aurais volontiers passé tout l'été ici. En cette première matinée, je décidai d'explorer la région du haut en bas, pour ainsi dire, aussi remontai-je à pied la piste longeant le torrent que nous avions suivie la veille avec Wyrd pour descendre. Cela faisait un bon bout de chemin, mais me donna l'occasion de faire quelques haltes pour admirer le paysage, le temps de me décontracter les muscles et de reprendre mon souffle. Passé l'endroit où Wyrd et moi avions contourné la montagne, je pris une piste à gauche qui m'emmena un peu plus haut, et finis par atteindre la mine de sel qui justifiait l'existence de la ville.

Les mineurs clopinaient au sortir d'une arche voûtée servant d'entrée, le dos chargé de longs paniers coniques remplis de morceaux de sel brut grisâtre, tandis que leurs camarades, ayant vidé leurs sacs, y revenaient le dos voûté, en traînant des pieds. La mine, cœur d'un véritable village, alimentait aussi une considérable manufacture. Une grande maison abritait le directeur de la mine, d'autres plus petites ses principaux assistants et contremaîtres, et autour s'élevait un village entier de huttes grossières et de petits jardins appartenant aux ouvriers. Sur les pentes alentour, partout où s'étendaient ces petites prairies étagées, ses bords étaient hérissés de digues et le champ rempli d'eau. La roche saline y était mise à dissoudre, et lorsqu'elle en sortait, purifiée et décolorée, on la faisait sécher pour obtenir le sel blanc et granuleux prêt à être consommé. Il y avait un hangar pour le mettre en sacs, et des enclos destinés aux mules qui le transporteraient à travers les Alpes jusqu'à ses différentes destinations. Qu'il s'agisse des mineurs ou des conducteurs de mules, tous étaient des hommes, mais les travaux de la maison étaient accomplis par leurs femmes et enfants ; il y avait donc là une ville aussi peuplée que celle du bas, dans la vallée. Certains travailleurs, je l'appris bientôt, étaient des esclaves récemment assignés à cette tâche, mais la plupart descendaient d'autres esclaves ayant depuis longtemps épargné sur leurs maigres gages pour racheter leur liberté, et

leurs arrière-petits-enfants poursuivaient cette tâche, pour la bonne raison que c'était l'unique travail qu'ils aient jamais su faire.

J'étais debout à regarder tout cela quand une voix assez autoritaire, au timbre pourtant jeune, retentit derrière moi :

— Vous cherchez du travail, étranger ? Êtes-vous un travailleur libre, ou l'esclave de quelqu'un ?

Je me retournai, et dévisageai la jeune fille qui allait être mon amie et ma compagne tout le temps qui me restait à passer à Haustaths. Je me hâte de le préciser, il n'y eut jamais entre nous aucune attache amoureuse, car c'était juste une enfant d'environ la moitié de mon âge, une jeune Romaine brune aux yeux de biche, à la peau de faon, ma foi très jolie.

— Rien de tout cela, lui répondis-je. Je ne cherche aucun travail, et suis simplement monté de la ville pour voir à quoi ressemblait la mine de sel.

— Alors vous devez être un voyageur venu de l'autre versant de ces montagnes. Tous ceux qui vivent ici connaissent déjà par cœur l'endroit où nous sommes. (Elle poussa un soupir douloureux.) Dieu sait si je suis bien placée pour le savoir !

— Et vous, qui êtes-vous ? demandai-je à mon tour en souriant, car elle était joliment habillée d'un *alicula*[83] et d'une cape, telle une dame de la ville. Ouvrière ou esclave ?

— Moi, répondit-elle hautaine, je suis la fille unique du directeur de la mine, Georgius Honoratus. Mon nom est Livia. Qui êtes-vous ?

Je lui dis mon nom, et nous discutâmes quelques instants, car elle semblait heureuse d'avoir quelqu'un avec qui parler. Elle me montra certains aspects du travail de la mine, me donna les noms des sommets qui nous entouraient, et m'indiqua les marchands chez lesquels un étranger de passage pouvait aller s'approvisionner sans trop se faire arnaquer. Elle acheva par cette question :

— Avez-vous déjà vu de l'intérieur une mine de sel ?

Quand je lui eus répondu par la négative, elle poursuivit :

---

[83] Manteau léger à manches flottantes.

— Découvrir celle-ci vaut tous les spectacles que vous pourrez voir à l'extérieur. Venez avec moi, je vais vous présenter à mon père, et demander la permission de vous servir de guide.

Elle me présenta en ces termes :

— Père, voici Thorn, nouvel arrivant dans notre contrée, et mon nouvel ami. Thorn, veuillez saluer respectueusement le directeur de cette éminente et vénérable entreprise, Georgius Honoratus.

Ce petit homme chétif aux cheveux blancs prenait à l'évidence très au sérieux ses responsabilités, et passait l'essentiel de son temps sous terre, comme en attestait la couleur de sa peau, aussi blanche que sa chevelure. J'appris par la suite, par Livia et par d'autres sources, que Georgius était l'un des rares citoyens d'Haustaths dont la famille descendait de colons romains sans qu'il y ait eu, jusqu'à présent, le moindre croisement. Cette pureté du sang, jamais il ne l'aurait laissé oublier à quiconque. Pour peu qu'il ait un document à signer, il rajoutait systématiquement le numéro désignant son rang dans l'arbre généalogique de sa famille. Si je me souviens bien, il devait être le treizième ou le quatorzième de la lignée. Il avait fait venir une femme de Rome pour être son épouse ; mais elle était morte en donnant naissance à Livia, et il n'avait montré que peu de signes d'affliction, étant en quelque sorte « marié à la mine ».

Si Georgius était si fier de son titre d'Honoratus, d'ordinaire réservé aux fonctionnaires officiels de l'administration publique ayant au moins le rang de magistrat, c'est parce que, comme pour ses douze ou treize augustes ascendants, cette dignité lui avait été conférée par le conseil des Anciens d'Haustaths. Comme ses ancêtres – et à mon avis, tous les pauvres diables qui trimaient sous ses ordres – Georgius n'avait jamais voyagé plus loin que l'horizon le plus proche, jamais élevé les yeux ni ses aspirations plus haut que ce dernier, et ne connaissait du monde extérieur que son vorace appétit de sel. Il élevait scrupuleusement ses deux fils dans cette vision provinciale et étriquée. Du coup, ceux-ci étaient si peu enclins à s'ouvrir sur le monde qu'il me fallut un certain temps pour découvrir leur existence ; ils avaient respectivement deux et quatre ans de plus

que Livia. Si j'eus un jour l'occasion de les croiser, je ne les reconnus même pas, car leur père leur enseignait le métier dans son cadre souterrain, et ils passaient donc le plus clair de leur temps parmi les mineurs poussiéreux, suants et vêtus de cuir, chargés de transporter des paniers de sel gemme.

Je me demandai tout de même si la première femme de Georgius n'avait pas réussi à introduire subrepticement une petite dose de sang étranger dans la lignée familiale. Je ne vois en effet pas d'autre explication à la différence de caractère si tranchée entre la personnalité de Livia et celle si terne de son père ou si docile de ses frères : c'était une enfant brillante, perspicace, vivace et à juste titre catastrophée par ses peu exaltantes perspectives d'avenir.

Qu'elle soit ou non la digne fille de son père, ce dernier la chérissait en tout cas bien plus que ses fils, peut-être même plus encore que sa mine. Dire qu'il exultait de voir sa fille sympathiser avec un étranger d'apparence plutôt germanique eût été exagéré ; mais au moins, vu la différence d'âge, il n'avait pas à craindre que je puisse devenir son gendre. Aussi ne me posa-t-il que quelques questions d'ordre assez général sur mes ascendants, mon emploi, et les raisons pour lesquelles je me trouvais à Haustaths. J'évitai d'être trop précis quant à mes origines, mais lui répondis franchement sur le reste : j'étais le partenaire d'un marchand de fourrures, cet été nous faisions relâche et nous étions donc ici, lui et moi, tout simplement en vacances.

Cela sembla satisfaire Georgius, qui accorda avec indulgence à Livia la permission de m'emmener dans la mine, ajoutant qu'il espérait que je prendrais plaisir à visiter l'entreprise dont il était si fier.

Dans la grande entrée sombre, les mineurs nous laissèrent le passage avec déférence, et Livia préleva sur un tas qui se trouvait là un tablier de cuir pour chacun d'entre nous. Je commençai à nouer le mien autour de ma taille, mais elle éclata de rire et dit :

— Pas de ce côté. Il te faut l'inverser. Attends, tourne-toi.

Désorienté, je lui tournai le dos, face à la noire entrée de la mine, et elle arrangea le tablier de façon à ce qu'il couvrît mon dos.

— Maintenant, attache les lanières par-devant, fit-elle. Et puis à présent, attrape le rabat entre tes jambes et tiens-le des deux mains.

Je m'exécutai, et Livia me fit une sacrée surprise. Pouffant de rire, elle me donna une violente poussée qui me propulsa dans le noir, et mes jambes glissèrent immédiatement sous moi. Je me retrouvai le souffle coupé en train de glisser à toute allure sur mon tablier à travers une rigole en pente creusée dans le sel solide, polie par des millions peut-être d'autres glissades du même genre, de sorte qu'elle était aussi lisse que de la glace. Durant un temps qui me sembla assez long, mais qui dura sans doute l'espace de quelques battements de cœur, je plongeai dans une complète obscurité à l'intérieur des boyaux de la terre. Mais bientôt la pente s'atténua peu à peu, et le goulet se retrouva enfin presque à l'horizontale, tandis qu'une lumière apparaissait devant moi. J'étais encore cependant lancé à toute allure, quand la chute cessa brutalement et que je me trouvai propulsé à l'air libre sur un matelas moelleux de branchettes de pin. Je demeurai assis sur place un instant, quelque peu étourdi, et fus soudain frappé à perdre la respiration, quand les pieds de Livia heurtèrent mon dos et que nous culbutâmes tous les deux au bas de la pile de branches.

— Gros malin, pouffa-t-elle de nouveau, comme nous nous dépêtrions laborieusement l'un de l'autre. Lambin comme tu l'es, tu ne survivrais pas longtemps par ici, ma parole. Allons viens, pousse-toi ! ou tu vas te trouver avec une pile de mineurs sur la tête.

Je roulai sur moi-même pour m'écarter, juste à temps. Une avalanche de ces hommes, tous porteurs d'un panier vide, jaillirent telles des flèches dans la lumière du corridor de sel éclairé à la torche où nous avions atterri. Tous retombèrent lestement sur leurs pieds au bas du coussin de rameaux de pin, assez vite pour faire place au suivant, puis ils poursuivirent, avec un peu moins d'entrain, leur marche dans le couloir. Derrière eux, je pus voir une autre file d'hommes arriver de

l'intérieur de la mine, courbés sous leurs paniers, dirigés par des gestes du bras ou momentanément arrêtés par un contremaître au pied d'une échelle d'une taille exceptionnelle pourvue de bras et d'échelons très épais sur laquelle ils montaient ensuite péniblement vers l'obscurité qui régnait plus haut.

Dès que je pus à nouveau respirer normalement, la jeune Livia me mena le long du corridor, à travers plusieurs coudes et différentes pièces qui communiquaient. Toutes étaient illuminées d'une clarté enchantée, grâce à un petit nombre de torches allumées assez loin les unes des autres, car les translucides murs de sel réfléchissaient et diffusaient la lumière dans toutes les directions. Aussi circulions-nous, entre les intenses éclaboussures rouge-orangé des torches, dans l'incandescence veloutée d'un rayonnement orange émanant à doses égales des murs, du sol et du plafond, comme si nous nous trouvions à l'intérieur de la plus grande jacinthe[84] du monde. Bien que je ne parvienne pas à m'en expliquer la raison, toute la mine était parfaitement ventilée, et ces vents étaient rejetés à l'extérieur de la montagne. Partout, on y sentait une brise légère, mais bien perceptible, qui non seulement amenait un air frais jusqu'aux niveaux les plus profonds, mais éparpillait aussi la fumée des torches, évitant au sel de s'imprégner de suie. Partout circulaient des hommes lourdement chargés qui nous croisaient, marchant en sens opposé, tandis que d'autres au panier vide avançaient en traînant des pieds à nos côtés, mais plusieurs couloirs latéraux étant totalement vides, je demandai pourquoi.

— Ils mènent à des endroits où l'on a touché la roche, et épuisé les filons de sel, m'expliqua l'enfant. Mais je ne vais pas t'emmener aux endroits où la mine est actuellement exploitée, car il y a toujours un danger d'éboulement, et je ne puis exposer un invité à ce genre de danger.

— Merci, fis-je, touché.

— Pourtant, il est un endroit bien particulier que j'aimerais te montrer. Mais il est assez éloigné. En distance comme en profondeur.

---

[84] Gemme de couleur orangée.

Elle fit un geste de la main, et je découvris que s'ouvrait devant nous un autre goulet béant, les mineurs s'étant écartés pour nous laisser avancer. Livia ne fit pas la folle, cette fois, et je m'inclinai poliment pour qu'elle passe la première. Je la suivis donc, et trouvai cette descente en piqué sur mon tablier assez excitante. Nous débouchâmes à nouveau sur de longs et nombreux corridors, puis sur une nouvelle chute, d'autres corridors, d'autres chutes et je commençai à me sentir un peu oppressé. Durant ma jeunesse, je l'ai raconté, j'avais passé de longues heures parmi les tunnels et les grottes de mes cascades bien-aimées du *Balsan Hrinkhen,* mais ceux-ci ne m'avaient conduit qu'assez loin à l'intérieur d'une falaise, et non, comme ici, dessous et de plus en plus profond. J'avais l'impression que nous devions à présent nous trouver, Livia et moi, à peu près au niveau de la ville que j'avais quittée au petit matin. Ce qui signifiait qu'une masse alpine d'une incroyable épaisseur était en ce moment suspendue au-dessus de ma tête, et que seuls quelques murs largement percés de couloirs l'empêchaient de s'écrouler. Qui plus est, des murs de sel, substance fragile et friable entre toutes. Mais les mineurs de passage ne montraient aucun signe d'inquiétude et la jeune fille allait gaiement de l'avant, aussi ravalai-je mon inquiétude et je la suivis où elle m'emmenait. Elle quitta tout d'un coup les couloirs fréquentés pour un corridor désert, mais qui n'en était pas moins éclairé. Tandis que les murs s'écartaient et que le plafond se relevait, nous parvînmes soudain à l'orée d'une caverne très vaste, totalement vide, mais bien plus brillamment éclairée que les goulets encombrés que nous avions arpentés. Quoique semblables aux grottes du *Balsan Hrinkhen* que j'ai déjà décrites, elles les surpassaient largement, en taille comme en splendeur, car ce qui ressemblait là-bas à des roches fondues solidifiées était ici fait de sel : colonnes flûtées réunissant le ciel à la terre, dentelles, draperies et cascades immobiles sur le pourtour des murs, aiguilles, flèches et pinacles soulevés depuis le sol, longues coulées ressemblant à de la glace descendant du plafond voûté… Tout ceci était fait d'un bon sel à la valeur marchande indéniable, mais ces sculptures salines étaient si

merveilleuses que depuis des siècles, des millénaires peut-être qu'existait cette mine, nul n'avait osé y toucher.

Les mineurs s'étaient donné du mal pour illuminer cette cathédrale de sel. Ce travail avait dû être bien plus difficile que celui de la mine, afin de fixer les torches un peu partout, en haut des arcades naturelles et jusqu'au sommet de la voûte proprement dite, comme ils l'avaient fait. La lumière qui y régnait désormais, diffusée à travers les formes translucides prises par le sel, puis réfléchie à l'infini sous le dôme élancé de la caverne, qui faisait songer à une manifestation solide de l'écho, me donna l'impression de me trouver non plus à l'intérieur d'une jacinthe, mais au cœur d'une flamme.

Avec la fierté du propriétaire, Livia me dit :

— Tout cela est l'œuvre de la nature, mais des mineurs y ont rajouté quelques traces de leur art. Nul ne sait quand.

Elle me conduisit vers l'un des côtés de la caverne, et me montra ce qui s'y trouvait. Là, dans un mur que la nature avait négligé de décorer, les mineurs avaient sculpté une chapelle chrétienne, petite mais entière, creusée dans l'épaisseur et remeublée ensuite d'un autel en blocs de sel, sur lequel trônaient un grand ciboire et un calice encore plus important, tous deux également sculptés dans le sel.

— Tout comme les meilleurs d'entre nous à Haustaths, certains mineurs sont depuis longtemps chrétiens, précisa Livia. La plupart d'entre eux sont cependant demeurés païens, et ils ont cru bon d'ajouter quelque chose de leur cru.

Dans le côté opposé de la caverne, ils avaient taillé un temple. Cet espace évidé ne contenait qu'une statue de sel de la taille d'un adulte, grossièrement sculptée mais qui représentait sans doute un dieu sous des traits vaguement humains. Puis je remarquai que la main droite de cette silhouette bosselée tenait le manche en bois d'un marteau, auquel on avait lié par des lanières une tête en pierre, et je compris que la statue était celle du dieu Thor. Ce temple portait par ailleurs des traces de suie et sentait la fumée. C'était le seul endroit de la mine à être ainsi terni. Je demandai à Livia d'où cela pouvait provenir.

— Les mineurs païens font ici des sacrifices, répondit-elle. Ils y amènent un agneau, un chevreau ou un goret. Ils allument un

feu, sacrifient l'animal au nom d'un dieu quelconque, et le font cuire avant d'en manger la chair.

Et haussant ses sveltes épaules, elle ajouta :

— Les dieux ne récoltent que la fumée.

— Et votre père chrétien laisse les païens faire cela ?

— Nos anciens chrétiens s'assurent même que c'est fait. Cela contente les ouvriers sans rien coûter à la mine. Maintenant, Thorn, te sens-tu en forme ? C'est qu'il y a du chemin pour remonter, et nous ne pouvons glisser vers le haut.

Je souris largement et rétorquai :

— Je pense que je pourrai supporter l'épreuve des échelles. Veux-tu que je te porte, jeune fille ?

— Me porter ? répondit-elle dédaigneusement. *Vái !* Essaie déjà un peu de m'attraper !

Et elle se rua dans le corridor par lequel nous étions venus. Mes longues jambes me permirent de la rattraper facilement et de remonter avec elle, et je ne la quittai pas d'une semelle car sans cela, je crois que j'aurais eu un peu de mal à retrouver mon chemin. Je dois en outre admettre que lorsque nous eûmes gravi la dernière échelle et que nous émergeâmes de l'entrée de la mine, j'étais suant et soufflant, et pas elle. Mais enfin, j'avais gravi deux fois la montagne, ce jour-là. Une fois de l'extérieur, l'autre de l'intérieur.

25

Quand je rentrai à la taverne, le *caupo* Andréas m'annonça, entre deux hoquets, que Wyrd s'était endormi, et qu'il avait rejoint son lit. Je dus le regarder d'un air surpris, car il précisa :

— *Ja,* dans cet ordre. Il s'est endormi sur la table, aussi ma femme et moi l'avons-nous transporté en haut. J'ai donc mangé tout seul, et de bon appétit. Quand j'étais sur le point de monter me coucher moi aussi, j'ai entendu Wyrd ronfler : on aurait dit un combat à mort entre un sanglier et un aurochs, et la pièce fleurait bon les vapeurs de vin. Mais pour ma part, j'étais si fatigué que ça ne m'a pas empêché de m'endormir.

Le lendemain, quand nous nous retrouvâmes au déjeuner, je laissai le temps au vin du matin d'éclaircir un peu les idées du vieux Wyrd, puis je lui racontai mes faits et gestes de la veille. Je lui décrivis ma visite dans la mine, ma rencontre avec Livia et Georgius, et les lui dépeignis sommairement.

Il grogna, et conclut :

— D'après ce que j'entends, si elle est assez supportable, son père m'a l'air d'une des médiocrités autosatisfaites les plus achevées qui se puissent rencontrer dans une ville de campagne.

— C'est aussi ce que je pense, admis-je. Mais il me semble que je devrais au moins affecter un certain respect. Après tout, c'est un Honoratus.

— *Balgs-daddja !* Ce n'est qu'une grosse huître dans une petite coquille.

— Vous avez l'air plus grincheux que d'habitude, *fráuja*. Votre vin est-il donc si amer ?

Il se gratta la barbe, et dit d'un ton plus posé :

— Pardonne-moi, gamin. Mais je me sens d'humeur un peu abattue et découragée, ces temps-ci. Ça va passer. Le vin va m'aider à soigner tout ça.

— Pourquoi cette morosité ? En arrivant ici, vous sembliez très bien, non ? Considérons notre situation, *fráuja*. Nous avons

de l'argent, pas besoin de travailler, et disposons de tout notre temps pour apprécier le plus beau des cadres naturels que l'on puisse rêver. D'où provient ce malaise ?

Il continua de tripatouiller sa barbe, puis marmonna :

— Par saint Denis, qui charriait sa tête sous son bras, si je le savais ! Peut-être que je me fais vieux, tout simplement. L'irritabilité est sans doute un signe de vieillesse, tout comme ma vue qui baisse… Allez, gamin, va t'amuser avec ta nouvelle amie. Laisse ce vieil homme noyer sa mélancolie dans l'alcool.

Il avala une grande rasade de sa timbale, et émit un rot bien dru.

— Quand j'irai mieux… d'ici quelques jours… je t'emmènerai chasser, histoire de se bouger un peu… un gibier que tu n'as jamais chassé.

Et il s'effaça derechef derrière sa chopine. Je ne fis aucune remarque, mais avec un soupir d'exaspération, je sortis de la taverne, furieux, et me retrouvai sur la place du marché. Comme tous les matins, elle était bondée, les femmes étant venues acheter leurs provisions du jour. Je fus surpris d'y rencontrer Livia flânant dans la foule. Je lui avais bien dit où je logeais, mais j'étais étonné qu'elle ait parcouru le chemin depuis la mine à une heure si matinale.

— Mais je viens te rendre visite, bien sûr ! confirma-t-elle simplement. Et te faire découvrir notre ville.

Ce jour-là, elle me montra l'intérieur de l'église du mont Calvaire, qui servait aussi de salle de réunion aux membres du conseil de la ville et de musée témoignant du passé important d'Haustaths : les objets découverts par les mineurs de sel, ou retrouvés au fil des ans par les maçons construisant les maisons ou les fossoyeurs creusant les tombes. Il y avait là des bijoux en bronze profondément corrodés, devenus vert-de-gris, ainsi que le mieux conservé de ces corps de mineurs du fond des âges découvert par ses pairs. Celui-ci était tout ridé, brun, et il avait la peau aussi tannée que ses vêtements de cuir.

Nous visitâmes ensuite l'atelier d'un *aizasmitha*[85], lequel ne fabriquait pas de bijoux modernes, comme j'en avais vu et

[85] Chaudronnier.

acheté ailleurs. De façon délibérée, il copiait les articles anciens déposés au musée du mont Calvaire, les reproduisant à l'état neuf : des bracelets de poignet ou de cheville, des fibules d'épaule, de délicats poignards qui formaient, portés à la taille, autant un ornement qu'une arme, et aussi des colliers, des broches, tous ciselés dans un bronze éclatant.

Quand il fut temps pour Livia de rentrer chez elle et de s'asseoir auprès de son précepteur, je la raccompagnai vers les hauteurs de la ville. Puis je revins à la boutique du chaudronnier ; j'avais vu chez lui quelque chose que je comptais m'acheter, mais je ne souhaitais pas le faire devant Livia. Elle en aurait été choquée, car c'était un article typiquement féminin. Il s'agissait d'un bijou destiné à maintenir la poitrine, mais d'un style ancien que je n'avais jamais vu nulle part, ni porté par aucune femme.

C'était un dispositif assez simple, comme on pouvait s'y attendre de la part des artisans ayant réalisé ces ornements primitifs, mais c'était à la fois conçu d'ingénieuse façon et extrêmement élégant. Le bijou consistait en une longue et mince baguette de bronze de l'épaisseur d'une plume d'aigle, artistiquement recourbée en deux spirales enroulées en sens opposé. Le côté gauche partait du mamelon et tournait jusqu'à envelopper le sein en entier, puis la baguette épousait le sillon intermédiaire pour aller s'enrouler dans l'autre sens autour du sein droit, jusqu'au téton. Deux ficelles permettaient d'attacher l'objet dans le dos. Sur l'étal du marchand, l'objet paraissait plat, mais appliqué sur la poitrine, ces spirales s'ouvraient et s'étendaient pour constituer un bouclier séparant les seins, qui constituait à la fois une protection et une décoration. Je ne l'achetai pour ma part que pour accroître la protubérance de mes seins lorsque j'apparaîtrais à nouveau en femme. C'était un achat coûteux, mais il me sembla qu'en tant que femme désirant tout simplement être plus féminine, agréablement galbée et attrayante, je le valais bien.

Je passai la majeure partie des jours suivants en compagnie de Livia, Wyrd demeurant inexplicablement déprimé, abruti de boisson. Je ne rentrais à la taverne que pour dîner, me coucher et déjeuner le matin, avant de ressortir. Nous prenions souvent

nos repas de midi avec Livia dans une autre taverne, et nous fûmes reçus en une occasion par son père, dans sa vaste maison. En fait, nous étions très souvent assez loin dans la campagne environnante lorsque la faim nous prenait, et nous trouvions toujours le moyen de convaincre, contre une petite somme, la femme d'un bûcheron, d'un charbonnier ou d'un chercheur de simples de nous servir un repas frugal.

Un matin, Livia et moi avions décidé de passer la journée à explorer une zone qu'elle prétendait totalement inhabitée, et je me rendis à la cuisine de la taverne pour demander à la vieille femme du *caupo* si elle pouvait nous préparer un quignon de pain avec du fromage et de la saucisse, et remplir ma gourde de lait. Pendant que j'attendais, Andréas fit irruption et m'attira à part, soucieux, pour me déclarer :

— *Akh,* Thorn, je suis inquiet au sujet de ton ami Wyrd. Il est venu me voir souvent, et jamais je ne l'avais vu dans cet état. Maintenant, il refuse même de manger. Il n'absorbe que du vin et de la bière. Il dit qu'il a l'esprit trop dérangé pour pouvoir avaler de la nourriture. Tu y comprends quelque chose, toi ? Ne pourrais-tu le persuader de sortir, histoire de retrouver un peu de vigueur au sein des forêts, autour du lac, enfin… quelque part ?

— J'ai déjà essayé, fis-je. Et je peux difficilement lui ordonner de sortir. Il serait si fâché qu'un jeunot lui dicte sa conduite qu'il replongerait de plus belle dans la boisson. Mais toi, tu es de son âge, Andréas. Imaginons que tu lui dises simplement que pour son bien, tu ne veux rien lui servir de plus.

— *Vái !* Dans ce cas, il n'aurait carrément plus rien dans le ventre.

— Désolé, je crains de ne pouvoir t'aider. Cependant, sache que j'ai déjà vu Wyrd boire davantage encore. Ça va l'envoyer au lit malade comme un chien, bourrelé de remords et d'une intolérable mauvaise humeur, mais ça finira, c'est certain.

Presque chaque jour, j'allais chercher à l'écurie mon Velox et montais à la mine. Là-bas, ou bien je le laissais dans l'enclos avec les mules de la mine, et Livia et moi partions à pied, ou, lorsque nous allions loin, nous montions ensemble, elle perchée sur une selle derrière moi. Je prenais toujours ma fronde, à

laquelle je tentai d'initier Livia. Mais elle ne devint jamais experte à la faire tournoyer, aussi est-ce moi qui abattais tout le petit gibier – lièvres, écureuils, lapins ou perdrix – que nous ramenions avant de nous le partager. Elle offrait sa part au cuisinier de la famille, j'amenais la mienne à l'auberge, où Andréas, sa femme et moi trouvions avec cette viande l'occasion de varier un peu des habituels plats de poisson. Mais même ces viandes ne parvenaient pas à décider Wyrd à manger, y compris dans les moments où il était relativement sobre et lucide.

— Je vous dis que je n'arrive pas à avaler, s'entêtait-il. L'âge ne s'est pas contenté de jeter un froid sur mon intellect et mon enthousiasme, il m'a aussi noué le gosier.

— *Iésus !* répliquais-je, agacé. Du moment que votre gorge est capable d'ingurgiter ces boissons dévastatrices, c'est qu'elle va très bien !

— Même ça, c'est de plus en plus difficile, murmura-t-il. Et ça me guérit de moins en moins.

Mais il s'en versa malgré tout une nouvelle lampée, aussi le laissai-je immédiatement seul.

Durant nos pérégrinations, Livia m'emmena partout ou elle en avait envie. Une fois, nous gravîmes à mi-hauteur le pic le plus élevé des environs, le Toit de Pierre, qui avait donné son nom à tout le massif environnant, afin que Livia puisse me montrer ce qu'elle appelait un *eisflodus*. Ce terme ne me disait rien jusqu'à ce que nous arrivions avec Velox à son extrémité, mais dès que je le vis, je tombai sous le charme.

Aussi large qu'une rivière, l'*eisflodus* coulait dans une vaste et sinueuse crevasse, et possédait exactement les mêmes rides, vagues et tourbillons que n'importe lequel des torrents bondissant des hauteurs de Haustaths vers le lac. À ce détail près qu'il était totalement immobile à l'œil nu, car entièrement fait de glace. Livia m'affirma pour sa part qu'il bougeait, qu'il rampait plutôt, si lentement que si je le marquais d'un repère inamovible, celui-ci n'avancerait pas plus que de la longueur de mon corps, durant le restant de ma vie.

Hormis les spires et volutes de vieille neige que le vent soulevait çà et là, l'*eisflodus* était d'un bleu presque aussi pur que le lac d'Haustaths, et ce spectacle était pour moi d'une si

excitante nouveauté que j'eus l'idée de lancer Velox à sa surface. Mais Livia se crispa autour de ma taille, et m'en dissuada promptement.

— C'est l'été, Thorn. Il doit y avoir pas mal de *runaruneis,* par ici.

Cet autre mot ne voulant rien dire non plus pour moi, je hasardai :

— Des démons, peut-être ?

— *Ne,* vieille noix, dit-elle en éclatant de rire. Des crevasses cachées. Durant la journée, avec la chaleur, la glace fond en petits ruisseaux qui courent ici et là, et se découpe en profondes fissures, mais la neige que le vent soulève la nuit peut les recouvrir d'un pont invisible. Si tu poses le pied sur ce qui semble être de la glace solide, et qu'il s'agit par malheur d'une de ces minces croûtes mal solidifiées, tu peux glisser au fond d'une de ces crevasses et n'en jamais ressortir. Je n'aimerais vraiment pas que cela arrive à une personne que je…

Elle s'arrêta si brusquement que je me retournai sur ma selle pour la regarder, et je la vis rougir, tandis qu'elle terminait très vite :

— Je n'aimerais pas que ça arrive à moi, à toi ou à Velox.

— Je ne prendrai donc pas ce risque, fis-je en descendant de cheval. Je vais plutôt graver nos deux noms sur ce bloc de glace tout plat, situé à côté de cette pointe de roche noire si aisément reconnaissable. L'un de nous deux devra y revenir avant de mourir – et tu me survivras, Livia – pour voir si nos noms ont avancé de la longueur d'un corps.

— Ou s'ils se sont rapprochés l'un de l'autre, murmura-t-elle, tandis que je commençais à graver de la pointe de ma lame. Ou se sont éloignés…

— Ou si tout simplement on les distingue encore ! conclus-je, ce qui lui cloua le bec.

Je savais que la petite Livia avait un penchant pour moi, et je ne crois pas vraiment qu'elle me considérait comme un grand frère. Elle en avait déjà deux, avec de bonnes raisons de les dédaigner. Je supposais qu'elle me considérait comme un oncle particulièrement amical et indulgent, à moins que… – je n'étais pas sans avoir remarqué son exceptionnelle finesse – à moins

qu'elle ne me prît plutôt pour une tante. Elle s'adressait souvent à moi comme une jeune fille le ferait à une autre, parlant par exemple avec facilité de bijoux ou de vêtements, choses dont une fille ne parle jamais d'emblée à un garçon. Et je l'avais déjà surprise à me jeter des regards en coin à la fois inquisiteurs et perplexes. Sa curiosité était assurément en éveil, et décidée à être satisfaite ; un jour, dans un endroit tranquille au bord du lac, elle se déshabilla pour prendre un bain et me pressa d'en faire autant.

— Je ne sais pas nager, mentis-je.

— Viens juste faire trempette, histoire de te rafraîchir un peu, insista-t-elle, folâtrant comme une jeune loutre. C'est un vrai délice !

— Elle est gelée, prétendis-je en trempant les doigts dans les vaguelettes du lac, faisant semblant de frissonner. Brrr ! On voit que tu as l'habitude. Moi, je viens d'un climat plus chaud.

— Menteur ! Ou tu es prude comme une chochotte, ou tu es un couard. À moins que tu n'aies quelque hideuse difformité à cacher ?

Ma foi, elle n'était pas si loin de la vérité. Aussi continuai-je à faire la sourde oreille à ses sarcasmes comme à ses flatteries. Je m'assis sur les galets, la regardant folâtrer jusqu'à ce qu'elle s'en lasse. Elle sortit enfin de l'eau et s'assit près de moi pour se sécher au soleil, puis se rhabilla. C'était elle, à présent, qui frissonnait, et elle ne tarda pas à se blottir contre moi. Je l'enveloppai de mes bras chauds, et elle roucoula de plaisir…

Je réfléchissais en même temps. J'avais depuis longtemps noté que je devais absolument éviter de changer de sexe en présence d'un chien, car celui-ci n'aurait pas manqué de démasquer immédiatement mon imposture. Mais le comportement de Livia me forçait à rajouter une nouvelle clause d'alarme. Il était évident, en effet, que l'instinct de l'enfant se rapprochait de la finesse du chien. Je devrais à l'avenir me méfier aussi des enfants.

Cela dit, je n'eus pas à craindre très longtemps la compagnie de Livia. Dès le lendemain matin, lorsque je conduisis Velox à la mine, je ne pus la trouver. En revanche, je tombai sur son père. Il m'informa que sa fille avait contracté un rhume, et que le

médecin de la mine avait ordonné qu'elle soit confinée à une chambre close, rideaux tirés, remplie de vapeurs médicinales, et ce jusqu'à ce qu'elle aille mieux. Georgius me délivra ces informations d'un ton aussi accusateur que si j'étais à blâmer, bien que la brave petite Livia lui eût sans doute parlé de sa baignade, expliquant que c'était de son propre chef qu'elle y était allée.

Je repérai cependant à l'étage un léger entrebâillement entre les volets de la chambre de Livia. J'avançai mon cheval, et vis la mélancolie qui avait envahi son visage, tandis qu'elle me regardait, engoncée dans une épaisse couche de vêtements chauds. Aussi lui fis-je des gestes d'amitié lui indiquant que je serais là dès qu'elle sortirait de son confinement. Ses traits rayonnèrent alors, et elle répliqua par des gestes de frustration, avant de lever quatre doigts pour m'indiquer combien de jours elle s'attendait à rester claustrée. Puis elle m'envoya un baiser, et je m'éloignai d'elle.

Nul ne peut dire quand son heure sonnera.

*

Je redescendis la pente, me demandant comment j'allais occuper ma journée et les quatre à venir, car je m'étais habitué à la compagnie de Livia, durant au moins une bonne moitié du jour. Mais alors que je regagnais l'écurie pour réintégrer Velox dans sa stalle, je fus saisi de stupeur d'y trouver Wyrd. Pour la première fois depuis notre arrivée à Haustaths, il brossait son cheval en grommelant tendrement près de l'encolure. Et à présent qu'il n'était plus affalé à une table ou vautré sur son lit, je pus réaliser combien il avait maigri, et combien sa voix était éraillée – soit à cause de la contraction de son gosier, comme il l'affirmait, soit du fait de l'excès de boisson. Mais il était à jeun, et semblait jouir de toutes ses facultés.

— Que se passe-t-il ? demandai-je, l'air sceptique. Après tant d'efforts d'Andréas et de sa femme, sans compter les miens, pour vous tirer de votre ébriété, voilà que vous vous levez de vous-même ?

Il se racla la gorge, cracha sur la paille de l'écurie et répondit :

— Quand j'ai vu ce matin que je n'arrivais même plus à avaler ce vin coupé d'eau à la mode romaine ou cette bière fine, je me suis dit que mes tripes commençaient vraiment à se rebeller. Je ne veux plus entendre parler de boisson. Ni même en parler, si tu veux bien. Je t'avais promis une chasse, fiston, tu te souviens ? Veux-tu y aller ? Ou te sens-tu trop dégoûté de cette vieille baderne pour avoir envie de l'accompagner encore une fois ?

— *Ne, fráuja, ni allis,* fis-je humblement, désolé de l'avoir si souvent blâmé telle une épouse acariâtre. J'espérais, tout au contraire, que vous vous remettriez, afin que nous puissions repartir ensemble à l'aventure.

— On va prendre le large un moment. Ta Livia te laissera-t-elle un peu de liberté ? Peux-tu cesser quelques jours de remuer son berceau ?

— Bien sûr. J'ai eu mon content de compagnie juvénile, ces derniers temps. Ça ne me fera pas de mal de sortir un peu sans avoir l'impression d'être une nourrice sans lait.

— Je vois que tu as ta fronde et ton glaive. Je prends mon arc et mes flèches. Allez, chargeons les chevaux, et partons.

Nous n'eûmes pas besoin de retourner chercher quoi que ce soit dans l'auberge, car nous avions laissé notre équipement de voyage dans l'écurie. Nous nous choisîmes chacun une fourrure pour la nuit et y roulâmes ce dont nous aurions besoin, avant d'attacher ces rouleaux à nos selles et de quitter Haustaths. Wyrd ne prit pas la piste qui nous avait conduits jusqu'ici et que je venais de redescendre depuis la mine, mais celle qu'avait empruntée Livia pour aller me montrer l'*eisflodus*.

Dès que la piste fut assez large pour que nous puissions chevaucher de front, je me portai à la hauteur de Wyrd et m'enquis :

— Vous m'avez expliqué, *fráuja,* que nous allions chasser quelque chose d'un peu particulier. De quoi s'agit-il ?

— D'un oiseau, appelé l'*auths-hana*. Non qu'il soit si rare, mais il est craintif et timide. On le voit donc rarement, et il requiert une technique de chasse assez spéciale. Nous n'en

avons jamais vu jusqu'ici, et j'ai pensé qu'il était temps que tu en découvres un, que tu apprennes comment on le traque, et que tu goûtes au délicieux mets qu'il procure.

Son nom de « coq des bois » ne me disait pas grand-chose, mais Wyrd poursuivit :

— Cet oiseau a le regard farouche, le bec impressionnant et les serres d'un rapace, mais il est beaucoup plus volumineux et son cri rappelle un peu le beuglement d'un aurochs en folie. Pourtant, ce n'est qu'un inoffensif herbivore. Je dirais que c'est maintenant, qu'il s'est bien gorgé de myrtilles et autres baies dont il est friand, qu'il est vraiment bon à manger. En hiver, il ne se nourrit que des pommes de pin, et une bouchée de sa chair dégoûterait un chacal d'Illyrie. Certains l'appellent *daufs-hana* parce qu'au moment précis où il pousse son cri assourdissant, il n'entend plus rien d'autre que lui-même. C'est à ce moment qu'il est vulnérable, gamin. Quand tu entends un *auths-hana* te casser ainsi les oreilles, tu approches de l'arbre où il s'est perché. Toujours en te cachant avec soin, et en cessant de bouger dès qu'il s'arrête. Dès qu'il reprend son hurlement, tu fonces. Tu peux alors faire tout le bruit que tu veux en courant : tant qu'il crie, il ne t'entendra pas. Au terme de cette approche, tu n'as aucun mal à l'abattre d'une flèche.

Wyrd continuait son laïus, mais ayant dû repasser derrière lui lors d'un rétrécissement de la piste, je manquai la suite de sa passionnante histoire sur le coq des bois. Peu importait, je la réentendrais une autre fois. Wyrd avait toujours été communicatif, comme le devenaient selon lui tous les coureurs des bois, habitués à vivre sans interlocuteur. Du reste, au cours de sa récente période de déprime et d'éthylisme, il avait semblé, lorsqu'il était en mesure de parler, déborder de choses à nous dire, comme s'il avait eu besoin d'éponger un trop-plein de mots accumulés en lui sans qu'il puisse nous les communiquer.

Ma foi, je dois dire que sa volubilité me réjouissait surtout le cœur. J'étais content de retrouver mon vieux Wyrd gaillard et alerte, toujours prêt à jouer son rôle de *fráuja* pour l'apprenti que j'étais. Bien sûr, ce n'était plus tout à fait le même vieux Wyrd. Son air hâve, un peu hagard, sa voix devenue traînante faisaient un peu pitié, c'est vrai. Ses cheveux et sa barbe étaient

enchevêtrés de façon on ne peut plus désordonnée, et il se tenait voûté sur sa selle, lui qui avait toujours chevauché droit comme un « i ». Je me reprochai en moi-même ma récente intransigeance à son égard. J'avais singulièrement manqué de reconnaissance, ironisant amèrement sur son ébriété dans l'idée absurde qu'il se faisait plaisir ; je réalisais à présent combien il avait souffert. Il souffrait d'ailleurs encore, sans doute, mais voilait sa douleur de courage. Je priai que ce retour à la piste lui rendît sa vigueur et sa santé d'antan, et me promis de tout faire pour l'y aider. Si irascible, grognon et tyrannique qu'il se montrerait à l'avenir, je ne lui en tiendrais pas rigueur ; je considérerais au contraire son regain d'agressivité comme le signe d'un retour à la vie. Peut-être cette course marquerait-elle un retour définitif aux bons moments que nous avions pris l'habitude de vivre ensemble.

Mais nul ne peut dire quand son heure sonnera.

26

— *Akh,* tu as vu ça ? s'exclama Wyrd de sa nouvelle voix râpeuse, pointant quelque chose du doigt.

C'était le lendemain matin, et nous étions à mi-pente d'un des versants du Toit de Pierre, sur lequel la neige s'accrochait encore aux crevasses et anfractuosités abritées du soleil. Wyrd me montrait une trace dans la neige. Pas l'empreinte d'un sabot ni d'une patte, non. Plutôt un triple sillon en pente douce, comme si trois animaux avaient glissé, côte à côte, le long du versant.

— Savez-vous ce qui a bien pu laisser de telles marques ? demandai-je. Quand même pas des loutres en train de batifoler, à cette altitude !

— *Ne.* Pas des loutres. Et c'est la trace d'un seul animal, pas de trois. Comme tu peux le voir, ça ne ressemble en rien à ce que peuvent laisser les habitants de ces hauteurs. Pour un homme des bois, ce n'est pas un mystère. Mais les paysans ignorants, s'ils viennent à tomber là-dessus, ont vite fait de s'en effrayer, y voyant la marque de quelque épouvantable *skohl* des montagnes. Ce que nous avons là, en fait, n'est rien d'autre que la piste d'un *auths-hana*.

— L'oiseau que nous cherchons, *fráuja* ? Comment un oiseau peut-il laisser de telles traces ?

— Il glisse sur le ventre, faisant traîner à ses côtés ses ailes déployées. Ce qui laisse tout loisir aux grands esprits de délirer, comme j'ai toujours pu le constater. Pas de doute, un *auths-hana* se cache dans les environs, et pas loin d'ici ; ces traces sont fraîches de ce matin. Allez, gamin, tu vas prendre mon arc et mes flèches et te mettre en chasse. Je crains d'être trop faible pour tirer. Je vais redescendre un peu au soleil, histoire de réchauffer mes vieux os en t'attendant.

Je pris les armes qu'il me tendait et le laissai seul, emmenant Velox avec moi. Je n'eus pas besoin d'avancer bien loin pour

entendre, avec effroi – Wyrd n'avait pas exagéré –, le hurlement du *auths-hana*. Du moins pensai-je qu'il devait s'agir de lui. Cet oiseau ayant, à son amusante façon de se laisser glisser, un comportement atypique par rapport à ses congénères, je ne fus pas étonné que son cri se distinguât de tous ceux que j'avais entendus. Pour autant que je puisse le décrire, c'était un tonitruant mugissement spasmodique, à la fois rauque et puissant, qui se prolongeait de longues secondes. Je comprenais que les paysans locaux aient pu songer aux démons de la montagne.

Je descendis de Velox, l'attachai à un buisson et armai mon arc d'une flèche. J'étais en train de faire mes premiers pas en direction de l'oiseau, tâchant de crever la neige durcie le plus silencieusement possible, quand je fus cloué sur place par un autre bruit. Cette fois, c'était à n'en pas douter le long hurlement du loup, montant derrière moi du bas de la colline, venu plus ou moins de l'endroit où j'avais laissé Wyrd. Je m'arrêtai, troublé, car il était étonnant d'entendre un loup hurler au beau milieu de la journée. Là-dessus, l'*auths-hana* poussa une nouvelle fois son cri dévastateur, et en réponse, le loup émit un nouveau hurlement. Je lançai de part et d'autre des regards indécis, mais le timbre du loup révélait ou une douleur terrible, ou une rage vorace, et l'idée qu'il puisse être malade me fit songer à Wyrd, resté là-bas sans autre arme pour sa défense que sa courte hache de combat. Aussi abandonnai-je momentanément l'*auths-hana* et, laissant Velox attaché là où il se trouvait, je rebroussai chemin et courus l'arc à la main, bondissant sur la pente pour aller m'assurer que Wyrd était indemne.

Un peu au-dessous de la limite d'enneigement, je trouvai son cheval détaché, en train de brouter le peu d'herbe comestible poussant encore à ces hauteurs. Je me demandai par quel miracle il n'avait pas déjà fui, ni même manifesté une quelconque nervosité à l'idée qu'un loup rôdât aux environs immédiats. J'enroulai ses rênes autour de mon bras, mais j'eus beau scruter tout autour de moi, je ne vis rien derrière les broussailles. Jusqu'à ce qu'un nouveau hurlement retentisse,

bien plus proche, celui-là. Je plongeai dans les buissons, l'arc bandé, prêt à tirer, et m'approchai du bruit.

C'est ainsi que je tombai sur Wyrd… et que je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête, constatant que c'était lui qui émettait le hurlement, tel qu'un loup aurait pu le faire, la bouche ouverte dans un angle impossible et tournée vers le ciel, la langue tendue en train de vibrer, faisant puiser le son. Pis encore, Wyrd était étendu sur le dos, mais celui-ci ne reposait pas entièrement au sol. Son corps était arqué et totalement rigide, tel un arc vigoureusement tendu, et seuls ses talons et sa nuque touchaient encore la terre, qu'il martelait furieusement de ses poings serrés.

Au moment où j'écartais les dernières branches pour l'atteindre, il sembla perdre sa rigidité, et son corps retomba à plat sur le sol. Il cessa son affreux hurlement, ses poings s'arrêtèrent de frapper, et il reposa un instant tous muscles relâchés, la poitrine encore soulevée d'un halètement épuisé, comme s'il cherchait de l'air. En un éclair, j'avais suspendu à une branche les rênes de sa monture, posé mon arc, et m'étais agenouillé près de lui. Wyrd battait des yeux rapidement, et sa bouche était encore ouverte, bien que plus aussi horriblement béante. Il n'avait pas sué suite à ses efforts, comme je l'aurais cru, mais son teint était aussi gris que ses cheveux et sa barbe, et quand je touchai son visage, je le sentis moite et froid.

À mon contact, il lança son regard injecté de sang dans ma direction et demanda, d'une voix rauque, mais apparemment réfléchie :

— Qu'est-ce que tu fais là, gamin ?

— Ce que je fais ? J'ai couru à me rompre le cou. On aurait dit que vous étiez attaqué par une meute de loups.

— *Akh,* je faisais donc tant de bruit que ça ? fit-il d'un ton d'excuse. Je suis désolé d'avoir interrompu ta chasse… J'étais… j'étais juste en train de m'éclaircir la voix.

— D'éclaircir quoi ? Ce que vous avez dû éclaircir, c'est ce massif des Alpes où nous sommes. Je suis sûr qu'il n'y a plus un troupeau de chèvres, plus un bûcheron…

— Ce que je veux dire, c'est que… j'essayais de dégager le phlegmon ou ce je ne sais quoi qui m'encombre la gorge depuis si longtemps, et qui m'a congestionné le gosier et l'œsophage.

— *Iésus, fráuja,* fis-je, soulagé d'entendre que c'était intentionnellement qu'il avait agi ainsi. Vous étiez pratiquement arc-bouté sur la tête ! Il doit y avoir un moyen plus simple de se racler la gorge, je pense. Où est votre flasque ? Tenez, prenez une gorgée de la mienne.

Il se tordit immédiatement en arrière, et fit entendre un gargouillis qui me fit craindre un nouveau hurlement… *Argh-rgh-rgh !* Il sembla un bref instant se crisper à nouveau, mais suite à un effort violent, il reprit le contrôle de lui-même et haleta :

— Je t'en prie… *ne,* gamin… ne me tourmente pas ainsi…

— J'essaie juste de vous aider, *fráuja,* implorai-je, tenant ma flasque près de ses lèvres. Une petite gorgée d'eau pourrait sûrement…

Argh-rgh-rgh ! rugit-il à nouveau, luttant encore pour maîtriser un spasme violent, tout en essayant d'une tape de la main d'éloigner la mienne. Dès qu'il put reparler, il grogna farouchement :

— Quoi que tu fasses… tiens-toi à l'écart… de ma bouche… et de mes dents…

Je m'assis sur mes talons et le regardai, très inquiet.

— Que se passe-t-il ? Andréas m'a dit que vous n'aviez rien mangé depuis plusieurs jours, et hier comme aujourd'hui, vous n'avez encore rien bu, ni avalé quoi que ce soit de solide. Voilà en plus que vous refusez même un peu d'eau fraî…

— Ne prononce plus ce mot ! supplia-t-il, se courbant comme si je lui avais porté un coup violent. Par pitié, gamin… enveloppe-moi dans ma fourrure et fais du feu. Il fait si sombre, tout d'un coup… j'ai si froid…

Effaré, je laissai courir mon regard sur les montagnes ensoleillées. Puis, inquiet mais obéissant, je tirai sa fourrure de derrière sa selle, l'aidai à s'y rouler, et allai ramasser de la mousse sèche, des brindilles et des branches mortes que j'enflammai près de lui. Le feu avait à peine commencé de ronfler qu'il l'imitait, profondément endormi. Espérant que ce

ronflement était de bon augure, je pris soin de m'éloigner en silence, afin de ne pas le déranger.

Je gravis la montagne pour rejoindre l'endroit où j'avais attaché Velox, et au moment précis où je m'apprêtais à le délier, j'entendis à nouveau le cri déchirant de l'*auths-hana*. Il semblait que tous les animaux du voisinage, à part moi, se soient rendu compte que le cri poussé par Wyrd n'était pas celui d'un loup, car aucun n'avait fui effrayé. Armant ma flèche, je repris donc ma chasse. Suivant les conseils de Wyrd, j'attendis que l'oiseau poussât son cri, et plongeai furtivement d'une cachette vers une autre, ici jusqu'à un arbre, là derrière un rocher, y restant dissimulé tant qu'il restait silencieux. Et bientôt je le vis, perché sur une branche basse dans un pin éloigné.

Une fois encore, j'attendis que l'animal, levant très haut la tête et déployant les plumes de sa queue en un somptueux croissant, délivrât son assourdissant hurlement pour courir précipitamment me blottir dans l'angle le plus favorable. Je voulais être sûr de ne pas le manquer, car si Wyrd n'avait pas exagéré la finesse de sa chair, il ne résisterait pas à en manger un peu. Et ma flèche porta, si nettement que l'*auths-hana* mourut au milieu de son dernier mugissement, et s'abattit telle une masse au pied de l'arbre.

C'était une créature tellement hors normes, même inerte, que je restai quelques instants debout à l'admirer. Son corps était aussi gros que celui d'une oie, mais il avait la queue en éventail du coq de bruyère, en plus large. Ses pattes munies de serres auraient pu être celles d'un *juika-bloth,* et sa tête ressemblait à celle de ce monstre que les Scythes appellent le *gryps,* car il possédait le bec jaune et cruel des rapaces, et de fiers sourcils rouges. Son plumage était presque entièrement noir, à l'exception de quelques taches bronze et blanches, et le tout avait des reflets métalliques que le soleil teintait de pourpre, de bleu ou de vert.

Je ne perdis toutefois pas trop de temps à contempler l'animal, et le débarrassai de son splendide plumage avant que la rigueur cadavérique ne le rendît trop difficile à ôter. Je tranchai sa tête et ses pattes, vidai les tripes, que j'enfouis sous

la neige, et le ramenai jusqu'à mon cheval. Quand je revins au camp, Wyrd dormait toujours, aussi me contentai-je d'enlever les restes de duvet, attendant le coucher du soleil pour enfiler l'oiseau sur un bâton et le mettre à crépiter sur le feu.

Je remettais de temps à autre de quoi alimenter les flammes et donnais à la broche un quart de tour, écoutant le ronflement de Wyrd, dans la nuit qui tombait peu à peu. Je dus m'assoupir moi aussi quelques instants, vaincu par l'ennui ou la lassitude, car je fus soudain réveillé par l'arrêt subit des ronflements. La volaille embrochée grésillait et crépitait joyeusement, et de l'autre côté du feu, vision plutôt effrayante, deux yeux jaunes tels ceux d'un loup brillaient dans les ténèbres et me regardaient. Avant même que je me fusse remis sur pieds, Wyrd parla, et je réalisai brusquement qu'il était assis, et que ces yeux étaient les siens.

— Même l'odeur est délicieuse, tu ne trouves pas ? Goûte-moi ça, gamin, avant que ça ne grille.

Je n'avais jamais vu les yeux de Wyrd luire ainsi dans la pénombre. Mais je me contentai de répondre à son offre :

— Il y en a au moins pour quatre. Laissez-moi vous en découper un morceau, *fráuja*.

— *Ne, ne,* je ne pourrais même pas l'avaler. Par contre, je peux peut-être, à présent, tenter une petite gorgée d'eau. En ce moment, je ne sais pourquoi, je n'éprouve pas de répulsion à la simple idée d'y penser.

Je lui tendis ma gourde au-dessus du feu, puis arrachai une cuisse de l'oiseau et commençai à la déguster avec voracité. J'y mis en fait beaucoup moins de délicatesse que d'habitude, exagérant à plaisir les bruits juteux de mastication, de déglutition et de succion afin que mon apparente délectation ouvre l'appétit à Wyrd. Mais il se contenta de porter ma flasque à sa bouche, avec précaution, comme s'il se méfiait.

— Mmmm… vous aviez raison au sujet de l'*auths-hana, fráuja,* fis-je avec enthousiasme. C'est l'oiseau le plus savoureux que j'ai jamais dégusté ! Son régime de myrtilles a donné à sa chair délicate juste l'aigreur qu'il fallait. Prenez-en. Là, une tranche dans le plus tendre de la poitrine.

— *Ne, ne,* fit-il de nouveau. Mais j'ai réussi à avaler une gorgée d'eau sans haut-le-cœur ni dégoût insurmontable. Je dois être en voie de guérison.

Il considérait la flasque d'un air aussi approbateur que si elle contenait un vin rare, s'amusant à répéter le mot :

— De l'eau, l'eau. Tu as vu ? *De l'eau*. Aucune réaction de rejet. As-tu lu les *Géorgiques* de Virgile, gamin ?

Interloqué d'apprendre que lui-même ait pu les lire, je répliquai :

— Oui, bien sûr. Ses poèmes étaient agréés au monastère Saint-Damien.

— Eh bien, à moins que ton monastère n'ait possédé les deux versions existantes, tu ne dois pas connaître ce détail. Dans le poème original, quelque part dans son second livre, Virgile mentionnait le nom de la ville de Nola. Mais il advint qu'un peu plus tard, passant par cette ville, il demanda à l'un des habitants la permission de boire un peu d'eau. Tu as vu ? Je le dis sans difficulté, là. Un peu d'eau. Enfin, toujours est-il que l'individu en question lui refusa hargneusement cette faveur. Virgile réécrivit alors son poème, et en expurgea le nom de Nola. Il écrivit à la place *ora* (« région ») afin de préserver la scansion du poème. Et je serais prêt à parier que plus jamais la mesquine bourgade de Nola n'a été mentionnée par aucun auteur.

— Nul doute qu'ils regrettent le traitement qu'ils lui ont réservé.

Sans dire un mot, ni me souhaiter bonne nuit, Wyrd s'allongea sur le côté, s'engonça confortablement dans sa fourrure et sombra dans le sommeil. J'enveloppai les restes de l'*auths-hana* pour qu'ils puissent être consommés le lendemain, bordai les braises de mottes de terre et me roulai à mon tour dans ma fourrure, avant de m'endormir.

J'ignore combien de temps je dormis, mais il faisait encore nuit quand je fus réveillé en sursaut par un nouveau hurlement à vous glacer les sangs. J'aurais préféré qu'il s'agisse d'un vrai loup, mais c'était de nouveau Wyrd, arqué et tordu comme je l'avais vu quelques heures auparavant, tendu au point que je pouvais entendre craquer ses os et ses articulations. Ses cris, cette fois, trahissaient sans doute possible la douleur. Je ne pus

qu'assister impuissant à cette agonie, attendant qu'elle se calme. Mais voyant que cette terrible crispation, accompagnée d'un tambourinage frénétique de ses poings sur le sol, se poursuivait, je pensai à une chose. Je fourrageai dans mes affaires à la recherche de la fameuse fiole de cristal que je charriais depuis si longtemps.

J'avais tenté de faire goûter à mon *juika-bloth* la précieuse larme de lait qu'elle contenait. Maintenant, penché sur Wyrd, je tentais, profitant du fait qu'il était forcé de reprendre son souffle entre deux hurlements, de verser dans sa bouche le reste de son contenu. Un peu de liquide coula-t-il dans sa gorge, ou Wyrd se rendit-il compte à cet instant de ma présence ? Toujours est-il que sa rigidité cessa et qu'il retomba sur le dos. Aussitôt, d'un geste du bras d'une grande violence, il m'envoya bouler les quatre fers en l'air.

— Malédiction ! grinça-t-il. T'ai demandé… de foutre le camp !

Je restai donc où je me trouvais, et lorsque Wyrd eut un peu repris ses esprits, il déclara, la voix enrouée mais d'un ton plus calme :

— Excuse ma brutalité, fiston. Je te repousse, mais c'est pour ton bien. Que m'as-tu versé dans le gosier ?

— Mon dernier espoir pour vous sauver. Une goutte de lait du sein de la Vierge Marie.

Il tourna sa tête vers moi d'un air hagard pour me jeter un regard de dédain, puis dit simplement :

— Je croyais que c'était moi qui étais fou. C'est cet *auths-hana* qui t'a dérangé le ciboulot ?

— C'est vrai, *fráuja,* c'est le lait de la Vierge. Je l'ai volé à une abbesse qui ne méritait pas de le garder. (Je lui tendis la fiole, afin qu'il la voie.) Mais ce n'était qu'une simple goutte. Je n'en ai plus à vous donner.

Wyrd tenta de rire, mais il n'avait plus assez de souffle pour cela. Au lieu de quoi il proféra le plus blasphématoire juron que j'aie jamais entendu venant de sa part :

— Par le prépuce circoncis du petit *svans* de l'enfant Jésus, mis de côté et jamais ressuscité, tu as essayé cette magie sur moi ?

— Quelle magie ? *Ni allis.* Ce lait est une véritable relique. Un trésor si sacré qu'il a le pouvoir de…

— Une relique, coupa-t-il amer, a exactement le même pouvoir qu'un sort jeté par une *haliuruns,* ou qu'une incantation de magicien. Ce genre de tour peut certes avoir des résultats extraordinaires sur les fous qui y croient. Mais aucun ne pourra jamais vaincre l'*hundswoths,* gamin. Je pense que tu as gaspillé ton trésor.

— *L'hundswoths* ? (J'avais redouté ce mot.) Mais vous m'aviez dit que…

— Que j'avais échappé à l'infection. Je l'ai cru, en voyant la plaie guérir, mais j'ai eu tort. J'aurais dû me souvenir… j'ai connu un cas où la maladie a couvé un an avant de ressurgir.

— Mais… mais… qu'allons-nous faire ? Si même le lait de la Vierge ne peut agir…

— Il n'y a rien d'autre à faire que de laisser l'infection suivre son cours. Ce que tu vas faire, toi, c'est d'abord t'éloigner de moi. Va dormir à bonne distance. Si je recommençais à divaguer et à baver, le moindre postillon jailli de ma bouche pourrait te mettre en danger. Et ça va continuer. Je vais encore baver, me contorsionner à me faire craquer les os, puis retomber dans un état comateux. Et à moins qu'une convulsion plus forte ne me brise la nuque ou la colonne vertébrale, il n'y a qu'à espérer qu'elles s'espacent et ne finissent par cesser. En attendant…

Il haussa les épaules.

— Vous ne délirez pas, pour l'instant. Vous parlez même lucidement.

— Ça m'arrivera encore par intervalles, oui.

— Ma foi…, fis-je, hésitant. Je sais que vous n'accordez pas plus de crédit à la religion qu'à la magie, mais… tant que vous le pouvez encore… ne pourriez-vous pas, juste une fois, envisager de prier ?

Il piaffa.

— *Skeit !* Mais qu'est-ce que la prière, si ce n'est une vaine incantation ? Cela n'a pas plus de sens que le *sonivium tripudium*[86] du devin. *Ne,* gamin. Ce serait de ma part un

[86] Augure favorable.

minable expédient que de recourir à la compassion d'un dieu juste parce que j'en ai à présent besoin, alors que je n'y ai jamais prêté attention au temps où j'allais bien. Je ne vais pas me renier à ma dernière heure. Va-t'en, maintenant. Va te reposer.

Je fis ce qu'il me demandait, sans aller m'installer trop loin toutefois, afin d'entendre s'il avait besoin de moi ou s'il m'appelait. Mais je ne parvins pas à dormir, ou seulement par bribes, car je sentais bien qu'il avait juste fait acte de bravoure en parlant d'espoir de rémission. La « folie du chien » est fatale et irrémédiable, et ses déchirantes attaques n'allaient pas diminuer, mais aller au contraire en s'intensifiant, tant en fréquence qu'en brutalité.

C'est ce qui se produisit. Je fus réveillé peu avant l'aube par l'horrible mais désormais familier hurlement. Wyrd était de nouveau arqué à fond, plus tendu encore qu'avant, si la chose était possible. Les vaisseaux de son visage et de son cou, gonflés à éclater, étaient pourpres et palpitaient, et ses yeux rouges semblaient lui sortir de la tête. Quant à sa bouche, elle crachait tant de bave qu'elle en recouvrait presque sa barbe. Cette convulsion fut plus longue que les deux précédentes, et je ne pouvais comprendre qu'il puisse survivre à cela sans qu'un os de son dos ne se brise ou qu'un de ses organes n'explose. Mais au terme de ce spasme comme de tous ceux qui suivirent, au cours de cette épouvantable journée, Wyrd retomba à chaque fois dans un bref répit, et son teint vira progressivement d'une couleur brouillée à un gris cadavérique.

Durant ces instants où il parvenait à ne pas s'endormir en ronflant, il luttait pour reprendre son souffle et l'utilisait à parler… mais seulement pour lui-même. Au cours de ses moments de rémission, il semblait m'avoir oublié, se rappelant au contraire des souvenirs bien plus anciens. Ses paroles étaient incohérentes, souvent si râpeuses qu'elles en étaient inaudibles, mais le peu que je parvins à capter était sensé, et s'apparentait à un langage bien plus doux que celui employé d'ordinaire par le rude coureur des bois.

Ainsi disait-il :

— Si je devais un jour remettre le pied en Cornouaille… ce serait en ce lieu où mon cœur est resté… Un jour… au fond de

cette vallée où quatre routes se rejoignent… nous nous sommes rencontrés elle et moi, nous aussi… Elle marchait avec grâce et parlait doucement… Nous étions jeunes alors… et nous nous ébattions là où vient danser l'aube…

*

À un moment, alors qu'il était dans les affres d'une nouvelle attaque, il me vint à l'idée que je pourrais soulager sa souffrance en glissant quelque support sous son dos arqué. J'accumulai divers objets dans ma fourrure roulée en boule pour en faire une sorte de coussin, puis rampai tout près de lui et alors que je le glissais sous sa colonne vertébrale, soudain et sans crier gare, Wyrd essaya de me mordre exactement comme l'aurait fait un loup.

Il n'avait pas cessé de se contorsionner ni de frapper des poings, juste une brève suspension de son cri le temps de tourner sa tête, de la lancer vers moi et de refermer ses mâchoires qui ne manquèrent mon avant-bras que d'un souffle. Ses dents claquèrent les unes contre les autres, si fort qu'elles auraient transpercé ma tunique et emporté un gros morceau de chair si elles m'avaient atteint. La bave de Wyrd n'en éclaboussa pas moins ma manche. Tandis qu'il continuait ses terribles convulsions, sans tenter de me mordre à nouveau, j'usai de quelques feuilles et d'un peu de l'eau de ma gourde pour nettoyer cette salive mortelle. Et à partir de cet instant, je restai bien à l'écart.

Quand enfin, la crise s'estompa et libéra son corps de sa rigidité, l'inhabituelle pression du coussin dans son dos lui fit reprendre conscience. Ayant retrouvé son souffle, il laissa ses vieux souvenirs, grimaça vers le ciel et jeta un vague regard dans ma direction. Il s'éclaircit la gorge et cracha un peu de sa salive mêlée de pus, avant de demander d'un ton voilé :

— Quelle heure de la nuit est-ce ?

— Il fait jour, *fráuja,* fis-je consterné. Il est tard dans l'après-midi.

— *Akh,* alors ça fait un moment que je suis dans cet état. Je t'ai fait peur, gamin ?

— Seulement quand vous avez essayé de me mordre.

— Quoi ?

Il lança sa tête dans ma direction comme s'il allait réitérer la chose.

— Tu es blessé ?

— *Ne, ne.* (Je lui précisai ce qu'il en était.) Pour la première fois de votre vie, vous avez manqué votre cible.

— Par Bonus Eventus, le dieu des fins heureuses, sache bien que je m'en réjouis.

Il inspecta les alentours, puis au prix d'un effort immense, se traîna jusqu'à un arbre proche et s'adossa contre son tronc. Dès qu'il eut récupéré de cette débauche d'énergie, il ordonna :

— Gamin, je veux que tu fasses deux choses pour moi. D'abord, prends ces cordes qui servent à attacher nos bagages et attache-moi bien serré contre ce tronc d'arbre.

— Que dites-vous ? Vous êtes malade ! Je ne vais pas faire une ch…

— Fais ce que te commande ton maître, apprenti, tant qu'il peut encore donner des ordres intelligibles. Vite !

Je n'étais pas sûr qu'il eût à cet instant toute sa tête, mais j'obéis. Et comme j'étais en train de l'assujettir au tronc d'arbre, il ajouta :

— Laisse-moi les mains libres. C'est ma bouche qui est dangereuse. Il ne faut pas que je puisse mordre quelqu'un durant mon délire.

— Personne d'autre ne viendra, l'assurai-je. Livia m'a dit que ce coin du Toit de Pierre était inhabité.

— Cela ne doit pas menacer non plus les hôtes des forêts. Les animaux, plus peut-être que tous les humains que j'ai croisés dans ma vie, méritent d'être épargnés de ce genre de souffrance. *Iésus,* gamin, attache-moi serré. Et arrange-toi pour que les nœuds soient solides. Maintenant, je veux que tu prennes les chevaux et que tu les emmènes loin d'ici, parce qu'il n'y a pas… il n'y a pas…

Pour l'aider, je terminai sa phrase.

— Il n'y a pas d'herbe à brouter, ni même un peu d'eau à…

Argh-rgh-rgh ! rugit-il, et il rua si vigoureusement que je me félicitai de l'avoir attaché. Dans un effort héroïque, il lutta pour

reprendre le contrôle de lui-même, jusqu'à ce qu'il puisse articuler :

— Au nom de tous les dieux… fais-moi grâce de ce mot. Il ne faut pas que je perde conscience… avant d'avoir fini… ce que j'ai à te dire…

Misérable, j'obéis en silence jusqu'à ce qu'il puisse continuer.

— Prends les chevaux, nos bagages et nos armes. Tous nos biens. Ramène les chevaux à l'étable, et…

— Mais *fráuja,* protestai-je, un sanglot dans la voix. Je ne peux pas en conscience…

— Arrête d'ergoter ! Tu n'as rien à gagner à rester ici me regarder faire le *tetzte* et m'affaiblir, et assister au pitoyable spectacle que je donne de moi-même. Aucune de tes superstitions ou de tes *nostrum* magiques ne pourra enrayer l'affliction. Il y a juste à attendre qu'elle passe. Aussi, va-t'en. Va m'attendre à la taverne, et je t'y rejoindrai dès que… dès que je le pourrai.

— Me rejoindre ? fis-je, dans un gémissement implorant, car j'avais déjà commencé à pleurer. Vous êtes attaché !

— *Vái,* espèce de jeune coq présomptueux, siffla-t-il aussi rudement qu'il m'avait toujours traité. Dès que j'aurai les idées claires et que ma force sera revenue, je n'aurai aucun mal à me défaire de liens noués par un chétif gamin comme toi. Je te l'ordonne… va-t'en, maintenant.

Les joues ruisselantes de larmes, j'empaquetai pratiquement tout ce que nous avions emmené d'Haustaths et chargeai les bagages sur nos chevaux. Je ne laissai de côté que l'arc de guerre et le carquois de Wyrd, que j'enfilai sur mon dos, et les restes cuits de notre volaille de la veille. Ça, et la flasque de Wyrd, que je laissai à portée de sa main, au cas où il bénéficierait d'une nouvelle rémission lui permettant de boire, ou de manger.

— *Thags izvis,* grogna-t-il. Quoique je doute d'avoir besoin d'eux. Demain matin, j'espère être en train de déjeuner avec toi et Andréas. Mais je ne souhaite pas te revoir avant. À présent, *huarbodáu mith gawaírthja*[87], Thorn.

[87] Que la paix soit sur ton chemin.

Et il ne me revit plus, jamais plus. Je redescendis la montagne sur le dos de Velox en conduisant la monture de Wyrd par la bride, mais pas plus loin que l'endroit où il ne pourrait plus les entendre s'ils hennissaient. Là, je descendis de selle, les attachai une fois de plus, et remontai la pente, très doucement, avec toutes les précautions de silence et d'invisibilité que m'avait apprises Wyrd. Je réussis à ramper jusqu'à un endroit d'où, tapi dans un taillis, je pouvais le voir sans qu'il puisse me repérer ni m'entendre, et là je me couchai et attendis… obligé de cligner fréquemment des yeux pour chasser les larmes qui obscurcissaient ma vue.

Pendant longtemps, il resta simplement appuyé contre son arbre, le regard perdu dans le vide, l'air pitoyable et famélique, affaibli, sans énergie, la barbe et les cheveux enchevêtrés. Mais il devint évident qu'il avait juste attendu que j'aie suffisamment redescendu la montagne… car il allongea une main tremblante, attrapa la gourde que je lui avais laissée, la déboucha et s'en vida le contenu sur la tête.

Cela provoqua immédiatement en lui cet interminable hurlement de loup, ses bras se mirent à battre dans tous les sens et la flasque s'envola. Son corps s'arqua comme il l'avait fait si souvent, du moins il essaya. Il ne put que ruer, lutter et tressauter au rythme de ses bonds, et la résistance de ses liens dut encore accroître la douleur que lui infligeaient ses contorsions. Le mucus blanchâtre s'accumula sous sa bouche largement ouverte, tandis qu'il battait désespérément des poings sur le sol autour de lui. Je savais que Wyrd avait à l'aide de sa gourde délibérément provoqué la crise, souhaitant à l'évidence qu'elle fut assez intolérable pour être la dernière.

Je fis donc en sorte qu'il en soit ainsi. Décrochant l'arc de guerre et y armant une flèche, je tendis l'arc, clignant des yeux pour les désembuer, et visai posément, puis laissai filer la flèche… Tout cela ne prit qu'un instant, mais ce n'était pas une simple impulsion.

Dans l'infinitésimal laps de temps qui avait séparé l'ébauche de sa crise et le départ de la flèche, je m'étais rappelé bien des choses. Comment Wyrd m'avait donné le courage de donner le coup de grâce à mon *juika-bloth* gravement atteint. Comment il

avait lui-même achevé la louve qui l'avait attaqué, dans un geste de bonté et pour mettre fin à sa misère, alors qu'elle venait de lui inoculer cette terrible « folie du chien ». La remarque qu'il avait faite pas plus tard que l'après-midi même, comme quoi aucun animal n'aurait mérité d'endurer ce qu'il souffrait. Et comment il avait, quelques instants auparavant, rêvé de sa terre natale, de ces lieux remplis de souvenirs charmants, et de sa jeunesse, de cette femme qui marchait noblement et parlait doucement…

Non, je n'avais pas agi sur un coup de tête. Je l'avais fait pour qu'il puisse partir en paix, gagner enfin le repos, et aller savourer ses rêves.

Wyrd s'affaissa, calme et silencieux, aussi instantanément que l'avait fait l'*auths-hana*. Quand je pus enfin contenir le flot de mes pleurs, je m'approchai de lui et le contemplai tristement, de ma hauteur. La flèche avait précisément traversé son cœur, et frappé si profondément qu'elle l'avait cloué à l'arbre, aussi l'arrachai-je violemment pour l'en libérer. J'aurais aisément pu inhumer mon ami, car le sol était assez tendre, cet été, même à cette altitude, mais je me souvins d'une autre de ses remarques ; on n'enterrait que les animaux apprivoisés, avait-il affirmé. Je fis simplement le vœu que son corps soit vite dévoré par les charognards, ces nettoyeurs qui mettent de l'ordre dans la nature en la purifiant. Wyrd, en leur servant de nourriture, accéderait ainsi à cette après-vie dont il m'avait dit : « C'est cela, le paradis. » Je ne fis qu'un seul autre geste. À l'aide de mon poignard de ceinture, je découpai un morceau d'écorce sur le tronc, au-dessus de la tête de Wyrd, et là, dans le doux et tendre bois de sapin, je gravai en lettres gotiques :

Il marchait noblement et parlait franchement.

*

Quand j'achevai cet hommage, la nuit m'avait enveloppé. Je ramassai donc la gourde de Wyrd et dévalai la pente sans me retourner, pour rallier l'endroit où m'attendaient les chevaux. Ils émirent à mon intention une petite complainte de faim et de

soif, mais je ne pouvais, dans le noir, les conduire en un lieu où paître. Je m'enroulai donc dans ma fourrure et, épuisé, sombrai dans le sommeil. À l'aube, je me relevai à et redescendis les bêtes à l'écurie d'Haustaths.

À la taverne, avant même qu'Andréas ait pu me poser la moindre question, je lui déclarai sans ambages :

— Notre ami Wyrd est mort.

— Quoi ? Comment cela ? Il était encore là il y a trois jours de cela, et…

— Il savait déjà qu'il était en train de mourir, fis-je. De toute façon, on le lui avait prédit. Ainsi qu'à moi. Maintenant, si tu veux respecter ma douleur, Andréas, j'aimerais ne plus parler de sa mort. Tout ce que je souhaite, c'est régler notre note, disposer des affaires de mon maître, et reprendre ma route.

— Je comprends. Seras-tu d'accord pour que je rachète certaines de ses affaires ? Celles que je ne pourrai utiliser moi-même, je peux toujours leur trouver d'autres acheteurs.

En moins d'une journée, je me débarrassai de tout ce que je n'avais pas envie d'emporter avec moi. Des biens de Wyrd, je ne conservai que son arc de guerre, son carquois et ses flèches, ses filets et lignes de pêche, sa pierre de soleil, le *glitmuns,* son écuelle de cuivre et son couteau de facture gothe. Je glissai celui-ci dans mon étui de ceinture, et jetai mon vieux couteau de qualité inférieure. Andréas acheta sa hache de combat, sa fourrure de couchage, sa flasque gainée de cuir et tout le reste de ses affaires. Le propriétaire de l'écurie racheta très obligeamment son cheval pour une jolie somme, avec sa selle et son harnais, car il n'avait jamais rien eu de si raffiné qu'un cheval de cette lignée des Kehailan orné de tout son harnachement romain.

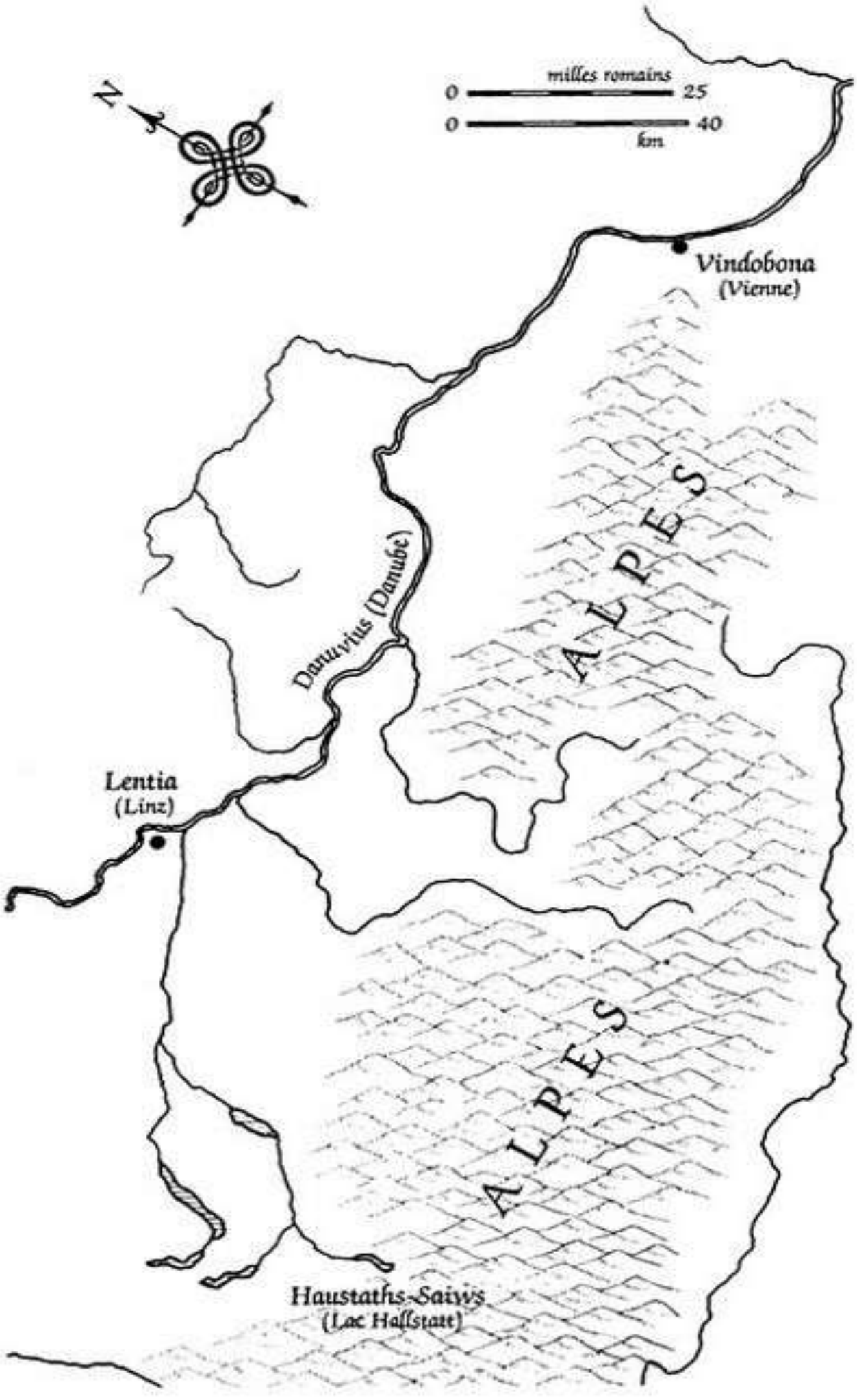
Même après avoir réglé l'auberge et l'écurie, la vente de ses objets me laissa un beau pécule. Cumulant désormais le contenu de ma bourse et de celle de Wyrd, je disposais d'une fortune assez coquette, du moins pour un roturier de mon âge. Je n'en tirai cependant pas un grand plaisir, vu les circonstances. Je passai une dernière nuit à la taverne, fis mes adieux à Andréas et sa vieille épouse puis achevai le paquetage de Velox. Ce faisant, je découvris que j'étais toujours en

possession de la fiole de cristal de Mère Aethera. Vide du lait de la Vierge, elle ne m'était plus d'aucune utilité – en fait, elle ne m'avait jamais servi à rien, même quand elle en contenait encore – mais je la trouvai trop jolie pour la jeter, et la rangeai avec le reste.

Une fois sorti de l'écurie, je me trouvai à la sortie d'Haustaths, et fis une pause au bas de la piste qui conduisait à la mine de sel. Là, j'envisageai un instant d'aller saluer également la petite Livia. Mais non, me dis-je. Ce serait pour la quitter aussitôt, ce que j'avais déjà fait. Elle avait eu quatre jours pour s'habituer à mon absence… peut-être m'avait-elle déjà oublié ; les enfants ne conservent pas longtemps en mémoire une amitié éphémère, quelle que soit son intensité. Je décidai qu'il serait plus délicat de ne pas raviver un contact voué à s'achever aussitôt.

Je restai donc juché sur ma selle un moment encore pour embrasser une dernière fois d'un regard circulaire la beauté qui m'environnait : ce lac plus bleu que bleu, ses hérons, ses cygnes et ses petits « marcheurs » épars, les élégantes maisons d'Haustaths empilées tout en hauteur, l'horizon déchiqueté des Alpes couronnées de neige. Je quittai la Vallée aux Échos le cœur empli de regrets. En partie pour son exceptionnelle beauté, mais surtout parce que j'y laissais l'homme qui m'avait été le plus cher, et une part essentielle de ma vie. Je tentai au moins de me réconforter en pensant que Wyrd avait choisi une retraite exquise pour son dernier sommeil. Et je fis claquer les rênes sur Velox pour reprendre mon voyage vers l'est. Comme je l'avais commencé, seul.

VINDOBONA


N
milles romains
0 25
0 40
km
Vindobona
(Vienne)
Danuvius (Danube)
ALPES
Lentia
(Linz)
ALPES
Haustaths-Saiws
(Lac Hallstatt)

27

Je n'avais pas vraiment laissé Wyrd derrière moi. Durant les longs mois qui suivirent, chaque jour, du gris bleuté de l'aurore au gris pourpre du couchant, le vieux Traqueur des Bois semblait marcher à mes côtés. Dès mon réveil, je croyais le voir debout affairé près de moi, grattant sa barbe et ses cheveux ébouriffés avec son habituelle mauvaise humeur matinale, qui ne se dissolvait qu'après le déjeuner. Dans la chaleur de midi, à l'heure où les lézards gisent, inertes dans leurs fissures rocheuses, et où même les alouettes demeurent silencieuses, j'entendais sa voix bourrue me raconter une de ses longues histoires, tant de fois dévidées… Dès que je dressais le camp, je tenais scrupuleusement compte des critiques que je l'imaginais me faire sur la façon de préparer un feu, ou de débiter notre prise du jour en morceaux ayant la taille convenable pour passer à la cuisson.

Souvent aussi, sans y faire attention, je m'adressais directement à lui. Si sur ma route se présentait une montagne de forme particulière, je pouvais par exemple m'enquérir : « Laquelle des Oréades est la nymphe qui hante ce pic, *fráuja* ? » ; ou bien, au sujet d'une source rafraîchissante, demander : « Quelle naïade est la nymphe de cette douce eau, *fráuja* ? » ; pénétrant dans une forêt luxuriante : « Laquelle des Dryades… ? », ou encore auprès d'un lac tranquille, incitant à la rêverie : « Quelle est celle des Limniades… ? » Je n'entendais ni n'attendais jamais de réponse, pas plus que je n'aurais imaginé voir apparaître l'une de ces nymphes évanescentes.

La nuit surtout, je voyais et j'entendais le vieux Wyrd. Les païens ont peut-être raison quand ils imaginent la Nuit comme la mère du Sommeil et d'un millier de Rêves, dont le plus fin est Morphée, capable de se frayer un chemin au sein de n'importe quel être humain, vivant ou mort. S'il y a du vrai dans cette croyance païenne, alors Morphée m'apparut souvent sous les

traits de Wyrd, venu me donner un conseil, des instructions ou de précieuses indications sur la vie des bois. Mais je ne saurais dire s'il me communiquait ces précisions depuis l'après-vie, car les seuls messages oniriques dont je me souvenais au réveil étaient de ceux qu'il m'avait transmis de son vivant.

Quoi qu'il en soit, cette présence constante de Wyrd à mes côtés me faisait du bien. Avec elle, je me sentais moins seul au fil de ma route, et elle atténuait mon chagrin d'avoir perdu celui que je considérais comme mon véritable père d'adoption. Que j'aie pu conserver si longtemps en mémoire chacun des enseignements de Wyrd, même les plus cyniques, est la preuve tangible que jamais je ne l'ai considéré comme véritablement mort. Et ce sera le cas jusqu'à la fin de mes jours.

*

N'ayant encore aucune raison contraignante de hâter ma quête de ma fratrie gothe présumée, je parcourus à mon rythme le reste de la Norique. Disposant d'une fortune suffisante, je n'avais plus à rechercher de peaux, de cornes ou quoi que ce soit d'autre à revendre ensuite, et le petit gibier que j'abattais suffisait à me nourrir. Enfin, ayant à présent atteint la taille adulte, étant de plus bien armé et disposant d'une vraie monture, je n'avais plus à craindre d'être appréhendé comme esclave. Je n'en traversais pas moins un territoire peuplé de gens dont j'ignorais tout, sans Wyrd à mes côtés pour me mettre en garde contre des mauvaises fortunes qui pourraient survenir. Je chevauchais donc toujours aux aguets, constamment attentif, et ne dormais la nuit qu'ainsi que Wyrd me l'avait enseigné, la main crispée sur une pierre, tendue au-dessus de son écuelle de cuivre. Elle m'éveillerait ainsi au moindre danger.

Je traversais de nouveau une région vierge de toute voie romaine, avec seulement au sol les traces du passage d'un chariot, d'un troupeau de bétail, ou d'un piétinement humain. Dès qu'elles menaient en direction de l'est, je les suivais résolument. Mais si j'arrivais en vue d'un autre voyageur ou que les traces menaient vers un lieu habité, je me cachais d'abord

sur un côté de la piste ou faisais une halte à couvert dans la forêt, le temps de m'assurer que je ne courais aucun danger.

Velox savait comme moi cheminer en silence, aussi entendions-nous aussi bien l'un que l'autre venir de loin la carriole d'un marchand, ou un berger et son troupeau, voire un simple marcheur solitaire sur la piste. Même un aventurier débutant comme moi était capable de déceler la présence d'un bourg rien qu'en regardant les oiseaux. Tant que je ne voyais aux alentours que des cigognes noires ou des pies bleues et ocre, je savais que je me trouvais en pleine nature sauvage. Dès que je commençais à croiser ces cigognes blanches qui nichent sur les toits et les pies voleuses dans leur livrée blanche et noire, je pouvais être sûr, en revanche, que les habitations n'étaient pas loin.

Je découvris peu à peu que la population de ces contrées se composait pour l'essentiel de tribus germaniques secondaires éparses (des Hérules ou des Lombards) vivant d'élevage. Le paysage alternait de grandes étendues de forêts épaisses et des clairières peuplées de huttes de bergers serrées les unes contre les autres, pour garantir tant leur sécurité qu'une relative convivialité. C'étaient tout au plus de simples hameaux ou de petits villages, et en aucun cas de grandes villes. Un hameau n'abritait qu'une *sibja,* entendez par là une famille au sens large, que le plus vieux, le plus sage ou le plus fort dirigeait. Un village pouvait être peuplé d'un *gau,* agglomération de plusieurs *sibjas,* formant une sous-tribu aux ordres d'un petit chef héréditaire.

Un autre signe m'enseigna vite, parvenu à proximité d'un de ces lieux habités, si je pouvais le visiter sans crainte, ou s'il valait mieux au contraire le contourner prudemment. Je découvris en effet que, lorsque la surface défrichée autour de ces villages était étendue, et que l'on pouvait à peine, de l'orée du bois, distinguer dans le lointain les premières habitations, c'était signe que cette communauté s'accordait une certaine importance. Il convenait alors de se méfier de ses habitants qui, désireux de garantir l'inviolabilité de leurs terres, seraient sans doute peu enclins à tolérer l'irruption d'un étranger, et le repousseraient par la force si nécessaire.

Par nature, j'inclinais de toute façon à demeurer à l'écart, sauf quand j'avais besoin de sel ou envie d'un bon verre de lait, ingrédients que je ne pouvais me procurer par moi-même. Ces villages et hameaux offraient par ailleurs peu d'attraits pour un voyageur tel que moi ; outre qu'ils semblaient uniformément pauvres et crasseux, ils n'étaient peuplés que de paysans ignorants, débraillés, à la physionomie repoussante.

Je ne dédaignais cependant pas à l'occasion, lorsque je rencontrais un inoffensif paysan en chariot ou un berger, de faire un petit bout de chemin avec lui, histoire de converser avec autre chose que le *gáis,* l'esprit de Wyrd. Nos conversations étaient bien entendu proportionnées à ce que je parvenais à comprendre de leur dialecte local dérivé de la Vieille Langue.

La plupart des paysans que je rencontrai ne savaient pas grand-chose du monde qui entourait leur village. Ils s'en fichaient d'ailleurs éperdument. Lorsque je demandai à l'un d'entre eux s'il avait eu vent d'événements plus importants que le mariage de deux personnes sans importance du cru, il me déclara avoir vaguement entendu parler de guerres et de batailles « quelque part par là-bas »… Où, il n'en savait rien, excepté que c'était loin de chez lui. Et quand je m'avisai de demander à un autre où menait la piste sur laquelle je me trouvais, il ne sut que me répondre :

— J'ai entendu dire (comme s'il s'agissait d'une rumeur à laquelle il ne croyait pas vraiment) qu'elle mène de cette province-ci vers une autre, et que là-bas coule une grande rivière, menant à une ville assez vaste.

— D'accord… mais quelle est la province voisine ? Quel nom porte la rivière en question ? Et cette grande ville, comment s'appelle-t-elle ?

— Leurs noms ? *Akh,* étranger, si nom il y a, je ne saurais vous le dire.

Un jour, alors que je chevauchais seul sur une large portion de piste en terre battue, Velox dressa soudain les oreilles vers l'avant. Presque aussitôt, j'entendis assez loin devant nous le trot de nombreux sabots martelant le sol. J'arrêtai mon cheval et concentrai mon attention. Au bout d'un instant, je distinguai des cliquetis et des grincements, non seulement ceux de selles et

de harnais mais aussi ceux que produisent le contact de l'armure avec des armes et les cahots de chevaux. Je conduisis aussitôt Velox à l'écart à bonne distance de la piste, car une troupe était en général précédée de *speculatores* explorant les abords, qui s'écartaient au besoin assez loin sur les côtés.

Réfugié au cœur de la forêt, j'avisai une petite éminence et du haut d'un arbre, je pus apercevoir une partie de la piste sans être vu moi-même. Restait à espérer qu'un *speculator* ne tomberait pas sur mon Velox attaché là. Cela n'arriva pas, et je pus bientôt détailler les hommes qui passaient, assez loin de moi en contrebas. Ils devaient être plus de deux cents, curieusement assortis. Les chefs de la colonne, en uniforme, armés et casqués, étaient des cavaliers romains, et formaient au moins un escadron de trente soldats. Mais le reste de la colonne, qui constituait l'essentiel du convoi, était vêtu d'une variété de couvre-chef et de costumes des plus incongrus, loin de m'être familiers, et tous portaient la barbe, ce qui n'était pas le cas des Romains. Ce n'étaient point des prisonniers de guerre, j'en étais sûr ; sinon, l'escadron se serait scindé en deux parties égales : quinze cavaliers pour ouvrir la colonne devant les captifs, les quinze autres à l'arrière. Ces étrangers barbus devaient donc être des alliés, à moins qu'ils ne fussent des mercenaires louant leurs services au commandement romain.

J'étudiai un instant la possibilité d'aller me présenter à eux pour me joindre à leurs forces. Ils semblaient se rendre dans une zone de combats, et je n'avais jamais assisté à une guerre. Les Romains m'auraient sans doute fait bon accueil, me voyant armé et caparaçonné comme eux, surtout si je leur avais expliqué que j'avais reçu ma monture et mes armes en cadeau du légat Calidius et de la XI^{e} Légion Claudia. Mais j'abandonnai vite cette idée, car cette troupe se dirigeait vers le côté opposé de ma destination présumée. Pour autant que je sache, mes compatriotes ostrogoths devaient être en ce moment engagés dans une guerre contre l'Empire romain. Il n'aurait pas été très logique que je prisse les armes avant de savoir exactement à quel camp j'appartenais. Aussi, des *singulares* ayant l'habitude de rôder dans les environs pour assurer l'arrière-garde, j'attendis un bon moment après que le bruit de leurs sabots se

fut évanoui dans le lointain pour remonter sur Velox et continuer mon voyage.

Il me fallut franchir l'invisible limite qui me séparait de la province voisine, la Pannonie, pour découvrir l'identité de cet extravagant mélange de cavaliers. Je l'appris du premier homme que je rencontrais depuis des mois ayant enfin quelque chose d'intéressant à dire – c'est du reste lui qui m'informa que je me trouvais en Pannonie – et qui se présenta dans le premier village de ces forêts qui sortait franchement de l'ordinaire.

J'observai de loin l'homme en question, comme j'en avais l'habitude, afin d'évaluer s'il était seul et s'il paraissait inoffensif. Il était simplement en train de ramasser des branches mortes pour faire du feu, et de les empiler sur un vieux cheval ensellé ; mais pour accomplir cette tâche apparemment sans difficultés majeures, il procédait avec une lenteur et une maladresse étranges. Dès que je m'approchai de lui, je compris pourquoi. Il n'avait pas de mains, et était obligé d'effectuer ce travail à l'aide de moignons émoussés au bout des poignets.

— *Háils, frijonds,* le saluai-je. Puis-je vous aider ?

— Que la santé soit avec toi, étranger, répondit-il avec un fort accent lombard. Je rassemble juste un peu de bois pour le village, en prévision de l'hiver prochain, et pour éloigner les loups.

Il cligna les yeux en regardant le brillant ciel bleu de septembre.

— Ce n'est pas encore pour maintenant. On a le temps.

— Cependant, ils auraient pu choisir quelqu'un de mieux équipé pour ramasser du bois, dans votre village, dis-je. Laissez-moi vous aider.

— *Thags izvis,* répondit-il.

Puis il murmura :

— Nous manquons cruellement de mains, au village.

En quelques minutes, j'eus ramassé plus de bois qu'il avait été capable d'en collecter durant tout le temps que j'avais pris à l'observer. Je chargeai son vieux cheval, en ramassai encore et l'empilai en fagots que je jetai sur la selle de Velox. Puis j'attrapai les rênes des deux animaux, et suivant l'homme qui

ouvrait la route, traversai la forêt jusqu'à la clairière où était bâti son hameau. Tandis que nous traversions la clairière, je remarquai qu'elle n'avait pas été bien défrichée ; l'herbe était haute, des buissons y croissaient, et plusieurs sapins de bonne taille y repoussaient.

Les résidents s'approchèrent pour voir, curieux de l'approche d'un étranger tel que moi, et je réalisai toute l'importance de la remarque qu'avait proférée à voix basse ce ramasseur de bois. Personne dans le village n'avait de mains. Tous, hommes, femmes et enfants, n'avaient plus que des moignons arrondis. Non, ce n'était pas tout à fait exact, me dis-je, après avoir envisagé la scène d'un regard horrifié. Quelques enfants en train de ramper, de trotter çà et là ou de jouer dans la poussière avaient des mains pour le faire. Sachant que ces gens, formant une *sibja,* avaient d'étroits liens de parenté, j'imaginai un bref instant que j'étais tombé là sur une famille de monstres, capables de ne mettre au monde qu'une progéniture dépourvue de mains. Mais si aucun de ces enfants ne semblait avoir dépassé l'âge de deux ans environ, il était évident qu'ils n'allaient pas perdre leurs mains en grandissant. Il fallait donc qu'on les eût toutes tranchées deux ans auparavant.

— Au nom du *liufs Guth*, m'exclamai-je, trop choqué pour faire preuve de tact, qu'est-il arrivé ici ?

— Edica, fit laconiquement le ramasseur de bois. (Et à ce mot, tous ceux qui l'entouraient se mirent à trembler.) Ce qui est arrivé ici, c'est Edica.

— Mais qu'est-ce donc que cet Edica ? demandai-je, tandis qu'un être sans mains attrapait mes rênes, et que plusieurs de ses pauvres semblables commençaient à décharger le bois.

— Edica est une calamité périodique, fit l'homme avec un soupir. Il est le roi des Scires. Un peuple abominable.

Était-ce dû à son absence de mains, ou au fait qu'il était incapable d'accomplir le travail des champs comme les paysans d'ailleurs, toujours est-il que le vieil homme était plus réfléchi et plus cohérent que tous ces pauvres bougres que j'avais pu rencontrer jusque-là. Il se mit en tout cas, avec une certaine clarté d'élocution et une ferveur gonflée de colère, à me raconter

des choses que je savais déjà, et certaines dont j'ignorais encore presque tout.

La province de Pannonie, m'expliqua-t-il, était le point d'Europe où entraient plus ou moins en conflit l'influence et les intérêts des parties orientale et occidentale de l'Empire romain. Aussi l'empereur Anthemius de Rome – ou plutôt le « faiseur de rois » Ricimer, qui détenait alors la réalité du pouvoir dans cette zone – et l'empereur de Constantinople, Léon Ier, étaient constamment en train de lutter et de conspirer l'un contre l'autre afin de repousser la frontière imaginaire de Pannonie pour étendre leur domaine d'influence. Depuis longtemps, Rome maintenait fermement le contrôle sur la garnison de Vindobona sur la rivière Danuvius, qui constituait la frontière septentrionale de l'Empire romain dans son ensemble. Mais plus au sud, la Pannonie, qui comptait quelques grandes villes telles que Siscia[88], Sirmium[89] et plusieurs villages de moindre importance, était forcée de faire allégeance, au gré des combats, aux troupes de l'un ou l'autre des empires rivaux se succédant perpétuellement sur son sol.

Il était évident que, officiellement, ni Ricimer ni Léon ne pouvaient avoir l'impudence d'attaquer ouvertement les légions sœurs de l'autre moitié de l'Empire. C'est pourquoi chacun avait recours à des alliés, ou des mercenaires à leur solde, qu'ils mettaient sous les ordres d'officiers romains supposés être des « renégats ». Les troupes annexes au service de Rome, par exemple, comprenaient entre autres les Scires du roi Edica, mais aussi des troupes venues d'Asie, tels les Sarmates d'un roi nommé Babai. Voilà qui expliquait la composition bigarrée de la colonne que j'avais croisée. L'empereur Léon, poursuivit mon informateur, faisait pour sa part confiance à ses alliés de longue date, les Ostrogoths du roi Théodemir. Cette nouvelle, on l'imagine, ne me fit pas regretter d'avoir choisi la neutralité lorsque cette troupe dont j'ai parlé était passée.

— Mais enfin, insistai-je, qu'est-ce qui peut expliquer les atrocités que vous avez subies ?

---

88 Sisak (Croatie).

89 Sremska Mitrovica (Serbie).

— Il y a environ trente mois de cela, répondit le ramasseur de bois, la ligne d'affrontement s'est trouvée ballottée dans les environs immédiats de notre localité. Nous pensions pour notre part nous trouver du côté est de cette ligne, et en toute innocence, nous fournissions la provende nécessaire aux chevaux et aux hommes des Ostrogoths de Théodemir. Ce fut là notre erreur, car peu après, une offensive des Scires d'Edica repoussa largement ces derniers vers l'Orient, et l'on nous accusa d'avoir collaboré avec l'ennemi. C'est Edica qui décida de la punition : l'amputation de nos mains coupables. Les enfants que vous voyez là sont nés depuis. Nous craignons fort pour eux, et espérons qu'Edica ne reviendra pas avant qu'ils soient devenus adultes. À présent, étranger, que pouvons-nous vous offrir pour vous remercier de votre aide pour le bois ? Un repas ? Une paillasse pour la nuit ?

Je déclinai l'offre, et je crois bien que c'est la part féminine de mon âme qui m'y inclina. J'imaginais les difficultés que devaient rencontrer les femmes de ce hameau simplement pour préparer un repas. Et je ressentais une telle compassion à l'égard de ces malheureux estropiés que je n'avais nulle envie de passer davantage de temps parmi eux. Aussi demandai-je simplement dans quelle direction et à quelle distance se trouvait la cité de Vindobona.

— Je n'y suis jamais allé, répliqua le vieil homme. Mais je sais qu'une très bonne voie romaine s'ouvre vers l'est. Elle mène au nord, jusqu'au Danuvius et à la ville en question. La route se trouve à vingt-cinq milles romains[90]. Il y a sans doute, de là-bas, à peu près la même distance pour se rendre à Vindobona.

Je calculai que cela représentait une journée de cheval pour atteindre la route, deux si je prenais mon temps. Deux jours de plus, et je serais à la ville.

— Mais gardez les yeux et les oreilles bien ouverts, m'avertit l'homme. Les ambitions impériales et autres conflits qui en découlent sont peut-être en train de mijoter à feu doux pour l'instant, mais le tout peut à nouveau se mettre à bouillir, et vous vous trouverez pris dans le chaudron. N'oubliez pas que

[90] Environ 37 km.

toute personne que vous rencontrez est susceptible d'être un partisan de Rome ou de Constantinople, à la solde d'Edica et de Babai, ou de Théodemir. Si d'aventure vous favorisiez l'un d'entre eux, vous adressant en fait à un serpent en train d'espionner pour le compte de son adversaire, dans ce cas…

Il me montra ses poignets mutilés.

Je l'assurai que je serais prudent et muet, lui souhaitai ainsi qu'aux siens un futur plus heureux que leur récent passé, et les quittai.

Mais il advint qu'avant même d'atteindre la fameuse voie romaine, je fus victime d'une mésaventure. Aucun serpent humain n'y fut impliqué, mais un vrai, en revanche, si. Le lendemain, vers la fin de l'après-midi, je fis une pause près d'un étincelant petit ruisseau, sautai de ma selle pour que Velox puisse aller boire, et m'agenouillai un peu plus haut sur le bord du cours d'eau pour me désaltérer à mon tour. Je m'appuyai sur ma main droite contre un rocher noirâtre piqueté de vert. Soudain ces couleurs se tortillèrent violemment, et je sentis une douleur aiguë à l'avant-bras. De tous les endroits où j'aurais pu m'appuyer, j'avais choisi celui où un serpent s'était lové pour se gorger d'un dernier rayon de soleil. Et de tous les serpents qui auraient pu venir se réchauffer là, ce serpent-ci, vert et noir, s'avéra être la venimeuse et mortelle vipère.

Je lançai un juron et écrasai instantanément la tête du reptile à l'aide d'un autre rocher. Mais ensuite, que faire ? Je n'avais aucune connaissance sur les morsures de serpent, mais je savais que ma vie était en danger. La seule pensée qui me vint à l'esprit fut que mon *juika-bloth,* s'il avait été vivant, ne l'aurait jamais laissé me mordre ainsi. Et Wyrd, s'il avait encore été de ce monde, m'aurait sans doute dit quoi faire.

— Surtout, ne bougez pas ! affirma autoritairement une voix, qui n'était pas celle de Wyrd.

Je levai les yeux et aperçus un jeune homme debout de l'autre côté du ruisseau. Il semblait à peu près de mon âge, mais largement plus grand et mieux bâti. Il portait les cheveux longs et un début de barbe claire, et était vêtu tel un coureur des bois, mais plus élégamment que les paysans du cru. Je le vis alors esquisser un mouvement vers son poignard de ceinture, et me

souvenant de ce que m'avait dit « Moignon » au sujet des espions et autres *speculatores,* je me crispai en direction du glaive court suspendu à mon côté.

— Je vous ai dit de ne pas bouger ! aboya le jeune homme, qui enjamba avec aisance le ruisseau. Vous n'auriez déjà pas dû faire l'effort de tuer la vipère. Chaque nouveau mouvement permet au venin de courir dans vos veines, infectant un peu plus votre organisme.

Ma foi, pensai-je, s'il se souciait de ma santé, c'est qu'il n'était pas un ennemi. Je laissai mon épée au fourreau et obéis à son injonction de rester tranquille. S'agenouillant près de moi, il releva la manche droite de ma tunique et dénuda mon bras, sur lequel on voyait, juste au-dessous du coude, briller deux petits trous rouges.

— Serre les dents, commanda-t-il, et il pinça ma peau entre le pouce et l'index, avant de positionner avec soin sa lame pour me couper.

— Attends, étranger, protestai-je. J'aurai aussi vite fait de mourir du poison que de saigner à mort.

— *Slaváith !* réagit-il durement. Saigner, c'est justement ce qu'il te faut. Mais tu ne perdras pas trop de sang. Tu peux remercier ce serpent de t'avoir mordu à cet endroit. Toutes les parties du corps que l'on peut pincer de la sorte peuvent être coupées sans risque de trancher une veine importante. Fais ce que je t'ai dit. Serre les dents, et regarde ailleurs.

C'est ce que je fis, et je ne laissai échapper qu'une plainte inarticulée quand je sentis la douleur lancinante de sa lame entaillant cette partie de ma peau et de mes chairs.

J'avalai ma salive et demandai :

— Ça y est, je suis sauvé ?

— Non, mais ça aidera. Tout comme cela, aussi.

Il détacha sa ceinture, l'attacha autour de mon bras et la sangla de façon bien serrée.

— Maintenant, trempe ton bras dans l'eau froide. Tiens-le ainsi et laisse-le saigner. Je vais aller attacher nos chevaux avant qu'ils ne s'éloignent. Nous sommes ici pour un moment.

Déjà intrigué quant à l'identité de ce jeune homme, je le fus encore plus quand je le vis ramener son cheval du bois situé sur

l'autre rive. C'était un Kehailan aussi remarquable que le mien, et sa selle ainsi que ses rênes étaient eux aussi similaires à ceux de Velox, si ce n'est qu'ils étaient garnis de bracelets et de clous d'argent. Je n'avais aucun doute sur son origine germanique, bien que je ne puisse identifier l'accent avec lequel il parlait la Vieille Langue. Et comme il n'était ni un Romain, ni l'un de ces Asiatiques qu'avait mentionnés « Moignon », pourquoi portait-il cet équipement typique de la cavalerie romaine ? Cependant, dans les circonstances présentes, je me sentais si reconnaissant d'avoir pu compter sur son aide que lorsqu'il revint, je me contentai de lui poser cette seule question :

— Peut-être pourrions-nous nous présenter avant que je meure ? Mon nom est Thorn.

— Alors nous avons la même initiale. Je m'appelle Thiuda.

Il ne me demanda point pourquoi mon nom n'était qu'une initiale, peut-être parce que le sien était aussi curieux que le mien. Thiuda est en effet un nom pluriel, qui signifie « les gens ».

— Par ailleurs, poursuivit-il, tu ne vas peut-être pas mourir, même si tu dois t'attendre à subir les effets du poison. Tiens, tu vas avaler ceci.

Il avait arraché et rapporté avec lui quelques euphorbes, et après avoir tordu leur tige laiteuse au-dessus de sa gourde identique à la mienne pour en faire couler la sève qu'il mélangea avec de l'eau du ruisseau, il la secoua vigoureusement, puis me la tendit.

Je fis un effort pour absorber l'amère potion sans la recracher dans un haut-le-cœur, et Thiuda murmura alors :

— Cette vipère était des plus obligeantes. Elle s'était tapie précisément sur son meilleur antidote.

Il arracha de la surface du rocher noir un peu de mousse verte, souleva de l'eau mon bras dont la blessure ne suintait plus que faiblement, étala cette mousse en guise d'emplâtre sur l'endroit où il m'avait entaillé et l'y fixa à l'aide d'un morceau de tissu arraché à l'ourlet de sa tunique. Puis il desserra un instant la ceinture sanglée autour de mon bras, avant de l'ajuster à nouveau fermement.

Je lui demandai d'une petite voix, car l'âcre infusion d'euphorbe me faisait plisser la bouche de dégoût :

— Parcours-tu ces forêts juste pour secourir les infortunés vagabonds ?

— Où que ce soit, je porterais secours à quelqu'un qui se fait mordre par une vipère. Mais vu ton équipement romain, je ne pense pas que tu sois un paysan errant. Aurais-tu déserté de quelque escadron de cavalerie ?

— *Ne, ni allis !* jurai-je indigné, mais je me mis aussitôt à rire. En fait, je me disais la même chose de toi.

Il rit à son tour, et secoua la tête.

— Parle d'abord, Thorn. Tant que tu peux encore le faire distinctement.

Il pouvait fort bien, me dis-je, être un espion ou un *speculator* à la solde de l'un ou l'autre des prétendants à la domination de la Pannonie, mais il pouvait difficilement me rafistoler pour ensuite me couper les mains. Je lui avouai donc franchement comment j'avais, il y a quelque temps de cela, servi en mission contre les Huns auprès de la Légion Claudia, et comment l'on m'avait récompensé de mon Velox, de diverses armes et autres objets. Je lui dis aussi d'un ton sans doute un peu condescendant, que j'avais acquis une respectable fortune dans le commerce des fourrures, que je voyageais à présent pour mon plaisir, et je conclus par ces mots :

— Je serai bien sûr heureux de te rétribuer pour tes soins, Thiuda, tout comme j'aurais payé un médecin professionnel.

— *Akh,* regardez-moi ce gros richard, n'est-il pas charitable ?

Il me lança un regard dur, et poursuivit d'un ton hautain :

— Écoute-moi, jeune malappris. Je suis un Ostrogoth. Je ne demande pas plus à être rétribué ou remercié pour mes bonnes actions qu'à ce qu'on m'envoie balader pour mes mauvaises.

Contrit, je repris :

— C'est maintenant à moi d'implorer ta compréhension. J'admets que cette suggestion de ma part était complètement déplacée. J'aurais d'ailleurs dû l'anticiper, étant moi-même de descendance gothe.

Mais je ne pus m'empêcher d'ajouter :

— Pourtant, j'ai déjà entendu parler d'autres Goths, et ton accent ne cadre pas avec le leur.

Il rit de nouveau :

— *Naí*… je veux dire *ja*. Tu as raison. Il faudrait que j'essaie de me débarrasser de cet accent grec. J'ai vécu trop longtemps en Orient, et ne suis rentré dans ma patrie que très récemment. Trop tard, hélas.

— Je ne comprends pas.

— Je suis revenu en hâte prêter main forte à mon peuple en guerre contre les répugnants Scires. Mais la bataille s'est achevée avant que je puisse leur apporter mon aide. Elle s'est tenue sur la rivière Bolia, un affluent du Danuvius, et je ne l'ai su que trop tard.

Il semblait déprimé, aussi compatis-je avec chaleur :

— Je suis désolé que ton peuple ait été vaincu.

— *Oukh*… je veux dire *ne !* Les miens n'ont pas perdu ! Comment oses-tu croire le contraire ? me tança-t-il sévèrement.

Mais il éclata aussitôt de rire, une fois encore. C'était à l'évidence un garçon de nature joyeuse, du moins tant que je ne le provoquais pas stupidement avec morgue.

— C'est juste parce que mon peuple n'a pas eu besoin de *moi*, que je suis marri. *Ja,* ils ont proprement écrabouillé les Scires. Ils en ont massacré bon nombre, et les autres ont piteusement pris la fuite vers l'ouest.

— Je crois avoir vu quelques-uns de ceux qui battaient en retraite.

— Il ne devait pas y en avoir beaucoup, nota Thiuda d'un air satisfait.

Et il ajouta fièrement :

— J'ai entendu dire que mon père avait tué de sa main leur méprisable roi Edica.

— Je suis heureux d'apprendre que quelqu'un s'en est chargé, fis-je, me remémorant « Moignon » et ses compagnons.

— *Akh,* il reste bien les Sarmates du roi Babai à combattre, j'aurai donc encore l'occasion d'ensanglanter mon épée. Mais nul doute qu'après la raclée que viennent de prendre leurs alliés les Scires, ils vont aller prudemment se cacher. J'ai donc décidé de mettre à profit ce répit pour visiter Vindobona. Je suis né pas

loin, et n'étais pas revenu dans ma région natale depuis longtemps.

— C'est vrai ? Figure-toi que je vais aussi…, commençai-je, mais je fus interrompu par un soudain vertige. Je veux dire… que j'irai… dès que je me sentirai mieux…

Et je ne pus rien dire de plus, car j'eus alors une remontée de bile.

— Vas-y, penche-toi au-dessus de l'eau et vomis, fit gentiment Thiuda. Il va falloir t'y habituer, de toute façon. Laisse-moi juste desserrer et réajuster la ceinture à nouveau. Je ferai ensuite un feu et allongerai nos peaux pour la nuit.

Il continua à bavarder avec bonne humeur tandis que nous vaquions chacun à nos tâches, mais je ne me souviens plus de ce qu'il raconta. Pas plus que de la période qui s'ensuivit, durant laquelle je fus malade. Thiuda m'a expliqué plus tard qu'elle avait duré trois jours et trois nuits au cours desquels je m'étais fréquemment plaint, selon lui, de voir double, et que j'avais souvent parlé de manière tellement confuse que j'en étais inintelligible.

Je le revois nous préparer un repas de temps à autre, mais pas du tout pour que je mange ; l'odeur de cuisson m'occasionnait en effet de violentes nausées. Je me souviens aussi avoir beaucoup souffert de crampes d'estomac, et d'avoir eu des élancements et des douleurs musculaires intolérables. Je revois Thiuda desserrer et retendre alternativement la ceinture comprimant mon bras droit, jusqu'à ce qu'il m'en débarrasse finalement, et je me souviens aussi qu'il intervint fréquemment, se réveillant parfois la nuit, afin de m'empêcher de labourer de mes ongles le cataplasme de mousse posé sur mon avant-bras, tant la croûte en train de se former sur l'entaille engendrait des démangeaisons à devenir fou.

La seule chose dont je me souviens m'être toujours chargé de ma propre initiative – et Thiuda me laissait faire, tant pour m'éviter de l'embarras que pour s'épargner du dégoût – ce fut de m'éloigner dans les bois lors des fréquentes occasions que j'eus de soulager mes intestins. Je remercie le ciel de m'avoir préservé la volonté et la force de m'en occuper seul, et de pouvoir dénuder mes parties intimes moi-même. Cela me

permit d'une part de ne pas souiller mes vêtements, d'autre part de garder mon secret quant à ma nature particulière.

Toujours est-il que, selon Thiuda, le troisième jour de notre rencontre ma tête cessa de me lancer et mes idées s'éclaircirent ; je commençai donc à parler de façon cohérente. Mes autres douleurs et crampes s'estompèrent – seule la démangeaison de la plaie – et Thiuda déclara que j'avais survécu au venin.

— Je me sens faible comme un nourrisson, marmonnai-je.

— Je me demande si ça n'a pas toujours été le cas, fit-il moqueur.

— Pardon ?

— Pourquoi, sinon, monterais-tu attaché à ton cheval ?

Je clignai des yeux à cette question inattendue, puis en compris le sens.

— Ah ! ma corde de pieds.

J'expliquai comment j'en étais venu à imaginer ce dispositif spécial, et comment il contribuait à me maintenir plus en sécurité sur ma selle.

— Tu crois ça ? murmura-t-il comme si, à l'instar de Wyrd, il doutait fort de l'efficacité de ma trouvaille. Je préfère m'en tenir à la pression de mes cuisses. Mais enfin, si tu estimes que cette corde t'aide, tu ne l'en apprécieras que davantage le temps que tu retrouves ta vigueur. Ce qui sera le cas quand nous arriverons à Vindobona. Irons-nous là-bas ensemble ?

— *Ja,* j'aimerais beaucoup, en effet. Et sans vouloir offenser ta dignité d'Ostrogoth, me permettras-tu de t'offrir un somptueux banquet dans le meilleur restaurant de la cité ?

Il sourit de toutes ses dents et répondit :

— Seulement si tu me promets une indulgence dionysienne par rapport aux excès de boisson.

Il ajouta, d'un ton encore plus malicieux :

— Puisque tu persistes à jouer les jeunes gens riches et prodigues, je jouerai de mon côté le domestique abject et servile, et je te précéderai dans la ville en criant à tous les vents : « Place pour mon maître *Thornareikhs* ! »

La dignité des Goths ainsi accolée à mon nom signifiait quelque chose comme « Thorn le Gouverneur » ou, en latin, « Thorn Rex ».

Je pouffai :

— Oh, *vái !* Dieu sait si je ne suis rien dans ce genre. J'ai débuté ma vie abandonné sous un porche, et j'ai été élevé dans une abbaye.

— Qu'importe ! N'aie jamais l'air humble, reprit Thiuda sérieusement. Apparais dans une ville, un village ou n'importe quel lieu habité en te prenant pour un moins que rien, et les gens te recevront comme tel. À Vindobona par exemple, le tenancier de la pire gargote te demandera à voir ton argent avant même de te servir un repas, ou de te louer une chambre. Mais avise-toi de t'annoncer sans vergogne comme un grand personnage, persuadé que tu l'es véritablement, bien sûr, et tu seras accueilli chaleureusement, fastueusement reçu, traité avec révérence, déférence et obséquiosité. On te proposera le premier choix de viandes, de vins, de serviteurs et de femmes, et tu pourras méticuleusement choisir ou dédaigner, sans débourser un centime durant le temps que tu voudras.

— Allons donc… et puis quoi encore, Thiuda ?

— Je n'exagère pas. Un riche a toujours le droit d'être en dette, et on ne l'importune jamais lorsqu'il s'installe. Seuls les petites gens ont de petites dettes, et encore très peu, car ils doivent les régler promptement. Plus une personnalité a d'importantes dettes, plus longtemps elle ose les faire traîner, et plus haute est sa distinction dans l'esprit de ses créanciers. Ils seraient même consternés qu'elle les paie, car ils ne pourraient plus, alors, aller se vanter que Sa Seigneurie Untel leur est redevable.

— Je pense, Thiuda, que ce séjour dans les bois t'a un peu tourneboulé. Sérieusement, est-ce que j'ai l'air d'une telle personnalité ?

Il balaya mon objection d'un geste de la main.

— Les jeunes gens aisés sont connus pour avoir un comportement et des tenues excentriques. Le fait que moi, ton esclave, je sois assis sur une selle plus ornementée que la tienne va même augmenter l'effet produit. Je t'ai dit, cesse de t'envisager comme autre chose qu'un noble. Si je te précède dans la cité, claironnant avec exubérance l'approche de mon illustre jeune seigneur et maître, c'est exactement ce pour quoi

l'on te prendra. Après cela, tu n'auras plus qu'à te comporter de manière arrogante, impérieuse, autoritaire, et ainsi te hausser au niveau que les gens attendent de la part d'un haut personnage. *Khaîre !* Tu en seras réellement un !

Son enthousiaste sens de la farce était vraiment contagieux. C'est donc ainsi que quelques jours plus tard, nous fîmes notre entrée par la grand-porte de Vindobona. J'étais vautré de façon indolente sur ma selle, daignant à peine honorer de mon regard cette belle cité et ses beaux habitants, juste préoccupé de ne pas éclater de rire. Thiuda chevauchait devant, se tournant sur sa selle dans toutes les directions pour hurler aux quatre vents en latin, dans la Vieille Langue et même en grec :

— Place ! Faites place à mon seigneur et maître Thornareikhs, venu de son lointain palais pour passer quelque temps et dépenser beaucoup d'or à Vindobona ! Place à l'illustrissime Thornareikhs, arrivant chez vous en toute simplicité, sans sa longue suite de courtisans, pour honorer Vindobona de son auguste présence ! Faites place à Thornareikhs, vous autres petites gens, et souhaitez-lui la bienvenue !

Dans cette foule dense, tous, qu'ils soient à pied, à cheval ou dans des véhicules tirés par des esclaves, stoppèrent et tendirent le cou pour assister à mon approche. Et comme je passais devant eux, ne montrant que méprisante indifférence à leur égard, ils inclinaient la tête avec respect.

28

Comme Basilea, Vindobona est une agglomération qui s'est formée autour d'une garnison surveillant la frontière de l'Empire romain. Mais elle est incomparablement plus vaste, plus animée et plus peuplée que Basilea, car elle est non seulement bâtie à un carrefour de voies romaines, mais elle borde ici le large et rapide Danuvius aux eaux brunes, le plus fréquenté de tous les fleuves d'Europe.

Sur cette puissante rivière circulent bien plus que des barges, des chalands et de simples bateaux de pêche ; l'on y rencontre des bateaux de fret grands comme des vaisseaux de haute mer. Ces lourds navires marchands du Danuvius sont propulsés par moult rameurs, parfois alignés sur deux ou trois rangées, aidés quand le temps le permet par de grandes voiles carrées tendues sur des mâts. Ces vaisseaux de commerce voyagent en sécurité, sans crainte de se voir intercepter et piller par des pirates ou des guerriers, car des *dromos* bien armés de la flotte romaine de Pannonie, à la proue hérissée d'un éperon, patrouillent en permanence entre leurs bases situées en amont à Lentia[91] et en aval à Mursa[92].

La forteresse de Vindobona, édifiée par la X^e^ Légion Gemina, aurait pu contenir au moins six garnisons de la taille de celle de Basilea, et les défenses, remparts, trappes piégées, fossés, poteaux et pointes de fer qui l'environnaient étaient même en proportion plus nombreuses et plus solides. Elle s'étend sur une légère éminence dominant un bras étroit du Danuvius, mais la ville née sous ses murs a depuis longtemps émigré vers les rives du fleuve proprement dit, et s'élève à présent dans toutes les directions.

---

[91] Linz (Autriche).
[92] Osijek (Croatie).

Ce n'est pas, comme à Basilea, une agglomération de modestes huttes, de *cabanae* et d'ateliers. La plupart des bâtiments sont en pierre ou en brique, souvent très vastes et hauts de trois ou quatre étages. Ce sont de luxueuses résidences, des thermes, des lupanars, des *deversoria* et autres *gasts-razna* pour les voyageurs, les entrepôts des quais du fleuve, et d'immenses marchés sous arcades abritant les échoppes d'artisans et de tous les marchands possibles et imaginables. On trouve aussi, éparpillées parmi les édifices plus imposants, de confortables et douillettes tavernes ainsi que d'exquises petites échoppes de bijoux, de soie, de parfums et autres marchandises précieuses. Vindobona possède aussi un certain nombre de temples dédiés au culte de dieux variés, la population très composite de la ville incluant des gens de différentes races, nations et religions. Apparemment, peu d'entre eux étaient chrétiens, ou du moins dévots, car je ne vis dans toute la ville qu'une seule église catholique et une arienne, toutes deux fort modestes, humbles d'aspect et quelque peu délabrées, alors que tous les temples étaient élégants, bien tenus et servis par un clergé nombreux.

Vindobona est par ailleurs aussi moderne et culturellement raffinée que Rome, quoiqu'à une échelle plus réduite, évidemment. Elle se prétend, après Rome, la seconde ville la plus ancienne de l'Empire. Car ses historiens l'affirment, au temps où Romulus et Remus étaient en train de fonder leur cité et se querellaient au sujet de son emplacement, une tribu primitive de Celtes depuis longtemps disparue fondait un camp permanent sur l'emplacement de la ville actuelle. La ville d'origine resta telle jusqu'à ce que, trois siècles après, l'empereur Marc-Aurèle fortifiât la frontière septentrionale de l'Empire, sur les rives sud et ouest du Rhenus et du Danuvius, de tours de guet, de *castella,* de *burgi* et autres postes avancés, et décidât d'en établir un ici-même.

*

Thiuda ne commença ses louanges exaltées à mon égard que lorsque nous eûmes traversé les abords et faubourgs de

Vindobona pour pénétrer la ville proprement dite. Alors, tandis qu'il déclamait avec emphase, que je feignais de mon côté le plus parfait ennui et que les passants me faisaient des salutations aussi émerveillées qu'empreintes de sollicitude, nous avançâmes le long d'une large avenue au bout de laquelle l'on distinguait les hautes palissades de la forteresse. Finalement, Thiuda interrompit son beuglant panégyrique et notre procession en couple pour hurler à toute personne se trouvant à portée d'oreille :

— Dites-moi, braves gens ! Indiquez-moi je vous prie où est l'hôtel le plus majestueux, le plus réputé et le plus cher de la ville, car mon princier maître ne tolérera que le plus raffiné des logements !

Plusieurs des personnes présentes nous suggérèrent avec obligeance divers endroits possibles, mais la plupart semblèrent tomber d'accord sur le fait que « le *deversorium* du Gros Amalric » comblerait au mieux nos attentes. Thiuda pointa du doigt l'un de ceux qui avaient ainsi parlé, et ordonna :

— Conduis-nous jusque là-bas, dans ce cas !

Il interpella d'un doigt impérieux un autre homme qui avait recommandé le même hôtel.

— Et toi, mon garçon, cours devant pour annoncer notre venue au Gros Amalric ! Cela lui laissera ainsi amplement le temps, à lui, sa famille et ses serviteurs, de se rassembler devant la porte pour saluer comme il convient l'arrivée de Thornareikhs, le plus distingué des invités à avoir jamais honoré son établissement d'une visite.

L'outrageuse main haute de Thiuda sur ce petit peuple me fit rougir le front et je murmurai *Iésus* à voix basse. Mais assez incroyablement, il fut obéi. L'homme désigné partit immédiatement au galop, et le second non seulement marcha devant nous, mais il se joignit à Thiuda pour brailler :

— Place ! Laissez passer Thornareikhs !

Je dominai donc mon premier embarras face à notre imposture, et me contentai de secouer la tête d'un air incrédule. À l'évidence, Thiuda avait eu raison. Proclamez haut et fort que vous êtes « quelqu'un », croyez fermement que vous l'êtes, et vous le serez.

Le *deversorium* était des plus agréables ; construit en briques, haut de trois étages, sa porte et sa façade étaient décorées de manière aussi pimpante que ceux d'Haustaths. Son tenancier était incontestablement dodu, tout comme l'était sa femme, et les deux adolescents que je pris pour ses fils. Tous avaient revêtu leurs plus beaux habits, et apparemment en toute hâte, car certains de leurs vêtements semblaient boutonnés de travers. La très ample et hospitalière avant-cour du *deversorium* était pratiquement remplie de tous les domestiques qui, comme la famille, étaient accourus pour certains munis de leurs tabliers, d'autres ayant encore à la main des louches ou des balais en plumes d'oie. Depuis les fenêtres de l'établissement, des résidents déjà établis à l'hôtel regardaient d'en haut avec curiosité.

Tout dodu qu'il soit, le propriétaire réussit une profonde révérence et prononça en latin, en gotique et en grec : « *Salve ! Háils ! Khaîre !* Je souhaite la bienvenue à Votre Sérénité. » Ce n'était assurément pas le titre adapté à une personne de famille royale, pas plus qu'à un membre de la noblesse, du gouvernement, du clergé ou de quelque autre rang que ce soit, mais dans la mesure où Thiuda, dans toutes ses vociférations, avait astucieusement évité de préciser exactement qui j'étais supposé être, l'homme avait fait du mieux qu'il pouvait.

Je le considérai du haut de ma monture de façon distante et m'enquis, comme si l'information n'avait somme toute que peu d'importance :

— *Ist jus Amalric, niu ?*[93]

— C'est moi, Votre Sérénité. Votre serviteur Amalric, au nom bien inadapté, s'il devait plaire à Votre Sérénité de me donner vos ordres dans la Vieille Langue… Les Grecs, eux, m'appellent Eméra, les Celtes Amérigo, et quant aux Latins, ils me nomment tout simplement Americus.

— Je crois…, fis-je languissamment, je crois que je vais vous appeler… Gros Sac.

[93] Ainsi vous êtes Amalric, c'est bien ça ?

Quelqu'un, dans la cour, réprima un gloussement, et Thiuda salua ma rudesse d'un hochement de tête approbateur, mais Amalric ne s'en inclina que davantage encore.

— Eh bien qu'attendez-vous, Gros Sac ? Demandez donc à un employé de s'occuper de nos chevaux.

Tandis que Gros Sac et sa femme nous escortaient à l'intérieur, il crut bon de s'excuser :

— Je regrette de ne pas avoir appris votre venue plus tôt, Votre Sérénité.

Se tordant douloureusement les mains, il ajouta :

— J'aurais pu vous réserver la meilleure suite de notre hôtel. Mais vu les circonstances…

— Vu les circonstances, coupai-je d'autorité, vous pourriez fort bien me l'offrir, maintenant que je suis là.

Je trouvais décidément l'incivilité très facile à assumer.

— Oh, *vái !* gémit-il. Mais c'est que j'attends, cet après-midi même, le marchand exceptionnellement riche qui occupe toujours cette suite et qui…

— Vous m'en direz tant ! Combien coûte-t-il, ce riche marchand ? fis-je l'air impatienté, regardant Thiuda se tordre silencieusement de rire derrière le dos de Gros Sac. Quand il arrive, je l'achèterai. On peut toujours avoir besoin d'un esclave supplémentaire.

— *Ne, ne,* Votre Sérénité, plaida Gros Sac, qui commençait à transpirer doucement. Je vais le déloger en lui délivrant une excuse qui puisse éviter de l'offenser au point de… Je veux dire, bien sûr que cette suite est à vous. Garçons, apportez les bagages de Sa Sérénité. Et pourrais-je savoir, Votre Sérénité, si vous souhaitez aussi disposer d'une chambre pour votre, euh… héraut ? votre serviteur ? votre esclave ? Ou a-t-il l'habitude de dormir avec vos chevaux ?

J'aurais sans doute répondu autre chose d'odieux, compte tenu de mon nouveau statut, mais Thiuda prit la parole en premier.

— *Ne,* aubergiste. Vous n'avez qu'à m'indiquer le logement le plus proche, le plus modique et le plus pouilleux du quartier, je me contenterai de l'un de ses grabats. Je ne reste que cette nuit à Vindobona, voyez-vous, car je dois être dehors demain à

l'aube pour d'importantes et lointaines démarches au service de mon *fráuja* Thornareikhs.

Il se pencha tout contre l'homme, et dans sa main en cornet, souffla de l'air le plus confidentiel :

— Des messages urgents et secrets, vous voyez ce que je veux dire.

— Bien sûr, bien sûr, fit Gros Sac, impressionné. Bon, le plus proche… hum, laissez-moi voir. (Il gratta son crâne chauve luisant de sueur.) Ce serait le misérable taudis de la veuve Dengla. Elle réussit parfois par la flatterie à attirer chez elle des étrangers, mais personne n'y reste bien longtemps, car elle se sert volontiers dans leurs bagages.

— Je dormirai *dessus,* assura Thiuda. Pour l'heure, aubergiste… je ne resterai ici que le temps de goûter un échantillon de chacun des nombreux plats chauds et vins frais du repas raffiné que vous allez, je n'en doute pas, servir incessamment à mon maître. Thornareikhs ne condescendra évidemment pas à avaler la moindre nourriture avant que je ne l'aie préalablement déclarée pure, nourrissante, et préparée exactement à sa convenance.

— Naturellement, naturellement, confirma le pauvre homme, qui suait maintenant si abondamment qu'on aurait dit une boulette de viande en train de cuire. Dès que Sa Sérénité aura pris la peine de se laver et de se rafraîchir, la table sera dressée, et garnie des mets les plus délicats qu'auront pu fournir notre garde-manger et notre cellier.

Et s'adressant à moi, il ajouta d'un ton quasiment désespéré :

— Si Votre Sérénité veut bien me suivre, je me ferai un plaisir de la conduire personnellement jusqu'à ses appartements.

Thiuda nous suivit là-haut, escorté des deux fils de Gros Sac chargés de mes modestes effets. La suite était des plus confortables, bien meublée, propre, lumineuse et aérée. Mais bien sûr, je lançai un regard circulaire peu engageant, et plissai le nez comme si l'on m'avait amené dans une porcherie, avant de congédier Gros Sac et les siens d'un geste méprisant de la main. Dès qu'ils furent assez loin, Thiuda et moi nous

écroulâmes dans les bras l'un de l'autre, rugissant d'hilarité et nous martelant mutuellement le dos.

— Que le diable les emporte quand il voudra, fit Thiuda, encore secoué de rire. Le gros homme, qu'il en soit conscient ou non, est aussi escroc que tu peux être respectable. Il a beau se donner le nom d'Amalric, je peux te garantir qu'il n'est pas affilié depuis bien longtemps à la dynastie Amale de nos rois ostrogoths. Trompe-le aussi longtemps que tu pourras.

— *Akh,* c'est un jeu bien plaisant, fis-je, mais je tempérai quelque peu. Cela pourrait nous revenir assez cher, cependant. As-tu vu les autres invités qui nous lorgnaient dans le hall d'entrée ? À voir leurs costumes, ce sont tous bel et bien d'éminents personnages…

Thiuda haussa les épaules.

— Je te le dis d'expérience, les pompeux et les prétentieux sont plus aisés à duper que les logeurs ou les commerçants, d'un naturel suspicieux.

— Je veux dire par là qu'il faudrait que je sauvegarde les apparences, en investissant dans une garde-robe équivalente à la leur.

Thiuda haussa de nouveau les épaules.

— Si tu veux. Mais je te ferai remarquer que tu t'es pour l'instant parfaitement débrouillé tel que tu étais ! Tu pourrais même essayer avec un habit encore moins net, et un comportement plus infâme. Mais en parlant de netteté, si nous prenions un bain, afin de nous débarrasser de la poussière de la route ? Nous descendrons ensuite à la salle à manger, où nous prendrons un air renfrogné en constatant que la table n'est pas mise, et forcerons Amalric le Gros à nous faire patienter avec ses meilleurs vins.

C'est ce que nous fîmes. Ayant demandé à être servis à une heure aussi incongrue, entre le *prandium* de midi et la *cena* du soir, nous étions les seuls dans la salle du restaurant. Je dois reconnaître au passage que celle-ci était aussi soignée et accueillante que celle de style romain que j'avais vue à Basilea. Ses tables étaient couvertes de lin propre et pourvues de couches en guise de chaises, de tabourets et de bancs. Thiuda et moi nous allongeâmes près de l'une d'entre elles, tambourinant

des doigts en signe d'impatience, et Gros Sac arriva en courant. Il se confondit en excuses parce que le repas n'était pas encore prêt, et hurla à ses fils d'amener du vin.

Ils revinrent bientôt, charriant une amphore apparemment très lourde. Thiuda et moi la considérâmes avec surprise et une délectation anticipée, car en ces temps modernes où fûts et tonneaux avaient suppléé aux usages de jadis, il était devenu rare qu'on servît ainsi le vin d'une véritable amphore de terre cuite à l'ancienne. De plus, elle n'était pas plate à l'extrémité mais effilée en pointe, de sorte qu'elle ne pouvait être posée debout. Nous savions donc qu'elle avait été enfoncée dans un trou du cellier afin que son contenu puisse mûrir et s'épanouir à loisir, ce qui était la promesse d'un vin peu commun.

Nonobstant, lorsque Gros Sac rompit le sceau, introduisit la louche dans l'amphore et déversa un liquide couleur rubis dans son gobelet, Thiuda s'empara péremptoirement de la boisson, la renifla avec suspicion, en but une petite gorgée qu'il fit tourner dans sa bouche, roulant des yeux à l'unisson. Je crois que si lui et moi n'avions pas été si altérés par le voyage, il se serait payé le culot de le déclarer impropre à la dégustation, et aurait demandé qu'une autre amphore fût entamée. Aussi grommela-t-il de mauvaise grâce :

— Un honnête petit vin de Falerne. Ça ira.

Et Gros Sac, reconnaissant, remplit nos deux gobelets.

Puis, lorsque la nourriture commença d'arriver – on nous l'amena au galop, à commencer par une soupe chaude de cervelle de veau aux haricots – je pris soin de l'ignorer jusqu'à ce que Thiuda y eût cérémonieusement goûté. Ce n'est qu'après une pause pleine d'incertitude qu'il daigna laisser tomber « tolérable » ou « acceptable », et même une fois le verdict « satisfaisant », ce qui fit presque danser Gros Sac d'allégresse. Mais au terme de chacun de ces jeux, Thiuda se jetait sur les plats et les dévorait aussi voracement que moi.

Entre les deux plats de résistance, des anguilles du Danuvius aux herbes et un lièvre braisé en sauce au vin, je fis une pause pour émettre un renvoi bien dru, reprendre ma respiration et demander à Thiuda :

— Dois-tu vraiment repartir si vite, afin de revoir ta région natale ?

— Pour ça, *ja,* mais pas seulement. Il y a longtemps aussi que je n'ai pas revu mon père. Je descendrai donc ensuite le Danuvius jusqu'en Mésie, dans la ville de Novae[94]. C'est notre capitale à nous, les Ostrogoths, et j'espère bien l'y retrouver.

— Je serai navré de te voir partir.

— *Vái !* Tu t'es parfaitement remis de ta morsure de serpent, et te voici établi ici comme un haut personnage du gratin. Tu seras traité comme tel. Profites-en ! Vindobona est un endroit plaisant pour passer l'hiver. Pour ma part, je vais dormir cette nuit chez la veuve, et j'en repartirai tôt, afin que les garçons d'écurie n'aient pas à se réveiller pour m'amener mon cheval.

— Dans ce cas laisse-moi te dire maintenant, Thiuda, à quel point j'ai apprécié ta compagnie. Je te dois la vie. Je sais bien que tu n'accepteras rien en remerciement, en vrai têtu d'Ostrogoth que tu es, mais j'espère qu'un jour, j'aurai la chance de te rendre la pareille.

— Ça me va, répondit-il cordialement. Si tu venais à apprendre que Babai, le roi des Sarmates, est reparti en maraude, vas-y. Tu me trouveras en train de lui livrer bataille, et je t'invite de tout cœur à y participer à mes côtés.

— Compte sur moi. Tu as ma parole. *Huarbodáu mith gawaírthja.*

— *Thags izvis,* Thorn, mais tu sais, j'ai soin de ne jamais demeurer trop longtemps en paix, justement. Pour un guerrier, c'est une rouille corrosive. Aussi dis-moi plutôt, comme je te le souhaite : « *Huarbodáu mith blotha.* »

— *Mith blotha,* répétai-je en écho. Et je levai mon gobelet pour le saluer, de ce vin couleur de sang.

*

Je passai effectivement à Vindobona le restant de l'hiver, et même un peu plus longtemps, car il y a dans cette cité tout ce qu'il faut pour distraire une personne… ou devrais-je dire, une

94 Svistov (Bulgarie).

« personnalité » ayant les moyens de s'offrir les distractions disponibles, et de là mériter d'être invité à en profiter.

Ne possédant rien de la fortune que je faisais semblant d'avoir, je me contentai donc de faire semblant. Je maintins l'attitude hautaine adoptée à mon arrivée, agissant comme si la plupart des gens étaient mes inférieurs, ce qui les faisait s'incliner et ramper avec déférence devant moi comme si cette situation les comblait. Mais j'autorisai tout de même à se relever ceux jouissant approximativement du même statut que celui dont je me prévalais. Je me laissai donc aller à être presque sociable avec un petit nombre de mes invités au *deversorium,* ce qui semblait les flatter et les honorer au plus haut point. Ils me présentèrent à leurs relations les plus haut placées dans la ville, lesquelles me présentèrent à d'autres. Je finis par être invité dans toutes les résidences les plus huppées de Vindobona, assistant à d'intimes réunions de famille chez les plus éminents citoyens, aussi bien qu'à de grandes fêtes ou de sophistiqués festivals comme il s'en donnait ici chaque hiver, me faisant de multiples amis parmi les notables de la cité.

Si difficile à croire que cela puisse paraître, durant tout le temps que je passai à Vindobona, pas une seule personne, pas même ceux devenus mes amis, ne me demanda jamais quel était exactement mon statut, ma distinction, mon titre précis ou ma lignée, enfin, d'où j'avais pu acquérir mon ostensible fortune. Mes proches m'appelaient familièrement « Thorn », quant aux autres ils me saluaient du titre plus formel de « *clarissimus* », ou de l'équivalent gotique « *liudaheins* ».

Je dois préciser que je n'étais pas le seul, dans ces différents cercles, à affecter une pose. Beaucoup d'autres, y compris ceux de lignée germanique, avaient adopté les manières des Romains jusqu'à ne pas pouvoir – du moins le prétendaient-ils – prononcer correctement la rune gotique « thorn », pas plus que les runes alliant le « k » et le « h ». Ils prenaient donc grand soin d'éviter les sons « th » et « kh », énonçant toujours mon nom à la mode romaine, Torn ou Tornaricus.

Je me hâte de dire que, tout en continuant mon imposture et acceptant d'être considéré avec la valeur que je m'étais moi-même octroyée, jamais je n'utilisai ma position pour flouer

quiconque. Je payai même, contrairement aux recommandations de Thiuda, le propriétaire du *deversorium* à intervalles réguliers, lui versant rubis sur l'ongle ce que je lui devais. Par la même occasion, j'avais cessé de lui donner du « Gros Sac », et l'appelais désormais tout simplement Amalric. Ces concessions m'en firent, on s'en doute, un ami de plus, et il me donna d'utiles conseils pour me faire accepter comme un *alter ego* par les plus influentes familles de Vindobona.

Assez vite, je décidai d'endosser le costume du rôle que je jouais. Je fis savoir à Amalric que bien que je me satisfasse de voyager sans ostentation, juste vêtu à la campagnarde, je souhaitais à présent embellir un peu ma garde-robe, et je lui demandai de m'indiquer où je pourrais trouver en ville les tailleurs, les cordonniers et les joailliers les plus raffinés de la place.

— *Akh*, Votre Sérénité ! s'exclama-t-il. Un homme de votre rang ne va pas à *eux* ; ce sont eux qui viennent à vous. Permettez-moi de les convoquer ici. Soyez sûr que je sélectionnerai pour vous la crème de ceux qui fournissent le légat, le préfet, et tous les autres *liudaheins* de la noblesse locale.

Dès le lendemain, un *sartor*[95] vint directement dans ma chambre pour prendre mes mesures, accompagné de ses assistants. Ils me présentèrent un grand choix de tissus et motifs divers. Il y avait là des cotons grecs de Kos, de purs lins de Camaracum[96], des laines de Mutina[97], de la gaze translucide de l'éponyme Gaza, et une étoffe incroyablement fine, douce et presque fluide que je n'avais jamais vue.

— De la soie, m'expliqua le *sartor*. Elle est filée et tissée par les *Seres*. On m'a dit qu'ils la fabriquaient à partir d'une toison, une sorte de duvet qu'ils récupèrent à l'aide de peignes sur les feuilles d'un arbre ne poussant que là-bas. Je ne sais même pas exactement où se trouvent leurs terres, mais je sais que c'est loin vers l'Orient. Ce textile est si rare et précieux que seuls des

---

[95] Tailleur.
[96] Cambrai.
[97] Modène (Italie).

gens riches comme vous-même, *illustrissimus,* peuvent espérer se le payer.

Il me donna alors son prix, non pas pour trois pieds, ni même pour un, mais pour une *uncia,* un douzième de pied. Lorsqu'il énonça la somme, je fis de mon mieux pour ne pas paraître assommé, mais je songeai : « *Iésus,* des fils d'or tissés entre eux coûteraient moins cher. » J'étais bien placé pour savoir que même l'illustre Thornareikhs n'était pas assez riche pour se permettre une telle extravagance. Je ne le dis pas au *sartor,* bien sûr ; je me contentai de grommeler quelque chose au sujet de l'apparence un peu trop fragile de cette soie pour le genre de vêtements que je comptais m'offrir.

— Fragile ?! Mais, *illustrissimus,* une tunique de soie vaut une armure !

Je lui lançai un regard noir, il se tint coi, et j'achetai des tissus moins coûteux, non sans avoir longuement délibéré et amèrement déploré leur piètre qualité. Je choisis aussi différents modèles de tuniques, de sous-vêtements et de pantalons, un manteau d'hiver et même une toge romaine dont j'aurais forcément besoin, insista le *sartor,* en quelque grande occasion.

Un autre jour vint un *sutor*[98], lui aussi muni de différents modèles et échantillons de feutre et de cuir taillé dans des peaux de toutes sortes, du doux chevreuil au tapageur crocodile, et je le chargeai de me fabriquer plusieurs paires de sandales d'intérieur, de chaussures de ville bouclées à la mode scythe, et en guise de chapeau d'hiver, un pétase à larges bords.

Puis arriva un *unguentarius*[99] transportant un coffret rempli de fioles, qu'il ouvrit les unes après les autres pour me laisser humer les parfums qu'elles contenaient.

— Celle-ci, *illustrissimus,* contient de l'essence de fleurs des plaines d'Enna, en Trinacria, où même les chiens sont contrariés dans leurs chasses par les arômes de ces floraisons parfumées. Quant à celle-ci, c'est de la pure Attar, importée de la Vallée des Roses en Dacie Intérieure, où les habitants ne

---

[98] Cordonnier.

[99] Parfumeur.

laissent pousser que cette fleur, de peur de troubler la qualité de sa fragrance. J'ai aussi cette autre essence de roses, bien plus modique car elle provient de Paestum, où se produisent deux floraisons par an…

Par souci d'économie, et aussi parce que je ne sentais aucune différence notable entre ces deux parfums de rose, j'optai pour le moins cher.

Un autre jour encore – un autre soir, devrais-je dire – vint un *aurifex* qui me montra des bagues, broches, bracelets et fibules tous prêts à être portés, plus un grand nombre de pierres précieuses non montées qu'il se faisait fort de mettre en valeur sur le bijou qui me conviendrait. Il me présenta des diamants, des rubis, des saphirs, des émeraudes, du verre coloré, des béryls, des jacinthes, d'autres encore, quelques-uns nus, d'autres montés sur or ou sur argent.

— Si vous tenez à épargner un peu votre fortune, *illustrissimus,* voici plusieurs pierres montées sur un métal appelé l'*aes* de Corinthe, un alliage mêlé de cuivre et de petites quantités d'or et d'argent, lesquelles lui donnent un éclat bien plus enflammé et brillant que le cuivre ordinaire. Il tient son nom, peut-être le saviez-vous, *illustrissimus,* du fait qu'on l'a inventé, ou bien tout simplement découvert, au moment où, il y a fort longtemps, les Romains ont incendié Corinthe, et que tous les métaux précieux ont fondu ensemble.

Toujours économe, je choisis parmi les marchandises de l'*aurifex* deux fibules de cet alliage, ornées de grenats almandins d'un pourpre profond. Tout bien considéré, je ne fus jamais outrageusement prodigue dans mes achats, et les articles que je choisis d'acquérir n'avaient rien de flamboyant. À titre d'exemple, lorsque le tailleur revint avec les vêtements que je lui avais commandés encore grossièrement cousus afin de voir si leur taille convenait, il me dit, au moment où nous commencions l'essai :

— Je n'ai bien entendu pas encore envisagé les couleurs à y adjoindre, ni pour les ourlets de vos tuniques ou celui de votre toge, ni pour les pans de votre manteau. Je vous ai toujours considéré comme un *illustrissimus,* et n'ai jamais été démenti ; cependant, je ne suis pas certain qu'il s'agit de votre rang –

auquel cas vous choisiriez bien sûr du vert – ou si vous avez en fait le statut de *patricius,* qui mérite plutôt des ornements pourpres. Pas plus que vous ne m'avez dit si vous souhaitiez que vos ourlets et vos pans de manteau soient juste teints, ou ornés de motifs.

— Rien du tout, fis-je. (Je lui étais reconnaissant qu'il m'ait, au fil de son babillage, parfaitement éclairé sur ce que j'ignorais.) Ni couleurs, ni motifs. Je préfère porter mes vêtements dans leur matière d'origine, sans ornements et avec leurs couleurs naturelles, que ce soit le blanc, le chamois, le brun foncé, ou autre.

Le *sartor* frappa dans ses mains, positivement enchanté.

— *Euax !*[100] Voilà enfin un homme de goût ! Je comprends votre point de vue, *illustrissimus*. La nature n'a pas voulu que ces étoffes soient voyantes, aussi pourquoi celui qui les porte la contrarierait-il ? Selon moi, la simplicité même de cette tenue vous distinguera dans n'importe quelle compagnie, plus sûrement que toutes les couleurs d'un paon.

Je le soupçonnai à moitié de n'être ici que dans la basse flatterie, mais il s'avéra que ce n'était pas le cas. Quand je fus amené, plus tard, à porter ces vêtements aux réunions auxquelles j'avais été invité, plusieurs éminentes et intelligentes personnalités, bien plus habituées que moi aux usages du grand monde, me complimentèrent sincèrement du bon goût de mes tenues.

Ce petit épisode en compagnie du *sartor* m'enseigna une bonne leçon : il est toujours profitable de se taire, confronté à un sujet que l'on est censé connaître, mais dont on ne sait rien. En ne pipant mot, on ne risque pas de se trahir en laissant transparaître de façon embarrassante son inexpérience. Il suffit simplement de garder le silence assez longtemps pour que quelqu'un, ou quelque chose, vous révèle au bon moment ce qu'il vous fallait savoir.

En toute occasion, lorsque je gardais un prudent silence, masquant mon ignorance derrière un apparent dédain pour la conversation, je n'évitais pas seulement de passer pour un

[100] Bravo !

idiot ; les autres me prenaient souvent pour plus sage que je n'étais. Un soir, au terme d'un fastueux dîner pris dans le *triclinium* du vieux et imposant préfet de Vindobona, Maecius, les femmes s'étaient retirées, et nous nous trouvions engagés, tous les hommes restants, dans une bonne séance de beuverie, quand un messager fit irruption et tendit discrètement quelque chose à notre hôte. Le préfet y jeta un œil, puis toussa pour demander l'attention. Chacun cessa de converser et se tourna vers lui.

Maecius annonça d'une voix solennelle :

— Amis, camarades citoyens de Rome, je dois vous annoncer une stupéfiante nouvelle. Ce message vient de m'être relayé par mes agents à Ravenne, et je vous apprends donc la nouvelle avant même qu'elle ne soit rendue officielle. Il semble qu'Olybrius soit mort[101].

Il y eut un concert d'exclamations horrifiées :

— Quoi ? Olybrius à son tour, maintenant ?

— Comment est-il mort ?

— Un assassinat, un de plus ?

Je ne m'écriai pas, comme je l'aurais fait naguère : « Diable, mais qui est donc cet Olybrius ? » Je reniflai simplement d'un air indifférent, et repris une gorgée de vin.

— Il ne s'agit pas d'un assassinat, cette fois, dit Maecius. L'empereur est mort d'un œdème.

Un grondement de murmures accueillit cette précision.

— C'est tout de même un soulagement que de le savoir…

— Mais fichtre, quelle sorte de mort plébéienne, pour un empereur !

— Ça laisse rêveur. Que va-t-il se passer, à présent ?

Je ne lançai pas étourdiment, comme je l'eusse fait jadis : « Je croyais, moi, qu'Anthemius était l'empereur de Rome ! » Non, je m'accordai juste une nouvelle et copieuse rasade de vin.

Le préfet fit écho à cette question d'un invité :

— Ce qui va se passer ? Eh bien… je suggère que vous le demandiez à l'illustre jeune Tornaricus ici présent, bien que je

---

[101] Cet événement précisément daté (23 octobre 472) permet enfin de donner un âge fiable à Thorn ; né en 455 ou 456, il a entre 16 et 17 ans.

doute fort qu'il daigne vous répondre. Regardez-le, mes amis. C'est le seul parmi nous qui n'ait pas l'air surpris, et soit resté impavide à cette nouvelle.

Tout le monde dans le *triclinium* se tourna vers moi. Je ne pus que les regarder d'un air légèrement narquois. Un éclat de rire ou même un sourire n'auraient pas été de mise, mais je n'allais pas non plus éclater en sanglots.

— Avez-vous déjà vu plus innocente contenance ? demanda Maecius à la cantonade, comme prenant tout le monde à témoin. Vous voulez que je vous dise ? Ce jeune homme assis devant nous possède un savoir secret.

Mais il semblait en disant cela plus admiratif qu'autre chose, ainsi que tous ceux qui me dévisageaient.

Le préfet poursuivit :

— Voyez-vous cela ! Je suis le responsable de cette préfecture, nommé à ce poste par l'Empire en personne, et qu'est-ce que je sais ? Seulement qu'en juillet dernier, l'empereur Anthemius a été assassiné de la façon la plus abominable à l'instigation de son gendre, celui-là même qui l'avait placé au pouvoir : j'ai nommé Ricimer, le faiseur de rois. Quarante jours plus tard, ce dernier meurt à son tour, apparemment de mort naturelle, et l'un de ses protégés, Olybrius, reprend les rênes de l'Empire d'Occident. Et voilà que maintenant, deux mois après son accession au trône, Olybrius meurt à son tour. Allons, Tornaricus, dites-nous… Je sais que vous savez. Qui sera notre prochain empereur, et pour combien de temps ?

— Oui, dites-le-nous, insistèrent d'autres personnes dans la pièce. Allez, Tornaricus !

— Mais je ne peux pas, fis-je, souriant malgré moi de leur absurdité.

— Tiens ! Ne vous l'avais-je pas dit ? rugit Maecius, jubilant. Que ceux d'entre vous qui aspirent à devenir hommes d'affaires prennent exemple sur Tornaricus. Un homme connu pour garder des secrets ne les trahit jamais. Par le Styx, j'avoue que j'aimerais bien avoir vos sources, jeune Tornaricus ! Qui sont vos informateurs ? Ne pourrais-je vous les acheter ?

— Allons, Tornaricus, insista un autre des anciens. Si vous refusez de nous dire le nom du successeur d'Olybrius, ne pouvez-vous pas au moins nous donner une idée de ce qui pourrait survenir à Ravenne dans les jours et les semaines à venir ? Une révolte ? Une catastrophe ? Quoi d'autre ?

— Je ne peux pas, répétai-je. Je ne vois rien que je puisse vous dire sur les affaires de Ravenne.

J'entendis murmurer autour de moi :

— Il sait, mais il ne veut rien dire.

— Notez qu'il n'a pas exclu une révolte. Ni même une calamité.

— Et pas seulement à Ravenne, a-t-il dit.

Ainsi lorsque trois semaines plus tard, la nouvelle parvint à Vindobona que le Vésuve avait fait éruption en Campanie, et qu'il s'agissait de sa plus violente convulsion depuis près de quatre siècles, mes relations me considérèrent avec un respect et une révérence infiniment renforcés. Tous tombèrent d'accord pour reconnaître que j'étais omniscient, non seulement en matière d'affaires, mais également sur tout ce qui avait trait aux dieux.

Je ne cessai, à partir de cet instant, de me faire accoster à chaque détour de rue et dans les coins dérobés des salles où je me trouvais, par tel ou tel homme riche sollicitant mon conseil sur la sagesse qu'il y aurait à investir dans une matière première plutôt qu'une autre… Telle mère de famille m'interrogeait sur le dernier avis que lui avait donné son astrologue… Tel jeune homme voulait savoir ce que ses supérieurs hiérarchiques pensaient vraiment de son travail, et s'il pouvait en espérer de l'avancement… Telle jeune femme encore, me priait de connaître les intentions de son père au sujet de celui-ci ou de celui-là, parmi ses nombreux prétendants.

Je leur adressai tous la même fin de non-recevoir – poliment à mes égaux, froidement à mes inférieurs – car c'est justement en gardant le silence sur ce dont je ne savais rien que j'avais gagné cette réputation.

29

J'appris que la haute société de Vindobona était des plus regardantes quant à la qualité des membres à admettre dans ses cercles privés. Je devais me rendre compte, d'ailleurs, qu'il en était de même partout dans l'Empire. Celui qui aspirait à fréquenter les hautes classes de la société ne se devait pas d'être seulement sociable, de belle prestance et respectable. Ainsi que le duc Sunnja l'expliqua une fois : « La respectabilité n'est qu'une vertu. Le premier roturier venu peut aisément l'acquérir. La dignité, elle, est une véritable gloire. Elle n'appartient qu'à ceux qui l'ont acquise grâce à leur mérite : à la guerre, dans les lettres, ou au service de l'Empire. Ils resteront dignes même s'ils dédaignent adopter cette attitude conventionnelle, étroite d'esprit et satisfaite d'elle-même qui caractérise la respectabilité. »

La simple possession de richesses ne suffisait pas non plus pour être admis auprès des meilleurs, d'anciens esclaves pouvant fort bien avoir acquis une fortune. Les familles que les patriciens regardaient avec le plus grand respect étaient incontestablement celles dont la puissance était avant tout foncière. Ensuite, et bien qu'on regardât généralement de haut les activités de commerce, arrivaient celles devenues opulentes grâce à un négoce à grande échelle : celles qui avaient compté des *negotiatores,* important ou exportant des biens en vastes quantités. Même si elles pratiquaient cette activité depuis plusieurs générations et avaient pu se faire bâtir de véritables palaces en guise de résidence, les simples familles marchandes dont l'activité se limitait à tenir des boutiques, des entrepôts ou des étals de marché n'étaient pas dignes de se mélanger avec leurs supérieurs. La classe de citoyens la plus méprisable, enfin, était celle des travailleurs manuels : les forgerons, artisans et laboureurs, bien sûr, mais également les orfèvres, peintres (même doués), les mosaïstes et autres sculpteurs, tous

dépassaient à peine la considération accordée au paysan qui trime dans la glèbe.

Je n'ai pas dit que la fortune était en soi méprisée, ni même destinée à être cachée. Bien au contraire, celui qui possédait la distinction, la dignité et le statut nécessaires pour être accepté dans les cercles élevés se devait en même temps de posséder l'argent nécessaire pour assurer un train de vie en rapport. De tous les nouveaux venus agréés dans cette caste très fermée, les mieux accueillis étaient ceux, hommes ou femmes, qui alliaient à leur élégance naturelle la richesse, le statut de célibataire et l'absence d'enfants. L'individu en question pouvait en effet être demandé en mariage, sa fortune venant alors s'ajouter à celle de la prétendante ou du célibataire qui l'épouserait. Si son âge avancé ne permettait plus qu'on l'épouse, et qu'il était sans héritiers, il y avait toujours l'espoir qu'un enfant de patricien, devenu son fils ou sa fille adoptive, hérite de sa fortune.

Les familles les plus aisées de Vindobona ne répugnaient pas à faire état de leur puissance. Beaucoup d'entre elles vivaient dans de somptueuses villas romaines où, jusqu'aux parterres qui les entouraient, tout était adapté au goût des propriétaires. En plus des jardins, des tonnelles et des retraites ombragées, les buissons et les haies étaient sculptés en forme de divinités, d'animaux, et d'urnes, entre autres. Des statues les parsemaient, représentant des dieux, ou le plus souvent d'illustres ancêtres de la famille. Celles-ci étaient de bronze ou de marbre, mais on aurait pu les sculpter dans le bois le plus ordinaire, car leur onéreux matériau était couvert de feuilles d'or encore plus coûteuses. L'intérieur de ces demeures éblouissait de mosaïques et de peintures murales ; de nombreux meubles étaient taillés dans un ivoire aux tons chauds ou un bois de thuya aux senteurs délicieuses. Quant aux sols, ils étaient garnis de marqueterie entrelaçant des motifs géométriques.

Plusieurs de ces villas avaient installé bien en évidence, souvent sur une éminence où leurs fiers propriétaires pouvaient ostensiblement venir les consulter à loisir, des clepsydres égyptiennes. Ces machines indiquaient les heures de la journée – celle du *prandium,* du repos de la *sexta*, de la *cena* et toutes les autres – et même celles de la nuit, puisqu'elles ne

dépendent pas du soleil, mais de la circulation interne de l'eau régulée par une valve.

Le gratin de Vindobona aimait se donner en spectacle tant en public, parmi les petites gens, qu'en privé. Les hommes comme les femmes paradaient alors avec délectation, vêtus d'habits aux galons teintés de pourpre de Djerba, de vert Janus ou toute autre couleur en rapport avec leur rang. Il arrivait fréquemment qu'ils laissent « accidentellement » leur manteau ouvert afin que l'on vît bien au-dessous leurs chemises, leurs chausses ou leurs sous-vêtements d'une soie brillante. Dans les rares occasions qu'avait une patricienne de se promener en public, elle portait au-dessus de sa tête une ombrelle dorée, à moins qu'un serviteur ne la lui tînt à bout de bras, afin de protéger son teint délicat du soleil, de la pluie, du vent ou de la neige. Le plus souvent, du reste, une telle femme se déplaçait en chaise à porteurs si elle souhaitait être vue, ou en char à rideaux à la liburnienne si elle souhaitait rester incognito. Si elle avait un long voyage à accomplir, elle circulait dans une lourde et douillette charrette à quatre roues, fermée et tirée par des chevaux, appelée *carruca dormitoria*. Elle pouvait s'y allonger et y dormir confortablement tout le long du trajet.

Une bonne partie de l'argent que dépensaient ces gens raffinés pour leur confort et leur parure partait dans l'achat ou la location de domestiques. En sus des majordomes, jardiniers, garçons d'écurie, cuisiniers et femmes de chambre que je me serais attendu à trouver dans ces fastueuses demeures, il en était d'autres dont le travail et même le titre m'était totalement inconnu. Le maître de maison, en sortant de chez lui, était par exemple accompagné de son *nomenclator,* qui lui rappelait le nom de tous les gens qu'il était amené à rencontrer en cours de route, le poussant au besoin du coude pour qu'il ne passât pas sans les saluer. Une maîtresse de maison, quant à elle, avait à son service une *ornatrix,* dont le seul travail était de la conseiller dans le choix de ses robes, de l'aider à s'habiller ou à se coiffer, de s'occuper de sa parure et de son maquillage. Le fils de famille avait à disposition son *adversator,* chargé de veiller sur lui au cours de ses fêtes nocturnes et de lui indiquer, par exemple, les obstacles à éviter sur son chemin lorsqu'il rentrait

passablement éméché. Le préfet Maecius avait même un domestique portant le titre de *phasianarius,* chargé de prendre soin de ses oiseaux exotiques, de la même espèce que cette volaille sauvage que Wyrd appelait le faisan, mais que Maecius affirmait être un « oiseau du Phase », son habitat d'origine ayant été la rivière Phasis, dans le lointain royaume de Colchide[102].

Ces serviteurs aux fonctions spécialisées, imbus de leur fonction et de leur titre, affectaient une attitude presque aussi hautaine que celle de leurs maîtres, et se cabraient avec dégoût si l'on avait le malheur de leur demander quoi que ce soit s'écartant de leur tâche. Une *ornatrix,* par exemple, eût plutôt abandonné son poste que d'aller faire une course, cette tâche subalterne étant du ressort d'une vile *pedisequa*. Je me souviens qu'une fois, croyant faire un compliment à l'un des majordomes de cuisine qui avait aidé à préparer le repas, je m'étais adressé à lui en l'appelant : « mon bon *coquus*[103] ». L'homme m'avait alors froidement interrompu :

— Vous m'excuserez, *illustrissimus,* de ne point être un vulgaire *coquus*, lequel fait les marchés pour se procurer des viandes et légumes à préparer. Je suis pour ma part l'*obsonator* du maître, son maître d'hôtel, si vous préférez. Mon travail consiste à superviser tous les achats chez nos fournisseurs, et je ne prépare en fait que les mets les plus délicats.

Ces serviteurs emportaient d'ailleurs leurs titres jusque dans l'au-delà. Dans le cimetière des légionnaires de la forteresse, j'avisai la tombe d'un certain Tryphon qui, selon la pierre gravée à son nom, avait été le *tabularius*[104] du légat Balburius. Il s'y trouvait décrit comme *pariator*[105], ce qui constituait pour un homme tel que lui le plus beau compliment possible. Cela signifiait en effet qu'après sa mort, ayant collationné ses dépenses et ses recettes, on les avait trouvées parfaitement équilibrées.

---

[102] Correspond à la Géorgie actuelle.
[103] Cuisinier
[104] Comptable.
[105] Qui paie intégralement.

*

Inutile de préciser, je pense, que je ne pouvais me prévaloir d'aucun des attributs ou qualités décrits ici comme obligatoires pour être reçu dans les cercles supérieurs de Vindobona. Non seulement je n'étais pas de famille noble, mais je n'avais pas de famille du tout. Je n'étais ni propriétaire terrien, ni négociant aisé. Je n'avais acquis aucune gloire à la guerre, dans le domaine des lettres, ni au service de l'Empire. Mon seul « serviteur » ayant joué ce rôle était à présent parti. Je possédais un peu d'argent, certes, mais ce n'était rien comparé aux véritables riches. La seule qualité que j'avais était l'impudence, et mon étonnement ne se tarissait pas de constater à quel point elle continuait de me servir.

Tout le monde me connaissait sous le nom de Thornareikhs, qu'il avait plu à Thiuda de m'inventer, qui était changé le plus souvent en Tornaricus, et chacun semblait accepter comme une évidence que j'étais issu de quelque noble famille germanique. Dès qu'une conversation m'en offrait l'opportunité, je faisais allusion avec désinvolture, comme en passant, à « mes terres », et cela suffisait à persuader mes interlocuteurs que j'en possédais, quelque part. Le préfet Maecius avait déjà laissé entendre que je devais commander un groupe secret d'agents de renseignements, d'où le privilège dont je bénéficiais de tout connaître des affaires de l'Empire. Cette fiction avait été reprise à plaisir, et la coïncidence de l'éruption du Vésuve m'avait conféré une réputation de prescience, qui m'avait valu la fameuse « distinction » à laquelle je n'aurais jamais pu prétendre. Ayant assez d'argent pour m'habiller convenablement ou pour payer ma tournée quand nous nous amusions entre jeunes gens de mon âge, à la taverne, et ne me plaignant jamais, comme tant de véritables nantis, de la masse des dépenses, des taxes et des gages à verser, j'étais présumé d'autant plus riche. Et enfin surtout, j'étais un jeune célibataire, sans enfants, qui plus est, selon certains, beau garçon et bien fait de ma personne.

Je m'étais tout de même embarqué dans cette imposture armé d'un avantage intangible, à l'efficacité indéniable. J'étais

en effet plus instruit que pouvaient l'être des personnalités comme Maecius ou Sunnja. Au cours de mes voyages, j'avais conservé suffisamment de grâce et de politesse pour ne point passer pour un lourdaud de paysan. Depuis que je vivais à Vindobona, j'avais eu grand soin d'imiter les façons d'agir de mes aînés, donnant ainsi un peu plus de raffinement à mon maintien. J'appris à couper d'eau mon vin, à l'épicer de cannelle ou de casse, et à ingurgiter ensuite cette abomination sans faire la grimace, ni pousser un virulent blasphème à la Wyrd. Je m'habituai à n'appeler les petites gens avec mépris que la *plebecula,* la « populace ». Je cessai de toquer aux portes à l'aide des phalanges pour le faire à la romaine, d'une tape discrète de mon pied muni de sandales. Et je le confesse, j'eus plus d'une occasion de frapper ainsi à des portes closes, et à le faire discrètement.

Les filles et les femmes de la haute société, comme leurs congénères masculins, acceptèrent mon imposture sans poser de questions. Plus encore que les hommes, toutes, des douairières aux jeunes filles en passant par les mères de famille, semblaient fascinées par ma réputation d'omniscience. Elles ne perdirent jamais une occasion de me rencontrer, de m'être présentées ou d'engager une conversation avec moi. Je découvris alors un nouvel aspect de ma personnalité, que je n'avais jamais eu l'occasion de remarquer jusque-là. Je fus surpris en effet, de constater que j'établissais des relations d'amitié avec les femmes bien plus aisément que ne le faisaient les autres hommes. Je ne parle pas là de rencontres éphémères, ni même d'histoires d'amour passionnées, mais de véritables relations de proximité, qu'elles aient eu ensuite ou pas des complications romantiques et sexuelles. Je parvins à comprendre pourquoi j'étais plus favorisé que les autres hommes à cet égard. C'était simplement dû au fait qu'hommes et femmes ne s'envisagent pas de la même manière.

Dans le monde tel qu'il est, les hommes sont en général considérés comme supérieurs aux femmes. Il est donc naturel que l'homme ordinaire ne voie les femmes que comme des créatures destinées, peu ou prou, à le servir et le satisfaire à sa convenance. Cet homme basique, fût-il laid comme un pou, âgé,

ignorant, stupide, infirme, pauvre et minable, regardera toute femme sur cette terre comme un article consommable, s'il en ressent le désir. Même s'il s'agit d'une noble femme et qu'il n'est qu'un fou, l'esclave d'un autre esclave, il n'aura qu'à le vouloir, il pourra la courtiser et la vaincre, voire l'enlever et la violer, tout simplement parce qu'elle est une femelle et que lui est un mâle. Il va de soi que moi aussi, on m'avait inculqué cette façon de voir, considérée en ce monde comme juste et normale. J'étais par nature moitié homme, et avais vécu la majeure partie de ma vie en mâle parmi les mâles. Ayant atteint l'âge adulte, je l'avoue, je n'étais pas insensible à l'allure d'une jolie fille ou d'une belle femme, et pouvais être sujet au désir de la posséder. D'un autre côté, étant en partie une femme, il m'était impossible de considérer mes pareilles comme des entités inférieures, subordonnées à mon bon vouloir. Même dans mon entité masculine, lorsque je me comportais et pensais comme les autres hommes, me sentant aussi viril qu'eux, et impliqué dans des démarches typiquement masculines, ma part féminine n'était jamais complètement submergée.

Des autres femmes, tout ce que j'avais connu jusque-là se réduisait à quelques paysannes dures à la tâche ou des nonnes effarouchées, à quelques notables exceptions près : la dévoyée Sœur Deidamia, la courageuse Dame Placidia et la pétillante petite Livia, ainsi que les deux malfaisantes viragos qu'avaient été la Mère Aethera et la *clarissima* Robeya. J'avais à présent affaire à des jeunes filles de haute naissance, jouissant d'une certaine liberté et de loisirs, d'intelligence et d'éducation, et dont certaines savaient même lire et écrire. J'étais donc en mesure d'observer la façon d'être de femmes n'ayant pas eu l'esprit brisé par une vie de tâches astreignantes ou la religiosité, et qu'une ambition démesurée n'avait point rendues cruelles. Et je me rendis compte qu'elles pensaient et ressentaient les choses exactement comme moi lorsque ma nature féminine se manifestait.

Même si les hommes, la tradition, les lois ou le dogme religieux ont déclaré que la femme n'était qu'un réceptacle destiné à être rempli, elle sait qu'elle est bien plus que cela. Elle n'envisage pas chaque homme comme un simple *fascinum*

capable de la pénétrer. Elle le perçoit différemment selon la façon dont lui-même la considère. Lui n'estime dans un premier temps chez une femme que son attractivité, son côté désirable. Elle tente au contraire de discerner ce qui se cache sous la surface, derrière les apparences. Je le sais, j'ai regardé Gudinand de cette manière.

Les femmes de Vindobona avaient peut-être été attirées par le nouveau venu qu'était Thornareikhs simplement du fait qu'il était étranger, et que son supposé savoir sur tant de sujets était aussi mystérieux qu'intéressant. Mais elles s'enflammèrent et s'attachèrent ensuite à moi pour une raison beaucoup plus simple : je ne les regardais pas, je ne les traitais pas comme les hommes ordinaires. Je me conduisais envers elles comme ma personnalité de femme aurait aimé être abordée et considérée. Tout tenait à cela. Beaucoup de ces femmes et de ces filles devinrent des amies intimes, et bon nombre d'entre elles ne firent pas mystère de leur désir d'aller un peu plus loin, ce qui arriva souvent.

Je n'hésite pas à le dire, un homme ordinaire, placé en face d'un aussi abondant jardin, y aurait cueilli les fleurs les plus belles et les mieux faites. Mais j'avais exploré ce qui se cachait derrière, aussi fis-je le choix de celles que j'en étais venu à aimer le mieux, sans me préoccuper de leur âge ni de leur élégance. Certaines étaient belles, mais pas toutes. Il y eut parmi elles des jeunes filles à peine nubiles, dont j'étais le premier amant ; elles avaient besoin d'être initiées avec tendresse : j'espère que je le fis. D'autres étaient des mères de famille ayant passé la prime jeunesse, mais nulle femme n'est jamais trop vieille pour se délecter des plaisirs de la chair, et certaines eurent des choses à m'apprendre.

*

La première invitation amoureuse sans équivoque que je reçus et que j'acceptai me vint d'une femme de haute naissance, que j'appellerai ici Dona. Je dirai juste qu'elle était sans conteste une belle femme, qu'elle avait les yeux violets, mais je ne

donnerai pas d'elle une description détaillée susceptible de révéler sa véritable identité.

Je la rejoignais avec transport dans ses appartements chaque nuit, mais non sans une certaine appréhension, toutefois. Le simple fait de me dévêtir en sa présence me causait une réelle anxiété. Non pas au sujet de mon organe mâle, déjà érigé en ardent *fascinum,* ni en ce qui concernait mes seins de jeune fille, que je parvenais assez bien, en les bandant tels des pectoraux, à rendre quasiment indiscernables. Ce qui me préoccupait, c'était mon absence de poils sur tout le corps. J'avais certes le pubis et les aisselles garnis d'une raisonnable toison, mais je craignais que Dona ne trouvât curieuse l'absence de tout système pileux sur ma poitrine, mes jambes ou mes avant-bras, sans compter que nulle ombre de barbe ne couvrait mon visage.

Je me faisais du souci pour rien. Dona se déshabilla sans hésitation, ne conservant sur elle, comme le voulait la modestie féminine, qu'un seul article. Mais elle y mit là aussi une certaine audace, puisque ce qu'elle choisit de garder sur elle était une fine chaîne d'or, nouée autour de sa taille de guêpe. Je pus donc constater facilement que Dona était elle-même totalement épilée, à l'exception de ses tresses d'un noir corbeau, et elle exprima une légère surprise en voyant que je n'étais pas, comme elle, lisse et doux sur tout le corps. C'est ainsi que j'appris une chose nouvelle : la mode voulait, chez les hautes classes de la société romaine, qu'hommes et femmes s'épilent entièrement.

Dona m'expliqua, comme si elle s'adressait à un enfant attardé :

— Nous faisons tout notre possible pour ne point ressembler à ces sauvages barbares aussi poilus que les fourrures qu'ils portent. Pour quelles raisons, mon cher Torn, n'ôterais-tu pas à la cire ces trois touffes inutiles ?

— C'est la coutume chez moi, expliquai-je, de les considérer comme un ornement.

Dame, il me fallait bien cette pilosité pour dissimuler mon absence de scrotum et de testicules !

— *Alius alia via*[106] fit Dona, changeant de sujet avec désinvolture. Tu es par ailleurs un bien séduisant jeune homme.

Elle laissa errer sur moi un regard approbateur.

— Et cette petite balafre sur ton sourcil est si jolie qu'on l'embrasserait. Cette autre cicatrice en forme de croissant sur ton avant-bras, en revanche, dépare un peu la pureté de ton corps. D'où provient-elle ?

— D'une certaine dame, mentis-je, qui dans les transports de son extase, n'a pu restreindre son dévorant désir et a voulu goûter à ma chair…

— *Euax !* s'exclama-t-elle, les yeux luisant maintenant tels ceux d'un chat. Tu m'excites déjà, Torn.

Et elle s'étira de façon féline sur son lit aussi vaste que doux.

Nous en étions désormais au moment que je craignais le plus, car je n'avais jusqu'ici couché qu'avec une seule femme, et sous de faux prétextes. Et même si je n'allais pas faire grand-chose avec Dona que je n'eusse déjà fait naguère avec Deidamia, j'étais alors Sœur Thorn, et m'envisageais à l'époque comme une femme. J'allais maintenant me conduire comme un homme, et avec zèle, comme l'avait fait Gudinand avec Juhiza.

Aussi, lorsque Dona et moi nous mélangeâmes passionnément, il se trouva, au moins dans quelque recoin de ma conscience, que… comment expliquer cela ?… je me souvenais de la façon dont j'avais moi-même incité Gudinand à se servir de ses doigts, de ses lèvres et de son *fascinum*. Et dans le même temps, pour le plus grand bénéfice de Dona, je me rappelais les attentions qui avaient le plus particulièrement comblé et Juhiza, et Deidamia. Heureusement, ces réminiscences parallèles ne vinrent aucunement troubler ma performance en tant que mâle, et ma virilité ne se trouva donc diminuée en rien. Je fus aussi inépuisable que l'avait été Gudinand, et en réponse, Dona fut aussi insatiable que l'avait été Juhiza.

De plus, pendant qu'elle et moi nous nous délections de ma mâle verdeur, j'éprouvais une sensation étrange… comme si notre couple s'incarnait dans de multiples personnalités. Il y

[106] À chacun sa propre voie.

avait là simultanément Thornareikhs et Dona, Juhiza et Gudinand, Thorn et Sœur Deidamia, actif et passive, pénétrant et engloutissant, donnant et recevant, éjaculant et avalant. Comme cela m'était déjà arrivé, cette impression d'être deux à la fois, combinant les sexes et les fonctions, donnait une extraordinaire intensité à mon plaisir. Je pense que cela dut en donner également un petit surplus à Dona, bien qu'elle ne puisse sans doute pas ressentir cette sensation de multiplicité plus qu'humaine.

Toujours est-il que lorsque, enfin, elle put parler de manière intelligible, elle haleta, joyeuse : « *Macte virtute*[107] *!* », avant d'ajouter malicieusement :

— Je te recommanderai à mes amies.

— *Benigne*[108]*,* fis-je, d'un ton de moqueuse solennité. Mais je ne pense pas que ce sera nécessaire. Un certain nombre de tes amies ont déjà manifesté leur envie de…

— Non mais, écoutez-moi un peu ce tombeur ! Tu risques bien de te laisser entraîner à plus de combats que tu n'en pourras livrer. Laisse-moi te raconter l'histoire de cet homme, qui avait deux maîtresses aussi possessives l'une que l'autre. L'une était une jolie femme, mais d'un âge déjà mûr, l'autre une très jeune et jolie fille. Devineras-tu ce qui finit par lui arriver ?

— Est-ce là toute ton énigme, Dona ? J'imaginerais volontiers qu'il vécut comme le plus heureux des hommes…

— Pas du tout. Il devint très vite complètement chauve.

— Je ne vois pas le rapport. Même un exercice, euh, disons… excessif de la virilité n'a jamais rendu un homme chauve.

— Je t'ai dit que toutes deux étaient extrêmement possessives. La femme mûre lui ôta tous ses cheveux noirs, la jeunette tous ses cheveux gris.

Elle s'esclaffa de rire à sa propre histoire. Dona était de ces femmes qui savent se réjouir d'un rien, et son corps ravissant en fut secoué de façon si suggestive que je retrouvai vite, avec elle, d'autres sujets de conversation.

---

[107] Exclamation de félicitations.

[108] Très généreux.

Je clos ici le récit de cette rencontre, ainsi que des autres qui eurent lieu avec Dona, et toutes celles qui se produisirent avec d'autres femmes et filles de Vindobona… Je me contenterai d'ajouter que je ne devins pas chauve. Je continuai donc, plusieurs mois durant, de jouir de ma vie de Thornareikhs, accumulant les expériences et en apprenant sans cesse.

En décembre, je participai, en compagnie de tous les habitants de Vindobona, de l'*herizogo* jusqu'au dernier des esclaves, aux sept journées de célébration des Saturnales. Dans les plus vastes résidences, les meilleures familles organisèrent de somptueuses fêtes, et chacune dura du crépuscule pratiquement jusqu'à l'aube. Bien qu'elles aient toutes commencé dans un formalisme rigide, elles se débridèrent, au fil des heures, pour sombrer dans l'ébriété et la paillardise.

La plus exubérante des festivités auxquelles je participai fut celle qu'organisa le légat Balburius pour sa Légion Gemina. Les Saturnales étant censées fêter le solstice d'hiver, moment où le soleil parvient à son point le plus bas, et le dieu Mithra étant regardé par ses dévots comme le Dieu Soleil, les troupes de soldats romains, naturellement portées sur le culte de Mithra, célébraient ce festival dans la plus totale débauche.

Je traînais dans l'un des baraquements de la forteresse, regardant les soldats faire ribote en compagnie des courtisanes montées des plus bas quartiers de la ville, quand je fus accosté par un décurion passablement ivre. Il passa son bras autour de mes épaules et se lança dans une harangue destinée à me persuader d'abandonner ma religion du moment, quelle qu'elle soit, pour me convertir à la croyance largement supérieure qu'était le mithraïsme.

— Il vous faudrait commencer, bien sûr, à l'un des grades probatoires, hic… comme celui de Corbeau, de Porteur de Secret ou de Soldat. Mais ensuite, avec un peu d'étude, d'application et de fervente piété, vous seriez élevé au grade de Lion, et considéré déjà comme un mithraïste accompli. Au terme d'efforts supplémentaires, et en accomplissant de bonnes actions, vous pourriez atteindre ensuite le grade de Perse. Maintenant, suivant les légions, ça dépendrait, hic… jusqu'où vous pourriez aller. Mais ici, à la Légion Gemina, nous avons

plusieurs Coureurs du Soleil, et j'ai l'honneur d'en être un. Et croyez-le, hic… ou pas, nous avons un mithraïste du degré le plus élevé, le plus convoité, le Père. C'est, ai-je besoin, hic… de le préciser, notre estimé légat. Eh bien moi, jeune Tornaricus, je peux à présent si vous le voulez, patronner votre acceptation probatoire. Qu'est-ce que, hic… vous en dites ?

— Ce que j'en dis ? J'en dis que *hic !* répliquai-je, sur le ton léger de la blague. Durant ma vie, décurion Coureur du Soleil, j'ai déjà connu plusieurs personnes qui souhaitaient en convertir d'autres. Chacun d'eux insiste en général en ces termes : « Vous devriez embrasser *ma* religion, obéir à *mes* prêtres et adopter *mes* croyances. » Je leur réponds à tous la même chose, et vous n'y couperez pas, décurion : « *Thags izvis, benigne, eúkharistô,* mais je décline respectueusement votre offre. »

Plus tard, en février, la cité célébra les Lupercales. Au temps jadis, disait-on, on avait coutume de procéder au sacrifice rituel de plusieurs boucs. Ils étaient écorchés, puis on découpait leur peau en lanières avec lesquelles on se fouettait. Mais depuis des lustres, cette fête avait pris l'allure d'une joyeuse période de vacances, et les fouets en question n'étaient plus faits que de chiffons. Le seul rappel de l'antique cérémonie consistait à lâcher des petits garçons nus dans les rues, munis de ces inoffensifs « fouets ». De nombreuses femmes en mal d'enfants croisaient alors exprès leur chemin afin de se faire « fustiger », la superstition voulant que ces fouets issus du bouc, animal puissant s'il en fut, leur rendît immanquablement leur fécondité perdue. En dehors de cette tradition, les Lupercales étaient simplement une occasion de fêtes conviviales et de divertissements.

Au mois de mars, à Vindobona comme dans toutes les bourgades de l'Empire, une autre célébration eut lieu un jour où rien de spécial n'avait pourtant été prévu sur le calendrier. Au cours de la première semaine de ce mois, des messagers parcoururent toutes les provinces pour annoncer qu'un certain Glycérius endosserait la pourpre impériale le seizième jour précédant les calendes d'avril. Personne ne savait grand-chose de cet homme, si ce n'est que c'était un soldat sorti du néant

destiné à assumer le rôle de gardien par intérim de l'Empire, après les décès presque simultanés de l'empereur Anthemius, du faiseur de rois Ricimer et de l'éphémère Olybrius. Mais dans la mesure où Glycérius allait être investi du titre suprême, tous les citoyens romains devaient célébrer son accession au trône en ce jour de mars, et lui souhaiter tous en chœur : *salve atque flore !*[109] Quelque anonyme qu'il puisse être, Vindobona accueillait toujours dans la joie l'occasion de festoyer. L'occasion étant là, ou du moins toute proche, les femmes participant aux festivités porteraient une *stola*[110], et les hommes une toge, aussi me félicitai-je que mon *stator* ait insisté pour m'en fournir une.

Cela dit, pour être franc, je commençais à me lasser de cette vie régie par une suite continue de fêtes et de réunions mondaines. Partout où je me rendais, je retrouvais à peu près les mêmes têtes, et n'avais rien d'autre à faire que de m'ingénier, comme le disaient eux-mêmes ces gens, à « tisser la toile de Pénélope », c'est-à-dire à perdre plus ou moins mon temps.

Je décidai que j'avais à présent acquis ce que pouvaient m'apprendre ces gens des hautes classes de leurs mœurs, traditions et préoccupations. Leur conduite et leur conversation m'apparaissaient désormais artificielles, affectées et triviales.

Je conçus l'envie de rencontrer des gens moins raffinés, mais peut-être plus authentiques. L'un des meilleurs amis que j'avais eus antérieurement, ce vieux coureur des bois de Wyrd, avait commencé comme soldat colonial de base. Gudinand, le meilleur ami sensiblement de mon âge, était quant à lui sorti de la lie de la société. Je me plus donc à imaginer que si je descendais à ces échelons inférieurs, j'y retrouverais peut-être des gens d'un caractère tout aussi admirable, dont je pourrais me faire d'estimables compagnons.

Akh, je n'allais pas pour autant disparaître tout bonnement de la haute société de Vindobona ; la compagnie de certaines amies femmes que j'y avais connues était loin de m'avoir lassé.

---

[109] Bienvenue et prospérité !

[110] Robe.

Par ailleurs, il m'était difficile d'aller me promener d'un air nonchalant, comme si de rien n'était, dans les quartiers peu recommandables de la ville fréquentés par le *vulgus pecum*. La populace pouvait bien admirer, envier ou détester ses supérieurs, elle les reconnaissait toujours, et l'illustre Thornareikhs ne passerait pas inaperçu. Ce qu'il me fallait, c'était une nouvelle identité me permettant de me glisser partout sans être reconnu. Il m'était facile de me changer en femme ; un nouveau nom me suffirait avec ce qu'il fallait de maquillage, d'habits adaptés et un zeste de grâce féminine. J'en étais capable plus que quiconque.

Il me faudrait aussi prévoir un domicile bien distinct du mien. Je me souvins que lorsque Thiuda avait demandé un logement bon marché, Amalric l'avait dirigé vers l'établissement d'une certaine veuve. Je retournai donc m'en enquérir auprès de lui.

— La gargote de la veuve Dengla ? fit-il avec répugnance. *Vái !* Votre Sérénité, mais que voudriez-vous aller y faire ?

— Simplement y récupérer certains messages secrets, mentis-je, et y donner quelques réponses. Je me suis arrangé avec Thiuda, mon serviteur et agent, pour en faire notre quartier général, et notre point de rendez-vous.

— *Gudisks Himins,* murmura Amalric. Je crains fort dans ce cas que vos secrets soient éventés. Cette harpie n'aura pas manqué de lire chacun de vos messages, et d'ébruiter leur contenu ou de l'utiliser à son avantage.

— Vous avez une bien haute opinion de cette dame ! pouffai-je.

— Je ne suis pas le seul à le penser, Votre Sérénité : tout le monde à Vindobona sait à quoi s'en tenir. En plus de voler tout ce qui peut lui servir, cette veuve a l'art et la manière de glaner furtivement les petits secrets des gens les plus éminents, pour leur tirer des poches autant d'or qu'elle en veut sous peine de les divulguer à toute la ville. Certains pensent qu'elle apprend tout cela par la pratique de la sorcellerie *haliuruns*. Je ne sais comment elle s'y prend, mais elle connaît sur le bout des doigts tant de choses intimes sur nos magistrats et législateurs qu'ils

n’osent la bannir de notre cité, comme ils devraient le faire. J’espère en tout cas vous avoir convaincu de l’éviter.

Cette remarque entraîna de ma part un nouvel éclat de rire.

— *Ni allis*. Tu n’as fait qu’aiguiser ma curiosité. J’adore apprendre de nouvelles choses. Découvrir une créature aussi vénale doit être très instructif.

30

J'appris beaucoup, en effet, de mon séjour chez la veuve Dengla. Mais il serait franchement détestable de ma part de vous le divulguer.

Lorsque je me présentai à sa porte ce matin-là, j'avais revêtu ma tenue féminine la plus usée et fripée, et transportais mes maigres effets dans un simple sac de toile. La porte vermoulue s'ouvrit sur une petite bonne femme décharnée de l'âge d'Amalric. Elle était un peu mieux vêtue que moi, bien qu'elle fut loin de ressembler à une patricienne. Elle avait le nez retroussé, et son teint aurait été cireux si elle n'avait pas été aussi tartinée de fucus, de terre de Sienne et de mastic ; ses cheveux devaient probablement commencer à grisonner, mais ils étaient artificiellement rougis à l'orcanette.

— *Caia* Dengla, énonçai-je respectueusement. Nouvelle arrivante à Vindobona, je cherche à me loger pour quelques semaines. On m'a dit que vous pouviez, à l'occasion, donner asile à des pensionnaires.

Elle m'examina des pieds à la tête, bien plus effrontément que je n'aurais osé le faire moi-même. Puis avant même de me demander mon nom, elle s'enquit :

— Comment comptez-vous me payer, jeune fille ?

Je sortis ma main, et lui montrai quelques *siliquae* d'argent. Ses yeux scintillèrent de convoitise, mais elle renifla avec dédain.

— Juste pour une semaine, pas plus.

Me gardant bien de souligner que ses tarifs étaient prohibitifs, j'ajoutai humblement :

— Je compte gagner un peu plus.

— Par la prostitution ? cracha-t-elle.

Elle ne semblait pas, cela dit, avoir d'objection morale à ce genre de commerce, car elle précisa :

— Si tu as l'intention de recevoir tes *stupratores*[111] ici, ça te coûtera plus cher, ma petite.

— Je ne suis pas une dévergondée, *Caia* Dengla, fis-je sans sourire ni manifester le moindre ressentiment, toujours sur un ton très doux. Comme vous, je suis restée veuve très jeune, et ces quelques *siliquae* sont tout ce que mon mari m'a laissé. Mais je sais étirer les peaux, et j'espère bien trouver à m'employer dans une tannerie de la ville.

— Entre donc, ma petite. Quel est ton nom ?

— Je m'appelle Veleda.

Le nom issu de la Vieille Langue que je m'étais choisi, qui veut dire « celle qui dévoile les secrets », avait été celui d'une très ancienne prêtresse et poétesse. J'avais résolu d'abandonner à jamais le nom de celle qu'avait aimée Wyrd, et qui avait été la bien-aimée de Gudinand.

Si la maison de Dengla n'avait rien à voir avec l'opulent *deversorium* d'Amalric, elle était néanmoins plus luxueuse de l'intérieur que ne le laissait penser son abord misérable. Je ne pouvais évidemment pas m'attendre à être logée dans ces confortables pièces d'habitation, et la chambre qu'elle me montra à l'étage s'avéra étroite et sommairement meublée, mais c'était plus qu'il n'en fallait pour l'usage que je comptais en faire.

Sans la moindre gêne apparente, elle me déclara :

— Si tu t'es renseignée sur mon compte, on a dû te dire que je volais. N'accorde aucun crédit à ces ragots. Tu n'as rien à craindre pour tes biens. Je ne vole que les hommes. Mais bon, entre femmes, on peut bien se l'avouer : est-ce qu'on ne le fait pas toutes ?

— Je n'en ai pas encore eu l'occasion, murmurai-je.

— Je t'apprendrai, rebondit-elle, pourvu que tu restes ici un moment. Je n'ai pas d'autres pensionnaires pour l'instant sur qui exercer, mais sois sans crainte, je t'apprendrai cela… et d'autres choses dont tu pourras avoir besoin, voire tirer du plaisir. Tu ne regretteras pas d'être venue loger ici, *Caia* Veleda. Donne-moi toujours ces quelques *siliquae*. Mais je te préviens,

[111] Séducteurs.

je ne te rendrai pas un *nummus* si tu changes d'avis avant la fin de la semaine.

— Pourquoi changerais-je d'avis ?

Elle eut un rictus ironique qui lézarda presque son maquillage.

— Une seule fois dans ma vie, j'ai commis une erreur, mais j'en ai été doublement punie. J'ai eu des jumeaux, dont je n'ai malheureusement pas réussi à me débarrasser. Ils vivent ici.

— Les enfants ne me dérangent absolument pas.

— Moi si, fit-elle entre ses dents. Si seulement j'avais eu des jumelles, elles seraient maintenant en âge de… enfin, d'être de quelque utilité, n'est-ce pas. Mais des garçons ! Que sont les garçons, si ce n'est de futurs hommes ? Autant dire des bêtes !

Elle m'informa qu'un *prandium* serait bientôt servi, et me laissa. Je sortis mes quelques vêtements et les rangeai soigneusement dans la chambre, puis descendis prendre mon premier repas chez la veuve Dengla. Quelle ne fut pas ma surprise de constater qu'en dépit de la pauvreté dont elle faisait état, elle avait les moyens d'employer une cuisinière qui vous servait à table. C'était une femme au teint basané nommée Melbai, à peu près du même âge que sa maîtresse et tout aussi quelconque d'aspect, mais elle avait au moins le mérite de ne pas recourir au plâtrage pour s'embellir. Ce qui était plutôt normal, pour une servante.

Présentée à celle-ci, je lui dis, par pure courtoisie :

— Melbai ? Ne serait-ce pas un nom étrusque ?

Elle acquiesça d'un sec hochement de tête, puis m'aboya littéralement à la figure :

— Et le mot « étrusque » est latin, et nous n'aimons pas qu'on nous appelle ainsi. Nous autres membres de cette race, bien plus ancienne que les Romains, nous nous dénommons les Rasenar. Je suis une Rasna. Tâchez de vous en souvenir, Veleda !

Je fus passablement estomaquée de voir une servante s'adresser de la sorte à un invité payant. Mais elle s'assit ensuite avec nous pour prendre le *prandium* ; je l'entendis alors aboyer tout aussi rudement ses ordres aux deux garçons, et plus tard, je constatai qu'elle employait le même ton vis-à-vis de sa

maîtresse. Je commençai dès cet instant à me douter que Melbai ne jouait pas exactement dans la maison le simple rôle d'une servante, mais il s'écoula encore un moment avant que je comprenne la nature réelle de leur relation.

Les jumeaux auraient parfaitement pu tenir ce rôle, en revanche, et même celui d'esclaves de la maisonnée. Robin et Philippe n'avaient pas encore douze ans, et on aurait pu s'y attendre, ils n'étaient pas précisément ce qu'on pourrait appeler de beaux garçons. Ni très brillants, hélas. Ils savaient néanmoins se tenir, quand je les vis à table ce jour-là, tout comme les jours suivants et dans les rares occasions où je partageai leur compagnie. Ils étaient en fait voués au silence et à l'invisibilité, car à tout instant, on les sommait d'accomplir une tâche ou une autre, à moins que d'un hurlement bien senti, ils ne soient priés par leur mère ou par Melbai de déguerpir, et vite.

Le lendemain de mon arrivée chez Dengla, je sortis tôt le matin, sous prétexte d'aller à la recherche d'un emploi chez un tanneur. J'en aurais sans doute trouvé un si je l'avais réellement voulu, mais je désirais simplement regarder la ville d'un autre œil, pour ainsi dire. Je fus surprise du nombre de choses que Thornareikhs, arpentant les mêmes rues, n'avait absolument pas remarquées, et que découvrit Veleda. Étant moi-même partie intégrante du peuple, plutôt que de le toiser de mon illustrissime hauteur, je pus l'observer sans que les gens ne s'arrêtent pour me saluer, s'écartent de mon chemin, n'atténuent le bruit qu'ils faisaient en travaillant, ne mettent un terme à leurs querelles, ou joignent leurs mains en coupelle pour me demander l'aumône. Ils vivaient juste leur vie, et ne me prêtaient aucune attention.

J'observai un potier en train de façonner une élégante urne, et quand il descendit du siège d'où il actionnait son plateau tournant pour l'emmener à son four, je le vis marcher de travers, la jambe qui pédale étant toujours plus robuste et musclée que l'autre. J'observai une femme de ménage qui lavait une pleine barrique de vêtements envelopper chacun d'eux sur un rouleau de bois et le promener de haut en bas sur une surface plane pour les essorer. Je vis un tailleur de pierres polir un bloc de marbre fraîchement découpé à l'aide d'une pierre

ponce et s'arrêter fréquemment pour tousser, se racler la gorge et cracher de la pituite, car comme les carriers et les mineurs, ces gens finissent souvent par mourir de la détérioration des poumons que les Grecs appellent la phtisie, ou encore « le mal qui ronge ».

Je distinguai aussi, en tant que Veleda, le son particulier de Vindobona. Bien sûr, ni Thornareikhs ni le plus illustre des patriciens n'auraient pu ignorer le *bruit* qui monte d'une aussi active et populeuse cité. C'était la cacophonie des sabots et des roues, les hennissements, les renâclements et braiements des bêtes de trait, l'aboiement des chiens, le couinement des porcs, le caquetage des poulets. S'y ajoutaient les sons métalliques des forgerons, le tintement des changeurs d'argent, le grondement des tonneaux de vin que l'on roulait, les vocalises et autres nasillements des chanteurs de rues, les braillements des colporteurs ou des barbiers itinérants, les hurlements des soldats enivrés, les sons étouffés des femmes en train de se griffer et se crêper le chignon, et les rugissements d'hommes réglant leurs comptes à coups de poings.

Ce que j'entendis, moi, c'étaient les chants. La lavandière chantonnait au-dessus du lavoir, le potier fredonnait doucement en actionnant sa pédale. De l'église catholique résonnait la voix des enfants chantant leur catéchisme, ce qui était pour eux la meilleure façon de le retenir. Tout le monde semblait chanter en travaillant.

Quand je rentrai à la maison, ce soir-là, j'annonçai à Dengla que j'avais effectivement trouvé un emploi comme préparatrice de peaux, que j'allais être payée à la pièce, et qu'étant rompue à cette tâche, je gagnerais à partir de maintenant un peu plus que les gages moyens d'un travailleur de base. Ainsi, lui expliquai-je, je serais en mesure de rester chez elle durant les semaines à venir. Dengla me félicita, et je suis sûre qu'elle était sincère, car sa naturelle âpreté au gain avait de quoi se réjouir de cette nouvelle. Elle me gratifia même d'un petit sourire entendu lorsque, après la *cena,* je lui dis que j'allais ressortir « me détendre un peu » après ma dure journée de travail.

Sortir ainsi le soir était une chose que je n'aurais pu faire si j'avais été une femme de la bonne société. Faisant partie de la

populace, je jouissais d'une bien plus grande liberté d'aller et venir à ma guise quand je le voulais. Je ne pouvais bien entendu aller m'asseoir à la taverne et boire en compagnie de vieilles connaissances, comme avait pu le faire Wyrd. Ces soirs-là, tandis que je flânais le long des rues éclairées de torches, que je m'arrêtais pour manger à un étal public ou regarder une bande de mimes s'adonner à leurs farces silencieuses, il m'arrivait aussi de me faire accoster par un homme ivre ou d'être sollicitée par un plus sobre. Une petite plaisanterie joviale suffisait en général à les décourager ; si d'aventure ce n'était pas le cas, j'étais capable de les laisser allongés sur le sol avec un nez cassé, une dent en moins, et un tout nouveau respect pour la gent féminine. En définitive, les gens des classes pauvres étaient largement moins criminels et mieux éduqués que ne le pensaient leurs supérieurs. Tant la journée que la nuit, je rencontrai des personnes tout à fait recommandables qui devinrent mes amis, bien que personne ne m'eût autant attiré que Gudinand, par exemple. Il m'était de toute façon très simple, dès que je sentais ressurgir mes appétits charnels, de me transformer le temps nécessaire en Thornareikhs pour aller les assouvir en compagnie d'une de mes nobles amies.

Lorsque j'eus bouclé ma première semaine de « travail », je réglai d'avance à Dengla le prix exorbitant qu'elle exigea pour la semaine suivante. De fait, je n'avais pas dormi chez elle la nuit précédente, passée avec une très jeune *clarissima* dont les parents s'étaient absentés de chez eux. En acceptant mon argent, Dengla me gratifia d'un sourire gangrené, ajoutant suavement qu'elle ne voyait aucun inconvénient à ce que je « complète » mes gains ainsi qu'il me plairait de le faire.

— Les vertueux censeurs aiment à croire qu'une fille de petite vertu vend son corps, mais je ne suis pas d'accord avec cette vision des choses. Une occasionnelle, et même la plus modeste des « filles à la lanterne », ne se donne pas plus contre de l'argent que le ferait n'importe quelle dame comme il faut. Elle est récompensée par de l'argent pour s'être donnée de son plein gré, tout comme le ferait une respectable femme mariée. Si jamais tu devais éprouver un jour une honte passagère, jeune Veleda, envisage simplement les choses sous cet angle. Si je le

fais, c'est que j'ai moi aussi, fut un temps, joué de mes charmes. Précisément une fois, avec un Suève velu nommé Denglys, qui m'a à tout jamais dégoûté des hommes. Sois tranquille, j'ai emmené le contenu de sa bourse en le quittant. J'ai même gardé son nom, un peu plus distingué que… (elle gloussa d'un rire sot)… que les autres noms que je portais. Mais tu le vois, la seule récompense tangible de mon inconduite a été ceux-là.

Elle gesticula en direction de ses jumeaux, qui reculèrent timidement.

— Toi qui n'as pas eu le malheur d'enfanter, Veleda, et à qui les hommes ne répugnent pas, je te le dis, batifole à ta guise. N'oublie surtout pas, par contre, de leur tirer jusqu'au dernier *nummus* de ce qu'ils te doivent. Les prêtres, prêcheurs de tout poil et autres philosophes qui sont tous des hommes voudraient que tout le monde, et plus spécialement les femmes, considère les sept vertus morales comme le plus précieux héritage qu'une mère puisse transmettre à sa fille. Mais nous, les femmes, nous savons bien mieux que cela. Toutes les vertus n'existent que pour être vendues, soit au plus offrant, soit au premier. Pour ce qui me concerne, je refuse de voir la moindre immoralité dans tout acte qui me profite un tant soit peu. Veleda, ma petite, je te conseillerai comme si tu étais ma fille. Je peux te proposer certaines petites astuces pour te rendre encore plus jolie, et tu ne t'en porteras que mieux. Par exemple, lorsque tu sors le soir, emporte un mouchoir saturé d'essence de thym. Dès que tu rencontres un *stuprator* en puissance, porte-le à ton visage. Cela fera scintiller et étinceler tes yeux, et de donnera une de ces allures… ! De même, lorsque…

— Je ne suis pas un article qui se vend et s'achète, *Caia* Dengla, dis-je pour mettre un terme à son avalanche verbale. Je gagne jusqu'à mon dernier *nummus* par mon honnête labeur. Et j'imagine que si je devais être mère, je serais fière d'avoir mis au monde deux garçons aussi adorables.

— Adorables ! grogna-t-elle. Si j'avais eu des filles, elles m'aimeraient à l'heure qu'il est de toute la tendresse possible. Mais ceux-là ! Depuis leur plus tendre enfance, j'ai dû me faire violence pour les nourrir, et ils me répugnent. Un petit homme suçant chacun de vos seins… beurk ! Je n'ai pas pu les vendre

comme charismatiques, ils sont laids comme des poux, ni comme esclaves, car ils ne sont pas assez intelligents. Heureusement, Bacchus en soit remercié, ils auront bientôt douze ans, et je pourrai m'en débarrasser.

Il paraissait évident qu'elle ne voulait pas croire et ne croirait jamais que j'étais autre chose qu'un papillon de nuit prêt à s'offrir à tous les coins de rue, surtout que je continuais à découcher au moins une nuit sur deux. Pour ma part, j'inclinais assez à croire, à la façon goulue dont elle se léchait les lèvres en évoquant les hypothétiques filles qu'elle n'avait pas eues, qu'elle et sa cuisinière étaient *sorores stuprae*[112], bien qu'elles n'aient jamais devant moi échangé de caresses, de mots ni de regards équivoques, et que je n'aie jamais constaté de cohabitation significative, le jour ou la nuit, dans une chambre. Elles partaient cependant ensemble chaque vendredi après la *cena,* et ne rentraient pas de la nuit. N'ayant pas intérêt à enquêter à ce sujet, et Dengla s'abstenant de son côté de tout commentaire sur l'occupation de mes nuits, je poursuivis durant quelques semaines ma double vie sans incidents notables.

Au cours de la Semaine sainte, je me rendis plusieurs fois à l'église arienne de la ville pour assister à la messe, afin de voir s'il y avait de notables différences avec les services catholiques. Le Père Avilf, le prêtre local, était un Ostrogoth, et tous ses subordonnées (diacres, sous-diacres comme acolytes) étaient également issus de tribus germaniques. Ils n'avaient pour autant rien de sauvages rapaces, assurant leur service avec une tranquillité routinière, voire léthargique, et aussi dévoués dans l'exercice du rituel que n'importe quel ecclésiastique catholique.

La veille de Pâques, cinq ou six catéchumènes compétents devaient être reçus dans les mystères chrétiens, et le prêtre les baptisa comme je l'avais vu faire dans la chapelle de Saint-Damien, excepté que chaque compétent se trouvait immergé trois fois dans l'eau, contre une seule chez les catholiques. Le samedi suivant, je sollicitai une audience auprès du Père Avilf, prétendant que j'étais chrétienne mais que je songeais à me convertir à l'arianisme. Alors que je lui demandais de

[112] Sœurs de débauche, lesbiennes.

m'expliciter cette différence dans l'aspersion baptismale, il me répondit avec obligeance :

— Aux premiers temps du christianisme, ma fille, tous les catéchumènes étaient immergés trois fois lors du baptême. Ce ne fut qu'à l'émergence de l'arianisme que les catholiques modifièrent leur liturgie afin de privilégier l'immersion unique. Ils ne le firent que pour différencier leur croyance de la nôtre, voyez-vous, de la même façon que l'Église avait depuis longtemps adopté le repos dominical pour le distinguer du sabbat juif, qui avait lieu le samedi, ou qu'elle avait fait de Pâques une fête mobile, pour l'éloigner le plus possible de la Pâque juive. Nous autres Ariens refusons de nous attarder sur ces différences de détail. Nous pensons que Jésus attendait de ses adeptes qu'ils pratiquent la générosité et la tolérance, et non pas l'exclusion. Si vous décidiez à l'instant même, *Caia* Veleda, de vous convertir au judaïsme, voire de revenir au paganisme de nos ancêtres, je vous souhaiterais simplement de trouver votre bonheur dans ce choix.

J'en fus sidérée.

— Mais saint Paul a quand même dit : « Prêchez la parole ; condamnez, suppliez, blâmez ; faites le travail d'un évangéliste. » Aussi, Père Avilf, ne seriez-vous pas tenté de m'administrer ne serait-ce qu'une mise en garde contre une décision aussi grave que celle de quitter l'Église chrétienne ?

— *Ne, ni allis*. Tant que vous menez une vie vertueuse, ma fille, sans faire de mal à votre prochain, nous autres Ariens considérons que vous obéissez à ce que saint Paul a appelé « la Parole de Dieu ».

*

Par une étrange coïncidence, juste en sortant de l'église arienne, je vis la veuve Dengla et la femme Rasna sortir d'un temple apparemment païen, puisqu'il s'agissait de celui de Bacchus. Bien qu'elles ne fussent pas les seules (d'autres hommes et femmes en sortirent également), elles le firent de façon furtive, enveloppées dans leurs manteaux, comme si elles tenaient à rester anonymes et à gagner au plus vite un lieu

moins fréquenté. C'était une précaution bien compréhensible. Même parmi les païens les plus réfractaires, le culte de Bacchus était considéré depuis longtemps comme dépravé, voire répréhensible. Il suffisait pour s'en rendre compte de jeter un œil à la façade, couverte de vers lubriques et d'imprécations de passants désapprobateurs.

Je me souvins avoir entendu Dengla invoquer Bacchus. Et il était bien connu que les Romains, lorsqu'ils avaient supplanté les Étrusques ou Rasenar dans la péninsule italienne, les avaient considérés comme un peuple plongé dans de sordides superstitions et dans la sorcellerie la plus noire – et cela restait vrai pour leurs rares descendants épars. Ainsi donc, Dengla et Melbai étaient des bacchantes. Et comme nous étions samedi matin, c'était donc au temple bachique qu'elles se rendaient pour la nuit tous les vendredis soir. Quel genre de culte, me demandai-je, pouvait bien les occuper toute la nuit ?

— Vous aimeriez le savoir, hein ? me demanda abruptement Melbai quand nous fûmes toutes trois rentrées à la pension. J'ai bien remarqué que vous nous aviez vues, au sortir du lieu saint. Ça démange pas mal de gens portés sur la chose, figurez-vous, de savoir exactement ce qui se passe dans ce temple. Et je sens bien que vous en faites partie. Il se trouve que je suis une Vénérable, une prêtresse de la société bachique, et que je peux donc vous y présenter. Peut-être même qu'une fois que vous aurez goûté à nos rites, vous aurez envie de devenir une initiée à votre tour.

Feignant l'indifférence, je répondis :

— Bacchus n'est qu'un dieu mineur. Le dieu du vin, tout au plus. Je sais que toutes ses ferventes sont des femmes, mais franchement, j'imagine mal quel intérêt je pourrais y trouver.

— Ce n'est pas seulement le dieu du vin, s'immisça Dengla. C'est aussi la divinité de la jeunesse, du festin et de la joie. Nous autres les bacchantes buvons certes beaucoup de vin, mais la musique et la danse nous grisent tout autant. Nous en arrivons bientôt au stade d'exaltation que les Grecs appelaient l'*hysterikà zêlos,* la passion de l'utérus – bien plus que de l'utérus, en réalité –, la transe du corps tout entier et des sens dans leur ensemble. La femme parvient à un tel stade

d'excitation, de férocité extatique et de force brute qu'elle est capable, à mains nues, de mettre un chevreau en pièces lors du sacrifice rituel.

— Absolument charmant, fis-je, pince-sans-rire.

— Et ses adeptes ne sont pas toutes des femmes, continua Dengla, sans tenir compte de ma remarque. Elles l'étaient, à l'origine, mais il y a quelques siècles, une Campanienne a eu une vision lui recommandant d'y amener ses deux fils adolescents, et les sociétés bachiques sont alors devenues mixtes. Tu as d'ailleurs dû voir des hommes quitter le temple en même temps que nous, Veleda. Peut-être ne les appellerais-tu pas tout à fait des hommes, du reste. Ceux qui ont atteint le grade de Vénérables sont tous des eunuques. Certains se sont volontairement castrés eux-mêmes, juste pour satisfaire aux exigences de la prêtrise. Et les autres adeptes de sexe masculin sont des *fratres stupri*.

— Cela me semble de plus en plus enchanteur, confirmai-je.

— Ils sont vraiment amusants à voir, fit Dengla, hennissant doucement.

— Bacchus n'a toutefois rien d'un dieu mineur, affirma Melbai. Ce n'est qu'aujourd'hui qu'il est aussi honteusement négligé dans l'Empire romain. Comme vous devez le savoir, les Grecs l'ont très longtemps célébré sous le nom de Dionysos. Ce que vous ignorez sans doute, en revanche, c'est que chez nous, les Rasenar, ce dieu est adoré depuis bien plus longtemps encore, sous le nom de Fufluns. Les cérémonies qui lui sont dédiées remontent à des temps plus reculés, puisqu'elles datent de l'Égypte ancienne, où bien avant Fufluns, Dionysos et Bacchus, on le révérait sous le nom de la déesse Isis.

C'était donc là une divinité capable de changer de sexe, pensai-je. Je devais peut-être, en tant que frère et sœur *mannamavi,* aller lui présenter mes respects ?

— Vendredi prochain, qui plus est, poursuivit avec entrain Dengla, nous fêtons notre sainte nuit la plus fervente de l'année. C'est en effet la date de l'*Arkhióteza Dionýsia*. La Bacchanale, en d'autres termes. Quelle meilleure occasion de nous rendre visite ?

J'exprimai ma surprise.

— Je pensais que les bacchanales avaient été bannies par le Sénat il y a fort longtemps.

Dengla prit un air méprisant.

— Un édit a été promulgué, certes. Mais ce n'était que pour complaire aux hypocrites de ce temps. Les bacchantes en ont été quittes pour se faire moins visibles et plus anonymes, voilà tout. Les festivités n'ont jamais cessé, et les autorités n'ont rien fait pour y mettre un terme.

— Après tout, approuva Melbai, elles procurent une échappatoire aux émotions, aux vices et aux besoins de tous ceux qui sont sujets à l'*hysterikà zêlos,* émotions qui sans elles, se matérialiseraient peut-être de façon dangereuse pour l'ordre public.

— De surcroît, fit Dengla pointant du doigt ses jumeaux, qui se cabrèrent à son geste, Philippe et Robin célébreront ce même vendredi leur douzième anniversaire. Par chance, ils vont avoir l'insigne privilège d'être initiés aux rites ce jour-là. Ce n'est pas n'importe quel vendredi, que le jour de la Grande Dionýsia ! Vous devriez honorer cet événement de votre présence, Veleda. Vous avez l'air d'apprécier ces gamins, or à partir de cette date, vous ne les reverrez plus ici, sauf si vous revenez assister régulièrement à nos offices.

— Vous attireriez vos propres fils dans un repaire de *fratres stupri* ? Et vous les y abandonneriez ?

— À quel destin plus élevé ces rustres pourraient-ils aspirer ? Leurs vies seront dédiées au service de Bacchus.

— Comment pourront-ils le servir ?

— Cela, vous le verrez si vous assistez à la bacchanale. Venez !

J'y allai donc.

31

Au fil des semaines, j'avais amené dans ma chambre chez la veuve quelques-uns de mes autres vêtements et colifichets féminins, de meilleure qualité que ceux que je portais lors de mon arrivée. Chaque fois, je prétendais bien sûr que j'avais acheté ces objets à l'aide de mes « gages ». Aussi, en cette bacchanale du fameux vendredi, bien consciente de faire mon entrée dans un cercle qui ne m'était pas familier, je dis à Dengla :

— J'imagine qu'il serait séant de revêtir mes plus beaux habits, pour une telle occasion ?

— Si tu veux, fit-elle indifférente. Mais peu importe, tu sais. Tu auras tout enlevé avant la nuit.

— Vraiment ? fis-je, quelque peu alarmée.

— Oh, ne prends pas cette tête scandalisée. Pourquoi les filles dans ton genre jouent-elles toujours les saintes-nitouches effarouchées dès qu'il s'agit de se rendre ailleurs que sur un trottoir ?

— Je vous ai déjà dit, Dengla, que je n'étais pas une putain.

— Et moi, je t'ai déjà dit que ce n'était pas la peine de prendre des gants avec moi ! Je sais très bien que ce n'est pas le salaire d'un fourrier qui t'a permis d'acheter les frusques que tu as rapportées… Même si tu les as volées, je m'en fiche, du moment que ce n'est pas à moi. Après tout, je me suis bien procuré les miennes de la même façon, ainsi que l'essentiel de ce que j'ai de précieux, pas vrai ? De toute façon, personne n'exigera que tu te déshabilles durant nos rites, mais il semblerait méprisant et peu respectueux de ta part de t'en abstenir alors que tout le monde le fait. Ce qui est sûr, c'est que si tu veux respecter la tradition romaine, tu pourras garder sur toi un de tes sous-vêtements. Et puis, tu ne seras pas obligée de, euh… participer aux rites si tu n'y tiens pas. Beaucoup de nos dévots les plus assidus viennent au lieu saint juste pour

observer, et semblent atteindre un degré merveilleusement élevé d'*hysterikà zêlos* sans rien faire d'autre que de regarder. Maintenant, si tu dois te changer, Veleda, fais-le tout de suite. Il va bientôt être l'heure d'y aller. Melbai est déjà partie devant, pour revêtir ses habits sacerdotaux de Vénérable. Je vais aller chercher les jumeaux, et on les tiendra chacun fermement par un bras, afin qu'ils n'essaient pas de filer. Ces petits imbéciles sont terrorisés comme des chatons en visite dans une tanière de loups.

Ma foi, songeai-je, si le mot latin « lupa » signifie au sens propre une « louve », il veut dire aussi au sens figuré (bien que ce ne soit pas très gentil pour les loups) une femme dont la chasteté est sujette à caution. Nos chatons avaient donc en l'occurrence deux raisons d'avoir peur. J'avais finalement mis mes plus fins sous-vêtements sous mon *amiculum*[113] et n'avais pas hésité à porter mon ornement le plus féminin, celui aux deux serpentins de bronze acheté à Haustaths. Obéissant à Dengla, j'attrapai sans faiblesse l'un des deux garçons, et notre petit groupe de quatre prit le chemin du temple de Bacchus.

L'intérieur de ce temple était, comme l'avait dit Dengla, éclairé d'une lumière diffuse : seules deux torches brûlaient sur des murs opposés de cette vaste salle au plafond haut. On y distinguait une douzaine de couches douces au toucher éparpillées un peu au hasard sur la mosaïque florale du sol. Parmi elles étaient posés de grands vases d'iris, de pâquerettes, de primevères, des fleurs blanches, sans doute pour mieux trancher dans la pénombre. Ceux-ci étaient eux-mêmes entourés de pots plus petits dans lesquels des pommes de pin fumaient doucement, et je me souvins de la phrase du vieux Wyrd au sujet de cet encens résineux : « Ça leur rend la chatte plus incandescente que l'encens. » À l'endroit de la pièce où je me serais attendue à trouver un autel ou une chaire, il n'y avait qu'une impressionnante table de marbre qui aurait pu passer pour un élégant tabernacle, car y étaient empilés une pyramide de dix barils de vin, tous munis d'un robinet et prêts à l'usage,

[113] Petite toge.

au milieu d'une collection de gobelets, de coupes et de plateaux chargés de grappes de raisin de couleurs variées.

— D'où peuvent provenir tous ces raisins ? demandai-je, tandis que Dengla et les garçons venaient de prendre place sur une des couches. Nous sommes pourtant loin de l'été !

— Tu ne savais pas ? Si l'on enterre du raisin mûr dans un coffre rempli de racines de radis, il demeure des mois entiers aussi frais et doux qu'au premier jour. Il est évident qu'il nous *faut* du raisin toute l'année, à manger en l'honneur du dieu du vin.

Un groupe de femmes assises sur la couche la plus proche de la table jouait une musique douce. Quand mes yeux se furent accoutumés à la faible lumière, je pus voir l'une d'entre elles pincer les cordes d'une lyre, une autre remuer un sistre, une troisième frapper doucement sur un tambour maintenu entre ses genoux et la quatrième souffler dans une flûte de Pan, tandis que la dernière chantait paisiblement dans une flûte à l'oignon. Ces cinq femmes étaient nues.

Les cérémonies bachiques ne semblaient pas s'embarrasser d'un grand formalisme. Certains étaient déjà installés quand nous arrivâmes, et d'autres s'introduisirent dans le temple après nous, seuls ou par groupes de deux. Presque toutes étaient des femmes ; il y avait tout au plus dix à douze hommes. Tous les participants, avant d'aller s'asseoir sur une couche, filaient droit vers la table de marbre et remplissaient de vin un gobelet ou une coupe. Tous faisaient ensuite force allers et retours vers les barils, dans le but évident de se débarrasser rapidement de toute timidité et de toute réserve. Dengla n'était pas en reste et buvait sec, pressant ses enfants de l'imiter et m'incitant à faire de même. J'allai donc me servir un gobelet, que je remplis à plusieurs reprises pour ne pas apparaître discourtoise, mais en prenant soin chaque fois d'en renverser une bonne partie dans un vase voisin.

De la même façon, afin de ne point paraître trop indiscrète, je contins mon envie de tourner le cou dans tous les sens pour observer les assistants. Mais je pus aisément discerner que certains n'étaient pas du petit peuple. Sans avoir à tourner la tête, je vis plusieurs femmes habillées de robes fines, et j'en

reconnus trois rencontrées au cours de banquets fréquentés en tant que Thornareikhs. Le genre de créatures dont j'ai déjà parlé non sans dédain, qui passent leur temps chez les astrologues. Il y avait également là un homme d'un certain âge, à l'embonpoint envahissant. Stupéfaite, je reconnus en lui le préfet Maecius. La veuve Dengla n'avait donc pas besoin de se livrer à la sorcellerie *haliuruns* pour connaître les secrets de la haute société. Il lui suffisait pour extorquer ce qu'elle souhaitait, et quand elle le voulait, de menacer de divulguer que Maecius et ces dames bien nées – sans compter ceux et celles que je n'avais pas encore repérés – pratiquaient le culte de Bacchus. Melbai m'avait déjà solennellement avertie de l'une des règles sacro-saintes des sociétés bachiques : aucun des participants ne devait raconter à quiconque ce qui se passait à l'intérieur du temple. Si Melbai et les autres ne l'avaient pas fait, je jugeais la veuve Dengla parfaitement capable d'enfreindre cette règle, si cela devait lui profiter d'une façon ou d'une autre.

Au bout d'un moment, les cinq femmes nues firent une pause, et le murmure des conversations cessa, tout comme la dégustation du vin. Puis les musiciennes se remirent à jouer, de façon plus sonore, ce que je présumai être l'hymne en l'honneur de Bacchus. Loin d'être harmonieux, c'était assez désagréable et plutôt discordant. Une porte s'ouvrit derrière la table de marbre blanc, et les prêtres et prêtresses firent leur entrée. Ces trois hommes et ces onze femmes, dont Melbai, traînaient chacun derrière eux un chevreau, qui avançait à contrecœur en bêlant douloureusement. Pour les accueillir, les bacchantes crièrent en chœur : « *Io ! Salve ! Euoi !* » voire ici ou là « *Háils !* » et continuèrent de crier tandis que les quatorze Vénérables paradaient sur toute la circonférence de la pièce. Cette procession n'avait rien de solennel, puisque tous vacillaient et titubaient, d'une ébriété feinte ou réelle, trébuchant parfois sur leurs chevreaux au point d'être près de chuter.

— Ils sont toujours quatorze, fit Dengla d'une voix pâteuse, se penchant à mon oreille pour dominer le bruit ambiant. C'est que lorsque Bacchus était enfant, il fut élevé par les quatorze nymphes de Nysa. Et bien sûr, ce sont des chevreaux que nous

lui sacrifions. Il déteste les chèvres ; elles mangent tout son raisin.

Les quatorze portaient une couronne de lierre et de feuilles de vigne, et sur leurs épaules une peau de panthère. Ils ne portaient rien d'autre, et cette cape de fourrure ne cachait pas grand-chose. Les prêtresses quasi nues n'étaient guère excitantes à regarder, à peu près de l'âge de Melbai et aussi quelconques qu'elle. Deux des prêtres, pâles, gras et flasques, étaient à l'évidence des eunuques. Le troisième devait être l'un de ceux qui s'étaient castrés eux-mêmes sur le tard, car il était plutôt maigre, mais il était si vieux que je me demandai pourquoi avoir pris la peine de s'émasculer. Dans la main qui ne tenait pas la laisse, chacun des Vénérables agitait en tous sens ce que Dengla appelait un *thyrsos,* un bâton coiffé d'une pomme de pin.

Parlant très fort pour tenter de dominer les cris, les bêlements et la musique dissonante, je demandai :

— Je sais que la panthère est sacrée pour Bacchus, d'où cette fourrure. Mais à quoi peut bien servir la pomme de pin ?

Elle hoqueta et se contenta de répondre, pouffant telle une ivrogne :

— Ça sert à ramoner.

Quand la procession des Vénérables revint à l'avant de la pièce, treize d'entre eux s'adossèrent au mur et le vieillard, quoique peu sûr de lui, se mit en position de commandement en face de la table de marbre blanc. Les musiciennes cessèrent de jouer et la congrégation se tut à son tour, tandis que le prêtre se remplissait à ras bord une coupe du vin et absorbait lentement la rafraîchissante boisson. Après quoi il entama ce que je pris pour les versions bachiques de l'invocation, de l'homélie et de la bénédiction.

— *Euoi Bacche ! Io Bacche !* se mit-il à hurler.

Presque tout son prêche fut fait en grec, langue que je ne comprenais qu'imparfaitement. Mais de toute façon, sa diction était si empâtée par le vin que je doute fort qu'un Grec l'eût comprise. Certaines parties de sa harangue furent faites dans une langue que je ne pus même pas identifier, sans doute celle des Rasenar ou des Égyptiens. Le seul passage récité en latin me

saisit, car il était extrait de la Bible, de l'Évangile selon saint Luc. Le prêtre mugit littéralement les mots suivants :

— *Bénis soient les êtres stériles, les matrices qui n'ont pas enfanté, et les mamelons que nul n'a sucés !*

C'était apparemment une partie du sermon auquel la congrégation devait répondre. Car toutes les femmes de la salle crièrent dans leur langue :

— *C'est vrai ! Bénis soient-ils !*

Après un autre incompréhensible bavardage, le prêtre conclut :

— Que reprennent à présent les chants, les danses, les festivités et la beuverie. *Euoi ! Io !*

Il se débarrassa de sa peau de panthère, la musique se déchaîna dans un chant lydien d'une gaieté exubérante, et le vieil homme décharné fut le premier à sauter dans l'espace laissé libre au centre de la pièce pour se mettre à danser avec furie, entrechoquant ses genoux et ses coudes noueux. Il fut bientôt imité par les deux gros prêtres eunuques et les cinq ou six Vénérables de sexe féminin dont Melbai, qui laissèrent à leur tour tomber leurs peaux, non sans avoir confié aux prêtresses restantes les laisses au bout desquelles bêlaient toujours les malheureux chevreaux, plus nerveux et terrorisés que jamais. Les plus éméchés des assistants se ruèrent à leur suite pour se joindre aux ébats. Tous se mirent à danser avec le même entrain que le vieux prêtre, même si c'était parfois de façon plus gracieuse, et leurs vêtements s'envolèrent un à un, tandis que s'élevaient des cris scandant : « Bacchus ! », « Dionysos ! » ou encore « Fufluns ! », le tout entrecoupé de nombreux « *Io !* » et « *Euoi !* ».

Dengla ôta son manteau, l'allongea sur notre couche et sans chercher à nous attirer à sa suite, les enfants ou moi, se jeta dans la danse, et se mit à bondir, à hurler et à se déshabiller comme les autres. Je constatai qu'elle avait les jambes courtes et boulottes, mais ses pieds étaient si longs et étroits que lorsqu'elle se mit à taper en mesure sur le sol de mosaïque, ses battements spasmodiques réussirent à dominer le tumulte. On ne peut pas dire que cette masse grouillante avait de quoi séduire l'œil. Les quelques hommes et la plupart des femmes

avaient l'âge de Dengla, et pas meilleure allure. Hormis Philippe et Robin, j'étais la plus jeune dans le temple, et j'ai le regret de le dire sans aucune modestie, de loin la plus regardable. Bien que j'eusse gardé sur moi tous mes vêtements, de nombreuses femmes parmi celles étendues sur les couches alentour me regardaient, m'adressant des œillades et de petits clins d'œil entendus.

La lumière était trop ténue pour que je puisse voir si les danseuses – à leurs mamelons érigés, par exemple – manifestaient une quelconque excitation sexuelle, et leurs contorsions et ululements frénétiques auraient pu passer autant pour des insanités que pour des signes visibles d'émoi charnel. C'était la même chose pour les hommes, dont aucun n'était en érection ; la lumière des torches suffisait, ici, pour qu'on pût l'affirmer. Le préfet Maecius avait cependant atteint, pour sa part, un stade d'exaltation suffisant pour laisser tomber toute dignité, puisqu'il s'était dévêtu. Il bondissait gauchement, telle une masse informe, faisant remuer et onduler ses bourrelets de vieille graisse, mais ce qui pendait sous le sac oscillant de son ventre n'était visiblement pas plus émoustillé qu'un lobe d'oreille.

Les danseurs, lorsqu'ils passaient près de la blanche table de marbre, arrachaient des treilles pendantes quelques grumes de raisin ou une grappe entière, et en faisaient jaillir le jus et les pépins de la façon la plus dégoûtante, tout en continuant de chanter. Dès que l'un d'entre eux se trouvait hors d'haleine, il s'extrayait quelques instants de la foule qui l'écrasait pour aller se resservir du vin. Certains gisaient étendus sur le dos, laissant tomber le filet de vin directement du baril dans leur gorge, ce qui eut pour effet de maculer le sol d'un glissant barbouillis. Plus d'un danseur tomba affalé dans ce bourbier, déclenchant l'hilarité de ses semblables.

Tous les hommes les avaient à présent rejoints, et il ne restait plus que quelques femmes encore assises sur les couches. Celles-ci, tout comme moi, semblaient se contenter de regarder, mais toutes s'étaient dévêtues, excepté trois ou quatre d'entre elles qui conservaient à la romaine un sous-vêtement sur elles : un strophion sous les seins, une ceinture autour des hanches,

un pagne symbolique. Des regards lourds de reproches convergeaient dans ma direction et celle des jumeaux, aussi m'inclinai-je vers eux et leur déclarai ce qu'avait dit un jour saint Ambroise :

— *Si fueris Romae, Romano vivito more…*[114]

Ils ne comprenaient sans doute pas le latin, mais dès qu'ils me virent commencer à me dévêtir, ils m'imitèrent. Les garçons se mirent entièrement nus, et je gardai bien sûr la bande qui, ceignant mes hanches, dissimulait ma virilité. Pour en masquer sa véritable utilité, je l'avais ornée d'une guirlande décorative de lin semée de perles de couleur. Je fis aussi en sorte de relâcher les muscles de ma poitrine, et de m'asseoir penchée vers l'avant, afin de rendre le plus proéminents possible mes petits seins.

Dès que dûment déshabillés nous nous fûmes tous trois rassis – les deux garçons gardant d'un air gêné leurs mains en coupelle autour de leurs attributs –, je constatai qu'aucun regard courroucé n'était plus dardé sur nous. Tous fixaient désormais le fond de la salle, où était en train de débuter le seul sacrifice rituel auquel il m'ait été donné d'assister. Dengla et plusieurs autres femmes avaient cessé leur danse démente, mais de manière tout aussi folle, s'étaient jetées sur les chevreaux tenus en laisse.

Et chacune d'entre elles (toutes en train de hurler « *Io Bacche ! Euoi Bacche ! »)* luttait fébrilement pour tenter de s'emparer, d'attraper, d'agripper l'un de ces animaux pour elle seule. Pour peu qu'elle y parvienne, et ce fut le cas de Dengla, elle enfonçait alors ses ongles, s'en servant comme de serres, dans le ventre frémissant du chevreau en lui déchirant les chairs, avant d'y enfoncer la tête et d'y mordre à pleines dents. Si d'aventure deux d'entre elles s'étaient emparées de la même pauvre bête, elles s'arc-boutaient chacune à une extrémité et l'écartelaient en deux. Les animaux terrifiés hurlaient de façon encore plus stridente que les femmes tandis qu'on leur arrachait les membres, qu'on leur mâchait les oreilles ou la queue, qu'on leur sectionnait les bajoues, et leurs bêlements de désespoir ne

[114] Si tu es dans Rome, vis comme les Romains.

prenaient fin que quand leur tête se trouvait dévissée de leur cou.

Lorsque les quatorze chevreaux eurent été déchiquetés, les Vénérables ramassèrent les morceaux sanglants que les femmes n'avaient pas dévorés et les jetèrent à travers la pièce. Certains danseurs, qui avaient continué de se trémousser de façon délirante durant cette sanglante activité, poursuivaient leurs contorsions, même heurtés par une côte de chevreau en plein vol, un globe oculaire ou une guirlande d'intestins. Mais la plupart des bacchantes avaient cessé de danser dans l'attente de cette distribution, et tous les spectateurs qui n'avaient pas pris part à la danse s'étaient avancés pour se joindre à la foule.

Tous jouaient maintenant désespérément des coudes, prêts à se monter les uns sur les autres, pour récupérer l'un des fragments de chair (parfois impossible à identifier, car férocement piétiné au préalable, même quand il s'agissait de quelque chose d'aussi révoltant et reconnaissable qu'un pénis) et le dévorer cru avec ravissement. La plupart se ruaient d'ailleurs aussitôt sur les barils de vin pour aider à engloutir le morceau. Les jumeaux émirent alors de petits bruits de gorge, et je baissai les yeux pour les découvrir, les épaules secouées par de violents haut-le-cœur, en train de parsemer de leur vomi les flaques de vin qui maculaient à présent notre couche.

Si la nudité générale, la musique, les chants et les danses n'avaient pas réussi à exciter sexuellement les bacchantes, ce repas bestial venait d'y parvenir. Les adeptes mâles, qui arboraient maintenant un *fascinum* bien rigide, avaient commencé d'utiliser leurs organes, mais pas avec les dévotes féminines. Maecius avait ainsi saisi l'un des Vénérables eunuques, aussi obèse que lui, et l'avait attiré sur sa couche.

Là, sans caresses, baisers ni autres préliminaires, Maecius inclina la tête du prêtre au-dessus du bord, et s'arrondissant soudain derrière l'imposant fondement de son partenaire, l'empala sans vergogne *per anum*. Les autres mâles procédaient de même, et tous, ceux penchés en avant et ceux ahanant debout, se contorsionnaient, gémissaient et hennissaient avec ferveur, comme s'ils s'étaient trouvés dans les transes extasiées d'un rapport normal avec une femme.

Tout ce que j'avais vu jusqu'ici de ces cérémonies aurait pu surgir tout droit du *Satiricon* de Pétrone, hormis que rien ici n'était marqué du sceau de la drôlerie, de la gaieté de cœur sardonique qui caractérise cette œuvre ; tout s'était au contraire déroulé dans une fervente et oppressante atmosphère de conviction religieuse, de fanatisme spirituel. Pas étonnant que des gens comme Maecius aient accepté de verser de l'argent à Dengla l'extorqueuse ! Lui et ceux de son statut avaient toutes les raisons de vouloir l'empêcher de révéler leur participation aux rites bachiques. Le préfet avait plus encore à craindre qu'on découvrît qu'il était ce que les lois romaines appellent un *concacatus* (« souillé d'excréments »), terme désignant explicitement celui qui copule avec un mâle. La loi punissant d'une lourde amende et d'une peine d'emprisonnement ce crime contre nature, Maecius y eût assurément perdu son éminent statut de préfet de Vindobona.

Les femmes bacchantes, de leur côté, se livraient sans retenue à ce même genre d'actes contre nature. Je m'étais doutée qu'elles étaient toutes des *sorores stuprae,* et je ne m'étais bien sûr pas trompée. Mais je me serais attendue à les voir se donner du plaisir de la manière à la fois chaude, douce, tendre et intime que nous avions partagée avec Deidamia lorsque nous pensions être des sœurs. Or, ce n'est pas ce que faisaient ces femmes. Melbai et d'autres avaient sorti de je ne sais où un *olisbós,* et s'étaient attaché cet instrument à la hauteur du bas-ventre. Un *olisbós* est un *fascinum* artificiel fait d'un cuir doux ou d'un bois poli, et si certains d'entre eux avaient sensiblement la taille et l'aspect de celui d'un homme, d'autres étaient d'une taille démesurément grotesque, parsemés de verrues ou tout tordus, quand ils n'étaient pas d'un noir éthiopien, dorés ou peints d'autres couleurs tapageuses n'ayant plus rien d'humain.

Je compris tout d'un coup ce qu'avait voulu dire Dengla en employant le terme « ramoner », car les femmes munies de leur *olisbós* s'en servaient comme Maecius l'avait fait avec son passif partenaire.

Sans chercher à flirter, à montrer son affection ou à séduire, elles poussaient simplement l'autre femme sur la couche, se

plaçaient au-dessus et les *violaient* littéralement. Mais le mot « violer » pourrait sembler ici inadapté, car les victimes étaient évidemment ardemment consentantes. Melbai était en train de besogner l'une des femmes de haute naissance que j'avais un peu plus tôt reconnues. Dengla était pour sa part « ramonée » par une hideuse sorcière hors d'âge, et ni ma logeuse ni la *clarissima* n'avaient l'air de pleurer, ni de lutter pour se libérer de leur assaillante.

En vérité, tout comme les hommes et leurs Ganymèdes respectifs, les femmes en train de s'accoupler se tortillaient en haletant et en poussant des cris de joie. Si je pouvais, à la rigueur, imaginer que celle qui recevait puisse y trouver un certain plaisir, je ne comprenais absolument pas ce que pouvait ressentir celle qui ruait à l'aide de son *olisbós*, hormis peut-être une sensation purement cérébrale, une sorte de délectation perverse à jouer tout à la fois l'homme séducteur et le violeur conquérant.

Toujours est-il que je vis bientôt ces femmes changer de rôle, ou même de partenaire, se passant de l'une à l'autre l'*olisbós* maculé et brillant de leurs sécrétions. Chacune devenait donc à son tour violeuse ou victime, donneuse ou preneuse de plaisir, suivant la manière dont elles concevaient la chose. Je vis même surgir un *olisbós* double, qui pouvait être utilisé sans qu'on ait à l'attacher, et permettait à une même femme de jouer les deux rôles à la fois. Deux femmes se plaçant à quatre pattes en position opposée pouvaient ainsi, croupe contre croupe, insérer l'instrument dans leurs intimités respectives et se mettre à se balancer d'avant en arrière jusqu'à la montée du plaisir.

Quelques femmes, c'est vrai, ne participaient pas à l'orgie, se contentant d'en jouir du regard. Mais elles n'en étaient pas moins prises de cette même transe de l'*hysterikà zêlos,* à en juger par les bruits de gorge extasiés qu'elles produisaient, tandis qu'elles manipulaient, frottaient et titillaient ce qui se trouvait entre leurs cuisses. Et certaines femmes étendues sur leur couche, se trouvant momentanément sans partenaire, regardaient en souriant dans ma direction. Mais j'étais tout sauf attirée par leur copulation contrefaite. J'avais déjà folâtré plus d'une fois avec une femme, une fois en tant que femme moi-

même, et plusieurs en tant qu'homme, mais à chaque fois, j'avais fait usage de mon corps pour donner du plaisir à l'autre. Cette manière de se satisfaire était non seulement froide, distante et brutale, mais elle était aussi ridicule ; je les voyais telles des vaches utilisant leurs longs pis traînants pour se pénétrer l'une l'autre.

Je n'avais pas plus envie de me joindre aux bacchantes mâles dans leur copulation néronienne, bien qu'au moins leur corps leur servît d'instrument, sans dérisoires substituts. J'avais déjà vécu l'expérience hautement gratifiante de coucher avec un homme *en tant que femme,* et je refusais de croire que cette pratique de *concacatus* puisse lui être en aucune façon comparée.

Durant tout ce temps, les cinq musiciennes n'avaient cessé de produire une douce, lente et presque écœurante mélopée phrygienne, sans doute pour inspirer aux bacchantes de sensuelles émotions. Elles s'interrompirent cependant derechef, afin que le vieux prêtre, que par chance, nul autre de ses compagnons ne besognait à cet instant, pût faire une proclamation. À la façon un peu grandiloquente dont le *praeco*[115] avait coutume d'annoncer les jeux à l'amphithéâtre, il cria en grec, en latin puis en gotique :

— Silence, tout le monde, je vous prie ! Car nous allons bientôt assister ensemble à un événement vraiment significatif qui ne fera qu'embellir cette nuit bachique des plus saintes et des plus festives !

La plupart des assistants étaient silencieux, mais un certain nombre d'entre eux copulaient encore, grognant, poussant de petits cris ou gloussant. Aussi le vieux Vénérable cria-t-il plus fort :

— Je suis fier d'annoncer que deux jeunes novices mâles vont cette nuit être dédiés au dieu et initiés à son culte ! La bacchante Dengla nous fait l'honneur, ce soir, d'offrir à Bacchus ses deux propres fils !

Les jumeaux, assis à mes côtés, émirent de pitoyables gémissements et m'agrippèrent chacun un bras. Les musiciens

[115] Héraut, crieur public.

posèrent leurs instruments légers et en saisirent de plus imposants : des tambours et des cymbales.

— Leur mère va conduire en personne leur cérémonie d'initiation, continua le vieil homme. Elle suivra le rite traditionnel autrefois pratiqué par la bacchante de Campanie que nous révérons tous, et dont nul n'a oublié la façon dont elle a un jour, elle aussi, consacré ses deux fils ! Ne manquez pas l'extraordinaire moment auquel nous allons assister maintenant !

Toutes les bacchantes libres à cet instant applaudirent immédiatement, frappant des pieds et hurlant leurs traditionnels « *Euoi Bacche ! Io Bacche ! »,* et je me demandai sérieusement si je n'aurais pas mieux fait d'attraper les jumeaux et de m'enfuir avec eux. Mais avant que j'aie pu décider si je devais ou non interférer dans la cérémonie, Dengla et Melbai fondirent sur nous.

Leurs cheveux étaient emmêlés et hirsutes, et toutes deux avaient le regard empreint de folie. En haut de leurs cuisses, sur leurs pubis rasés, leurs lèvres intimes qui ressortaient hideusement étaient humides de mucus. Leur haleine était lourde de relents de vin, mais ce qui écœura le plus mon odorat féminin, ce fut la rance odeur de poisson de leurs corps repus de sexe jusqu'à l'indigestion. Leur bouche était toute maculée de sang séché, et leurs seins pendants, eux aussi, piquetés de taches rougeâtres. Melbai saisit chacun des garçons par un poignet, tandis que Dengla fouillait dans le manteau qu'elle avait laissé sur la couche. Elle tira d'un de ses plis un *olisbós,* mais d'une sorte que je n'avais encore jamais vue. Celui-ci était un régime d'*olisbói,* comme un champignon muni de plusieurs tiges et de plusieurs chapeaux, représentant des organes masculins de tailles graduées, de celle du jeune garçon à celle de l'homme mûr en pleine érection.

— Venez maintenant, mes fils, invita Dengla. Approchez sans protester ni vous plaindre. C'est cela… ou le thyrse.

Melbai traîna les garçons vers la couche près de laquelle se trouvaient les musiciennes. Dengla la suivit, mais loin de confier l'horrible nouvel *olisbós* à un quelconque Vénérable, elle se l'attacha autour de la taille. De là où je me trouvais, dans la

pénombre, je ne distinguais plus les jumeaux l'un de l'autre, mais Melbai et une de ses sœurs couchèrent l'un d'eux au bord de la couche. Toutes les autres bacchantes, debout à distance autour de la pièce afin de bien voir, poursuivaient leur chant perpétuel : « *Io Bacche ! Euoi Bacche !* »

Dengla prit position derrière le garçon penché en avant et balaya du regard l'alentour pour être sûre qu'elle était bien le point de mire de toutes les attentions. Elle croisa le regard du vieux Vénérable décharné, et il inclina cérémonieusement la tête. Immédiatement, le chant des assistants se mua en un rugissement, et les musiciennes se mirent à frapper tambours et cymbales, afin de couvrir le cri perçant du jeune garçon empalé par le plus petit des multiples *olisbói*. Personne n'entendit son hurlement, mais il avait hurlé, car son corps se tortilla, sa tête se releva en arrière et sa bouche s'ouvrit soudain incroyablement. Presque autant que les yeux de son jumeau qui le regardait.

Le rugissement de tonnerre se poursuivit, tandis que Dengla secouait ses hanches un moment, puis se retirait vers l'arrière. L'enfant s'affaissa sur sa couche, palpitant, mais son répit fut de courte durée. Il se convulsa aussitôt de nouveau, et cria de manière ininterrompue quand l'*olisbós* suivant fut introduit en force dans son fondement, puis le suivant, et puis celui d'après. Le dernier, qui était aussi le plus gros, le « ramona » un bon moment. Melbai et les autres bacchantes souriaient, tandis que l'enfant semblait s'accoutumer au viol ; il s'était calmé, et avait l'air de supporter le traitement, peut-être même d'y prendre un certain plaisir.

Dengla se retira finalement de lui, détacha de sa taille son multiple *olisbós* et tourna le garçon de façon qu'il fît face à l'assistance. Chacun put voir que son petit organe, sans doute stimulé de l'intérieur d'une manière ou d'une autre, s'était mué comme par magie en un respectable petit *fascinum*. Pour être sûre de le maintenir dans cet état, Dengla resserra son poing autour du membre de son fils et le travailla de haut en bas, tout en lui murmurant quelque chose à l'oreille. Sa cajolerie caressante détendit progressivement son visage qui, de triste, devint perplexe, avant de s'épanouir en un béatifique sourire.

Melbai avait attendu ce moment. Elle poussa à présent l'autre jumeau sur la couche et le força à se pencher en avant. Les bacchantes reprirent leur chant saccadé et les musiciennes leur tambourinage et leurs cinglants coups de cymbales tandis que Dengla poussait son premier fils contre les fesses de son frère et guidait de la main son *fascinum* vers l'endroit désiré, donnant de l'autre une vigoureuse poussée au bas de son dos. Le jumeau étendu face contre terre se convulsa comme l'avait fait le premier, et cria silencieusement en se contorsionnant. Son frère aurait pu se retirer, mais Dengla le tenait bien serré, agitant elle-même ses hanches d'un mouvement d'avant en arrière. Par moments, il le faisait tout seul. Bientôt, sans aide extérieure, il prit fermement possession de son frère, et rua en lui avec une ferme énergie, jusqu'à ce que finalement, il soit ébranlé d'une intense vibration de tout le corps et ne rejette la tête en arrière, le visage illuminé d'un sourire rayonnant.

— *Euoi ! Io ! Euoi Bacche !* hurla triomphalement l'assistance.

— L'initiation s'est brillamment conclue ! cria le vieux Vénérable, qui se pavanait à nouveau avec une évidente satisfaction. Qui plus est, à l'honorable manière de jadis, comme l'avait fait la Campanienne avec ses fils ! *Io,* Mater Dengla ! *Euoi, Méter* Dengla ! Et maintenant, chantons la bienvenue à nos nouvelles bacchantes, Philippe et Robin !

Sur quoi les musiciennes, reprenant leurs plus mélodieux instruments, entamèrent un *carmen*[116] bien connu, et les mâles et eunuques de l'assistance déclamèrent des vers d'une extrême obscénité, conçus pour rendre hommage aux hommes qui aimaient les hommes.

— À présent, brailla de nouveau le vieil eunuque, qui souhaiterait être le *second* à bénéficier des faveurs de l'un de ces garçons ?

Il y eut un concert de « Moi ! » et de « Je veux ! » des non-eunuques de l'assistance. Mais Dengla leva les mains pour réclamer le silence.

---

[116] Chant.

— Non ! L'honneur du premier choix doit revenir à notre membre le plus ancien, le plus notable, le plus respecté.

Elle tourna un sourire gangrené vers Maecius, qui minauda en retour. Puis il se dandina en canard, avec toute sa graisse, prit l'un des garçons dans ses bras et le conduisit vers une couche.

Dengla n'était pas seulement une louve, pensai-je. Elle était aussi une *lena,* mot désignant en latin la plus vile des entremetteuses, celle qui prostitue honteusement… Ici, il s'agissait rien moins que de ses propres enfants. Cette préséance accordée à Maecius par Dengla ne me surprenait pas, celle-ci étant déjà, pour ainsi dire, à sa solde. Et ce cadeau (ce qu'il faisait à présent au garçon sur sa couche) allait lui permettre d'en tirer parti encore davantage.

Il y eut un début de querelle parmi les autres *fratres stupri* quant à savoir qui aurait l'autre garçon, et le vieux prêtre tenta de les calmer :

— Patience, mes frères, patience. Nous avons encore le temps de jouir de tout cela avant l'aube et le débandement. Et souvenez-vous de cela, ces jeunes recrues appartiennent désormais à Bacchus et au temple. Ils seront là pour partager nos rites chaque vendredi, à partir de cette nuit. Rappelez-vous aussi qu'on pourra leur rendre une visite privée, sur rendez-vous et moyennant le versement d'une modique donation à la société, dès que vous jugerez l'occasion favorable de le faire, ou… (il gloussa d'un air salace)… ou en cas d'urgente nécessité.

Après tout, me dis-je en aparté, Philippe et Robin seraient sans doute plus heureux à vivre ici dans le temple qu'ils avaient pu l'être avec leur mère. Peut-être même, en raison de leur intellect limité, trouveraient-ils le moyen d'apprécier leur nouvelle vie de chair à louer. Pour être honnête, j'étais bien plus désolée pour les chevreaux qui venaient d'être tués et qui auraient pu, eux, devenir jolis à voir et intelligents, et plus utiles à l'humanité.

Quoi qu'il en soit, j'en avais assez vu de cette bacchanale, et ne me sentais pas le cœur d'attendre « l'aube et le débandement ». Je n'avais plus qu'une idée, fuir ce nid de vipères, prête à me frayer un chemin à coups de griffes si

quelqu'un cherchait à m'arrêter. Mais nul ne s'interposa. Pratiquement tous ceux présents dans le temple étaient occupés à une besogne malpropre ou une autre, si bien que les rares qui remarquèrent que je me rhabillais me jetèrent un simple regard désapprobateur. Et bien que la porte du temple eût été prudemment entravée d'une barre, celle-ci se trouvait à l'intérieur, aussi est-ce aisément, et avec la joie qu'on imagine, que j'en sortis.

32

Je courus parmi les rues vides et sombres d'avant le lever du jour jusqu'à la maison de la veuve, afin de pouvoir en ressortir avant que Dengla et Melbai ne soient de retour. Là, je me lavai le visage et remis sur moi les quelques vêtements de Thornareikhs que je conservais cachés parmi mes habits de Veleda. Je fis ensuite un ballot de tout ce qui m'appartenait, et pris mon envol, décidé à quitter définitivement cet endroit.

J'envisageai un instant de mettre le feu à la maison en partant, tout comme de faire parvenir, je ne sais comment, un mot aux jumeaux pour leur suggérer de se venger de leur odieuse *lupa-lena* de mère. Mais je ne donnai pas suite. Bien que cette infecte créature méritât indubitablement de subir le mal pour le mal, ce n'était pas à moi d'en décider. Elle serait sûrement jugée, un jour, par un tribunal beaucoup moins indulgent que moi. *Abyssus abyssum invocat,* dit le proverbe… L'enfer appelle l'enfer.

*

Le jour était à peine en train de poindre quand je rentrai au *deversorium* d'Amalric le Gros, mais certains domestiques étaient déjà levés. Aussi leur demandai-je, à l'impérieuse manière de Thornareikhs, de me servir à manger et à boire. J'emportai mes habits dans ma chambre, et quand je redescendis, la table avait été mise pour moi. Tandis que je sirotais un petit vin de Céphalonie et dégustais un fromage de la Sassina, me réservant pour la suite quelques figues de Caunia et une tranche de bon pain blanc, je réfléchissais à ce que j'avais récemment appris de nouveau sur le monde, les hommes, les femmes et les dieux. Ce qui était sûr, c'est que si quelqu'un m'interrogeait un jour sur la vraie nature d'une orgie, je serais en mesure de répondre en toute sincérité que cela n'avait rien

de délicieusement pervers. C'était peut-être effectivement pervers, mais positivement infect.

Des divers dieux que j'avais eu à connaître, Bacchus était certainement le plus répugnant. Mithra, le dieu favori des soldats, ne m'attirait guère plus, car ce culte excluait les femmes, or j'en étais une. Le seul être en relation avec les dieux païens m'ayant semblé d'une relative utilité avait été le vieux devin Winguric, de la tribu du roi Ediulf ; mais celui-ci communiquait avec eux au moyen grotesque d'éternuements. En définitive, la seule déité admirable que j'avais rencontrée était le dieu des chrétiens ariens, qui du moment qu'on ne se conduisait pas de manière ignoble, semblait se moquer qu'on lui rendît un culte à lui plutôt qu'à un quelconque rival.

Toujours absorbé dans cette méditation, mais maintenant repu d'un bon déjeuner, je commençai à ressentir les effets d'une puissante fatigue. C'est alors qu'Amalric pénétra dans la pièce, et son entrée me réveilla.

— Joignez-vous à moi, Amalric, fis-je, convivial. Aidez-moi à taquiner l'excellent vin de Céphalonie que vous m'avez sorti de votre cave.

— *Thags izvis,* Votre Sérénité, avec plaisir.

Il s'allongea sur une couche adjacente à la mienne, et fit signe à un serviteur de lui apporter un gobelet.

— Voilà un moment que nous n'avions plus conversé.

— C'est que… j'ai été fort occupé, fis-je, songeant que je pouvais bien, au point où j'en étais, rajouter un peu à mon imposture. Je suis parti à la découverte de différents quartiers de votre belle cité. Je cherchais des projets dans lesquels je pourrais songer à investir.

Il se servit un peu de vin, et fit remarquer :

— Excusez ma présomption, Votre Sérénité, mais au vu de la nouvelle et incertaine situation de l'Empire, peut-être serait-il sage de reporter à plus tard un investissement… Cela pourrait s'avérer aléatoire.

— Vraiment ? Je ne me suis pas tenu informé des dernières affaires de l'État, beaucoup trop occupé par les miennes. Je n'ai même pas pris le temps d'aller quérir et déchiffrer les derniers messages de mes agents de l'étranger. Quant à mes

conversations avec les deux personnes avec lesquelles… euh, avec lesquelles je discutais, elles ne touchaient pas à des sujets d'importance majeure. Que s'est-il donc passé, Amalric ?

Espiègle, il acquiesça, d'un ton qui se voulait entendu :

— Vous devez avoir exploré, en effet, hum… de bien plaisants quartiers de notre ville. Le sujet dont tout le monde discute est, bien sûr, le tout nouvel empereur de Ravenne.

— Pardon ? Encore un ?! Si tôt ?

— *Ja*. Glycérius a été renversé du trône impérial, et remplacé par un certain Julius Nepos. Pour consoler l'empereur déchu, on l'a nommé évêque de Salona, en Illyrie.

— *Iésus !* Glycérius avait été soldat, puis empereur. Le voici désormais évêque ? Mais qui diable est ce Julius Nepos ?

— Un favori de l'empereur de Constantinople, Léon. Nepos et lui ont été, dit-on, vaguement liés par un certain mariage.

— Comment cela, « ont été » ? Ils ne le sont plus ?

Incrédule, Amalric secoua la tête en me dévisageant :

— Mais comment le pourraient-ils ? Vous n'êtes donc pas au courant de la plus extraordinaire des nouvelles, celle de la mort de Léon ?

— *Credat Judaeus Apella !*[117] (C'était là une remarque à la mode, que j'avais retenue de mes fréquentations dans la haute société.) Vous y allez tout de même un peu fort, non ?

— Vous devez bel et bien me croire…, insista Amalric. Je vous l'ai dit, nous vivons des temps fort troublés. D'ailleurs, cette succession précipitée d'événements tragiques a même un côté assez catastrophique.

— *Iésus,* répétai-je. Je crois que Léon gouvernait déjà Constantinople à ma naissance. J'aurais juré qu'il resterait éternellement sur le trône !

— *Akh,* il y a toujours un Léon là-bas, mais il s'agit désormais de son petit-fils, Léon II. Ce n'est encore qu'un enfant de cinq ou six ans tout au plus, aussi nommera-t-on certainement un régent pour l'aider à régner. Mais je suppose que si vous ne saviez pas cela, vous ignorez aussi la mort récente et simultanée,

---

[117] Citation issue des Satires d'Horace qui signifie dans ce contexte : « À d'autres ! »

au printemps dernier, des deux frères qui étaient rois des Burgondes, Gondioc et Chilpéric ?

— *Gudisks Himins !* murmurai-je. Ceux-là, j'en suis certain, gouvernaient depuis ma naissance.

— Ce sont leurs fils qui sont désormais co-régnants. Gondebaud gouverne à Lyon, Godégisile à Genève. Et connaissez-vous la dernière ? Le roi des Ostrogoths, Théodemir, est décédé lui aussi. Pas de vieillesse, comme les précédents, mais d'une mauvaise fièvre.

— Je l'ignorais. Cette mort contribue-t-elle également à l'instabilité de l'Empire ?

— Oh *vái,* et comment ! Théodemir était depuis longtemps payé par Léon pour sauvegarder la paix sur les frontières nord de l'Empire d'Orient. C'était bien plus qu'une somme symbolique, croyez-moi, car il s'agissait de s'assurer la fidélité des Ostrogoths aujourd'hui sans chef, et il se pourrait qu'une de ces tribus étrangères, jusqu'ici tenues en respect, en profite pour se rebeller. L'une d'elles l'a d'ailleurs déjà fait. Les Sarmates du roi Babai.

— J'ai déjà entendu parler de ce peuple… Qu'ont-ils encore fait ?

— Ils ont attaqué la ville fortifiée de Singidunum, située à la frontière septentrionale de l'Empire, et s'en sont emparés. Pas pour trop longtemps, espérons-le. Le bruit court en effet que le fils de Théodemir lui aurait succédé sur le trône des Ostrogoths, et il se pourrait qu'il porte haut les couleurs de sa famille. On dit qu'il a déjà mis en marche son peuple à la reconquête de la cité.

Les mots de Thiuda me revinrent en mémoire : « Tu me trouveras en train de lui livrer bataille… je t'invite à y participer à mes côtés. »

— Où se trouve cette cité de Singidunum ? demandai-je à Amalric.

— En Mésie Supérieure, Votre Sérénité. Très en aval de notre Danuvius (il fit un geste en direction du fleuve), à la frontière entre cette province et la terre barbare qu'on appelle

aujourd'hui la Vieille Dacie. À peu près à trois cent soixante milles romains[118] d'ici.

— Si je comprends bien, le chemin le plus rapide pour s'y rendre serait la rivière ?

— *Akh, ja*. Personne de sensé ne tenterait de s'y rendre à cheval, à travers des forêts inconnues et des peuples sans doute hostiles…

Il marqua une pause et écarquilla les yeux.

— Ôtez-moi d'un doute, Votre Sérénité… vous n'envisagez tout de même pas de vous y rendre ?

— J'y songe.

— En pleine guerre ? Vous n'y trouverez, je vous le dis tout de suite, aucun projet dans lequel investir. Sans parler du confort et des distractions dont vous jouissez ici. Rien non plus de bien « plaisant » à attendre là-bas, pour reprendre votre expression de tout à l'heure… dans quelque domaine que ce soit, si vous voyez ce que je veux dire.

— Il y a des choses plus importantes et plus intéressantes, croyez-moi, que ce commerce grossier. Quelque chose de mille fois plus exaltant que l'indolence, les distractions et les plaisirs de la chair.

— Mais, je…

— J'ai justement besoin de m'aérer l'esprit, voyez-vous. Quoi qu'il en soit, avant de partir, je vais devoir rendre visite à un fabricant de flèches, car je compte lui en acheter une bonne provision. Pendant que je m'en occupe, Amalric, ayez la bonté d'envoyer quelqu'un au bord du fleuve. Faites-moi louer par ses soins un batelier susceptible de me conduire à Singidunum… ou pas trop loin de cette ville, s'il a peur de s'y rendre. Qu'il dispose d'une embarcation suffisante pour transporter mon cheval. Veillez à la faire charger de provisions en quantité suffisante pour son équipage et pour moi. Pour ma monture, prévoyez une ample provende… pas seulement de foin, mais aussi de bon grain, afin de lui donner des forces en prévision des efforts à venir. Lui a-t-on d'ailleurs donné chaque jour de l'exercice,

[118] Un peu plus de 530 km.

pendant mon absence ? C'est qu'il va devoir rester désœuvré un moment, le temps de notre voyage.

— Enfin, Votre Sérénité…, fit Amalric, d'un ton de dignité offensée.

— *Akh,* d'accord, d'accord. Je n'avais même pas besoin de le demander, je vous fais mes excuses. Je sais que je peux vous faire confiance pour tout ce qu'il sera utile de prévoir. Pensez aussi à me préparer votre note, car à l'aube, je serai parti.

*

Rien ne m'avait forcé à le faire, et je n'avais pas non plus pris cette décision sur un coup de tête. La raison me poussant à ce départ arrivait à point nommé. Ni Thornareikhs ni Veleda ne nourriraient le moindre regret de quitter Vindobona. L'idée de passer le restant de mes jours sans croiser au hasard d'une rue l'ignoble veuve Dengla me satisfaisait pleinement. Quant aux filles et aux femmes qui avaient été mes amies, voire davantage… ma foi, où que j'aille, j'avais des raisons de croire qu'il s'en trouverait tout autant.

Je me sentais prêt à reprendre mon voyage. J'avais envie de renouer mes liens d'amitié avec Thiuda, de rencontrer pour la première fois les Goths, mes compatriotes, et de présenter mes respects à leur – notre – nouveau roi. J'avais aussi assez envie, depuis longtemps, de prendre part à une vraie guerre. C'est donc de manière délibérée, sans regarder en arrière, que je me dépouillai de mon identité de Thornareikhs, alias Tornaricus, ainsi que de celle de Veleda – au moins pour le moment – et m'enfonçai dès l'aube du lendemain dans les brumes de la rivière. Redevenu Thorn, tout simplement.

PARMI LES GOTHS

km
0
250
0
150
milles romains
N
Vindobona
(Vienne)
Dravus (Drave)
Danuvius (Danube)
Aquincum
(Budapest)
Savus (Save)
Mursa
(Osijek)
Singidunum
(Belgrade)
Porte de Fer
Danuvius (Danube)
Turris Severi
(Turnu-Severin)
Naissus
(Nis)
Serdica
(Sofia)
Novae
(Svistov)
HAEMUS
(MONT BALKAN)
Vallée des Roses
CHAÎNE DE
L'OMBRE (SREDNA GORA)
Pautalia
(Kjustendil)
Beroea (Stara Zagora)
Trimontium
[Philippopolis]
(Plovdiv)
Andrinople
[Hadrianopolis]
(Erdine)
Euxine
(mer Noire)
Perinthus
(Eregli)
Propontis
(mer de
Marmara)

33

La descente du fleuve fut aussi tranquille que plaisante, car après s'être dirigé quelque temps vers l'est, le Danuvius, virant résolument au sud, nous plongea tous rapidement dans l'été doré qui remontait vers le nord. Sur l'eau, le trafic était dense. Toutes sortes d'embarcations s'y côtoyaient, des barges telles que la nôtre aux *dromos* de la marine de guerre en patrouille, en passant par d'immenses navires marchands, certains gréés de voiles ou munis de rangs de rameurs. Mais l'œil n'avait pas grand-chose à contempler en chemin, les berges du fleuve étant couvertes d'une forêt monotone, excepté aux endroits où cette muraille verte laissait place, ici ou là, à un camp fortifié, une petite ferme ou un village de pêcheurs. Nous fîmes de brefs arrêts dans certains d'entre eux pour nous réapprovisionner en produits frais et en poisson, afin de compléter les rations qu'Amalric avait embarquées pour nous.

Nous ne rencontrâmes que deux villes d'une certaine importance, toutes deux sur la rive droite. La première, située dans la province de Valeria, à l'endroit où le fleuve s'incurve lentement vers le sud, avait naguère été la cité fortifiée d'Aquincum[119]. Elle n'était plus que ruines, et le capitaine de la barge, un nommé Oppas, m'expliqua pourquoi. Au cours du siècle passé, Aquincum avait été si souvent dévastée par des Huns en maraude et d'autres étrangers que Rome avait fini par retirer sa II^e^ Légion Adiutrix du *castrum* fortifié à cet endroit. Les habitants, jadis nombreux, avaient alors abandonné leur cité.

L'autre ville où nous abordâmes était la base navale de Mursa, au confluent du Dravus et du Danuvius. Ce n'était qu'un conglomérat purement utilitaire de quais, de digues, d'entrepôts, de bassins de radoub, d'ateliers de calfatage, de

[119] Budapest (Hongrie).

silos à grains et de baraquements miteux. Une sentinelle en faction dans une tour de guet nous arrêta, d'un geste impérieux de son drapeau. Quand l'équipage eut rapproché notre embarcation de la tour puis stoppé à l'aide de ses perches, le garde se pencha sur le parapet et nous transmit un avis du commandement naval : nous ne pouvions progresser au-delà.

Au sud, nous informa la sentinelle, régnait un dangereux chaos. Les Sarmates contrôlaient la Vieille Dacie, au-delà du fleuve, et en deçà, face à eux, les Ostrogoths tenaient la Mésie Supérieure. Au milieu, la cité de Singidunum, convoitée par les deux adversaires, menaçait de subir le triste sort d'Aquincum. La marine romaine avait donc demandé à la flotte de Pannonie de cesser ses patrouilles sur le Danuvius entre ici et le défilé de la Porte de Fer, loin vers l'aval. De ce dernier point jusqu'à la mer Noire, nous assura l'homme, le trafic fluvial demeurait sous la responsabilité de la flotte de Mésie. Mais entre ici et là-bas, sur environ trois cents milles romains[120], aucun *dromo* ne pouvait garantir notre sécurité, et tout voyageur ou convoi de marchandises s'y aventurerait à ses risques et périls.

Consterné, Oppas demanda :

— Qu'en est-il de Taurunum, notre autre base située plus au sud ?

— Vous connaissez les lieux, batelier ? Taurunum se situe sur la berge opposée de la Save, par rapport à la cité menacée de Singidunum ; le même sort la menace donc. Notre commandement naval n'est pas assez fou pour y laisser un navire, tant que les Sarmates n'auront pas été repoussés.

— Par le Styx ! gronda Oppas. J'étais censé aller y charger du fret, et le remonter plus haut sur le fleuve.

La sentinelle haussa les épaules.

— Personne ne vous interdit de tenter l'aventure ! Mes ordres sont juste de vous mettre en garde contre un tel projet.

Le maître d'équipage et ses quatre hommes tournèrent le regard dans ma direction, d'un air peu engageant. On pouvait les comprendre : Singidunum, ma destination, se trouvait au beau milieu de la zone hors contrôle. Durant tout l'échange avec

[120] Un peu plus de 440 km.

la sentinelle, j'avais aiguisé mon glaive sur une pierre ponce, et je poursuivis mon geste en disant :

— Si tous les bateaux suivent cette recommandation, Oppas, nul doute que ce fret vous attendra là où il est, quitte à se gâter sur place, et son transport vous rapportera sans nul doute un excellent prix.

— *Balgs-daddja !* répliqua-t-il. Cela n'aboutirait qu'à se faire pirater la marchandise avant d'avoir pu la remonter en lieu sûr. Ou à nous faire couler notre barge. *Ne, ne*. Vu les circonstances, il serait téméraire de continuer.

— Les circonstances, lui rappelai-je d'un ton calme, comprennent le paiement de mon voyage, qui vous a dûment été réglé.

— *Akh !* Vu que nous ne pourrons rentabiliser le retour en chargeant ce fret, je ne garderai que la moitié de ce que j'aurais dû vous réclamer.

— Cela n'a jamais été spécifié dans notre contrat d'origine, rétorquai-je, toujours imperturbable, continuant à affûter mon épée. De plus, quand je vous ai payé ce que vous me demandiez, je vous ai versé presque jusqu'à mon dernier *nummus*. Vous allez donc à présent honorer vos engagements.

Bien que j'eusse laissé derrière moi Thornareikhs, je continuais – et du reste, je n'en ai plus dévié depuis – à employer l'utile stratagème qu'il m'avait enseigné. Prenez un air d'autorité en étant persuadé que vous allez être obéi, et la plupart du temps les gens vous obéiront. Je poursuivis :

— Je veux bien vous accorder une concession. Vous allez me débarquer en vue de Singidunum, ainsi ne vous mettrez-vous pas en trop grand danger. Mais que les choses soient bien claires : je dois voir la cité, quelle que soit alors sa distance, quand je prendrai pied sur la berge. Pas question de me lâcher n'importe où dans une forêt déserte.

Oppas ne put que grincer des dents et ajouta d'un ton hésitant :

— Ah ouais ? Et si nous décidons de vous larguer ici ? Que se passera-t-il si nous vous fichons par-dessus bord, et pas plus tard que tout de suite ?

Ses hommes approuvèrent du chef en marmonnant d'un air menaçant.

Ma réponse ne tarda pas.

— Je vous l'ai dit, je pars à Singidunum combattre les Sarmates.

J'arrachai un cheveu de ma tête et le promenai sur le tranchant de ma lame ; il se sépara en deux moitiés égales.

— Je pourrais en profiter pour me donner un peu d'entraînement. Je pense que cette barge, si je la laisse flotter, me déposerait de toute façon à destination.

— Bien dit, l'avorton ! hurla la sentinelle de sa tour.

Et il ajouta, à l'intention d'Oppas et de ses hommes :

— Si j'étais vous, messieurs, j'affronterais les barbares et les pirates.

Et Oppas, quoique de fort mauvaise grâce et après avoir lâché un horrible chapelet de jurons bien sentis, ordonna donc à ses hommes de pousser sur leurs perches et la barge s'éloigna. Le reste du voyage fut plutôt tendu et il n'y eut plus d'aimables conversations entre Oppas et moi. J'entendais ses hommes grommeler constamment, au bord de la mutinerie. J'eus donc bien soin, à partir de cet instant, de ne jamais leur tourner le dos, et ne dormis la nuit qu'à la manière de Wyrd, le poing serré sur un galet, mon épée hors du fourreau et prête à servir, et l'autre main enroulée autour du licol de Velox, de façon à être réveillé s'il bronchait pour une raison quelconque.

Bien que ce trajet de Mursa à Singidunum représentât à peine un tiers de celui qui nous avait menés de Vindobona à Mursa, les conditions firent qu'il me parut beaucoup plus long. Nous n'eûmes cependant aucun assaillant à affronter. Excepté d'occasionnels petits bateaux de pêche et de rares chalands tourbiers longeant frileusement la berge, nous eûmes le Danuvius pour nous seuls. Même les pirates du fleuve semblaient avoir décidé de rester à terre en attendant que la guerre opposant Sarmates et Ostrogoths prît fin.

Un matin aux aurores, notre barge contourna une pointe avancée, et les bateliers piquèrent leurs perches au fond de la rivière pour nous arrêter. Sans un mot, Oppas pointa son doigt vers le lointain. Sur notre droite se trouvait la base navale de

Taurunum, quasiment identique à celle de Mursa, si ce n'est que celle-ci était absolument vide. Personne, pas un bateau sur les quais et les docks. Au-delà, le Danuvius doublait de largeur du fait de la Savus[121], qui arrivait par la droite. Au loin, derrière ce confluent, encore floue dans le lointain et le brouillard du matin, on distinguait la cité de Singidunum. Un promontoire de forme triangulaire s'élevait en pente douce de la rivière vers un plateau qui s'achevait à l'intérieur des terres par une falaise d'une hauteur vertigineuse. Cette avancée en surplomb formait une position défensive idéale, protégée à l'arrière par cette falaise, et des deux côtés sur l'avant par la rivière. D'aussi loin, il m'était difficile de distinguer les détails – peut-être des quartiers résidentiels occupaient-ils la pente – mais je repérai un formidable mur enveloppant le plateau supérieur, où se trouvait vraisemblablement la ville proprement dite. J'eus beau chercher une volute de fumée montant dans le ciel, je n'en vis pas une seule. Je tendis l'oreille, guettant les sons d'une bataille, mais ne recueillis que le silence. Ma foi, si les Sarmates, comme on l'affirmait, tenaient à présent la ville, il était peu probable qu'ils songent à l'incendier. Mais si, comme la rumeur le prétendait, les Ostrogoths étaient en train de l'assiéger, ils ne le faisaient pas très énergiquement, ni très bruyamment.

— Je veux bien accoster ici, dis-je à Oppas. Mais je ne veux pas avoir à traverser le Danuvius, ni la Savus.

— *Vái !* Vous voulez que je vous dépose au pied même de Singidunum ? Je refuse catégoriquement de m'approcher aussi près.

— Très bien. Demandez donc à vos hommes de remonter le cours de la Savus sur une certaine distance. Déposez-moi là où vous le jugerez prudent, et je descendrai aussitôt.

Les mariniers râlèrent et jurèrent plus violemment que jamais, obligés pour la première fois de vraiment s'activer, mais ils firent comme Oppas l'avait ordonné, d'un air renfrogné. Pendant ce temps, je sellai et bridai Velox, attachant mes effets sur son dos, accrochai mon épée à ma ceinture et mis mon arc en bandoulière, ainsi qu'un carquois rempli de flèches neuves.

[121] La Save.

Dès qu'une berge convenable se présenta sur la Savus, deux ou trois milles en amont de la falaise défendant l'arrière de Singidunum, la barge glissa vers le bord et Oppas abaissa dans l'eau peu profonde la rampe latérale. Je la fis parcourir à Velox, marchant à sa suite à reculons pour garder les hommes en point de mire, et leur déclarai joyeusement :

— *Thags izei,* mes compagnons de voyage. Il reste une certaine quantité de provisions pour lesquelles j'ai payé d'avance, mais je vous laisse de grand cœur ces morceaux de choix, en récompense de votre générosité sans bornes.

Ils me conspuèrent tous. Oppas remonta la rampe, les hommes agitèrent leurs perches dans la boue, et la barge reprit le courant de la Savus, de là où elle était venue, se dirigeant de nouveau vers le Danuvius. J'attendis d'être sûr qu'aucun des hommes ne saisirait l'occasion de m'envoyer je ne sais quel projectile comme cadeau de départ, puis conduisit Velox de la berge vers la forêt. Dès que nous trouvâmes un chemin longeant la rivière, je montai en selle, ajustai mes orteils dans les « cale-pieds », et prêt à affronter ce qui se présenterait, je laissai le vigoureux Velox se dégourdir les muscles dans un allègre galop d'étirement, en direction de Singidunum.

*

Avant d'y parvenir, je procédai toutefois à une inspection préalable. Velox m'ayant amené au sommet d'une crête boisée, en lisière de la forêt, je le stoppai d'une traction des rênes, et découvris au fond d'une cuvette un spectacle pour le moins curieux. Il n'y avait dans ce creux de terrain que de rares bouquets d'arbres espacés, le reste de l'espace étant couvert d'herbe et de buissons ras, aussi voyait-on parfaitement à trois stades de distance. Deux groupes d'hommes, environ à trois cents pas l'un de l'autre, avaient pris position chacun dans un bouquet d'arbres, et échangeaient avec entrain des rafales de flèches. Il m'était difficile d'évaluer les forces de chaque camp, mais je pus voir une douzaine de chevaux attachés à couvert dans chacun des bosquets, caparaçonnés d'une armure de guerre.

Je pris soin d'attacher Velox en retrait de la crête afin de le mettre hors de vue, et repartis observer la scène. Mais je voulais m'impliquer davantage. Il y avait là un groupe d'Ostrogoths affrontant des Sarmates… seulement, comment les distinguer les uns des autres ? Nul étendard ne flottait, et leurs chevaux se ressemblaient tous. Dissimulés à couvert sous les arbres, les hommes étaient invisibles ; il m'était tout aussi impossible de déterminer quel camp avait pris l'avantage, et s'il y avait des blessés d'un côté ou de d'autre. Une double pluie de flèches continuait de jaillir, se croisant sans apparente diminution de fréquence, car aucun des archers ne pouvait se trouver à court de munitions ; il lui suffisait de se pencher pour ramasser par terre les flèches adverses. Au bout d'un long moment, j'eus l'impression d'assister à un interminable jeu de gamins. Les forces semblant égales, le match devenait absurde, sans objet.

Mais cet échange stérile sembla fatiguer l'un des deux camps, car ses guerriers, sortant soudain à découvert, chargèrent leurs adversaires toutes épées dehors. Deux d'entre eux, stoppés net par des flèches en vol, roulèrent au sol en se contorsionnant de douleur. Mais les flèches se tarirent brusquement, et leurs tireurs, loin de venir affronter leurs assaillants lame contre lame, jaillirent au contraire de l'arrière du bosquet, sautèrent sur leurs chevaux et s'enfuirent dans la direction opposée.

Cela m'avait suffi à déterminer où étaient les Sarmates et où étaient les Ostrogoths. Le groupe ayant refusé l'engagement à l'épée s'identifiait de lui-même. Ceux qui chargeaient brandissaient à l'évidence les formidables épées au « serpent torsadé » estampillées par les Goths, devant lesquelles on avait vu les plus braves reculer. Mais je remarquai en outre que ceux qui s'enfuyaient portaient l'armure en corselet d'écailles faites de rognures de sabot de cheval, que Wyrd m'avait décrite un jour comme l'invention des guerriers sarmates. Ceux-ci étaient donc aussi mes ennemis. Les Ostrogoths qui venaient de les charger semblant se contenter de battre le bosquet fraîchement évacué sans doute pour achever d'éventuels blessés demeurés sur place et n'ayant pas l'air de vouloir poursuivre les fuyards, je décidai de le faire à leur place.

Je lançai Velox au galop sur la pente dans une trajectoire destinée à me rapprocher progressivement des Sarmates, et à les intercepter avant qu'ils ne se mettent à couvert dans les bois alentour. Dès qu'ils m'aperçurent, les hommes me considérèrent avec une certaine surprise : j'étais un cavalier solitaire, d'identité indéfinie, les chargeant sans armure. Leur surprise se mua en préoccupation, puis en alarme et enfin en véritable terreur quand je me mis à les cribler de flèches, tout en poursuivant mon galop effréné.

Je l'ai dit, je n'étais pas aussi doué que Wyrd pour le tir continu, ni aussi redoutablement précis. La plupart de mes flèches passèrent au large, mais j'avais tout de même réussi à désarçonner deux Sarmates quand le reste du groupe, une fois revenu de sa stupéfaction initiale, décida de s'éparpiller dans toutes les directions. Je parvins malgré tout à en abattre un dernier d'une flèche dans le dos. Aucun des Sarmates n'avait tenté, en dépit de leur nombre, de répliquer à mes tirs, et je savais qu'ils ne le feraient pas. Hormis les Huns, dont les jambes arquées devaient leur donner une prise plus solide que tous les autres cavaliers sur leurs montures, aucun guerrier sur un cheval au galop n'était capable de tirer une seule flèche en espérant atteindre sa cible. Je devrais dire « hormis les Huns et moi », lorsque je me tenais arrimé à ma monture grâce à mes « cale-pieds » en corde. Et comme Wyrd l'avait aussi fait remarquer, seul un arc hunnique comme celui qu'il m'avait légué pouvait propulser une flèche à très longue distance, et avec assez de puissance pour traverser une armure sarmate.

Les fuyards auraient pu descendre de cheval, puis m'ajuster de leurs nombreuses flèches avec de bonnes chances de me toucher voire de m'abattre, dépourvu d'armure comme je l'étais. Mais en me retournant sur ma selle, je compris pourquoi ils ne l'avaient pas fait. Quatre Ostrogoths avaient enfourché leurs chevaux et galopaient désormais derrière moi, armés d'un *contus*[122]. Ces hommes ne portaient pas l'armure d'écailles, mais de lourds corselets de cuir auxquels étaient adjoints d'épais tabliers également capitonnés de cuir. Leurs jambes

[122] Pique longue pour la guerre.

étaient couvertes de jambières rembourrées en tissu blanc, sanglées de lanières entrelacées remontant depuis leurs bottes basses. Leurs casques, contrairement à ceux des Sarmates, n'étaient point coniques mais assez proches de ceux des Romains, avec cependant des rabats plus larges sur les joues et une pièce plate de métal projetée du front sur le nez en guise de protection. Tout ce que l'on pouvait voir du visage d'un guerrier ostrogoth, c'étaient ses fiers yeux bleus et sa barbe d'or ondulée. J'arrêtai Velox et attendis qu'ils me rejoignent.

L'un d'eux fit un geste aux autres, et ceux-ci allèrent plonger leur lance dans le Sarmate que j'avais désarçonné, pour s'assurer qu'il était bien mort. Le dernier s'avança vers moi et enfila horizontalement sa lance dans le trou de sa selle afin de pouvoir me saluer. Il le fit en levant le bras droit, la main tendue bien ouverte, et non le poing fermé à la façon romaine. Je le pris pour l'officier qui commandait la troupe, car son casque était brillamment orné et il portait sur chaque épaule de son corselet une riche fibule en forme de lion couché. Je lui rendis son salut, tandis qu'il me dévisageait avec une étrange attention.

Sa silhouette était impressionnante, sous le double masque de son casque et de sa barbe, gonflé de son armure et campé haut sur sa selle. Sous son regard, je me sentis faible et vulnérable, comme avaient dû l'être les proies de mon *juika-bloth* lorsque, surprises sans défense hors de leur abri, elles s'étaient senties enveloppées du regard de l'aigle. Mais le guerrier ne garda pas longtemps cet aspect effrayant, car il éclata de rire et dit :

— Nous avons d'abord cru que tu étais un Hun errant, un Hun devenu complètement fou, d'attaquer ainsi seul et sans armure. Ensuite, nous avons repéré cette corde qui te permet d'utiliser ton arc en galopant, avec autant d'adresse que les Huns. Je me suis une fois moqué de cette corde, mais je jure bien que je ne le ferai jamais plus.

— Thiuda ! m'exclamai-je.

— *Waíla-gamotjands !* Bienvenue, Thorn, dans cette guerre. Je t'ai invité à nous y rejoindre, et tu l'as fait. Et je dois dire que ton entrée est plutôt remarquable.

— Tu as dû en faire autant, répliquai-je, si j'en juge par la position de commandement que tu occupes déjà. Et ta barbe est devenue admirablement luxuriante, depuis que je t'ai quitté.

— *Akh,* nous devons avoir beaucoup à nous dire. Viens. Chevauche avec moi vers cette cité, et nous parlerons en chemin.

Ses trois compagnons nous suivirent, mais à distance respectueuse. Et comme nous avancions à vitesse réduite, les autres Ostrogoths en profitèrent pour nous rattraper. Certains emmenaient les chevaux de guerriers sarmates abattus, mais d'autres gisaient mollement sur leurs selles, déjà morts ou grièvement blessés, et plusieurs étaient maintenus par leurs camarades pour ne pas tomber.

Thiuda m'interrogea :

— Es-tu resté tout ce temps à Vindobona ? Si oui, alors Thornareikhs a dû trouver l'hospitalité de cette ville tout à fait captivante.

— Ja, *thags izvis,* c'est le cas, fis-je en souriant. Grâce aux dieux, c'est tout à fait ce que je veux dire. Il n'aurait pu trouver aussi bien si tu ne lui avais pas préparé le chemin comme tu l'as fait. Mais si tu me parlais plutôt de tes propres aventures ? As-tu retrouvé ton père ? T'accompagne-t-il dans cette campagne ?

— Je l'ai trouvé, *ja*. Mais il n'est pas avec nous. Je suis heureux d'être allé le voir quand il était encore temps, car il a contracté une mauvaise fièvre, et en est mort peu après.

— *Vái,* Thiuda, je suis désolé.

— Moi aussi. Il aurait préféré mourir au combat.

— Est-ce pour la même raison que je te trouve en patrouille, cherchant l'affrontement, et non parmi ceux qui assiègent Singidunum ?

— *Ne*. La patrouille fait partie du siège. Vois-tu, nous ne sommes que six mille, et le roi Babai a neuf mille des siens à l'abri dans la forteresse. De plus, nous sommes arrivés ici trop précipitamment pour emmener autre chose que ce que nous pouvions transporter. Comme nous n'avons apporté ni machines de siège, ni tours, ni béliers avec lesquels prendre la ville d'assaut, le mieux que nous pouvions faire était de l'encercler et d'empêcher Babai et ses hommes de la quitter. De

plus, pour ne pas leur laisser le loisir d'apprécier pleinement leur installation dans la place, nous leur envoyons de temps en temps des déluges de flèches, de pierres et de boules de feu. Et nous patrouillons dans la campagne pour éviter qu'il ne leur arrive des renforts, ou qu'on ne nous attaque de derrière. Pour l'instant, nous ne pouvons faire plus.

— Bithus contre Bacchium, fis-je.

C'était une autre phrase en vogue que j'avais apprise dans la haute société de Vindobona. Elle faisait référence à deux valeureux gladiateurs de jadis, exactement du même âge, de force égale et d'habileté comparable, si bien que jamais l'un ne prenait l'avantage sur l'autre. Thiuda avait peut-être de quoi se vexer de mon astucieuse remarque, mais il était bien obligé de se rendre à l'évidence.

— *Ja,* grogna-t-il. Et cette frustrante attente pourrait se prolonger encore diablement longtemps. Pire, peut-être ne pourrons-nous même pas rester. Nous sommes en panne de ravitaillement, de nourriture et de nécessités de base, alors que les Sarmates possèdent d'amples greniers à blé. À moins que nous ne réussissions à survivre le temps que nos convois de marchandises nous parviennent, il nous faudra nous retirer. En attendant, nos *turmae*[123] se relaient au pied des murs de la cité et arpentent les abords à cheval. Et tu sais combien l'inaction me pèse ! Aussi je m'arrange pour accompagner chaque patrouille battant la campagne. Tu le vois, il nous arrive d'avoir un peu de travail.

— Je n'ai eu qu'un bref aperçu de Singidunum depuis la rivière, dis-je. Mais elle m'est apparue imprenable. Comment les Sarmates ont-ils pu s'en emparer ?

— Par surprise, répondit-il amèrement. Elle n'était sous la garde que d'une garnison romaine squelettique. Mais même ainsi, le petit contingent d'hommes qu'elle comptait aurait dû, avec l'aide des habitants, pouvoir conserver une cité aussi bien protégée et située. Ou le légat en charge de la troupe est un lourdaud notoire, ou c'est un véritable traître. Son nom est

[123] Escadrons de cavalerie de trente hommes, commandés par trois officiers.

Camundus, ce qui n'a rien de franchement romain, et il est probable qu'il soit d'ascendance étrangère. Pourquoi pas sarmate ? Il aurait très bien pu être de mèche avec Babai depuis longtemps. Bref, qu'il soit fou ou qu'il ait tourné casaque, si Camundus est toujours en vie dans la ville, j'ai bien l'intention de lui faire subir le même sort qu'à Babai.

Je me dis que Thiuda s'exprimait de manière quelque peu présomptueuse, comme s'il était seul responsable de cette campagne des Ostrogoths contre les Sarmates. Mais je choisis de ne rien en laisser paraître, et comme il me bombardait de questions, je régalai Thiuda de mes faits et gestes à Vindobona, sans parler bien sûr de ceux de Veleda. Finalement notre petite troupe arriva dans les faubourgs de Singidunum, à la base du promontoire montant vers les murs de la ville fortifiée. Je distinguais mieux cette dernière, à présent, et je pus apprécier de façon plus complète les rudes difficultés du siège entrepris par les Ostrogoths.

Comme à Vindobona et dans la plupart des villes, les faubourgs étaient constitués des bas quartiers, ceux où vivaient les habitants les plus pauvres, au milieu des habituels ateliers, entrepôts de marchandises, marchés et auberges à bon marché. La forteresse de la garnison, les plus beaux édifices publics, les meilleurs bâtiments de commerce, les *tabernae* et *deversoria* de luxe et les résidences des citoyens les plus aisés se situaient en haut du plateau. Je l'ai dit, celui-ci était entièrement entouré d'un haut mur, et je le voyais bien, maintenant : il était construit de solides blocs de pierre, cimentés avec soin, et sa hauteur défiait tous les assauts. En remontant la rue principale depuis le bord du fleuve, je ne vis pas un édifice dont le sommet dépassât la hauteur de ce mur. De plus, ce dernier n'avait qu'une seule porte d'entrée, visible en haut de la rue que nous gravissions, et celle-ci était bien sûr protégée par une double arcade fortifiée. Bien que la porte elle-même fût en bois, elle était faite de solives immenses, unies par des agrafes de fer si massives, renforcées de clous si nombreux qu'elle semblait aussi indestructible que le mur lui-même.

Nous vîmes des gens dans les rues, presque autant d'Ostrogoths que d'autochtones, et la vie quotidienne semblait

conserver sa routine, mais je remarquai qu'aucun des citoyens ne nous accueillait avec des saluts amicaux tandis que nous passions. Quand je fis remarquer à Thiuda que ces gens ne paraissaient pas très heureux d'être secourus par de bienveillants défenseurs, il me répliqua :

— Ils ont des raisons pour cela. Déjà, ils ne s'offusquent pas de notre installation parmi leurs baraques. Mais c'est bien tout ce qu'ils peuvent nous offrir. Babai a consciencieusement vidé leurs celliers, les réserves de leurs boutiques, et récupéré toute la provende disponible pour l'entreposer à l'intérieur des murs, aussi sont-ils aussi affamés que nous. Les riches citoyens actuellement consignés dans la ville se réjouissent-ils de la présence sarmate, cela je l'ignore. Mais les gens d'ici sont aussi remontés envers Babai qui a pris leur ville, que contre Camundus qui n'a pas su la défendre, et contre nous qui sommes incapables de remédier à cette situation.

— Je crains que je ne puisse rien y faire qui n'ait déjà été tenté, fis-je avec simplicité. Mais j'apporterai l'aide modeste que je pourrai. Peut-être que si tu me présentais à votre commandant en chef, il pourrait me confier un poste de…

Thiuda sourit largement et m'arrêta :

— Tu t'es déjà mêlé aux combats, Thorn. Ne sois pas trop pressé de t'y couvrir de sang. Laisse-moi d'abord te présenter à notre fabricant d'armures, Ansila, afin qu'il fabrique ce qu'il faut pour vous équiper convenablement, toi et ton cheval. Pendant ce temps, je dois accompagner mes blessés chez le *lekeis*[124], et veiller à ce qu'ils soient bien soignés.

Nous nous arrêtâmes donc dans l'atelier du *faber armorum*[125], où le forgeron travaillait sous les ordres d'un costaud Ostrogoth entre deux âges, à la barbe en broussaille. Thiuda lui dit :

— *Custos*[126] Ansila, voici Thorn, mon ami, et une nouvelle recrue pour nos troupes. Prends ses mesures pour l'équiper de pied en cap. Casque, armure, bouclier, lance, tout ce qui lui

[124] Médecin qui soignait essentiellement à base d'herbes et d'épices.
[125] Armurier.
[126] Contrôleur.

manque. Mets ton forgeron à l'ouvrage sans tarder. Ensuite, tu montreras à Thorn le chemin de mes quartiers. *Habái ita swe !*

Ansila salua en silence, et Thiuda me dit :

— Je te reverrai là-bas, et nous y poursuivrons notre conversation.

Puis il s'en alla.

Tandis que le *faber,* à l'aide un morceau de corde, mesurait la circonférence de ma tête et de ma poitrine, la longueur de mes jambes et ainsi de suite, le *custos* Ansila me regardait du coin de l'œil avec curiosité, et il finit par remarquer :

— Il t'a appelé son ami.

— *Akh*, fis-je, l'air de ne pas y accorder d'importance. Quand nous nous sommes rencontrés, nous étions coureurs des bois.

— De simples coureurs des bois, vraiment ?

— Il me semble que Thiuda a bien fait son chemin depuis, continuai-je. Il donne des ordres comme s'il commandait à tous, dans ce siège, et non à une simple patrouille.

— Vous ne savez donc pas qui est notre chef ?

— Ma foi… *ne,* m'exclamai-je, réalisant que je ne m'étais même pas posé la question. On m'a dit que votre roi, Théodemir, était mort récemment, mais je n'ai pas appris qui lui avait succédé.

— Théodemir, expliqua Ansila sur un ton pédagogique qui me rappela mes tuteurs de l'abbaye, est la façon dont Burgondes et Alamans prononcent son nom. Nous, nous appelions notre roi Thiudamer, le suffixe *mer* signifiant, bien sûr, « réputé, connu ». Thiudamer, le Bien Connu du Peuple. Il aurait pu évidemment y adjoindre la terminaison honorifique de *reikhs,* « gouverneur ». Mais depuis longtemps, lui et son frère Wala se sont partagé chez les Ostrogoths le titre de roi, aussi avaient-ils opté pour les noms plus modestes de Thiudamer et Walamer, signifiant respectivement le Connu du Peuple, et le Connu des Puissants. Walamer a été tué au combat, mais son frère a refusé de changer son nom pour un titre plus ronflant. Thiudamer étant mort à son tour, son fils est désormais roi unique…

— Attendez un instant, fis-je, commençant enfin à réaliser. Êtes-vous en train de me dire que mon ami Thiuda…

— Est le fils et le successeur en titre de Thiudamer. C'est le roi des Ostrogoths, et cela va de soi, notre commandant en chef ! Il est à présent Thiudareikhs, le Gouverneur du Peuple. Et peu importe comment tu peux le prononcer, dans ton dialecte ou ta langue habituelle. Les Romains comme les Grecs, par exemple, le nomment Théodoric.

34

La maison de Singidunum que Thiudareikhs s'était appropriée comme résidence et comme *praitoriaún*[127] était toute proche des murailles de la ville intérieure. Tandis que je m'y rendais à pied, car j'avais laissé Velox attaché avec les autres chevaux de la troupe, je vis que les Ostrogoths menaient une de leurs attaques de harassement envers l'ennemi. Des guerriers placés à intervalles réguliers tiraient des flèches – certaines enflammées – par-dessus les remparts, ou y projetaient à l'aide de frondes des pierres grosses comme le poing ou des boules de feu faites de cire trempée dans l'huile. Du haut des tours et des créneaux ne tombaient que quelques flèches, lancées telles de méprisantes répliques.

La maison de Thiudareikhs n'avait rien de bien différent de celles où stationnaient les hommes de sa troupe, excepté – comme je ne pus m'empêcher de le remarquer – que la famille qui y vivait comprenait une assez jolie fille, qui ne cessait de rougir dès qu'elle regardait le roi. Les membres de cette famille étaient du reste ses seuls serviteurs. Il n'avait visiblement pas besoin d'un aréopage de courtisans, d'auxiliaires, d'ordonnances ou autres subordonnés. Quelques-uns de ses guerriers stationnaient à la porte donnant sur la rue, faisant office de messagers, et de temps à autre, un de ses centurions et décurions entrait dans la maison pour venir au rapport ou recevoir des ordres. Mais aucun garde ou laquais obséquieux ne s'interposa lorsque je me présentai à l'entrée, et aucun cérémonial de réception ne me fut imposé.

Il n'empêche, quand je pénétrai dans la pièce très simple où il était assis, maintenant débarrassé de son casque et de son armure et vêtu d'une tunique ordinaire, sans aucun signe de

[127] Quartier général à vocation militaire.

commandement royal, je me sentis contraint de mettre un genou en terre devant lui et d'incliner la tête.

— *Vái !* Qu'est-ce que cela ? protesta-t-il d'un léger gloussement. Les amis n'ont pas besoin de s'agenouiller devant leurs amis.

Sans relever la tête, je dis en direction du sol lambrissé :

— Je ne sais absolument pas comment l'on salue un roi. Je n'en ai encore jamais rencontré.

— Lorsque nous nous sommes vus la première fois, je n'étais pas roi. Continuons donc à nous comporter aussi naturellement que de simples camarades, comme nous l'avons toujours fait. Relève-toi, Thorn.

J'obéis et croisai son regard, d'homme à homme. Je savais qu'il était différent du Thiuda de l'époque où il était devenu mon ami. Je pense que je m'en serais rendu compte même si je n'avais pas connu sa véritable identité. Bien qu'il n'arborât aucun des insignes de la royauté, la naturelle dignité de cette fonction avait envahi son visage, tout comme son maintien. Ses yeux bleus pouvaient demeurer par instants aussi légers et espiègles que lorsqu'il avait arpenté les rues en faisant les louanges de son « maître Thornareikhs », ils étaient aussi susceptibles de s'assombrir quand il devenait pensif, ou de rougeoyer d'un feu intérieur quand il parlait de guerre ou de conquête. Il avait été à l'origine un beau jeune homme, aimable. C'était à présent un jeune monarque de belle prestance, exceptionnellement bien fait de sa personne : grand, gracieux, doué d'une musculature robuste, portant une crinière et une barbe d'or, la peau bronzée par le soleil et tannée par le vent. Ses manières étaient courtoises, sa nature raffinée, son intelligence manifeste. Il n'avait besoin ni de pourpre, ni de sceptre, ni de couronne pour impressionner autrui de son éminence.

Une pensée incontrôlée frappa mon esprit : « *Akh*, que ne suis-je une femme ! » et durant un bref instant, j'enviai sans équivoque la jeune paysanne rougissante en train d'épousseter de son plumeau l'appui d'une des fenêtres de la pièce. Mais je réprimai durement cette pensée et l'émotion née avec elle, pour m'adresser à Thiudareikhs en ces termes :

— Quelle est donc la bonne manière de t'appeler ? Je ne voudrais pas abuser du fait que nous sommes amis, ni sembler irrespectueux quand tu te trouves avec tes hommes. Comment un homme sans distinction est-il censé s'adresser à un roi ? Doit-il t'appeler « Votre Majesté » ? « Sire » ? Ou plus simplement « *Meins fráuja ?* »

— « Pauvre diable » serait sans doute le terme le plus approprié, fit-il, ne plaisantant qu'à moitié. Mais il se trouve que durant des années, alors que je vivais à la cour de Constantinople, tout le monde m'a appelé Théodoric, et je me suis habitué à ce nom. Mon tuteur m'a même offert ce sceau en or, en cadeau lors de mon seizième anniversaire, afin d'apposer le monogramme de mon prénom sur mes leçons, lettres et autres papiers importants. Je l'ai gardé, et continue à l'utiliser. Tu veux le voir ?

Il était assis sur un banc derrière une rude table de travail encombrée de parchemins abondamment griffonnés à la craie. Il laissa fondre sur l'un d'eux un peu de cire d'une chandelle, appliqua son sceau sur celle-ci et me montra le signe qu'il venait d'imprimer :

J'avais déjà bien compris que « Théodoric », accentué sur la deuxième syllabe, était la façon dont Grecs et Latins avaient essayé de rendre au mieux la prononciation du nom étranger qu'était « Thiudareikhs ». Mais il possédait une distinction supplémentaire, car il incorporait deux mots grecs : *theós,* qui veut dire « dieu », et *doron,* qui signifie « cadeau ». Outre son sens initial de « Roi du Peuple », ce nom pouvait donc aussi être traduit comme « Cadeau des Dieux ». Nul doute que c'est sur ce modèle qu'avait été formé le nom de Théodose, ancien empereur d'Orient, dont chacun se souvenait comme d'un monarque efficace et extrêmement populaire. L'un dans l'autre,

songeai-je, il était difficile d'imaginer un nom né sous de meilleurs auspices.

— Je t'appellerai donc Théodoric, approuvai-je. C'est un nom marqué d'heureux présages. Pourquoi te considères-tu comme un pauvre diable ?

Il promena un bras autour de lui et demanda :

— Cette modeste masure te semble-t-elle digne d'un palais royal ?

La jeune fille en train d'épousseter eut une moue contrite et un regard un peu triste. Sans doute regrettait-elle de ne pouvoir lui offrir un intérieur plus luxueux.

— Me voici à la tête, continua Théodoric, de six mille hommes affamés de nourriture et de conquêtes, à qui je ne puis rien offrir. Pendant ce temps mon peuple, éparpillé sur les terres situées au sud et à l'est d'ici, ne peut se prévaloir d'aller beaucoup mieux. Je ne me sentirai roi que lorsque j'aurai mérité ce titre.

— En restituant par exemple Singidunum à l'Empire ?

— Ce serait une bonne chose, en effet. Je ne puis me permettre de faillir dans ma première entreprise en tant que roi. Mais je ne le ferai pas vraiment pour l'Empire, ni même pour faire mes preuves, en réalité.

— Pour quoi, alors ? Explique-toi.

Il me dit alors certaines choses dont le vieux Wyrd m'avait parlé le premier. Pendant une centaine d'années, m'expliqua Théodoric, sa branche de la nation des Goths – la lignée des Amales, autrement dit les Ostrogoths – avait été un peuple sans racines, sans terres, un peuple errant, ne vivant que de rapines et de pillage. Puis étaient venus son père et son oncle, les rois frères Thiudamer et Walamer, qui avaient signé des traités d'alliance avec Léon, l'empereur d'Orient.

— C'est pour cette raison que j'ai été envoyé enfant à Constantinople. Loin d'être le prisonnier de Léon, car il m'a reçu presque royalement, j'étais son otage. Pour le cas où mon peuple briserait ces traités.

Respectueux de cette alliance, Léon avait payé à ces deux rois une substantielle *consueta dona*, somme annuelle en or, pour que leurs guerriers forment une police de surveillance des

frontières nord de l'Empire. Léon avait aussi offert aux Ostrogoths de nouvelles terres en Mésie Supérieure. Ils y avaient vécu en paix. Devenus fermiers, éleveurs, artisans ou négociants, ils avaient progressivement développé un vrai mode de vie de citoyens romains, bénéficiant des raffinements et des lumières de la civilisation moderne. La mort de Léon avait, hélas, mis fin à cette harmonie, son successeur Léon II, ou le régent censé s'occuper des affaires à sa place, ne respectant plus aucun des traités signés avec les étrangers.

Dans un soupir, Théodoric continua :

— Les Goths de la lignée des Balthes, qui sont nos cousins Wisigoths, sont depuis longtemps installés dans cette lointaine province occidentale qu'on nomme l'Aquitaine, et ils y prospèrent. Mais nous, Ostrogoths, depuis la mort de Léon, nous n'avons plus de terre à revendiquer comme nôtre. Je veux reprendre Singidunum pour garder la ville en otage, comme je l'ai été moi-même. J'ai la conviction que je pourrai de la sorte obliger le jeune Léon à tenir les engagements. La ville domine la rivière et commande tout le trafic commercial entre partie haute et partie basse du Danuvius. Si je rends Singidunum à l'Empire et que j'en fais le terme d'un marché, Rome comme Constantinople seront forcées d'accéder à notre revendication de retrouver nos terres de Mésie Supérieure, et ils reprendront leurs paiements en or rétribuant notre surveillance de la frontière que constitue le Danuvius.

— Je le pense aussi, approuvai-je.

— Mais tout cela reste au conditionnel, me rappela-t-il. Pour l'obtenir, il me faut arracher la cité aux mains du roi Babai. Il va encore falloir attendre plusieurs semaines avant que mon convoi de marchandises ne nous amène ces machines de siège, et seul *liufs Guth* sait si nous pourrons tenir jusque-là. Nous en sommes à manger nos chevaux, voire leur fourrage. Les Sarmates, n'ayant pas besoin de montures, ont négligé de piller l'avoine, le foin et le son qui restaient dans la ville extérieure : nous survivons de cette nourriture de choix ! La seule viande que nous pouvons encore nous mettre sous la dent est celle des chevaux abattus en patrouille.

Comme s'ils s'étaient sentis concernés par les paroles prononcées à l'instant, nos deux estomacs gargouillèrent en même temps. La jeune fille l'entendit, rougit et sortit en hâte de la pièce. Théodoric poursuivit :

— Je pourrais évidemment demander à mes hommes de démanteler les plus robustes de ces cabanes, et d'en utiliser les planches pour construire des tours d'assaut. Mais cette tâche les épuiserait tellement qu'ils ne pourraient même plus y grimper, sans parler de lancer ensuite un grappin et se battre. J'ai donc envisagé d'autres possibilités.

Il me montra du geste les parchemins écrits à la craie sur la table.

— J'ai pensé que nous pourrions saper les murailles ouest de la ville, à l'endroit où elles s'élèvent, abruptes, au-dessus du précipice. Mais aucune saillie, aucune prise sur les parois, aucune voie praticable permettant de construire une protection efficace de mes hommes, et j'imagine que les Sarmates ont préparé des chaudrons d'eau bouillante, d'huile, voire de goudron, de quoi repousser les assaillants.

— En parlant de saillies, j'ai remarqué que la porte de la ville fortifiée est surplombée d'une arcade large de l'épaisseur du mur. Or, pour des raisons que j'ignore, aucune herse ni grille quelconque ne la protège. Un petit groupe de guerriers pourrait s'y regrouper, et ils s'y trouveraient hors d'atteinte des projectiles ou de l'huile sarmates.

— D'accord, mais ensuite ? Tu voudrais qu'ils enfoncent la porte à coups d'épaules ? (Il grimaça.) Tu as pourtant bien remarqué la solidité de cette porte. Aucun tronc d'arbre fraîchement abattu et encore vert ne serait assez solide pour y percer une brèche. Sinon, tu penses bien que j'aurais essayé. Quant à y mettre le feu, autant ne pas y compter. Le bois est si ancien qu'il en est presque pétrifié, et il lui faudrait une vie pour flamber. Non, pour enfoncer cette porte, il nous faudrait un bélier armé, à tête de fer, articulé sur des chaînes. Mon convoi va nous en amener un… mais quand ? Toute la question est là.

La jeune fille revint dans la pièce avec deux bols fumants. Théodoric la gratifia d'un regard de reconnaissance qui la fit rougir de nouveau puis m'invita à m'asseoir sur le banc d'en

face. Il se jeta sur ce qu'on lui avait servi et se mit à manger voracement, tandis que je prenais d'abord la précaution de regarder le contenu du bol. Il s'agissait d'un gluant porridge d'avoine bouilli à l'eau, et l'ayant goûté, je sentis qu'il n'était même pas salé. J'eus un énorme regret d'avoir laissé repartir sur la barge d'Oppas les restes des victuailles amassées par Amalric lors de mon départ de Vindobona.

— Évite de faire ainsi le dégoûté, fit Théodoric, entre deux bruyantes aspirations liquides. Les hommes du rang ne mangent que de la balle de son.

J'absorbai donc ma bouillie à la cuiller, tâchant d'avoir l'air satisfait de pouvoir avaler quelque chose dans les circonstances présentes. C'est alors que ce brouet collant me rappela un souvenir, un incident très ancien, qui alluma dans mon esprit une idée. Mais je décidai de ne rien en dire à Théodoric, pas maintenant. Il fallait que j'y réfléchisse, afin d'étudier la question. Je lui déclarai malgré tout :

— J'aimerais rendre service, autant que je le pourrai. Pour le siège, ou avec les patrouilles, bref, tout ce que tu ordonneras.

— Je pense que, sans le savoir, tu as déjà commencé à nous aider, fit-il avec un large sourire, après s'être essuyé la bouche d'un revers de manche. De tous les hommes qui t'ont vu tirer des flèches au galop, au moins la moitié se sont mis en tête d'équiper leurs chevaux de ta corde de maintien des pieds. Ils semblent trouver ton invention particulièrement brillante.

— *Akh,* fis-je modestement, ce n'est qu'un petit dispositif dérivé d'un jeu que je pratiquais étant gosse. Il faudra à tes hommes un moment pour s'y adapter, et réussir à bien tirer à l'arc à différentes allures. Mais je pourrai leur faire quelques démonstrations et leur enseigner les manœuvres possibles, si tu m'en donnes l'ordre.

— *Vái,* Thorn, je n'ai pas à te commander de quelque manière. Pas avant que tu sois vraiment l'un des nôtres. Un de mes sujets, un véritable soldat de ma troupe.

— J'espérais que le fait d'avoir partagé cet exécrable repas de fourrage bouilli me vaudrait d'office cette qualité, fis-je pince-sans-rire.

— *Ne,* pour cela tu dois prêter le *aiths*.

— Le *aiths* ?

— Un serment d'allégeance à nos camarades ostrogoths, qui fera de toi également mon vassal. Tu dois le prêter devant des témoins qualifiés.

— Très bien. Appelle ton adjudant, ton major… la personne nécessaire.

— Pas la peine. Cette jeune fille va pouvoir s'en charger. Mademoiselle, voulez-vous rester avec nous un instant ? Tâchez de prendre un air officiel, et de ne pas trop rougir.

Sur quoi, bien sûr, elle piqua un fard.

— Que dois-je jurer ? demandai-je.

— Il n'y a pas de formule consacrée. Dis ce que tu veux.

Alors j'étendis le bras droit, et la main tendue en un rigide salut, je prononçai aussi solennellement que je pus :

— Moi, Thorn, homme libre sans nationalité définie, je me déclare ce jour membre inaliénable de la tribu des Ostrogoths et sujet du roi Théodoric l'Amale, à qui je jure fidélité pour ma vie entière. Euh… ça ira, ainsi ?

— Splendide, approuva-t-il, me retournant mon salut. Mademoiselle, veuillez proclamer que vous avez été témoin de ce serment.

Elle chuchota timidement :

— Je proclame… en avoir été le témoin.

Elle devint cramoisie tel un vin de Falerne.

Théodoric se pencha pour serrer mon poignet, je serrai le sien, et il me dit d'une voix vibrante :

— Bienvenue, compatriote, ami, guerrier, homme bon et sincère.

— *Thags izvis*, du fond du cœur. Je sens qu'enfin, je fais partie d'un peuple. Mais… la cérémonie est-elle déjà achevée ?

— Ma foi, je pourrais appeler le chapelain pour qu'il te baptise dans la foi arienne, mais ce n'est absolument pas requis.

— Dans ce cas, avec ta permission, je vais prendre congé. Le *faber armorum* m'a demandé de repasser le voir à son atelier pour les ajustements de mon casque.

— *Ja,* vas-y, Thorn. Je vais replonger dans ma morose lecture de ces schémas à la craie. Peut-être qu'une illumination me viendra. Ou peut-être pourrais-je aller me coucher (il jeta un

regard vers la fille, qui vira carrément à l'écrevisse), histoire de méditer un peu sur tout cela. Qui sait ? Peut-être mon *genius* viendra-t-il me rendre une visite d'inspiration, à moins que le *junone* d'une jeune fille ne s'en charge.

Je quittai Théodoric et sortis de la pièce avant de réaliser que j'avais dans une certaine mesure triché en jurant allégeance à mon peuple et son roi. J'avais prêté serment en tant que « Thorn, homme libre ». Je me demandai s'il était préjudiciable d'avoir négligé – y compris en silence, dans le secret de mon âme – de jurer fidélité à Théodoric pour la vie en tant que Veleda, femme libre.

*

Avant que je ne sois redescendu à la forge de l'armurier, je retournai jeter un coup d'œil un peu plus attentif à la porte de la ville. Il faisait à présent nuit noire, et les Ostrogoths avaient cessé d'encercler le mur et de jeter divers projectiles au-dessus ; l'étendue pavée située devant l'épaisse porte était donc totalement vide. Je pus profiter de l'obscurité pour traverser précipitamment cet espace sans être aperçu, en tout cas sans essuyer de jets de flèches des sentinelles sarmates, et une fois sous l'arche, je demeurai invisible à leurs yeux.

La porte d'entrée était assez large et haute pour admettre le passage d'un énorme chariot. Mais l'obscurité étant ici plus épaisse encore qu'ailleurs, je dus procéder à mon examen essentiellement à tâtons. Je laissai mes mains courir sur ses parois, sur les deux portes et le portillon ouvert dans l'une d'elles, d'un côté à l'autre et le plus haut que je pus atteindre. Je constatai que les poutres et les planches étaient aussi solides qu'elles en avaient l'air vues de loin ; assurément, derrière les planches entrecroisées que je pouvais sentir, une seconde couche de planches verticales renforçait la première, peut-être triplée ensuite d'une autre encore en diagonale. Et nul doute que derrière cette formidable armature, deux poutres solidement encastrées dans le mur de pierre complétaient le dispositif. La porte n'était pas articulée grâce à des gonds sur

lesquels on aurait pu faire levier ; elle pivotait sur deux pitons, un en bas et un en haut.

En dépit de son caractère semble-t-il inexpugnable, ce portail renforcé de clous et de charnières métalliques était à la base entièrement fait de bois. Or celui-ci avait pris de l'âge, et en vieillissant, le bois se rétracte. Il y avait donc quelques fissures perceptibles, dont une entre les deux panneaux, une au pied de la structure, entre le bas de la porte et le pavé, et deux sur les côtés le long de la paroi extérieure, sans compter de plus petites craquelures autour du portillon. La plupart ne dépassaient pas la largeur d'un doigt, excepté celle du bas, qui en atteignait par endroits presque deux. Autant dire qu'aucune de ces fissures n'aurait permis d'y introduire une barre épaisse pour faire levier, même si plusieurs hommes puissants l'avaient actionnée en même temps. Mais elles n'en existaient pas moins, permettant potentiellement l'insertion de quelque chose qui soit de nature destructrice. Et là-dessus, j'avais mon idée.

Je la dévoilai donc au *faber armorum* et au *custos* Ansila. Le *faber* venait de terminer le façonnage de mon casque, qui serait tapissé à l'intérieur d'une garniture de cuir une fois achevé, et de mettre en place la visière. Il étala une pièce de tissu sur ma tête et posa le casque par-dessus, puis prit les mesures qui lui permettraient d'ajuster la taille et la longueur des protections latérales des joues et de celle du nez. Tout en le laissant travailler, je fis remarquer :

— J'ai constaté, *faber,* que certaines parties de ce casque sont articulées sur rivets, quand d'autres sont en quelque sorte forgées ensemble.

— En fait elles sont soudées, corrigea Ansila.

— *Ja,* confirma le *faber,* pour souder deux pièces de métal, je pratique sur leur bord de petites entailles, j'y entrelace une bande de zinc saupoudrée de poussière de laiton, puis je fais chauffer au rouge et martèle l'ensemble jusqu'à ce que les plaques soient inséparables.

— Pourriez-vous assembler de la même façon un instrument que j'aurais dessiné ?

Il répondit avec hauteur :

— Rien de ce qui peut se fabriquer en métal ne m'a jamais arrêté.

— Alors veuillez me prêter votre craie, lui dis-je. Et quelque chose sur quoi je puisse dessiner.

Lui et le *custos* me regardèrent non sans curiosité tracer sur une petite enseigne de bois la forme de l'objet que j'avais en tête.

— *Vái !* Quel est ce genre d'arme ? demanda Ansila. Ça ne ressemble à rien d'autre qu'à la cosse d'un haricot surdimensionné, de la taille de mon avant-bras.

— Ce n'est pas une arme offensive, destinée à tuer, expliquai-je. Elle sert à briser les choses. Pensez aux trompettes de Jéricho ; elles ont pu faire écrouler les murs de cette ville.

— Mais vous pourriez le faire vous-même, jeune homme, nota le *faber,* scrutant attentivement mon dessin. Il suffit de plier un bout de métal avec le plus simple des outils.

— *Ne,* car il me faudra le remplir du son des trompettes, si je puis dire. Ensuite, le tout devra être scellé aussi hermétiquement que l'est une bouteille de vin, afin que le son qu'il contient ne puisse absolument pas sortir.

— *Akh,* c'est pour cela que vous vouliez qu'elles soient soudées. *Ja,* je peux le faire.

— Parfait. Je vais avoir besoin d'un grand nombre d'exemplaires de cet objet. Autant que vous pourrez en fabriquer.

— J'ai dit que je pouvais le faire. Mais pourquoi le ferais-je ?

— *Ja,* pourquoi le ferait-il ? intervint Ansila d'un ton grincheux. C'est moi qui dirige l'armurerie et supervise l'ensemble de la fabrication d'armes. Je suis le seul à donner des ordres.

— Alors un bon conseil : donnez celui-ci, *custos* Ansila. Ainsi, vous et le *faber* pourrez y travailler durant la nuit, avant même que Théodoric vous le demande demain matin. Car je vous assure qu'il va vous le demander.

*

— Des grains d'avoine ? s'exclama Théodoric incrédule, quand je l'abordai le lendemain matin, alors qu'il achevait de s'habiller. Tu espères abattre la porte d'entrée avec des grains d'avoine ? Aurais-tu l'esprit dérangé par la faim, Thorn ?

— Je ne garantis pas que ça marchera, admis-je. Mais j'ai déjà vu un tel stratagème réussir de façon quasiment magique à plus petite échelle.

— Réussir à quoi ?

Il examinait l'objet que je venais de lui apporter, l'un de ceux qu'Ansila et le *faber* avaient fabriqués durant la nuit. Dans sa forme finale, fait de fines plaques de fer, il ressemblait moins à une cosse de haricot que sur mon dessin, et n'avait bien sûr rien d'une trompette. On aurait plutôt dit une épaisse lame d'épée à un seul tranchant, équarrie aux deux bouts. Et l'objet n'était pas totalement achevé, car j'avais demandé au *faber* de laisser ouverte l'une des extrémités.

— Par cette ouverture, expliquai-je, nous verserons des grains d'avoine, autant qu'il en pourra rentrer. Puis nous remplirons le tout d'eau. Le *faber* se dépêchera alors de souder au-dessus un capuchon de métal, bien étanche. Aidé d'autres hommes, nous emmènerons ces engins vers la porte blindée, aussi vite que nous le pourrons. Nous tâcherons d'en encastrer autant que nous le pourrons à l'intérieur des fissures du portail, un peu partout. Nous les enfoncerons en force tels des coins, au marteau, pour les assujettir le plus fermement possible à la masse de la porte.

Je fis une pause pour reprendre mon souffle. Théodoric me regardait d'un air méditatif, dissimulant mal un petit sourire rentré.

— Et ensuite ? demanda-t-il.

— Ensuite, nous ferons retraite, et nous attendrons. Confinés comme ils le seront, les grains d'avoine devraient faire exploser leur contenant avec une force terrible. Pas assez peut-être pour démolir la porte dans son ensemble. Mais assez, je l'espère, pour déformer les panneaux jusqu'à ce qu'ils brisent les barres de bois placées juste derrière. Et suffisamment, le ciel aidant, pour rendre toute la structure vulnérable à un assaut au bélier…

un tronc d'arbre manié par vos hommes les plus musclés pourrait alors suffire.

Me dévisageant toujours d'un air calculateur, Théodoric fit :

— Je ne dispose pas du plan des fortifications de Singidunum, mais je sais que sa muraille est incroyablement épaisse. Un second portail tout aussi solide se dresse donc probablement sous la partie intérieure de l'arche.

— Nous devrons à ce moment-là renouveler l'opération. Les défenseurs n'ont aucun moyen de nous en empêcher. Cela dit, si nous parvenons à entrer dans la cité, restera à régler le problème du nombre. Nous sommes six mille, et eux neuf mille.

Théodoric balaya l'objection du geste.

— Tu es parvenu toi-même à mettre en fuite trois guerriers sarmates en armure de combat. Si chacun de mes hommes expérimentés parvenait ne serait-ce qu'à égaler ta prouesse, ce sont dix-huit mille hommes que nous pourrions défier tranquillement.

— Si nous réussissons à entrer, ajoutai-je. Mais nous ne risquons rien à tenter le moyen que je propose. Personnellement, j'aime autant employer les grains d'avoine à cette fin plutôt que de les absorber réduits en bouillie.

— Là-dessus, je te rejoins, pouffa Théodoric en hochant la tête. Bien sûr, que je vais mettre ton plan à l'essai. En doutais-tu ? Je vais tout de suite faire abattre un tronc par mes hommes pour fabriquer le bélier. Pendant ce temps, cours demander à Ansila des auxiliaires pour l'aider à fabriquer ces… je ne sais trop comment qualifier ce genre d'instruments. Qu'il libère le *faber* pour le laisser achever ton équipement. Si cet habile stratagème porte ses fruits, tu voudras être un des premiers à entrer. Et pour cela, il te faut un casque, un corselet et un bouclier. *Habái ita swe !*

Ce fut le premier ordre direct que me donna le roi Théodoric en tant que commandant d'armée, mais je devais l'entendre de nombreuses fois par la suite clore ses demandes de cette phrase impérieuse, que je vis écrite au bas de chacun des édits qu'il eut à publier : « Qu'il en soit ainsi ! »

35

Quand je revins à l'armurerie, le *custos* Ansila mit dûment en pratique les instructions données par Théodoric, ordonnant à un certain nombre des apprentis du forgeron d'entamer le découpage, l'assemblage et la soudure des réservoirs de grains d'avoine. Et dès que le maître forgeron eut achevé la tâche bien plus exigeante consistant à terminer mon casque, Ansila me dit :

— Voyons de quoi vous avez encore besoin. Montrez-moi votre épée.

Je la sortis de son fourreau, et l'armurier grimaça de dédain, constatant qu'il ne s'agissait que d'un *gladius* romain ordinaire.

— As-tu déjà combattu avec cela ? m'interrogea-t-il. As-tu tué avec ?

— Oui, une fois. Et ma foi, ça avait diablement bien marché.

Je me gardai bien de lui préciser que la victime n'était alors qu'une vieille femme Hun désarmée. Il grogna :

— Dans ce cas, garde-la pour cette bataille. Mais tu réclameras peut-être ensuite une vraie lame gothe au serpent torsadé. Celle-ci devra être faite à tes mesures, car elle sera adaptée à ton poids, à la longueur de ton bras et à la taille de ta main, et elle tiendra compte de ta manière de combattre. Pour l'instant, même si elle est de moindre qualité, utilise l'épée à laquelle tu es habitué. Et prends aussi un de ces boucliers. Ceux-ci n'ont pas à tenir compte de la taille des individus. Ils sont tous identiques.

J'en soulevai un parmi toute une rangée pendue à un chevron. Ce n'était pas le large et lourd *scutum*[128] rectangulaire des Romains, dessiné pour cacher et protéger l'ensemble du corps. Il était arrondi, fait d'osier densément tressé, hormis sa bosse centrale et son rebord de fer ; sa taille n'excédait pas le

[128] Bouclier.

couvercle d'un panier, celui-ci n'étant destiné qu'à parer les coups de l'adversaire et à détourner d'éventuels projectiles. Je me saisis de la poignée située derrière sa bosse de fer creuse, et le remuai dans toutes les directions pour éprouver son maniement.

— Maintenant, poursuivit le *custos,* tu vas devoir attendre un peu qu'on te fabrique un corselet sur mesure ; sa confection nécessite un certain temps. L'épais cuir qui le constitue est d'abord bouilli, puis on l'étale sur le corps tant qu'il est malléable et on le martèle pour lui donner sa forme définitive. Il est enfin recuit pour acquérir une dureté proche de celle du fer. Mais pour la bataille qui s'annonce, il t'en faudra un. Vois donc dans ce tas s'il n'y en a pas un qui fasse l'affaire, en attendant.

Je compris aisément d'où venaient ces exemplaires. Tous étaient assez sales, beaucoup gisaient entaillés, percés de trous ou portaient des traces de brûlures, et certains étaient encore maculés du sang de leurs anciens propriétaires. Je vis aussi qu'en plus d'être adaptés au corps des guerriers, ces corselets avaient été astucieusement modelés de façon à exagérer la carrure des épaules ainsi que les muscles abdominaux et dorsaux. Mon choix fut aisé. Étant de taille et de corpulence largement moindres que le plus menu des Goths, je m'emparai du plus petit modèle que je trouvai, qui était loin d'être ridicule, et Ansila maintint un instant droites les parties avant et arrière tandis que je resserrais les lanières latérales les reliant.

Puis il recula pour m'inspecter des pieds à la tête, un brin sceptique, et marmonna finalement dans sa barbe :

— Une vraie noisette dans une coquille de noix.

Je me trouvais effectivement un peu ridicule avec mon cou tout fin émergeant d'un torse de cuir musclé comme celui d'un Hercule, et sa jupe matelassée qui pendait sous mes genoux. Mais sachant que c'était la seule armure qui pût me convenir, je déclarai :

— C'est certes un peu ample, mais au moins, mes mouvements ne sont pas gênés. Ça m'ira très bien.

Le *custos* haussa les épaules.

— Il ne te manquera plus que les lourdes jambières, que tu pourras te procurer par toi-même. Tiens, le *faber* a terminé ton casque. Essaie-le, voir s'il faut y faire des retouches.

Ce ne fut pas nécessaire. Si lourd qu'il m'ait semblé quand je le tenais en mains, il ne me pesa plus trop une fois enfilé. Le cuir souple qui en tapissait l'intérieur procurait une agréable sensation de confort, et les sangles qui le maintenaient en place se nouaient aisément sous le menton, de façon ni trop serrée ni trop lâche. Le pan médian descendant du front couvrait mon nez comme il le fallait, sans le toucher. Les rabats pendaient devant mes oreilles, de l'articulation des maxillaires au bas des mâchoires. La protection sur la nuque descendait juste assez pour parer d'éventuels coups venus de l'arrière, sans frotter sur le haut de mon corselet dorsal. Je m'imaginai un bref instant presque aussi impressionnant que le Théodoric que j'avais vu s'approcher de moi dans le champ. J'étais en train de me glisser gentiment dans la peau d'un parfait soldat ostrogoth, lorsque le *faber* affirma d'un ton bourru :

— Tu aurais intérêt à te laisser pousser la barbe comme tous les Goths, mon garçon. Cela protégera un peu cette maigre gorge si exposée.

Je ne répliquai pas à cette remarque, mais notai, au sujet du casque :

— Il n'y a pas de fente en haut pour y accrocher le plumet de parade.

Ansila se récria d'un rugissement :

— *Vái !* Les Goths ne défilent pas comme ces orgueilleux Romains ! Quand un Goth bouge les jambes, c'est pour monter à l'assaut de l'ennemi ! Quand un Goth enfile un casque, c'est pour se rendre au combat, pas pour être passé en revue par je ne sais quel consul efféminé !

Le *faber* crut bon d'ajouter :

— Jamais je n'ai cherché à embellir mes casques. Aucun dessin décoratif en relief ou en creux. D'abord je n'en ai pas le temps, et ensuite, j'ignore les décorations qui auraient convenu, ne sachant pas quel rang t'a attribué Théodoric.

— Aucun, pour autant que je sache, répondis-je gaiement. Mais je vous remercie, ainsi que vos apprentis, de l'excellent

travail que vous avez fourni. *Thags izei.* Je reviendrai quand le temps sera venu de sceller les capuchons sur nos « trompettes de Jéricho ».

*

Les hommes que Théodoric avait envoyés abattre un arbre bien sélectionné avaient remonté le fleuve assez loin de la cité, afin que les Sarmates ne puissent détecter le bruit de leur activité. Ils choisirent un solide cyprès haut et bien droit, car cet arbre possède un grand nombre de branches plantées horizontalement dans le tronc, sans être pour autant immenses. Quand le cyprès reposa sur le sol, les hommes ôtèrent complètement plusieurs d'entre elles, mais d'autres furent simplement raccourcies, afin que leurs moignons puissent servir de prise aux guerriers qui manieraient le bélier. Ils taillèrent ensuite grossièrement sa pointe et la durcirent au feu. Puis ils laissèrent tremper le tronc dans la Save, le firent serpenter jusqu'à terre et enfin, sous le couvert de l'obscurité, le hissèrent sur leurs épaules en haut de la colline et l'entreposèrent en un endroit caché où il serait facile de le récupérer au moment de donner l'assaut.

— Très bien, Thorn, fit Théodoric. Maintenant, la suite t'appartient.

— Je n'ai encore jamais pris une ville d'assaut, fis-je remarquer. Quel est le moment le plus propice ? De jour ou de nuit ?

— Dans le cas présent, ce serait plutôt la journée, car les citadins sont ici mélangés aux Sarmates. Aussi, je préférerais pouvoir les distinguer de nos ennemis, afin de tuer le moins possible de civils.

— Je suggère donc, fis-je, et non sans hésitation, que nous préparions nos contenants d'avoine et que nous nous hâtions de les mettre en place juste avant l'aube. Je n'ai aucun moyen de prévoir le temps qu'ils mettront à éclater, mais je serais enclin à supposer que ça se produira à un moment ou un autre de la journée. Quoique rien ne soit sûr !

— Si cela tourne autrement, les habitants de la ville devront compter sur la chance. Qu'il soit midi ou minuit, dès que le portail cédera, nous entrerons. Fais donc comme tu l'as prévu, et entame tes préparatifs avant l'aube.

Il désigna six hommes pour m'accompagner, car l'armurier avait réussi à fabriquer vingt-huit de ces « trompettes de Jéricho » – tout le monde les appelait ainsi, à présent. J'avais prévu que chaque homme en porterait quatre, en plus d'un maillet, tout en gardant la possibilité de courir suffisamment vite. Il ne nous fallut pas très longtemps pour remplir toutes les « trompettes » d'avoine. Comme il fallait les sceller à peu près ensemble, les assistants mirent en même temps leurs vingt-huit capuchons de métal dans la forge, afin de les chauffer au rouge. Puis mes six porteurs m'aidèrent à remplir les tubes d'eau, le *faber* prépara ses bandes de zinc saupoudrées de laiton, fixa les capuchons sur chaque trompette l'une après l'autre, et les apprentis, lui et Ansila martelèrent frénétiquement de manière à les clore de façon étanche.

Dès que les « trompettes » eurent suffisamment refroidi pour qu'on puisse les attraper à la main, chaque membre de notre groupe s'empara de quatre tubes qu'il cala sous son bras, et d'un maillet de bois. Nous fonçâmes au sommet de la colline jusqu'à la dernière rangée de maisons avant l'esplanade dégagée devant la porte d'entrée, où Théodoric et un grand nombre d'archers nous attendaient à l'abri.

— Prêts ? jeta Théodoric, qui maîtrisait parfaitement son excitation.

Il pointa son doigt vers l'est.

— L'aurore commence à peine à rosir, comme les joues de ma servante. Je crois qu'à partir d'aujourd'hui, j'appellerai cette jeune fille Aurora.

Je compris qu'il s'ingéniait par sa décontraction à mettre ses hommes à l'aise… à moins qu'il ne cherchât à me calmer, moi, dont c'était le premier jour de service effectif en tant que guerrier ostrogoth.

— À mon signal, indiqua-t-il, mes archers lanceront sur l'adversaire un déluge de flèches. Toi et tes hommes, Thorn,

pourrez alors courir en sécurité. Nous pouvons y aller ? Qu'il en soit ainsi, donc. Archers, en position !

Il se mit à leur tête, tandis qu'ils envahissaient la rue faisant face à l'esplanade, et donna ses ordres d'une voix autoritaire :

— Bandez vos arcs ! Visez… Lâchez !

Cette multitude de flèches jaillissant en même temps produisirent le souffle grondant d'une gigantesque rafale. Instantanément, Théodoric et ses archers remirent un autre trait à leur arc, et les lâchèrent aussi vite que l'avait fait le vieux Wyrd en son temps. Sans perdre de temps, je hurlai :

— Suivez-moi, mes hommes !

Et nous nous ruâmes sur l'esplanade. Les sentinelles sarmates, sans doute surprises par les monceaux de flèches de Théodoric, ne durent même pas nous remarquer dans la semi-obscurité précédant l'aurore, car aucun des projectiles lancés en guise de riposte ne fondit sur nous, et notre petit groupe de sept atteignit l'abri de l'arcade sans une égratignure.

J'avais déjà montré à mes compagnons comment ils devaient procéder, aussi n'y eut-il pas de temps perdu. Aidé de l'un d'entre eux, je commençai à enfoncer nos « trompettes », les unes au bout des autres, dans l'espace séparant le bas des portes du pavé, et nous les poussâmes à coups de maillet le plus loin que nous pouvions. Les autres s'attaquaient de leur côté aux fissures latérales, et celles au centre séparant les panneaux ou entourant le portillon. En montant sur les épaules de leurs camarades, certains atteignirent même des points plus élevés que ceux que j'avais réussi à repérer seul.

Les Sarmates, à l'intérieur, devaient forcément entendre nos bruyants coups de maillet, et en étaient sans doute éberlués. Pour ces défenseurs qui ne craignaient *a priori* que les puissants coups d'un bélier d'assaut, nous devions passer pour des gens frappant poliment à la porte pour demander l'autorisation d'entrer. Quand il ne resta plus qu'un des hommes à chercher anxieusement un endroit où enfoncer son dernier tube de métal, je lui dis :

— Garde-le. Ramenons-le avec nous. Il nous servira de témoin pour savoir comment les autres se comportent. S'il enfle ou explose, nous saurons grâce à lui si les autres ont des

chances de produire l'effet escompté. À présent, courons tous nous remettre à l'abri. Allons !

Nous nous repliâmes sans encombre, et Théodoric mit fin au déluge de flèches ordonné pour nous couvrir. Chacun se tapit de nouveau derrière la rangée de bâtisses. Théodoric et moi avions débattu de quelle attitude devaient adopter les Ostrogoths en attendant que les « trompettes » produisent leur effet, et nous étions tombés d'accord pour penser qu'il n'y avait pas grand-chose à faire. Continuer à faire pleuvoir des flèches sur eux ne les empêcherait pas d'aller voir ce que nous avions fait à leur portail : cela n'aboutirait qu'à un inutile gaspillage de flèches et d'énergie. Quand bien même ils seraient descendus inspecter l'intérieur de la porte, cela ne leur aurait pas indiqué pour autant ce qui avait été fait à l'extérieur. Et ils n'allaient certainement pas ouvrir pour s'en rendre compte.

Théodoric rassembla donc simplement ses décurions et centurions et leur expliqua la marche à suivre, si d'aventure les portes venaient à faiblir. D'abord, les hommes les plus costauds devraient sortir de leur position d'abri munis de notre bélier de substitution piloté à la main. Si, une fois le premier portail enfoncé, nous nous trouvions devant un second portail fermé à l'intérieur de l'arche, les hommes portant le bélier s'en iraient, et chacun regagnerait sa position tout le temps qu'il faudrait pour qu'on recommençât une seconde opération « Trompettes de Jéricho », et qu'elle eût le temps à son tour de porter ses fruits. Le bélier reprendrait alors du service. Dès qu'il nous donnerait enfin accès à la cité, un escadron de cavalerie muni de lances et conduit par Théodoric en personne galoperait dans la ville pour disperser tout corps rassemblé de défenseurs prêts à agir à l'intérieur des murailles. Puis quatre *contubernia*[129] d'archers feraient irruption à leur suite, afin de transpercer toute sentinelle perchée en haut des murs ou sur les toits. Enfin, le reste des six mille soldats, dont j'étais, se ruerait à pied dans la ville, munis de leurs épées et de leurs boucliers.

[129] Les tentes communes. Ce terme désigne ici les soldats partageant la même tente.

— Vos hommes devront tailler dans le tas, leur dit tout net Théodoric. Tout adversaire nous faisant face devra être tué sur place, ainsi que tous ceux qui tenteront de fuir ou de se cacher. Nous ne ferons pas de prisonniers. Ne portez pas secours aux blessés. Essayez juste de faire en sorte que vos troupes tuent le moins possible d'habitants sans défense. Vos guerriers devront ainsi épargner les femmes et les enfants. *Habái ita swe !*

En silence, tous les officiers saluèrent leur chef d'un bras levé rigide comme le fer, à la manière des Ostrogoths. Théodoric précisa :

— Autre chose, que vous aurez soin de bien faire comprendre à vos hommes. Si l'un d'entre eux venait à tomber sur un adversaire ressemblant au roi Babai ou au légat Camundus, il devra se garder de le frapper du moindre coup. Ces deux-là, en effet, m'appartiennent. Si pour une raison quelconque je ne réussissais pas à les tuer de ma main, ils devront être maintenus en vie jusqu'à ce que la ville soit prise, et que je puisse décider de leur exécution. Mais rappelez-vous bien cela : si au cours de la bataille je ne tue pas moi-même Babai et Camundus, nul ne devra le faire à ma place. Qu'il en soit ainsi !

Les officiers saluèrent de nouveau sèchement, et cette fois Théodoric leur répondit. Ils allèrent retrouver leurs troupes dans les rues bordant la colline, où ils devaient rester invisibles aux yeux des sentinelles sarmates, et s'occupèrent à préparer leurs hommes à l'assaut. Tandis qu'ils se dispersaient, je fis remarquer à Théodoric :

— Es-tu sûr de ne pas tabler sur deux faits fort incertains ? D'abord, qui dit que mes armes marcheront ? Et si c'est le cas, qu'est-ce qui te fait croire que nous réussirons à prendre la ville ?

— *Akh,* ami Thorn, répondit-il jovial, passant son bras autour de mes épaules. Dans l'un des nombreux chants épiques célébrant notre héros Jalk, le Géant Tueur, on raconte comment il vainquit un autre géant en se servant d'une tige de haricot. Je ne sais plus les détails de l'histoire, mais tout ce que j'espère, c'est que l'avoine de Thorn servira avec le même héroïsme. Et pour le reste, tu sais… J'essaie simplement d'être à la hauteur du roi mon père. Il affirmait ne jamais douter de la victoire,

c'est pourquoi il n'échouait jamais. Mais dis-moi, mon ami, quand as-tu mangé pour la dernière fois ? Viens partager mon repas. Ma servante Aurora est en train de nous faire cuire une poitrine de bœuf un peu spéciale, en guise de venaison. Un reste de cheval de combat, si tu préfères.

— Je dois garder un œil là-dessus, fis-je en lui montrant le tube de métal, et je lui expliquai pourquoi.

— Prends-le avec toi. On pourra le surveiller en mangeant.

Il ne se passa rien au moins durant le temps de notre repas. Nous ne nous attendions pas à ce qu'il agisse si tôt, il est vrai. Je remerciai Théodoric pour cette collation, en fis de même avec Aurora qui rougit et gagnai la rue adjacente où était cantonné l'escadron auquel j'avais été rattaché.

Et j'attendis, j'attendis… et six mille Ostrogoths firent de même, des heures durant. Au cours de cette interminable journée, un millier d'entre eux au moins, j'en suis sûr, s'arrangèrent pour passer à l'endroit où j'attendais près de ma *turma,* afin de jeter un coup d'œil sur moi et sur ma silencieuse « trompette de Jéricho ». Au début, ces regards étaient curieux ou songeurs. Mais au fil des heures, ils se firent soupçonneux, goguenards, et bientôt vindicatifs. Il faut le dire, tous étaient coiffés d'un casque et vêtus d'une armure, or la température ne cessait d'augmenter. Tous suaient et souffraient d'intenses démangeaisons sous leurs téguments de cuir et de métal, et la dernière nourriture qu'ils avaient prise, distribuée durant la nuit précédente, avait consisté en quelques biscuits de son accompagnés d'un peu d'eau tiède. De plus, nous devions tous rester silencieux ou ne parler qu'à voix basse, et ne faire aucun bruit avec nos armes. Interdit aussi, bien entendu, de rire ou de chanter… si tant est qu'il y eût de quoi le faire dans les circonstances présentes.

La tombée du jour apporta un relatif soulagement à notre interminable tourment, car la nuit était fraîche. Ma « trompette » n'avait émis aucun son et n'avait même pas frémi, or nous n'avions rien d'autre à faire que d'attendre – et d'espérer… C'est donc ce que nous fîmes, non sans un grand nombre de grommellements dans les rangs. La nuit venue, chacun se prépara à dormir comme il le pouvait à même le pavé

de la rue, et les *optio* de chaque *turma* désignèrent un tour de garde des hommes qui devraient rester éveillés et sur le qui-vive. N'ayant pas été désigné parmi les veilleurs, je confiai mon tube à l'*optio,* un guerrier grisonnant nommé Daila, et demandai à ce que les hommes qui prendraient la garde le surveillent à tour de rôle.

— Qu'on me réveille immédiatement, ajoutai-je, s'il enfle, éclate ou pétille, bref s'il se passe quoi que ce soit.

L'*optio* enveloppa l'objet que je lui tendais d'un regard sinistre, puis jeta un coup d'œil à mon armure grotesquement surdimensionnée, et fit d'un ton pince-sans-rire :

— Petit scarabée, je crois que tu vas pouvoir ronfler tout ton saoul le restant de la nuit. Mon père était paysan. Autant te le dire, l'avoine met sept jours à germer. Si nous devons attendre que ces grains aient suffisamment poussé pour écarter les portes, autant tous nous préparer à dormir ici une bonne partie de l'été.

Je ne parvins qu'à murmurer d'une voix peu convaincue :

— Je ne crois pas que les grains aient réellement besoin de pousser…

Mais Daila était déjà parti, afin d'attribuer le premier tour de garde.

Il avait eu raison sur un point : je passai une bonne nuit. Je ne fus nullement dérangé, jusqu'à ce que l'aurore rougissante me réveille. Je m'empressai vers l'homme de garde, qui bâillait à s'en décrocher la mâchoire et me lança le tube en grognant : « Rien à signaler. » J'attrapai l'objet, le couvrant d'un regard presque aussi méprisant que celui de la sentinelle, puis me frayai un chemin entre les guerriers en train de se réveiller et de s'étirer, jusqu'à l'*optio* Daila, à qui je demandai l'autorisation d'aller voir Théodoric.

À l'escadron des lanciers, on m'indiqua que Théodoric, qui avait passé la nuit à attendre comme tout un chacun, avait regagné son quartier général. Je me rendis donc sans enthousiasme jusqu'à chez lui, et j'étais tellement abattu de découragement et de désillusion, que ma tunique de cuir dut finir par traîner par terre.

— Eh bien tant pis, laissons tomber, soupira Théodoric, quand je lui eus douloureusement transmis les nouvelles. Ça valait le coup d'essayer, de toute façon. Laisse-moi te récompenser d'avoir osé la tentative, Thorn. Sers-toi, il reste un peu de cette viande de cheval.

Il demanda à Aurora de nous apporter à manger. Quand elle arriva, il lui tendit le tube d'avoine et lui dit :

— Soyez gentille, ôtez cela de notre vue.

Ce fut un bien morne repas que nous partageâmes ensemble, assis dans nos armures inutiles. Théodoric n'avait apparemment pas d'autre idée à proposer pour le siège. Je n'en avais pas non plus, et si cela avait été le cas, je n'aurais pas osé l'exprimer. Aussi, hormis les bruits de notre mastication et ceux des gorgées d'eau de nos gobelets, il n'y eut rien d'autre à entendre, jusqu'à ce qu'une faible plainte inarticulée nous parvienne de la cuisine.

Théodoric et moi échangeâmes un regard au-dessus de la table, et nous précipitâmes ensemble vers la porte. La jeune fille était adossée au mur de la minuscule cuisine, et pour changer, elle n'était plus rose mais blanche comme un linge. L'œil agrandi d'horreur, elle regardait le foyer de la cheminée de brique. Sur l'un de ses rebords elle avait déposé la « trompette », avant de placer par-dessus plus tard, sans y prendre garde, une louche à long manche. Or cette dernière était en train de ramper, de son propre chef, ce qui ne laissait pas d'être assez inquiétant, vers le côté du rebord en question. Au moment où nous la fixions tous les trois, elle accéléra même légèrement sa reptation, parvint en équilibre instable au bord de la cheminée, et bascula sur le sol de terre battue.

— Les trompettes sonnent ! exulta Théodoric. Ça a enflé !

— Oui, mais si doucement…, murmurai-je.

— Peut-être cela suffira-t-il. Soyez bénie, Aurora !

Il planta un baiser sur sa joue encore pâle, puis me fit un signe urgent :

— Suis-moi, Thorn !

Il saisit la lance qu'il avait posée de côté tandis que nous mangions, enfila son casque et sortit en trombe. Je coiffai précipitamment le mien et le suivis. Nous étions à peine sortis

qu'un nouveau son nous parvint. C'était un long grincement qui semblait faire résonner tout l'air alentour. Théodoric remonta en courant la rue qui menait au portail, et je le suivis. Tandis que nous courions, le bruit devint plus aigu, se mua en une sorte de mélopée, et bientôt en un cri intense et perçant. Les Ostrogoths que nous dépassions étaient tous debout, groupés les uns auprès des autres, et l'esprit rempli de confusion, ils serraient convulsivement leurs armes. De nombreux officiers, laissant la tête dépasser légèrement de l'abri des maisons, lorgnaient d'un œil curieux en direction du portail. Théodoric ne chercha pas à se protéger ; il courut droit vers l'extrémité de l'esplanade faisant face à l'entrée. Mais nulle flèche ne fut tirée des hauteurs de la muraille ; les Sarmates devaient être aussi perplexes et interloqués que nos hommes.

Quand je rejoignis Théodoric, il s'esclaffa en pointant du doigt la porte, et entama une petite danse d'allégresse. Ce son surnaturel qui faisait vibrer l'air provenait bien du portail lui-même. Contraint, imperceptiblement déformé aux endroits où mes hommes et moi avions inséré nos tubes de métal, il exhalait maintenant une puissante plainte d'agonie. Au fracas initial se mêlèrent d'autres bruits : grognements désapprobateurs du vieux bois entêté qu'on forçait, craquements de la structure comprimée se brisant en éclats, hurlements des pointes de fer et verrous geignant sous la torsion. Je pouvais voir et entendre les énormes agrafes et bossages de fer, arrachés çà et là des madriers de surface, s'extraire dans un rude grincement nasillard.

Soudain le point faible du portail, le portillon inséré dans son battant de droite, arrivé à son point de gauchissement ultime, se brisa par endroits. Ce volet était aménagé de façon à laisser passer une personne à la fois. Lorsqu'il éclata en plusieurs morceaux, il laissa entrevoir vers le haut une lourde traverse de défense bloquant l'arrière de la porte. Mais il formait désormais un enchevêtrement de planches brisées qui pouvait être nettoyé et libérait une hauteur équivalant à la taille d'un homme et demi.

Théodoric se retourna instantanément et cria à l'escadron d'infanterie le plus proche :

— Dix hommes munis d'épées ! Au portail ! Dégagez-moi ce portillon ! Entrez là-dedans et enlevez toutes les traverses !

Les dix premiers guerriers de la colonne avancèrent sans hésiter sur l'esplanade. Les sentinelles sarmates ayant suffisamment repris leurs esprits pour décocher une volée de flèches, seuls neuf parvinrent au portail, tandis que Théodoric et moi nous mettions à l'abri à l'angle d'une maison proche. Les premiers soldats arrivés sur place s'attaquèrent à coups d'épée aux fragments du volet déformé puis les arrachèrent à mains nues, et l'un après l'autre, les neuf hommes se baissèrent et entrèrent par l'ouverture déchiquetée. Ils savaient pertinemment que si les Sarmates les attendaient à l'intérieur, cette entrée équivaudrait à un suicide, mais ils le firent malgré tout, et hardiment. Théodoric ordonna alors :

— Amenez le bélier !

La pointe émoussée de l'engin émergea de derrière la rangée de maisons où on l'avait dissimulé. Les porteurs manœuvrèrent lentement le tronc pour lui faire passer le coin, mais dès qu'il fut dans l'alignement de la rue principale, pointé dans notre direction, le soldat conduisant l'assaut cria :

— Gauche, droite ! Au petit trot ! Gauche, droite ! Pleine course !

Et le bélier fonça vers la porte à la vitesse maximale.

Bien que les neuf premiers éclaireurs soient à présent tous entrés, et qu'ils n'aient manifesté aucun signe indiquant ce qu'ils étaient devenus ou ce qu'ils faisaient, Théodoric, d'un geste décidé de sa lance en direction du portail, signifia aux porteurs du bélier qu'il fallait poursuivre leur course sans pause, afin de garder intacte la force de leur élan. Que la porte s'ouvrît, qu'elle montrât quelques signes de faiblesse ou résistât au contraire fermement, ils devaient continuer à la percuter de toutes leurs forces.

C'est alors que le portail s'ouvrit de l'intérieur, de trois empans tout au plus, mais assez pour laisser voir au-delà l'agitation diffuse qui se déroulait à l'intérieur des remparts. En fait, nous le comprîmes tous très vite, plusieurs phénomènes se produisaient simultanément. Nos neuf éclaireurs avaient trouvé de l'autre côté, comme l'avait supposé Théodoric, un second

portail solidement clos. Ils n'en avaient pas moins immédiatement entrepris de déloger les énormes solives obturant le portail extérieur, les soulevant de leurs cavités des murs latéraux et de leurs tasseaux sur les deux panneaux de la porte.

Alors qu'ils commençaient à pousser ces derniers, le portail intérieur s'ouvrit lui aussi, comme par miracle. Les gardes sarmates avaient eu la mauvaise idée de choisir cet instant précis pour aller enquêter sur les bruits étranges perçus de derrière leur porte.

Dans une même séquence enchaînée, notre bélier frappa l'ouverture à peine disjointe du portail extérieur, projetant violemment les deux panneaux contre les murs de l'arcade, et grâce à l'élan des pousseurs, l'instrument lancé à pleine vitesse défonça également la porte intérieure. Il s'ensuivit alors une brutale confusion de chutes, de bras battant l'air, de corps écrasés ou projetés les uns sur les autres, dans une effroyable clameur de hurlements, de jurons, de cris terrifiés. Mais ce qui frappa le plus mon regard fut le jaillissement métallique, semblable à une tempête de neige, de mes « trompettes de Jéricho » expédiées au loin dans toutes les directions.

— Lanciers ! À ma suite ! hurla Théodoric.

Il se rua sans les attendre en direction du portail, ignorant la pluie de flèches qui tombait des murailles, et enjambant deux des pousseurs de bélier transpercés par ces tirs.

Devant son ardeur à se livrer au combat, je fus tenté de me projeter en avant dans mon impatience à le suivre. Mais je me dominai et attendis l'arrivée des lanciers à cheval, puis de la *contubernia* d'archers, suivie de deux ou trois escadrons de fantassins armés d'épées, leur bouclier protecteur levé à la hauteur de leur tête pour parer le déluge de flèches. J'attendis que vînt le tour de mon escadron, et au moment de basculer vers l'avant, j'eus le temps, l'espace d'un éclair, d'adresser un large et rayonnant sourire de triomphe à notre *optio,* Daila.

36

Je ne saurais donner l'exact compte-rendu de ce que fut la bataille de Singidunum. Aucun des guerriers qui y prirent part n'en aurait été capable. Quel que soit l'engagement considéré, le combattant individuel n'est jamais conscient que des péripéties auxquelles il a lui-même réellement participé. Au cours de celles-ci, il ne distingue que les camarades qui l'entourent et ses ennemis les plus proches, ne perçoit que ceux qui avancent, reculent, tuent ou meurent. Tout le reste de l'action est aussi éloigné de lui que si elle avait lieu sur un autre continent, et il ne comprend qu'il y a eu défaite ou victoire que lorsque le combat est achevé.

Même durant la petite portion de bataille qu'il est en train de vivre, il se peut qu'il accorde plus d'importance à des détails insignifiants qu'à l'action dans laquelle il se trouve engagé. Un guerrier entraîné et expérimenté peut fort bien dégainer son épée et embrocher un ennemi, tout en prêtant attention à des broutilles incroyablement futiles. Étant moi-même suffisamment aguerri au maniement de l'épée, je me préoccupais de tout autre chose que de la façon dont je m'en servais, surtout conscient de ce qui m'environnait.

La sueur coulant de ma visière et troublant ma vision… l'irritation du frottement sur les rougeurs nées sous mes bras, d'avoir gardé si longtemps mon armure… la poussière de la rue soulevée par les pieds des innombrables combattants, qui me bouchait le nez et me piquait les yeux… la sensation de chaleur et de lourdeur de mes pieds, enflés par cet interminable confinement dans mes bottes… l'envahissant tumulte de cris, de grognements, de jurons et de hurlements… l'assourdissant tintement des coups d'épée frappant les casques, les armures et les boucliers, dont la commotion vous ébranlait aussi fort que si quelqu'un frappait à toute volée vos oreilles de ses mains en coupelle… l'écœurante odeur douceâtre du sang répandu, la

puanteur des excréments se vidant des boyaux des mourants, et l'âcre odeur de la peur, omniprésente…

*

Les flèches décroissaient en nombre à mesure que nous progressions, au pas de course et à quatre de front, nos boucliers relevés au-dessus de nos têtes. Nous dûmes nous frayer un chemin parmi de nombreux corps, certains déjà inertes, d'autres se mouvant encore faiblement, sur le pavé de l'esplanade menant au passage ravagé de l'arche de l'entrée. Une fois dans la ville, notre *turma* se fondit dans la masse, et ce fut désormais chacun pour soi.

Tandis nous nous répandions à travers la cité, nous ne rencontrâmes pas vraiment de résistance organisée. S'il y avait eu là, à l'origine, une lourde phalange solidement armée pour repousser notre invasion, Théodoric et ses lanciers l'avaient bel et bien balayée. Et ses archers n'avaient eu aucun mal à décimer les Sarmates perchés sur cette partie de la muraille, ceux-ci étant postés sur un simple rayonnage de planches sans protection vers l'arrière. La plupart des corps gisaient aux alentours de l'entrée et au pied des murs, et je vis parmi eux deux fois plus de Sarmates que d'Ostrogoths.

Comme les autres soldats de mon escadron, je parcourus le dédale des rues de la cité, en quête de confrontation avec l'ennemi. J'avais décidé pour cela de suivre notre *optio,* Daila, estimant qu'il était le mieux placé pour mener l'action là où nécessaire… et le meilleur à garder à ses côtés si je devais me lancer dans la bagarre. Nous dépassâmes un grand nombre de soldats en train de se battre au corps à corps, de groupes emmêlés ou de masses d'hommes aux prises, mais les Ostrogoths impliqués dans ces combats étant clairement en position de se débrouiller seuls, nous n'interférâmes point. Des habitants de la cité, nous pûmes à peine capter de temps à autre la face terrifiée d'un homme ou d'une femme, guettant avec appréhension de derrière un volet, par la fissure d'une porte ou du sommet d'un toit.

Enfin, sur une place de la ville, Daila se fraya un passage à coups de coude à l'intérieur d'un groupe de combattants, et je décidai de le suivre. Six ou sept Ostrogoths se trouvaient aux prises avec un nombre équivalent de Sarmates, rangés en un anneau protecteur autour d'un homme. Celui-ci était âgé, sans armes, à l'évidence terrifié, et au vu des circonstances présentes, très étrangement vêtu, puisqu'il portait une riche toge verte ourlée d'or. Sa voix, si perçante qu'elle en dominait le tumulte des armes, implorait la pitié dans plusieurs langues :

— *Clementia ! Eleéo ! Armahaírtei !*

Dès que l'*optio* et moi-même nous fûmes joints à l'échauffourée, les Sarmates se trouvèrent vite submergés. Mais je dois à la vérité de confesser que je n'accomplis nul exploit individuel au cours de cette petite victoire. Tout en délivrant plusieurs coups bien sentis de mon *gladius,* je me rendis compte qu'il n'entamait qu'à peine l'armure d'écailles des Sarmates. L'épée au serpent torsadé des Ostrogoths, en revanche, les fendait sans problème. Trois des Sarmates tombèrent, et les autres prirent la poudre d'escampette. À cet instant, l'un des Ostrogoths se détendit pour porter un coup fatal au vieil homme. Daila fut plus rapide que lui. À mon intense stupéfaction cependant, il n'abattit pas son glaive sur le vieillard, mais embrocha l'Ostrogoth, qui tomba comme une souche. Aucun des compagnons de l'homme qui venait d'être tué ne se récria, ni ne sembla surpris ; ils se lancèrent tout simplement à la poursuite de leurs ennemis en fuite. Je m'exclamai à l'intention de l'*optio* :

— Vous venez de tuer l'un des nôtres !

— *Ja,* grogna-t-il. Celui-là désobéissait aux ordres, ce qui méritait une punition immédiate. L'homme qu'il était sur le point de tuer ne peut être que le légat Camundus.

L'abjecte créature balbutiait un chapelet de remerciements, toujours en langues variées, et se jeta vers nous dans le but de nous embrasser, éperdu de reconnaissance. Mais Daila l'évita, bondit derrière lui et d'un mouvement tournant de son épée, sectionna net les ligaments des genoux du vieillard. Camundus poussa un hurlement, et tomba comme si ses jambes avaient été carrément coupées sous son corps.

— Cela lui permettra de rester à l'endroit où nous saurons le retrouver, grommela l'*optio*. Maintenant, petit scarabée, tu vas te charger de lui éviter toute autre molestation jusqu'à ce que Théodoric soit prêt à… *Attention !*

Daila avait repéré l'archer embusqué sur un toit, et fait un pas de côté en hurlant son avertissement, mais celui-ci me parvint trop tard. Une flèche me transperça avec la force d'un coup de maillet dans le côté droit du dos. L'impact me projeta vers l'avant et sur le côté, je tombai face contre terre sur les pavés ronds, et mon casque percuta le sol avec une telle violence que je perdis pratiquement connaissance.

J'entendis vaguement Daila prononcer :

— Dommage, petit scarabée. Mais crois-moi, celui-là ne l'emportera pas au paradis.

Et toujours dans le même flou cotonneux, j'entendis le bruit de ses bottes s'éloigner. Il ne faisait qu'obéir aux ordres. Théodoric avait été clair : « Ne portez pas secours aux blessés. »

Je pus aussi entendre le légat blessé gémir et sangloter comme un gosse, allongé pas très loin de moi, mais j'étais trop étourdi et souffrant pour ouvrir les yeux et me rendre compte où il était. Je me sentais totalement vidé et flasque, du fait du choc qui m'avait projeté au sol, mais je réalisai que ma main droite était toujours crispée sur mon épée, et tentai de m'en servir comme d'un levier pour me retourner sur le dos. L'arrière de la flèche qui m'avait traversé le flanc faisait saillie, de telle sorte que je ne pus faire que la moitié du demi-tour escompté. J'aurais pu tenter de la briser en remuant sur moi-même, mais je m'immobilisai, d'une part pour récupérer et conserver mes forces, d'autre part car je venais d'entendre un nouveau bruit de bottes. Le légat mutilé recommença à plaider, pas pour implorer pitié cette fois, mais pour demander de l'aide, et seulement en grec :

— *Boé ! Boethéos !*

Une rude voix enrouée lui répondit, avec un fort accent grec :

— Reste tranquille, Camundus. Laisse-moi juste d'abord m'assurer que ton assaillant est bien mort.

Je rouvris les yeux, juste assez pour apercevoir à travers la fente un soldat à l'armure d'écailles et au casque conique en

train de s'approcher de moi, apparemment l'un des gardes du légat précédemment mis en fuite. Il toisa de sa hauteur mon corps immobile dans son armure trop grande percée d'une flèche, et marmonna :

— Par Ares, les Goths envoient donc se battre des enfants, maintenant ?

Et il souleva son épée à deux mains pour me donner le coup de grâce. Faisant appel à toute mon énergie, je relevai vigoureusement la lame de mon épée droit entre ses jambes, sous la jupe de son corselet, la faisant pénétrer profondément dans les parties intimes de son corps. L'homme poussa le cri le plus horrible que j'eusse jamais entendu de ma vie, un hurlement à vous faire dresser les cheveux sur la tête. Il retomba sur le dos, loin de moi, du sang jaillissant à gros bouillons de son entrejambe, et il se mit à tourner en cercles et à gratter le pavé tel un crabe en folie, sans tenter de se relever ou de me sauter dessus, essayant juste de fuir sa douleur, qui devait être insupportable.

Lentement, toujours embrumé, je me remis sur pieds et restai un instant debout, réprimant la nausée en attendant que ma tête cessât de tourner. Puis je marchai sur l'homme, et m'agenouillai sur sa poitrine pour comprimer ses entrechats. Ne pouvant percer son armure, je pliai sa tête en arrière pour dénuder sa gorge et, aussi miséricordieusement que je le pus, je lui sciai le cou jusqu'à ce que mon épée rencontrât les os de sa colonne vertébrale.

Ce fut la seule action au corps à corps à laquelle je participai au cours de la bataille de Singidunum, et je m'en sortis sans même une petite cicatrice en guise de souvenir. Je me trouvais bel et bien barbouillé de sang, mais de sang sarmate seulement. Ce guerrier, tout comme Daila, m'avait cru empalé par la flèche qui m'avait traversé. Mais je remerciai Mars, Ares, Tyr et tous les autres dieux de la Guerre existants d'avoir été, pour l'occasion, comme « une noisette dans une coquille de noix ». La flèche avait en effet tout simplement traversé mon corselet trop ample, et glissé le long de ma cage thoracique sans me faire une égratignure.

À force de contorsions, je réussis à attraper la partie en saillie et à l'arracher de mon dos. Je marchai alors sur le légat, qui s'éloigna avec crainte de mon épée sanglante en criant :

— *Armahaírtei ! Clementia !*

— *Akh, slaváith !* crachai-je d'un air mauvais, et il se tint coi pendant que j'essuyais mon glaive sur l'ourlet à galon doré de sa fine toge.

J'attrapai Camundus sous les bras et le traînai à l'écart de cette scène de carnage jusqu'à l'abri d'un porche situé de l'autre côté de la place. Ses jambes incisées laissèrent sur le pavé deux longues traînées de sang.

Nous demeurâmes stationnés là le restant de la journée, durant lequel des groupes de guerriers – des Sarmates poursuivis par des Ostrogoths, ou l'inverse – martelaient de leur pas le pavé de la place, ou s'y arrêtaient pour se retourner et y livrer combat. Vers le milieu de l'après-midi, les poursuites cessèrent, car tous les soldats qui passaient étaient désormais des Ostrogoths, occupés à réduire les dernières poches de résistance de la ville. La plupart traquaient le moindre Sarmate embusqué, ou s'assuraient que tous ceux qui gisaient sur le sol étaient bien morts. D'autres recherchaient et transportaient ou aidaient à se mouvoir ceux de nos blessés que l'on pouvait encore sauver, les emmenant jusqu'au *lekeis,* occupé comme on l'imagine. J'appris par la suite que nos combattants avaient passé au peigne fin chaque bâtiment de Singidunum, chaque pièce, visitant de fond en comble les toilettes, mais ils n'avaient trouvé que très peu de Sarmates lâchement dissimulés dans un recoin ou un autre ; presque tous avaient fait face avec courage et combattu jusqu'à la mort.

Pas loin du coucher du soleil, deux hommes s'approchèrent d'un pas tranquille vers l'endroit où Camundus et moi attendions assis sous le porche. Ils avaient une armure tout éraflée et ensanglantée, mais ne portaient pas de casque, même si l'un d'eux semblait transporter le sien, ou quelque chose qui lui ressemblait, dans un sac de cuir. C'étaient Théodoric et Daila. L'*optio* amenait le roi jusqu'à l'endroit où Camundus avait été laissé vivant, et voulait à l'évidence lui montrer en même temps le corps de son ami Thorn, car tous deux

poussèrent des exclamations de surprise en me retrouvant sain et sauf, occupé à remplir jusqu'au bout ma tâche de gardien de Camundus.

— J'aurais dû me douter que Daila se trompait ! fit Théodoric soulagé, me tapant sur l'épaule au lieu de me retourner mon salut. Le Thorn capable de jouer si effrontément au *clarissimus* pouvait tout aussi facilement incarner un très convaincant cadavre.

— Par le marteau de Thor, petit scarabée, dit Daila avec un humour un peu lourd, tu as tout intérêt à garder cette armure trop grande, n'est-ce pas ? D'ailleurs, nous devrions peut-être tous en porter une pareille.

— Il aurait été dommage, poursuivit Théodoric, que tu sois tué avant de nous voir achever la conquête de la ville, vu la part déterminante que tu as prise à son invasion. Je suis heureux de t'annoncer que les neuf mille Sarmates ont été exterminés jusqu'au dernier.

— Et leur roi, Babai ? m'enquis-je.

L'*optio,* rayonnant, ouvrit son sac et en tira par les cheveux la tête coupée de Babai. Bien que celle-ci laissât couler par le cou du sang et d'autres substances, ses yeux ouverts conservaient un regard courroucé, et sa bouche était fixée dans un rictus de rage. Cela aurait pu être la tête de n'importe quel guerrier sarmate, excepté que son front était ceint d'un bandeau d'or.

Camundus, qui n'avait pas cessé de gémir derrière nous et de tenter de placer un mot, sombra soudain dans un silence horrifié. Nous nous tournâmes alors tous trois vers lui. Il dut ouvrir et refermer plusieurs fois la bouche avant de réussir à articuler quelque chose.

— Babai, déclara-t-il d'une voix grinçante, m'a trahi pour prendre la cité.

— Ce misérable médit des morts, alors qu'ils ne sont plus là pour se défendre, cracha Daila. De plus, il ment. Quand nous l'avons trouvé, il était entouré de gardes du corps sarmates, prêts à tuer pour le défendre.

— Bien sûr qu'il ment, renchérit Théodoric. S'il disait vrai, il serait déjà mort dans l'honneur. Après avoir perdu sa ville, il se

serait, comme tout bon Romain, embroché sur sa propre épée. Alors qu'il va maintenant devoir faire usage de la mienne.

Théodoric dégaina son épée, et sans cérémonie, d'un seul coup, il ouvrit à la fois la toge de Camundus et son abdomen. Le légat ne cria pas. La coupure avait dû être trop vive et cinglante pour lui causer une douleur immédiate. Il haleta et rassembla ses mains autour de la blessure béante pour empêcher ses intestins d'en sortir.

— Tu ne l'as pas décapité ? s'enquit Daila avec désinvolture.

— Un traître ne mérite pas la mort d'un ennemi honorable. Cette blessure au ventre lui vaudra des heures d'intolérable souffrance avant qu'il ne meure. Qu'un homme le surveille jusqu'à ce qu'il expire, et alors seulement, qu'on m'amène sa tête. Qu'il en soit ainsi !

— *Ja,* Théodoric, clama Daila, saluant d'un geste vif.

— Thorn, tu dois mourir de faim et de soif. Viens, nous allons festoyer sur la place centrale.

En cours de route, je dis à Théodoric :

— Tu as parlé de neuf mille ennemis défaits. Mais qu'en est-il de nos hommes ?

D'un ton satisfait et enjoué, il répondit :

— Nous nous sommes bien débrouillés, je savais qu'il en serait ainsi. Peut-être deux mille morts, et environ un millier de blessés. La plupart s'en sortiront, même si certains ne pourront plus jamais combattre.

Considérant les circonstances plus que difficiles, je devais admettre que les Ostrogoths avaient en effet bien tiré leur épingle du jeu. Mais je ne pus m'empêcher d'ajouter :

— Tu ne me sembles pas très affecté par ces pertes. Après tout… nous avons tout de même des milliers de blessés et de tués !

Il me lança un regard de côté.

— Si tu veux dire que je devrais pleurer sur leur sort, *ne*, n'y compte pas. Je ne pleurerais pas si tous mes officiers de haut rang avaient péri dans l'attaque, et pas davantage si toi et mes amis étaient tombés également. J'espère bien que personne ne me pleurerait, si j'avais subi le même sort, moi aussi. Combattre est la vocation du guerrier, c'est son devoir et son plaisir. S'il

faut mourir, qu'il meure. En ce jour, je me réjouis car ce pour quoi tous ont combattu a fini par tomber. Et où qu'ils soient, dans le ciel ou au Walhalla, les morts s'en réjouissent avec moi, j'en suis sûr.

— *Ja,* je ne te contredirai pas sur ce point. Cependant, l'*optio* Daila a dû t'en parler, l'un de nous au moins a péri de la main d'un des ses camarades ostrogoths… en l'occurrence celle de Daila lui-même.

— Il n'a fait que son devoir. Tout comme moi, lorsque j'ai infligé à Camundus sa mortelle blessure, tout à l'heure. La désobéissance aux ordres d'un officier supérieur est un crime, comme l'a été l'indiscutable trahison du légat. Et les crimes doivent être punis sur-le-champ.

— Mais je pense, et un procès équitable l'aurait montré, que la victime de Daila s'est rendue coupable plus d'impulsivité que d'insoumission. Il a certes agi sans réfléchir, mais dans l'ardeur de la bataille…

— Un procès équitable ? coupa Théodoric ébahi, comme si je venais de demander un pardon inconditionnel pour tous les malfaisants. *Vái,* Thorn, ce sont bien là les lois romaines. Nous obéissons aux anciennes lois des Goths, bien plus sensées. Quand un criminel est pris sur le fait ou se trouve d'une façon ou d'une autre indiscutablement coupable, tout procès serait superflu. Si le crime s'est déroulé à l'insu de tous, ou que pour toute autre raison, il y a doute sur la culpabilité de l'accusé, dans ce cas oui, on organise un procès. Mais de telles occasions sont rares.

Il fit une pause et sourit, rayonnant.

— C'est la raison pour laquelle nous autres Goths avons tendance à être plutôt ouverts et directs, dans nos péchés comme dans nos bonnes actions. À présent, nous voici arrivés sur la place où va se tenir le banquet. Vautrons-nous sans vergogne dans le péché de gloutonnerie.

Les décurions, *signiferi* et *optiones* de Théodoric avaient, semble-t-il, mis à contribution chacun des habitants de la ville, à l'exception des plus jeunes enfants, et la population ne manifestait pas un grand enthousiasme à la tâche. Pour les gens aisés et les mieux nourris de la cité, cette prise de Singidunum

ne signifiait rien d'autre qu'un changement de maîtres. Les hommes et leurs fils avaient été assignés à la répugnante corvée d'aller chercher les cadavres, de leur ôter leurs armures, leurs armes et tout ce qui pouvait avoir de la valeur, et d'en débarrasser la ville. Vu le nombre des corps, cette tâche les occuperait sans doute de longs jours encore. Comme je devais le découvrir, on leur avait simplement demandé de les jeter du haut de la falaise, afin qu'ils aillent s'écraser dans la plaine en contrebas, où d'autres étaient chargés de les arroser d'huile et de poix et de les disposer en un gigantesque bûcher où l'on procéderait à leur crémation.

Aux femmes et à leurs filles, on avait demandé d'ouvrir les réserves de nourriture, de les faire cuire et de les servir, d'une part aux Ostrogoths affamés de la troupe, mais aussi aux habitants faméliques des faubourgs. Aussi de grands feux crépitaient-ils sur la place centrale, tandis que la fumée montait des cheminées alentour. Les femmes allaient et venaient, chargées de plateaux lourdement garnis de miches de pain et de morceaux de fromage, ainsi que de chopes, de cruches et de pichets. La place et toutes les rues y conduisant étaient bondées de nos guerriers et des habitants de l'extérieur – j'y vis même Aurora accompagnée de ses parents – en train de se servir avidement une portion de nourriture, ou d'agripper un plat élégant ou un bol et d'y puiser, voraces, sans le secours d'un quelconque ustensile.

La foule se fendit respectueusement pour laisser passer Théodoric, et je me glissai à ses côtés. Après avoir saisi un peu de viande, de pain et de vin, nous avisâmes un coin inoccupé sur les pavés ronds et Théodoric s'y assit sans cérémonie avant de se mettre à dévorer aussi peu royalement que moi, avec l'avidité de n'importe quel soldat ou gosse invité à partager le festin.

Dès que notre faim et notre soif furent un peu assouvies, je demandai à Théodoric :

— Et maintenant, que va-t-il se passer ?

— Rien, j'espère. Du moins pas ici, pour un certain temps. Les habitants de Singidunum ne sont pas plus heureux de nous voir qu'ils ne l'ont été avec les Sarmates. D'un autre côté, en définitive, ils n'ont pas non plus trop souffert. Les Sarmates

n'ont pas eu l'occasion de piller et d'emporter du butin, et j'ai interdit aux miens de le faire. Pas de pillage, ni de viols. À chacun, s'il en est capable, de trouver son Aurora. Je veux que la cité soit intacte et qu'elle demeure respectée, faute de quoi elle ne me sera d'aucune utilité dans le marché que je compte soumettre à l'Empire.

— Tu vas donc devoir l'occuper et y résider quelque temps.

— *Ja,* et cela avec environ trois mille hommes valides, seulement. Au nord du Danuvius, en Vieille Dacie, il reste bien d'autres de ces Sarmates de Babai, sans compter leurs alliés, les Scires. Mais le roi Babai ayant décidé de conduire en personne l'occupation de Singidunum et de s'y fixer, ces gens sont à présent privés de chef, et ne sauront momentanément plus à qui se vouer. Tant que ne sera pas propagée la nouvelle, par quelque espion, que la ville est tombée et que Babai a péri, nulle contre-attaque d'envergure n'est à craindre.

— Ils en attendent cependant forcément des informations, objectai-je. Ce n'était un secret pour personne que la ville et leur roi se trouvaient assiégés.

— C'est vrai. Aussi ai-je déjà posté des sentinelles pour empêcher tout traître ou citoyen désabusé de se glisser jusqu'au Danuvius pour divulguer la nouvelle. Je vais mettre en garnison dans la ville la moitié de mes troupes pour veiller sur les blessés et reconstruire les portes. Pendant qu'ils s'y emploieront, j'arpenterai la campagne avec des patrouilles, comme avant, afin d'intercepter tout Sarmate qui rôderait par ici, et m'arrangerai pour qu'aucun ne puisse en réchapper et ainsi répandre la nouvelle de la chute de Singidunum. J'ai aussi envoyé au galop des messagers vers le sud-est, à la rencontre de mes convois de marchandises. Ils devront faire en sorte de hâter leur marche, et demanderont des renforts supplémentaires.

— À quel poste as-tu décidé de m'employer ? demandai-je. Comme sentinelle ? En garnison ? Comme messager ? Dans une patrouille ?

Il me considéra d'un regard amusé.

— Tu as soif de continuer à te battre, hein ? Tu te considères toujours comme un simple soldat, c'est bien cela ?

— Comment cela, un simple soldat ? protestai-je. C'est pour devenir soldat que j'ai traversé la moitié de l'Europe. C'est à cette fonction que je me suis patiemment préparé, et entraîné. N'est-ce pas aussi à cela que tu m'as convié et même invité, à Vindobona ? Un combattant, oui, de la tribu des Ostrogoths. Qu'es-tu donc toi-même, si ce n'est un guerrier ?

— Ma foi, je suis aussi celui qui les commande. Et le roi de bien d'autres personnes encore. Je dois utiliser au mieux ces forces afin de servir les intérêts de mon peuple.

— C'est précisément ce que je te demande. De m'assigner un rôle qui aille dans ce sens.

— *Iésus,* Thorn ! Je te l'ai dit il y a longtemps déjà… ne sois pas humble. Si tu veux jouer au modeste, je te traiterai comme le premier *tetzte* venu me solliciter. Je ferai de toi un garçon de cuisine dans une arrière-tente, loin de toute action et de tout rêve de combat.

— *Gudisks Himins,* tout mais pas cela ! me récriai-je, bien conscient qu'il plaisantait. C'est le premier emploi que j'ai occupé naguère. J'espère bien que mon destin me mènera un peu plus haut.

— *Vái,* n'importe quel paysan sorti de sa ferme est capable d'apprendre à utiliser une épée, une lance ou un arc. Pourvu qu'il ait quelque intelligence et un peu d'habileté, il pourra grimper ensuite en grade et passer décurion, *signifer, optio,* que sais-je encore !

— Très bien, fis-je. Alors je ne serai ni humble ni modeste. Je n'ai rien contre le fait de monter en grade, le cas échéant. Je l'admets.

— *Balgs-daddja !* fit-il, impatienté. Tu possèdes bien plus que l'intelligence et l'habileté. Tu fais preuve d'imagination et d'esprit d'initiative. J'ai ri quand je t'ai vu attacher une corde autour de ton cheval, et cette invention s'est révélée fructueuse. J'ai souri à l'évocation de tes « trompettes de Jéricho » remplies de grains d'avoine, or elles ont amplement prouvé leur efficacité. Je t'ai laissé participer comme simple homme du rang à la prise de la ville, juste pour te faire goûter au combat au corps à corps que tu souhaitais connaître. Tu t'en es bien sorti, comme du reste, et je suis heureux que tu aies survécu.

Pourquoi voudrais-tu à présent que j'aille risquer la peau d'un homme aussi valable que toi, comme n'importe quelle recrue inexpérimentée ?

J'ouvris les mains en signe d'impuissance.

— Je n'ai plus d'inventions à t'offrir. Fais de moi ce que tu voudras.

Il dit alors, comme s'il parlait pour lui-même :

— Un historien a jadis remarqué que le général macédonien Parménion avait remporté de nombreuses victoires sans Alexandre le Grand, tandis que ce dernier n'en avait pas gagné une seule sans lui.

Puis, s'adressant directement à moi :

— Je n'ai pour l'instant qu'un seul maréchal, le *Saio* Soas, qui occupait déjà ce poste durant le règne de mon père. J'aimerais faire de toi mon second maréchal.

— Théodoric… je ne sais même pas quel est le rôle d'un maréchal !

— Naguère, il était le *marah-skalks* du roi, et son nom même désignait sa fonction : il était gardien des chevaux du roi. Aujourd'hui, ses devoirs ont évolué, et sont devenus incomparablement plus importants. Le maréchal est l'envoyé du roi, celui qui relaie ses ordres et messages aux armées lointaines et aux personnages officiels, jusqu'à la cour des monarques étrangers. Mais il est plus qu'un simple messager : il s'exprime au nom du roi, incarne son autorité. Il s'agit d'un poste à haute responsabilité, c'est pour ainsi dire le bras droit du monarque en personne.

Je regardai Théodoric interdit, incapable d'en croire mes oreilles. Ce que j'entendais là était vertigineux, et à vrai dire quelque peu effrayant. Quand le jour s'était levé, j'étais simple soldat. Même si j'avais alors été mon double féminin Veleda, la fonction n'aurait pas été si étrange ; les Amazones et d'autres femmes guerrières avaient combattu des hommes, et occupé de hautes fonctions dans l'armée. Ce soir, ce n'était pas une simple promotion qui m'était offerte ; c'était pratiquement une apothéose, l'élévation au stade de proche d'un roi. Tout cela parce que Théodoric ne doutait pas que je fusse un homme, comme lui. Jamais probablement un *mannamavi* n'avait servi

comme maréchal auprès d'un roi, et je doutais fort qu'aucune femme l'eût déjà fait.

Théodoric sembla interpréter mon hésitation comme un léger manque d'enthousiasme. Il ajouta donc :

— Le poste de maréchal vaut l'octroi du titre d'*herizogo*.

Cette remarque me troubla davantage encore. Un *herizogo* représentait chez les Goths l'équivalent du *dux* des Romains. Dans la hiérarchie de Rome, ce titre était le cinquième plus élevé, inférieur seulement à ceux d'empereur – *imperator* –, de roi – *rex* –, de prince – *princeps* – et de comte – *cornes*. Aucune femme n'avait accédé à ce rang ; si l'une d'entre elles épousait un *dux,* elle n'en héritait pas pour autant de cette dignité. Bien sûr, ce qui m'était offert n'était pas un commandement dans l'armée, un *ductus,* mais tout de même, devenir un *herizogo* chez les Goths et le maréchal de Théodoric avait de quoi impressionner.

Je me demandai brièvement s'il ne valait pas mieux, avant de conclure cette nouvelle association avec Théodoric, que je lui avoue franchement ma vraie nature. Mais je décidai que non. J'avais réussi à assumer jusque-là, avec tous les honneurs, les fonctions d'homme des bois, de *clarissimus,* d'archer émérite et plus récemment de fine lame. J'essaierais de me hisser à la hauteur de celles d'un maréchal et d'un *herizogo*. À moins qu'ayant failli à la tâche, je n'aie perdu ce poste, ou que ma condition de *mannamavi* n'ait été révélée d'une manière ou d'une autre, je poursuivrais cette carrière jusqu'à la fin de mes jours, et dormirais du sommeil éternel sous une emphatique épitaphe. Ce serait jouer un sacré tour à l'Histoire qu'un des maréchaux de l'époque, un de ses *herizoge,* de ses *duces,* ait été, à l'insu même de tous les historiens… un homme pas tout à fait homme.

Attendant toujours ma réponse, Théodoric insista doucement :

— On t'appellerait avec respect « *Saio* Thorn ».

— *Akh,* pas besoin d'arguments supplémentaires. Je suis flatté de ta proposition, qui m'honore et me comble. J'étais juste en train de réfléchir à une chose. Il faut que je me fasse à cette idée qu'un maréchal ne combat pas.

— Tout dépendra des missions royales qui te seront confiées. Il se pourrait que tu doives parfois combattre ne serait-ce que pour te rendre sur les lieux. Et même si tu n'es pas obligé de le croire pour l'instant, il existe des choses tout aussi excitantes que le combat. J'entends par là les machinations, les complots, les stratagèmes, les intrigues de la diplomatie, les conspirations, la connivence… et puis il y a le pouvoir, tout simplement. Le maréchal d'un roi est amené à goûter à tout cela ; ce sont des choses qu'inévitablement il devra expérimenter, et crois-moi, c'est un exercice délectable.

— J'espère bien qu'il y aura des combats. Et de l'aventure.

— Tu acceptes donc la fonction de maréchal ? Bien ! Qu'il en soit ainsi ! *Háils, Saio* Thorn ! Maintenant, trouve-toi de doux pavés où dormir, et passe une bonne nuit de sommeil. Viens te présenter dès demain matin à mon quartier général, et je te confierai ta première mission de maréchal. Elle te procurera, tu peux m'en croire, bien de l'aventure et du plaisir.

37

— Impossible ! m'exclamai-je devant Théodoric, dès qu'au petit matin il m'eut expliqué ce qu'il attendait de moi. Moi ? parler à un empereur ? Je serais tellement impressionné que je resterais muet comme un poisson !

— J'en doute fort, répondit Théodoric d'un ton léger. Je ne suis peut-être qu'un roitelet, mais que je sache, tu n'as pas spécialement la langue dans ta poche en ma présence. D'ailleurs, tu es l'un des rares à oser contester mes décisions. Crois-tu que beaucoup se le permettent ?

— Cela n'a rien à voir. Comme tu me l'as dit, tu n'étais pas encore roi lorsque nous nous sommes rencontrés. Nous sommes presque du même âge. Je t'en prie, Théodoric, réfléchis un peu. Je ne suis qu'un moutard tout juste sorti du monastère. Un grossier paysan sans éducation. Je n'ai jamais vu une seule capitale, alors la cour d'un Empire…

— *Balgs-daddja !* balaya-t-il, ce qui ne me mit guère en confiance. Depuis ma plus tendre enfance, j'ai entendu qualifier mes remarques de « sottises ».

Il se pencha en avant sur sa table et continua :

— Ce nouveau Léon arrivé au pouvoir n'est rien d'autre qu'un mioche, lui aussi. Tu m'as expliqué autrefois, Thorn, comment tu avais servi comme *exceptor* sous les ordres d'un abbé, te chargeant de sa correspondance avec d'éminents personnages. Tu sais donc peu ou prou quels sont les mots, les manières et les artifices de tous ces notables haut placés. Tu t'es vanté de ton imposture réussie auprès de la noblesse de Vindobona. Eh bien, ce que tu vas rencontrer dans une cour impériale ne sera pas très différent de ce que tu as pu connaître auprès de ces dignitaires de province. Et cette fois, tu n'auras pas à usurper le moindre prestige, puisque tu le détiendras effectivement. Tu présenteras d'irrécusables lettres de créance, en tant que maréchal du roi des Ostrogoths. Étant donné que tu

parles correctement le grec, tu seras tout à fait capable de te débrouiller avec le petit empereur Léon II et le groupe qui l'aide à gouverner. Si j'ai décidé d'envoyer le *Saio* Soas à Ravenne rencontrer Julius Nepos, c'est qu'il ne parle que le gotique et le latin. Aussi c'est toi, *Saio* Thorn, que j'ai choisi pour me représenter auprès de l'empereur d'Orient. Qu'il en soit ainsi !

J'acquiesçai avec obéissance, et esquissai même un demi-salut, bien que nous fûmes tous trois assis, Théodoric, Soas et moi-même, et qu'il ne soit pas de mise de saluer assis. Cette confrontation se déroulait dans la même petite maison où j'avais déjà par deux fois rencontré Théodoric. Il aurait pu choisir pour quartier général n'importe quelle grande résidence de l'intérieur des murailles, mais non, il avait décidé de rester fidèle à l'humble demeure d'Aurora et de ses parents.

Soas était aussi gris de cheveux et de barbe que l'avait été Wyrd, et sensiblement du même âge ; du coup, il lui ressemblait beaucoup. Mais la ressemblance s'arrêtait au physique, car Soas était avare de mots. Il n'éleva aucune protestation à la mission qui venait de lui être confiée, et ne manifesta pas de jalousie particulière à ma promotion inopinée au même grade que lui. Et en dépit de l'immense différence d'âge qui nous séparait, nous gardâmes toujours l'habitude respectueuse de nous adresser l'un à l'autre par nos titres respectifs de « *Saio* ».

Je ne cherchais pas à faire assaut de modestie lorsque j'avais émis des réserves concernant la mission proposée par Théodoric. Je l'envisageais en effet avec une réelle anxiété. Mais pour être vraiment honnête, ma crainte se mêlait à dose presque égale d'une excitation anticipée à l'idée de ce projet. Jamais de ma vie je n'aurais imaginé visiter un jour la Nouvelle Rome de Constantinople, encore moins être admis à la cour impériale, et à plus forte raison obtenir une audience auprès de l'empereur d'Orient en personne. Je ressentais un peu ce que j'avais éprouvé lorsque j'avais été exilé du monastère vers le couvent : un peu d'appréhension, mêlée d'une véritable trépidation intérieure à l'idée des imprévisibles aventures que je ne manquerais pas d'y vivre.

— Je n'ai aucune envie de m'éterniser dans cette ville, poursuivit Théodoric. Comme tout bon Goth, l'idée même d'une

cité entourée de murs me donne la nausée. Je préfère de loin notre cité Amale de Novae, ouverte sur le Danuvius et les plaines qui l'entourent. Bien entendu, vous, mes maréchaux, ne confierez rien de tel aux empereurs. Expliquez-leur au contraire que je me plais à Singidunum comme nulle part ailleurs, que je compte m'y installer à jamais, et que j'ai déjà presque oublié mon ancienne capitale de Novae. Car une chose est sûre, j'y resterai tant que je n'aurai pas obtenu ce que j'attends en échange de Singidunum. Du moins, pour rester réaliste, je la conserverai aussi longtemps que je le pourrai. Vous devez donc faire connaître mes exigences à Ravenne et à Constantinople avant que je n'en sois dépossédé à la faveur d'une contre-attaque sarmate.

Il se pencha par-dessus la table et nous glissa à chacun un parchemin portant un message de sa main et le sceau de son monogramme imprimé dans la cire pourpre.

— J'ai passé la nuit à composer tout cela, fit-il. Le vôtre est en latin, *Saio* Soas. Le tien en grec, *Saio* Thorn.

Je murmurai d'un ton navré :

— Je parle un peu le grec, Théodoric, mais je suis incapable de le lire.

— Tu n'en auras pas besoin. Les officiels de Constantinople le lisent très bien. De toute façon, vous savez l'un comme l'autre ce que je réclame. Les empereurs devront me prouver leur reconnaissance d'avoir arraché cette ville aux mains des Sarmates en m'envoyant un *vadimonium*, un engagement à valeur de pacte, renouvelant et ratifiant les traités passés naguère entre mon royal père et l'Empire. À savoir que nous, les Ostrogoths, serons assurés de la propriété permanente des terres de Mésie Supérieure que nous avait garantie Léon Ier. Nous exigeons la reprise de la *consueta dona* réglée en rétribution de nos services comme gardiens des frontières de l'Empire, qui se monte à trois cents *librae*[130] d'or par an, comme c'était le cas auparavant. Une fois ce pacte signé, je livrerai la ville à la première force que l'Empire enverra en garnison pour l'occuper. Pas avant, cependant, que le *pactum* m'ait été

[130] Presque 100 kg d'or (1 livre pèse environ 327 g).

dûment accordé, et que j'aie pu m'assurer de sa bonne foi, comme du fait qu'il ne puisse être remis en cause ni modifié par les successeurs de Julius Nepos ou du dernier Léon.

— Et quelle preuve pourrons-nous produire auprès de nos empereurs respectifs que vous avez bien repris Singidunum ? demandai-je.

Tous deux, considérant apparemment que j'ergotais dans le vide, me jetèrent un regard quelque peu exaspéré, et Théodoric trancha, définitif :

— La parole d'un roi devrait en principe suffire. Mais puisque tu as eu l'impudence de soulever cette question, il se pourrait que d'autres le fassent à leur tour. Vous serez donc munis, le *Saio* Soas et toi, de preuves indubitables.

Élevant la voix, il appela :

— Aurora, veuillez nous apporter la viande, je vous prie.

À cet ordre pour le moins curieux, je m'attendais à ce que la jeune fille arrivât munie de plateaux et de couteaux. Mais elle revint porteuse de deux sacs de cuir que j'eus l'impression d'avoir déjà vus, et les tendit à Théodoric. Il ouvrit l'un d'eux, regarda à l'intérieur, le donna à Soas, et me tendit l'autre, expliquant en même temps, d'un ton détaché :

— Aurora a peu dormi cette nuit. Elle a soigneusement fumé ces têtes, afin qu'elles ne soient pas trop putrescentes et fétides au cours du transport. Celle de Camundus à l'intention de Julius Nepos, celle de Babai pour Léon II. Ces preuves seront-elles suffisantes, *Saio* Thorn ?

Soumis, je ne pus qu'acquiescer du chef.

— *Saio* Soas, c'est vous qui avez le plus long trajet à faire, pour aller à Ravenne. Vous devriez vous mettre en route.

— À vos ordres, Théodoric ! aboya Soas, sautant sur ses pieds, saluant dans un claquement des talons, et disparaissant instantanément par la porte de la rue.

Avant même que je n'eusse ouvert la bouche pour lui demander la route de Constantinople, Théodoric avait pris les devants :

— Une barge t'attend au bord du fleuve, munie de l'approvisionnement nécessaire et d'un équipage sûr. Tu vas descendre le Danuvius jusqu'à ma cité mésienne de Novae.

Comme tu connais désormais bien l'*optio* Daila, je lui ai demandé de t'accompagner, et t'ai fait adjoindre deux archers, pour le cas où tu rencontrerais en route des pirates ou quelque autre obstacle. La barge est assez vaste pour vous et vos chevaux. Quoi qu'il en soit, je souhaiterais que tu arrives à Constantinople entouré d'une garde rapprochée un peu plus impressionnante. Aussi je te confie une seconde missive, adressée à ma sœur Amalamena, à Novae. Elle contient des instructions pour qu'elle te fournisse davantage de guerriers, avec leurs chevaux. Peut-être même souhaitera-t-elle t'accompagner à Constantinople avec sa suite, puisque comme toi, elle n'a encore jamais visité la capitale d'Orient. Tu apprécieras sa compagnie ; c'est une fille charmante, gracieuse, aimée de tous ceux qui la connaissent, moi le premier. Elle fera en outre son possible pour que ton escorte ne manque de rien pour le voyage par voie de terre qui t'attendra vers le sud-est de Novae. Dans ces conditions, cette mission te semble-t-elle plus supportable, Thorn ? Ou crains-tu toujours d'être mon maréchal auprès de la cour impériale ?

— *Ne, ne, ni allis*.

Que pouvais-je lui répondre de plus ? Comme il venait de l'expliquer, une simple femme envisageait sans appréhension ce même voyage, assorti d'une confrontation avec l'empereur Léon. Je me contentai donc d'ajouter :

— Avez-vous d'autres instructions à me donner ?

— Non, si ce n'est d'ardents espoirs. Que tu reviennes bien vite, porteur de ce *pactum* que je t'ai chargé d'obtenir. Qu'il en soit ainsi !

*

Le grisonnant *optio* Daila, qui de par ma stature et mon rang militaire, me voyait encore la veille comme le moins expérimenté et le plus méprisable des guerriers de son escadron, ne m'en salua pas moins avec tous les égards lorsque je conduisis Velox dans la barge. Accompagné des deux archers, des vétérans aussi costauds que lui, il m'accueillit sans le petit sourire narquois que j'aurais pu craindre, et je leur rendis leur

salut d'un air peu assuré, évitant soigneusement par la suite de leur donner des ordres qui les auraient contraints de me saluer de nouveau. Ce ne fut de toute façon pas nécessaire, car le voyage se déroula sans anicroche, et nulle attaque ne se produisit, venant de pirates ou lancée depuis les berges du fleuve. Je n'eus pas non plus à user de mon autorité sur les bateliers, ceux-ci connaissant bien mieux que moi leur métier et les caprices du Danuvius.

Le fleuve sur lequel j'avais navigué jusque-là s'était caractérisé par son débit rapide, ses eaux brunes et une largeur impressionnante.

Mais la Save l'ayant rejoint à Singidunum, il s'était encore considérablement agrandi. Son cours mesurait désormais plus de sept cents mètres de large, de sorte que l'on distinguait à peine les forêts sur la berge la plus éloignée. Pourtant, après une petite journée de voyage, la rivière, soudain obligée de forcer le passage entre deux massifs montagneux – les Carpates au nord et la chaîne du Grand Balkan au sud – changea complètement de caractère.

Étirée dans un étroit défilé, coincée entre deux vertigineuses falaises de rocs grisâtres, elle s'était réduite à une largeur inférieure à un stade et ses eaux brunes, transformées en une mousseuse écume blanche, rugissaient dans ce mince passage telle une véritable cascade horizontale.

Les chevaux s'étaient arc-boutés sur leurs pattes écartées, et Daila, les archers et moi-même cherchions tous anxieusement un endroit solide auquel nous agripper, la barge s'étant mise à tressauter, chahutant et bondissant en tous sens, faisant s'entrechoquer nos mâchoires, nous secouant le cou d'avant en arrière, opérant de soudains arrêts, de brusques embardées et d'incessants changements de direction. L'équipage n'en garda pas moins un calme imperturbable tout le long de ce périple sauvage, maniant ses perches avec une science experte et pilotant les rames de manière à nous maintenir au centre du fleuve, à distance suffisante des murs rocheux qui nous auraient fait voler en éclats.

Ayant moi-même expérimenté le combat, je peux attester qu'il pousse les sens à son paroxysme, exacerbe les émotions,

amplifie les réactions de l'organisme. Mais je puis ajouter aujourd'hui qu'être pris dans un conflit entre des éléments tels que la terre et l'eau peut vous plonger dans la même tumultueuse excitation que le plus ardent affrontement entre êtres humains. Je chevauchais une rivière qui avait visiblement dû se frayer en force un chemin à travers la roche solide, et qui continuait triomphalement à s'y employer. Comme au combat, je sentis se tendre à l'extrême ma vigilance et ma conscience de ce qui m'environnait. Avec une différence cruciale, cependant, et pas particulièrement plaisante : dans ce genre de bataille entre deux éléments, il n'y a aucun moyen de prendre parti, de s'allier avec l'un contre l'autre, de décocher un coup ni d'en parer un. On ne peut qu'attendre, craindre humblement sa violence, et espérer survivre à son dénouement.

C'est sans doute pourquoi les anciens païens révéraient davantage les dieux de la Terre, de l'Eau, de l'Air et du Feu que ceux de la Création, de l'Amour ou de la Guerre.

Cette effrayante et mouvementée partie du voyage, durant presque une journée entière qui parut longue comme une semaine, s'acheva aussi brusquement qu'elle avait commencé. La rivière dégorgea de la brèche entre les montagnes, les falaises, de chaque côté, s'éloignèrent de nous, les chaînes des Carpates et du Grand Balkan battirent en retraite au loin, et laissèrent place à des forêts, des prairies et des broussailles. Comme s'il savourait cette libération, le Danuvius cessa de rugir, n'exhalant plus qu'une sorte de soupir de satisfaction, et ralentit son rythme, repassant tranquillement du galop à l'amble, tandis que ses eaux retrouvaient leur teinte brune et s'aplanissaient sur leur largeur d'origine. L'équipage nous pilota vers une berge herbeuse où les chevaux purent brouter, et nous autres humains nous reposer, soulagés de retrouver le plancher des vaches et de pouvoir avaler notre repas du soir.

Les membres d'équipage s'esclaffèrent de voir les quatre guerriers que nous étions – et nos chevaux ne valaient pas mieux – chanceler et tituber en mettant pied à terre, et les deux archers grommeler qu'ils ne s'étaient pas enrôlés dans l'armée de Théodoric pour jouer les marins d'eau douce. Je suis sûr qu'ils avaient pourtant les muscles aussi endoloris, les os aussi

fatigués que nous, et qu'ils affichaient un courage de surface pour mieux s'amuser de notre déconfiture. Pendant que nous nous restaurions, ils nous annoncèrent, tout en nous traitant gentiment de « lutins de terre », que nous n'avions encore rien vu, et que nous avions tout intérêt à goûter les quelques jours de tranquillité qui s'offraient à nous. Selon eux, nous avions négocié le défilé de Kazan, mais les rapides de l'aval, mieux connus sous le nom de Porte de Fer, allaient bientôt reléguer ce dernier au rang de *tepidarium* dans un bâtiment de thermes romains.

Nous eûmes au moins le loisir, au cours des jours qui suivirent, de délasser nos membres, de nous dénouer la colonne vertébrale et de récupérer de nos bleus et douleurs diverses. Le Danuvius s'élargit entre les montagnes jusqu'à devenir presque aussi étendu qu'un lac, sans rives bien définies, celles-ci se fondant dans de vagues marécages. Son cours principal se fit si lent et turgide que les bateliers durent pousser vigoureusement sur leurs perches pour nous faire progresser à un rythme un peu plus soutenu. Leur allure n'était de toute façon pas assez rapide pour Daila, les archers et moi, qui ne souffrions plus d'ecchymoses et contusions, mais étions à présent mangés par les insectes, et torturés d'intolérables démangeaisons. De véritables nuages de moucherons suceurs de sang accompagnés de leurs prédateurs avaient surgi des zones bourbeuses, et tous se régalaient insatiablement de nos chairs, nous tourmentant abominablement.

Habitués sans doute à ces grouillants essaims, les mariniers semblaient n'y prêter aucune attention, se contentant de les écarter de temps à autre d'un machinal geste de la main devant le visage pour conserver un semblant de visibilité. Quant à nous, nous ne cessions de nous gratter jusqu'au sang et, incapables de trouver le sommeil, nous fûmes bientôt proches de la folie. Chaque parcelle exposée de notre peau était labourée de la marque de nos ongles et les piqûres d'insectes se chevauchaient sur nos mains et nos visages boursouflés. Les trois guerriers barbus s'étaient même arraché des lambeaux de leur toison faciale. Nos paupières gonflées ne s'ouvraient plus qu'à grand-peine, nos lèvres tuméfiées étaient à vif. Les bêtes, pourtant

armées d'un cuir plus épais que le nôtre, avaient le désavantage de ne pouvoir se gratter, aussi gigotaient-elles, dévorées d'impatience, s'agitant de mouvements convulsifs, piaffant et donnant sur le plancher de la barge de si violents coups de sabots que nous craignîmes de la voir couler, défoncée, nous immobilisant à jamais dans cet endroit démoniaque.

Ce fut un véritable soulagement lorsqu'au terme de ce qui sembla être une éternité, le Danuvius se rétrécit à nouveau tout en s'accélérant, et que le vent de la vitesse contribua peu à peu à nous débarrasser de ces insectes. Nous finîmes par laisser derrière nous le dernier d'entre eux, au moment où la barge plongeait dans une autre passe étroite. Le violent ballottement qui s'ensuivit fut, comme l'avait annoncé l'équipage, pire que celui du défilé de Kazan, et dura plus longtemps. Mais de l'avis général, les souffrances que nous endurâmes n'étaient rien en comparaison de ce que nous avaient fait subir les insectes.

Je découvris pourquoi ce second défilé avait été baptisé Porte de Fer. Les précipices surplombant les abords n'étaient pas ici de roche grise comme les précédents, mais rougis par la sombre couleur de la rouille. Le terme de Porte lui aussi s'expliquait, tant il aurait été facile à des hommes perchés sur ces falaises incroyablement proches de boucher le défilé en y jetant des troncs d'arbres, des flèches, du feu ou des rochers, fermant irrémédiablement la Porte de Fer, fut-ce à tous les *dromos* assemblés de la flotte de guerre romaine. Mais nulle force inamicale de ce genre ne se manifesta. Notre barge se rua donc sans entraves dans la chute aux eaux blanchies, chahutée, retournée par de brutaux tête-à-queue, ballottée, rossée de toutes parts. Nous émergeâmes de cette épreuve sains et saufs, bien qu'encore plus barbouillés, éreintés et contusionnés que nous l'avions été au sortir du défilé de Kazan. L'équipage de la barge eut cette fois pitié de ses passagers. L'embarcation fut conduite sur la berge, et nous y passâmes deux jours pleins, le temps qu'il nous fallut pour récupérer.

Il y avait là le premier village que nous rencontrions de notre voyage. Ce n'était qu'un hameau, mais il se glorifiait pourtant du nom ampoulé de Turris Severi, tiré d'une tour que l'empereur Sévère, deux siècles plus tôt, y avait fait édifier en

souvenir de sa victoire contre des tribus de Quades et de Marcomans. Il avait à l'évidence astreint ses vaincus à s'installer ici pour y dédier leurs vies à secourir les voyageurs ayant eu le malheur d'être happés par la Porte de Fer, ou ceux qui en sortiraient, comme nous, en piètre état. Les villageois étaient effectivement tous des descendants de ces tribus, et nous accueillirent avec la plus parfaite urbanité. Ils nous donnèrent un onguent tiré des fleurs de la verveine bleue pour oindre nos morsures d'insectes, qui s'avéra d'une grande efficacité contre les démangeaisons et gonflements des tissus. Pour soulager nos nerfs éprouvés et calmer nos estomacs chamboulés, on nous donna à boire une essence de racines de valériane. Dès que nous fûmes à nouveau en état de manger, les villageois nous préparèrent du poisson péché dans le Danuvius et des légumes frais issus de leurs potagers.

Le reste du voyage se déroula sans turbulents rapides à traverser et il n'y avait désormais plus aucun risque de subir les attaques de pirates du fleuve. En aval de Turris Severi, le trafic fluvial reprenait, le cours d'eau étant de nouveau sécurisé par les vedettes de la flotte mésienne. Jusqu'à notre ville de destination de Novae sur la rive sud, nous vîmes défiler sur les berges d'un fleuve redevenu aussi calme, brun et ample qu'auparavant, des paysages absolument vides et d'une monotonie absolue.

Je pensai que Théodoric avait peut-être légèrement exagéré en accordant à Novae le titre de « cité ». J'en avais déjà vu quelques-unes et celle-ci, en comparaison, n'était tout au plus qu'une petite ville. La plupart des bâtiments ne comptaient qu'un étage, il n'y avait point d'amphithéâtre, la seule église était loin d'être majestueuse et les deux ou trois thermes locaux n'avaient rien de la grandeur romaine. Quant au « palais » et aux « jardins royaux » que me montra du doigt Daila, je ne vis là qu'une résidence bien modeste, comparée par exemple à celle de l'*herizogo* Sunnja de Vindobona. La ville, qui s'étendait de la rive du fleuve sur la pente douce d'une petite colline, n'en était pas moins plutôt plaisante à regarder, et on y trouvait de nombreuses places de marché ombragées d'arbres et égayées de fleurs. Bien qu'elle ne fut pas enclose d'une muraille, comme

l'avait indiqué Théodoric, elle n'avait cependant rien, au dire de Daila, d'une pacifique bourgade.

— Remarquez, *Saio* Thorn, m'indiqua-t-il tandis que nous débarquions, comment chaque résidence, commerce ou auberge a sa porte d'entrée décalée par rapport à celle de l'habitation d'en face. La chose est étudiée pour qu'en cas de menace, si l'alarme retentit, les hommes situés dans chaque maison puissent sortir à toute allure sans télescoper ceux arrivant en vis-à-vis.

— *Ja,* approuvai-je. C'est une idée prévoyante. Je n'ai encore jamais vu ce genre de précaution, même dans une cité. Je veux dire… – rectifiai-je avec un tact hâtif – dans une plus grande cité que celle-ci. Maintenant expliquez-moi, *Optio,* qu'est-il prévu pour nous ? Sommes-nous censés, vous, les archers et moi-même, loger dans une auberge locale ?

— *Akh, ne*. Je vais me rendre en compagnie des soldats dans le camp militaire situé de l'autre côté de la colline, et nous prendrons les chevaux. Mais pour votre part, vous êtes maréchal. Vous serez reçu avec hospitalité par la princesse Amalamena, qui vous hébergera au palais royal.

Je hochai la tête, et ajoutai d'un ton hésitant :

— Je suis encore novice dans la fonction, vous le savez. Pensez-vous que je dois me présenter devant la princesse en armes et en tenue de combat ?

Daila avait du tact, lui aussi.

— Hm-mm… étant donné que vous n'avez pas encore d'armure taillée à votre, euh… votre stature, *Saio* Thorn, je recommanderai plutôt une entrée en tenue ordinaire.

Je décidai de revêtir au moins des habits propres. Pour me changer en privé, j'emportai mes sacs dans un hangar des docks, et je m'aperçus que tous mes vêtements, ayant pris l'humidité lors de nos deux passages dans les gorges montagneuses, empestaient le moisi. Je n'avais pas le temps de faire sécher tout cela au soleil, et si moite qu'il fût, je sélectionnai le plus joli vêtement datant de ma période Thornareikhs à Vindobona. Non pas ma toge, bien sûr, mais une élégante tunique, avec des sous-vêtements, une paire de chausses, et mes chaussures de ville bouclées à la mode scythe.

Je pris soin d'accrocher à ma tunique mes deux belles fibules en *aes* ornées de grenats almandins. Quand je fus entièrement habillé, je sentais encore assez fort le moisi, malgré une copieuse aspersion de ma fiole d'essence de roses, et mes chaussures émettaient à chaque pas un fâcheux chuintement spongieux. Je me convainquis cependant que j'étais suffisamment bien vêtu pour parader honorablement en tant que maréchal du roi.

Sans autres armes que mon glaive court passé dans son étui, histoire de montrer qu'il m'arrivait aussi d'être un guerrier, je gravis la colline en direction des bâtiments royaux. Je remarquai en chemin que la plupart des passants, les gens que je croisai sur les places de marché et ceux que je pus voir au pas de porte des boutiques, dans les ateliers de poterie ou en train de travailler à la forge, étaient soit des femmes, soit de jeunes garçons, soit des vieillards. J'en déduisis que les hommes de Novae n'ayant pas suivi l'armée de Théodoric devaient se trouver dans les convois de ravitaillement partis la rejoindre, ou bien encore cantonnés de l'autre côté de la colline, là où s'étaient rendus Daila et ses deux archers.

Les terrains du palais n'avaient pas non plus de murs d'enceinte, mais une épaisse haie percée d'un portail de fer chantourné. La résidence était gardée par deux sentinelles, les Goths les plus musculeux et les plus touffus de barbe que j'eusse jamais vus. Entièrement vêtus de leur armure et coiffés d'un casque, ils portaient chacun une lance *contus*. Je marchai vers ces hommes, annonçai qui j'étais et pourquoi je demandais audience, et leur exhibai la lettre que m'avait confiée Théodoric à l'intention de sa sœur. Je doutais que ces gardes pussent lire, mais j'espérais qu'ils reconnaîtraient le sceau. L'un d'eux grogna à l'autre d'aller « chercher le *faúragagga* », et m'invita d'un ton bourru à attendre ce majordome qui m'escorterait à l'intérieur. Durant ce laps de temps, alors que je stationnais à l'extérieur des grilles, l'homme me détailla plusieurs fois des pieds à la tête, sinon d'un air soupçonneux, du moins avec une certaine incrédulité.

Le majordome sortit du palais et descendit l'allée appuyé sur un bâton, car il était très vieux et malgré le temps estival, ce

vieillard voûté, à longue barbe blanche, portait une lourde robe traînant jusqu'à terre. Il se présenta à moi comme le *faúragagga* Costula, s'inclina alors que je lui tendais ma lettre à travers la grille puis rompit le sceau, déroula le vélin et le lut en intégralité, jetant de temps à autre des coups d'œil vers moi, les sourcils blancs levés bien haut. Finalement il salua de nouveau et me le rendit, ordonnant aux sentinelles :

— Ouvrez la porte, gardes, et levez vos lances pour saluer le *Saio* Thorn, maréchal de notre roi Théodoric.

Ils s'exécutèrent, et je passai au milieu d'eux, marchant aussi droit que possible, mais ils me dominaient néanmoins comme les falaises de la Porte de Fer. Le vieux majordome me prit avec courtoisie le bras tandis que nous remontions l'allée. Mais presque aussitôt, l'air surpris, il retira la main de ma manche et l'essuya sur sa robe.

— Excusez ma moiteur, Costula, fis-je, embarrassé. La rivière était très humide.

Il me lança un long regard de côté, et me rendant compte que mes propos étaient particulièrement stupides pour un maréchal, je laissai ce sujet et demandai :

— Quelle est la manière appropriée de saluer la princesse Amalamena ?

— Une digne inclinaison de la tête suffira, *Saio* Thorn. Et vous pourrez l'appeler simplement Princesse, à moins qu'elle ne vous autorise à l'appeler Amalamena, comme elle le fera probablement. Elle n'exige aucun des titres grandiloquents qu'affectionnent les Romains, tels qu'*Augusta* ou *Maxima*. Je vais, en revanche, vous demander une faveur, *Saio* Thorn. Voudriez-vous m'attendre un moment dans l'antichambre ? Je vais annoncer votre arrivée et la princesse devra sortir du lit et s'habiller avant de vous recevoir.

— Sortir du lit ? Mais nous sommes l'après-midi.

— *Vái !* Ce n'est pas le genre de femme négligée à traîner au lit, je vous rassure. Elle a été malade, et vient de voir le *lekeis*. Mais ne dites surtout pas que je vous en ai informé. Amalamena est bien la fille de son père et la sœur de son frère. Elle refuse de montrer le moindre signe de faiblesse, et accueillerait avec mépris tout signe de compassion de votre part.

Je murmurai de vagues condoléances et l'assurai que j'éviterais toute remarque déplacée concernant la santé de la princesse. Le majordome me fit passer par la grande porte du palais et m'indiqua une couche dans le hall d'entrée, signifiant à un serviteur de me faire porter un rafraîchissement. J'étudiais alors les environs en sirotant dans un pot une excellente bière amère et sombre.

Le palais, bâti avec la pierre rouge que j'avais vue à la Porte de Fer, comptait deux étages, et s'étendait au milieu d'une pelouse bien entretenue sillonnée d'allées de gravier et décorée de massifs de fleurs, le tout ceint de la haie épineuse. Guère plus ostentatoire à l'intérieur qu'à l'extérieur, il n'était encombré d'aucune ornementation, contrairement aux villas romaines. Le peu d'ameublement qui s'y trouvait était sans surprise constitué de trophées de chasse. La couche sur laquelle j'étais assis était couverte d'une peau d'aurochs, de petits tapis en peau d'ours parsemaient la mosaïque du sol, et de superbes bois étaient fixés sur les murs. Je découvris aussi des objets artisanaux que je n'avais encore jamais vus : d'immenses urnes et vases de céramique aux formes élégantes colorés de noir et de cinabre, décorés de dieux ou déesses gracieux, de souples et agiles garçons et filles en train d'accomplir d'athlétiques prouesses, et de chasseurs tout en muscles lancés à la poursuite de leurs proies. Costula m'expliqua plus tard que ces objets étaient de fabrication hellène, et que cette manière bien particulière d'orner les pièces d'éléments épars, afin que l'on puisse mieux les apprécier l'un après l'autre, était aussi une mode d'inspiration grecque.

La porte intérieure située au bout du hall s'ouvrit, et Costula me fit signe d'avancer. Je posai mon pot de bière pour me diriger vers lui, et il me conduisit dans la pièce du fond. C'était une chambre spacieuse, aux plafonds hauts, éclairée de multiples fenêtres aux volets ouverts à cette chaude journée d'été. Le décor était le même que dans la pièce d'où je venais : sol de mosaïque, trophées de chasse, urnes à la grecque. Mais contre le mur opposé à l'entrée, se dressait un objet d'ameublement qui n'avait rien d'ornemental : un trône élancé, sur lequel se détachait la fine silhouette voilée de blanc d'une

femme. Elle tenait à la main la lettre déroulée de Théodoric, comme si elle était en train d'en prendre connaissance, sans aide extérieure. Cela ne laissa pas de me surprendre : une femme « étrangère », même de sang royal, sachant lire… Je devais découvrir par la suite que la princesse ne se contentait pas de savoir lire, ainsi qu'écrire ; elle était véritablement lettrée.

Je me dirigeai vers elle d'un pas à la fois altier et mesuré, mais il y avait loin de l'entrée au trône, et toute la dignité dont je tentais de me parer fut ruinée par le comique couinement spongieux émanant de mes chaussures humides, horriblement amplifié par la forme voûtée de cette chambre. Loin du noble maréchal et du hiératique *herizogo,* je me fis plutôt l'effet d'un cafard aquatique en train de patauger dans la boue.

La princesse Amalamena devait être en train de se dire la même chose, car elle garda la tête baissée et les yeux fixés sur mes pieds tout le temps que je pris pour la rejoindre. Lorsque je cessai enfin de couiner, juste devant son trône, elle consentit à relever lentement la tête. Elle souriait assez joliment, mais les fossettes autour de sa bouche montraient assez clairement qu'elle se retenait ; visiblement, elle aurait volontiers éclaté de rire. Conscient que je devais être d'un rouge pivoine que n'aurait sans doute pas renié l'Aurora de Théodoric, je m'inclinai en une profonde révérence pour mieux dissimuler mon visage et ne m'en relevai que lorsque j'entendis Amalamena me dire :

— Bienvenue, *Saio* Thorn.

Elle se contrôlait toujours, mais son sourire était devenu songeur, tandis qu'elle respirait délicatement l'émanation qui emplissait l'air.

— Êtes-vous passé par la Vallée des Roses, pour venir ?

— *Ne,* Princesse, dis-je, réprimant la remarque qui me brûlait les lèvres, comme quoi son affection ne devait pas être un rhume diminuant son acuité olfactive. C'est juste que je porte un parfum à l'essence de rose, Princesse.

— Vraiment ? Comme c'est original ! (Ses fossettes montraient derechef une certaine difficulté à contenir son

sourire.) La plupart des émissaires de mon frère arrivent empestés de sueur et de sang.

Elle n'eut pas besoin de le dire, j'avais une bien frêle silhouette pour un maréchal du roi. J'aurais pourtant aimé impressionner cette Amalamena, car elle était aussi avenante qu'est censée l'être une princesse. Sa ressemblance avec Théodoric était assez frappante, mais ses traits étaient bien sûr plus délicats : alors qu'il était beau, elle paraissait jolie. Elle n'avait pas non plus sa stature ; svelte au point d'en être spectrale, elle n'avait pas plus de poitrine que moi lorsque j'étais Veleda. Tandis que Théodoric était blond de cheveux et pâle de peau, comme tous les Goths, Amalamena avait les tresses argent doré, les lèvres jaune pâle et une peau ivoire si translucide que l'on pouvait distinguer les veines bleu cendré qui couraient sous ses tempes. Elle portait bien son nom de « Lune des Amales », tant elle incarnait à la perfection cet astre mince, fragile et blafard qu'est la nouvelle lune. Son teint uniformément nacré faisait briller ses yeux d'un bleu nordique tels ces feux de Saint-Elme que j'avais un jour contemplés, et ces yeux se moquaient de moi de façon bien espiègle lorsqu'elle me dit :

— Ma foi, *Saio* Thorn, vous n'êtes guère plus gros que moi, ne semblez pas beaucoup plus âgé, et n'avez pas davantage de barbe. Peut-être pourrais-je moi aussi postuler au maréchalat ? Ou Théodoric préfère-t-il à présent, comme jadis Alexandre, s'entourer de jeunes hommes ? Si tel était le cas, il aurait sérieusement changé depuis qu'il est parti.

Ma rougeur devait avoir atteint celle de l'apoplexie, et je répondis d'une voix enrouée par la vexation :

— J'ai acquis ce titre, Princesse, parce que j'ai aidé Théodoric à prendre la cité de Singidunum, et pour nulle autre…

Elle m'interrompit soudain du tintement d'un long rire aux intonations mélodieuses. Sa main gracile me salua d'un geste d'hilarité désespéré, tandis que le vieux Costula se mettait lui-même à pouffer, et je me serais volontiers à l'instant même enfoncé dans le sol là où je me trouvais. Quand elle parvint à reprendre le contrôle d'elle-même, essuyant d'un geste gracieux ses yeux brillants de larmes comme des pierres précieuses, elle ajouta avec un amusement enjoué :

— Pardonnez-moi. Je sais que mon attitude n'est pas très digne. Mais vous aviez l'air si… si… D'ailleurs, comme le *lekeis* n'arrête pas de me le dire, le rire est le meilleur médicament au monde.

Je répondis d'un ton glacé :

— J'approuve cette médication, Princesse.

— Bon, allons… Vous n'êtes pas jeune au point de devoir me parler comme à une aînée. Appelez-moi Amalamena, et je vous appellerai Thorn. Si vous avez lu la lettre de mon frère, vous comprendrez qu'il n'y avait aucune méchanceté dans ma raillerie.

— Je ne l'ai pas lue, rétorquai-je avec raideur. C'est votre chambellan ici présent qui en a rompu le sceau. Demandez-le-lui !

— Peu importe. Son contenu a de quoi vous rendre fier, croyez-le bien. Mon frère vous y encense sans réserve, et parle non seulement de vous comme d'un maréchal, mais comme d'un ami. Il a de nombreux amis, en tant que roi… Vous, c'est de Théodoric dont vous êtes l'ami.

— J'essaie de m'en montrer digne, répliquai-je, pas entièrement dégelé par son ton chaleureux. On m'a confié une mission d'une certaine urgence, Princesse. Je veux dire… Amalamena. Si vous pouviez avoir la bonté de nous fournir de quoi poursuivre cette expédition, comme le requiert sans doute Théodoric dans cette lettre, je continuerai ma route, et…

— Et moi avec vous, intervint-elle. J'aimerais en effet, comme le suggère du reste Théodoric, me joindre à votre expédition.

Je répondis aussitôt :

— Je pense que lorsqu'il a écrit cela, votre frère n'était pas au courant de votre… euh… (Je m'étais interrompu, car le vieux Costula, debout derrière la chaise de la princesse, secouait négativement la tête avec une telle emphase que sa barbe en tournoyait presque.) Ce que je veux dire, c'est que… je ne sais rien de la route qui va nous mener à Constantinople. Le voyage pourrait être rude. Voire périlleux.

Elle me gratifia de nouveau de son sourire comprimé par ses fossettes, et insinua d'un ton persuasif :

— Mais j'ai Thorn pour me guider, et me protéger. Si j'en crois cette lettre, je ne serais pas plus en sécurité sous *l'aegis*[131] de Minerve ou de Jupiter. Me refuseriez-vous l'opportunité de le vérifier par moi-même ?

Elle me posait à présent une question, ce n'était pas un ordre. Et il s'agissait là d'une princesse royale, la sœur de mon roi et ami, sans doute adulée de son peuple, atteinte d'un mal dont j'ignorais jusqu'au nom, et j'en serais tenu responsable, quoi qui pût lui arriver sous ma garde. J'avais donc de multiples raisons d'avoir des doutes et des appréhensions, et j'aurais dû les lui exprimer avec vigueur. Au lieu de quoi, alors que j'admirais cette exquise et frêle jeune fille, la seule pensée qui tournoyait dans ma tête était : « *Akh !* que ne puis-je être un homme ! » Et pour toute réponse je ne pus que m'incliner :

— Jamais je ne saurais vous refuser quoi que ce soit, Amalamena.

[131] Égide (bouclier).

38

Amalamena donna diverses instructions au *faúragagga* concernant la préparation de l'expédition, et lui demanda de lui envoyer divers serviteurs et auxiliaires militaires à qui elle en donnerait d'autres. Puis elle me dit :

— L'excitation que je ressens à cette idée m'a quelque peu fatiguée. Ou peut-être, Thorn, est-ce dû à ce rire salutaire que vous m'avez valu… (Et elle rit à nouveau.) Toujours est-il que je vais prendre un peu de repos, à présent. Costula va vous montrer vos appartements, et s'arrangera pour vous faire porter vos bagages. Nous nous reverrons pour le *nahtamats*[132].

Le vieux Costula et moi-même prîmes donc congé ensemble. Dès que nous fûmes sortis de la salle du trône, je lui demandai :

— Ce *lekeis* qui s'occupe de la princesse, serait-ce un *haliuruns,* un astrologue, ou quelque *qvaksalbons*[133] du même genre ?

— *Akh,* aucunement. Le *lekeis* Frithila vous empoisonnerait s'il vous entendait parler de la sorte. C'est un homme d'une grande érudition, habile, et qui mérite pleinement l'appellation romaine de *medicus*. Pensez-vous que la famille royale emploierait un *qvaksalbons* ?

— J'espère bien que non. Emmenez-moi auprès de ce Frithila. Il me faut sa permission avant de laisser la princesse, et vous-même, vous engager plus avant dans la préparation de cette expédition vers Constantinople.

— C'est d'accord. Allons-y tout de suite. Laissez-moi juste demander une chaise à porteurs, *Saio* Thorn. C'est un peu loin pour mes vieilles jambes.

Nous cheminâmes le long de plusieurs rues et tournâmes à plusieurs carrefours avant d'arriver devant une respectable

---

[132] Repas du soir (en gotique).
[133] Charlatan (en gotique).

résidence. Nous entrâmes dans la salle d'attente, bondée de patients attendant leur tour, des femmes et des enfants exclusivement. Costula pénétra dans une pièce contiguë. Au bout de quelques minutes à peine, une femme en ressortit, rajustant ses vêtements, et la tête de Costula émergea du battant, me faisant signe d'avancer.

— Eh bien ? aboya le *lekeis,* dès que j'entrai.

C'était un homme d'âge aussi avancé que le *faúragagga* mais à l'œil bien plus vif et aux manières plus brusques.

— Que me vaut cette intrusion impromptue, *niu ?* Vous avez pourtant l'air en pleine santé.

— C'est la santé de la princesse Amalamena qui m'amène.

— Dans ce cas vous pouvez repartir d'où vous venez. Je suis tenu par le serment d'Hippocrate qui m'interdit de parler de la santé d'un patient à qui que ce soit d'autre qu'un médecin consultant.

Me tournant vers le majordome, je demandai :

— N'avez-vous pas expliqué au *lekeis* qui j'étais ?

— Il me l'a dit, coupa Frithila. Mais que vous soyez l'archevêque ou le patriarche de…

Je claquai très sèchement la main sur la table à laquelle il était assis.

— Je ne perdrai pas mon temps en mots inutiles. La princesse désire m'accompagner en mission jusqu'à Constantinople.

Il eut l'air un peu déconcerté, mais se contenta de hausser les épaules en disant :

— Heureux homme… Je ne vois pas pourquoi elle ne viendrait pas.

— Écoutez-moi, *lekeis* Frithila. Je suis le maréchal du roi, mais aussi son ami. Je ne vais pas prendre le risque d'emmener sa sœur dans un aussi long voyage sans avoir votre assurance qu'elle y survivra.

Le médecin se gratta la barbe et réfléchit un instant, tout en m'étudiant très attentivement. Puis, se tournant vers Costula, il lui dit :

— Laissez-nous.

Dès que le majordome fut sorti, Frithila me considéra encore un instant, et demanda finalement :

— Maîtrisez-vous un peu de latin et de grec ?

J'acquiesçai.

— Très bien. Alors, même un profane comme vous aura remarqué chez la princesse un évident marasme, une cacochymie et une cachexie.

Je haussai les sourcils. Je n'avais jamais entendu parler de ces choses, dans aucune langue, et ne les avais donc jamais repérées chez quiconque, mais cela donnait l'impression qu'Amalamena était beaucoup plus malade que je n'en avais eu l'impression. Je répondis donc :

— Tout ce que j'ai pu voir, *lekeis*, c'est qu'elle est pâle, frêle, et sujette rapidement à la fatigue.

— C'est précisément de cela que je parle, fit-il rudement. Une apparente malnutrition, l'impression de fluides corporels viciés et une santé précaire. Dès que je m'en suis aperçu, j'ai insisté pour l'examiner, malgré sa réticence, car elle affirmait s'être toujours très bien portée ainsi. Dans le cas d'un tel affaiblissement chez une femme, le médecin pense naturellement d'abord à une chlorose, à des leucorrhées ou à une cystite, *niu ?*

— Euh… naturellement.

— Pourtant, elle maintient qu'elle n'a rien ressenti de tout cela. Elle n'a pas de douleurs, mange bien, et toutes ses autres fonctions opèrent de façon normale et régulière. Je n'ai repéré aucune fièvre, pas d'affolement du pouls, ni purulence ou pertes anormales du côté des parties intimes. Si ce n'est… (et il leva l'index) si ce n'est une très légère sécrétion de lymphe à la fois limpide et transparente. Ce qui, bien sûr, m'a aussitôt fait penser à une nécrose, due à une thrombose ou une embolie sise ailleurs que dans l'utérus. *Niu ?*

— Bien sûr.

— Mais même en palpant et en frappant doucement son thorax et son abdomen, je n'ai pu déceler la moindre induration. Je me suis donc contenté de prescrire des onctions calorifères, qu'elle peut se faire elle-même, ou en charger ses servantes, et comme médicaments, un peu d'eau ferrugineuse

pour lui épaissir le sang et un laxatif pour obvier à une éventuelle obstruction intestinale.

Tout cela ne m'en disait pas plus, mais interprétant l'expression de son visage, je répliquai :

— Et vos remèdes n'ont pas amélioré sa santé ?

— *Ne,* admit-il, l'air mécontent. Comme elle continuait de ne se plaindre de rien, et ne revenait pas me voir en consultation, je me suis occupé de mes patients. Malheureusement, il s'est écoulé plusieurs mois avant que je croise de nouveau Amalamena par hasard dans la rue. J'ai été choqué de voir que sa pâleur et sa langueur ne s'étaient pas dissipées, et j'ai alors insisté pour venir l'examiner dans ses appartements. Cette fois, lorsque j'ai pratiqué ma palpation… Oh, *vái,* j'ai bel et bien senti une induration dans son abdomen.

— Pourquoi dites-vous « malheureusement » et « oh *vái* », *lekeis* ?

— Parce que… si je m'en étais rendu compte plus tôt… (Il secoua la tête et soupira.) C'est un squirre infectieux, mais profondément enfoui dans les tissus, c'est pourquoi il n'a entraîné ni enflure, ni perforation des chairs. Une tumeur inerte, qui a pu se développer tranquillement, sans lui occasionner de douleurs. D'après ce que j'ai pu constater, elle n'est située ni dans l'utérus, ni dans les intestins, mais dans le mésentère. Ce doit donc être un squirre de cette catégorie que nous autres médecins détestons, à savoir un *kreps*. Mais je ne pourrai en être sûr que lorsque je saurai si les veines qui l'entourent se sont développées suivant la forme des pinces du crabe. Et cela, je ne pourrai le savoir avant d'avoir sectionné l'abdomen de la princesse.

— Vous voulez lui découper le ventre ? m'écriai-je, horrifié.

— *Akh,* certainement pas tant qu'elle vivra.

— Tant qu'elle vivra ?

Il lâcha, excédé :

— Pourquoi passez-vous votre temps à me faire répéter, jeune homme, si vous ne comprenez rien à ce que je vous raconte ? La princesse a un *kreps,* une tumeur maligne qui s'étend dans le mésentère. « Le ver de la charogne », comme l'appellent certains. Il finira par gagner les autres organes. Ce

n'est pas qu'Amalamena soit malade, en somme. Elle est mourante.

— Mourante ?

— Le mot n'est pas encore assez clair pour vous, *niu ? Akh,* maréchal, vous allez mourir. Je vais mourir. La princesse, elle, va mourir jeune. Je ne puis prédire le temps qui lui reste, mais prions pour qu'il soit bref.

— Bref ?

— *Iésus,* grogna-t-il, levant les mains au ciel. (Puisant dans ses derniers trésors de patience, il m'expliqua :) Si le *liufs Guth* a pitié d'elle, elle mourra vite, sans souffrir, et son corps ne portera pas les stigmates de la maladie. Si elle met plus longtemps à mourir, la tumeur pourrait se frayer un chemin à l'extérieur des chairs, sous la forme d'un épouvantable abcès béant et purulent. D'autre part, si ce *kreps* attrape de ses pinces d'autres organes, son corps subira des boursouflures par endroits, deviendra squelettique dans d'autres, ce sera hideux. Une mort aussi longue entraînerait bien sûr d'indicibles souffrances, que je ne souhaite pas au diable lui-même.

Je laissai filer moi aussi un « *Iésus* », puis demandai :

— Et il n'existe aucun traitement… ou acte de chirurgie… ?

De nouveau, il secoua la tête d'un air impuissant, et soupira.

— Ce n'est pas une blessure reçue au combat, que je pourrais soigner de l'extérieur. Et la princesse n'est pas non plus une souillon écervelée, encline à croire aux démons, et que je pourrais flouer en lui donnant des amulettes. Un acte de chirurgie ne ferait que hâter la progression de la tumeur. *Akh,* il m'arrive parfois de regretter le bon vieux temps où un *lekeis,* lorsqu'il tombait sur un mal déconcertant et incurable, envoyait son patient se poster à un carrefour fréquenté, dans l'espoir qu'un passant, pourquoi pas un étranger, connaîtrait le traitement et dirait comment on guérissait ce mal ailleurs.

— Il n'y a donc rien qui puisse être tenté ?

— Si ce n'est des moyens désespérés. Certains anciens recommandaient de boire du lait d'ânesse, ou de se baigner dans une eau où l'on avait fait bouillir de la balle de blé. J'ai donc prescrit ces remèdes à la princesse, mais rien n'a jamais prouvé qu'ils aient marché sur quiconque. Sinon, partant du

principe que cette tumeur est un *kreps,* je lui administre de la poudre d'une substance calcaire appelée « l'œil de crabe », pour son hypothétique effet homogénéisant. Hormis cela, je ne puis lui donner qu'un produit lénitif destiné à dissoudre la matière morbide, comme de la bryone dioïque, ou de l'essence de baies de buglosse, pour calmer ses nerfs. Si la douleur se déclare, je lui prescrirai de l'écorce de racine de mandragore, mais sitôt que ce type de traitement aura débuté, il lui en faudra sans cesse des doses supérieures.

Je bredouillai, incrédule :

— Et vous la laisseriez partir ?

— Pourquoi pas ? Entre ici et Constantinople, il y a autant que l'on voudra d'ânesses de lait à traire et du blé à foison, dont on peut tamiser la balle. Quant aux médicaments, je peux lui en donner à prendre en chemin. Je peux vous laisser de la mandragore à lui administrer si elle commence à souffrir, et un voyage pourrait être plus bénéfique à Amalamena que n'importe quelle drogue ou remède. Je lui ai déjà recommandé de rechercher une compagnie distrayante. C'est bien votre cas, *niu ?*

— Elle a l'air de me trouver drôle, en tout cas, murmurai-je.

Puis je lui demandai, sans trouver le courage d'achever la question :

— Lui avez-vous dit, pour…

— *Ne.* Mais Amalamena est loin d'être stupide, et elle se doute de ce que cachent ces médications. S'il en fallait une preuve, cette envie de saisir la première occasion de voyager indique clairement qu'elle connaît son destin. Elle désire à l'évidence voir un peu le monde avant de mourir. Je doute qu'elle ait déjà quitté cette ville, depuis sa naissance. Et si elle préfère mourir ailleurs, loin de sa cité, ma foi… au moins je ne la verrai pas succomber.

Je fis remarquer, d'un ton mordant :

— Vous semblez prendre un peu à la légère ce qui est tout de même certainement votre plus auguste patiente…

— Comment cela, à la légère ?

Il pivota vers moi et me brandit son index juste devant le nez.

— Espèce d'insolent petit morveux ! Je vous signale que c'est moi qui ai donné la vie à Amalamena, et que jamais je n'ai vu de bébé aussi heureux, aussi doux et aussi gai qu'elle. Tout nourrisson, lorsqu'il sort du ventre de sa mère et qu'on le brandit en l'air pour lui donner une tape sur les fesses, pousse en général un hurlement et fond bruyamment en larmes. Elle, Amalamena, a débuté sa vie par un éclat de rire !

Tandis qu'il me morigénait ainsi, le vieil homme s'était mis à pleurer.

— Voilà pourquoi je lui dis aujourd'hui : « Essaie de rire à nouveau, mon enfant, tente de trouver des motifs d'hilarité, et ris ! » Et Amalamena n'est qu'une des nombreuses raisons qui m'inclinent depuis longtemps à maudire la profession que j'ai choisie, car elle donne un avant-goût de la mort, prévoit des détails horribles, et fait si peu pour les empêcher…

Il s'essuya les yeux d'un revers de manche et dit pour lui-même :

— La jeunesse passe… la beauté se flétrit… la perfection s'évanouit…

Puis il lança de nouveau d'un ton hargneux à mon intention :

— Et je maudis tous les jeunes coqs suffisants de ton espèce, qui osent mépriser le médecin parce qu'il n'est qu'un homme, non un dieu !

— Calmez-vous, *lekeis* Frithila, fis-je, mortifié, honteux et au bord des larmes moi-même. J'emmènerai la princesse avec moi, comme elle en a émis le souhait, et vous promets de veiller sur elle avec grand soin. Comme vous le désirez, je m'évertuerai à être le compagnon le plus divertissant possible, quitte à faire l'imbécile si nécessaire, et à la faire rire souvent, pour lui permettre d'apprécier ce voyage. Donnez-moi aussi de la racine de mandragore. Si je suis auprès d'Amalamena quand la mort viendra, je ferai de mon mieux pour la lui rendre plus douce.

*

Quand je sortis rejoindre le vieux Costula, il faisait encore grand jour, aussi lui demandai-je de m'accompagner à différents endroits. Nous descendîmes d'abord du côté des

docks, là où j'avais laissé mes affaires. J'en retirai trois choses que je désirais transporter moi-même, et le majordome fit charger le reste sur sa chaise à porteurs. Je lui demandai ensuite de me conduire jusqu'à l'atelier du meilleur *aurifex* de la ville, et de me présenter. Je donnai au joaillier l'une des choses que j'avais prises et lui demandai s'il pouvait trouver un moyen de le monter en bijou, tel un ouvrage d'orfèvrerie, afin d'en faire un joli cadeau à offrir.

— Jamais on ne m'a encore demandé une chose pareille, *Saio* Thorn. Mais je vais y réfléchir. Et je vous promets qu'il sera prêt avant votre départ.

Je me fis alors indiquer par Costula quelle rue pouvait me conduire de l'autre côté de la colline jusqu'à la garnison, et les quittai, leur demandant de ramener mes biens au palais. Les sentinelles postées aux abords du camp militaire avaient à l'évidence été prévenues de mon arrivée, car elles ne cherchèrent pas à vérifier mon identité lorsque je me présentai à elles, et ne montrèrent aucune surprise de voir une si étrange et jeune personne tenir le rôle de maréchal du roi.

Ils m'obéirent aussitôt quand je requis la présence immédiate de l'*optio* Daila. Et ce dernier anticipa ma demande dès qu'il me rejoignit.

— J'ai ordonné à notre *fillsmitha* de laisser de côté tous ses travaux en cours, *Saio* Thorn, afin de prendre les mesures pour votre armure. Quant à notre *hairusmitha,* il est déjà en train de forger ce qui sera votre future épée.

Il m'escorta donc jusqu'à l'atelier de l'armurier, à qui je tendis un autre des objets que je transportais, le casque fabriqué pour moi à Singidunum, lui demandant de l'embellir en fonction de mon rang. Il accepta de s'en charger, ajoutant qu'il décorerait de manière assortie mon corselet, pour lequel il prit mes mesures.

— Arrangez-vous aussi, *custos,* lui intimai-je d'un ton facétieux, pour que je ne ressemble pas trop à un petit scarabée.

Le *fillsmitha* accueillit cette boutade d'un air éberlué, mais Daila eut la courtoisie, à cette plaisanterie qui le mettait directement en cause, de traîner des pieds en gloussant d'un air gêné.

Il me mena ensuite auprès du fabricant d'épées, et j'eus le privilège accordé à peu de monde, même parmi les guerriers ostrogoths, de voir comment l'on forgeait les célèbres lames à « trame de serpent torsadé ». Bien que l'artisan fut déjà bien avancé dans la fabrication de la mienne, il accepta cordialement de m'expliquer l'intégralité du procédé. Ou du moins la *quasi*-intégralité.

Un forgeron, expliqua-t-il, doit faire d'abord chauffer au rouge huit fines baguettes de fer, et les enrober de charbon de bois pour les maintenir à haute température le temps que leur surface absorbe assez de carbone pour se transformer en acier, le cœur de chaque tige demeurant toujours formé de fer pur. Ces baguettes, alors qu'elles sont encore chaudes et flexibles, sont tordues ensemble un peu à la manière dont une femme torsade ses cheveux pour en faire une tresse. Quand celle-ci a refroidi, on la remet à chauffer, on la redécoupe en huit pour former huit nouvelles tiges, et l'on recommence l'opération jusqu'à les torsader de nouveau ensemble. Ce processus est alors réitéré plusieurs fois de suite, en changeant régulièrement la disposition des baguettes jusqu'à ce que l'artisan soit satisfait de la composition de la partie centrale de la lame.

Sur son enclume, il martèle la pièce obtenue pour lui donner la forme grossière d'une lame, et incorpore à chaud sur ses tranchants une fine bande d'un acier très homogène, lui donnant un fil coupant et aigu qu'il affûte ensuite à la meule. La lame obtenue est ensuite limée, brunie et polie jusqu'à son aspect final. Durant ces différentes étapes, la trame distincte, bleuâtre et légèrement scintillante de sa partie centrale apparaît lentement, et son aspect varie suivant la façon dont les tiges ont été nouées, assemblées et mélangées : nul ne peut ainsi prédire sous quel aspect final elles se présenteront. Le plus souvent, comme c'était le cas sur la lame qu'il m'avait préparée, la trame ressemblait à un nœud de serpents entrelacés, mais il arrivait qu'elle prît l'aspect d'une gerbe de céréales, d'une natte torsadée ou de vagues tourbillonnantes.

— La lame n'est plus seulement belle, dit-il alors fièrement, elle acquiert une vraie flexibilité. Au cours de la bataille, elle a trois fois moins de chances d'être brisée ou tordue qu'une épée

coulée d'une seule pièce. La lame-serpent est ainsi incomparablement supérieure aux armes romaines et à celles des autres nations. Mais le véritable secret de sa fabrication réside dans la toute dernière étape.

Il brandissait à présent la lame telle qu'elle se présentait dans son état final, du moins le supposais-je, la tenant entre ses pinces au-dessus du feu, tandis que ses apprentis veillaient à l'aide de leurs soufflets à maintenir bien rouge le charbon de bois, conservant ainsi au métal son rougeoiement initial.

— Et le temps que j'accomplisse cette étape, *Saio* Thorn, continua-t-il, je vais vous demander de bien vouloir quitter mon atelier.

Daila et moi sortîmes docilement, et nous entendîmes jaillir un puissant sifflement, une sorte de chuintement bouillonnant. Au bout d'un instant, le forgeron reparut, porteur de la lame bleu argent encore fumante de vapeur, et dit :

— C'est fait. Il faut maintenant que je mesure votre bras, *Saio* Thorn, et l'amplitude de votre moulinet, afin de scier cette lame à la longueur voulue. Nous devrons ensuite adapter la poignée à votre prise, choisir le matériau pour en garnir la fusée, étudier la taille et la forme des quillons de sa garde, et déterminer le poids du pommeau qui équilibrera le tout. Après quoi…

— Mais quel est-il donc, ce secret de l'ultime étape de votre fabrication ? demandai-je. L'*optio* et moi l'avons bien entendu, vous avez tout bonnement trempé la lame brûlante dans l'eau froide.

— Trempé, *ja,* fit-il légèrement narquois. Mais pas dans l'eau. Les autres le font, mais pas nous, qui fabriquons les épées au serpent torsadé. Nous savons depuis longtemps que plonger le métal incandescent dans l'eau froide crée instantanément de la vapeur. Celle-ci forme une barrière entre le métal et l'eau, qui l'empêche d'acquérir la trempe que nous souhaitons lui donner.

— Faudra-t-il donc que je devine, *fráuja hairusmitha,* ce que vous utilisez à cette fin ? Voyons… De l'huile froide ? Du miel ? De la glaise humide ?

Il se contenta de secouer négativement la tête en souriant largement.

— Je crains, *Saio* Thorn, qu'il ne vous faille un rang bien supérieur à celui de maréchal ou même de roi pour le savoir. Il vous faudrait être un maître de forge tel que moi. Nous sommes les seuls à posséder ce secret, et le gardons jalousement depuis des siècles. C'est pourquoi nous seuls sommes en mesure de fabriquer ces épées-serpent.

*

La troisième chose que j'avais emmenée, je la tendis au-dessus de la table à Amalamena, au cours de notre dîner au palais, ce soir-là.

— J'ai décidé, lui annonçai-je, de vous emmener à Constantinople, mais seulement si vous consentez à porter ceci, de la façon qui vous plaira, sur toute la durée du trajet aller-retour.

— Avec plaisir, répondit-elle, admirant l'objet de cristal et de cuivre. C'est joli. Mais qu'est-ce, au juste ?

— Cette fiole a contenu jusque récemment encore une goutte du lait de la Vierge Marie.

— *Gudisks Himins !* Est-ce possible ? Voici près de cinq cents ans que la Vierge a allaité l'enfant Jésus…

Prononçant ce nom, Amalamena traça le signe de croix sur son front.

— Tout ce que je puis dire, c'est que l'abbesse qui l'a longtemps portée la croyait authentique. J'ai l'espoir qu'elle vous maintiendra en bonne santé tant que vous serez sous ma responsabilité. En tout cas, cela ne vous fera aucun mal de la porter.

— *Ne.* Et pour accroître encore son efficacité, je la considérerai comme authentique.

Elle ôta une fine chaîne en or attachée autour de son cou, et me montra les deux babioles qui y étaient pendues.

— Mon frère me les a offertes pour mon dernier anniversaire.

Elle sourit, de cette façon espiègle qui lui était si familière.

— Avec cela, je devrais être protégée du mal. Non ?

Je ne pus qu'en convenir. L'un de ces ornements, accroché comme il l'était, ressemblait à une minuscule croix en or, légèrement tronquée en son sommet. Telle était la raison de son sourire enjoué et taquin ; car la croix pouvait aussi bien être suspendue tête en bas, se transformant alors en un marteau de Thor grossièrement équarri. Le second colifichet était un filigrane en or représentant le monogramme de Théodoric. Maintenant qu'elle avait accroché à sa chaîne la fiole du lait de la Vierge, la princesse pouvait donc se prévaloir d'une quadruple protection contre le mal. Il faut tout de même le dire, au fond de moi-même, je souhaitais secrètement que la fiole écartât les pires événements qui pouvaient se produire. Le *lekeis* Frithila s'était gaussé de ces « amulettes » thérapeutiques, et peut-être ne valais-je pas mieux, au fond, que ces « souillons écervelées » qu'il avait aussi condamnées, mais je voulais croire dans le pouvoir rédempteur de la fiole, espérer qu'elle serait capable de chasser l'affreuse affliction dont souffrait Amalamena.

— Maintenant que me voici aussi bien armée, ajouta-t-elle, toujours souriante, dites-moi, Thorn. Pourquoi ne portez-vous pas une vraie barbe à la Goth, de manière à… ?

— De manière à cacher ma maigre gorge si exposée ? J'ai déjà entendu cela quelque part. Eh bien pour cette bonne raison que je suis l'envoyé de Théodoric dans des terres de langue grecque, et que les Grecs ne portent plus la barbe, depuis qu'Alexandre l'a interdite. Or, saint Ambroise a dit : « *Si fueris Romae…* » Ou plutôt, dans le cas présent : « *Epeí en Konstantinopólei…* »

Amalamena cessa de sourire et, d'un air méditatif, donna de petits coups de couteau dans la côtelette grillée qu'on venait de nous servir. Au bout d'un moment, elle déclara :

— Je sais que vous espérez être chaleureusement reçu à la cour de l'empereur Léon. Pourtant, je me demande si ce sera le cas.

— Ah ? Et qu'est-ce qui pourrait s'y opposer ?

— Il y a des contingences… des influences occultes… que vous ignorez peut-être encore. Quand vous êtes passé à la

garnison, cet après-midi, n'avez-vous rien noté d'anormal ? Rien de surprenant ?

— Elle est plus petite, moins peuplée de guerriers que je l'aurais pensé. (Elle approuva mes paroles d'un geste de la tête.) La majorité des forces de Théodoric sont déjà en marche pour aller le rejoindre à Singidunum, ou ses hommes sont-ils stationnés ailleurs ?

— Certains sont partis renforcer ses troupes, *ja*, et d'autres tiennent certains postes un peu partout en Mésie. Mais peut-être vous méprenez-vous sur le nombre total d'hommes auxquels commande réellement mon frère.

— Écoutez, je sais qu'il n'a pris à son service que six mille cavaliers pour reprendre Singidunum. Combien y en a-t-il encore ?

— Peut-être encore un millier de cavaliers, et dix mille fantassins.

— Quoi ? Mais j'ai entendu dire que votre peuple – notre peuple – se montait à près de deux cent mille individus. Si un cinquième des Ostrogoths seulement sont des guerriers, cela devrait représenter une force de quarante mille hommes.

— Certes, si tous reconnaissaient mon frère comme roi des Ostrogoths. Avez-vous déjà entendu parler de l'existence d'un autre Théodoric ?

Je me souvins d'avoir entendu le vieux Wyrd en parler, un soir autour du feu de camp, il y avait de longues années de cela. Aussi répondis-je :

— Il me semble me souvenir qu'il y a eu plusieurs Théodoric chez les Goths.

— Seulement deux qui aient une réelle importance. Mon frère, et un homonyme un peu plus vieux, cousin éloigné de notre père Théodemir et qui a du reste pas loin de son âge. Ce Théodoric-là se pare du ronflant surnom romain de Triarius et se prétend « le plus expérimenté des guerriers ».

Je tentai de rassembler les vagues souvenirs de ce que Wyrd m'avait conté à ce sujet.

— Est-ce celui qui porte aussi un surnom un peu ridicule et péjoratif ?

— Strabo. *Ja,* c'est lui. Théodoric le Louche.

— Bien, et qu'en est-il de lui, *niu ?*

— Beaucoup de ceux de notre peuple le considèrent comme leur roi. Il est, c'est vrai, un descendant des Amales comme mon père et mon oncle. Aussi, avant même la mort de Théodemir et Walamer, la nation ostrogoth était-elle déjà divisée, dans son dévouement, entre ces frères et ce cousin. Et Strabo peut compter sur de solides alliés. Le roi des Scires, Edica, que mon père vainquit peu de temps avant sa mort. Et ces Sarmates du roi Babai, que vous et mon frère venez juste de défaire. Les Scires et les Sarmates ne lui sont donc sans doute plus d'un grand secours, désormais. Il n'en reste pas moins qu'à la suite de la mort de mon oncle et de mon père, Théodoric Strabo s'est proclamé seul roi. Non seulement des Ostrogoths, mais aussi de la lignée des Balthes, ces Wisigoths établis depuis longtemps plus à l'ouest, et qui n'ont sans doute jamais entendu parler de lui.

— Il doit avoir le cerveau aussi dérangé que les yeux. Se proclamer roi d'une nation ou d'une autre ne procure aucune légitimité en soi.

— C'est vrai. Et la plupart de ceux qui avaient été fidèles à mon père ont à présent reconnu mon frère comme son successeur.

— Seulement la plupart ? Pourquoi pas tous ? Notre Théodoric combat pour sécuriser les terres, le voisinage et les droits de chaque Ostrogoth. Le Louche en fait-il autant ?

— Il n'aura peut-être pas à le faire, Thorn. L'un des empereurs, Léon ou Julius Nepos, pourrait bien lui offrir tout cela.

— Je ne comprends pas.

— Je vous l'ai dit, plusieurs influences sont ici à l'œuvre. Depuis un temps immémorial, l'Empire romain craint et exècre l'ensemble des nations germaniques, et a toujours fait de son mieux pour susciter entre elles des querelles, afin de faire diversion et de les empêcher d'envahir l'Empire. C'est particulièrement vrai depuis qu'il a adopté la foi chrétienne, tandis que les Germains embrassaient sa rivale, la croyance arienne. (Elle leva les épaules et le pâle duvet de ses sourcils.) *Akh*, Rome et Constantinople ont pourtant été heureuses

d'appeler les peuples germaniques en renfort, quand les Huns parcouraient le monde en pillant tout sur leur passage. Mais à compter de la mort d'Attila et de la dispersion de ces sauvages, les empereurs d'Orient et d'Occident en sont revenus à leur vieille politique consistant à monter les tribus germaniques les unes contre les autres, plutôt que de les voir se retourner contre l'Empire.

— Dans ce cas, pourquoi l'Est et l'Ouest favoriseraient-ils un Théodoric plutôt que l'autre ?

— Aucun ne le fera sans doute avant longtemps. Mais pour l'instant, Théodoric Strabo s'étant proclamé roi de tous les Ostrogoths et Wisigoths présents ici et ailleurs, il y va provisoirement de l'intérêt de l'Empire romain de le reconnaître comme tel. De cette façon, lorsqu'il aura affaire à ce roi, l'Empire pourra prétendre s'adresser à l'ensemble des Goths, ainsi qu'à leurs alliés, Germains ou non.

Le fait d'entendre une femme ainsi parler de politique en ayant l'air de maîtriser son sujet était si inhabituel que je ne pus m'empêcher de demander, tout en prenant soin de ne pas donner à ma question un tour trop sceptique ou condescendant :

— Est-ce là votre vue personnelle de la situation, Amalamena, ou cette opinion est-elle communément admise ?

Elle me couva d'un regard acéré mais amusé de ses feux de Saint-Elme et dit :

— Jugez-en par vous-même. Aux dernières nouvelles, Théodoric Strabo aurait envoyé son fils unique et héritier Recitach, un jeune homme ayant à peu près votre âge, à Constantinople – tout comme mon père l'avait fait pour mon frère, il y a des années – afin qu'il y vive en otage et garantisse ainsi l'alliance de Strabo avec l'Empire d'Orient.

— Il n'y a donc aucun doute, évidemment…, murmurai-je. Strabo est actuellement le Théodoric favorisé en sous-main. Votre frère sait-il tout cela ?

— Si ce n'est pas le cas, il ne tardera pas à l'apprendre. Et soyez sûr qu'il ne restera pas inerte. Dès qu'il pourra quitter Singidunum, il courra se confronter à Strabo. (Elle soupira.) Et

c'est bien sûr exactement ce qu'espère l'Empire. Des Goths affrontant d'autres Goths.

— À moins, fis-je plein d'espoir, que notre ambassade à Constantinople soit couronnée de succès, et que nous obtenions le *pactum* qu'exige votre frère.

Amalamena sourit avec mélancolie, comme si elle admirait avec une certaine pitié mon apparent manque d'adresse et mon optimisme béat.

— Je vous ai dit comment se présentaient les choses, Thorn. On ne peut pas dire qu'elles soient disposées en notre faveur.

— Dans ce cas, comme je vous en ai déjà avertie, nous allons peut-être au-devant de graves dangers. En tant que maréchal du roi, il est de mon devoir d'accomplir ma mission. Vous n'êtes tenue à rien de ce genre. Aussi je vous recommande fortement de demeurer ici.

Elle sembla prêter sérieusement attention à ma suggestion, mais finit par secouer sa jolie tête et déclara :

— *Ne*. J'ai longtemps cru qu'on était plus en sécurité cachée dans un recoin oublié. Mais même là, les Parques peuvent aller vous chercher.

N'étant pas certain qu'elle réalisait à quoi elle s'engageait, je ne compris pas un mot. Elle ajouta :

— Je suis une princesse Amale. Je préfère affronter mes adversaires et faire face à mon destin à découvert, au grand jour. Je viendrai avec vous, Thorn, et espère ne pas constituer un poids mort dans l'accomplissement de votre mission. Souvenez-vous, je suis porteuse de la fiole du lait de la Vierge. Prions pour qu'elle apporte son aide à notre projet.

— Et à tous nos projets, Princesse Amalamena, confirmai-je doucement. Venez avec moi, dans ce cas. Et soyez la bienvenue.

*

Quand nous partîmes de Novae, nous formions une impressionnante colonne, d'aspect splendide. Notre force se composait d'un escadron complet de trente guerriers à cheval, la plupart d'entre eux tirant des bêtes de bât ou des chevaux de rechange, dont deux élégantes mules blanches. Seuls l'*optio*

Daila, qui commandait la *turma,* nos deux archers, qui constituaient ma garde personnelle, et moi-même, en tant qu'officier en chef en charge de la colonne, en étions dispensés. La princesse Amalamena, qui avait insisté pour réduire sa domesticité à une seule servante, n'était donc accompagnée que de la *cosmeta* Swanilda, une jeune personne presque aussi avenante qu'elle. Ces deux jeunes femmes voyagèrent l'essentiel du trajet dans une *carruca dormitoria* munie de rideaux et tirée par des chevaux, où elles s'isolaient la nuit pour dormir. Mais dès qu'Amalamena se sentait assez robuste pour le supporter, elle venait chevaucher à mes côtés sur l'une des mules blanches, laissant celle de Swanilda avancer légèrement en retrait. Elles revêtaient alors une sorte de jupe fendue, et montaient à califourchon aussi aisément que les hommes.

Nous autres guerriers étions protégés de corselets de façon à pouvoir nous défendre contre d'éventuels assaillants, et impressionner les passants que nous croiserions en route. Nos chevaux de guerre étaient caparaçonnés, les hommes équipés d'armures de cuir et de casques de métal, tous munis d'armes en nombre suffisant. Tous les cuirs avaient été polis jusqu'à briller au soleil, et j'avais personnellement veillé à ce que ceux de Velox soient lustrés d'un vernis composé de gomme d'acacia, de jus d'épine-vinette, de bière et de vinaigre. Pour nous protéger des intempéries, tous les hommes, moi compris, portaient à l'arrière de leur selle un brillant manteau de fourrure d'ours brun, ourlé de dents et de griffes de cet animal.

Mon propre casque comme mon corselet de cuir au torse outrageusement musclé étaient maintenant richement décorés de dessins figurant des grappes de raisin, mêlées à l'animal qui est traditionnellement l'emblème du maréchal, le sanglier. Sur mon corselet, je portais une chlamyde élégamment ourlée de vert, attachée sur mon épaule droite par une fibule forgée à mon intention représentant elle aussi le sanglier. Ma ceinture d'épée était désormais maintenue par une énorme boucle *d'aes* de Corinthe, façonnée en un visage démoniaque dardant une langue protubérante. Selon l'artisan qui l'avait réalisée, elle repousserait ainsi les *skohls* errants et autres mauvais génies.

Bien que tout mon équipement fut d'une virilité sans équivoque, je suis sûr que c'est la part féminine de ma nature qui me rendait orgueilleux de ma prestance, et je regrettais que la coutume des Goths m'empêchât de porter en haut de mon casque la fière aigrette du légionnaire. C'était peut-être aussi la même vanité féminine qui me poussait à vouloir montrer à tous l'utilité de ma corde de maintien, et les prouesses qu'elle permettait à un archer, tout comme j'aurais aimé pouvoir trouver l'occasion de brandir mon épée-serpent de la façon la plus impressionnante. Mais la seule justification valable eût été la chasse au gibier, ce qui était indigne de mon rang de maréchal.

Aussi dès que nous désirions manger de la viande fraîche, mes deux archers s'en chargeaient. Comme Daila, ils avaient équipé leurs montures de ma sous-ventrière de maintien, qui assurait le plein succès de leurs chasses, et ils rapportaient toujours une ample provision de venaison. Ils étaient bien sûr obligés de s'écarter suffisamment loin de notre étincelante et cliquetante colonne, et à mon grand désespoir, aucun membre de notre convoi n'eut donc l'occasion d'admirer combien mon invention était utile, et personne, ni la princesse ni sa servante, ne décida de l'adopter.

Cette chasse était, il faut le dire, grandement superflue. Déguster de la viande de sanglier, de cerf, d'élan ou de plus petit gibier était plus un luxe qu'une nécessité. Le vieux Costula et les autres serviteurs du palais avaient veillé à garnir nos chevaux de bât de toutes sortes d'aliments de base ainsi que de mets de choix. Ils transportaient également des tenues de rechange pour toute la compagnie, des pièces détachées de sellerie pour nos montures ainsi que pour la *carruca,* mais aussi une grande quantité de flèches et de cordes supplémentaires pour nos arcs, sans compter les nombreux et somptueux cadeaux sélectionnés par Amalamena pour être offerts à l'empereur Léon : bijoux émaillés ou damasquinés d'or et d'argent, caisses de savon parfumé, tonneaux de bonne bière brune et amère, et diverses autres spécialités dans lesquelles excellent les Goths, éclipsant toute concurrence. En revanche, nous ne lui fîmes cadeau d'aucune épée-serpent. Nous étions, on le voit, bien équipés. De

plus, nous traversions des terres où les sources abondaient, où les fermes de campagne nous procuraient en quantité œufs frais, pain, beurre et légumes, ainsi que de larges prairies pour faire paître nos montures, et nous pouvions fréquemment passer la nuit dans la douceur des meules de foin ou à l'abri de granges accueillantes. Contrairement à ce que j'avais craint pour la santé de la princesse, nous voyageâmes sans avoir à souffrir de rigueurs ou de privations d'aucune sorte.

Il était évident qu'elle et ses compagnons de Novae connaissaient mieux que moi l'état des routes alentour. J'avais en effet considéré d'un œil sceptique l'introduction d'une grande et lourde *carruca* dans notre convoi, mais bien que nous n'ayons pas rencontré de véritable voie romaine large et pavée jusqu'à l'approche de notre destination finale, celles que nous eûmes à pratiquer s'avérèrent suffisamment carrossables et pratiques, d'une fermeté suffisante et aux pentes modérées. En réfléchissant un peu, je me dis qu'après tout, j'aurais dû m'y attendre. Non seulement parce que Constantinople est la Nouvelle Rome de l'Orient, mais aussi parce qu'elle est le port essentiel reliant plusieurs grandes mers, et que comme Rome, elle est au centre d'un dense réseau routier. Les routes que nous suivîmes nous menèrent au sud-est à travers la Mésie Supérieure, dont Novae est la capitale, puis nous passâmes dans le diocèse d'Haemimontus, traversâmes une partie de celui de Rhodope, et arrivâmes dans la province proche du détroit, que l'on appelle Europe.

Non contente d'être si praticable, notre route s'avéra exempte de tout danger ; nous n'eûmes ni à combattre des maraudeurs, ni à contourner des zones hostiles. Daila m'avait expliqué que les sujets restés fidèles à Théodoric se trouvaient plutôt sur notre droite, la partie gauche de notre trajet étant en majorité inféodée à Théodoric le Louche. Les régions que nous eûmes à traverser étaient de fait souvent occupées depuis peu, et par des gens ayant fui les terres inhospitalières des Carpates septentrionales. Les Goths leur ont donné le nom de Wendes, tandis que les Romains les appellent Venedae et les Grecs Sklaves, mais eux-mêmes se désignent sous le nom de Slovènes. Il m'était déjà arrivé, au cours de mes pérégrinations, d'en

rencontrer ici ou là un ou deux, mais c'était la première fois que je me retrouvais au milieu de ce peuple aux cheveux foncés, au teint rubicond, aux pommettes saillantes et au nez aussi imposant qu'aplati. Et bien qu'ils n'aient jamais fait preuve à notre égard d'un quelconque ressentiment, ni consenti trop à contrecœur à satisfaire nos demandes de provisions, nous les trouvâmes tout sauf avenants.

Ces Slovènes ne sont pas des sauvages comme peuvent l'être les Huns, mais ils constituent indiscutablement un peuple barbare, car ils ne disposent d'aucun langage écrit, et sont toujours empêtrés dans la superstition païenne. Leur panthéon est dominé par un des dieux les plus bizarres, toutes religions confondues, puisque son nom, Triglav, signifie « Tricéphale ». Ces gens ont aussi un dieu du Soleil, Dazbog, et un dieu des Cieux, Svarog. Le rôle néfaste joué par Satan n'appartient chez eux à personne, mais ils craignent l'hostilité d'un dieu des Tempêtes, Stribog. Leurs démons sont collectivement incarnés par les Besy, et dirigés semble-t-il par un mangeur d'hommes qu'ils appellent le Bába-Yagá. Bref, tous ces noms sont tellement horribles qu'il serait difficile à une personne civilisée de discerner parmi eux quels sont les bons et les mauvais génies.

En fait, je trouvai dissonants la plupart des mots de leur langage, qui combine une désagréable rudesse avec un côté sirupeux assez répugnant. Nous autres Ostrogoths avions tellement de mal à prononcer leurs noms que nous évitions soigneusement de les leur demander. Nous nous contentions de héler hommes et femmes d'un invariable *kak, syedlónos,* cette bouillie de sons râpeux faisant chez eux office de salut.

Je crois que la morphologie bien particulière de leur nez contribue à donner aux Slovènes un autre de leurs caractères disgracieux : un air accablé, affligé d'une éternelle mélancolie, que l'on retrouve même chez les jeunes enfants. Et je vais brièvement vous dire ce qui m'amène à ces réflexions.

C'est dans la partie slovène de la Dacie centrale que nous parvînmes au seul rétrécissement délicat de notre route, le défilé conduisant à travers la Passe Épineuse, que les Slovènes appellent, dans leur langage semblable à une toux aspirée, la

Shipka. Il fallut atteler une seconde paire de chevaux à la *carruca* d'Amalamena pour la tirer jusqu'au sommet, mais ce ne fut pas un travail insurmontable. La Shipka nous refit traverser la chaîne du Grand Balkan, que j'avais déjà vue, mais c'est parce que ces montagnes, après avoir décrit un vaste arc de cercle autour du Danuvius, sont ici orientées vers l'est. Nous descendîmes la passe par une longue et large vallée fertile dépourvue d'arbres, entre la chaîne du Grand Balkan et une autre plus petite, dénommée – sans doute pour cette raison – la Chaîne de l'Ombre.

Cette vallée, dont j'avais déjà entendu parler sous le nom de Vallée des Roses, est de fait le plus vaste jardin de rosiers du monde. L'essence que l'on extrait des pétales de roses est avidement recherchée par les parfumeurs des Empires d'Orient et d'Occident, pour la fabrication de parfums. Comme il faut près de cinq mille livres romaines[134] de pétales pour remplir un flacon d'une trentaine de centilitres de cette essence de rose, son prix dépasse celui de l'or pur ou de l'épice la plus rare.

Depuis le début du voyage, j'avais saisi toutes les occasions pour faire rire la princesse et entretenir sa bonne humeur, comme je l'avais promis au *lekeis* Frithila. Je la régalai d'un festival varié des blagues les plus enjouées que j'avais pu entendre à Vindobona, et de potins cocasses sur les habitants des régions que j'avais traversées. Mon papotage la fit fréquemment sourire, de temps à autre pouffer, quelquefois franchement rire. Mais c'est la Vallée des Roses, et non moi, qui déclencha sa plus belle crise d'hilarité.

Nos pénétrâmes dans ladite vallée en toute fin d'été, la récolte des roses étant alors déjà achevée depuis plusieurs mois. Mais la vallée était encore abondamment fleurie de boutons plus mûrs, et leur voluptueux arôme nous enveloppait à chaque instant, si intense qu'il semblait donner à l'air lui-même une teinte rosée. Nous fîmes une brève halte dans la ville de Beroea[135], afin qu'Amalamena et Swanilda puissent passer une nuit dans l'unique auberge de la ville – mot que les Slovènes

---

[134] 1 620 kg.

[135] Stara Zagora (Bulgarie).

arrivent à prononcer *krchma* –, y faire laver leurs vêtements, et refaire le plein d'articles divers.

La princesse profita donc d'être à la *krchma* pour acheter entre autres choses deux produits cosmétiques fabriqués nulle part ailleurs que dans cette vallée : une poudre pour le visage à base de pollen de rose, et une pommade issue de pétales de cette même fleur. J'étais présent lorsque la princesse fit gracieusement remarquer au propriétaire qu'elle l'enviait d'être installé dans un endroit aussi délicieusement parfumé. Et à sa véritable surprise, l'homme grogna :

— Douce odeur ? *Sladak miris ?* (Son visage se renfrogna et il grommela violemment :) *Okh, taj prljav miris ! Nosoli li ne prestano blejo mnogo !*

Ce qui dans son langage barbare, voulait dire : « *Akh,* cette fichue puanteur ! Elle nous irrite le nez à tous, ici ! »

Et cette remarque plongea Amalamena dans une hilarité sans retenue. La notion que des gens puissent être assez obtus pour mépriser leur privilège de vivre ainsi environnés d'une merveilleuse beauté et d'une fragrance aussi divine la fit rire aux larmes. Cela dut lui sembler d'autant plus poignant qu'elle savait le peu de temps qui lui restait à admirer, inhaler et apprécier les prodigieuses libéralités de cette nature. Mais comme l'avait souligné Frithila, la princesse était toujours inclinée au rire, là où d'autres auraient versé des larmes. Et c'est cette scène de la *krchma* qui m'incline à penser que ce doit être le nez écrasé des Slovènes qui, en induisant chez eux une déficience olfactive congénitale, les rend inaptes à apprécier les parfums – et nombre d'autres bonnes choses de la vie, probablement –, faisant d'eux un peuple maussade, à la morosité apparemment incurable.

*

Nous continuâmes, traversant les montagnes de la Chaîne de l'Ombre, assez peu escarpées, avant de nous diriger au sud-est le long de la vallée de la rivière Hébrus[136] vers les provinces de

[136] Maritza.

Rhodope et d'Europe, qui formèrent jadis la région appelée la Thrace. La plupart de ses habitants sont aussi bruns que les Slovènes, mais leur teint est plus bistré que rubicond, et tous parlent la mélodieuse langue grecque, ayant donc tant pour se désigner que pour dénommer les choses, des noms à la fois intelligibles et faciles à prononcer. Leur nez n'a en outre rien de particulier, et leur tempérament est bien plus épanoui que celui des Slovènes.

Nulle part pendant le voyage, en dépit de toutes les blagues que je pus trouver à raconter à Amalamena, elle ne s'amusa autant qu'à l'occasion de cet épisode de Beroea. Elle semblait en tout cas toujours fort heureuse lorsque je lui demandais de m'instruire de ce que j'ignorais. Alors, dès que nous chevauchions de conserve, elle me parlait de façon tout à fait passionnante et instructive de sa royale famille, des Goths en général et des contrées que nous traversions. Ces terres lui étaient, bien sûr, tout à fait étrangères, mais elle avait apparemment bien mieux que moi étudié leur histoire. À titre d'exemple, au cours de notre trajet, elle m'apprit :

— Pas très loin d'ici, il y a bien deux cents ans, l'empereur romain Dèce gagna une bataille contre les Goths. Mais trente mille soldats romains y périrent, dont Dèce lui-même. Alors, victoire ou défaite, peu importe, cela a toujours coûté très cher aux Romains d'affronter les Goths. C'est pourquoi l'Empire nous a si longtemps craints et haïs, mais a été obligé de composer avec nous, quitte à utiliser tout autre moyen que la guerre pour nous diviser dans le but de nous exterminer.

— J'espère bien convaincre la cour d'Orient qu'à présent également, ce pourrait être risqué…, murmurai-je.

Mais les souvenirs personnels et récents d'Amalamena me passionnaient davantage que les épisodes oubliés d'une histoire lointaine. Elle me conta les exploits martiaux et les nombreuses vertus royales de son défunt père, et me raconta avec plus d'enthousiasme encore les nombreuses et salutaires belles actions qui lui avaient valu parmi ses sujets le surnom de Théodemir le Bien-aimé.

— Et mon oncle n'était guère différent, ajouta-t-elle. Il était appelé avec tendresse du nom de Walamer le Loyal.

Elle me parla de sa mère la reine, Hereleuva, et sa voix s'étrangla un peu quand elle relata comment elle avait péri « d'un horrible mal appelé le *kreps* » alors qu'elle n'était encore que jeune femme. De plus, sa mère avait causé du souci à sa famille lorsque sur son lit de mort, elle avait renoncé à une longue vie d'arianisme pour se convertir au catholicisme.

— Bien sûr, disait la princesse, elle se débattait dans une terrible agonie, avide du moindre espoir ou soulagement, mais cette décision désespérée ne lui en avait apporté aucun. Aussi, nous ses enfants lui avons-nous pardonné, et nous espérons que Dieu en fera autant. Lui comme tous les autres.

Là-dessus, à son habitude, Amalamena retrouva un sourire radieux. Elle toucha du doigt les trois talismans qui pendaient sur sa gorge élancée, et dit avec légèreté :

— C'est sans doute l'inconstance de ma mère qui m'a poussée à éviter de donner mon entière dévotion à une seule religion. Je suis prête à les accepter à peu près toutes. Cela fait-il de moi une personne méprisable, Thorn ?

— Je ne pense pas, répondis-je. Ça me paraît une position assez sage, au contraire. Je ne suis moi-même esclave d'aucune religion. Je n'en ai encore trouvé aucune qui me semble assez convaincante et juste.

La princesse me parla aussi beaucoup de sa sœur Amalafrida, plus âgée qu'elle et Théodoric, et déjà mariée à « un *herizogo* nommé Wulteric le Digne, encore bien plus vieux qu'elle ».

— Mais vous, Amalamena ? demandai-je. Quand envisagez-vous de vous marier, et pour épouser qui ?

Elle me lança un si triste regard que je regrettai immédiatement ma remarque en forme de plaisanterie. Au terme d'un instant de silence, elle répliqua sur un ton mélancolique :

— Pour cela, il aurait fallu que je naisse ici, il y a longtemps de cela.

— Qu'est-ce que le lieu et l'époque ont à voir avec le mariage ?

— J'ai lu que naguère, il y eut ici un roi qui avait décrété qu'un certain jour de l'année, toutes les jeunes filles, veuves ou

autres femmes à marier, quel que soit leur âge, devraient être rassemblées dans un vaste lieu obscur et sans fenêtres. Y seraient aussi convoqués les hommes du royaume se trouvant dans la même situation, et chacun devrait se choisir une épouse, dans le noir et rien qu'au toucher. Telle était la loi.

— *Liufs Guth !* Seriez-vous en train de sous-entendre que vous êtes une femme de disgracieuse apparence ? Ou une vieille femme au charme fané… ?

— Voilà bien une pensée d'homme ! m'interrompit-elle en riant. Pourquoi vous figurez-vous immédiatement qu'on n'en mettait dans le noir que d'affreuses ?

— Ma foi… maintenant que vous mettez le doigt dessus…, marmottai-je, troublé non pas tant parce qu'elle m'avait piégé, mais parce qu'elle m'avait attribué une « pensée d'homme ».

Et si j'avais alors rougi, c'était peut-être aussi parce que j'avais réussi à la faire rire, et que cela m'avait plu, dans mon désir de donner à Amalamena des raisons de s'attacher à Thorn : en tant qu'homme, comme le joyeux compagnon qu'il était, un peu fou mais si sympathique, ou en tant que n'importe quoi d'autre.

— Toujours est-il, poursuivit-elle, que ma sœur Amalafrida, j'en suis certaine, a épousé Wulteric parce qu'elle reconnaissait en lui le portrait de notre père. Moi, je n'ai trouvé aucun homme qui ressemble à notre frère.

— Pardon ?

— Je n'étais qu'une petite fille, tout comme lui, quand on l'a envoyé vivre à Constantinople. Mon souvenir du petit garçon d'autrefois restait donc très vague. Et puis il y a quelques mois, il en est revenu, fraîchement nommé roi et devenu adulte. J'ai découvert en lui un homme susceptible de capter le regard, d'exciter le désir et d'inspirer l'adulation à toute femme. Fût-ce sa propre sœur. (Elle rit de nouveau, mais son humour tourna court.) *Akh,* ai-je besoin de vous faire un dessin, Thorn ? Vous le connaissez… Quoique, évidemment, vous ne l'ayez jamais regardé avec l'œil d'une femme.

Oh *vái,* songeai-je avec regret, était-ce vraiment le cas ? Ne l'avais-je pas fait ? L'instant d'avant, la princesse m'avait qualifié d'homme. Et juste après, bien que par inadvertance,

sans le vouloir, elle me rappelait ma vraie nature. J'en fus amené à me poser cette question : était-ce parce qu'Amalamena était la sœur de Théodoric que je la trouvais si attirante, et même adorable ? En tous les cas, elle venait de me faire comprendre de manière éclatante qu'à ses yeux, Thorn ne pouvait en rien être comparé à son frère.

Elle continua donc, sans en avoir conscience, à remuer le couteau dans la plaie de mon cœur, en précisant :

— Même si, comme la reine Artémise de naguère, je pouvais épouser mon propre frère, il ne voudrait pas de moi. Le peu de temps qu'il a passé à Novae, à séduire toutes les jeunes femmes du cru, j'ai pu me rendre compte qu'il a un penchant pour les femmes plus… robustes que je ne le suis.

Au souvenir de la vigoureuse paysanne Aurora, j'acquiesçai en silence. Dans un soupir, Amalamena ajouta :

— Et comme je ne suis pas près d'en rencontrer un autre comme lui, peut-être est-ce aussi bien que je sois… je veux dire… Je suis un peu fatiguée, Thorn. Voudriez-vous m'aider à descendre, et faire mander Swanilda pour qu'elle vienne s'occuper de moi ? Je vais me reposer un peu dans la *carruca*.

Par la suite, les occasions de revoir la princesse chevaucher à mes côtés sur sa mule se firent de plus en plus rares. Elle vivait chaque jour plus recluse dans sa voiture bâchée, comme si elle devait garder le lit. Les dernières fois où elle me rejoignit, mes saillies humoristiques et autres vaillants essais pour faire le pitre ne provoquèrent chez elle que peu d'éclats de rire. Amalamena s'était par exemple juste contentée de sourire d'un air tolérant, lorsque je lui avais conté l'histoire entendue à Vindobona de cet homme devenu chauve à force de se faire lentement plumer le crâne par ses deux maîtresses jalouses. Pourtant, jamais la princesse ne se plaignait de son état. Elle ne semblait ni crispée, ni hagarde, et pas une fois je ne la vis grimacer de douleur. Je ne sais si elle avait continué, durant le voyage, de boire du lait d'ânesse et de se baigner dans de l'eau où avait bouilli de la balle. Mais lorsqu'un jour, je sentis sur elle la légère odeur de sang caractéristique de l'indisposition féminine mensuelle, sans que son visage ne la trahît en aucune façon, je pris Swanilda à part pour prendre quelques

renseignements, de manière discrète, sur l'état de santé d'Amalamena. La *cosmeta* m'affirma que oui, la princesse avait eu « quelques légers saignements » mais pressée de mes questions, elle ajouta avec pudeur qu'ils n'étaient pas « de nature à l'affaiblir suffisamment pour perturber son voyage ».

Que ce fut à cause des saignements ou du fait de la simple progression de son mal, Amalamena devint plus pâle et plus frêle encore que lorsque je l'avais rencontrée, même si je n'aurais jamais imaginé que ce fut possible. Je pouvais littéralement à présent voir battre son pouls à ses tempes, sur le côté de son cou et le long de ses minces poignets. J'irais presque jusqu'à dire que j'avais l'impression de voir à travers elle, tant elle était devenue presque transparente. Pourtant, la princesse n'avait pas l'air plus malade à mes yeux, mais juste de plus en plus belle.

Un peu parce qu'elle n'avait jamais caché que je n'étais pas un homme pour elle, et un peu, je suppose, parce que je l'avais toujours su dans le secret de mon âme, mes sentiments féminins prirent alors le dessus. Je me mis à considérer Amalamena non comme un objet de désir, mais comme une sœur bien-aimée sur laquelle on avait envie de veiller, dont on souhaitait prendre soin. Je m'arrangeai pour demeurer le plus possible auprès d'elle, fis de mon mieux pour ne manquer aucune attention qui lui fut agréable, comme de m'éloigner de la colonne pour aller lui cueillir des fleurs. Je m'appropriai en fait tant de tâches revenant en principe à Swanilda que la *cosmeta* ne put feindre son amusement. Quant à Daila, il ne cherchait même plus à me cacher ses noirs regards de reproche, de sorte que je finis par me rendre compte que mon attitude n'avait rien de celle d'un maréchal, et modérai mes attentions envers la princesse. De toute façon, nous approchions de notre destination, et j'avais l'intention, une fois arrivé, de la confier aux soins du meilleur médecin de Constantinople.

*

Près de la côte méridionale de la province d'Europe, nous rejoignîmes la Via Egnatia, large voie romaine soigneusement

pavée et très fréquentée emmenant voyageurs et commerçants d'est en ouest sur un axe reliant les ports de Dyrrachium[137] sur l'Adriatique, Thessalonique sur la mer Égée, Perinthus sur la Propontis, et d'autres plus petits, pour parvenir à sa destination finale de Constantinople, sur le Bosphore. Notre colonne se mêla au trafic sur cette voie publique, et la suivit jusqu'à Perinthus, où nous fîmes une nouvelle halte d'une journée et d'une nuit, afin de laisser le loisir à Amalamena de se reposer et de se rafraîchir dans une sorte d'*hospitium*[138] que l'on appelle en grec un *pandokheíon*.

La princesse me raconta que ce petit port de Perinthus avait naguère rivalisé d'importance et de prospérité avec celui de Byzance – l'ancien nom de Constantinople – avant d'enregistrer un inéluctable déclin au cours des derniers siècles. Il ne m'en impressionna pas moins, car c'est là que je découvris les eaux turquoise de la Propontis, première véritable mer que j'étais appelé à contempler, et qui me sembla illimitée. La ville occupe un petit promontoire avancé, entouré sur trois côtés de quais et de mouillages où des bateaux chargeaient et déchargeaient, tandis qu'aux abords, en mer, de nombreux autres attendaient leur tour.

C'est aussi là que je goûtai à mes tout premiers fruits de mer : *locustae,* huîtres, langoustines, coquilles Saint-Jacques, ou seiches cuites dans leur encre. Je fis ce festin omnivore au *pandokheíon* d'Amalamena, dont une terrasse surplombait le port. Tout en mangeant, je pus me délecter des lents mais gracieux mouvements des galères de guerre dites « liburniennes » à deux ou trois rangs de rameurs, dont plusieurs étaient à gréement aurique, et regarder glisser sur les eaux les rapides « corbeaux » et « dauphins », longs bateaux de patrouille aussi bas qu'effilés.

Je vis aussi des navires de commerce plus grands que tous ceux que j'avais pu voir sur un fleuve : des vaisseaux à deux mâts et à voiles carrées, dits de forme « arquée en pomme » en raison de leur proue arrondie. J'en vis aussi de plus petits,

---

[137] Durrës (Albanie).
[138] Gîte d'étape.

rapides caboteurs de commerce actionnés simplement à la rame. Ces navires marchands ne cessaient d'aller et venir, leurs capitaines étant pressés de finir les derniers voyages de l'année avant la venue de l'hiver, époque à laquelle tout mouillage est proscrit.

Je goûtai si bien notre court séjour à Perinthus que j'aurais presque été réticent à le quitter, si nous n'avions pas été à trois ou quatre jours de route d'un port bien plus riche et animé, que l'on m'avait dit être la plus splendide agglomération de l'Empire romain : je veux parler de l'ancienne Byzance, la cité nommée un temps Augusta Antonina, mais désormais connue pour l'éternité sous le nom de Constantinople la Grande.

CONSTANTINOPLE

N
Serdica (Sofia)
Pautalia (Kjustendil)
Strymon (Struma)
Euxine
(mer Noire)
Perinthus
(Eregli)
Constantinople
(Istanbul)
Chrysopolis
(Uskudar)
Propontis
(mer de
Marmara)
mer Égée
Assos
Pergame
(Bergama)
Smyrne
(Izmir)
ASIA MINOR
Miletus
(Milet)
Méandre
(Büyük Menderes)
Mylasa
(Milas)
Halicarnasse [Halicarnasios]
(Bodrum)
KÓS
milles romains
0 100
0 150
km
RÓDHOS
(RHODES)
Myra (Demre)

39

Nous vîmes pour ainsi dire Constantinople longtemps avant d'y entrer réellement. Notre colonne se trouvait encore à deux jours de marche de la cité, et nous étions en train d'installer le camp dans une pâture de chèvres au bord de la route, quand plusieurs membres de la compagnie s'exclamèrent à voix haute en découvrant une lumière qui scintillait dans la nuit en direction de l'est.

— Les vastes troupeaux de chèvres qui paissent sur ces rivages n'ont pas laissé assez d'arbres ni de buissons pour alimenter un feu de forêt. Qu'est-ce qui peut bien produire cette lumière ? Les feux de Saint-Elme d'une tempête ? Le dragon volant d'un marais ?

— *Ne, Saio* Thorn, fit un de nos soldats. C'est tout simplement le phare de Constantinople. Je suis déjà venu ici, je l'ai vu. Il s'agit d'un feu de bois entretenu sur une très haute tour, prévu pour guider les bateaux qui veulent entrer dans le port. La nuit il éclaire, le jour il fume, vous le verrez demain.

— Nous sommes encore à une trentaine de milles romains[139] de cette ville, objecta Amalamena. Une colonne de fumée pourrait encore se voir à pareille distance, j'en conviens. Mais un simple feu de bois, comment est-ce possible ?

— Sa lumière est démultipliée par un ingénieux dispositif, Princesse, expliqua le soldat. Comme s'il était entouré d'un immense miroir recourbé. Le feu est allumé au creux d'un gigantesque bol de métal recouvert de plâtre. Dans sa concavité sont incrustés d'innombrables tessons de verre doublés d'une feuille d'argent, comme on procède avec certaines gemmes en joaillerie pour les faire scintiller davantage. Et c'est ainsi que le phare brille.

— Ingénieux, vraiment, murmura Amalamena.

---

[139] Environ 45 km.

Le soldat poursuivit :

— En temps de guerre ou en cas d'urgence, les pourvoyeurs du feu peuvent faire clignoter cette lumière en couvrant puis en découvrant le bol réflecteur d'une couverture de cuir, afin d'envoyer un message qui pourra être compris par les sentinelles des collines environnantes. Celles-ci allument à leur tour des fanaux qu'ils font clignoter de la même manière, répétant le message à l'envi, et le propageant de loin en loin. Cela permet ainsi de demander le secours d'une armée, ou au contraire d'en dissuader une autre d'arriver, selon la nécessité requise. En même temps, les sentinelles peuvent prévenir la ville de l'approche d'un ennemi, ou de toute autre nouvelle importante venue de l'extérieur.

L'autre nouveauté que je découvris n'était pas visible du tout, pour la bonne raison qu'il s'agissait d'une odeur… en l'occurrence, une puanteur si insoutenable que j'en chancelai sur ma selle. Je toussai, eus des haut-le-cœur et mes yeux se mirent à couler, mais je pus constater à travers mes larmes que les autres voyageurs présents sur la route ne semblaient pas trouver cela si terrible. Toutefois, tous ceux dont les deux mains n'étaient pas occupées ou encombrées opéraient, simultanément ou alternativement, un mouvement pour se pincer le nez, et un signe de croix sur le front.

— *Gudisks Himins !* m'exclamai-je en direction de Daila. Ces miasmes vous rendraient un homme normal aussi lugubre qu'un Slovène. Appelez ce soldat qui connaît si bien Constantinople, et demandons-lui si la ville exhale toujours cette odeur putride.

— *Ja, Saio* Thorn, répliqua le soldat avec une certaine gaieté, bien qu'il eut lui aussi le nez pincé. Ce que vous respirez est l'odeur de la sainteté, et Constantinople est fière de saluer les nouveaux arrivants. Il faut dire que cet arôme attire ici de nombreux pèlerins.

— Mais au nom du dieu qu'ils révèrent, quel qu'il soit, *pourquoi* ?

— Ils viennent ici adorer Daniel le Stylite. Regardez là-bas.

Il pointait du doigt un endroit situé dans les champs à gauche de la route. De là où je me trouvais, je pus distinguer ce

qui ressemblait à une haute perche surmontée, à son sommet, d'un nid de cigognes de bien piètre apparence et fort délabré. Au sol se trouvait rassemblé un groupe de personnes, certaines en mouvement, mais la plupart agenouillées.

Le soldat expliqua :

— Cet homme, Daniel, se conduit ainsi en hommage à Siméon de Syrie, devenu saint Siméon, qui passa trente années de sa vie perché en haut d'une colonne. Daniel vit pour sa part en ermite sur son pilier depuis quinze ans déjà, mais il paraît que l'exemple de la misère que s'inflige cet homme a déjà contribué à la conversion de nombreux païens.

— La conversion ? Mais à quoi ? grogna Daila. Même les hommes changés en cochons par Circé ne supporteraient pas de s'attarder dans les environs, tant les lieux sont nauséabonds.

— Ce sont des dévots chrétiens, fit le soldat en haussant les épaules. Des gens qui trouvent du plaisir à l'avilissement et la mortification, je suppose. Ils semblent éprouver une suprême félicité à respirer le résultat de quinze années de déjections du saint accumulées sur le sol.

— Je crois donc que nous allons le laisser en bonne compagnie, fis-je. Et eux avec lui. Ils ont l'air de se mériter mutuellement.

Nous finîmes par laisser la puanteur derrière nous, et à peine quelques heures après, les murs de Constantinople commencèrent à se dessiner sur l'horizon devant nous. Je me retournai et dis à l'un de mes archers :

— La princesse avait très envie de découvrir la cité dès qu'elle serait visible. Allez à sa *carruca* et dites-lui que c'est imminent. Demandez-lui si elle souhaite que l'on selle sa mule.

Il revint me faire part de la réponse, un petit sourire aux lèvres :

— La princesse remercie le maréchal de sa prévenance, mais a décidé d'admirer la cité depuis sa *carruca,* dont elle a ouvert les rideaux. Elle pense qu'il ne serait pas très convenable pour une fille et sœur de roi d'entrer dans Constantinople à cheval, comme une femme barbare.

Cela ne ressemblait guère à l'esprit de liberté dégagée des convenances dont avait toujours fait preuve Amalamena, qui se

moquait ouvertement des minauderies féminines et de tout ce qui pouvait y ressembler. Il était évident qu'elle s'inventait là une excuse, afin de ne pas admettre qu'elle se sentait trop faible pour tenir sur une selle. Cela me rappela qu'il faudrait que je lui trouve un médecin dès notre arrivée.

La muraille dont nous approchions était bien sûr celle bâtie sur l'ordre de Théodose II. Le mur d'origine, édifié par le fondateur de la cité, englobait cinq des collines du promontoire byzantin. On avait dans un premier temps jugé cette extension largement exagérée, cette surface excédant celle des plus vastes cités existantes. Mais elle s'avéra en fait insuffisante, puisque durant son seul règne, la Nouvelle Rome s'agrandit au-delà de ce mur. Comme l'ancienne Rome, Constantinople englobe à présent sept collines.

Le mur de Théodose, construit plus tard, isolait totalement la ville du reste du continent européen, et il s'agit probablement de la plus formidable protection jamais bâtie autour d'une cité. S'étendant sur trois milles romains[140] entre les eaux situées de part et d'autre du promontoire, il est en fait composé de deux murs séparés de vingt pas et précédé d'un large fossé, lui-même bordé d'un parapet en maçonnerie. Les murs en question mesurent cinq fois la hauteur d'un homme, et sont hérissés de quatre-vingt-seize tours encore plus élevées. Celles-ci sont alternativement rondes et carrées, et les murs qui les relient sont bâtis en zigzags, afin de permettre aux soldats en charge de la surveillance des fortifications d'en assurer une défense concertée.

Je vis alors tous les usagers de la Via Egnatia, des piétons aux bergers avec leurs troupeaux en passant par les cavaliers, cochers et conducteurs de charrettes, y compris les voitures attelées de ce qui semblait être d'importants personnages, s'écarter de part et d'autre de la route, pour faire place à une procession venue de l'intérieur de la ville. Daila m'interrogea du regard, et je secouai négativement la tête :

— *Ne, Optio*. Nous sommes des Ostrogoths et des députés royaux, non des Grecs ou des chiens. Nous ne dévierons pas

[140] Environ 4,5 km.

notre marche, au moins jusqu'à ce que nous sachions qui s'approche.

J'avais raison de tenir ferme sur nos positions, car aucun danger ne nous menaçait : il s'avéra qu'il s'agissait d'une délégation impériale venue à notre rencontre pour nous accueillir. La colonne était composée de cavaliers splendidement caparaçonnés. Leur chef, le plus âgé et le mieux habillé de tous, leva la main pour nous saluer, et ses premiers mots, bien que cordiaux, m'éberluèrent.

— *Khaîre, Presbeutés Akantha !*

Ce qui voulait tout simplement dire en grec : « Salut, Ambassadeur Thorn ! »

Il était déjà assez étrange en soi qu'il connaisse mon nom. Mais ce qu'il dit ensuite me stupéfia encore davantage :

— *Basileús Zeno éthe par ámmi philéseai !*

Cette phrase signifiait en effet : « L'empereur Zénon vous souhaite la bienvenue ! »

Cette fois encore, j'eus la présence d'esprit de ne pas m'exclamer étourdiment quelque chose du genre : « Zénon ? Mais de qui s'agit-il donc ? C'est *Léon* que je suis venu voir ! »

Je dus cependant demeurer muet de surprise, car l'homme continua :

— L'empereur Zénon vous fait porter ces cadeaux en signe d'amitié.

Il fit alors signe de s'avancer à deux serviteurs lourdement chargés qui chevauchaient derrière lui. Je commandai à mes deux archers de réceptionner les cadeaux en question, et repris une contenance suffisante pour dire :

— Théodoric, roi des Ostrogoths, salue en retour son cousin Zénon. Nous apportons nous aussi des présents amicaux.

— Je vois que vous venez également avec la sœur du roi, fit observer l'homme, saluant notre escorte tout en avançant vers la *carruca*. Je suis Myros, le grand chambellan du palais, l'*oikonómos* de l'empereur. Me ferez-vous l'honneur de vous escorter ? Des appartements vous ont été réservés, à vous et à la princesse Amalamena, ainsi qu'à vos serviteurs. Quant à votre escorte, elle sera logée dans des quartiers adéquats.

Du geste, je proposai au chambellan de chevaucher à mes côtés, et nos deux colonnes se mélangèrent tandis que nous prenions la direction de la ville. En cours de route, ayant juste l'air de converser par courtoisie, mais en réalité désireux de m'informer, je fis remarquer à mon nouveau compagnon :

— Je ne suis pas encore bien vieux, *Oikonómos* Myros, mais si je devais énumérer les empereurs d'Orient et d'Occident ayant régné de mon vivant, j'aurais besoin de tous mes doigts.

— C'est un fait, acquiesça-t-il, avant de me surprendre de nouveau. Deux de plus viennent en effet d'être déposés, en l'espace de quelques mois.

— Vous avez bien dit *deux* ? hasardai-je sans y prendre garde.

— En effet. Le jeune Léon décédé ici, et Julius Nepos déposé à Rome. Vous n'étiez pas au courant ?

Je songeai en un éclair que non seulement je ne verrais pas l'empereur que j'étais venu rencontrer, mais qu'il en irait de même pour le *Saio* Soas. Je marmonnai donc vaguement une explication plausible :

— J'étais en déplacement, occupé à la guerre. Coupé de tout, en fait.

Myros me gratifia d'un coup d'œil que devaient réserver, je suppose, tous les Grecs romanisés aux barbares.

— Mais en venant ici, maréchal, n'auriez-vous pu déchiffrer les signaux de lumière et de fumée du phare ? Ils n'ont guère mentionné autre chose, ces derniers mois. Excepté, bien sûr, pour nous prévenir de votre arrivée.

Quelque peu vexé, je dus admettre ma complète ignorance du langage de ces signaux, et ajoutai :

— J'aurais tout de même aimé pouvoir déchiffrer mon nom inscrit dans les cieux… Comment l'avez-vous appris ?

Souriant d'un air délicieusement narquois, il leva un sourcil, l'air de me dire : « Nous autres Grecs sommes omniscients », mais il ne tarda pas à me répondre franchement :

— Nos *katáskopoi* sont partout. Soldats sans uniforme, ils patrouillent et font des reconnaissances incognito. L'un d'eux vous aura identifié comme le *Saio* Thorn lorsque vous et la princesse avez fait escale à Beroea ou ailleurs.

— Je vois, fis-je froidement, mécontent que ma colonne et moi-même ayons pu être espionnés sans même en avoir eu conscience.

Nous passions à ce moment-là sous la plus grande des dix portes de Constantinople, la Porte d'Or aux trois arches. Décorées d'un marbre blanc élégamment veiné de noir, les massives portes de bronze nous avaient été ouvertes avec hospitalité, et elles étaient si soigneusement polies qu'on les aurait véritablement crues en or massif. Deux des trois arches composant la porte sont évidemment celles qui traversent les deux épais murs de la cité. Mais le troisième, celui situé à l'intérieur, est différent : il mène directement le visiteur dans les fondations de l'église Saint-Diomède, bâtie juste à l'intérieur des murs, au-dessus de la route, qu'elle surplombe à califourchon. La Via Egnatia s'achève là, sous l'église, et elle change de nom pour devenir la Mese, l'avenue centrale de Constantinople, aussi large et bien pavée que la précédente.

Je fis exprès, dès que nous fûmes passés dessous, de ne point me retourner sur ma selle pour admirer cet édifice de haute taille, et histoire de montrer à ce Myros que je n'étais pas le moins du monde impressionné par la grandeur de la cité impériale, je poussai tranquillement la conversation :

— Allons, monsieur le chambellan, parlez-moi un peu de ces empereurs fugaces que vous venez d'évoquer. Je vous assure que j'ai vu des enfants jouer au chamboule-tout, ils n'en ont pas abattu autant que l'Empire vient de le faire.

— *Dépou, dépou, papaí,* concéda douloureusement Myros. C'est vrai, c'est vrai, hélas. Maintenant, que dire du regretté Léon ? Durant ses six années de vie, il n'a cessé d'être malade. Son grand-père du même nom n'aurait jamais dû désigner ce gamin pour lui succéder. Pauvre enfant, même avec l'aide de son père comme régent, il n'avait ni la puissance de cœur ni les dispositions d'esprit nécessaires à assumer une telle charge. Quoi qu'il en soit, les deux Léon étant morts, c'est le père et régent qui porte à présent la pourpre.

— Et c'est donc Zénon ?

— Bien sûr. Ignoriez-vous qu'il était le fils par alliance de Léon Ier ? Il est l'époux de sa fille Ariane, et le petit Léon II était leur enfant. Aujourd'hui il se fait appeler Zénon.

— Que voulez-vous dire par « se fait appeler » ?

— C'est le nom qu'il s'est choisi en accédant au trône. D'après le fameux philosophe stoïcien de jadis.

— J'imaginais que seuls les plus pompeux et prétentieux évêques se paraient de ce genre de noms d'emprunt.

— Vous comprendriez et excuseriez Zénon, si vous saviez qu'il descend de la lignée des Isauriens, lesquels parlent un lourd et horrible dialecte issu du grec. Son nom de naissance était Tarásikodissa Rusumbladeótes.

— Malheur ! fis-je. Je comprends… Merci de l'explication.

Nous chevauchions toujours le long de la Mese, et autour de moi, les nouveautés et merveilles abondaient. La large avenue était bordée d'arbres et d'un nombre incalculable de statues, en bronze et en marbre, de dieux, de héros, de sages ou de poètes, derrière lesquelles se succédaient des demeures semblables à des palais de pierre ou de brique, bien que j'eusse aperçu au fond des étroites rues latérales certaines résidences plus plébéiennes. La Mese nous promena du sommet au creux des diverses collines de la ville, et nous fit traverser la Porte d'Or de la muraille de Constantin, plus petite et moins imposante. Après quoi l'avenue s'élargit par endroits autour de nous, pour se transformer en une spacieuse place pavée de marbre. Ce fut d'abord le forum de Boûs, qui ressemble à une gigantesque plateforme de marbre suspendue entre les pentes de deux collines, d'où nous dominions une petite rivière passant *sous* la place, le Lúkos, qui draine les eaux usées de la ville. Ce fut ensuite le forum de Théodose, d'où l'on pouvait voir, coulant cette fois-ci *au-dessus* de nos têtes, une rivière artificielle portée d'une colline à l'autre par un aqueduc, suspendu avec grâce sur des piliers élancés aux élégantes arches de pierre. Enfin, sur le forum de Constantin, je découvris, juchée sur une colonne de marbre et de porphyre d'une hauteur impressionnante, la statue la plus grandiose de la ville, à l'effigie de son fondateur. Cette statue de bronze montre l'empereur portant un faisceau de rayons dardés autour de sa tête, le figurant ainsi soit sous les

traits d'un Apollon nimbé d'une aura solaire, soit sous ceux de Jésus-Christ coiffé de sa couronne d'épines ; c'est un sujet que les habitants d'aujourd'hui n'ont toujours pas tranché.

Je conservai néanmoins avec détermination une indifférence de façade, et poursuivis ma conversation avec le chambellan :

— Très bien… Donc, cet Empire d'Orient est désormais gouverné par le *basileus* Zénon et la *basilissa* Ariane. Et pendant ce temps-là, qu'est-il arrivé en Occident ?

— Comme je vous l'ai dit, Julius Nepos a été déposé. Par un nommé Oreste, dont l'empereur avait fait un général d'armée. Nepos en a donc été réduit à fuir vers Salona, en Illyrie.

— Attendez un instant. Salona, n'est-ce pas l'endroit où… ?

— *Naí,* approuva Myros, hochant la tête d'un air malicieux. Là où l'ancien empereur Glycérius avait été exilé après que Nepos l'eût lui-même déposé… Ne me demandez pas pourquoi il est allé choisir précisément cette destination pour refuge, mais il se trouve que c'est là qu'il a trouvé la mort, lorsque le vindicatif Glycérius l'y a – sans surprise – fait assassiner.

— *Gudisks Himins !*

— Et ce n'est pas tout… l'histoire est encore plus juteuse que cela !

À voir l'engouement quasi féminin du chambellan pour les commérages et les cancans, je réalisai soudain avec retardement qu'il devait être eunuque.

Il poursuivit :

— En récompense de ce haut fait, Glycérius vient d'être élevé du rang mineur d'évêque de Salona à celui, bien plus honorifique, d'archevêque de Mediolanum[141] en Italie.

— *Liufs Guth !* Un évêque devient régicide, et l'Église le récompense par une promotion ?

Myros fit une grimace de profond dégoût.

— Ma foi, il s'agit là de l'Église catholique corrompue de Rome. Le bon patriarche de Constantinople, Akakiós, n'aurait jamais permis que de telles choses se produisent dans notre Église orthodoxe d'Orient.

— Je l'espère bien. Finalement, qui est empereur à Rome ?

---

[141] Milan (Italie).

— Le fils de ce général Oreste. Romulus, affublé avec dédain du surnom d'Augustule.

— Pourquoi avec dédain ?

— Ce n'est pas Auguste, mais juste « petit Auguste ». Autant dire tout sauf auguste. Il n'est âgé que de quatorze ans. C'est donc son père, comme dans le cas de Léon II, qui tient en réalité les rênes du pouvoir. Nul ne pense, au vrai, que ce duo se maintiendra bien longtemps.

Je soupirai et dis :

— Je me disais, comme beaucoup sans doute, que l'Empire romain est plus pitoyable que jamais. Des empereurs voltigeant de-ci de-là, aussi fugaces que des éphémères… des évêques se muant en assassins pour se voir nommer archevêques… des saints perchés dans les airs laissant tomber leurs excréments sur leurs fidèles…

— Voici votre demeure, *Presbeutés* Akantha, coupa le chambellan. Le plus raffiné des *xenodokheíon* de la cité. Je pense que vous et votre escorte le trouverez choisi au mieux, et plus que confortable. Voudriez-vous descendre de cheval et vous donner la peine d'y entrer ?

Le bâtiment de marbre et le domaine clos de murs qui l'entourait étaient à mon goût somptueux, mais je n'en laissai rien paraître à Myros. Demeurant vissé sur ma selle, je déclarai :

— Je ne suis que le maréchal du roi. Je dois avant tout me préoccuper du confort de sa royale sœur.

Me tournant vers mes archers, je leur commandai :

— Veuillez escorter la princesse à l'intérieur, afin qu'elle puisse juger si cet humble gîte est digne d'elle.

L*'oikonómos,* l'air quelque peu froissé, n'en descendit pas moins de son cheval pour saluer Amalamena. Lorsqu'elle s'approcha de nous sans hâte, je vis qu'elle s'était arrangée, à l'intérieur de sa *carruca* en mouvement, pour soigner son apparence : elle avait revêtu une tenue élégante, s'était maquillée et portait ses bijoux. Comme si je lui en avais donné l'instruction, elle se fendit juste d'un froid hochement de tête en passant devant Myros incliné dans une profonde révérence, glissa d'un air royal devant lui, entourée de sa suivante

Swanilda et de mes deux archers, entra dans la cour et pénétra dans le bâtiment.

L'eunuque, maintenant franchement vexé, continuait cependant à me vanter les lieux :

— De luxueux thermes privés pour ces dames dans l'aile gauche, et un pour vous et vos hommes dans l'aile droite. Des domestiques dédiés à votre service… incluant quelques esclaves khazars sélectionnées tout spécialement pour leur beauté. Elles seront toujours heureuses de, euh… d'assouvir vos besoins, ainsi que ceux de la princesse.

J'ignorai superbement ce détail, et lançai autour de moi un regard de soldat inspectant ses troupes. Le mur entourant le domaine n'était pas très haut ni étouffant, les portails semblaient plus décoratifs que lourds et solides, le tout suggérant qu'il n'était pas question de nous y claustrer une fois entrés, et de nous y tenir captifs. Cependant, nous avions largement pénétré dans les profondeurs de la ville, enserrée dans ses murs de forteresse. Aussi, lorsque Myros commença de dire : « Les quartiers pour le reste de votre escorte… », je l'arrêtai d'une dénégation aussi fière que déterminée :

— *Oukh, oukh*[142]. Mes hommes sont des Ostrogoths. Ils n'ont besoin ni de toit pour les abriter, ni de coussins pour se reposer. Je les installerai dans la cour, ici même. Et concernant les serviteurs, le premier que je désire voir se rendre auprès de nous est le meilleur médecin de la ville. J'aimerais avoir son assurance que la princesse n'a pas été trop affaiblie par ce long voyage.

— Le *iatrós* personnel de l'empereur, le vénérable Alektor, se mettra à votre disposition sans délai.

Et de sa langue venimeuse d'eunuque, il rajouta :

— Je n'ai pu m'empêcher de remarquer, en effet, que la princesse semble bien éprouvée et bien faible au vu de son âge.

Je passai outre cette remarque également. Quand les deux femmes et leur escorte armée nous rejoignirent, Amalamena me fit une espiègle œillade de connivence avant de gratifier Myros d'un hochement de tête hautain, pas davantage, afin d'indiquer

[142] Non, non (en grec).

que l'endroit lui semblait acceptable. Je descendis de Velox et demandai à mes archers de décharger de nos bêtes les cadeaux que nous apportions et de les remettre aux assistants du chambellan. Pendant ce temps, Myros poursuivit :

— Comme vous pouvez le constater, monsieur le maréchal, ainsi que vous princesse, vos appartements sont proches de toutes sortes d'agréments. L'hippodrome situé là-bas vous permettra d'assister, si vous le désirez, à des courses, des jeux et des spectacles de théâtre. De ce côté se dresse la basilique de la Divine Sagesse, où vous pourrez prendre part aux offices religieux. Le Grand Palais de Pourpre, que vous voyez un peu plus loin, est l'endroit où vous serez reçus par l'empereur. Le…

— J'espère, coupai-je, que nous n'aurons pas à séjourner trop longtemps ici, à perdre notre temps à toutes ces distractions ou à faire nos dévotions. Quand Zénon a-t-il l'intention de me recevoir ?

— Mais… très bientôt, bien sûr. Vous en serez avisé suffisamment à l'avance pour que vous puissiez préparer l'entrevue.

— Préparer ? Préparer quoi ? Je suis prêt à l'instant même.

— *Oukh,* pas du tout. Pas du tout. Il y a des formalités à observer. Vous serez prévenu au moins un jour avant l'audience, afin de pouvoir jeûner.

— Jeûner ? Mais je ne vais pas recevoir la Sainte Communion.

— Hum… Donc, ce jour-là, vous serez conduit jusqu'à l'antichambre pourpre, où l'on aura exposé vos cadeaux à l'empereur. Tandis que vous avancerez vers le trône, étant ambassadeur, vous ne serez pas obligé de vous mettre en proskynèse. Vous vous agenouillerez simplement devant lui, et…

— Pardon, l'eunuque ! l'interrompis-je durement. Je ne suis pas un de ces humbles solliciteurs venus se lamenter et cajoler !

— En êtes-vous si sûr ? répliqua-t-il sans sourciller. Au cours de ma longue carrière de chambellan, je n'ai vu arriver que deux sortes d'émissaires de l'étranger : ceux porteurs d'une déclaration de guerre à l'empereur, et ceux venus lui réclamer une faveur. Êtes-vous venu déclarer la guerre ?

Je restai coi l'espace d'un instant, d'une part à cause de la violente colère que je ressentais, mais aussi parce que j'avais capté le regard amusé d'Amalamena, lequel me rappelait que *oui,* j'étais bel et bien là pour obtenir quelque chose de Zénon. Myros en profita pour continuer son discours :

— Peu après le début de cette génuflexion, l'empereur vous fera relever. Vous le saluerez alors au nom de Théodoric, et prenez bien garde de ne pas le qualifier comme son cousin, ou son frère. Tous les monarques inférieurs sont ses fils. L'empereur vous remerciera, vous et Théodoric, de vos cadeaux. Il vous annoncera alors quel jour vous pourrez revenir au Palais de Pourpre pour discuter du sujet qui vous amène.

Le chambellan réprima un ostensible bâillement devant mon visage.

— Que ce soit la guerre, ou autre chose.

Je finis par répondre, les dents serrées :

— Puisque vous nous avez si bien espionnés depuis le début de notre voyage, vous devez savoir la raison de ma venue.

— Ne l'ayant jamais fait, je l'ignore complètement, répondit Myros avec une indifférence très affectée. Nos *katáskopoi* vous ont seulement repérés dans la Vallée des Roses. Je ne sais même pas *d'où* vous veniez.

— J'expliquerai donc tout cela à l'empereur Zénon, et pas plus tard que demain. Ce qui m'amène est urgent. Je m'agenouillerai, si sa vanité l'exige vraiment, mais je ne suis pas prêt à attendre. Veillez donc, l'eunuque, à ce que les formalités et autres délais inutiles soient supprimés.

— Ce serait bien la première fois que l'on verrait une chose pareille.

— Eh bien vous la verrez. Et vous allez donner à Zénon un avant-goût du message que je lui apporte. Théodoric s'est emparé de la ville détenue auparavant par les Sarmates, celle de Singidunum. Il la tient fermement. Il est en mesure de la conserver. Il peut s'en faire une base d'opérations solide, de laquelle il lancerait des incursions soit vers l'Empire d'Occident, soit vers celui d'Orient.

— Je n'en crois rien ! s'exclama Myros. Singidunum, entre les mains de Théodoric ? Nous en aurions entendu parler !

— Je pensais que vos espions et les lumières de votre phare n'ignoraient rien… Quoi qu'il en soit, je suis ici pour affirmer qu'il y a moyen de persuader Théodoric de céder cette place hautement stratégique à l'Empire. Soit au très auguste Zénon, soit au moins auguste Romulus. Tout dépendra lequel des deux offrira le meilleur prix pour l'octroi de cette ville, et dans les meilleurs délais. Allez, maintenant. Dites cela à Zénon. Et dites-lui que j'attends d'être reçu dès demain. Allez !

Je tournai les épaules à l'eunuque pour entrer dans la cour, tenant Velox par la bride et le faisant passer devant lui de manière à ce qu'il soit contraint de faire un saut de côté pour préserver ses orteils des sabots du cheval. Je me retournai pour ajouter :

— Et n'oubliez pas, en chemin, de m'envoyer ce *iatrós* Alektor dont vous m'avez parlé.

Je tendis mes rênes à Daila, et lui demandai de préparer la cour afin d'en faire un campement pour nos soldats. Comme je m'approchais de la maison, Amalamena me dit, le regard quelque peu admiratif :

— Je vous avais prévenu que vous ne seriez peut-être pas reçu ici très chaleureusement. Mais il semble déjà que vous serez reçu. Je pense que vous avez très bien fait de cracher ainsi vos ordres à cet homme, à la vraie manière d'un Ostrogoth.

— *Thags izvis,* répondis-je, mais je grommelai aussitôt : Je n'aurais même pas dû avoir à faire ces demandes. Mon rang de maréchal d'un roi aurait dû me suffire comme lettres de créance.

— Rappelez-vous ce qu'a écrit Aristote, fit-elle. « La beauté personnelle sera toujours une bien meilleure recommandation que n'importe quelle lettre d'introduction. » *Ne, ne,* pas la peine de grogner ; vous êtes un bel homme.

Elle rit, mais pas pour se moquer de moi.

— Souvenez-vous aussi de la réputation de ces Grecs… à quel point ils apprécient la beauté des hommes.

Je ne fus pas spécialement flatté qu'elle me qualifiât de nouveau d'homme véritable, pour se gausser juste après de moi comme d'un homme susceptible d'en attirer d'autres. Cependant, sa citation d'Aristote me laissa perplexe.

*

L*'oikonómos* n'avait pas exagéré le luxe de notre demeure d'invités… pas plus, je le dis en passant, que la beauté et la complaisance de ses jeunes esclaves khazars. La princesse et Swanilda, ainsi que mes deux archers et moi-même nous rendîmes aussitôt aux thermes. Je ne sais comment l'on s'occupa des femmes, mais pour nous autres, les hommes, non seulement nous fûmes voluptueusement dévêtus, oints d'huile, grattés au strigile, baignés, séchés et poudrés par les servantes, mais elles nous gratifièrent en sus de tant de soupirs, d'œillades papillonnantes et même de subreptices chatouilles que leur envie de nous servir de bien d'autres façons ne faisait aucun doute. Mes archers eurent recours à elles par la suite, cela va de soi, mais ce ne fut pas mon cas. Je suppose que j'avais fréquenté de trop près et pendant trop longtemps la pâle « Lune des Amales » ; ces femmes khazars, aussi foncées de cheveux que de teint, ne m'attiraient point. De surcroît, je les soupçonnais fort d'être des *katáskopoi,* et il n'était pas question qu'elles aillent faire à Myros ou à Zénon des rapports sur ma sensualité, mon appétit charnel, ma pudeur ou toute autre chose me concernant.

Je sortis des thermes enveloppé d'une serviette, pour tomber nez à nez avec le médecin Alektor, qui m'attendait. Cet homme à la barbe grise et au nez de faucon avait le regard si pénétrant que j'eus l'impression qu'il était capable de voir à travers le linge qui me ceignait les reins, ce qui me mit quelque peu mal à l'aise. En tout cas, sa présence dénotait l'obéissance de Myros à mes ordres, au moins à l'un d'entre eux. Le privilège du port de la barbe laissé à Alektor indiquait qu'on lui avait reconnu le statut d'un sage, aussi le pris-je d'emblée pour quelqu'un d'éminent dans sa spécialité.

— Vous êtes bien le *presbeutés* Akantha ? me demanda-t-il. Seriez-vous le patient ?

— *Oukh, Iatrós* Alektor, répondis-je. Il s'agit de ma royale compagne, la princesse Amalamena. Puis-je vous livrer une confidence ?

Il releva la tête et me considéra de haut derrière ses narines.

— Je suis un Grec de l'île de Cos, comme l'était Hippocrate.

— Dans ce cas, pardonnez-moi, poursuivis-je. Mais je ne suis même pas sûr de savoir moi-même ce que je vais vous dire.

Et je lui confiai tout ce que le *lekeis* Frithila m'avait conté de l'affliction dont souffrait Amalamena… Le *iatrós* hocha la tête avec solennité et caressa sa barbe d'un air digne, tandis que je continuais mon exposé en lui donnant certains détails complémentaires, puis je le dirigeai vers le quartier des femmes. Le laissant s'y rendre, je retournai jusqu'à l'*apodyterium,* afin d'y revêtir une confortable tenue d'intérieur. Après quoi je me contentai de flâner à l'intérieur de la maison, admirant les lieux mis à notre disposition.

Le sol était couvert d'une délicate mosaïque, ainsi que certains murs, ornés de petits carreaux brillants au dessin exquis. D'autres étaient décorés de tentures présentant de turbulentes batailles navales, des amants flirtant à l'ombre d'une tonnelle, ou des scènes diverses issues de mythes païens et de l'histoire chrétienne. De multiples objets d'art étaient disposés çà et là, parmi lesquels de nombreuses statues, certaines représentant des personnages historiques, mais la plupart des dieux, héros, satyres et autres nymphes.

Bien que Constantin eût décrété le christianisme religion d'État de l'Empire, sa capitale éponyme ne se reconnaît d'aucun saint patron, mais s'est placée sous l'égide d'une déité tutélaire : la déesse païenne Tykhe, nom grec de la Destinée. Il y avait donc des statues d'elle un peu partout dans la ville, et par conséquent aussi dans notre *xenodokheíon*. Elles avaient été quelque peu « christianisées » d'une croix apposée sur le front, mais un détail me plut davantage. Bien que les Grecs eussent à l'origine personnifié leur Tykhe dans une grosse femme fripée aux traits disgracieux, Constantin avait ordonné qu'on la représentât sous l'apparence d'une belle jeune fille épanouie.

J'étais en train de détailler les cadeaux offerts par Zénon à Théodoric – principalement des pierres précieuses, des rouleaux d'une soie très fine et d'autres marchandises aisément transportables –, quand Amalamena surgit auprès de moi, le visage empourpré d'une particulière rougeur. Elle était légèrement énervée, et ne se priva pas de me le faire savoir.

— De quel droit vous êtes-vous permis de m'envoyer un *lekeis* ? me lança-t-elle. Ai-je réclamé une telle attention ?

— Je me considère comme responsable de votre sécurité, Princesse. Et votre santé en fait partie.

J'ajoutai :

— Je suis heureux que cette précaution vous ait semblé inutile. Le *iatrós* vient en effet de partir, et il n'a rien trouvé à me dire.

Je n'eus en l'occurrence pas besoin de mentir, ayant au préalable demandé au médecin d'agir ainsi.

— J'aurais parfaitement pu vous rassurer moi-même sur ma santé, fit-elle, apparemment soulagée. (J'étais sûr qu'elle avait dû lui tenir les mêmes propos. Mais elle rebondit sur un ton plus léger.) Pour l'instant, j'ai surtout une faim de loup.

— Parfait ! Vous allez pouvoir vous rassasier, lui répliquai-je, tout aussi primesautier. Je suis allé demander au cuisinier de pourvoir aussi au repas de notre troupe cantonnée dans la cour. Et j'ai pu constater avec plaisir que tout le monde, en cuisine, est obèse, détail prometteur quant à la qualité et la quantité des mets qui nous seront servis. La salle à manger se trouve là-bas, Princesse. Laissez-moi juste aller jeter un coup d'œil sur la façon dont se sont installés nos hommes, et je vous y rejoins pour le *nahtamats*.

Le *iatrós,* comme je le lui avais demandé, m'attendait dissimulé dans la cour. Il me dit aussitôt d'un air sombre :

— Si la princesse désire mourir parmi les siens, quelle que soit sa terre d'origine, vous feriez mieux de l'y ramener sans délai.

Je grimaçai.

— Elle est donc si proche de l'issue fatale ?

— La tumeur a progressé au-delà du mésentère, a traversé ses chairs et même à présent la peau. C'est désormais un affreux apostème, et nul doute que ce *karkínos* la tuera à brève échéance.

— Mais elle doit souffrir, alors ?

— Elle dit que non. Mais elle ment. Si ce n'est pas encore insupportable, cela ne saurait tarder. Vous dites que vous avez

apporté de la mandragore ? Si vous voulez, je peux demander aux cuisiniers de lui en servir à son insu dans sa nourriture.

J'acquiesçai, l'air désolé, et enjoignis un soldat qui se trouvait là d'aller quérir mon paquet contenant la drogue.

— Il n'est rien d'autre que l'on puisse faire ?

Le vieil Alektor perdit son regard dans le lointain, se gratta la barbe un moment, et ne répondit pas directement.

— Il fut un temps, murmura-t-il d'un ton songeur, où l'on reconnaissait l'existence des déesses au même titre que celle des dieux. À cette époque, les femmes étaient elles aussi considérées comme les égales de leurs congénères masculins. Puis vint le christianisme, qui prêcha leur infériorité, les subordonna aux hommes, et les ravala au niveau d'un humble troupeau d'esclaves femelles.

— Ce n'est pas faux, approuvai-je, un peu décontenancé malgré tout par le tour que prenait la conversation. Mais… où voulez-vous en venir ?

— Une intelligente et jolie princesse comme elle n'est plus de nos jours qu'un ornement, une babiole, vouée au mieux à devenir la femme de quelque prince, douce et effacée comme elle se doit de l'être. Aussi ne fait-elle jamais rien. Votre princesse Amalamena, à présent… si elle avait devant elle une longue espérance de vie, qu'en ferait-elle ?

Je ne voyais toujours pas où nous conduisaient ces abstractions, mais je décidai que je pouvais moi aussi philosopher.

— Une flamme ne fait rien d'autre qu'exister, elle aussi, repartis-je. Elle brûle jusqu'à extinction. Peut-être souffre-t-elle tout du long, mais elle aura en attendant prodigué lumière et chaleur à son entourage.

Il grogna avec amertume.

— Pas de quoi meubler une vie de beaucoup de souvenirs, en somme, lorsqu'elle disparaît dans un souffle d'air.

— Excusez-moi, vénérable Alektor, fis-je au bout d'un instant. Pourquoi parlons-nous par énigmes ?

— J'ignore quelle mission vous a conduit en ces lieux, jeune Akantha, mais la princesse ne semble avoir qu'une envie, c'est que vous la réussissiez. Je suggère donc que vous l'invitiez à

vous aider à l'accomplir. C'est la seule prescription utile que je puisse vous faire. Contrairement à presque toutes les femmes, elle aura ainsi l'occasion de réaliser quelque chose durant sa brève existence, dont elle pourra se souvenir dans la vie éternelle. Je n'ai rien d'autre à dire. Je vais prendre cette mandragore et l'emmener en cuisine, pour donner les instructions qui s'imposent. Que Tykhe daigne vous sourire, à vous et votre princesse.

Je m'efforçai de rendre à mon visage une expression enjouée et rejoignis Amalamena dans le *triclinium*. Elle se trouvait déjà gracieusement étendue sur une couche et dévorait à belles dents – peut-être juste pour m'en imposer –, tandis qu'un serviteur fort bien habillé se tenait debout auprès d'elle, lui décrivant les plats inconnus qui se trouvaient sur la table. Lorsque je m'installai sur ma couche, placée à angle droit par rapport à la sienne, Amalamena me déclara, sur le ton d'une petite fille tout heureuse de manger en dehors de chez elle pour la première fois :

— Tenez, Thorn. Essayez cela. Ça s'appelle du mouton des marais… de la chair de brebis qui n'a jamais mangé que des algues. C'est délicieux, une saveur unique. Avec une sauce d'algues bouillies. *Akh,* et regardez ici. Toutes ces tranches de pain sont imprimées de l'initiale en relief de Zénon.

— Afin que nous ne puissions oublier à qui nous devons ce repas ?

— Le pain étant le mets le plus simple posé sur cette table, je trouve cet embellissement plutôt élégant. J'ai demandé à Seuthes (elle montra de la main le jeune homme debout derrière elle) de m'indiquer comment c'était fait. Il m'a expliqué que le boulanger l'imprimait dans la pâte en la pressant dans un moule de bois juste avant de la mettre au four. *Akh,* et avez-vous vu les merveilleux dessins ornant les tentures de la maison ? Selon Seuthes, on ne s'y prend pas autrement pour les fabriquer. Elles sont pressées l'une après l'autre dans des blocs de bois délicatement sculptés, enduits de teintures de couleurs variées…

Je souris avec bienveillance tandis qu'elle poursuivait avec excitation sa description, et quand elle finit par se trouver à

court de compliments à l'égard des plats qu'on lui avait servis et de l'endroit où nous nous trouvions, je demandai négligemment à Seuthes :

— Êtes-vous un esclave, ou un domestique ?

— Ni l'un ni l'autre, *Presbeutés,* répondit-il assez sèchement. J'ai ici un titre. Je suis le *diermeneutés,* l'interprète du palais. Je parle toutes les langues de l'Europe, et quelques-unes de l'Asie. C'est moi qui traduirai pour vous, *Presbeutés,* durant votre entrevue avec Zénon.

Je le remerciai :

— *Eûkharistô*[143]*,* Seuthes. Mais ce ne sera pas nécessaire. Je vous dispense de cette tâche.

Il sembla heurté comme d'un affront.

— Mais je dois être présent. Vous êtes un *bárbaros*.

— Je sais. Mais en quoi votre présence me rendrait-elle moins barbare ?

— Eh bien… ma foi… un *bárbaros,* par définition, est quelqu'un qui ne parle pas le grec.

— Je le sais aussi. Mais dites-moi donc, interprète, dans quelle langue sommes-nous en train de converser ?

Il ne répondit pas à la question, se contentant de répéter de manière obstinée :

— C'est un fait établi. Nul *bárbaros* ne parle le grec.

— Toute sagesse imposée n'est pas nécessairement sage, ni même vraie. Les faits prouvent le contraire, vous le voyez. Vous comprenez plus ou moins ce que je raconte, et inversement. Pensez-vous que Zénon et moi ne pourrons y parvenir ?

Toujours aussi raide, il répliqua :

— Ma présence a toujours été indispensable, et donc requise, lorsque le *basileus* donne audience à un *bárbaros*.

Je le rassurai.

— Vous serez présent, n'en doutez pas. Tout simplement parce que la princesse le sera aussi, et qu'elle est assurément une *barbará,* comme il se doit. Elle sera heureuse que vous traduisiez ses paroles à Zénon, tout comme celles qu'il lui adressera.

---

[143] Merci (en grec).

Le jeune homme chancela littéralement sur ses pieds.

— Ses paroles ? Mais…

Amalamena semblait prendre un intérêt accru à cet échange, à mesure qu'il s'animait. J'ajoutai à son intention :

— Tenez, interprète, commencez donc par traduire à la princesse ce que nous venons de nous dire.

Il s'exécuta, dans une Vieille Langue irréprochable. Dès qu'elle eut réalisé ce que je venais de proposer, Amalamena sembla aussi estomaquée que lui. Seuthes lui avait débité cela à toute allure, pressé de me répondre, cette fois en grec :

— Mais il est hors de question qu'elle soit présente ! Jamais, dans toute l'histoire de l'Empire, un ambassadeur a été autre chose qu'un homme. Le *basileus* se sentirait insulté, outragé ; il serait furieux qu'une femme prétende à ce rôle, et lui soit présentée comme telle. On n'a jamais vu cela !

— Vous le verrez pourtant.

Et j'ajoutai en langue gotique :

— Veuillez à présent vous retirer, jusqu'à ce que nous nous retrouvions dans l'antichambre pourpre. Laissez-nous. Allez calmer vos nerfs contrariés.

Comme il se retirait, secouant la tête d'un air scandalisé, Amalamena me regarda avec un mélange d'amusement et de reconnaissance. Ses yeux, devenus depuis quelque temps nuageux, brillaient de nouveau tels des feux de Saint-Elme.

— Merci, fit-elle, pour cette délicieuse surprise consistant à m'inviter à votre ambassade. Je serai comblée d'entrer avec vous au Palais de Pourpre. Mais d'où vous est venue cette idée ? Pourquoi tenez-vous à l'imposer ?

Pour toute réponse, je ne lui délivrai pas toute la vérité, mais seulement une facette :

— Vous me l'avez vous-même suggéré, Princesse. Rappelez-vous votre citation d'Aristote. Votre beauté pourrait bien nous permettre d'accomplir de grandes choses, vous et moi.

*

Tout se passa comme je l'avais exigé : l'eunuque chambellan vint à la maison très tôt le lendemain m'informer que le *basileus*

Zénon me verrait dans la matinée même. À l'évidence, l'o*ikonómos* aurait apprécié que je lui en exprime quelque reconnaissance. Il me trouva en train de l'attendre dans ma plus belle tenue guerrière : mon corselet avait été ciré, mon casque fraîchement astiqué était posé sous mon bras. À cette vision, il perdit toute superbe. Affectant d'avoir puisé dans mes réserves de patience à l'attendre, je fis remarquer d'un ton aigre :

— Très bien, Myros. Nous sommes prêts. Y a-t-il d'autres formalités que nous devions respecter en chemin vers le palais ?

— Nous ? Comment cela, nous ?

— Moi et la princesse Amalamena, bien sûr.

— *Oud, papaí !* cria-t-il, et il commença à écumer en chancelant, tout comme l'interprète la veille.

J'y mis fermement un terme en réaffirmant d'un ton sans réplique qu'Amalamena m'accompagnerait. Il battit des bras et geignit :

— Mais je n'ai amené des montures que pour nous deux !

Je jetai un coup d'œil dans la cour. Une escorte considérable nous y attendait : des gardes en armure splendidement équipés, et même un groupe de musiciens. L'un des hommes tenait les rênes des deux chevaux, dont les selles richement ornementées au dossier surélevé ressemblaient à des trônes.

— *Khristós,* tonnai-je. Les grilles du palais sont à trois cents pas d'ici ! Une telle parade est tout simplement ridicule. Mais puisqu'il faut en passer par là, nous nous y plierons. La princesse et moi monterons sur les chevaux. Quant à vous, *Oikonómos,* vous n'avez qu'à marcher avec le reste de l'escorte.

Il s'étrangla de rage, mais c'est ainsi qu'il s'y rendit. Amalamena et moi perchés côte à côte, et Myros titubant et se dandinant derrière nous, empêtré dans ses longues robes, pas loin de se faire piétiner par les gardes qui avançaient en frappant fièrement des pieds, au son martial de la marche lydienne jouée par l'orchestre.

Le Grand Palais de Constantinople, loin d'être un bâtiment unique, est une ville dans la ville. Passés les impressionnants portails de bronze, à l'intérieur des murs de marbre de Prokonéssos s'étendaient cinq palais distincts, plus ou moins grands, mais jamais ridicules, et deux résidences d'habitation :

l'*Oktágonos* pour l'empereur et le *Panthéon* pour l'impératrice. S'y ajoutaient de nombreuses églises et chapelles, près de la massive basilique de la Divine Sagesse, érigée juste au-delà des murs, ainsi qu'un bâtiment bien trop grand pour être appelé une simple caserne, destiné à loger les gardes du palais, un édifice construit uniquement pour servir de salle de banquet, et bien d'autres encore, réservés pour que se réunissent les membres de tel conseil ou tribunal. Plus une armurerie, une bibliothèque pour les archives impériales, des logis pour les serviteurs, pour les esclaves, des écuries, des niches pour les chiens, des monceaux de cages à oiseaux…

Les jardins immaculés s'étendent jusqu'au bas du mur maritime de la cité au bord de la Propontis. Ainsi, un regard jeté au nord-est, au-delà du Bosphore, passe d'Europe en Asie. Le long du rivage, en plus des sept autres ports artificiels de Constantinople, les plus sophistiqués au monde, s'étend un port privé, le *Boukóleon,* réservé aux navires et embarcations appartenant au palais ou désirant s'y rendre. C'est là que se dresse la haute tour aux poutres entrecroisées, garnie d'échelles, qui soutient l'immense bol de métal d'où le phare jette ses feux.

Les façades des bâtiments sont principalement faites du marbre blanc veiné de noir provenant de l'île de Prokonéssos. Mais les murs intérieurs, les colonnes, les braseros et même les *sarkophágoi*[144] sont pour la plupart taillés dans le porphyre d'Égypte, et draperies, tentures et tapisseries sont assorties à cette pierre. C'est pourquoi le site est connu sous le nom de Palais de Pourpre. Et comme les enfants nés de famille impériale ou noble résidant ici sont dits « porphyrogénètes », de nombreuses langues ont dérivé de cette traduction une expression qui désigne les personnes de haute lignée : on dit qu'elles sont « nées dans la pourpre ».

Vu la splendeur qui régnait partout en ces lieux, on trouvera sans doute étrange qu'un détail décoratif futile m'ait plus particulièrement frappé. C'est pourtant le cas. La pièce contenant le trône de l'empereur, protégée de la lumière du jour

[144] Longues structures parallélépipédiques de pierres plates servant de bancs.

par d'épais rideaux de soie pourpre, n'était éclairée que par des lampes et de petits braseros éparpillés, si bien que le plafond, très haut, était invisible… ou presque. En levant les yeux, je compris pourquoi l'on maintenait ici une sorte de pénombre. Il s'agissait de faire ressortir tout là-haut, à l'endroit où l'on aurait logiquement dû apercevoir un toit, un dôme ou des chevrons, ce qui ressemblait à un ciel nocturne piqué d'une multitude d'étoiles scintillantes.

Toutes les constellations étaient représentées à l'exact emplacement qu'elles occupent dans un ciel d'été, et chaque étoile avait sa vraie couleur et son éclat réel. Ce qu'il y avait de plus merveilleux, c'était la simplicité qui avait présidé à tout cela. Comme une enquête de ma part me le démontra plus tard, les innombrables étoiles brillant sur ce dôme céleste peint en noir n'étaient que d'humbles écailles de poisson de tailles et de teintes variées, collées à la place qu'il fallait, et réfléchissant doucement la lumière vacillante des lampes situées plus bas.

J'avais vu un peu plus tôt Amalamena grimacer de douleur lorsqu'un de ses gardes l'avait aidée à monter sur cette selle élaborée, et le bref rictus se produisit de nouveau à la descente. Mais quand nous entrâmes dans le palais où nous avaient conduits les hommes de l'escorte, elle marcha fière et sereine, et elle maintint cette digne attitude à nos côtés tandis que Myros et moi avancions à travers l'interminable succession de halls et de corridors. Bientôt, nous arrivâmes à un endroit où se trouvaient exposés nos cadeaux pour Zénon, disposés sur des tables tendues de pourpre… Mais tous ne s'y trouvaient pas car j'avais pris soin de transporter moi-même l'un d'entre eux, que j'avais refusé de confier au chambellan, contenu dans une boîte en ébène sculptée de motifs compliqués. Celle-ci étant lourde et volumineuse, Amalamena s'était chargée de transporter le rouleau de vélin scellé d'un cachet de cire rédigé par Théodoric.

Imitant Myros à côté de nous, la princesse et moi marchions lentement, en ménageant des pauses, à travers la salle du trône, et nous finîmes par nous agenouiller devant le *basileus* Zénon. Son trône de porphyre, tout tapissé de pourpre comme il se devait, était assez large pour deux personnes, et Zénon était assis nettement sur la droite. Je connaissais la raison de cette

commodité en apparence inutile. Les jours de fêtes religieuses, l'empereur prenait place sur la gauche du trône, une bible posée sur la partie droite, afin d'indiquer qu'il représentait Dieu sur Terre, ou tout du moins dans l'Empire d'Orient.

Zénon était un homme chauve entre deux âges, au corps trapu encore aussi solide que celui d'un guerrier, et son teint avait la couleur et la texture de la brique. Il ne portait pas la toge impériale, mais la chlamyde, la tunique et même les bottes d'un soldat. Le contraste était donc important avec les gardes qui se tenaient derrière son trône et autour de lui. La plupart de ces derniers, d'une immobilité irréprochable, étaient en parfaits Grecs des hommes élancés, sombres de peau, parfumés et impeccablement habillés. Pour rien au monde ils n'auraient bougé, au risque de déranger l'agencement du drapé presque sculptural de leurs robes. Un seul d'entre eux, celui qui se trouvait le plus proche de Zénon, n'était de toute évidence pas grec, en dépit de sa tenue tout aussi élégante. Aussi jeune et aussi clair de teint que moi, il aurait été assez beau, s'il n'avait arboré l'expression atone et obtuse d'un goujon, et un cou aussi inexistant que celui d'un poisson.

— Celui-ci doit être Recitach, le fils de Strabo, me glissa silencieusement la princesse, tandis que nous faisions notre génuflexion, la tête baissée.

Lorsque Zénon laissa échapper un grognement nous signifiant de nous relever, je le saluai du titre respectueux de *Sebastós,* qui est l'équivalent grec d'Auguste, et nous présentai, la princesse et moi, comme les ambassadeurs de son « fils » Théodoric, roi des Ostrogoths. À cette précision, les lèvres de goujon de Recitach – il ne pouvait s'agir que de lui, et il devait comprendre un peu le grec – quittèrent leur immobilité de poisson le temps d'un rictus de mépris. Un autre jeune homme, l'interprète Seuthes, se pencha vers l'empereur pour lui répéter mot pour mot ce que je venais de lui dire. Zénon le coupa d'un geste d'impatience, me gratifia d'un bref salut de la tête, ne m'octroyant que le titre équivalent en grec à *Caius,* et ignora délibérément la présence de la princesse.

— *Kúrios Akantha,* grogna-t-il. Il sied mal à un *presbeutés,* et c'est assez mal servir les intérêts de votre maître, que de vous

inviter devant cette cour de manière aussi rustre et discourtoise, bafouant de façon éhontée toutes nos sacro-saintes traditions.

— Je n'avais pas l'intention de commettre un sacrilège, *Sebastós,* fis-je. Je tenais simplement à écourter les formalités afin de…

— C'est ce que j'ai remarqué, interrompit-il. J'ai vu la façon dont vous aviez traversé les jardins du palais.

Sa face de brique ne se fendit d'aucun sourire, mais je le sentis inscrit en filigrane dans sa voix tandis qu'il poursuivait :

— C'est bien la première fois que je vois l'*oikonómos* parcourir à pied une distance supérieure à celle qui sépare la table du *koprón*.

Ce mot voulant dire les toilettes, je vis le chambellan renifler de façon plutôt embarrassée à mon côté. Cet humour m'incita à penser que l'empereur était, somme toute, prêt à envisager ma demande d'audience immédiate avec plus d'indulgence que de sévérité, et je déclarai :

— En toute sincérité, j'ai pensé que le *basileus* Zénon considérerait la lettre de mon roi comme d'une extrême importance, et qu'il devait donc en prendre connaissance aussitôt que possible. J'espère ne pas l'avoir offensé par mon impétuosité.

— Je pourrais comprendre votre hâte inusitée, répliqua Zénon, l'air plus amusé du tout. Mais un simple *presbeutés* devrait suffire à délivrer une simple lettre. Pourquoi devrais-je être confronté à un autre ambassadeur, qui plus est une femme ?

Comme il n'y avait à cela aucune raison acceptable, je dis simplement :

— C'est la propre sœur du roi. Une princesse royale. Une *arkhegétis*.

— Ma propre femme est une impératrice. Une *basilissa*. Ce n'est pas une raison pour qu'elle m'accompagne, y compris aux jeux de l'hippodrome. Une telle audace, une telle présomption de la part d'une femme serait des plus inconvenantes.

J'aurais pu lui dire, comme je l'avais dit aux autres : « C'est pourtant ainsi. » Mais je n'eus pas à répondre quoi que ce soit

de ce genre, car ayant capté la teneur de la conversation, Amalamena s'adressa alors en personne à Zénon :

— Un autre puissant monarque, du nom de Darius, accorda un jour audience à une humble femme.

Elle s'était bien sûr exprimée dans la Vieille Langue, mais Seuthes ne fut pas long à traduire en grec. L'empereur tourna alors pour la première fois les yeux vers la princesse, et le regard qu'il lui lança était funeste. Mais il se détendit assez, toutefois, pour remarquer froidement :

— Je n'ignore pas que Darayavaush a été l'un des grands rois de Perse.

L'interprète ayant répété ces paroles en gotique à Amalamena, elle se sentit encouragée à poursuivre, et Seuthes traduisit à mesure :

— Ce roi Darius se préparait à faire exécuter trois prisonniers de guerre quand une femme se présenta pour implorer sa clémence, en son simple nom et parce qu'ils étaient les trois seuls hommes qu'elle eût au monde : son mari, son frère, et son fils unique. Elle le sollicita de façon si touchante que Darius accéda finalement à sa demande, mais seulement en partie. Il accepta d'en libérer un, et lui demanda de choisir lequel.

Amalamena suspendit alors son récit, laissant passer assez de temps pour que Zénon finisse par aboyer :

— Eh bien ?

— La jeune femme choisit son frère.

— Quoi ? Mais… pourquoi ?

— Ce fut exactement ce que demanda Darius. Abasourdi qu'elle n'ait choisi ni son mari ni son fils, il exigea d'en connaître la raison. Elle expliqua qu'elle pourrait toujours épouser un autre homme, et donner naissance à un nouvel enfant. Mais ses parents étant morts tous les deux, elle ne pourrait plus jamais avoir d'autre frère.

Le *basileus* cligna des yeux de surprise, puis la regarda en silence, et son regard sembla se réchauffer quelque peu. La princesse conclut alors :

— Voici pourquoi, empereur Zénon, j'ai souhaité accompagner jusqu'ici le *Saio* Thorn. Je tenais à présenter la

requête du roi Théodoric à votre sage et bienveillante appréciation, espérant que vous lui octroierez un *pactum*.

Elle lui tendit la lettre scellée.

— Je voulais solliciter de vive voix votre générosité, au nom du seul frère que je possède en ce monde.

Seuthes n'eut pas plus tôt fini de répéter en grec ces paroles à Zénon que le jeune Recitach hurla à Amalamena, dans la Vieille Langue :

— Ton frère Théodoric n'est pas le roi Théodoric ! Ce titre n'appartient qu'à mon…

Il s'arrêta au milieu de sa phrase, car Zénon, sans attendre la moindre traduction, s'était tourné vers lui, et l'avait foudroyé du regard.

Il m'en lança un à peine plus amène, grognant :

— La jeune femme vient du moins de faire preuve de manières peu barbares, et sait se comporter avec une dignité qui sied à la cour.

Il se retourna vers la princesse, l'honorant cette fois avec courtoisie du titre de co-ambassadrice :

— *Sympresbeutés* Amalamena, donnez-moi la lettre de Théodoric.

Elle le fit en souriant. Il lui rendit ce sourire, auquel Myros et moi nous associâmes, tandis que Recitach la couvait d'un regard brûlant de haine. L'empereur brisa tous les sceaux de cire, déroula le vélin et en lut le contenu, d'abord rapidement, puis plus lentement, caressant de sa main libre son crâne dénudé, tandis qu'une ombre nouvelle s'étendait sur son visage.

Il finit par briser le silence en ces termes :

— Comme on me l'a déjà rapporté, Théodoric prétend avoir vaincu Babai, le roi des Sarmates, et affirme tenir la cité de Singidunum.

Il semblait appuyer à plaisir sur le fait qu'il n'y avait là que présomption, et je crus bon d'intervenir :

— J'ai participé au siège de la ville et pris part à son investissement, *Sebastós*. Je peux attester que tout ce qu'affirme cette missive est exact.

— Ainsi donc, vous pouvez l'affirmer, *kúrios* ? Je me demande… Seriez-vous aussi affirmatif si le redoutable Babai en personne se trouvait ici ?

— Mais il est ici, *Sebastós*.

Je posai mon coffre d'ébène sur le sol et défis les liens qui maintenaient ses deux moitiés, lesquelles s'ouvrirent en grand. La tête du roi Babai, séchée, brunie et environnée de fumée, n'aurait pas été si impressionnante sans le large gobelet en or qui la surmontait, sculpté selon mes ordres par le forgeron de Novae. D'un geste cordial, je proposai :

— Si vous voulez porter le toast qui s'impose à la victoire de Théodoric à Singidunum, *Sebastós,* demandez à l'un de vos chirurgiens de venir scier le crâne de Babai, et après avoir retourné cette pièce osseuse, ajustez-la à cette exquise coupelle en or. Vous pourrez alors y verser votre meilleur vin, et…

— *Eûkharistô, kúrios* Akantha, fit l'empereur d'un ton sec. J'ai moi-même été soldat, et il m'est déjà arrivé de remporter des victoires. Aussi ai-je déjà possédé ce genre de coupes crâniennes, et fait à un moment ou un autre des libations à la mémoire des vieux ennemis dont elles provenaient. Mais cette tête pourrait être celle de n'importe qui.

— Si vous n'avez jamais rencontré le roi Babai, *Sebastós,* fis-je, votre garde ici présent (je désignai le jeune Recitach) en a certainement eu l'occasion, et peut-être pourra-t-il confirmer son identité. Je crois que Babai et le père de ce jeune homme, Théodoric Strabo, ont longtemps été…

Recitach m'interrompit en vociférant :

— *Vái !* Le nom de mon royal père est Théodoric *Triarius !*

Je ne sais si ce qui l'avait irrité était le lien établi entre son père et le défunt roi des Sarmates, ou le sobriquet de Théodoric le Louche dont j'avais qualifié son père. Peut-être était-il tout simplement agacé que je l'aie reconnu. Il admit cependant, dès que Zénon l'eut foudroyé d'un nouveau regard :

— J'ai déjà rencontré Babai. C'est bien… enfin, c'était bien lui.

— D'accord, je veux bien admettre la chose, fit l'empereur d'un ton narquois, ce que traduisit aussitôt Seuthes à Recitach et à la princesse. Quant à ce *pactum* qui m'est demandé… ce

n'est pas une chose si aisée à trancher. Théodoric affirme ici qu'il a déposé la même requête devant l'empereur de Rome. Il nous est difficile de l'accepter tous les deux, vous en conviendrez. Dites-moi, le jeune empereur Romulus Augustule a-t-il déjà eu à réfléchir à cette proposition, à votre connaissance ?

— *Oukh, Sebastós*. Nous n'aurions de toute façon aucun moyen de savoir si mon camarade maréchal a même atteint Ravenne, à l'heure qu'il est. Mais je crois pouvoir vous assurer que… l'empereur qui garantira le premier le *pactum* prendra possession de la cité capturée.

— Vous croyez pouvoir l'assurer, vraiment ! Bien, examinons donc ce que propose votre Théodoric. Il souhaite un rétablissement de la *consueta dona* annuelle, en échange de la paix sur les frontières septentrionales de l'Empire. Mais je paie déjà cette somme de trois cents *librae* d'or pour le même service à l'autre Théodoric. Faudrait-il que j'en prive un pour donner à… ? *Siopáo !* cracha-t-il, au moment où Recitach et moi ouvrions la bouche en même temps. Autre chose, continua Zénon. Il demande à être confirmé dans la possession des terres de Mésie Supérieure, déjà occupées par sa tribu. Mais il doit bien savoir, tout comme vous, *kúrios* Akantha et *kúria* Amalamena, qu'il est loin d'être le seul à réclamer ces mêmes terres. D'autres les revendiquent. À commencer par la tribu de l'autre Théodoric.

Recitach eut l'air outré que l'on qualifiât son peuple de tribu, et je dus faire montre d'une réaction assez similaire. Mais Amalamena se contenta alors de préciser doucement :

— Excusez-moi, *Sebastós*. Le *Saio* Thorn et moi-même arrivons juste de notre voyage sur le Danuvius. Entre les terres de notre peuple et celles des Grecs de Thrace, un peu au nord d'ici, nous n'avons vu aucun occupant, qu'il fut colon ou pionnier, à l'exception de quelques immigrants wendes. Or ces derniers n'étant pas, à ma connaissance, citoyens romains, ils ne sont nullement fondés à revendiquer une terre.

Zénon toussa et répondit :

— Votre statut d'hérétique arienne, *kúria*, vous vaut le privilège de demeurer à l'écart des tourmentes religieuses.

Sinon, vous sauriez que l'Église chrétienne est la plus grande propriétaire terrienne de l'Empire romain. Il fut un temps où les rivières marquaient les frontières entre nations, mais celles-ci coulent à présent au milieu des champs, des forêts, ou des massifs de fleurs ornant les jardins d'immenses domaines qui appartiennent tous à l'Église. Et dès qu'une terre, quelque part, n'est pas revendiquée de manière nette par un propriétaire établi, l'Église sait se l'accaparer d'une façon extraordinairement persuasive. Quel que soit le donateur potentiel, simple paysan ou empereur, on lui promet la félicité éternelle au sein du paradis. Et pour tout vous dire… mais *ouá !* (Il leva les mains au ciel.) Ce serait trop long à vous expliquer.

— Permettez-moi, *Sebastós…,* intervint Myros.

Et grâce à l'interprète, il nous expliqua, à Amalamena et à moi :

— Chacun des cinq patriarches de la chrétienté essaie d'accroître et de consolider son pouvoir et son autorité, dans l'espoir de régner un jour sur l'Église tout entière. Naturellement, notre *basileus* Zénon tâche de favoriser notre évêque Akakiós de l'Église orthodoxe, ici même en Orient. Mais l'empereur ne doit jamais oublier, dans le même temps, de concilier les désirs et demandes contradictoires des sectes rivales des deux églises. Je veux parler ici des Chalcédoniens, des Monophysites, des Diophysites et des Nestoriens, pour n'en mentionner que quatre. Ces chrétiens se battent jusque dans nos rues, se massacrent les uns les autres, pour des différences doctrinales de l'épaisseur d'un cheveu. Alors bien sûr, dès qu'il s'agit d'octroyer…

— À mon tour de prendre la parole, si vous le permettez, l'interrompis-je d'un ton délibérément brusque et abrupt. Cette forêt de cheveux coupés en quatre est en train d'obscurcir un point important.

Myros, Seuthes et Recitach me regardaient, frappés d'horreur par mon effronterie, mais je n'en poursuivis pas moins :

— Dans tout ce que je viens d'entendre, je n'ai rien décelé qui suggère qu'aucun de ceux qui réclament ou même occupent les terres en question, qu'il s'agisse de Théodoric le Louche, des

Slovènes ou de ces vieux rapaces d'ecclésiastiques chrétiens, ait offert quoi que ce soit de tangible en échange. Or, la princesse et moi sommes ici pour offrir, pour ainsi dire, les clés de la formidable cité de Singidunum.

Tout le monde dans la pièce, Amalamena comprise, se retourna vers l'empereur, s'attendant à le voir me foudroyer d'un éclair jupitérien. Mais sa réaction nous surprit tous, moi le premier :

— Le *presbeutés* Akantha a dit vrai. Aux yeux de militaires tels que lui et moi, les actes valent plus que des mots, et le réel prime sur les promesses. Une cité qui commande sur cette terre tout le cours du Danuvius vaut mieux que de nébuleux espoirs de paradis dans l'au-delà. C'est pourquoi, *kúrios,* j'ai pris la décision de réclamer de manière ferme et incontestable la possession de cette ville.

— Il vous suffira de le vouloir, *Sebastós*. À ce que j'ai pu savoir du tout nouveau et moins qu'auguste empereur de Rome, ni lui ni son régent de père ne sont assez fermement assis sur le trône pour décider un tel engagement. Je vous suggère donc de dater ce *pactum* du jour de la chute de Singidunum. Je vous donne ma parole et celle de Théodoric – sa sœur étant prise à témoin de ce serment solennel – que votre demande aura préséance sur toutes les autres, et se verra honorablement satisfaite.

— La parole de deux militaires et celle d'une jolie princesse me suffit. Myros, faites mander un *grammateús,* que je lui dicte ce *pactum* sans délai.

Recitach eut un bêlement d'angoisse, que Zénon arrêta d'un nouveau regard, avant de poursuivre, s'adressant à Amalamena et moi :

— J'accorderai au peuple de Théodoric la possession à perpétuité de leurs terres de Mésie Supérieure. Je rétablirai le paiement de la *consueta dona* annuelle. Je restituerai de surcroît à Théodoric le titre que son père s'était vu accorder sous le règne de Léon l'Ancien, celui de *magister militum praesentalis,* commandant en chef de toutes les forces frontalières de l'Empire d'Orient.

La princesse rosit de contentement et murmura :

— Ceci est d'une grande délicatesse de votre part, *Sebastós*.

— Je vais faire envoyer un autre *grammateús* à votre *xenodokheíon,* afin que vous lui dictiez l'acte de cession de Singidunum. Après quoi, dès que nous aurons dûment apposé nos signatures et nos sceaux sur ces documents, je souhaiterais que vous preniez immédiatement vos dispositions pour faire porter en toute hâte ce *pactum* à Théodoric, à Singidunum. Je répugne à me séparer aussi abruptement d'invités tels que vous, mais je veux croire que vous me ferez tous deux le plaisir d'une prochaine visite en compagnie de votre honoré *Magister Militum* Théodoric, dès que vous disposerez du temps nécessaire pour jouir des charmes de notre cité impériale.

*

Amalamena parvint à contenir sa jubilation féminine jusqu'à ce que nous chevauchions de nouveau côte à côte, suivis de notre escorte de gardes et de musiciens nous raccompagnant à notre palais d'invités. Elle laissa alors éclater un rire bien plus musical que tous les sons qui nous environnaient, pour s'exclamer :

— Vous avez réussi, Thorn ! Vous avez obtenu de l'empereur tout ce qu'avait demandé Théodoric, et plus encore !

— *Ne, ne,* Princesse, l'honneur ne m'en revient pas. Aristote a eu raison, c'est votre *beauté* qui a fait plier ce vieux soldat bourru et grognon. Et pas seulement votre beauté, mais aussi votre irrésistible séduction, Amalamena. Vous êtes une vraie Cléopâtre, une seconde Hélène.

Son rougissement de plaisir la rendit plus radieuse encore, pendant que je regrettais aussitôt, pour ma part, de l'avoir comparée à ces deux reines, toutes deux ayant, selon Plutarque et Pausanias, prématurément disparu dans le discrédit. Mais au moins, songeai-je, elles avaient accompli au cours de leur existence des faits dignes d'être remémorés sur leur tombe… ce qu'Amalamena venait de réaliser à son tour.

— Je vous remercie, Thorn, de m'associer aussi galamment à ce succès. Mais le plus important est que Zénon ait bel et bien accepté.

— Il a donné son accord, *ja*. Attendons de voir s'il le respecte.

— Comment donc ? Vous douteriez de la parole d'un empereur ?

— C'est un Isaurien, et un Isaurien est un Grec. Avez-vous lu Virgile, Princesse ? « *Quiquid id est, timeo Danaos…* »[145]

— D'accord… mais Zénon est en train de tout mettre par écrit. Pourquoi ne lui accorderiez-vous pas toute votre confiance ?

— Pour trois raisons. La première est le dernier regard qu'il a lancé à Recitach. Et ce regard n'avait rien à voir avec une injonction voulant plus ou moins dire « tais-toi ! ». J'y ai plutôt lu pour ma part un conseil équivalant à « laisse-moi faire ! ». Recitach aurait évidemment dû, nonobstant cette tacite collusion, continuer à protester violemment, pour sauver les apparences… Vous rendez-vous compte que Zénon nous a alloué tout ce à quoi prétendait son père, l'or qui lui revenait, et jusqu'à son commandement militaire ? Mais ce goujon de Recitach a été trop stupide pour cela. Ensuite, bien que Zénon ait accordé à votre frère différents titres ronflants, il ne l'a jamais qualifié de « roi des Ostrogoths ». Il réserve à l'évidence cet honneur à Théodoric Strabo.

— Maintenant que j'y repense, *ja*, vous avez raison.

Cette pensée tempéra nettement l'enthousiasme d'Amalamena.

— Cependant… s'il nous confie le *pactum*… s'il envoie l'or…

— Si je détenais en ce moment cet or, Princesse, je parierais jusqu'au dernier *nummus* que le phare situé derrière nous – et vous l'aurez remarqué, je ne me suis pas retourné depuis que nous avons quitté le palais – est déjà en train d'envoyer de petits nuages de fumée pour mettre chacun au courant de ce qui vient de se passer.

Elle pivota sur sa selle… et poussa un violent gémissement. M'étant également retourné, je constatai que la fumée du phare s'élevait toujours en une calme colonne, à peine effilochée par la brise légère. Mais ma supposition ne devait pas être si erronée, juste un peu prématurée, en fait, car un homme escaladait déjà

[145] Quoi qu'il en soit, je crains les Grecs…

à toute allure les échelles, sans doute chargé d'un message à expédier par ce biais.

Pour le moment, ce n'était pas ce qui m'inquiétait le plus. Il y avait plus grave : ce gémissement que venait de pousser Amalamena. Elle avait fermé les yeux et serré les mâchoires, et le rose de ses joues avait brutalement viré au blanc verdâtre, tandis que titubant sur sa selle, elle tentait désespérément de se cramponner au pommeau. Son brusque mouvement pour observer le phare avait dû, pensai-je, déchirer quelque chose en elle. Je saisis donc les rênes de son cheval, l'amenai auprès du mien, passai un bras autour de la jeune fille vacillante pour la maintenir, et criai à l'escorte de presser l'allure.

Au même instant, plus proche d'Amalamena que je l'avais jamais été, je sentis, même en plein air, une senteur inhabituelle monter de la jeune fille. Comme je l'ai dit, j'étais depuis longtemps habitué à déceler les odeurs des femmes, et capable d'en déduire leur humeur ou de deviner si elles étaient indisposées. Mais cette odeur était totalement nouvelle. Mon acuité olfactive était telle que je fus sans doute le seul, peut-être avant la princesse elle-même, à la remarquer. Cela n'avait rien de pénétrant ni de très violent – comme les miasmes des déjections de Daniel le Stylite – mais c'était insidieux, entêtant comme peut l'être une fumée. L'odeur allait sans doute se répandre sur la princesse, imprégner ses vêtements, son lit, tout ce qu'elle toucherait.

Le *iatrós* Alektor m'expliqua plus tard de quoi il s'agissait, et j'appris que cela n'avait rien de spécifique aux femmes. C'était l'odeur de toute personne affligée d'un *kreps* mortel lorsqu'il se transformait en ulcère ouvert. On l'appelle en grec *brómos musarós,* « l'abominable puanteur », ce terme décrivant doublement l'odeur en question, le vocable « *musarós* » (dégoûtant) contenant le mot « *mus* » qui veut dire « souris ». Et je vous l'assure, cette exhalaison rappelle la senteur de moisi d'un nid de souris, mêlée à une autre plus âpre, celle de l'urine de celui qui a mangé des asperges. Ayant eu l'expérience des champs de bataille, je peux aussi ajouter qu'elle se rapproche, par certains côtés, de l'odeur putride d'une plaie atteinte de gangrène purulente.

Mais j'anticipe.

Quand nous rentrâmes au *xenodokheíon,* je fis descendre la princesse de sa monture avec la plus grande précaution, aidé de Swanilda et de quelques autres serviteurs, et nous la portâmes dans sa chambre. Amalamena pouvant désormais difficilement nier qu'elle était malade et qu'elle souffrait, et étant trop faible pour se plaindre de mon ingérence dans son état de santé, je demandai à l'une des jeunes filles khazars de courir prévenir le *iatrós*.

Alektor arriva en compagnie du *grammateús* qu'avait promis d'envoyer Zénon, un vieil homme frêle qui se présenta sous le nom d'Eleón. Je le conduisis dans une pièce vide, et lui demandai de bien vouloir attendre le moment où je ferais appel à ses services. Puis, tandis que le *iatrós* s'occupait de la princesse, je revins arpenter anxieusement le plancher de cette pièce, et vis le vieil Eleón tailler un certain nombre de plumes, les piquer çà et là derrière ses oreilles dans la masse de ses cheveux blancs, dérouler diverses feuilles de parchemin, les polir avec une fourrure de taupe, et remuer l'encre de son pot de façon si maladroite qu'il se tacha lui-même et macula plusieurs meubles autour de lui.

Quand Alektor nous rejoignit, secouant la tête d'un air morose, nous allâmes nous mettre à l'écart et il m'annonça :

— Inutile de lui cacher la mandragore. Elle en prend bien volontiers. Mais maintenant que le « ver de la charogne » s'est révélé, il la dévore avec rapacité et gagne du terrain de manière effrayante. Il va lui falloir des doses de drogue de plus en plus massives. Je vais vous laisser vous occuper de ça. J'ai donné des instructions à sa servante en ce qui concerne la manière de la changer régulièrement. Mais je recommande qu'on veille sur elle nuit et jour. Il y aura des moments, de plus en plus fréquents, hélas, où elle ne sera plus en mesure de satisfaire d'elle-même à ses… euh, fonctions purgatives. Sa servante ne pourra s'en occuper seule. Il en faudra plusieurs, ayant assez de force et l'estomac bien accroché, et je doute fort que ces jeunes femmes khazars puissent s'en charger.

— Je vous promets qu'elle aura toute l'aide nécessaire et qu'elle sera suivie avec une attention constante, assurai-je. Et

permettez-moi de vous le redemander, de façon implorante : y a-t-il autre chose que l'on puisse faire ?

— *Oukh*. Rien qu'en conscience je puisse suggérer en tant que *iatrós*. Mais je dois ajouter que… quelque chose de positif a déjà dû se passer. Car pour une jeune femme en proie à d'aussi douloureux tourments, la princesse m'a semblé d'une stupéfiante tranquillité d'esprit.

— *Oud*… eh bien… J'ai fait de mon mieux pour lui administrer la prescription que vous m'aviez conseillée, *iatrós* Alektor. Et elle a effectivement réalisé une chose qui aura des conséquences considérables.

— Bien, bien. Tâchez de l'entretenir dans cette pensée. Quitte même à en exagérer l'importance, si nécessaire. Dans les jours qui viennent, elle aura besoin de tout le réconfort moral possible.

Quand Alektor prit congé, je demandai au *grammateús* de m'attendre encore un peu. Puis je passai brièvement par ma chambre, et me rendis dans celle d'Amalamena. Swanilda quitta poliment la pièce dans laquelle sa maîtresse était alitée, et je lui déclarai :

— Princesse, le *lekeis* vient de me faire savoir que vous n'étiez pas dans la meilleure santé possible. Je vais vous poser une question qui vous paraîtra futile, sans doute, mais je me sens responsable de vous, et me dois de vous la poser. Accepterez-vous de m'attendre ici, où l'on pourra prendre bien soin de vous, tandis que je courrai remettre le *pactum* à Théodoric ?

Elle sourit. D'un sourire évanescent, certes, mais elle sourit néanmoins.

— Vous l'avez dit, c'est une question futile. Vous avez admis il y a peu que j'avais été pour quelque chose dans l'obtention de ce document. Vous seriez malvenu de me refuser la jubilatoire fierté de me rendre auprès de mon frère, afin de partager sa joie.

Je soupirai, et écartai les bras en signe d'impuissance.

— Je crois vous avoir dit aussi, une fois, que je ne pourrais jamais rien vous refuser.

— En contrepartie, Thorn, je vous promets de ne pas retarder la marche de notre colonne. Ce nouveau remède, cette substance qui ressemble un peu à de l'écorce mise en lambeaux, me procure un réel soulagement dans ma… dans mon indisposition temporaire… et il est d'une efficacité sans commune mesure avec tout ce qu'on m'avait prescrit jusqu'ici. Grâce à lui, pas question de me laisser dorloter dans la *carruca dormitoria* comme une grande dame en voyage. Nous pouvons la laisser ici, et je ferai le trajet sur ma mule.

— *Ne, ne,* ne soyez pas stupide. J'enverrai en éclaireur un messager chargé du document. Nous autres progresserons ensemble derrière lui à une allure raisonnable. Avec la *carruca,* et tout ce qu'il faudra. J'ai promis au *lekeis* Alektor que vous seriez dorlotée et choyée, plus encore que lorsque Swanilda était seule à s'occuper de vous.

— Plus qu'avec Swanilda ? Sottise. Elle s'occupe de moi depuis notre adolescence. Plus qu'une maîtresse et une servante, nous sommes des amies.

— Elle va justement avoir l'occasion de vous offrir une belle preuve de cette amitié. Avec votre permission en effet, j'ai imaginé pour elle une tout autre tâche. En son absence, c'est *moi* qui m'occuperai de vous. J'ai une certaine expérience dans l'art d'assister les blessés.

Vu le destin fatal qui avait été le leur, songeai-je – je repensais bien sûr à mon *juika-bloth,* à Gudinand et au vieux Wyrd – mes talents en ce domaine demeuraient pour le moins discutables. Elle sourit pourtant à nouveau, et sa gratitude n'était pas feinte. Mais elle resta inflexible :

— Un homme comme garde-malade ? Impensable.

— Amalamena, votre beauté et votre courage nous ont permis l'octroi de ce *pactum*, et je ne permettrai pas que cet exploit débouche sur du vent. Le document doit parvenir à Théodoric sans délai, et de façon sûre. S'il ne le reçoit pas, Zénon aura beau jeu de prétendre qu'il ne l'a jamais écrit, qu'il n'a jamais été d'accord, et même, qu'on ne lui a jamais rien demandé de tel. Et je ne vous ai point caché mes doutes quant à sa bonne foi. Je veux être certain que le *pactum* parviendra à destination, et j'ai besoin d'une tierce personne pour remplir

cette mission. Celle-ci ne peut être réalisée sans votre aide. Et pour l'obtenir, je suis prêt à prendre une mesure assez radicale, me concernant. Elle vous choquera peut-être, vous révoltera même, peu m'importe. Je suis prêt à prendre le risque de vous confier un secret qui n'appartiendra qu'à vous et moi.

— Qu'avez-vous donc manigancé, Thorn ? se moqua-t-elle gentiment, l'air faussement alarmé, tandis que je fermais la porte au loquet. Entendez-vous me séduire, ou m'enlever ?

J'ignorai le sarcasme. Bien que j'eusse promis de faire rire la princesse le plus possible, ce que j'allais faire n'engendrait pour moi aucune forme d'humour.

— Je vais vous présenter la jeune femme qui va s'occuper de vous au cours de votre voyage. Son nom est Veleda.

— Comment cela ? Je pensais que vous aviez dit que vous…

Elle stoppa net sa phrase, l'air cette fois véritablement alarmé, et tenta faiblement de s'éloigner de moi en rampant sur son lit, constatant que j'avais commencé de me déshabiller. Je pense que la princesse oublia pour un temps tous ses tourments lorsqu'elle me vit ôter tous mes vêtements, à l'exception de la bande « de pudeur » qui me ceignait les reins, et qu'elle s'exclama :

— *Liufs Guth !*

40

Entièrement rhabillé, je retournai dans la pièce où m'attendait Eleón le *grammateús,* et y fis de nouveau les cent pas, tout en lui dictant la convention de cession de Singidunum. Grâce à mes souvenirs de scribe, je connaissais les formules compassées et autres tournures fleuries dont je devais agrémenter ma communication. Mais parvenu au cœur même du message, je ne pus trouver mieux que cette proposition toute simple : « En échange de la somme reçue, moi, Théodoric, roi des Ostrogoths, je cède par la présente pleine et entière possession de la cité de Singidunum, en Mésie Supérieure, au *Sebastós* Zénon, empereur de l'Empire romain d'Orient. »

— *Oud, papaí,* grommela le *grammateús.*

Il secouait la tête, en relisant mes mots, d'un air aussi catastrophé qu'Alektor déplorant le décès imminent de la princesse.

— Excusez-moi, jeune *presbeutés,* mais cela ne va pas pouvoir convenir. *Oukh, oukh.*

— Pourquoi pas, Eleón ? Ainsi formulé, c'est exactement ce que je veux dire. Et n'est-ce pas ce que l'empereur désirait obtenir ?

— Mais c'est formulé trop simplement, et trop direct ! Théodoric offre, Zénon reçoit. N'importe quel spécialiste du droit un tant soit peu astucieux verrait dans une pareille honnêteté un défi, et prendrait un malin plaisir à en contester la légalité. Il faut truffer tout cela de termes obscurs : « Le cédant accepte, garantit et attribue, de par cet engagement définitif et irrévocable… renonçant à jamais à exercer tous droits et recours… jurons que la cité n'est l'objet préalable d'aucun autre lien fiduciaire de gage, de taxation ni de demande reconditionnelle… » Des choses comme cela, *Presbeutés.* Et puis, il faut faire de fréquentes références au code des lois :

« Conformément au livre tant, chapitre tant, article tant du *Forum Judicum*[146]… »

— Je ne connais rien à ces livres, ces chapitres et ces articles.

— Alors déléguez-moi la tâche de distiller dans le corps de votre cession ces savantes références, garnies de quelques tournures joliment absconses, *Presbeutés*. Elles ne jouent, en réalité, aucun rôle dans le pacte final. Elles n'ont d'autre but que faire hocher la tête d'un air entendu aux légistes, face à un acte conforme à la jurisprudence, et de faire bâiller les autres de somnolence et d'ennui.

Je ris, et concédai :

— Dans ce cas, il faudra nous soumettre aux exigences de la légalité.

Il s'y employa immédiatement, dans l'affolement crissant de sa plume, et je lus par-dessus son épaule à mesure qu'il écrivait. Je n'avais plus qu'à faire preuve d'autant d'aplomb que tous ces spécialistes du droit, car vu le peu que je parvins à saisir du manuscrit, il aurait pu tout aussi bien rédiger ma demande d'exécution. Il finit par éparpiller un peu de sable sur le document, souffla dessus pour l'évacuer et me tendit une plume neuve et fraîchement taillée, avec laquelle je devais le parapher de mon titre et de ma signature.

J'étais loin d'avoir une calligraphie aussi irréprochable que la sienne, mais je louai de manière extravagante la qualité du parchemin sur lequel j'étais en train de signer.

— *Oud,* une cour impériale ne saurait utiliser que les matériaux les plus coûteux, fit-il fièrement.

— Je me demandais…, fis-je avec une retenue bien calculée. Cela vous dérangerait-il si je ramenais chez moi l'un de ces parchemins, pour montrer à nos scribes de quels moyens extraordinaires vous disposez ici ?

— Mais bien sûr, sans aucun problème, *Presbeutés*. J'en avais apporté deux au cas où je raterais l'exécution du premier, ce qui n'a pas été le cas.

---

[146] Compilation des lois et coutumes servant de code de lois chez les Wisigoths.

Je le remerciai avec effusion, roulai le parchemin avec grand soin, et le glissai dans le pli de ma tunique. J'étais en train de raccompagner Eleón vers la porte, quand il salua de son nom un autre chétif vieillard qui arrivait :

— *Khaîre* Artá. Tu as déjà achevé le *pactum* de l'empereur ? Eh bien je vais t'attendre, ainsi nous retournerons ensemble au palais.

Ce deuxième *grammateús* était accompagné de l'interprète Seuthes, qui me demanda si je voulais qu'on me lise à voix haute ce qu'avait écrit Zénon, et si oui, dans quelle langue. Je répondis que le grec ferait l'affaire. Il déroula le document et déclama, appuyant ses mots de grands gestes oratoires :

— Le *Sebastós* Zénon l'Isaurien, *Basileus* de l'Empire romain d'Orient, le pieux, le fortuné, victorieux et toujours auguste Zénon, conquérant renommé des Antes, des Avars et des Koutrigours, salue cordialement depuis sa Nouvelle Rome de Constantinople Thiudareikhs l'Amale, fils de Thiudamer, ainsi que tous ses généraux, ses sénateurs, consuls, préteurs, tribuniciens et maréchaux. Si vous et vos proches sont en bonne santé, Thiudareikhs, nous nous en réjouissons. Moi et les miens sommes de même…

Le message abordait ensuite l'affaire proprement dite, avec autant de pompeuses circonlocutions qu'Eleón en avait mises dans le mien – et dans le dos de Seuthes, le vieux *grammateús* me fit un clin d'œil entendu. Cela ne m'empêcha pas de concentrer mon attention, au cours de sa lecture, sur les points cruciaux, et je fus heureux de constater que Zénon avait bel et bien accordé les faveurs promises : terres de Mésie Supérieure, paiement annuel en or, commandement en chef des forces frontalières. Il concluait par une autre débauche d'effusions exagérées au plus haut point, omettant toujours soigneusement toutefois de qualifier Théodoric de « roi des Ostrogoths », et de lui donner un titre plus élevé que celui de *Magister Militum*. Ayant terminé sa lecture, Seuthes retourna le document pour que je puisse constater la présence, impérieusement apposée au bas du texte, de l'envahissante et prétentieuse signature de Zénon, et dessous l'initiale *zêta* ornée de fioritures imprimée en relief sur un sceau de cire pourpre.

J'acquiesçai d'un signe de tête et dis :

— C'est acceptable. J'espère que Zénon trouvera également mon acte de cession à sa convenance.

Seuthes rendit le *pactum* à Artá, qui ne l'enroula point, mais le plia de façon compliquée. Seuthes préleva une chandelle sur un support mural et fit tomber de la cire fondue en trois endroits du parchemin plié. Artá sortit de sous ses robes le lourd sceau d'or de l'empereur, imprima les scellés chauds de l'initiale impériale et me tendit le document.

— Je vous remercie, mes braves, fis-je. Notre colonne s'ébranlera dès que l'empereur m'aura fait savoir qu'il agrée l'acte rédigé par mes soins. Demain dès l'aube, s'il en donne l'ordre. Nous ferons porter le *pactum* aussi vite que possible au roi Théodoric. Soyez aimable de le lui dire.

Après leur départ, je m'assis sur une petite table de porphyre et examinai le *pactum* plié. Je sortis de sous ma tunique le parchemin vierge que m'avait offert Eleón, qui s'avéra être de taille, de teinte et de qualité identiques à celui émanant de Zénon. J'aurais pu très facilement contrefaire la signature fleurie de l'empereur, mais il m'aurait fallu des semaines d'une falsification minutieuse pour reproduire tous les mots qu'avait calligraphiés Arta. Pour le moment, la seule chose dont j'avais besoin, c'était une imitation de l'aspect du document. Je me rendis donc à la cuisine pour emprunter au boulanger le bloc de bois avec lequel il imprimait la lettre Z sur ses pains. Après avoir plié le parchemin vierge exactement de la même façon que le *pactum,* je l'aspergeai de cire aux trois mêmes endroits et imprimai sur la cire chaude l'initiale impériale. Certes, il manquait autour les fioritures de l'original, mais cela ne sautait pas aux yeux. Je rendis donc son ustensile au boulanger, et me dirigeai, muni des deux parchemins, vers la chambre d'Amalamena.

L'odeur s'était déjà intensifiée depuis mon départ et j'espérais qu'elle ne l'avait pas encore réalisé. Je lui dis juste :

— Vous êtes-vous décidée, Princesse ? Tout est prêt, excepté Swanilda.

Elle me regarda avec la même expression que lorsque je l'avais quittée un peu plus tôt : d'un œil circonspect, un peu

indécis, voilé sans doute d'un soupçon de tristesse. Dans un soupir, elle lâcha :

— J'ai encore toutes les peines du monde à vous imaginer en… à vous envisager sous l'apparence de Veleda.

Je haussai les épaules, et répondis d'un ton dégagé :

— Cela m'arrive aussi, parfois.

C'était un mensonge. Même lorsque j'étais complètement Thorn, j'étais toujours parfaitement conscient de la présence de Veleda. Mais je n'avais pas dévoilé tout mon secret à Amalamena, qui croyait simplement que j'étais une jeune fille déguisée en garçon afin de pouvoir progresser plus vite dans la vie.

Elle ajouta d'un ton mélancolique :

— Je m'étais attachée à Thorn. Vraiment.

— Thorn aussi tenait à vous, Amalamena.

— Cela va me coûter de le quitter…

Étant donné la gravité de son mal, elle aurait de toute façon été amenée à le quitter tôt ou tard, et sans doute le savait-elle. Mais je préférai donner à cette inéluctable séparation un tour plus héroïque, et déclarai :

— Ne perdez pas de vue une chose, Princesse. Vous et moi sommes des rouages d'un événement dépassant largement le simple cadre de nos destins individuels. Si l'un de nous venait à manquer de volonté et de courage dans l'accomplissement de cette mission, ne serait-ce pas bien plus regrettable ?

— *Ja… ja…*

Elle eut un nouveau soupir, et redressa ses sveltes épaules.

— Veleda, vous portez le nom d'une ancienne prêtresse de la Vieille Religion, qui dévoilait les secrets. Avant que je n'autorise Swanilda à partir, dites-moi la vérité : court-elle un danger ?

— Probablement moins que vous et moi. La jeune fille est une cavalière accomplie, elle et moi sommes sensiblement de la même taille. Habillée avec les vêtements masculins que je porte d'ordinaire, montée sur l'un de nos chevaux au lieu de sa conventionnelle mule, elle se fondra dans le paysage comme n'importe quel voyageur. Je crois même que c'est la seule d'entre nous qui puisse actuellement quitter incognito Constantinople. Ce sont donc précisément les ordres que

j'aimerais que vous lui donniez : qu'elle quitte les lieux au cœur de la nuit, et se hâte vers Singidunum, munie de ceci.

Je tendis à Amalamena le *pactum* authentique. Comme elle semblait encore indécise, je détaillai la situation en ces termes :

— On peut supposer que chacun des soldats de notre compagnie est d'ores et déjà sous la surveillance des sicaires de Zénon. Si l'un d'eux venait à s'absenter brusquement, on le remarquerait aussi vite que si vous et moi tentions de le faire. Je doute, en revanche, que votre *cosmeta* ait autant attiré l'attention, ayant toujours été avec vous, dans la *carruca* comme en dehors. Quand notre colonne s'ébranlera, vous et la supposée Swanilda serez dans la voiture. Je mènerai le cortège en armure, avec la plus martiale pompe, arborant triomphalement ce *pactum* factice.

Je lui montrai alors le parchemin contrefait.

— Aux yeux de n'importe quel espion de la cité, notre cortège semblera complet. Tout *katáskopoi* qui nous observerait nuitamment verra une servante prendre soin de vous… et dormir en votre compagnie.

Cette évocation fit légèrement rougir la princesse, et je fus heureux de constater qu'elle avait encore assez de sang et de fluides vitaux pour en être capable. Mais je me hâtai d'ajouter :

— Vous avez vu Veleda dévêtue. Elle n'est pas différente de Swanilda et de vous.

C'était bien sûr un autre mensonge, mais ce qui suivit ne l'était pas.

— La seule intention de Veleda est de veiller sur vous de façon aussi dévouée qu'une servante ou une sœur aimante.

— Jamais je n'ai eu de servante, ni même de sœur, qui puisse passer de manière aussi convaincante pour un homme.

Mais elle ponctua cette remarque d'un rire, et je fus soulagé de voir qu'elle pouvait aussi encore rire, même si ce dernier était un peu triste.

— Très bien, dit-elle. Faites venir Swanilda, et je lui donnerai ces ordres. Je lui dirai aussi que je la remplace par l'une des jeunes filles khazars du palais.

La princesse ajouta d'un ton sans réplique, empreint de son espiègle moquerie habituelle :

— Maintenant, Veleda, filez lui préparer un cheval et des provisions pour le voyage.

Je lui souris largement, et m'inclinai servilement en me retirant. Je me hâtai d'aller expliquer à l'*optio* Daila pourquoi la *cosmeta* de la princesse allait quitter la ville cette nuit même, déguisée en homme. Je lui fis aussi le même petit mensonge que celui qu'Amalamena ferait à Swanilda, qu'elle engageait l'une des jeunes Khazars pour veiller sur elle au cours du trajet de retour. Et je le mis en garde :

— Surtout, ne demandez pas de provisions à la cuisine. Préparez pour Swanilda des sacs garnis de victuailles que nous avions apportées. Il vous reviendra ensuite, *Optio,* de la guider avec son cheval par les petites rues vers l'une des portes les moins fréquentées de la ville, et de la mettre sur la bonne route.

— Je m'en chargerai, *Saio* Thorn. Son cheval l'attendra dès qu'elle sera prête à partir.

Revenu dans la chambre des femmes, je trouvai Amalamena riant aux larmes, en train de regarder Swanilda revêtir gauchement les vêtements que je lui avais fournis.

— *Ne, ne,* Swanilda, expliquait la princesse. Tu as disposé ta ceinture à l'envers. Pour des raisons que nous ignorons, les hommes amènent la boucle par la gauche, et y enfilent l'autre extrémité depuis la droite…

Pouffant à mon tour, j'aidai de mon mieux la pauvre Swanilda, un peu dépassée par les événements. Dès qu'elle fut correctement costumée, je la munis également pour le voyage de ma vieille peau de mouton, car les nuits allaient devenir fraîches. Je lui donnai en sus une bourse assez largement garnie pour rallier sans problème Singidunum, en lui recommandant de ne garder qu'un petit nombre de pièces à l'intérieur, et de cacher le reste ainsi que le *pactum* de Zénon quelque part sur sa personne. Amalamena semblant alors avoir repris un peu de sa vivacité, j'annonçai que les Khazars venaient de mettre la table dans le *triclinium,* et lui demandai si elle désirait se restaurer.

— *Akh, ne,* fit-elle avec une petite grimace. Mais emmenez Swanilda avec vous, et veillez à ce qu'elle mange bien. Ce sera peut-être son dernier repas décent avant quelque temps.

Je demandai alors à la jeune femme d'enfiler une robe par-dessus ses vêtements masculins, afin que les autres servantes ne s'étonnent pas de sa soudaine transformation. J'imagine que dîner dans un aussi étrange appareil dut lui paraître assez inconfortable. Les jeunes esclaves la regardèrent étrangement, un peu surprises qu'une servante d'un rang à peine supérieur au leur fût autorisée à manger avec le *presbeutés,* mais cela n'empêcha point Swanilda d'ingurgiter une estimable proportion du repas qui nous fut servi. Et même si elle se sentait quelque peu nerveuse de quitter sa maîtresse, et emplie d'une certaine appréhension à l'idée de ce qui l'attendait en chemin, la perspective d'effectuer seule cette mission la faisait frissonner d'excitation.

Au cours du repas, Swanilda me demanda timidement si je pouvais, en tant qu'homme, lui donner quelques recommandations sur la manière de se comporter dans son déguisement. Le temps nous étant compté, je limitai mes instructions à cette seule utile suggestion :

— Je ne pense pas que vous aurez beaucoup d'occasions de courir, Swanilda, ni de jeter quelque chose à la main. Mais quoi qu'il arrive, tâchez de ne faire ni l'un ni l'autre. Ces deux gestes, en effet, vous trahiraient immédiatement.

Elle me remercia de cette sage mise en garde, et alla saluer sa maîtresse avant d'aller se présenter à l'*optio* Daila. Je demeurai à table juste le temps de demander à nos servantes de me ramener la jarre du vin que nous venions de boire, espérant persuader la princesse d'en goûter un peu. Puis je me dirigeai vers une fenêtre donnant sur la Propontis, et observai le phare. Sa lumière clignotait, sans doute pour envoyer ou répéter le message qu'il avait dû transmettre auparavant par signaux de fumée. Je me rendis ensuite dans ma chambre, où je froissai grossièrement les toiles de lin couvrant mon lit. Si un espion pointait son nez durant la nuit, en aucun cas il ne pourrait se douter que je n'y avais pas couché. Il penserait que n'arrivant pas à trouver le sommeil, j'étais sans doute allé me relaxer en compagnie d'une de mes servantes khazars.

J'emportai ensuite la jarre de vin jusqu'à la chambre d'Amalamena, et m'armai de courage afin de ne pas broncher

quand la bouffée de *brómos musarós* m'assaillit. La princesse, couchée, était toujours seule, et je la trouvai aussi blême et malheureuse que lors de notre retour du palais.

— Vous souffrez, Princesse ? demandai-je anxieusement.

Elle secoua la tête d'un air las.

— Swanilda m'a changée une dernière fois avant de partir. Et je dois le confesser, la vue de ma… blessure découverte est assez désespérante.

— Eh bien tenez… Buvez un peu de ce bon vin de Byblis, proposai-je, en remplissant un gobelet à son intention. Je vous l'ai apporté en pensant que sa belle couleur sang aiderait à fluidifier le vôtre. Et que ce soit le cas ou pas, il saura bien vous tirer de votre mélancolie.

Elle en prit une gorgée, puis se mit à le boire comme si elle mourait de soif. J'emplis un gobelet pour moi, le posai près du petit lit bas de la *cosmeta,* et entrepris de me mettre en tenue de nuit. Les Goths dorment nus, excepté quand les nuits sont exceptionnellement froides ; dans le cas présent, bien sûr, je continuai à affecter la pudeur romaine et conservai la bande qui m'enserrait les hanches. Cette pudeur n'était d'ailleurs pas que feinte. Même si je m'étais déjà dévêtu devant Amalamena un peu plus tôt, je ne parvenais pas à le faire innocemment. Mais je restais persuadé qu'elle se sentirait moins gênée de dormir seule dans une chambre avec une autre femme, plutôt qu'avec ce qui pouvait ressembler à un homme.

Elle prit bien soin de garder les yeux détournés durant le temps où je me déshabillais, et s'abstint de me parler jusqu'à ce que j'eusse enfilé la robe de chambre légère qu'avait laissée Swanilda. Alors seulement, à l'évidence pour dire quelque chose, Amalamena murmura :

— Ce vin est délicieux, Veleda. Et sa robe est vraiment rouge sang.

— *Ja,* approuvai-je, et juste pour meubler le silence, moi aussi, j'ajoutai sans trop réfléchir : Je pense d'ailleurs que c'est de cela qu'il a tiré son nom. En mémoire de la nymphe Byblis, qui se suicida après avoir échoué dans toutes ses tentatives pour séduire son frère.

Je pris presque aussitôt conscience de la maladresse de cette remarque, car la princesse me foudroya de ses yeux en feux de Saint-Elme.

— Et toi, *Veleda* ? interrogea-t-elle impérieuse, prononçant soudain ce nom sans sa moqueuse bonne humeur habituelle. Comment as-tu voyagé avec mon frère, *niu ?* (Ses yeux promenèrent leurs flammes bleues du haut en bas de mon corps en tenue légère.) Tu es amoureuse de lui sans doute, comme moi ?

Je pataugeai un moment dans l'embarras, tâchant de concevoir une réponse qui la troublerait le moins possible. Je finis par expliquer, choisissant mes mots avec soin :

— Si j'avais été Veleda la première fois que j'ai rencontré ton frère, *ja,* j'aurais très bien pu tomber amoureuse de lui. Et peut-être lui de moi. Tu aurais alors eu de bonnes raisons de supposer que… mais il se trouve que Théodoric m'a connu en tant que Thorn. Si je lui révélais à présent ma… ma personnalité véritable, il me bannirait de sa vue à jamais. Je perdrais non seulement toute chance de l'aimer comme femme, mais aussi l'amitié qu'il a pour Thorn. Et avec elle, le rang de maréchal, le titre d'*herizogo* que j'ai obtenus lorsque j'étais Thorn, toutes choses qu'une femme ne saurait posséder. Aussi… (j'écartai les mains) pour de froides raisons pratiques, j'ai refusé, je refuse encore, et je refuserai toujours de me laisser aller à aimer Théodoric, ou d'entretenir la moindre volonté équivoque de sa part dans ce sens. Et pour te parler très franchement, Amalamena, laisse-moi te dire simplement ceci. Si j'étais un homme véritable, ou la femme masculine que tu pourrais voir en Veleda, alors ce serait de toi que je serais…

— Ça suffit, dit-elle abruptement. Je regrette de t'avoir posé cette question. C'est ridicule. Me voilà en train de chercher querelle au sujet d'un homme qui se trouve être mon propre frère, à une femme qui préfère être un homme, et qui maintenant avoue… *vái !*

Elle engloutit le reste de son vin, et ajouta d'un ton désespéré :

— Mes parents ont fait preuve de prescience lorsqu'ils m'ont appelée Lune. Cette situation frôle effectivement la démence[147], pour le moins.

— *Ne,* ma chère Amalamena, fis-je avec douceur. Il n'y a rien de dément dans l'acte d'aimer. Et si tu éprouves ce sentiment pour un frère, tu peux sans doute accepter qu'une sœur puisse t'aimer à son tour…

Je laissai ma phrase en suspens, et ajoutai :

— Il faut juste que tu m'indiques comment.

Elle se recroquevilla dans le lit, tira les couvertures presque jusqu'à ses yeux, se mit à trembler de façon perceptible, et finit par répondre, de la voix minuscule d'un tout petit enfant :

— Tiens-moi, Veleda. Tiens-moi juste dans tes bras. Je suis si terrifiée à l'idée de mourir…

Ainsi fis-je. J'ôtai ma robe de chambre, me coulai entre les couvertures, laissant glisser le parchemin sous la paillasse, à l'endroit où j'étais allongé, et étreignis Amalamena contre moi. Hormis sa fine chaîne en or parée de la miniature du sceau de Théodoric, du marteau doré de Thor et de ma fiole de lait de la Vierge, la princesse ne portait qu'une bande pareille à la mienne autour des hanches, pour maintenir le pansement contre son abdomen. Comme je l'avais remarqué dès notre première rencontre, ses seins étaient ceux d'une jeune fille, pas plus proéminents que les miens. Je fus donc en mesure de la serrer tout contre moi, bien au chaud, en sécurité. Cela dura toute la nuit, puis toutes celles qui nous restèrent à vivre, et ce fut la seule expression d'amour qui eut lieu entre nous, la seule affection dont nous eûmes jamais besoin.

*

Bien que je me sois levé et habillé tôt le lendemain matin, l'*oikonómos* Myros me réclama avant que j'aie pu échanger le moindre mot avec Daila. Humant l'air avec curiosité, il m'annonça que Zénon avait été pleinement satisfait de mon document lui cédant possession de Singidunum. Il ajouta,

[147] En anglais, le terme « *lunacy* » signifie folie.

toujours en reniflant l'atmosphère, que le *Sebastós* me complimentait même d'avoir su rédiger la cession dans des formes aussi « académiques ». Le chambellan n'était nullement en train de se moquer de moi à la façon sarcastique et hautaine des eunuques ; il continuait à plisser le nez, et je finis par comprendre pourquoi. C'était le *brómos musarós* d'Amalamena qui avait imprégné mes propres vêtements, mes cheveux et ma peau. Mais Myros ne posa aucune question au sujet de l'odeur, et comme je ne lui donnai de mon côté aucune explication, il conclut son message en disant :

— Par conséquent, *Presbeutés* Akantha, vous et votre colonne pourrez partir dès que vous serez prêts, et l'empereur vous fait confiance pour le faire sans délai.

— Nous serons prêts, fis-je, dès que nous aurons tous pris un repas. Et bien sûr, dès que vous aurez formé l'escorte de gardes et de musiciens qui doit nous accompagner jusqu'à la Porte d'Or.

Il cessa de renifler aux quatre vents et battit des cils :

— Comment ? Une nouvelle escorte officielle ? Ma foi, mais…

— Ne me dites pas que cela ne s'est jamais vu. Je crois que le pacte que nous venons de signer, votre maître et moi, est de la plus haute importance. Cela mérite bien une fanfare publique, vous n'êtes pas d'accord ?

Dans un soupir, il lâcha, avant de prendre congé :

— L'escorte vous sera accordée.

Je me mis immédiatement en quête de Daila, qui me dit avant même que j'aie pu l'interroger :

— La petite *cosmeta* est partie à minuit, *Saio* Thorn, à l'insu des cohortes de vigiles nocturnes et, je pense, de tout espion ou de n'importe qui d'autre. Je l'ai conduite jusqu'à la Porte de Rhégion, qui n'est guère fréquentée, même de jour. De là, elle n'aura eu aucun mal à trouver son chemin jusqu'à la Via Egnatia. Et cette petite jeune fille a l'esprit vif ; elle n'aura aucune difficulté non plus à trouver les routes qui l'emmèneront au nord-ouest, jusqu'à Singidunum.

— Bien, approuvai-je. Mais si une quelconque mésaventure devait lui arriver en chemin, nous devrions en entendre parler, puisque nous allons emprunter les mêmes routes qu'elle.

— Jusqu'à Singidunum ? demanda Daila quelque peu surpris. J'aurais pensé qu'ayant confié le *pactum* à la *cosmeta,* vous auriez pour nous d'autres plans.

— Elle transporte le document en secret. J'espère bien convaincre tout le monde que c'est nous qui en sommes chargés.

Je lui montrai l'imitation que j'avais confectionnée, et lui expliquai pourquoi je soupçonnais Zénon de n'avoir aucune intention de voir parvenir le *pactum* jusqu'à Théodoric.

— Je vais porter celui-ci sur moi durant tout le trajet, et je suis certain qu'une tentative sera faite pour m'en dépouiller. Je ne sais quelle forme elle prendra… Il s'agira peut-être d'un furtif chapardeur, d'un tueur discret qui prendra la fuite aussitôt, d'une attaque de faux bandits de grand chemin…

— Ou quelque chose d'imprévisible, grommela l'*optio*. Un éboulement apparemment fortuit, un incendie de forêt, ou n'importe quoi d'autre.

— *Ja*. En même temps, nous ramenons à Théodoric une chose bien plus précieuse encore que le *pactum*… sa royale sœur. Je vais donc veiller sur elle d'aussi près que sa nouvelle servante. Durant chaque jour de notre voyage, je chevaucherai à côté de sa *carruca*. Chaque nuit, que nous campions dehors ou logions dans des bâtiments, je dormirai au pied de son lit, l'œil ouvert et l'épée sortie du fourreau. Étant ainsi occupé et fréquemment hors de votre portée, Daila, je vous confie une lourde responsabilité. Je ferai de mon mieux pour protéger Amalamena, mais je m'en remets à vous et à votre maîtrise de nos hommes pour assurer la protection conjointe et de la princesse, et de ma personne, et du faux document que je transporterai.

D'un ton un tantinet glacial, il assura :

— Vous auriez de toute façon pu compter sur moi pour cela, *Saio* Thorn. Quel intérêt d'un second parchemin, de cette ruse et d'un messager secret ?

— C'est juste une précaution, vieux guerrier, je ne remets nullement en cause votre capacité à vous battre. Rappelez-vous que je vous ai vu en pleine action. Au moins, si nous devions être submergés, nous péririons en sachant que notre mort, loin

d'avoir servi les perfides desseins de Zénon et de ses myrmidons Strabo et Recitach, les aura sérieusement contrariés. Théodoric détiendra son *pactum* et tout ce qu'il lui promet, à lui comme à notre peuple.

Guère plus décongelé, Daila précisa :

— Mieux vaudrait encore pour nous ne pas mourir du tout. Tous mes efforts, et ceux de mes hommes avec moi, seront déployés à cette fin.

— Vous l'avez dit, cela vaudrait mieux. Maintenant, veillez à prendre avec eux une solide collation, et n'hésitez pas à vous gaver. Un dernier bon repas aux frais de Zénon.

Je dévorai moi-même avec voracité, et apportai personnellement à Amalamena un plateau chargé d'un amoncellement de victuailles. Après qu'elle eût avalé une dose de mandragore, je lui demandai instamment de bien vouloir absorber un peu de nourriture, même si je savais ne pouvoir la forcer à en prendre beaucoup. Puis pour la première fois, opérant comme Swanilda me l'avait appris, je changeai le pansement de l'apostème ulcéreux de la princesse. Je dus le faire en passant outre ses objections selon lesquelles elle était encore capable de s'en charger elle-même, et pendant que je procédai, elle tourna la tête ailleurs et se mordit le poing, serrant fort les paupières et tremblant de partout, dévorée d'embarras et de honte.

J'essayai d'ignorer le fait que je touchais de manière intime le ventre frissonnant d'une belle et jeune princesse, que je la voyais nue du nombril au renflement de son mont de Vénus, que dissimulait à peine la pubescence d'un fin duvet or et argent. Je m'astreignis avec rigueur à me rappeler qu'elle était à présent ma sœur bien-aimée, que son corps n'était pas très différent du mien, excepté qu'il souffrait et avait besoin de mes attentions fraternelles.

Ôter l'ancien bandage libéra la puanteur de la lésion et je le répète, il n'y a pas de mots pour décrire cela. Je ne tenterai pas de décrire l'apparence de la blessure ouverte, car je n'ai pas envie de me la remémorer. Je dirai juste que je fus sincèrement heureux que la princesse et moi ayons déjà mangé. Aussi, quels qu'aient été mes sentiments en commençant cette tâche, ils

furent bientôt remplacés par une horreur qui me mit le cœur au bord des lèvres, laquelle céda presque aussi vite la place à une puissante vague de compassion. À partir de cet instant, chaque fois que je changeai la compresse d'Amalamena, je dus réprimer non pas une quelconque pulsion de désir ou de salacité, une curiosité lascive, ni même la nausée qu'induisait l'atrocité de la tâche, mais simplement mes larmes au spectacle de cette malheureuse jeune fille en train de se décomposer vivante.

Ce matin-là, après mes soins, Amalamena était si faible et si affligée que je dus l'aider à revêtir sa tenue de voyage, et faire appel à un de mes archers pour transporter les effets de la princesse, tandis qu'aidé d'une des servantes khazars, je la soutenais jusqu'à la cour et la hissais dans la *carruca* qui l'y attendait. Dès lors, je vis le teint d'Amalamena se flétrir inexorablement, au fil des changements de son bandage. Je ne sais si c'était dû à la progression naturelle de son mal, si sa force vitale s'épuisait avec les effluves de l'odeur qu'elle diffusait, ou si à chaque rappel de sa condition, elle perdait un peu plus de son envie de vivre, mais elle commença à décliner et à se faner, jour après jour, heure après heure.

Ce matin-là pourtant, la princesse sembla prendre plaisir à la festive traversée de la ville qui nous mena du *xenodokheíon* à la Porte d'Or, précédés et suivis de gardes du palais marchant au rythme d'une musique joyeuse. Elle garda les rideaux ouverts de son côté de la voiture, pour voir les gens saluer et leur faire signe en retour, mais maintint fermés ceux situés de l'autre côté, où chevauchait ostensiblement sa servante. Daila, qui conduisait la procession, veilla suivant mes instructions à ce qu'elle montât et redescendît de nombreuses rues et avenues, traversant moult places de marché et autres monumentales esplanades.

Je chevauchais à côté de la *carruca,* de nouveau drapé de pied en cap dans mon plus martial uniforme de maréchal, affichant et brandissant d'un geste large à la vue de tous le parchemin plié et scellé de pourpre, comme un étendard capturé sur le champ de bataille. Le bruit de notre parade mit la foule en arrêt ; les gens nous regardèrent passer, certains sortant de chez eux ou de leur lieu de travail au pas de course

pour ne pas manquer le spectacle. Ils n'avaient sûrement pas la moindre notion de qui nous pouvions être ou représenter, ni de la nature de ce document que j'arborais, mais ils nous retournaient cordialement nos saluts, nous lançant d'enthousiastes « *ide ! blépo ! Nike !* »[148] comme si nous partions en guerre en leur nom. Si j'avais un jour besoin de leur témoignage, pensais-je, il se trouverait plusieurs milliers d'habitants de Constantinople pour assurer m'avoir vu quitter la ville en brandissant bien haut un document officiel scellé par les soins de l'empereur. Mais j'espérais surtout que Zénon observerait attentivement notre départ, abusé comme tous les autres par ma théâtrale sortie.

Les marcheurs et les musiciens s'arrêtèrent à la Porte d'Or, mais la musique continua de retentir tandis que nous la franchissions, pour décroître ensuite graduellement derrière nous. Les hautes murailles de la cité fondirent lentement sur l'horizon, et nous nous retrouvâmes immergés dans le trafic de cavaliers, de piétons, de chariots et de troupeaux sillonnant la Via Egnatia.

Deux jours après notre sortie de Constantinople, nous dépassâmes en hâte l'obscène spectacle offert par Daniel le Stylite, et nous pûmes observer deux ou trois jours de plus la lueur du phare, qui ne diffusait apparemment aucun signal de fumée. Nos suivîmes la Via Egnatia, campant la nuit en bord de route, jusqu'au port de Perinthus. Là, en compagnie de la princesse et de sa servante khazar – du moins le fis-je croire à Daila –, je passai la nuit dans le même *pandokheíon* donnant sur le port que nous avions trouvé si plaisant à l'aller.

Nous ne quittâmes cependant pas Perinthus par la route que nous avions empruntée à l'aller. Nous obliquâmes plus à l'ouest, à travers les montagnes de Rhodope, traversant une partie de la Macédoine Supérieure jusqu'à la ville de Pautalia[149] dans la province de Dardanie. Il y avait en cet endroit, nous expliqua-t-on, des sources minérales renommées pour leur effet curatif, fréquentées par de nombreux malades ou blessés venus de tout

[148] Bravo ! Regardez ! Victoire ! (en grec).
[149] Kjustendil (Bulgarie).

l'Empire. Dans l'espoir qu'Amalamena pourrait en tirer des effets bénéfiques, j'y ordonnai une halte de trois jours et trois nuits, et nous trouvâmes à nous loger dans un autre confortable *pandokheíon*. Au cours de la troisième nuit que nous y passâmes se produisit quelque chose de totalement inattendu, un événement qui devait pour de bon délivrer Amalamena du douloureux et mortel travail de sape du « ver de la charogne » qui la rongeait. Mais qui faillit bien, avant, mettre un terme définitif à l'existence de Thorn et de Veleda.

41

Nous n'avions jusqu'alors rien vu ni suspecté de potentiellement dangereux. Mais Daila, comme à chaque halte, postait des sentinelles, et envoyait une patrouille à cheval rôder dans les environs. Notre campement de Pautalia était aussi facile à garder que nos précédents bivouacs extérieurs, car la ville est une succession assez relâchée de hameaux. Les nombreuses sources chaudes étant éparpillées à une certaine distance les unes des autres, chacune avait généré autour d'elle un petit village distinct. On y trouvait toujours un *pandokheíon,* à savoir une auberge centrale, et quelques bâtiments offrant à la fois de quoi dormir et une salle de bains privative. S'y ajoutaient des boutiques de maréchaux-ferrants, de marchands d'articles de voyage, de charrons et autres commerces du même genre. Je louai dans le *pandokheíon* que j'avais choisi un gîte pour Amalamena et « sa servante », un autre pour moi, nos hommes couchant dans les cours, écuries et champs alentour. Nous formions donc un groupe compact autour duquel nos sentinelles et nos patrouilles assuraient une garde sûre.

Comme nous étions tous plus ou moins en vue les uns des autres, je donnai pour instruction à la princesse de faire de temps en temps des apparitions diurnes, en sortant de ses appartements, mais vêtue des habits de Swanilda, ses cheveux blonds dissimulés sous un foulard, afin de maintenir la fiction d'une *cosmeta* partageant la chambre avec elle. Et le soir venu, je me rendais de façon bien visible de mes quartiers jusqu'aux siens, afin que chacun sache que je couchais sur son seuil ou au pied de son lit.

Comme je l'ai dit, je dormais en fait dans son lit, la tenant serrée dans mes bras jusqu'à ce qu'elle fût profondément endormie. Je l'assistais aussi pour aller au bain, car les eaux minérales chaudes et astringentes sapaient ses forces plus que n'importe quel exercice physique. Au début, elle se montra peu

enthousiaste à l'idée d'utiliser les thermes, affirmant qu'un bain à petits coups d'éponge chaude serait plus adéquat.

— Allons, insistai-je gentiment, à ce que l'on dit ici, tous les visiteurs venus à Pautalia, à commencer par l'empereur Trajan en personne, ont loué les bienfaits de ces sources. Vous y baigner ne pourrait en aucun cas aggraver votre état de santé.

— Ce n'est pas ce qui me chagrine, Veleda. Qu'est-ce qui pourrait bien le rendre pire qu'il n'est déjà ? C'est simplement que je refuse de dévoiler ma… mon défaut, et de le laisser trop longtemps à votre vue et à la mienne.

— Très bien, décidai-je, me réjouissant d'avoir ainsi une excellente excuse pour ne pas retirer ma propre ceinture de hanches. Nous nous baignerons ensemble en respectant la pudeur romaine. Et dès que ce sera fini, je vous panserai promptement d'une bande sèche.

Lorsque nous quittâmes les thermes le troisième soir, la princesse fit remarquer non sans un certain émerveillement :

— Je n'y crois qu'à moitié, Veleda, et peut-être ne devrais-je même pas le mentionner, au risque d'irriter les Parques, mais je pense réellement que ces eaux m'aident. Je suis toujours faible, mais je me sens en meilleure santé, de corps comme d'esprit. Et la douleur a tellement diminué… Savez-vous que je n'ai pas eu à prendre de mandragore de toute la journée ?

Je souris, et la félicitai.

— J'avais pensé que votre teint rose vif et votre mine épanouie étaient simplement dus à l'effet des bains chauds sur votre corps. Mais j'ai la nette impression que l'ulcère lui-même est plus petit et moins menaçant qu'avant.

Je songeais également, à la vérité, que la plaie ouverte devait avoir rapetissé et s'être refermée pour partie à cause de l'astringence de l'eau. Et de fait, le *brómos musarós* n'avait pas notablement diminué. Je n'en décidai pas moins d'informer le lendemain Daila que nous resterions tous quelques jours de plus à Pautalia si la santé de la princesse continuait de s'améliorer. Elle vint en tout cas se coucher près de moi dans un état d'esprit considérablement plus gai que celui qui avait été le sien depuis bien longtemps. Or c'est cette nuit-là que se produisit l'imprévu.

— *Saio Thorn !* mugit une voix venue du dehors.

Je fus instantanément réveillé, et pris conscience que le jour n'allait pas tarder à poindre. Presque aussi vite, je sautai du lit et attrapai mes vêtements de Thorn, que je me mis en devoir d'enfiler.

— J'arrive, Daila ! répondis-je, ayant reconnu sa voix.

Tout en tirant l'une de mes bottes par petites saccades d'une main, je fouillai de l'autre sous la paillasse à la recherche du document plié, afin de le glisser dans ma tunique. Il n'y était plus. Secoué d'un choc qui soudain me réveilla tout à fait, je me penchai du côté du lit pour mieux voir. Le *pactum* restait introuvable.

— Amalamena ! m'exclamai-je.

Elle s'était assise, apparemment aussi choquée que moi, étreignant les couvertures pour couvrir ses seins nus.

— Le parchemin ! L'avez-vous pris ? changé de place ?

— Nullement…, répondit-elle faiblement.

— Alors habillez-vous aussi… en Swanilda. Tant qu'il ne fait pas assez jour pour qu'un de nos hommes vous reconnaisse, profitez-en pour faire une brève apparition dans le rôle de votre servante.

Je n'attendis pas sa réponse, enfonçai mon casque sur mes cheveux hirsutes et me précipitai vers la porte, tentant encore d'ajuster ma tenue. L'*optio* m'attendait sur le seuil, le regard noir mais… Dieu soit loué ! le parchemin scellé de pourpre à la main. Il n'était pas seul. Quelques guerriers l'accompagnaient, et deux d'entre eux en soutenaient un troisième qui semblait évanoui ou blessé.

— *Saio* Thorn, m'accueillit Daila d'un ton aigre. Si vous avez dormi un œil ouvert, je ne saurais trop vous recommander de le laisser se reposer, et d'utiliser l'autre, au moins pour un temps.

Il m'était difficile de le tancer pour manque de respect envers son supérieur. Je ne pus que m'enquérir, presque d'un ton d'excuse :

— Comment le document a-t-il pu être volé ?

— Par un traître issu de nos rangs.

Daila indiquait du doigt l'homme qui pendait affalé entre deux autres. Son visage était si ravagé, contusionné et

ensanglanté qu'il me fallut un moment pour reconnaître l'un de mes deux archers. L'*optio* me prit à part du groupe pour me parler confidentiellement.

— Nos autres hommes sont toujours loyaux, et ont gardé les yeux bien ouverts. Ils l'ont vu entrer et sortir furtivement des appartements de la princesse, et lui ont mis la main au collet avant qu'il ne brise les cachets et ne découvre qu'il avait chapardé une imitation sans valeur.

C'était déjà un soulagement, mais je demeurais épouvanté, pour deux raisons. Non seulement cet homme, un de mes gardes personnels, avait tenté de bouleverser le plan que j'avais pris tant de peine à ourdir. Mais il devait aussi être conscient du fait que moi, le *Saio* Thorn, je n'étais pas ce que j'avais depuis si longtemps prétendu être. Il avait tiré d'un coup sec ce parchemin tout près de ma tête endormie. Même dans le noir, il avait dû réaliser que le *Saio* Thorn et la « servante khazar » n'étaient qu'une seule et même personne. Ma foi, j'étais presque aussi blâmable que le voleur. La relation entre les sœurs Amalamena et Veleda était devenue si intime et si chaleureuse que j'avais fini par m'autoriser une conduite scandaleusement complaisante et sans-gêne. Désormais, Thorn et Veleda risquaient de se voir démasqués, et sans doute punis, c'est-à-dire bannis, voire éliminés. Daila n'avait cependant encore rien compris à cette situation, et ne m'avait jeté aucun regard soupçonneux ou équivoque, si ce n'était sa lourde expression de désapprobation bien compréhensible, aussi me cantonnai-je au seul sujet d'inquiétude essentiel.

— Pourquoi un Ostrogoth s'abaisserait-il à trahir son propre roi, sa nation et ses compatriotes ?

Daila répondit d'un ton sarcastique :

— Nous l'avons interrogé, et comme vous pouvez le voir, nous n'y avons pas mis les formes. Il a finalement avoué qu'il était tombé amoureux de l'une des jeunes filles khazars, dans la maison d'hôtes de Constantinople. C'est elle qui l'a poussé à cette trahison.

Raison de plus, pensai-je, pour partager la responsabilité avec lui, car c'est moi qui avais demandé à mes deux archers de

loger à l'intérieur, là-bas, au lieu de dormir dans la cour avec leurs compagnons.

— J'ai été d'une navrante insouciance, soupirai-je.

Daila ne put s'empêcher de grommeler un énergique : « *Jawaíla !* »[150]

— Je me suis naturellement douté que les servantes du *xenodokheíon* devaient toutes être des espionnes. Mais il ne m'est jamais venu à l'esprit qu'elles parviendraient à persuader un de mes hommes de me trahir.

— Tout ça pour une cause aussi sordide…, grogna l'*optio*. Cette piètre et dérisoire chose : l'amour ! L'amour, qui plus est, pour un instrument de maison d'hôtes, ayant déjà servi à un nombre incalculable d'invités. Il n'aura certes pas droit à la mort d'un guerrier.

Daila marcha sur l'homme effondré et gratifia sa tête déjà branlante d'une série d'allers-retours supplémentaires.

— Relève-toi, misérable nullité ! Debout, qu'on puisse te pendre !

— Il le mérite, c'est sûr, fis-je. Mais évitons de nous donner en spectacle aux locaux, et d'exciter leur curiosité quant aux dissensions dans nos rangs. *Ne, Optio*. Liquidons-le sur-le-champ, et chargeons-le sur une de nos bêtes telle une vulgaire marchandise. Nous nous débarrasserons ensuite de son cadavre quelque part dans le désert le long de la route.

Daila regimba quelque peu, mais finit par convenir :

— *Ja,* vous avez raison.

Il porta la main à son épée.

— Vous voulez le faire, *Saio* Thorn, ou je m'en charge ?

— Un instant, tempérai-je, soudain taraudé d'une inquiétante pensée.

Et je l'attirai à nouveau de côté.

— Se pourrait-il que l'archer ait informé sa soupirante de l'existence de notre messagère anticipée ?

— Il ne l'aurait pas pu. Ni lui, ni aucun autre homme de la troupe. Excepté vous et moi, qui étions les seuls à savoir. Lorsque j'ai escorté la jeune fille jusqu'à la porte de la ville,

---

[150] Pour sûr !

j'étais seul. Il ne pourra dire à personne, non plus, que nous transportons un *pactum* contrefait.

Le fait que Daila m'ait implicitement qualifié d'homme me rendit un peu confiance, et je m'enhardis à demander :

— Et lors de sa confession, a-t-il parlé de… quelque chose d'autre ?

L'*optio* haussa les épaules.

— Pour le reste, il délirait. Je crains de l'avoir secoué un peu fort, et un peu trop longtemps.

Comme si cette remarque l'avait réveillé, le prisonnier à demi inanimé remua et releva la tête. Il nous regarda, Daila et moi, du seul œil qu'il pouvait encore ouvrir, et cet œil rouge et malveillant se fixa sur moi. Lorsque l'archer parla, il projeta un nuage de sang, et son discours fut brouillé par ses dents cassées et ses lèvres déchirées.

— Vous… vous n'êtes pas… pas maréchal… ni guerrier… pas Thorn.

Il toussa, déglutit et tenta de poursuivre :

— Il n'y a pas d'homme du nom de Thorn.

— Vous voyez ? fit Daila. Du délire.

— Pas de Thorn… et la princesse n'a pas de serv…

Sa confession cessa abruptement, car d'un seul et même mouvement, j'avais dégainé mon épée, marché sur lui et tranché sa gorge.

— Maintenant, faites-le disparaître, dis-je aux deux hommes qui tenaient encore son corps debout. Roulez-le dans une couverture, et jetez-le sur une selle de bât.

J'avais fini par faire usage de ma lame-serpent toute neuve. Mais je n'avais pas de quoi en être fier, sa première victime ayant été l'un de mes compatriotes ostrogoths. Et ce n'est pas tant pour le punir de sa trahison que je l'avais tué, mais pour l'empêcher de divulguer mon secret… Cette révélation aurait constitué, aux yeux de ses camarades comme des miens, quelque chose d'encore bien plus horrible que sa propre traîtrise. Mais je ne l'avais pas supprimé pour cette seule raison. Mon geste avait aussi pour but immédiat de permettre à Veleda de continuer à prendre soin de la princesse souffrante, et le bien-être d'Amalamena valait bien le sacrifice d'un ou même

plusieurs scélérats de ce genre. Cependant, j'aurais préféré que mon épée fut baptisée du sang d'un ennemi au combat.

Comme on traînait l'homme à l'écart, l'*optio* observa :

— Je doute qu'il ait eu l'intention de déserter le camp pour ramener le document à Constantinople. Il devait se douter que nous nous lancerions à sa poursuite, et le rattraperions pour l'abattre. Je pense qu'il voulait plutôt faire passer le parchemin à quelqu'un d'autre. Et s'il a différé son vol jusqu'ici, c'est qu'il comptait rencontrer ce quelqu'un dans les environs.

— C'est aussi mon avis, murmurai-je. Et si effectivement des ennemis rôdent, il vaudrait mieux ne pas moisir ici. Tiens, regardez… justement, là-bas, la *cosmeta* khazar d'Amalamena est en train de cueillir quelques fleurs pour sa maîtresse. (Et je notai avec satisfaction qu'elle prenait grand soin de dissimuler son visage derrière le bouquet.) La princesse doit donc être réveillée, je pense. Je ne la laisserai pas sortir avant qu'elle ait pris quelque nourriture. Faites en sorte qu'hommes et bêtes soient bien nourris également, et préparez la compagnie à prendre congé dès que possible.

J'expliquai tout à Amalamena tandis que nous nous restaurions grâce au plateau que j'avais apporté dans ses quartiers… et mon cœur bondit de joie de la voir manger d'aussi bon appétit.

— J'aurais aimé demeurer ici plus longtemps, déclara-t-elle. L'eau des thermes semble m'avoir fait un bien des plus miraculeux. J'avais vraiment faim, ce matin. Mais vous l'avez fait remarquer, nous avons une mission à accomplir. Je suis prête, et me sens assez forte pour y faire face.

— Alors hâtez-vous de revêtir votre tenue de princesse pour la journée, fis-je. Mais ce soir, dès que nous installerons le campement, remettez-vous en tenue de Swanilda.

Je sortis le parchemin fraîchement retrouvé de sous ma tunique.

— Quant à moi, ce soir, je m'endormirai en le tenant entre les dents.

Dès que la troupe fut formée en ordre de marche, et que les chevaux piaffèrent d'impatience, l'*optio* redescendit la colonne

jusqu'à l'endroit où je chevauchais Velox, à côté de la *carruca* d'Amalamena, et s'adressa à moi :

— Il y a deux routes possibles à partir d'ici, *Saio* Thorn. Le traître abattu comptait que nous poursuivions celle par laquelle nous sommes arrivés. Elle continue en direction du nord-ouest vers Naissus, jusqu'à Singidunum.

— Je vois ce que vous voulez dire. Aussi son complice – ou la bande, voire l'armée complice – s'attendra de la même façon à ce que nous quittions la ville par cette route. Merci de votre observation, Daila. Et l'autre voie ?

— Elle longe à partir d'ici la rivière Strymon[151], et se dirige plus au nord, vers la ville de Serdica[152].

— Ah… C'est loin d'être sur notre route, constatai-je. Mais nous allons tout de même partir dans cette direction, et la suivre jusqu'à ce que nous nous soyons suffisamment éloignés. Nous essaierons ensuite de trouver quelque part un embranchement vers l'ouest nous permettant de reprendre le trajet initial. Maintenant, Daila, vous pouvez lancer la colonne.

*

Il semblait que nous fussions les seuls voyageurs, ce jour-là, à avoir décidé d'emprunter la route longeant la rivière ; hormis quelques troupeaux de moutons et de porcs, nous ne croisâmes ni ne dépassâmes aucun convoi. Cela engendra en moi, ainsi que chez Daila, une vague sensation de malaise quant à la sécurité prévalant sur cette portion de route.

Ce qui m'inquiétait le plus, c'est qu'en quittant le chemin le plus court vers Singidunum, nous nous écartions du trajet qu'avait emprunté Swanilda avant nous. J'avais jusqu'alors pris soin, à chaque halte, d'effectuer une petite enquête discrète. Aucun de ceux que j'avais interrogés n'avait le souvenir d'avoir vu passer par là un cavalier de petite taille, de corpulence mince et aux cheveux blonds ; je m'en étais réjoui, car en contrepartie, nul n'avait eu vent d'un cavalier solitaire correspondant à cette

[151] Struma.
[152] Sofia (Bulgarie).

description qui aurait été attaqué, serait tombé malade ou se serait blessé par accident. Je pouvais donc espérer que Swanilda avait au moins atteint Pautalia sans encombre. Mais depuis que nous marchions dans ses traces, je ne pouvais qu'avoir confiance en elle, croisant les doigts qu'elle soit toujours en chemin vers Théodoric, ou même – c'était mon souhait le plus ardent – qu'elle l'eût déjà rejoint et lui eût remis le *pactum*.

Très vite, cependant, je cessai de me tracasser à son sujet. Nous eûmes, Daila et moi, d'impérieuses raisons de nous préoccuper de notre propre sort, car le paysage commençait à se resserrer autour de nous. Nous traversions alors une contrée vallonnée dans laquelle la rivière Strymon avait creusé un défilé étroit et profond. La route et la rivière, désormais encaissées entre d'abruptes falaises, nous plaçaient de fait dans une position éminemment vulnérable face à une embuscade.

De toute façon, quand l'*optio* et moi-même commençâmes à ruminer ces appréhensions, notre colonne avait déjà pénétré trop avant dans le défilé pour compter faire demi-tour et en sortir avant la nuit. Il nous fallut pousser de l'avant, dans l'espoir d'en atteindre l'autre extrémité avant la fin du jour. Ce ne fut pas le cas, mais nous n'eûmes pas à subir d'attaque, ni de jour, ni quand l'obscurité fut venue. Aussi, dès que le crépuscule fut trop sombre pour nous permettre de poursuivre, nous profitâmes du premier endroit dégagé de la gorge pour quitter la route et préparer le camp.

— Je n'ai pas envie que quelqu'un fasse dévaler des rochers sur nous, fit remarquer Daila.

Et la première chose qu'il fit fut d'envoyer deux hommes escalader la falaise qui nous surplombait. Ils se relaieraient durant la nuit pour assurer la veille. Il envoya également deux éclaireurs assez loin le long de la route, devant et derrière, et posta d'autres sentinelles à intervalles réguliers le long de la rive.

Tandis que le reste de nos hommes s'occupaient des bêtes, allumaient des feux et sortaient nos provisions, je fis en sorte qu'Amalamena soit vue à une, puis à deux reprises, par quiconque prendrait la peine de regarder. Elle descendit d'abord de sa *carruca* à rideaux vêtue de son habit de princesse

et s'étira complaisamment les membres des fatigues du voyage. Puis elle rentra dans sa voiture et au bout de quelques instants, quand la nuit se fut épaissie, en émergea de nouveau vêtue en « servante khazar », un foulard noué sur la tête. Elle transporta une aiguière jusqu'à la rivière, la remplit d'eau et la rapporta dans la *carruca*.

Puis, au cas où nos guetteurs en faction sur la falaise ne pourraient empêcher nos ennemis de déclencher un éboulement sur notre campement, j'attrapai les rênes des chevaux qui tiraient la voiture de la princesse et leur fis remonter la route par laquelle nous étions venus, jusqu'à l'endroit où la dernière sentinelle piquait du nez sur sa lance, et y positionnai la *carruca* en sécurité, à l'écart du reste de la compagnie. Je fis appel à un autre soldat, et tandis que celui-ci dételait les chevaux et partait les attacher, en compagnie de mon Velox, dans une pâture où ils pourraient brouter avec nos autres montures, j'entrai dans la voiture pour demander à la princesse comment elle avait supporté l'étape du jour.

— Merveilleusement, répondit-elle, aussi gaie et enjouée que je l'avais toujours connue. Une autre journée entière sans prendre ma drogue.

— Vous semblez retrouver vos forces de façon quasi miraculeuse, il est vrai. Loin de moi l'envie de vouloir jouer les saint Thomas ! Je ne manquerai pas de recommander chaudement les eaux de Pautalia à tous les invalides que je rencontrerai désormais.

— Et j'ai aussi une faim de louve, ajouta-t-elle en riant. Je n'ai pas arrêté de dévorer des fruits durant le trajet. Mais quelque chose de plus consistant me conviendrait mieux, à présent.

— Les hommes sont en train de préparer le repas. Laissez-moi juste vous aider à vous changer, et nous pourrons manger.

Lorsqu'elle eut entrouvert les habits de Swanilda qu'elle portait, et que son ulcère fut visible, elle n'accusa pas le coup, comme à l'ordinaire, mais dit au contraire avec optimisme :

— Vous voyez ? Il est encore plus petit que ce matin !

Je n'en étais pas si sûr que cela, mais j'affirmai que oui, en effet.

— Cette pénible besogne, poursuivit-elle, est devenue inutile. Allez donc dès maintenant chercher notre repas. Couchons-nous tôt, et après une nouvelle bonne nuit de repos, je me sentirai sans doute encore mieux.

Tout en me rapprochant de notre camp, je songeais que les joyeux feux de cuisson, brillant de leur chaleureuse lumière le long des falaises, donnaient à notre campement l'aspect d'une pièce immense et dépourvue de toit, mais douillette et reposante, posée telle une île dans la nuit noire. Les hommes qui n'étaient pas de surveillance faisaient déjà la queue près des feux de camp, et les aides du *coquus* avaient commencé de les servir, mais ils me laissèrent bien sûr passer. L'un des serveurs me donna une pleine outre de vin, et j'accrochai sa courroie à mon épaule. Un autre me tendit deux bols de bois, et le *coquus* était en train de les remplir à la louche d'un ragoût à l'aspect fort appétissant quand nous sursautâmes tous à un cri strident surgi de l'obscurité, au-dessus de la route :

— *Hiri Anaslaúhts !*

La sentinelle postée là-bas nous mettait frénétiquement en garde :

— Attention ! Une attaque surprise !

Il n'eut le temps que d'ajouter un seul autre mot, avant de se faire abattre :

— *Thusundi !*[153]

Ils n'étaient pas un millier. Mais le bruit de tonnerre de leurs sabots résonnant sur le rude revêtement de la route ne pouvait tromper : ils étaient bien plus nombreux que nous. L'instant d'après, ils nous tombèrent dessus, de partout, à peine visibles à la lueur des feux. J'entrevis fugitivement des cavaliers en armes, portant l'armure des Goths et des casques semblables aux nôtres, avant qu'ils ne piétinent nos brasiers, les réduisant à des cendres volantes et des étincelles éparses, emportées au vent. Mais les assaillants ne brandissaient pas leurs armes ; ce premier assaut semblait uniquement conçu pour nous terroriser et neutraliser nos feux, car les chevaux firent demi-tour. En

[153] Mille (en vieux gotique).

repartant, nos agresseurs coupèrent les piquets qui retenaient nos bêtes et les éparpillèrent, afin de nous en priver.

Tous, moi compris, avaient à l'instant laissé tomber leur nourriture et leurs ustensiles pour dégainer précipitamment leurs épées. Tandis que tous les autres se précipitaient vers l'endroit où ils avaient laissé leurs armes les plus lourdes, je temporisai un instant, indécis quant au meilleur endroit où aller me poster. Quand brusquement, l'*optio* Daila surgit à mon côté et aboya :

— Filez ! Prenez la princesse, et…

— Quelqu'un veille sur elle, Daila.

— Plus maintenant. Cette sentinelle avait des ordres, au cas où nous serions attaqués. Tuer l'autre traîtresse, puis nous rejoindre. Le voilà qui arrive en courant. Allez-y, et…

— Tuer qui ? fis-je en écho, perplexe. Quelle autre traîtresse ?

— Enfin, c'est évident. Elle savait que nous avions choisi cette route. Elle a dû les en avertir, je ne sais comment… Cette servante khazar !

Je gémis alors faiblement :

— *Akh,* Daila, Daila… Quelle mauvaise idée…

— Vous m'entendez ? Filez ! Si la princesse est capturée, elle sera leur otage. Conduisez-la jusqu'à la rivière. Essayez de l'emmener vers l'aval, loin de cette…

Mais une nouvelle vague d'assaut l'interrompit, et cette fois les épées tournoyaient furieusement, tout comme les haches de guerre et les masses d'armes hérissées de pointes. Daila brandit son bouclier pour parer le coup de hache d'un cavalier, lequel m'aurait très certainement assommé, car j'étais demeuré sur place sonné et paralysé, jusqu'à ce que ce bruit du métal lourd s'écrasant contre le cuir me secouât de mon ahurissement. Je frappai l'ennemi d'une volte de mon épée, et m'escamotai ainsi que l'avait ordonné Daila.

J'avais du mal à courir, le cœur alourdi comme si une pierre tombale pesait sur ma poitrine, mais je courais. Ce faisant, je me disais que Daila pouvait difficilement être tenu responsable de sa funeste supposition. Après tout, une servante khazar avait bel et bien tenté de perturber nos plans ; alors pourquoi pas une

autre ? Bien sûr, il était tout simplement très probable que l'ennemi désireux de nous voler le *pactum,* quel qu'il fût, voyant que le traître recruté parmi les nôtres n'avait pas réussi à le leur transmettre, en ait déduit que nous l'avions arrêté… et qu'avertis de la présence de l'ennemi, nous allions quitter Pautalia par une autre route que celle initialement prévue. Mais quand bien même il eût été possible, au milieu d'une telle attaque éclair, d'expliquer tout cela à Daila, à quoi cela aurait-il servi ? J'avais fait des pieds et des mains pour faire croire à Daila qu'il y avait effectivement une servante khazar avec nous. Cette erreur coupable, plus encore que lui, c'est moi qui l'avais commise. Une fois encore, tout était ma faute.

Dans la *carruca,* je trouvai Amalamena ainsi que je l'avais redouté, mais hélas je m'y attendais. À l'intérieur n'était allumée qu'une simple bougie, et sa faible lueur ne pouvait être suffisante pour que la sentinelle ait pu distinguer qui était réellement la « servante khazar ». Mais il avait eu assez de lumière pour la tuer d'un coup d'épée bien planté… dans sa pâle poitrine de jeune fille, juste en dessous de l'endroit où pendait la fiole du lait de la Vierge. Il ne coulait pas beaucoup de sang de l'étroite blessure ; ma sœur bien-aimée n'en avait plus guère à répandre.

À tout prendre, me dis-je, cela avait été une mort plus rapide, plus propre que celle que les deux médecins lui avaient prévue. Et elle était morte avec dignité, sans avoir à lutter pour conserver une dernière étincelle de vie, ni à implorer un sursis contre son inéluctable et terrible affaiblissement. Elle avait été heureuse tout le jour, insouciante, et la mort l'avait cueillie ainsi. On distinguait encore l'ombre d'une fossette sur son visage, et ses yeux ouverts, bien qu'ayant perdu leur brillance, avaient encore la charmante couleur des feux de Saint-Elme.

Je refermai doucement ses paupières ivoirines sur les globes bleutés, et avec la même douceur, déposai un baiser sur ses lèvres d'un rose perle ; elles étaient encore chaudes. Puis, dans un lourd soupir, je fis demi-tour afin de rejoindre mes compagnons pour ce qui ne pouvait être, à très brève échéance, que leur mort à eux aussi. Même d'assez loin, je pouvais entendre le fracas métallique du combat, mais je savais qu'il ne

durerait plus très longtemps. Notre ennemi, vraisemblablement Théodoric Strabo, ayant échoué à récupérer le document par la ruse, entendait à présent clairement s'en saisir par la force, et il avait engagé pour cela suffisamment de troupes pour tous nous anéantir. Je soupirai de nouveau : pas plus tard que ce matin, j'avais utilisé pour la première fois mon épée au serpent torsadé ; j'allais à présent la brandir pour la dernière fois. Et les hommes de Strabo, bien qu'étant de détestables renégats, n'en étaient pas moins des Ostrogoths. Mon épée n'aurait donc jamais goûté un autre sang que celui de mes compatriotes.

Mais je m'arrêtai soudain. Je n'avais pas peur de mourir, et cette idée ne m'inspirait aucune répulsion ; c'était pour un guerrier une fin prévisible et somme toute honorable. Cependant, ma mort serait un regrettable gâchis, si je pouvais être d'une plus grande utilité pour mon roi en gardant la vie. Daila m'avait demandé de mettre Amalamena en sûreté, de peur que si elle venait à survivre à cette rixe, elle ne devînt l'otage de Strabo. Et si celui-ci en disposait comme d'une rançon, il pouvait espérer exiger du roi Théodoric n'importe quelle concession, y compris l'abandon de tout ce que le *pactum* de Zénon venait de lui accorder. Certes, Strabo ne pouvait plus, désormais, utiliser la princesse à cette fin d'extorsion. Mais, supposition… Et s'il croyait qu'il l'avait bel et bien capturée ? Une princesse de substitution – captive certes, mais parmi les rangs les plus élevés de l'ennemi, au cœur de sa puissance la plus secrète – ne pourrait-elle s'avérer un guerrier plus efficace que toutes les armées de l'extérieur ?

En toute hâte, j'ôtai mon armure, mes bottes et tout le reste de mon équipement, et les jetai parmi les broussailles de l'obscurité, à l'arrière de la voiture. Je fus sur le point de me débarrasser également de ma précieuse épée-serpent, puis j'eus une meilleure idée. Je l'ôtai de sa ceinture et de son étui, mais lui offris un nouveau bain de sang, quoique factice et pathétique à la fois. Je plaçai avec grand soin sa pointe à l'entrée de la blessure qu'avait forée la sentinelle dans la poitrine d'Amalamena, prononçai à l'intention de cette dernière quelques pieux mots d'adieu, enfonçai l'épée aussi profond que

la fois précédente et la laissai en place, la garde érigée telle une croix.

Je me dévêtis jusqu'à la ceinture de hanches que je portais toujours, et fouillai dans le coffre contenant les vêtements et ornements les plus précieux de la princesse. Me saisissant d'un de ses strophions, je le nouai sous mes seins de façon à les faire saillir, accroissant la sombre vallée qui les séparait. J'enfilai l'une des robes d'Amalamena, un mince *amiculum* blanc, dénichai une ceinture dorée à ajuster autour de ma taille, et une véritable fibule en or à accrocher à chacune de mes épaules, ainsi que des sandales de cuir doré. Mes cheveux avaient été compressés par le casque, aussi les ébouriffai-je de façon à leur donner la tournure la plus féminine possible. J'aurais aimé pouvoir enjoliver mon visage à l'aide de cosmétiques, mais le fracas des combats s'était déjà calmé, aussi me contentai-je d'appliquer un peu de l'essence de rose de la princesse sur ma gorge, derrière mes oreilles, sur les poignets et entre mes seins, ne fût-ce que pour masquer le *brómos musarós* qui collait encore aux vêtements d'Amalamena. Puis je m'agenouillai à son côté, et tout en murmurant de vagues excuses, détachai de son cou la chaîne d'or et ses trois ornements pour les fixer autour du mien. Enfin, je glissai le *pactum* factice dans un repli de ma tunique… C'est à ce moment précis que mon ravisseur parut.

Dans un bruit de foudre fendant les cieux, les rideaux de la *carruca* furent soudain brutalement écartés, et simultanément, l'auteur de ce geste émit un long rugissement de triomphante découverte. Planté à l'extérieur de la voiture, entre les roues avant et arrière, il tenait ouverts les rideaux de ses bras musculeux, mais il était si imposant que son casque frôlait presque le toit. Son bestial rugissement, qui se poursuivait, me poussa à m'écarter instinctivement de lui, comme l'eût fait une véritable jeune fille effrayée. À cause du casque goth qu'il portait, je ne pouvais distinguer de son visage que sa barbe, sa bouche et ses yeux. La barbe, d'un gris jaunâtre, tombait sur sa poitrine hirsute, hérissée comme les épines d'un hérisson. La bouche rugissante était ouverte, striée d'une lèvre à l'autre de filets de bave derrière lesquels pointaient de longues dents jaunes semblables à celles d'un cheval. Les yeux injectés de sang

aux vaisseaux saillants auraient pu être ceux d'un crapaud monstrueux, et ils semblaient scruter l'intérieur de la *carruca,* d'une paroi à l'autre, sans avoir besoin de pivoter… Leurs deux globes oculaires divergeaient en effet, et de la façon la plus effroyable.

Fin de la première partie.